




1914 1918

# LA GRANDE GUERRE

Vécue - Racontée - Illustrée

PAR

LES COMBATTANTS

ARISTIDE QUILLET
EDITEUR




LIBRARY

# LA GRANDE GUERRE

VÉCUE — RACONTÉE — ILLUSTRÉE

PAR LES COMBATTANTS

---

TOME PREMIER



1914 - 1918

# LA GRANDE GUERRE

VÉCUE — RACONTÉE — ILLUSTRÉE

## PAR LES COMBATTANTS

Publiée sous la Direction
de M. CHRISTIAN-FROGÉ
Secrétaire général
de l'Association des Écrivains Combattants

PRÉFACE
de M. le Maréchal FOCH

HOMMAGE AU SOLDAT FRANÇAIS
par M. le Maréchal PÉTAIN



LIBRAIRIE ARISTIDE QUILLET
278, Boulevard Saint-Germain
PARIS
(Strasbourg - Bruxelles)

1914 – 1918

# LA GRANDE GUERRE

VÉCUE — RACONTÉE — ILLUSTRÉE

## PAR LES COMBATTANTS

---

Publiée sous la Direction de

M. CHRISTIAN-FROGÉ O. ✻, ✠

*Secrétaire général*

*de l'Association des Écrivains Combattants*

et de

M. JEAN FROGÉ ✠

AVEC LA COLLABORATION DE

MM. LUCIEN BEC ✠; OCTAVE BÉLIARD ✻, ✠; BOUVARD ✻, ✠; PAUL BRUZON ✻, ✠;
CHARLES BUGNET ✻, ✠; R. CANUDO O. ✻, ✠; HENRI CARRÉ ✻ ✠;
ALBERT CERISIER ✠; CHANLAINE ✠; CHARMAIN O. ✻, ✠; DENOLLE ✻, ✠;
DELVERT ✻, ✠; PIERRE DUPONT ✻, ✠;
CHRISTIAN-FROGÉ O. ✻, ✠. ; JOSÉ GERMAIN ✻ ✠; HENRI GHÉON ✻, ✠;
GRASSET O, ✻, ✠; HERLAUT O. ✻ ✠; PAUL HEUZÉ ✠; ANDRÉ JOUBERT ✠;
PIERRE LADOUÉ ✠; LÉO LARGUIER ✻, ✠; LAURENS O. ✻, ✠; RENÉ LE GENTIL ✻, ✪, ✠;
ROBERT LAULAN ✠; RENÉ LEHMANN ✻, ✠; HENRY MALHERBE ✻, ✠;
PIERRE MASCARET ✻, ✠; MOREL ✻, ✠; JACQUES MEYER ✠;
GEORGES MYRTIL ✠; JACQUES PÉRICARD ✻, ✠; ROBERT PIMIENTA ✠;
PUJO O. ✻, ✠; ROGER RÉGIS ✠; PIERRE-LOUIS REHM ✠; MARCEL SAUVAGE ✠;
LOUIS SONOLET ✻. ✪, ✠; CHARLES TARDIEU ✠; VALMY-BAYSSE ✻, ✠.

ET LES ILLUSTRATIONS DE :

GEORGES BARRIÈRE ✠ ; BARTHÉLEMY ✠; BROQUET-LÉON ✠;
GASTON BROQUET ✠; DE CHAMP ✠; GERVÈSE O. ✻, ✠; HENRI GHÉON ✻, ✠;
MARCEL JEANJEAN G. G. ; LACOSTE ✠; JEAN LEFORT ;
LESELLIER ; LISSAC ✠ ; MONTAGNAC ✠ ; RENI-MEL ✠ ;

Cartographie de M. POLLACHI O. ✻.

# PRÉFACE

La camaraderie et l'union de tous, sur le front comme avec l'arrière et à l'arrière, ont fait, dans la guerre, la grandeur irrésistible de la Nation, c'est-à-dire la Victoire.

Cette union, cimentée par le sang de nos héros, fera la prospérité du pays, si nous savons la maintenir.

Il suffit, pour cela, de sauver de l'oubli les 1.500.000 morts tombés pour la France — ceux qui, mutilés, souffrent encore pour elle — tous ceux qui, pendant plus de quatre ans, ont donné le meilleur de leur jeunesse, de leur intelligence et de leur cœur pour le salut commun.

A cette tâche de faire revivre dans l'union et la camaraderie de combat, en des récits documentés, les luttes sanglantes de nos soldats, l'Association des Ecrivains Combattants consacre ses efforts.

Je l'en félicite très cordialement et lui adresse mes meilleurs vœux de réussite.

F. Foch

# AVANT-PROPOS

Nous avons voulu que cette *Histoire de la Grande Guerre* fût, avant tout, l'*Histoire du Poilu de France*, de 1914 à 1919. Nous avons voulu, par un contrôle rigoureux, que tous les faits tragiques fûssent exactement narrés. Nous avons voulu que chaque combattant retrouvât, en feuilletant ces pages, la bataille à laquelle il prit part, le secteur qu'il sut garder malgré la boue, malgré l'asphyxie, malgré la mitraille. Et que ce soit sur le front de France ou sur le front de mer, que ce soit aux Dardanelles, à Salonique, au Cameroun ou en Tunisie, tous, fantassins, artilleurs, cavaliers, sapeurs, aviateurs, brancardiers, tous pourront se dire, en relisant maint chapitre de ce livre : « — Je patrouillais à cette minute même dans le « pays qui n'est à personne », « ici mon sang a coulé, là j'ai dû reculer la rage au cœur, là j'ai bondi vers « la Victoire, et là j'ai laissé pour toujours les meilleurs d'entre mes frères, « injustement frappés. »

Car il restera, le Poilu de France, comme le symbole de la fraternité la plus pure. Et, dans les heures troubles qui suivent fatalement tous les cataclysmes, au long des journées trop grises où les âmes alourdies laissent choir leurs ailes, nous ne l'évoquons pas sans une émotion poignante, le sublime forçat des trous de la Somme ou des cratères de Verdun, qui, de sa voix calme, un peu rauque, ne cessait de nous dire, sans baisser les paupières : — « Sûr, c'est long, bien trop long! Mais faut pas s'en faire : on s'en tirera encore comme on s'en est toujours tiré! »

Il ne se serait pas permis de douter des destinées de la France, l'homme de la grande misère des tranchées. Il y avait bien les cantonnements de l'arrière où la fatigue dictait parfois d'amères paroles. Il y avait bien des passages « d'embusqués » qui ravivaient des colères ou le douloureux souvenir d'injustices imméritées. Il y avait bien le « pinard », l'évocation hallucinante du foyer trop lointain, les lettres qui arrivaient mal, et celles qui arrivaient trop vite, quand une mauvaise nouvelle eût dû les alourdir... Il y avait la manœuvre, l'astiquage, les corvées... Mais toujours, au-dessus des angoisses et des rancœurs individuelles, il y avait le mot drôle qui fusait sur l'escouade, et le bon rire des braves gens et des braves qui desserrait les lèvres crispées.

En secteur, l'homme reprenait toute sa taille. Qu'il fût brûlé par le soleil ou que sa capote fût détrempée par les pluies, son profil s'érigeait de la terre dure ou fangeuse comme l'expression la plus magnifique des vertus mêmes de la Race. Une âme enfiévrait son regard, une pensée surhumaine ennoblissait son cerveau. Il était là, planté sous le ciel, comme l'inébranlable gardien des traditions les plus hautes. Il surgissait hors de l'Espace et du Temps, dédaigneux de la mort rouge, comme l'image de la Liberté virile faisant face aux hordes barbares. Toutes les misères, toutes les épouvantes s'étaient ruées contre lui. Ses yeux avaient pleuré sans doute. Mais son torse n'avait jamais faibli sous l'assaut des épouvantes et de la misère. Il savait sourire à ses frères comme nul homme avant lui n'avait appris à sourire. Et s'il gardait prisonnières de belles visions pacifiques, s'il s'était figé dans cette immobilité hautaine, dans cette rigidité tragique de Justicier, c'est parce que la guerre la plus sordide et la plus lâche avait traîné son asphyxie par le monde, c'est parce qu'il lui fallait mieux entendre la minute sacrée où toute sa chair s'offrirait à la mitraille, afin que des innocents et des martyrs fûssent vengés.

Et toute sa beauté, toute sa force surgissaient soudain dans la lumière. Ses frères le suivaient, pareillement beaux, également forts. L'ouragan ébranlait le sol, des fumées noires barraient les crêtes, l'horizon fulgurant éclatait. Mais toujours, toujours, rachetant même des ordres insensés, les casques d'azur bondissaient vers l'insaisissable Justice, vers la plus inaccessible Splendeur, si bien que leur chute même semblait être, au loin, une ascension vers les nues!

Nous l'avons retrouvé, le héros obscur, dans maintes tranchées bouleversées, dans maints boqueteaux hachés par les torpilles et les obus de gros calibre. Une même fange ou de pareilles poussières maculaient nos visages; nous nous sommes serré la main, comme des frères. Nous l'avons revu, le héros obscur, pliant sous le faix des rondins avant de saisir la grenade; et, face à cette abnégation quotidienne, nous nous sommes maintes fois inclinés. Durant les mauvaises heures, nous avons partagé le pain moisi, l'eau putride. Nous nous sommes toujours offerts, l'un à l'autre, la meilleure part de nos beaux rêves.

Ici nous dirons quelle tâche inflexible a meurtri pendant de longs mois ta chair douloureuse, ô toi qui fus l'âme et la force de France, toi qui fus la Victoire, ô Poilu!

R. Christian Froger

# TOME PREMIER

1914
LA MOBILISATION
LA GUERRE DE MOUVEMENT

1914-1915
L'HIVER

1915
LES GRANDES OFFENSIVES

1916
VERDUN – LA SOMME

1914

# I

# DÉCLARATION DE GUERRE ET MOBILISATION GÉNÉRALE



Vers cinq heures du soir, le samedi 1er août 1914, devant tous les bureaux de poste de toutes les communes de France, fut apposé le même texte de la même affiche, généralement autographié sur une simple formule de dépêche ordinaire.

Et presque au même instant, on entendait — dans les agglomérations rurales au son du tocsin ou au roulement du tambour, dans les grandes villes au cri des vendeurs de journaux — retentir la même nouvelle : Mobilisation générale !

Le sort en était jeté : ce serait sûrement la guerre.

La Grande Guerre, à vrai dire, était déjà déclenchée.

Nous ne reviendrons pas ici sur les origines du conflit, et nous ne montrerons pas comment le Kaiser et Roi de Prusse Guillaume II de Hohenzollern fit tout son possible pour déchaîner l'agression qu'il avait résolue, et dont le signal apparut le 28 juin 1914, en Bosnie-Herzégovine, à Serajevo, lors du meurtre de l'archiduc-héritier d'Autriche-Hongrie, François-Ferdinand.

C'est presque au même moment que l'action militaire est entrée en jeu, simultanément avec une activité diplomatique, dont le but — pour les agresseurs — était de fournir, avec des prétextes, un moyen à la forme la plus agissante de la politique : la Guerre, ce droit de la Force qui était la seule force du Droit sur lequel reposaient l'Empire allemand d'Autriche-Hongrie et l'Empire prussien d'Allemagne.

C'est le 1er juillet que l'Administration des chemins de fer allemands commence à faire rentrer ses wagons et à garder à peu près tous ceux que

la France et la Belgique envoyaient outre-Rhin. Le 10 juillet, la Direction des chemins de fer d'Alsace-Lorraine insista vivement auprès de la gare française de Belfort pour que ses wagons de marchandises fussent restitués dans le plus court délai possible à l'Administration impériale, qui en avait un besoin urgent. Ce fut, entre le 10 et le 25 juillet, un acheminement continuel de wagons allemands qui, par Petit-Croix et Belfort, allaient se rassembler dans leur pays d'origine.

Le 20 juillet, au matin, les 112ᵉ et 142ᵉ régiments d'infanterie allemands étaient au camp de Heuberg, avec de l'artillerie, quand les chefs de Corps reçurent l'ordre télégraphique de rejoindre immédiatement leurs garnisons. Le surlendemain, le 112ᵉ était de retour à Mulhouse, et commençait ses préparatifs d'entrée en campagne.

Le 21 juillet, le vigilant ambassadeur de France à Berlin, M. Jules Cambon, prévenait son Gouvernement que « les avis de mobilisation, qui doivent mettre l'Empire allemand dans une sorte de garde-à-vous aux époques de tension, ont été adressés de Berlin aux classes qui doivent les recevoir en pareil cas ». C'était là une mesure significative.

Le 23 juillet, le jour où l'Autriche-Hongrie, alliée de l'Allemagne, adressait à la Serbie, protégée de la Russie, elle-même alliée de la France, l'ultimatum volontairement inacceptable, qui devait susciter avec l'attaque de la Serbie par l'Autriche, la première phase de la conflagration universelle, tous les officiers allemands, qui villégiaturaient en Suisse, reçurent l'ordre de rejoindre immédiatement leur Corps, tout en laissant leurs familles aux lieux mêmes où elles se trouvaient, car un brusque retour de celles-ci eût pu donner l'éveil à l'étranger.

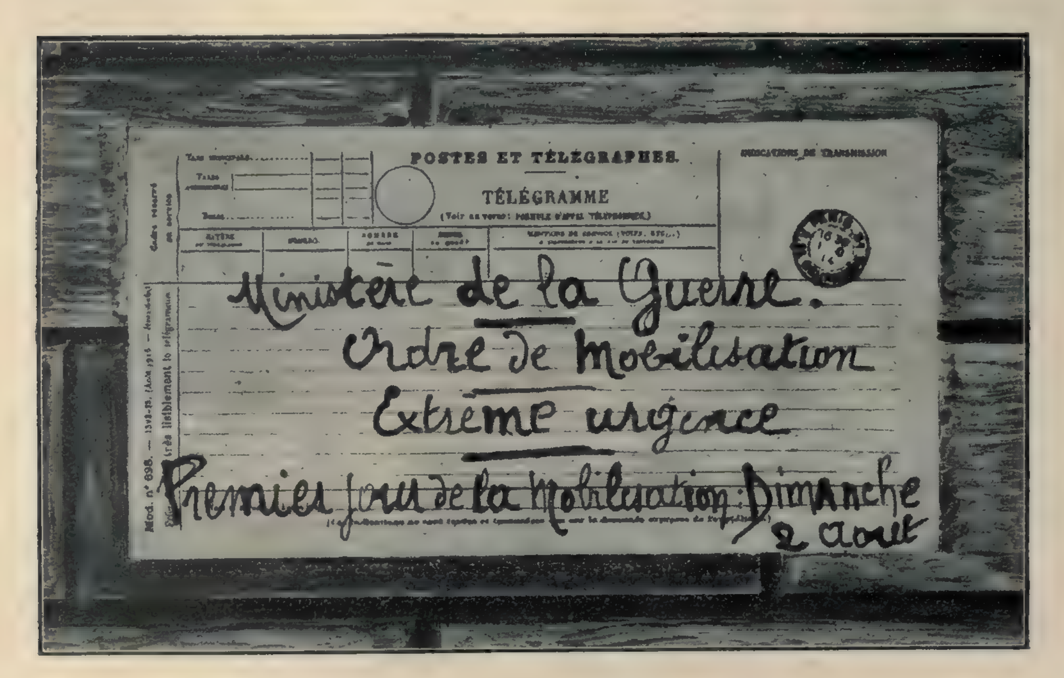
Le même jour, les préliminaires commençaient par la réquisition des automobiles dans le grand-duché de Bade.

Le 24 juillet, le recrutement de Mulhouse préparait les appels de mobilisation, tandis que les colonels des régiments stationnés à Metz réunissaient leurs officiers et leur faisaient connaître les instructions secrètes relatives à l'établissement des troupes de couverture. Aussitôt, des unités appartenant aux Corps d'Armée de Metz, de Sarrebrück et de Strasbourg gagnaient les positions qui leur étaient assignées le long de la frontière.

Dès le 25 au matin, toutes les garnisons d'Alsace-Lorraine étaient consignées. L'Empire mettait en état d'armement Metz, les places allemandes et les ouvrages d'art proches de la frontière française : déboisement et débroussaillement, pose de fils de fer, mise en place de batteries avancées. Nos ennemis répartissaient les approvisionnements et installaient des postes de T. S. F. sur les sommets des Vosges.

Au matin du 26, les chemins de fer recevaient et exécutaient l'ordre de prendre les mesures préparatoires de concentration : le matériel était réparti, les quais déblayés. Le soir, les troupes en mouvement aux camps d'instruction ou aux champs de manœuvre regagnaient leurs garnisons respectives.

Le 27 juillet, commençaient les opérations locales


POSTES ET TÉLÉGRAPHES.

TÉLÉGRAMME

Ministère de la Guerre.
Ordre de Mobilisation
Extrême urgence
Premier jour de la Mobilisation : Dimanche 2 Août

de mobilisation. Les grands établissements d'approvisionnement, notamment les moulins, étaient militairement occupés. Les éléments avancés des troupes de couverture prenaient déjà leurs avant-postes près de la frontière. Les routes accédant aux portes de France étaient barrées et gardées, la censure télégraphique fonctionnait. La flotte impériale était mise en état d'armement.

Le 28 juillet, le jour même où le Gouvernement austro-hongrois refusait de discuter avec la Serbie, et ne prenait pas même la peine de lire son acceptation quasi-totale à l'ultimatum, et lui déclarait la guerre, toutes les troupes de couverture allemandes, encore éloignées de la frontière française, s'en rapprochaient jusqu'aux emplacements prévus.

Les 28, 29 et 30 juillet, les effectifs de ces troupes de couverture étaient renforcés par l'appel individuel de 125.000 réservistes des six plus jeunes classes (1907 à 1912). Les voies ferrées amenaient encore d'Allemagne de nouvelles troupes en renfort. Les éléments détachés au camp d'Elsenhorn étaient regroupés. On poursuivait, avec une méthode implacable, la réquisition des chevaux et des automobiles.

Le 29 juillet, tandis que le Président de la République, M. Raymond Poincaré, revenu en hâte de Copenhague à Dunkerque à bord du cuirassé *France*, était accueilli à la gare du Nord par l'acclamation fiévreuse de Paris, tandis que le pays manifestait, avec sa confiance dans le Gouvernement, sa foi dans un suprême espoir de paix européenne, mais aussi sa résolution en face du cataclysme, des patrouilles allemandes pénétraient sans prétexte sur le territoire français, des uhlans parcouraient les bois de Parux et de Petitmont, et d'autres cavaliers faisaient irruption dans les Vosges. Le 30, aux environs de Xures, deux sous-officiers allemands des chevau-légers de Dieuze franchissaient le fossé de la frontière lorraine, et narguaient le capitaine de gendarmerie de Lunéville, à quelques trois cents mètres au delà de notre poteau-frontière.

Dans la nuit du 29 au 30, les Allemands avaient établi un barrage sur les ponts du Rhin. Ils le renforcèrent dès le 30. Leur armée était donc presque entièrement passée sur le pied de guerre quand, au matin du 31 juillet, le Kaiser — conformément à l'article 68 de la Constitution impériale — proclamait pour l'Empire (sauf pour la Bavière; mais son roi faisait en même temps la même proclamation) le *Kriegsgefahrzustand* « état de danger menaçant de guerre ». C'était, dans le droit impérial, un avis de pré-mobilisation, qui — en réalité — réalisait celle-ci. Une telle proclamation fournissait un fondement de légalité aux mesures qui restaient à prendre à la frontière et sur les voies ferrées, comme à la restriction — au profit des besoins militaires — du service public des postes, télégraphes et communications. « L'état de danger menaçant de guerre » était proclamé à la minute même où il n'était plus possible à l'Empire, sans arrêt de sa mobilisation, de ne pas lever le masque, non seulement à l'intérieur de ses frontières, mais surtout à l'extérieur. En annonçant le *Kriegsgefahrzustand*, l'Allemagne coupait les communications avec le reste du monde, et se donnait toute liberté d'achever, contre la France, dans le plus absolu secret, ses préparatifs de guerre.

Le 31 juillet, les Allemands cessaient partout l'envoi des trains vers la France. Aux questions qui leur étaient, à ce sujet, posées télégraphiquement par nos gares-frontières, les gares allemandes ne cachèrent pas que le service était totalement arrêté. Vers trois heures de l'après-midi, les troupes du Kaiser coupaient les voies et les lignes télégraphiques dans le voisinage immédiat de la frontière française. Une affiche manuscrite, apposée en fin de journée dans nos gares du réseau de l'Est, prévenait le public de cette rupture des communications :

Les trains se dirigeant sur l'Allemagne sont limités :
à Lunéville par la voie d'Avricourt;
à Belfort par la voie de Mulhouse.
La circulation des trains sur les lignes d'Alsace-Lorraine est interrompue.

Ce même soir, l'Allemagne — précipitant son action — envoyait à la Russie, notre alliée, l'ultimatum dont l'inéluctable conséquence devait être la déclaration de guerre que l'Empire du Kaiser envoyait à la Russie à 19 h. 10, le 1er août, le jour même où le Président de la République française signait enfin le décret de mobilisation générale.

Le Gouvernement impérial ordonnait alors publiquement la mobilisation générale de l'armée allemande, qui — en fait — était à peu près terminée.

La France cependant n'avait pas attendu

5c LE No — Seul Journal quotidien paraissant à midi — JEUDI 30 JUILLET



# Paris-Midi



DERNIÈRES NOUVELLES DE LA MATINÉE

Directeur : MAURICE DE WALEFFE

# GRAVE CONSEIL DE NUIT A L'ÉLYSEE

## Dernières nouvelles de la frontière russe

### Billet de Midi

Nous sommes tous dans la main de l'empereur d'Allemagne.

### La guerre Austro-Serbe

*La situation diplomatique*

heures du soir, immédiatement après l'explosion du pont.

Je ne puis donc que vous confirmer ma dépêche de ce jour, qui prévoyait l'attaque de la ville pour la soirée ou la nuit.

La citadelle est en ruines et le palais royal a reçu des obus.

Le bruit a couru hier soir ici que Belgrade ... en flammes. Ce bruit persiste ce matin ... a entendu cette nuit un duel d'artillerie à Vichnitza, sur le Danube, à 5 kilomètres en aval de Belgrade.

C'est ainsi que Mme Jack de Bussy, vice-présidente fondatrice de *La Ligue des enrôlées de France*, nous soumet un projet des plus intéressants.

LES PRÉCAUTIONS FRANÇAISES ET LES COURSES

Maisons-Laffitte, 30 juillet. — Les chemins de fer de l'État et du Nord ont avisé ...

### UN CONSEIL DE GUERRE s'est tenu toute la nuit à l'Élysée

Les plus graves entretiens se sont tenus cette nuit à l'Élysée où, à deux reprises, M. Poincaré a fait appeler auprès de lui M. Viviani, président du Conseil, M. Messimy, ministre de la Guerre, et M. Gauthier, ministre de la Marine.

Une première conférence a eu lieu de dix heures à minuit.

A trois heures et demie du matin, M. Viviani était de nouveau mandé à l'Élysée. Il y arrivait à trois heures cinquante. Peu après, à quatre heures et quart, arrivaient MM. Messimy et Gauthier.

Le président du Conseil, les ministres de la Guerre et de la Marine ont quitté l'Élysée à cinq heures quarante.

Nous croyons savoir que dans ce Conseil de guerre nocturne les plus graves décisions ont été prises et que le Président de la République et les trois ministres auraient envisagé la mobilisation immédiate, par mesure de simple prudence, des quatre classes 1908, 1909, 1910 et 1911.

Nous croyons savoir qu'on a également envisagé la mobilisation prochaine de huit corps d'armée en réponse à une mesure analogue qui serait prise aujourd'hui par l'Allemagne.

### CONSEIL DES MINISTRES

jusqu'à ce moment pour riposter aux menaces trop évidentes de l'Empire de proie.

Certes, la loi française ne permettait pas d'opposer à une mobilisation générale non déclarée une mobilisation qui ne fût pas ordonnée par un décret légal, légalement publié, pas plus d'ailleurs que notre législation ne garantissait, comme l'allemande, le maintien de la nationalité française aux citoyens qui se feraient octroyer, par naturalisation, une nationalité étrangère. Les règlements français n'en avaient pas moins prévu un certain nombre de mesures qui permettaient tout de même au Ministre de la Guerre de parer — avec les ressources de la seule armée active — aux premières menaces d'agression militaire.

Le dimanche 26 juillet, trois jours après la remise de l'ultimatum austro-hongrois à la Serbie, le branle-bas était donné, sous forme d'alerte, dans la plupart des casernes de France; et l'autorité militaire commença de vérifier, préparer et inventorier l'équipement de campagne de nos soldats. Tous les hommes de l'active durent essayer leur collection de guerre.

Le 27 et le 28 juillet, cinq jours après nos voisins, nos officiers et nos soldats des corps de couverture qui jouissaient d'une permission reçurent l'ordre de rejoindre, par le premier train, leurs unités respectives.

Le 30 juillet, vers midi, l'alerte était donnée à la foule parisienne par le journal *Paris-Midi*, qui publiait en première page, et en caractères gras, l'annonce de préparatifs militaires extrêmement sérieux, dans les termes que nous reproduisons ci-dessus.

Le numéro qui contenait cette information, et dont l'apparition produisit dans la ville une émotion profonde, fut saisi et détruit par la police. Le Gouvernement démentit le renseignement, et fit même annoncer que la justice poursuivait — pour délit de fausses nouvelles — le directeur et le gérant responsable de *Paris-Midi*.

En fait, Paul de Mirecourt, l'informateur politique de *Paris-Midi*, avait réussi à assister en tiers, et sans que sa présence fût remarquée, à une conversation que tinrent, au sortir de l'Élysée, le Président du Conseil et le Ministre de la Guerre. S'il ne respecta pas la forme des propos, du moins le fond de son information si grave n'était-il que trop rigoureusement authentique. A tel point que le Gouvernement, pour fortifier son démenti et pour parer à toutes les conséquences possibles de l'indiscrétion, dut modifier certaines dispositions prises, qui correspondaient trop nettement à la « fausse nouvelle » de *Paris-Midi*.

Le lendemain, les réservistes, appartenant aux jeunes classes et aux Corps de couverture (ceux-là


POINCARÉ Photo Pirou.

mêmes auxquels faisait allusion le journal de la veille), reçurent personnellement l'ordre de rejoindre sans délai leurs unités. Cet ordre leur fut notifié d'extrême-urgence, jusque chez leurs employeurs. Ils partirent tous sans mauvaise grâce. Mais ces départs, vraiment impromptus, provoquèrent un certain émoi dans leur entourage, émoi qui gagna l'opinion publique.

Le 31 juillet, à 17 h. 40, le Ministre de la Guerre lança l'ordre de mise en place des troupes de couverture, avec cette réserve que nul élément, même isolé, ne devrait, sous aucun prétexte, s'approcher à plus de dix kilomètres de la frontière allemande.


MESSIMY Photo Meurisse.

Cette mesure eut certains inconvénients militaires, tels que la perte des cols Vosgiens, mais elle fut — pour ses avantages politiques — adoptée par le Gouvernement et par l'État-Major : elle prouvait, en effet, de façon éclatante — à l'opinion étrangère, notamment à celle de la Grande-Bretagne, comme à nos plus irréductibles pacifistes — que la France tentait l'impossible pour éviter les horreurs de la guerre. Nul incident de frontière ne pouvait lui être imputé. L'armée française était hors d'état de fournir à l'adversaire le moindre prétexte d'agression.

Trente-six heures après que fût lancé l'ordre de mise en place des troupes de couverture, nos 2ᵉ, 6ᵉ, 20ᵉ, 21ᵉ, et 7ᵉ Corps d'Armée avaient rejoint les emplacements assignés par l'État-Major Général. Leur mission, durant une dizaine de jours, consistait à surveiller l'ennemi et à supporter, au besoin, son choc.

Dans la nuit du 31 juillet au 1ᵉʳ août, les divisions de cavalerie indépendantes renforcèrent nos troupes de couverture à la frontière de l'Est.

Dans la même nuit, des milliers et des milliers d'hommes appartenant aux classes les plus anciennes de la réserve de l'armée territoriale (classes 1887 et 1888) reçurent l'ordre de se rendre immédiatement et sans délai (pléonasme inséparable des ordres d'appel !) dans les gares. Là, ils reçurent un képi, un fusil et des cartouches, et prirent la garde avec cette consigne : ne laisser passer que les gens munis d'un brassard ou d'une carte spéciale, arrêter sur le champ tous récalcitrants, et — en cas de résistance de leur part — faire feu.

A partir de ce jour, il n'y eut pas en France une portion de voie ferrée, une intersection de routes, qui ne fût, à tout instant, gardée militairement. Ainsi fut constituée cette gendarmerie des voies de communication (G. V. C.) qui comprit, sur notre territoire, plus de 150.000 hommes.

Leur surveillance prévint les attentats des agents ennemis. Ces « pépères » qui faisaient parfois une figure si drôle sous leur képi, portant le fusil sur la blouse, le bourgeron ou la jaquette, se trouvèrent en bonne place pour acclamer indistinctement, de relai en relai, tous les convois militaires roulant vers la frontière.

Au matin du 1ᵉʳ août, il y eut une animation inusitée dans les


VIVIANI Photo H. Manuel.

bureaux télégraphiques des moindres stations. Les dépêches suivaient les dépêches, annonçant, pour la journée, des passages fréquents de trains militaires. Partout, les troupes de l'active étaient alertées. Les convois s'en allaient vers l'Est chargés d'hommes, bourrés d'armes, de munitions et de vivres. En sens inverse, les trains allaient refluer vers Paris, bondés de civils mobilisables ou mobilisés.

L'assassinat de Jean Jaurès, dans l'après-midi du 31 juillet, avait été accueilli, dans tout le pays, comme le signal tragique du grand drame. Le tribun, si prodigieusement populaire dans la société ouvrière de France et dans les faubourgs de Paris, l'homme du temps, dont le nom était sans cesse répété ou imprimé, glorifié autant que vilipendé, donnait à tous l'impression d'une force de la nature. L'annonce du meurtre suscita partout une émotion intense. Le coup de revolver de l'assassin retentit comme le premier coup de feu de l'immense tuerie prochaine. L'attitude de tous ses adversaires et de tous ses fidèles — car Jaurès ne laissait personne indifférent — fut comme le premier symptôme de ce grand mouvement de cohésion nationale devant l'agresseur, que le Président de la République allait qualifier « d'Union Sacrée ».

Union des Français, attente d'événements considérables, préparatifs de l'inévitable campagne : cela, dans la journée du 1er août, se manifestait par toute la France. Les grandes villes respiraient l'atmosphère de la guerre imminente : elles donnaient publiquement l'émouvant spectacle de notre veillée des armes. Les véhicules les plus disparates circulaient, conduits par des soldats. Les chevaux réquisitionnés prenaient le chemin des casernes. Les officiers en tenue étaient acclamés. La foule se pressait devant les établissements de crédit et les magasins d'alimentation. La moindre boutique regorgeait de mobilisés, en quête d'emplettes indispensables. Partout les administrations prenaient leurs dispositions en vue d'une mobilisation très proche. A la Sorbonne, tandis que les candidats au concours d'agrégation subissaient devant le jury et dans une salle vide d'auditeurs, leurs épreuves orales, des affiches informaient les concurrents qu'en cas de mobilisation générale le concours serait suspendu, et que les admissibles conserveraient tous leurs droits. Au Palais de Justice, la Cour d'Assises devait interrompre sa session, faute de jurés. Par les rues, les passants, nerveux, s'interrogeaient sans se connaître : l'union sacrée s'affirmait. Et quand, vers 4 h. 30, des voix crièrent : « Ça y est ! C'est affiché ! » chacun s'empressa vers les bureaux de poste afin de lire la petite dépêche de papier jaunâtre, qui annonçait l'ordre fatidique.

Tous coururent à leurs derniers préparatifs. Des voix s'entrechoquaient : « — Moi, je pars au 306e régiment d'infanterie, à Châlons-sur-Marne ! — Moi, au 72e, à Amiens ! — Moi, à Versailles, au 13e d'artillerie ! — Moi, j'attends : j'appartiens au 23e régiment de territoriale ! — Moi, je rejoins immédiatement le 2e cuirassiers, à l'École Militaire ! — Bonne chance ! — Merci ! — On les aura, cette fois !... » Et l'on se hâtait, après les adieux suprêmes, vers les dépôts des différentes unités. Les transports en commun étant forcés de réduire leur trafic par suite du départ de leur personnel, il en résulta, par les rues, une affluence de piétons inusitée. Il y avait du monde comme aux jours de fête ou d'émeute : mais une cordialité tacite rapprochait tous les Français ; chaque visage reflétait une résolution tranquille. La vaillance s'affirmait sans fanfaronnade. Et Charles Péguy pouvait écrire à son ami Lotte : « Celui qui n'a pas vu Paris un pareil jour n'a rien vu. La ville de sainte Geneviève est toujours là. »

On se pressait devant les affiches officielles, imprimées et préparées de longue date, qui furent apposées dans la soirée et dans la nuit pour confirmer l'ordre de « mobilisation générale », et en préciser les conditions d'exécution.

D'autres affiches, surmontées de deux drapeaux tricolores croisés et visant la réquisition des chevaux et des mulets, — une autre fixant la condition et les devoirs des étrangers, et réservant leurs droits aux Alsaciens-Lorrains — étaient bien faites, malgré la sécheresse officielle de leur style administratif, pour faire passer sur la foule comme un frisson de la grande guerre.

La dernière affiche, apposée en fin de nuit, était l'appel du Chef de l'État à la France tout entière. Elle allait singulièrement affaiblir les dernières illusions pacifistes.

A LA NATION

APPEL DU CHEF DE L'ÉTAT AUX FRANÇAIS.

Depuis quelques jours, l'état de l'Europe s'est considérablement aggravé, en dépit des efforts de la diplomatie.

L'horizon s'est assombri. A l'heure présente, la plupart

des nations ont mobilisé leurs forces ; même des pays protégés par la neutralité ont cru devoir prendre cette mesure à titre de précaution.

Des puissances, dont la législation constitutionnelle ou militaire ne ressemble pas à la nôtre, ont, sans avoir pris un décret de mobilisation, commencé et poursuivi des préparatifs qui équivalent, en réalité, à la mobilisation même, et qui n'en sont que l'exécution anticipée.

La France, qui a toujours affirmé sa volonté pacifique, qui a, en des jours tragiques, donné à l'Europe des conseils de modération et un vivant exemple de sagesse, qui a multiplié ses efforts pour maintenir la paix du monde, s'est elle-même préparée à toutes les éventualités, et a pris, dès maintenant, les premières dispositions indispensables à la sauvegarde de son territoire.

Mais notre législation ne permet pas de rendre ces préparatifs complets s'il n'intervient pas un décret de mobilisation.

Soucieux de sa responsabilité, sentant qu'il manquerait à un devoir sacré s'il laissait les choses en l'état, le Gouvernement vient de prendre le décret qu'impose la situation. La mobilisation n'est pas la guerre.

Dans les circonstances présentes, elle apparaît, au contraire, comme le meilleur moyen d'assurer la paix dans le monde. Fort de son ardent désir d'aboutir à une solution pacifique de la crise, le Gouvernement, à l'abri de ces précautions nécessaires, continuera ses efforts diplomatiques, et il espère encore réussir.

Il compte sur le sang-froid de cette noble nation pour qu'elle ne se laisse pas aller à une émotion injustifiée.

Il compte sur le patriotisme de tous les Français, et sait qu'il n'en est pas un seul qui ne soit prêt à faire son devoir.

A cette heure, il n'y a plus de partis, il y a la France éternelle, la France pacifique et résolue. Il y a la Patrie du Droit et de la Justice, tout entière unie dans le calme, la vigilance et la dignité.

Cette déclaration portait, avec la signature de M. Raymond Poincaré, Président de la République, la signature de tous les membres du Gouvernement; les journaux de toutes opinions appuyaient et renforçaient l'appel du Chef de l'État.

*L'Humanité*, le journal socialiste de Jean Jaurès, qui s'était honoré, lors de l'assassinat du tribun, en ne faisant appel ni à la vengeance ni à la haine, *L'Humanité*, d'accord avec le monarchiste *Gaulois* et la royaliste *Action Française*, demandait à tous les citoyens de faire face à l'ennemi du dehors.

Gustave Hervé, qui s'intitulait jadis avec orgueil « un sans-patrie », Gustave Hervé si impopulaire pour sa métaphore « du drapeau de Wagram dans le fumier », écrivait dans la *Guerre Sociale* que nos officiers et nos soldats pouvaient veiller sur la frontière sans arrière-pensée, personne ne leur tirerait dans le dos alors qu'ils faisaient face à la caste militaire prussienne. « Ici, ajoutait-il, tous nous avons rayé de notre *Internationale* le couplet des généraux. Et notre *Internationale* ainsi expurgée, qu'est-ce qu'elle dit, au fond, sinon ce que disait la *Marseillaise*, que nos pères chantaient il y a cent-vingt ans ? »

Georges Clemenceau entamait dans son journal, *l'Homme Libre*, une admirable campagne de vigilance patriotique et d'action nationale. « C'est une force — s'écriait-il — de savoir qu'on lutte pour l'existence même de sa patrie. Nous sommes dans ce cas précisément ; et ceux qui ont triomphé de nous avec tant de peine quand nos armées étaient anéanties et que tous les moyens d'action nous manquaient à la fois, vont apprendre ce que nous pouvons faire quand il n'y a plus d'autre moyen que la victoire pour sauver notre pays. »

Dans *L'Action Française*, organe royaliste, Charles Maurras, le fameux dialecticien de la politique monarchiste, déclarait que, désormais, toutes les querelles intérieures devaient s'effacer devant le péril extérieur : « Hier, il fallait montrer les causes vives qui risquaient de nous affaiblir devant l'ennemi ; aujourd'hui l'ennemi est là, ne pensons qu'à le vaincre. »



La Mobilisation Générale a pour but de constituer activement toutes les forces militaires, de tous ordres et de toutes catégories, qui sont appelées à opérer en vue des hostilités. Elle rend l'armée mobile : les hommes sont enlevés des lieux où ils vivent en temps de paix comme civils, envoyés et groupés — comme militaires — aux lieux et dans les formations de guerre où leur est assignée leur place pour la défense du pays.

Les animaux, les véhicules, les approvisionnements, tout le matériel complémentaire de guerre, sont également rendus à leur destination militaire par la voie de la réquisition légale.

La mobilisation française, en 1914, devait s'effectuer sur place, sur le territoire même de chaque région de Corps d'Armée : les unités du temps de paix se complétaient et s'alimentaient sur ce territoire, qui devait être pour elles un réservoir de personnel et de matériel durant toutes les hostilités.



Photo Rol.

LA MOBILISATION.
L'ENTRÉE DE LA GARE DE L'EST

L'ordre de mobilisation, décrété et instantanément transmis par le pouvoir central à l'armée et aux autorités civiles, les diverses unités actives devaient faire le nécessaire pour assurer la réception des réserves, non seulement en hommes, mais en animaux, matériel et approvisionnements, qui étaient prévues pour compléter les effectifs du temps de paix.

Tandis que les autorités civiles devaient aviser les mobilisables — et elles le firent surtout par voie d'affiches — l'Intendance militaire réquisitionnait les chevaux, les vivres et le matériel. Les unités recevaient et équipaient, jour par jour, les réserves qui permettaient de mettre sur pied de guerre leurs effectifs.



Photo Branger.

LA MOBILISATION.
LES BUREAUX MILITAIRES DE LA GARE DE LYON

La mobilisation française a été, au point de vue de l'exécution, un véritable chef-d'œuvre, une affaire simplement et bien conçue, fermement conduite, rapide et sans à-coups, qui donna la plus grande confiance au pays. L'État-Major avait prévu une défaillance de 13 °/₀ des appelés. Elle ne dépassa pas 1 ³/₄ °/₀. Et ces manquants furent largement remplacés par tous ceux qui se hâtèrent de devancer l'appel de leur classe, par tous ceux qui — trop jeunes ou trop vieux, exemptés ou réformés, étrangers même — se ruèrent aux portes des bureaux de recrutement dès le premier jour de la mobilisation. D'anciens déserteurs venaient s'offrir, en pleurant leur faute.

Le départ vers les gares, l'embarquement dans les trains, le voyage même des milliers et des milliers de mobilisables des premiers échelons, faisaient bien augurer du merveilleux esprit de la Nation en armes.

Dès le samedi soir, les rues et les boulevards de Paris, mieux pavoisés qu'un jour de Fête Nationale, étaient parcourus de groupes de réservistes se rendant aux quais d'embarquement. Des tapissières, des automobiles de maître portaient cette pancarte : « Gratuit pour les mobilisés. » Des cochers et des chauffeurs s'offraient partout à conduire bénévolement aux gares les futurs soldats. La gare de l'Est, notamment, était une ruche bourdonnante, vers laquelle une foule innombrable affluait; on avait dû fermer les grilles de la cour. Amis et parents battaient ces grilles comme une marée montante. Des réservistes s'arrachaient là aux suprêmes embrassades, puis ils entraient de plain-pied dans leur nouvelle et tragique existence. A la gare du Nord se pressaient les mobilisés des départements du Nord, du Pas-de-Calais, de la Somme; à la gare des Batignolles, tous les réservistes des régions normandes, (24ᵉ, 129ᵉ, 224ᵉ 228ᵉ, 319ᵉ, 329ᵉ régiments d'infanterie, etc. etc...), à la gare d'Orléans les contingents de Touraine et de la Gironde (49ᵉ, 144ᵉ, 249ᵉ, 344ᵉ régiments d'infanterie, etc...); à la gare de Lyon, les mobilisés de Bourgogne, du Lyonnais et du Midi (140ᵉ et 340ᵉ régiments d'infanterie alpine, 2ᵉ régiment d'artillerie de montagne, 6ᵉ, 7ᵉ, 11ᵉ, 12ᵉ, 13ᵉ, 14ᵉ, 23ᵉ, 24ᵉ, 27ᵉ, 28ᵉ, 46ᵉ, 47ᵉ, 51ᵉ,



Photo Rol.

LA MOBILISATION. — EN PROVINCE

# ARMÉE DE TERRE ET ARMÉE DE MER



# ORDRE
# DE MOBILISATION GÉNÉRALE

Par décret du Président de la République, la mobilisation des armées de terre et de mer est ordonnée, ainsi que la réquisition des animaux, voitures et harnais nécessaires au complément de ces armées.

**Le premier jour de la mobilisation est le** Dimanche 2 Août 1914

Tout Français soumis aux obligations militaires doit, sous peine d'être puni avec toute la rigueur des lois, obéir aux prescriptions du **FASCICULE DE MOBILISATION** (pages coloriées placées dans son livret).

Sont visés par le présent ordre **TOUS LES HOMMES** non présents sous les Drapeaux et appartenant :

**1°** à l'**ARMÉE DE TERRE** y compris les **TROUPES COLONIALES** et les hommes des **SERVICES AUXILIAIRES**;

**2°** à l'**ARMÉE DE MER** y compris les **INSCRITS MARITIMES** et les **ARMURIERS** de la **MARINE**.

Les Autorités civiles et militaires sont responsables de l'exécution du présent décret.

*Le Ministre de la Guerre,*



*Le Ministre de la Marine.*



IMPRIMERIE NATIONALE



Photo Rol.

LA MOBILISATION. — LA FOULE DEVANT LA GARE DE L'EST

52e, 53e, 54e, 64e, 67e, 68e bataillons de chasseurs alpins).

Dans toute la France, l'empressement fut pareil, les départs furent aussi émouvants. Les transports fonctionnèrent admirablement. Depuis le 28 juillet, les locomotives avaient été visitées avec soin. Le 31 juillet, sur avis du Ministre de la Guerre, les Compagnies avaient procédé au rassemblement des wagons et du matériel nécessaires aux convois, au déblaiement des voies et des quais d'embarquement.

L'ordre de transport des troupes de couverture avait été donné ce même jour, et l'exécution en était commencée. Le lendemain 1er août, dès l'ordre de mobilisation générale, le service commercial des voyageurs et des marchandises était arrêté, et l'autorité sur les réseaux passait aux mains des représentants de l'armée.

Les autorités militaires et les fonctionnaires des Compagnies avaient minutieusement prévu l'horaire et la composition des trains qui devaient se succéder sans interruption. Si bien que les transports nécessités par la mobilisation purent être effectués le 2 août, parallèlement au transport des troupes de couverture qui, commencé le 31 juillet à 21 heures, se termina sans le moindre retard le 3 août, à midi.

Dans les seules journées du 3 et du 4 août, plus de 600 trains se succédèrent de sept minutes en sept minutes sur le réseau de l'Est, roulant à une vitesse constante de 30 kilomètres à l'heure, sans qu'aucun à-coup se produisit. Sur 25.000 trains expédiés aux premiers jours de transports intensifs, il n'y en eut pas 19 qui subirent des retards ! Les mobilisés se trouvaient mêlés, sans distinction de grade ou de condition, dans des wagons à bestiaux ou à marchandises, où l'on avait installé des bancs rudimentaires. Les panneaux extérieurs des voitures étaient ornés de fleurs et de feuillages. Les plus téméraires y avaient tracé à la craie blanche : « Direct pour Berlin. » Mais si beaucoup de mobilisés chantaient ou criaient à tue-tête — ne s'interrompant que pour boire au goulot le premier « pinard de la guerre » — beaucoup d'autres gardaient une attitude recueillie et ferme, dans l'attente stoïque des grands événements.



DÉPART DES MOBILISÉS POUR LA FRONTIÈRE



Photo Trampus.

EN ALLEMAGNE. — LES TROUPES DE COUVERTURE REJOIGNENT LEURS EMPLACEMENTS

Tous avaient confiance, et tous comptaient, pour régler le sort de la lutte sur leur courage individuel. Nul ne doutait de l'issue rapide de la guerre.

Aux gares destinatrices d'Épernay, de Châlons-sur-Marne, de Toul, d'Épinal, de Belfort, les hommes descendaient joyeusement des convois pour se rendre à leurs casernes respectives, où beaucoup d'entre eux avaient déjà fait leur service. Et leur impatience grandissait devant les lenteurs de l'habillement. Rarement un homme se présentait devant le médecin-major pour faire valoir un cas de réforme. Si quelqu'un invoquait une tare physique pour éviter le départ, il était immédiatement laissé de côté, tant était grande l'affluence des volontaires.

T a ndis que s'organisaient nos unités de réserve, tandis que nos corps actifs de couverture, puis les autres, achevaient de se constituer, la guerre fut officiellement déclarée.

Déjà, le dimanche 2 août, les troupes allemandes avaient franchi la frontière française en trois points différents. Des détachements avaient pénétré dans le département de Meurthe-et-Moselle à Bertrambois, près de Cirey-sur-Vezouze; des soldats prussiens avaient tiré sur le poste français de Petit-Croix.

Sur le territoire de Belfort, près de Courtelemont, à Joncherey, une patrouille ennemie, appartenant au 3e escadron du 5e régiment de chasseurs à cheval, avait violé la frontière. Son commandant, le lieutenant Mayer, avait reçu l'ordre de conduire la reconnaissance en direction de Belfort, par Delle, afin de reconnaître les points de rassemblement des troupes françaises. Cette patrouille, après une course de 10 kilomètres, chargea un petit poste du 44e régiment d'infanterie. Le caporal Peugeot, chef du petit poste, fut mortellement blessé; mais il eut le temps de décharger son fusil à bout portant sur le lieutenant Mayer, qui fut tué. Peugeot, instituteur de l'Enseignement public, fut, avant même la déclaration de guerre, le premier soldat de France tué à l'ennemi. On l'inhuma le 4 août, au milieu d'un grand concours de population, dans le cimetière d'Étapes, son village natal, où un monument fut élevé à sa mémoire. Le 3 août, les agressions se multiplièrent : sur plus de quinze points, notre frontière était violée. Des coups de feu étaient tirés contre nos soldats et nos douaniers. Des blessés et des morts étaient signalés. Les premiers civils étaient capturés, molestés et même suppliciés. Pour compléter les provocations, un aviateur militaire allemand jetait sur Lunéville les trois premières bombes de la guerre.

Dès le 2 août, en violation du traité de 1867, signé par la Prusse, traité qui garantissait la neutralité du Luxembourg, les troupes allemandes envahissaient le Grand-Duché. La neutralité belge était aussitôt menacée. Le soir du même jour, le ministre d'Allemagne remettait au Gouvernement belge un ultimatum, invitant ce Gouvernement à faciliter en territoire belge les opérations militaires entreprises contre la France, sous prétexte que la neutralité de la Belgique devait être menacée par les armées de la République! Sous l'impulsion de son roi, le Gouvernement belge, poussant l'accomplissement du devoir jusqu'au plus sublime sacrifice, refusa de se soumettre aux prétentions de l'Empire alle-

mand et déclara qu'il entendait faire respecter la neutralité garantie par la France, et reconnue par un traité signé du roi de Prusse.

L'armée belge, mobilisée à l'effectif de 250.000 hommes, se préparait, sous le commandement de son roi, à défendre énergiquement, avec l'indépendance et l'honneur de la Belgique, le droit même de l'humanité. Pendant ce temps, l'ambassadeur d'Allemagne à Paris sortait ostensiblement et paraissait narguer la foule. L'incident qu'il cherchait ne se produisant pas, il se rendit, le soir du 3 août, chez le Président du Conseil. Il apportait la déclaration de guerre de l'Empire. Les prétextes, balbutiés mollement par l'ambassadeur, consistaient en d'imaginaires bombardements de voie ferrée par aviateurs français, dans la région de Nuremberg. Prétextes mensongers : nul citoyen de Nuremberg n'avait entendu la chute des bombes, et l'Allemagne n'attendit pas la fin des hostilités pour laisser démentir chez elle le futile prétexte qui fut le prélude de l'effroyable tragédie.

Le 3 août, l'Italie, encore liée à l'Autriche-Hongrie et à l'Allemagne par une alliance défensive dont elle entendait ne pas être dupe, proclamait sa neutralité, au grand enthousiasme de la France. Grâce au geste de notre sœur latine, nous allions pouvoir employer contre l'Allemagne nos troupes alpines de couverture.

Le 4 août, l'Empire allemand attaquait la Belgique, puis se décidait à lui déclarer la guerre. Aussitôt l'Angleterre, garante de la neutralité belge, adressait à Berlin un ultimatum. Toute l'Allemagne fut stupéfaite d'un tel geste en faveur de ce que son chancelier appelait : « un chiffon de papier ». Le 5 août, l'Angleterre déclarait les hostilités ouvertes, et le général Kitchener était nommé Secrétaire d'État à la Guerre.

L'Autriche-Hongrie, alliée de l'Allemagne, déclarait, de son côté, la guerre à la Russie le 5 août. Comme son matériel d'artillerie et une fraction de ses troupes participaient à l'agression contre notre territoire et le territoire de la Belgique, la France et la Grande-Bretagne rompirent les relations diplomatiques, le 12 août, avec Vienne et Budapest.

Le Japon, allié de la Grande-Bretagne, adressera le 13 août un ultimatum à Berlin, puis déclarera la guerre à l'Allemagne. Ces faits auront une répercussion considérable en Extrême-Orient.

En ce qui concerne le front franco-belge, la situation était fixée dès le 5 août : état de guerre, en fait et en droit, de l'Allemagne avec la France, la Belgique et la Grande-Bretagne. L'Italie restait neutre.

A cette date se terminait en France la mobilisation générale du premier échelon : les régiments actifs étaient complétés par le contingent de leurs jeunes réservistes, et les régiments de réserve étaient constitués.

Le général Joffre prenait le commandement en chef des armées de la République, et s'écriait :

« Les conditions dans lesquelles les troupes de couverture se sont jusqu'alors acquittées de leur mission, le calme, l'ordre et la méthode qui ont présidé aux opérations de la mobilisation, ont émerveillé le Gouvernement et le Pays tout entier. Tout le monde a l'impression que l'armée est prête. Aussi le Général en Chef a-t-il une entière confiance dans ses troupes. Il compte que chacun fera son devoir, tout son devoir. »

ROBERT PIMIENTA.



LA MOBILISATION EN ALLEMAGNE — DÉPART D'ARTILLERIE

II

# CONCENTRATION ET PLAN DE CAMPAGNE



LA mobilisation avait permis de rassembler et de constituer les forces militaires prévues pour les hostilités.

Afin d'en faire des armées prêtes à entrer en campagne, il fallait encore détacher ces forces militaires de leurs régions territoriales. Ce fut l'œuvre de la concentration : elle rassembla en des points déterminés de la zone choisie comme front de guerre les unités préalablement mobilisées.

A l'issue de la concentration, l'armée devenait apte à entrer en campagne.

La dernière phase de la mobilisation, qui ne pouvait se terminer qu'avec les hostilités, incombait aux services de l'Intérieur qui devaient constituer les unités de réserve et de territoriale, appeler plus tard les jeunes classes, et approvisionner en hommes, en vivres et en matériel les unités combattantes.

Ces opérations commencèrent dès l'exécution du plan de concentration.

Or, la mise en place des armées en campagne est la première manifestation du plan de campagne de l'État-Major. Tous les écrivains militaires de France et d'Allemagne étaient unanimes à reconnaître que la valeur et le succès ce cette manœuvre pouvaient décider de l'issue de la guerre. Ils le disaient et le pensaient avec d'autant plus de force que tous étaient convaincus que la guerre serait courte et que quelques opérations décideraient du résultat. Le général prussien von Moltke avait été approuvé par tous les techniciens militaires de France et d'Allemagne lorsqu'il écrivait avant 1914 : « Une erreur commise dans le rassemblement initial est presque irréparable dans tout le cours d'une campagne. »

La concentration des armées est effectivement le premier acte, et comme l'établissement du plan de campagne sur le terrain.

Le plan de campagne est lui-même fonction de toutes les conditions de la guerre, principalement de l'état des frontières, des ressources opposées, de la méthode adoptée.



La frontière de France avait été déterminée par les désastres de Waterloo et de Sedan.

Après Waterloo, les coalisés avaient échancré au nord la frontière de France, de manière à y laisser ouverte, comme une brèche, la trouée de l'Oise. A 160 kilomètres de Paris, cette trouée était véritablement le chemin des invasions foudroyantes : la voie ferrée de Paris à Cologne y passe. Cette frontière n'avait pas été seulement ainsi démantelée. On l'avait en quelque sorte verrouillée aux armées françaises par la neutralité internationale de la Belgique, qui protégeait l'Europe centrale d'une agression de notre part à travers les Flandres et les Pays-Bas.

Cette neutralité avait été renforcée par celle du Luxembourg, qui s'interposait comme un coin entre la France et l'Allemagne. L'Empire allemand conservait le libre usage des chemins de fer luxembourgeois.

C'est ainsi que la « frontière de fer » établie par Vauban avait été brisée, puis retournée contre nous par les traités de 1815 qui enlevaient à la France Sarrelouis et Landau, puis par le traité de Francfort qui nous arrachait Metz et Strasbourg.

Toutefois, le général Séré de Rivières avait fortifié puissamment la frontière franco-allemande. Celle-ci peut se diviser, de la Suisse au Luxembourg, en trois parties bien distinctes, qui reçurent un armement approprié aux conditions géographiques. Les Vosges, pays de montagne, difficile et coupé, furent spécialement gardées par les troupes de couverture. La zone des collines, qui va du mont Donon à Nancy, avait été aménagée de manière à former autant de lignes de résistance que de cours d'eau la coupent. On y trouve la Meuse, la Mortagne, la Moselle, le

Madon. La plaine de la Woëvre qui, entre les pieds des Hauts de Meuse et la Moselle, constituait l'essentiel de la frontière française au nord de Nancy, était une contrée argileuse et agricole, sans points d'appui. Heureusement les Hauts de Meuse devenaient, en arrière, un rempart précieux.

La frontière stratégique de la France avait été ainsi reportée sur les Hauts de Moselle et de Meuse. Des forts d'arrêt se trouvaient accotés aux deux obstacles qui dominaient les deux rivières. Les quatre camps retranchés de Belfort, d'Épinal, de Toul et de Verdun formaient un bastion à chacune des extrémités de ces digues. Ils avaient été réunis deux à deux par des lignes de forts. Entre eux, aucun passage, sinon d'étroits couloirs pris d'enfilade et interdits au débouché. Ainsi étaient rendus fort malaisés les deux goulots des deux trouées naturelles de Charmes et de Dun-Stenay.

Celle de Charmes, entre Épinal au sud et Toul au nord, était la plus importante : elle pouvait, par un succès de l'ennemi à Neufchâteau, ouvrir, par l'Est, à l'invasion, l'accès du bassin parisien.

Celle de Stenay qui, entre les Vosges et la Belgique, était limitée de la borne de Mézières à la borne de Verdun, pouvait amener l'envahisseur en Champagne Pouilleuse.

Ces trouées étaient les seuls passages que notre organisation militaire eût laissés ouverts sur notre frontière de l'Est. Mais ils étaient fortement gardés de tous côtés, d'abord par nos fortifications et l'aménagement du terrain, ensuite par nos troupes de couverture et par les forces nouvelles que l'État-Major rassemblait.

Ainsi, en deçà d'une frontière politique indéfendable, une puissante frontière militaire avait été dressée par le génie de Séré de Rivières.

Ce fut cette muraille qui abrita la concentration de nos armées, et qui nous garantit contre toute surprise d'invasion. Les étroits goulots que nous avions aménagés dans cette muraille ne devaient guère tenter l'État-Major prussien.

La trouée du Nord était infiniment plus séduisante pour l'ennemi. Toutefois, elle le contraignait, non seulement à violer la foi jurée, mais encore à attaquer Liége et Anvers, — Anvers qui, selon le mot de Napoléon, restait « un pistolet braqué sur le cœur de l'Angleterre ». L'Empire britannique, maître des mers, ne pouvait, sans intervenir dans le conflit, supporter une menace aussi directe. Cette éventualité devenait évidente, en dehors de toute promesse et de toute convention; notre État-Major l'escompta.

Quant aux Allemands, pour mener à bien l'opération qu'ils méditaient, opération dont le but devait être, en même temps que la poussée sur Paris, l'enveloppement de toute l'armée française concentrée jusqu'à la Suisse par un rabattement de l'aile droite allemande sur la mer, il leur fallait disposer, dès la première heure de l'attaque, de leurs effectifs au complet.

Cette hypothèse ne parut pas plausible à l'État-Major du général Joffre. Et cependant, sans elle, l'extension du front allemand par le nord de la Belgique devenait une imprudence, qui pouvait nous assurer l'avantage.

Oubliait-on que la nouvelle législation militaire de l'Empire d'Allemagne renforçait singulièrement les effectifs et les cadres des troupes d'active ? Notre État-Major pensait cependant, à bon droit, que l'ennemi, qui avait pour lui toutes les chances d'une attaque brusquée, tenterait, dès la déclaration de guerre, de crever notre couverture, afin de paralyser notre mobilisation et d'interdire la concentration de nos armées, ou bien qu'il opérerait sa manœuvre débordante seulement par le sud de la Belgique, sans faire intervenir des réserves insuffisamment entraînées.

Un fait reste certain : c'est qu'au premier choc 1.300.000 Français, dont 700.000 hommes d'active, se heurtèrent à 44 Corps ennemis, représentant 2 millions de combattants.

Notre armement était loin de suppléer à notre infériorité numérique. L'infanterie allemande nous opposait, de prime abord, une quantité de mitrailleuses bien supérieure à la nôtre.

Les Corps ennemis étaient en outre pourvus de batteries d'obusiers, de mortiers et de canons longs, dont la portée atteignait de 9 à 15 kilomètres. Nous ne disposions que de quelques batteries de 155 Rimailho et de quelques batteries démodées de 120. L'État-Major français avait désiré adopter, dès 1910, les canons de 155 court, types Schneider et Filloux. Mais il s'était heurté au manque de crédits. Ce matériel de premier ordre n'allait pouvoir entrer en service qu'en 1918. Des pièces de 105 avaient bien été commandées dès 1913, et les cadres de nos régiments d'artillerie lourde

étaient formés dès juillet 1914. Faute de crédits, ces pièces nous firent défaut quand la guerre éclata.

Heureusement notre canon de 75 millimètres était supérieur au 77 ennemi. Plus léger, plus maniable, il tirait 15 coups pour 8, et il était servi par les artilleurs les plus habiles du monde.

Malheureusement tout l'élan de nos fantassins ne pourra suppléer à l'infériorité du matériel. Des espoirs irraisonnés s'étaient fondés sur nos baïonnettes : leur action se brisera sous des barrages d'artillerie.



Le plan en vertu duquel les armées françaises furent concentrées en 1914 était le plan 17, que l'état-major du général Joffre avait arrêté à la fin de 1913.

Ce plan groupait les cinq armées françaises face à l'Est, entre le Luxembourg et la Suisse, en vue d'une offensive rapide et pour prendre, si possible, l'initiative des opérations avant que l'adversaire eût le temps de nous imposer sa volonté.

Quatre armées s'installaient entre Belfort et Montmédy : les 1$^{re}$, 2$^{e}$, 3$^{e}$ et 5$^{e}$. La 4$^{e}$ Armée se trouvait en réserve dans la région de Commercy.

La droite était tenue par la 1$^{re}$ Armée, que commandait le général Dubail, réputé comme un géographe éminent et comme un technicien pour qui la topographie des Vosges n'avait aucun secret. Son armée, massée entre Belfort et la ligne générale Mirecourt-Lunéville, la droite à Belfort, le gros à Épinal, où se trouvait son Quartier Général, comprenait cinq Corps d'Armée : les 7$^{e}$, 8$^{e}$, 13$^{e}$, 14$^{e}$ et 21$^{e}$, deux divisions de cavalerie et une division de réserve d'infanterie.

Le 8$^{e}$ C. A., venu de la région de Bourges, était composé de Berrichons, de Bourguignons, de Nivernais ; il comptait dans ses effectifs le 1$^{er}$ régiment d'artillerie : c'était l'ancien régiment des fusiliers du Roi, qui s'illustra à la défense de Huningue, et dont il est écrit : « Les canonniers du 1$^{er}$ régiment ont fait des prodiges de valeur qui ont excité l'admiration même de l'ennemi. »

Le 13$^{e}$ C. A. représentait la région de Clermont-Ferrand; il était composé d'Auvergnats qui se comportèrent comme les dignes continuateurs du grand Arverne Vercingétorix : le 105$^{e}$, de Riom, était un de ses plus solides régiments d'infanterie.

Le 14$^{e}$ C. A., qui représentait la région de Lyon et de Grenoble, était composé de Dauphinois et de Savoyards, ces « redoutables Allobroges » dont le roi Charles-Emmanuel disait : « Qu'ils furent la gloire des Celtes et la terreur de Rome. » On y remarquait les 14$^{e}$ et 140$^{e}$ régiments d'infanterie, formés, celui-là à Lyon, celui-ci à Grenoble.



Photo H. Manuel.

GÉNÉRAL DE CASTELNAU

Le 21$^{e}$ C. A. venait d'être constitué, en application de la plus récente loi militaire, à Épinal. Il se recrutait en Haute-Marne, en Haute-Saône, parmi des Lorrains et des Vosgiens qui, toujours, avaient été entraînés aux plus durs combats d'avant-garde. C'est au 21$^{e}$ C. A. qu'étaient rattachés des régiments d'infanterie d'élite, comme le 152$^{e}$ de Gérardmer, le premier régiment d'infanterie auquel devait échoir la fourragère aux couleurs de la Légion d'Honneur.

A l'extrême droite, à Belfort, pour menacer la Haute-Alsace, un détachement de la 1$^{re}$ Armée avait été constitué sous les ordres du général Bonneau, avec le 7$^{e}$ C. A. de Besançon, un groupe de divisions de réserve et la 8$^{e}$ division de cavalerie.

Ce détachement était couvert par la 14$^{e}$ division d'infanterie, constituée des 28$^{e}$ et 27$^{e}$ brigades : la 28$^{e}$ se composait des 35$^{e}$ et 42$^{e}$ régiments d'infanterie, qu'appuyait le premier groupe du 47$^{e}$ d'artillerie, venu d'Héricourt; la 27$^{e}$ était formée des 44$^{e}$ et 60$^{e}$ régiments d'infanterie qu'appuyaient les deux autres groupes du 47$^{e}$ d'artillerie.

La 14e division d'infanterie était elle-même couverte à droite par la 8e division de cavalerie, à l'avant-garde de laquelle galopait le 11e dragons de Belfort.



A gauche de la 1re Armée, la 2e était commandée par le général de Curières de Castelnau, qui avait été le principal collaborateur du général Joffre dans la préparation à la guerre. Son armée, dont le plan de campagne considérait le rôle comme primordial, comprenait cinq Corps d'Armée actifs, les 9e, 15e, 16e, 18e et 20e, un Corps de cavalerie, trois divisions de réserve, une brigade d'infanterie coloniale de réserve, deux divisions de cavalerie.

Cette armée était massée dans la région de Nancy, la gauche vers Nomény, près de Toul, le gros vers Nancy, le Quartier Général à Neufchâteau.



Photo H. Manuel.

GÉNÉRAL LANREZAC

Le 9e C. A., constitué dans la région de Tours, formait la droite de cette armée.

Le 15e C. A., formé dans le Sud-Est, et qui venait de Marseille, de Corse, des Alpes, comprenait des éléments excellents, comme le 6e bataillon de chasseurs alpins, qui acquit plus tard la fourragère aux couleurs de la Légion d'Honneur.

Le 16e C. A., constitué à Montpellier avec les vignerons de l'Hérault et les montagnards des Cévennes, était commandé par le général Taverna. Il comprenait, avec la 66e division qui n'était pas encore une division bleue de chasseurs alpins, la 31e que commandait le général Vidal. A cette dernière était affectée la 62e brigade du général Xardel, qui comprenait le 122e régiment d'infanterie, du colonel Henry, régiment qui quittait Rodez les 5 et 6 août pour arriver le 7 et le 8 sur sa base de concentration, à Mirecourt, où il recevait l'ordre de constituer l'arrière-garde.

Le 18e C. A., venu de Bordeaux, possédait de rudes gars avec les Bayonnais du 49e d'infanterie, les Basques du 12e, les Girondins du 144e et les Landais du 18e régiment d'infanterie, l'ancien Royal-Auvergne à qui Bonaparte jetait à Rivoli les paroles célèbres : « Brave 18e, je vous connais : l'ennemi ne tiendra pas devant vous ! »

Le 20e C. A., qui constituait la couverture, comprenait la division déjà fameuse de Nancy. Recruté en Lorraine et à Paris, composé de Lorrains tenaces et de Parisiens débrouillards autant qu'audacieux, le 20e C. A., rompu à une discipline de fer, était bien qualifié pour défendre cette marche lorraine dont il connaissait les moindres replis. Son chef, le général Foch, pouvait compter sur les fameux régiments de Toul : le 146e d'infanterie, le 160e, le 167e, le 169e et le 153e, dont le drapeau portait : Bautzen ; sur les merveilleux régiments de Nancy : le 26e, le 37e, le 79e, le 69e, sur les chasseurs de Saint-Nicolas-du-Port et de Baccarat (4e et 20e bataillons), sur les héroïques marsouins des 43e et 41e régiments d'infanterie coloniale.

Au centre, entre la Moselle et la ligne d'Audun-le-Roman à Verdun, qui était son point d'appui et où fut établi son Quartier Général, la 3e Armée était concentrée dans la Woëvre septentrionale.

Elle était commandée par le général Ruffey, et comprenait trois Corps d'Armée actifs ; les 4e, 5e et 6e, une division de cavalerie et trois divisions de réserve.

Le 4e C. A., constitué au Mans, était formé des 7e et 8e divisions d'infanterie. La 7e division comprenait la 13e brigade, avec le 101e et le 102e, et la 14e brigade avec le 103e et le 104e régiments d'infanterie. La 8e division rassemblait les 115e, 117e, 124e et 130e régiments d'infanterie.

Le 5e C. A., constitué à Orléans avec des Parisiens et des cultivateurs du Loiret et de Seine-et-Marne, pouvait compter sur les 31e et

131e régiments d'infanterie, sur le 46e, le fameux régiment de La Tour d'Auvergne que commandait le colonel Malleterre.

Le 6e C. A. était bien qualifié pour tenir la couverture entre la Moselle et Audun-le-Roman. Il était composé principalement de Parisiens et de Champenois. A côté de régiments comme le 94e de Bar-le-Duc, où dominaient les « sangliers des Ardennes » et les Meusiens du Barrois, le 106e régiment d'infanterie, « le régiment d'acier » de Châlons-sur-Marne, mêlait des Bretons de l'active aux Parisiens et aux Champenois. Ce régiment que commandait, après le colonel Maistre, le colonel Collignon, était un des plus rudement entraînés de l'armée française. Son drapeau portait dans ses plis glorieux les noms de Biberach, Gênes, Wagram et Malojaroslawetz.



A droite, la 5e Armée, sous le commandement du général Lanrezac, s'étendait de la ligne Verdun-Audun-le-Roman, sur la Moselle, jusqu'à la frontière belge. Le gros de l'armée se trouvait en arrière de la ligne Verdun-Mézières, et le Quartier Général était installé à Rethel.

Cette armée comprenait les 2e, 11e, 10e, 3e et 1er Corps d'Armée, quatre divisions de cavalerie et trois divisions de réserve.

Le corps de couverture de gauche observait la trouée de Marville. C'était le 2e C. A., commandé par le général Gérard, et composé principalement de Picards avec le 72e régiment d'infanterie d'Amiens, le 132e de Reims, le 91e de Mézières, le 67e de Soissons, le 51e de Beauvais.

La 7e division de cavalerie, qui renforçait la couverture du 2e C. A., était couverte elle-même par le 13e dragons, régiment dont l'étendard portait les noms à jamais glorieux de Hohenlinden, Austerlitz, Iéna, la Moskowa, régiment rendu célèbre par la poursuite des Prussiens à Iéna, lorsque sa charge fameuse contraignait le prince de Hohenlohe à capituler avec 16.000 soldats.

Les 10e et 11e C. A. étaient nos deux Corps d'Armée bretons, dont l'endurance était bien connue : le 25e régiment de Cherbourg et le 70e régiment d'infanterie de Vitré étaient parmi les mieux entraînés du 10e C. A., et le 11e C. A. pouvait s'enorgueillir du 65e régiment d'infanterie de Nantes, qui, par sa ténacité avait, jadis, décidé du sort de la bataille de Magenta.

La 3e C. A., sous les ordres du général Sauret, avait été formé avec les gars de Normandie, dont les pères, à l'époque de Tancrède de Visan, avaient conquis la Sicile, et au temps de Guillaume le Conquérant, l'Angleterre. Les Parisiens, mêlés aux Normands, n'étaient pas les moins brillants éléments de régiments d'infanterie tels que le 129e du Havre, le 119e de Lisieux, le 5e de Falaise, le 24e de Bernay, le 28e d'Évreux, le 36e de Caen.

Le 1er C. A. avait été formé à Lille avec les Atrébates d'Arras, et les graves Flamands, dont la métropole, Lille, s'enorgueillissait d'avoir été si souvent, dans l'histoire, le boulevard de la France. Il comprenait les 43e, 127e, 1er, 84e (dont le drapeau portait la glorieuse devise : « Un contre dix »), 33e, 8e et 110e régiments d'infanterie.



La 4e Armée, commandée par le général de Langle de Cary, devait se tenir en réserve, en seconde ligne, dans la région de Commercy-Saint-Menehould. Elle était formée des 12e et 17e C. A., du Corps d'Armée colonial, d'une division de cavalerie.

Le 12e C. A., avec ses Limousins, robustes montagnards, et le 17e C. A. avec ses Toulousains alertes, ses Tourangeaux, ses Languedociens et ses Gascons, n'étaient pas indignes de prendre place à côté des fameux marsouins et des héroïques bigors, les vieux « durs-à-cuire » du Corps d'Armée colonial.

La réserve était complétée, à l'extrême gauche, par les groupes des 51e, 53e et 60e divisions de réserve du général Valabrègue, qui arrivèrent à pied, par étapes, dans la région Hirson-Vervins, et qui y furent placés, en position retranchée, pour surveiller la trouée de l'Oise.



Enfin, le Général en Chef constituait, à l'arrière, douze divisions de renfort :

1° Les trois divisions actives de l'Afrique du Nord et des Alpes, divisions de choc dont le transport avait été prévu soit à l'aile droite vers Épinal, soit à l'aile gauche, vers Mézières ;

2° Neuf divisions de réserve, dont trois à Vesoul, trois au camp de Sissonne, une au camp de Mailly, deux au camp retranché de Paris.

❀

Cette concentration des armées françaises était organisée d'après un plan qui avait prévu la possibilité de deux actions offensives principales.

Les deux premières armées, qui constituaient l'aile droite, devaient, en tous cas, prendre l'offensive entre le Rhin et la Moselle, la 1re sur Sarrebourg, son aile droite vers Colmar, la 2e sur Morhange, son aile gauche masquant Metz.

L'action offensive de notre aile droite suivit sans délai la concentration des deux premières armées, et put, en conséquence, être entreprise dès le 7 août.

A gauche, l'action de l'armée française était subordonnée à la ligne de conduite de l'armée germanique.

Si l'ennemi avait respecté la neutralité de la Belgique et celle du Luxembourg, la 5e Armée devait serrer à droite et s'avancer vers l'Est avec la 3e Armée, ce groupe de forces opérant au nord de la ligne Verdun-Metz. La 4e Armée suivrait, en deuxième ligne.




POSITION DES ARMÉES ALLIÉES AU 14 AOUT 1914

Mais, comme on l'a vu plus haut, notre État-Major avait envisagé la probabilité d'une violation du Luxembourg, qui serait élargie par une violation partielle de la Belgique méridionale.

Une variante à notre plan de concentration était prévue dans ce cas : la 5e Armée devait serrer, à gauche, entre Mézières et Mouzon, face à la trouée de la Meuse ; la 4e Armée venait s'installer entre elle et la 3e, et toutes trois prononçaient alors une énergique contre-offensive dans le Luxembourg belge, tandis que le groupe des trois divisions de réserve du général Valabrègue restait en expectative sur ses positions retranchées, afin de surveiller la trouée de l'Oise et de la protéger contre les incursions de cavalerie.

Lorsque l'armée allemande, attaquant Liége de vive force, s'en prenait ainsi au nord de la Belgique, notre État-Major ignorait encore que l'ennemi fît entrer immédiatement en première ligne ses divisions de réserve, constituées en Corps d'Armée indépendants.

Dans l'incertitude où il se trouvait de l'immense supériorité numérique de l'armée d'invasion, notre Commandement pouvait alors considérer comme une diversion fallacieuse, ou comme une aventureuse dispersion, la direction prise par les troupes allemandes opérant au nord du couloir Sambre-Meuse. Aussi, le général Joffre, avec cet extraordinaire sang-froid et cette remarquable

placidité que ses ennemis qualifiaient de « bovine », ne voulut-il pas immédiatement changer son plan. Il donna l'ordre d'exécuter la variante prévue, qui orientait seulement vers le sud de la Belgique nos Armées du Nord : il n'envoya au secours des Belges qu'un minimum de forces, empruntées au Corps de cavalerie Sordet et à la droite de la 5ᵉ Armée.

C'est seulement le 14 août que le général Joffre pressentant, sans renseignements précis, la formidable puissance de l'attaque allemande contre le nord de la Belgique, et développant la marche en crabe de nos armées vers le Nord-Est, accentua le mouvement de rocade qui avait été déclenché par l'exécution de la première variante au plan de concentration.

Le général Lanrezac, qui s'était étendu de Mézières à Hirson, obtenait, enfin, l'autorisation, instamment sollicitée par lui, de remonter sur la Sambre pour se porter en Belgique, vers Dinant et Charleroi. Il devait céder à la 4ᵉ Armée, devenue armée de première ligne, les 2ᵉ et 11ᵉ C. A., mais recevait en échange le 18ᵉ C. A., les 37ᵉ et 38ᵉ divisions de l'Afrique du Nord, et le groupe des divisions de réserve du général Valabrègue.

La 5ᵉ Armée, ainsi déplacée et remaniée, devait se tenir prête soit à contre-attaquer les forces ennemies qui s'avanceraient entre Mouzon et Mézières, soit à franchir la Meuse entre ces deux points.

La 4ᵉ Armée, qui déboucha, le 21 août, sur le front Sedan-Montmédy et franchit la Semoy, devait s'apprêter soit à attaquer, entre la Meuse et l'Ardenne, les troupes ennemies qui passeraient la Meuse au nord de Vilosnes, soit à franchir elle-même la Meuse au nord de Verdun.

En arrière, le général d'Amade constituait une petite armée, composée, à partir du 16, de trois divisions territoriales, puis complétée bientôt par trois divisions de réserve.

Le général Fournier disposait de 45.000 hommes pour défendre Maubeuge ; le général Percin, avec le concours du général Herment, un éminent technicien, s'apprêtait à défendre énergiquement la place de Lille, quand le Gouvernement, cédant malheureusement aux instances des autorités civiles, déclarait Lille ville ouverte et rappelait le général qui en voulait organiser la défense.

Plus loin, l'armée belge rassemblait ses six divisions entre Namur et Anvers.

Enfin, notre Armée de gauche, la 5ᵉ, devait être prolongée à son extrême-gauche par quatre divisions britanniques, au lieu des six qui nous avaient été promises, sous le commandement du maréchal French. L'embarquement de ces troupes, commencé à Londres le 7 août, fut terminé le 15, en quatre points de la côte française. Leur concentration s'effectua du 14 au 24 août, en arrière de Maubeuge. Cette concentration de « la méprisable petite armée » dont parlait Guillaume II fut pratiquement complète le soir du 21 août, et le maréchal French prévint l'état-major français que ses troupes, dès le samedi 22, pourraient occuper les emplacements jugés propices aux opérations, d'après le plan élaboré par le général Joffre. Toutefois, se ravisant le 22, le maréchal French déclarait qu'il ne serait pas prêt avant le 24 août.

Or, le Commandant en Chef des Armées françaises était fermement décidé à n'entreprendre son offensive principale, au nord de Verdun, que « toutes forces réunies ». Il dut donc attendre.

En face de lui, l'adversaire n'entreprenait également que toutes forces ressemblées l'attaque des frontières, et ses forces étaient vraiment écrasantes. Mais l'héroïque résistance de l'armée belge avait servi de couverture à l'armée française, et retardé le choc.



Quelles qu'aient pu être les faiblesses et les lacunes du plan de campagne français, ce plan s'appuyait sur une mobilisation qui avait été clairement conçue et parfaitement exécutée, sur une concentration dont l'exécution ne fut pas moins impeccable.

Depuis le 5 août, date d'achèvement de la première phase de la mobilisation, nos transports de concentration s'étaient régulièrement poursuivis jusqu'au 18 août, dans un double mouvement : la marche vers le front des troupes mobilisées à l'intérieur avait été combinée avec un déplacement parallèle, du Sud au Nord, des grandes unités, dont la situation était progressivement modifiée par les variantes nouvelles du plan d'opération.

L'armée de la République donna là les preuves d'une endurance, d'une précision et d'une souplesse dont le Haut Commandement pourra faire état lorsque, impassible sous le premier revers, il continuera de modifier son plan et d'en assouplir l'exécution, jusqu'à remporter la victoire.

ROBERT PIMIENTA.

III

# UN ÉPISODE DE LA MOBILISATION



Le matin du mercredi 5 août, quatrième jour de la mobilisation, était celui, où, suivant l'horaire du plan XVII, les régiments actifs de l'intérieur devaient quitter leurs garnisons.

Dès l'aube, les bataillons avaient formé les faisceaux dans la cour du quartier où, jusqu'à la dernière minute, les caporaux d'ordinaire allaient distribuer aux escouades des vivres pour leur long voyage.

Le spectacle était inaccoutumé, car même avant les départs pour les manœuvres, les compagnies avaient toujours pu grouper en carrés distincts les quatre rangées de leurs sections. L'affluence était telle, ce matin-là, que les unités chevauchaient les unes sur les autres, emmêlant leurs alignements et confondant leurs équipages auprès desquels s'affairaient des fourriers, des ordonnances et la cohue des porteurs de ballots. La quadruple barrière des fusils et des sacs ininterrompue et zigzagante gênait les allées et venues de ces milliers d'hommes accourus des quatre coins de la France, et qui, rassemblés dans ce creuset trop étroit, s'empressaient à leurs préparatifs pour le grand départ.

Il était assez difficile de s'y reconnaître parmi cette foule grouillante de soldats pareillement vêtus. Seuls, les officiers de carrière et les vieux sous-officiers rengagés qui, les années précédentes, avaient fait l'instruction de ces classes différentes, pouvaient servir de liaison efficace et de guides écoutés. Leur besogne était ardue, mais un peu de mémoire la facilitait, car le soldat français n'est pas un numéro, c'est un « individu » qui répond toujours à l'appel de son nom.

Bien que tout se passât ce dernier matin avec autant de calme, d'ordre et surtout de bonne volonté que les trois jours précédents, il y avait quand même un peu d'énervement dans les ultimes dispositions.

Enfin, les capitaines montèrent à cheval. Les sons de corne des chefs de bataillon firent naître tout un trille de coups de sifflet, suivi d'un brouhaha de commandements. Et presque instantanément, tandis que les bruits s'assourdissaient, la bousculade s'arrêtait. Les faisceaux rompus, les lignes se formaient et s'alignaient. Les chefs de section, à leur place réglementaire, jalonnaient l'ossature des compagnies, et l'instrument de guerre se figeait dans un garde-à-vous qui faisait ressortir sa forme, sa grandeur et sa puissance. Le régiment à effectif de guerre était constitué. On pouvait distinguer les bataillons, les sections de mitrailleuses, les sapeurs et la musique ; et le numéro du deuxième rang de la 3e section de la 11e compagnie, qui tout à l'heure était perdu, maintenant se trouvait à sa place aussi bien que le colonel lui-même.

Pourtant à ce corps il manquait une âme. Descendant du perron de la salle d'honneur, le lieutenant porte-drapeau l'apportait. Quand celui-ci se fut arrêté face au régiment, seul avec sa garde au milieu de la cour, le colonel commanda : « Au drapeau ! » et le mystère s'accomplit : le régiment vivait, puisqu'il était prêt à mourir.

Dans les compartiments aussi bien que dans les wagons aménagés, tous ces jeunes hommes qui s'en allaient à la guerre, avant d'en parler, éprouvaient confusément le besoin de se sentir en confiance avec leurs voisins qui, demain, seraient leurs camarades de combat. Les adieux étaient trop proches pour qu'on les oubliât, mais chacun les évoquait en son for intérieur, retenu d'en parler par cette pudeur masculine si délicate et si profonde.

Au démarrage du train avaient naturellement retenti les cris de « En route pour Berlin ! » « A mort Guillaume ! » et « Aux ch... les Boches ! » Ces exagérations à l'usage des civils ne paraissaient plus de mise et ne devaient plus être employées qu'au passage dans les gares. Le reste du temps, à la traversée des campagnes solitaires, à demi moissonnées et si belles sous leur parure de fleurs, de feuilles, de brins d'herbe et d'épis, les conversations prenaient un ton plus juste. Il n'était point question de tout ce qu'on quittait, car il ne

fallait pas s'attendrir ; mais certains trouvaient pour admirer la terre de France des accents que seul un cœur douloureux peut découvrir.

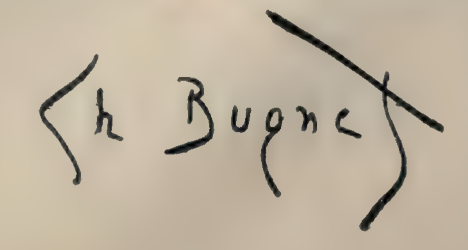
Et l'on n'osait pas encore s'entretenir de ce vers quoi l'on roulait. Aux approches de la frontière, plus tard, on pénétrerait dans ce domaine inaccessible, au moment où la voix du sol, se dépouillant de ses grâces, deviendrait plus dure et réclamerait du sang... Pour le moment il fallait bavarder pour s'entendre parler les uns les autres, et les sujets appartenaient à ces préoccupations immédiates, le boire et le manger, le poids et le contenu du sac. Pourtant, comme ils étaient éloquents ces simples mots hésitants et naïfs qui traduisaient les réflexions intimes de chacun : préoccupations matérielles et désir de bonne camaraderie, inquiétudes banales et acceptation du sacrifice, soucis immédiats et surtout malaise devant l'inconnu...

Cependant le train continuait sa marche, d'ailleurs assez rapide, sans que le mécanicien lui-même connût le but du voyage. Il allait, mené par une puissance mystérieuse qui lui indiquait la direction, la vitesse et les points d'eau, le guidait dans les aiguillages compliqués, et fixait ses arrêts comme elle mesurait ses bonds. Et tous, au même titre, se sentaient les jouets de cette force qui depuis quatre jours les courbait aux mêmes disciplines, dirigeait leurs pas, ordonnait leurs gestes, commandait leur volonté, broyait leur sensibilité, exigeait des efforts surhumains et les obtenait. Le plan de mobilisation avait tout prévu quart d'heure par quart d'heure, dans les plus grandes lignes et dans les plus infimes détails. C'était lui qui faisait distribuer à la gare régulatrice le quart de café matinal, comme l'avant-veille c'était lui qui avait fixé l'heure de la confection des paquets individuels où chaque réserviste recueillait ses hardes avec une étiquette à son nom. Et tout ceci se réalisait avec une telle ponctualité et dans un tel calme, malgré la diversité des tâches et leurs difficultés, que l'on en éprouvait une impression de réconfortante sécurité. Ainsi l'enthousiasme coulait de sources moins impétueuses que profondes; son cours en serait moins vite tari.

A l'heure et à l'endroit fixés, les convois s'arrêtèrent et le débarquement tout d'un coup donna la sensation de la distance parcourue. A la descente du train, où l'on avait, en somme, prolongé de quelques heures la vie de caserne, l'illusion d'un transport pour les manœuvres se dissipait brutalement. Les cris fanfarons du départ s'étouffaient dans la gorge. Il n'y avait plus qu'à franchir le seuil de ce monde nouveau dont l'austère gravité se dévoilait sans atermoiements.

La population clairsemée, envers et contre tout fidèle à ses foyers, semblait d'une autre race. Jadis, elle avait souffert des Prussiens; depuis, elle n'avait rien oublié, car la menace était trop proche, et trop fréquente l'évocatrice vision d'un profil arrogant et fouineur. Les habitants, femmes, enfants, vieillards, avaient tous la haine de l'Allemand, parce qu'ils connaissaient sa brutalité et que déjà la guerre s'était matérialisée à leurs yeux au passage des premiers blessés et des premiers prisonniers. Tout vibrants d'un enthousiasme contenu, leurs regards farouches réclamaient des actes et non plus des cris. Ce fut en ordre et en silence que l'on s'avança parmi eux. Au cantonnement, ce fut à voix basse qu'on leur parla, comme auprès de la chambre d'un malade. C'était tout près, en effet, que bientôt allait se faire l'opération.

Ainsi débarquèrent par fractions constituées, dans la région fixée pour leur concentration, des troupes venues de points de départ très différents. Chaque convoi amenait un bataillon qui aussitôt se mettait en route sur l'itinéraire qu'on lui indiquait. Au bout de son étape il retrouvait ses camarades du même régiment, de la même brigade, de la même division. Les unités se reconstituaient et elles étaient regroupées comme avant leur départ dans un ordre immuable, sans heurts. La même puissance invisible continuait d'agir. Nul ne la connaissait, mais tous lui obéissaient aveuglément. Dans cette foule de régiments accourus au rendez-vous, chacun prenait sa place comme l'autre jour chaque homme l'avait fait dans la cour de la caserne : l'idée du chef mettait de l'ordre. Et devant la frontière menacée, comme devant le drapeau fièrement dressé, les armées françaises s'alignaient, et c'était la France entière qui était là avec une âme : la Patrie, et un cerveau : le Généralissime.



## IV

# OPÉRATIONS D'ALSACE



L'ALSACE ! Ne symbolisait-elle pas depuis 1871 la victoire de la force brutale sur le droit ? Pas un pacifiste, en France, n'avait osé pousser sa passion de l'internationalisme jusqu'au renoncement à la libération des provinces asservies. La guerre, qui se déchaînait, parut à tous l'occasion de la délivrance.

De ce côté de la frontière se trouvaient nos principaux ouvrages de défense, notre meilleur armement, nos troupes les plus résistantes. La cuirasse de la France était là vraiment solide. Notre Haut Commandement était en plein accord avec l'opinion publique en considérant cette frontière et celle de Lorraine comme le principal front de bataille.

Et, plus tard, lorsque la principale attaque allemande s'affirma par la Belgique, l'État-Major français estima utile de prendre l'offensive en Alsace-Lorraine, afin de retenir le plus de forces ennemies possible sur notre frontière de l'Est.

Le premier acte de l'offensive française fut donc un retour en Alsace. Retour en deux temps, puisque la première incursion, tentée avec de faibles effectifs, fut suivie d'une retraite précipitée. La seconde opération était mieux conduite ; mais elle devait être arrêtée par suite de la situation générale sur tout le front de l'immense bataille.

Le front d'Alsace a pu passer pour un front secondaire, au point de vue stratégique. Mais il présenta, durant toute la guerre, un véritable intérêt moral : l'Alsace-Lorraine était l'enjeu du conflit tragique, et la bataille était portée là en dehors de nos frontières.

L'Alsace est située tout entière sur la rive gauche du Rhin ; ce fleuve est le fossé naturel, creusé entre deux races depuis les temps les plus reculés, entre les Vosges et la Forêt-Noire.

Au sud des Vosges, la trouée de Belfort, qui sépare ce massif montagneux du massif du Jura, constitue une large dépression où coulent les affluents du Doubs et de l'Ill. C'est la fameuse Porte de Bourgogne, chemin des grandes invasions. La Confédération helvétique en limite l'accès, dans la mesure où la neutralité suisse peut être respectée.

Immédiatement au nord de cette zone, les Vosges s'élèvent brusquement. Leurs flancs sont escarpés et couverts de forêts sur le versant alsacien. Mais elles descendent vers la Lorraine par des pentes plus douces, où s'étagent des terrains de culture.

Le point culminant, au Grand Ballon, atteint 1.424 mètres ; et les altitudes de 1.366 mètres au Hohneck, ou de 1.250 mètres au Ballon d'Alsace, ne donnent pas une idée suffisante de ce pays véritablement montagneux. De merveilleux observatoires dominent d'immenses étendues.



LE HOHNECK



LA ROUTE DE LA SCHLUCHT A MUNSTER

Au-dessous de 1.200 mètres, la forêt de sapins sombres revêt la montagne. On y trouve aussi de magnifiques hêtraies. Une brume intense voile souvent les cimes. Après les pluies diluviennes d'automne tombent des neiges abondantes, prélude des nuits glaciales d'hiver.

Des cours d'eau bruyants et rapides ont creusé dans cette région un double réseau d'étroites vallées transversales et longitudinales, qu'empruntent les routes et les chemins conduisant de Lorraine en Alsace.

La Doller, rivière de Massevaux; la Thur venue du Rheinkopf, par Cernay et par Thann, où elle se divise en deux branches qui vont se jeter dans l'Ill; la Lauch, rivière de Guebwiller; la Fecht, rivière de Munster; la Lieporette, rivière de Sainte-Marie-aux-Mines, suivent ainsi, des Vosges au Rhin, la direction générale du Sud-Ouest au Nord-Est. Sur le versant opposé, la Moselle, rivière d'Épinal ; la Moselotte, la Vologne, rivière de Gérardmer, et la Meurthe, rivière de Saint-Dié, coulent vers le Nord-Ouest.

Le secteur des Vosges méridionales, très boisé et d'accès impraticable en dehors des couloirs creusés par ces vallées, est coupé d'une série de cols, dont les principaux sont, du Sud au Nord, ceux de Saint-Maurice et d'Oderen, ceux de Bussang à Saint-Amarin, de Kruth à Cornimont et à La Bresse, ceux de la Schlucht (1.150 mètres d'altitude) de Gérardmer à Munster et Colmar, du Louchpach, et enfin du Bonhomme (949 mètres d'altitude) qu'emprunte la route de Colmar à Saint-Dié.

Les rivières transversales des Vosges alsaciennes aboutissent à l'Ill, affluent principal et quasi parallèle au Rhin.

La région méridionale de la Haute-Alsace continue, par la trouée de Belfort, la plaine française de la Saône. C'est le Sundgau, que longe au nord la route de Colmar à Burnhaupt-le-Haut, et qui apparaît à l'armée française comme le verrou fermant la Porte de Bourgogne.

Nos troupes de couverture : 152e régiment d'infanterie de Gérardmer, 5e et 25e bataillons de chasseurs de Remiremont et Bussang, 170e et 149e régiments d'infanterie d'Épinal, 20e bataillon de chasseurs de Baccarat, garnisons de Rambervilliers et de Saint-Dié, devaient d'autant mieux interdire le passage aux forces ennemies, qu'elles s'appuyaient sur les camps retranchés de Belfort et d'Épinal, et sur les forts de la Haute-Moselle. Nos troupes pouvaient descendre dans la plaine d'Alsace, à condition de tenir fortement les cols



VUE GÉNÉRALE SUR MUNSTER

vosgiens ; cependant l'ennemi occupait des contreforts et des pics d'où il pouvait rendre notre marche particulièrement difficile.



## LA PREMIÈRE OFFENSIVE

Il n'entrait ni dans le plan stratégique, ni dans les intérêts tactiques de l'armée allemande, de porter la guerre sur la frontière alsacienne.

Il apparut utile au Commandement français d'accrocher sur ce front la gauche ennemie, et de prendre dans la plaine d'Alsace, dès le début des opérations, une position qui nous assurât le débouché des Vosges sur un large front.

Notre plan de campagne prévoyait donc une offensive qui flanquerait, à droite, le mouvement général de nos armées, avec des forces dont la mission serait de pénétrer brusquement en Alsace par le Sud, de se porter en hâte sur Colmar et Schlestadt, de détruire les ponts du Rhin, et de masquer Neuf-Brisach. Ultérieurement et successivement, les unités appartenant au 1er groupe de divisions d'infanterie de réserve et les divisions de réserve des Alpes devaient garder la Haute-Alsace et investir Strasbourg.

Depuis le 2 août, l'état-major allemand avait concentré, de la Suisse à la Fecht, son XIVe Corps d'Armée, et de la Fecht au Donon son XVe. Le commandant de ces troupes, le général von Deimling, fameux « mangeur d'Alsaciens », opérait sur un terrain qui lui était familier.

LES VOSGES ET LA HAUTE-ALSACE



Nos premières patrouilles, notamment celle du 11e Dragons, avaient convaincu notre État-Major que les effectifs allemands étaient de peu d'importance entre la frontière et Mulhouse. Le gros des forces ennemies campait sur la rive droite du Rhin. Il fut décidé que nous prendrions immé-

diatement l'offensive pour rejeter en arrière ces effectifs et nous rendre maître des ponts sur le Rhin.

Un détachement d'armée fut organisé et placé sous les ordres du général Bonneau. Ce détachement comprenait le 7ᵉ C. A., la 8ᵉ division de cavalerie, une brigade d'infanterie et une batterie attelée de 155 court, empruntées à la garnison de Belfort. Cette brigade fut formée en hâte par les 371ᵉ et 372ᵉ régiments d'infanterie, qui furent respectivement complétés par un bataillon actif du 171ᵉ et du 172ᵉ régiments d'infanterie. La batterie fut prélevée sur le 9ᵉ régiment d'artillerie à pied. Le colonel Quais, commandant de cette brigade, rejoignit le 6 août la 14ᵉ division du général Curé, qui faisait partie du détachement d'armée du général Bonneau, détachement dont l'effectif total était de 19.000 hommes.

L'ordre d'offensive parvint le 6 août. Il fut exécuté le 7, au matin. Le général Bonneau devait d'abord s'emparer du front Thann-Mulhouse, ensuite atteindre le Rhin par sa droite, en couper les ponts, puis se porter sur Colmar.

L'armée d'attaque fut divisée en trois colonnes;

A. — A droite, la 27ᵉ brigade d'infanterie (44ᵉ et 60ᵉ régiments d'infanterie) appuyée par les 2ᵉ et 3ᵉ groupes du 47ᵉ régiment d'artillerie et la 8ᵉ brigade de dragons, devait se porter par la trouée de Belfort sur Dannemarie et Altkirch.

B. — Au centre, la 14ᵉ division (brigade Quais, et 28ᵉ brigade (42ᵉ et 35ᵉ régiments d'infanterie) qu'appuyait le 1ᵉʳ groupe du 47ᵉ régiment d'artillerie, devait marcher sur Cernay.

C. — A gauche, la 41ᵉ division du général Superbie, éclairée par le 15ᵉ bataillon de chasseurs, composée de beaux régiments d'infanterie comme les 133ᵉ, 23ᵉ et 152ᵉ, appuyée par les batteries du 4ᵉ régiment d'artillerie de montagne, devait se porter sur Thann par le col d'Oderen et la vallée de la Thur.

Le front d'attaque d'Altkirch à Thann couvrait une étendue de 24 kilomètres.

Le général Bonneau, dans le mouvement de conversion qu'il devait décrire autour de Thann pour se redresser le long du Rhin, allait se heurter à des forces égales en nombre, mais retranchées, dont les contre-attaques risquaient de menacer son flanc droit.

Les colonnes de gauche et du centre progressèrent assez facilement. A gauche, la 41ᵉ division descendit sans désemparer la vallée de la Thur dans les journées des 6 et 7 août. Le 15ᵉ bataillon de chasseurs, sous les ordres du commandant Duchet, bousculait les patrouilles ennemies et traversait rapidement Urbès, Wesserling, Saint-Amarin, véritables étapes de la « Terre Promise », pour s'installer dans le village de Moosch. Le 7 août, Willer et Bitschwiller étaient dépassés par les fantassins du 133ᵉ et du 23ᵉ ; et dès quatre heures de l'après-midi nous pénétrions dans Thann, d'où le général von Deimling se retirait précipitamment. La population enthousiaste fit fête aux chasseurs du 15ᵉ bataillon et aux fantassins de la 41ᵉ division.

Les pointes d'avant-garde des chasseurs furent alors lancées vers Cernay, et dès le lendemain le 15ᵉ bataillon s'établissait à Reiningen, à 4 kilomètres de Mulhouse.

Au centre, la 14ᵉ division franchissait le 6 août la frontière ; les fantassins du 35ᵉ et du 42ᵉ, appuyés par le feu des batteries du 47ᵉ régiment d'artillerie, progressaient malgré les mitrailleuses, bousculaient l'ennemi au pont d'Aspach dans la journée du 7, et le 35ᵉ régiment d'infanterie enlevait brillamment Burnhaupt-le-Bas. La division occupait alors le front Aspach-Pont-d'Aspach-Burnhaupt-Ammertzwiller.

A droite, la 8ᵉ division de cavalerie, qui devait couvrir le flanc vulnérable de notre attaque, avait lié son mouvement à celui de la 14ᵉ division. La frontière étant franchie le 7 août à six heures, le 11ᵉ Dragons, à l'avant-garde, se portait vers Altkirch. Une brigade allemande, pourvue d'artillerie, défendait la place. Les nôtres pénétrèrent dans Altkirch malgré la vive fusillade qui partait des maisons. Mais ils ne purent dépasser la gare ; nos escadrons durent se replier sous le couvert des bois. L'artillerie allemande leur causa quelques pertes. Le colonel du 11ᵉ Dragons fut grièvement blessé, le capitaine Dérémetz fut tué. A la faveur de l'obscurité, l'ennemi évacua la place. La prise d'Alkirch nous coûtait une centaine de tués et blessés. Mais notre 14ᵉ division y entrait le soir même, triomphalement.

Au matin du 8 août, la 14ᵉ division reçut l'ordre de poursuivre sa marche sur Mulhouse, la 41ᵉ division devant s'avancer, à gauche, jusqu'à Lutterbach. Les 44ᵉ et 60ᵉ régiments d'infanterie restaient à Altkirch.

Vers midi, la 14ᵉ division se forma en deux

colonnes, convergeant sur Mulhouse. Les patrouilles ennemies fuyaient devant nous; des équipements abandonnés jonchaient les routes. Les derniers soldats allemands quittaient Mulhouse quand nous arrivions aux portes de la ville. Le 18e Dragons ne trouvait pas un uniforme ennemi dans la place. Le général Curé envoya une forte avant-garde prendre position au-delà de la ville, entre Modenheim et Rixheim ; puis il fit son entrée dans Mulhouse, musique en tête, drapeaux déployés. La population couvrit de fleurs nos soldats.

Pendant ce temps, le général Bonneau s'installait à Niedermorschwiller.

La prise de Mulhouse, vaste centre industriel d'Alsace qui compte 100.000 habitants, eut une répercussion énorme dans toute la France. Notre victoire ne paraissait plus douteuse. Le généralissime adressait la proclamation ci-dessus à nos frères retrouvés.

Ce document passait de main en main avec ferveur. L'enthousiasme atteignait son paroxysme.

M. Messimy, Ministre de la Guerre, télégraphiait au général en chef :

Mon général, l'entrée des troupes françaises à Mulhouse, aux acclamations des Alsaciens, a fait tressaillir d'enthousiasme toute la France. La suite de la campagne nous apportera, j'en ai la ferme conviction, des succès dont la portée militaire dépassera celle de la journée d'aujourd'hui. Mais, au début de la guerre, l'énergique et brillante offensive que vous avez prise en Alsace nous apporte un précieux réconfort. Je suis profondément heureux, au nom du Gouvernement, de vous exprimer toute ma gratitude.

Hélas ! cette confiance était prématurée.

Les Allemands en fuite avaient bien incendié les magasins militaires de vivres, de matériel et de fourrages ; mais ils laissaient derrière eux une horde d'espions. Leurs officiers, avant de partir, avaient promis de se venger dès le lendemain des Français.

Le général Curé apprenait, en effet, dans la soirée du 8 août, que de gros détachements ennemis apparaissaient en direction de Müllheim et de Neufbrisach. La forêt de la Hardt, impénétrable et méthodiquement organisée, fourmillait de casques à pointe.

Il était impossible à une brigade d'infanterie de défendre victorieusement Mulhouse contre des forces importantes venant du Nord et de l'Est. Le général Curé se rendit compte de cette situation, et — pour éviter une catastrophe — fit

**PROCLAMATION**

DU

**Généralissime Français**

**Aux ALSACIENS**

**Enfants d'Alsace, après 44 années d'une douloureuse attente des soldats français foulent à nouveau le sol de votre noble Pays. Ils sont les premiers ouvriers de la grande œuvre de la REVANCHE.**

**Pour eux quelle émotion et quelle fierté! Pour parfaire cette œuvre ils ont fait le sacrifice de leur vie! La Nation Française unanimement les pousse et dans les plis de leur drapeau sont inscrits les noms magiques de Droit et de Liberté.**

***Vive l'Alsace!***
***Vive la France!***

Le Généralissime Français,
**JOFFRE.**

Porté par les Escadrilles Françaises de Mulhouse.

***Proklamation.***

**Kinder des Elsass!**

Nach 44 Jahren schmerzlichen Wartens betreten französische Soldaten den Boden Eures edlen Landes wieder.

Sie sind die Vorarbeiter an dem großen Werk der Revanche.

Welche Rührung und welcher Stolz für sie. Um dieses Werk zu vollenden haben sie ihr Leben geopfert.

Einstimmig feuert die französische Nation sie an und in den Falten ihrer Fahne stehen mit Zauberkraft die Namen von Recht und Freiheit geschrieben.

**Es lebe Elsass!**
**Es lebe Frankreich!**

Der General-Oberbefehlshaber der französischen Armeen
**J. Joffre.**

évacuer Mulhouse à 2 heures du matin, puis s'installa sur les hauteurs, au sud de la ville. Les Allemands, assurés de trouver nos soldats en pleine orgie, comptaient les bousculer sans coup férir, et pénétrer à leur suite par la trouée de Belfort. La rapidité de notre offensive les avait surpris. La faiblesse de nos effectifs les rassura.

Au matin du 9, notre 28e brigade (35e et 42e régiments d'infanterie) était rassemblée, avec le 1er groupe du 47e régiment d'artillerie, face au nord, sur le plateau de Riedisheim, et la 114e brigade (moins les deux bataillons actifs des 117e et

OPÉRATIONS DU DÉTACHEMENT D'ARMÉE BONNEAU (7 AU 13 AOUT 1914).

172e régiments d'infanterie, en réserve à Galfingen) se retranchait au nord de Dornach. La 8e division de cavalerie était chargée de patrouiller dans la Hardt.

Durant toute la matinée, du côté ennemi, un train blindé de huit wagons fit la navette entre Müllheim et l'île Napoléon, où il amenait, à chaque voyage, des unités d'infanterie. Nos artilleurs ne parvinrent pas à l'atteindre. Le XIVe Corps allemand achevait, pendant ce temps, sa concentration à Neuenberg, sur la rive droite du Rhin.

Au cours de l'après-midi, une importante colonne fut signalée au nord de Mulhouse. Vers 5 heures du soir, l'action générale s'engagea. A la nuit tombante, la bataille faisait rage. Le XIVe Corps et une division du XVe Corps allemands prononcèrent une double attaque, leurs troupes surgissant de la forêt de la Hardt, et descendant par Neufbrisach, Colmar et Soultz-sur-Cernay. Notre retraite était bientôt menacée en direction de Cernay par des forces supérieures. Notre centre à son tour allait courir les plus gros dangers. Vainement les 35e et 42e régiments d'infanterie firent des prodiges, refoulant à plusieurs reprises les Allemands sur Rixheim et l'île Napoléon. Mais la 41e division subissait un bombardement par obusiers à Lutterbach et devait battre en retraite. Le 15e bataillon de chasseurs évacuait bientôt Cernay. Toutes ces unités refluaient par la route de Bussang, vers 8 heures du soir. Notre 14e division restait en flèche, sans aucune réserve pour la soutenir. Le général Curé prescrivit alors la retraite, qui s'effectua dans un ordre parfait, en direction de Niedermorschwiller.

Au matin du 10 août, notre gauche était à Thann, notre centre et notre droite sur la ligne Reiningen-Altkirch. Nos forces, d'ailleurs épuisées, qui se trouvaient à Reiningen, pouvaient, d'un moment à l'autre, se trouver compromises. Le moral des troupes ayant subi une rude atteinte, le Commandement décida l'accentuation de notre repli sur les Hautes-Vosges; Vieux-Thann, puis Thann furent évacués. La retraite était reprise en direction de l'Ouest. Les Allemands, eux, marchaient en direction du Sud. Ils se heurtèrent, le 10 août, à la 57e division de réserve, qui appartenait à la garnison de Belfort.

Que s'était-il donc passé en arrière de notre front d'attaque?

La 113e brigade (235e, 242e et 260e régiments d'infanterie) avait été dirigée dès le 9 août sur la frontière, pour surveiller la direction de Dannemarie ; elle se porta le 10 sur les contreforts de la rive gauche de l'Ill et sur les hauteurs du Spechbach, où elle fut rejointe par la brigade Quais, qui retraitait avec la 14e division.

Grâce aux hésitations de la poursuite ennemie,


Photo H. Manuel.
GÉNÉRAL PAU

les éléments de la 57ᵉ division se trouvaient rassemblés le 11 août sous les ordres du général Frédéric Bernard, et purent couvrir la droite du 7ᵉ Corps d'Armée, puis engager le combat et briser l'effort ennemi. Ainsi, le 11 août, le détachement d'armée Bonneau réussissait à se fixer derrière le ruisseau de Saint-Nicolas. Les 44ᵉ et 60ᵉ régiments d'infanterie rejoignaient les autres éléments de la 14ᵉ division et bivouaquaient là jusqu'au 17 août. Le 47ᵉ d'artillerie s'établissait le 12 et le 13 en cantonnement-bivouac à La Collonge, laissant ses 5ᵉ et 6ᵉ batteries soutenir nos avant-postes vers Vauthiermont et Reppe.

Le 7ᵉ Corps d'Armée se trouvait dégagé par l'intervention de la 57ᵉ division en avant du col de Valdieu; cette division s'établissait le 12 août entre Montreux-Jeune et Chavannes-sur-l'Étang, afin de couvrir les routes qui permettaient de tourner Belfort par le Sud. Le 13 août, après maints tâtonnements, l'ennemi se décidait à l'offensive.

L'attaque, menée par des troupes badoises et wurtembergeoises, se déclencha sur le front Montreux-Jeune-Chavannes-l'Étang. La 113ᵉ brigade, qui formait l'aile droite de la 57ᵉ division, défendit vaillamment le moulin de la Caille et le village de Montreux-Jeune. Par crainte d'enveloppement, elle se replia dans Montreux-Vieux, derrière le canal du Rhône au Rhin. L'ennemi bombarda Montreux-Vieux, mais ses attaques se brisèrent sur le canal. Il dut renoncer à sa marche sur Montbéliard. Cette affaire nous coûta 800 tués ou blessés. L'ennemi perdit presque 2.000 hommes. Il se vengea de son échec en incendiant Romagny.

La 57ᵉ division organisa immédiatement ses positions pour couvrir la route du Sud-Est et nous assurer les voies de communication débouchant du col de Valdieu.

Le combat de Montreux marque la fin de notre première pointe offensive sur Mulhouse ; opération téméraire sans doute, mais qui n'aboutit pas à une catastrophe, et qui laissa intacte notre frontière. L'Allemagne cria au triomphe, insolemment. La France fut péniblement affectée, et le *Journal Officiel* enregistra la mise à la retraite, pour raison de santé, du général Bonneau.



## LA DEUXIÈME OFFENSIVE

L'armée française ne pouvait rester sur cet échec. Trop d'espoirs étaient nés soudain au delà des Vosges. Nous leurs devions une réparation morale. Et d'autre part une nouvelle poussée, bien conduite, ne pouvait manquer d'assurer des positions meilleures à l'aile droite de nos armées.

Afin de pouvoir agir avec plus de sécurité, nos troupes opérant en Lorraine avaient besoin d'être sérieusement couvertes en direction du Sud par


N. D. Photo.
LES BALLONS D'ALSACE ET DE SERVANCE

l'occupation des points de passage du Rhin, de Huningue à Neufbrisach. Cette mission de flanc-garde, non réalisée par le détachement d'armée Bonneau, ne pouvait être abandonnée sans danger. L'occupation du Sundgau nous était nécessaire, car des colonnes ennemies débouchant par là mettraient en péril notre 1re Armée.

Dès le 10 août, le général Joffre ordonnait la constitution d'une armée plus importante, qui rétablirait la situation en Haute-Alsace, et qui serait confiée au général Pau, le plus populaire de nos généraux. Le rassemblement des forces commença le 11 août. Le général Pau prit pour chef d'état-major le lieutenant-colonel Buat, officier supérieur unanimement apprécié. L'effectif devait être porté à 115.000 combattants. Le 7e Corps d'Armée fut reconstitué et repris en main par un nouveau commandant, le général Vauthier. Il lui fut adjoint la 8e division de cavalerie et la 57e division d'infanterie de réserve, cette dernière étant toutefois allégée des 235e et 260e régiments d'infanterie, qui avaient combattu à Montreux et devaient, pour se refaire, cantonner à Belfort. Des éléments des 171e et 172e régiments d'infanterie furent accolés au 242e dans la 113e brigade, et complétèrent les effectifs de la 57e division, qui comptait à la 114e brigade : les 371e, 372e et 244e régiments d'infanterie, trois groupes d'artillerie montée de 75, une compagnie du génie et deux escadrons de réserve de dragons.

Le 1er groupe de division d'infanterie de réserve, commandé par le général Archinard, des troupes coloniales, entrait dans l'armée d'Alsace, à laquelle il apportait un renfort de trois divisions, constituées chacune par deux brigades de trois régiments à deux bataillons. C'est ainsi que la 66e division du général Woirhange était composée de la 131e brigade du général Sauzède (280e, 281e et 296e régiments d'infanterie) et de la 132e brigade du général Sarrade (215e 253e et 343e régiments d'infanterie). La 63e division de réserve était constituée de façon identique, ainsi que la 58e; cette dernière, commandée par le général Lombard, laissait toutefois une de ses brigades à la disposition de la 1re Armée.

La 44e division d'infanterie alpine, commandée par le général Soyer, apportait son appoint à l'armée nouvelle : les 97e, 157e, 159e et 163e régiments d'infanterie, tous à trois bataillons.

Quant à la brigade active de Belfort, elle était formée des six bataillons des 171e et 172e régiments d'infanterie. Deux de ces bataillons avaient déjà vu le feu avec la brigade Quais.

Deux batteries lourdes furent improvisées et mises à la disposition du général Pau, qui reçut en outre les cinq groupes alpins de la XIVe région, rattachés pour ordre au 7e C. A.

Le général Pau avait ainsi sous ses ordres 115.000 hommes pour mener à bien la tâche que le général Bonneau n'avait pu accomplir avec ses 19.000 combattants. Il ne s'agissait plus d'une reconnaissance, mais d'un effort décisif en direction du Rhin : offensive méthodique de l'Ouest à l'Est, notre gauche avançant vers le Nord-Est pour couper la retraite aux Allemands dans cette direction, afin que l'adversaire n'eût d'autre issue que la frontière suisse ou le passage du fleuve.

La gauche de l'armée du général Pau (véritable aile droite de notre 1re Armée) fut, en conséquence, composée d'éléments particulièrement solides et entraînés : les cinq groupes alpins de la XIVe région commandés par le général Bataille. Le général Pau les engagea même avant d'avoir achevé la formation de son armée. Ces groupes, qui débarquaient le 12 août dans la région Remiremont-Gérardmer-Saint-Maurice, furent immédiatement affectés à la garde de la crête des Vosges, du ballon de Servance jusqu'au col de la Schlucht. Ils devaient descendre par les routes du versant oriental pour tenir solidement les débouchés de ces routes sur la plaine d'Alsace. Le Louchbach marquait leur jonction avec les 7e, 11e et 14e bataillons de chasseurs, qui constituaient l'extrême gauche de la 1re Armée.

Dès le 14 août, le 28e bataillon reçut l'ordre de descendre sur Massevaux et Lauw, pour éclairer la 41e division. Commandé par le lieutenant-colonel Brissaud-Desmaillet, ce bataillon arriva sans encombres à Massevaux vers midi, et repartit sur Rodern. Sa marche était surveillée par quatre cavaliers ennemis du 14e dragons. Le lieutenant Ayme, reconnaissant soudain des ennemis, tua d'un coup de feu le sous-officier, chef de patrouille. Les trois autres cavaliers prirent la fuite.

Pendant ce temps, les 12e et 22e bataillons descendaient de Bussang sur Thann. Ils entrèrent dans Thann à sept heures du soir, les Bavarois ayant précipitamment évacué la ville.

Le 30e bataillon du lieutenant-colonel Goybet descendait du Hohneck et menait l'attaque en



Photo H. Manuel.

EN ALSACE. — CAMPEMENT D'ALPINS

direction de Munster. Le 13e bataillon restait en réserve de la 81e brigade, à laquelle il était provisoirement rattaché.

Le 15 août, les groupes alpins qui avaient mené ces trois offensives divergentes se reconstituèrent en deux groupements. Au Nord, les 30e et 13e bataillons demeurèrent avec la 81e brigade, momentanément arrêtée devant Munster. Au Sud, les groupes des 12e, 22e et 28e bataillons se réunirent autour de Cernay, sous les ordres du lieutenant-colonel Gratier, liant leur mouvement à la gauche du 7e Corps d'Armée.

Cette couverture de gauche était assez solide pour que l'offensive en Haute-Alsace fût déclenchée.

Notre droite, appuyée sur le canal du Rhône au Rhin, était forte de deux divisions ; la 66e (280e, 281e et 296e, 215e, 253e et 343e régiments d'infanterie de réserve) et la 44e (157e, 159e, 163e et 97e régiments d'infanterie alpine).

Le 7e Corps d'Armée se trouvait à cheval sur la route de Belfort à Mulhouse, assignée comme axe de mouvement.

A l'extrême-gauche, deux autres divisions, la 58e et la 41e, devaient marcher en liaison avec les groupements alpins, dont l'axe de mouvement serait Sentheim-Aspach-Wittelsheim. La progression sur Mulhouse devait se faire, cette fois, en quatre bonds successifs, jalonnés au centre par Soppe, Burnhaupt et Heimsbrünn.

Le 16 août, l'Armée d'Alsace passait à l'attaque. Elle atteignait facilement le front Buettwiller-Guewenheim-Burbach. Surpris, les Allemands se retirèrent en désordre vers le Nord et vers l'Est, abandonnant munitions, vivres et matériel. Seule, la possession de Danemarie fut chèrement disputée.

Le 17 août, l'ennemi hâta sa retraite vers la Haute-Alsace. Nous enlevions Munster par une manœuvre habile au sud de la ville : l'ennemi fuyait vers Turckheim.

Le 18 août, tout le terrain était balayé au sud des Vosges, et jusqu'au Donon. L'Armée d'Alsace tenait le front Tagsdorf-Obermorschwiller-Zillisheim-Hochstatt-Niedermorschwiller-Reiningen-Wittelsheim.

Au soir de ce jour, le général Pau donnait à ses troupes l'ordre d'attaquer, pour enlever Mulhouse, la ligne de l'Ill, autour de laquelle s'étaient regroupées les forces ennemies. L'aile gauche avait mission de se redresser vers le Nord, en direction de Colmar et de Neufbrisach, l'aile droite devait se porter sur Altkirch.

La bataille générale fut ansi livrée du 19 au 22 août.

Le 19 août, après un combat acharné, le 7e Corps d'Armée enleva Mulhouse. Il fallut d'abord courir à l'assaut de masses ennemies concentrées entre Lutterbach, Pfastadt et Richwiller. Notre artillerie fit merveille dans la préparation. A Dornach se cristallisa la résistance allemande. Dornach est la banlieue de Mulhouse: partout des villas, des jardins, des murs, des haies. L'ennemi avait tendu des fils électrifiés, chaque maisonnette était un fortin. La 14e division dut livrer un assaut en règle, dans lequel se distinguèrent les 35e, 42e, 44e et 60e régiments d'infanterie, ainsi que les sapeurs du 4e génie. Six pièces de 77 furent



Photo H. Manuel.

LE CORPS DE GARDE AU LAC NOIR



Photo Rol.

CHARGE A LA BAÏONNETTE PRÈS DE MULHOUSE

prises à la baïonnette par le 42e régiment d'infanterie. Les Badois subirent des pertes cruelles. Un millier de prisonniers tomba entre nos mains. La 8e division de cavalerie pourchassa l'ennemi jusqu'à la région d'Ensisheim, à 20 kilomètres au nord de Mulhouse. Durant la bataille se distingua le colonel Nivelle, commandant du 5e régiment d'artillerie de campagne.

Pour la seconde fois, en quinze jours, les Français entrèrent à Mulhouse à quatre heures de l'après-midi. Mais ils ne firent que traverser la ville pour aller se retrancher à Lütterbach et dans la région de Modenheim. Seuls, les 35e et 42e régiments d'infanterie, qui s'étaient distingués à Dornach, restèrent en réserve à Mulhouse, et le 3e groupe du 47e régiment d'artillerie se mit en batterie sur la cote 266 et sur les croupes sud-est de la ville.

A droite du 7e Corps, l'attaque de Mulhouse fut bordée par la 66e division, dont l'objectif était Brunstatt, sur l'Ill, et à l'extrême droite par la 44e division qui se rabattait sur Altkirch. Ces deux divisions maîtrisèrent toutes les réactions ennemies et atteignirent leurs objectifs.

La 66e division dépassa, le 19 août, les avant-postes que ses régiments de la 131e brigade (280e, 281e, 296e régiments d'infanterie) et de la 132e brigade (215e, 253e et 343e régiments d'infanterie) avaient installés sur le front Ammertzwiller-Hagenbach. L'ennemi tenta de résister sur la ligne Brunstatt-Flachslanden. Il dut battre en retraite devant l'attaque du 215e régiment d'infanterie (colonel Gadel, des troupes coloniales) et du 343e régiment d'infanterie (lieutenant-colonel Prudhomme). Le 215e progressa pourtant avec beaucoup de peine : deux fossés rendaient sa marche quasi impossible : le canal du Rhône au Rhin et l'Ill. Les sections de tête refluèrent en désordre sous le tir des mitrailleuses allemandes. Le terrain sur lequel elles s'étaient engagées était plat et dénudé. Notre artillerie balaya aussitôt de son feu les bords du canal et les emplacements des mitrailleuses. A la nuit tombante, l'ennemi s'empressa d'évacuer Brunstatt, et le 215e régiment d'infanterie put prendre possession du village.

La brigade de droite attaquait Zillisheim et Flaxhenden ; les 296e et 280e régiments d'infanterie brisaient définitivement la résistance allemande.

Le 21 août, le 215e régiment d'infanterie s'installait à Heinsbrunn, et le 343e régiment d'infanterie à Galfingen ; ces villages étaient mis aussitôt en état de défense.

La mission de la 66e division était remplie.

A l'extrême droite, la 44e division, qui couvrait notre flanc, était violemment prise à partie par une division allemande, venue de la rive droite du Rhin. Après un âpre combat, l'ennemi était rejeté, et sur le carnet d'un officier allemand on lisait quelques jours plus tard les lignes suivantes : « Notre infanterie est écrasée ; batteries et fantassins fuient en désordre, suivis du général von Bodungen qui marche à pied derrière ses troupes battues et désemparées... » La 44e division refoulait l'adversaire sur Emlingen et sur Tagolsheim, puis se rabattait sur Altkirch. Devant cette place, le général Plessier était mortellement frappé, à la tête de la 88e brigade. Ses troupes s'emparèrent de la ville au prix de gros sacrifices. La 44e division fut alors relevée par la 57e, dont les régiments purent occuper en toute sécurité les hauteurs de la rive droite de l'Ill, depuis Altkirch jusqu'à Mulhouse. Nos reconnaissances atteignaient la Hardt.

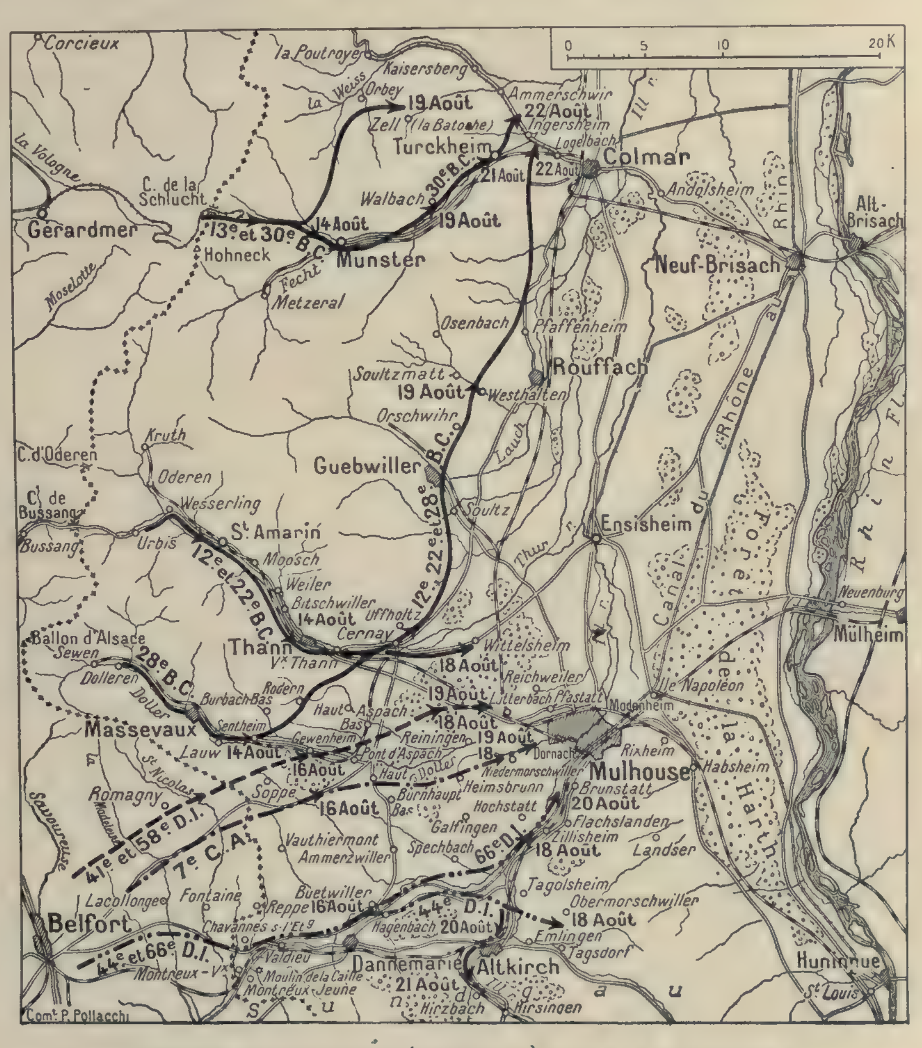


Au nord de Mulhouse, l'ennemi ne fut pas plus heureux.

Notre aile gauche avait pour objectif général

Colmar, et pour mission de progresser en liaison étroite avec la 1re Armée, dont elle couvrait le flanc droit.

Le groupement de chasseurs alpins remplit cette tâche difficile avec intrépidité. Grâce au dévouement des chasseurs, la 1re Armée et l'Armée d'Alsace purent accélérer leur avance ou limiter leur recul.




OPÉRATIONS EN HAUTE-ALSACE (GÉNÉRAL PAU), DU 14 AU 22 AOUT 1914

L'offensive fut prise le 19 août. Le groupe du Nord (13e et 30e bataillons) marchait sur Colmar en descendant la Fecht. Le groupe du Sud (28e, 22e et 12e bataillons du lieutenant-colonel Gratier) agissait en direction du Nord par la rive gauche de l'Ill. Ce dernier groupe trouva la route de la plaine solidement tenue par les Allemands. Il prit, plus à l'ouest, la route du col d'Osenbach. Le 28e bataillon se dirigeait ainsi d'Uffholtz sur Guebwiller. Ce dernier village fit fête aux chasseurs. Ils continuèrent leur route, et atteignirent la région de Westhalten — Orschwihr, fourmillante d'ennemis — Le lieutenant-colonel Brissaud-Desmaillet, commandant du 28e bataillon, envoya dans l'après-midi une reconnaissance offensive, dirigée par le lieutenant d'Armau de Pouydraguin, sur le village de Pfaffenheim. L'officier ne découvrit rien de suspect dans le village ; mais un habitant s'enfuyant vers une ferme isolée, il lui donna la chasse, et se trouva soudain devant une sentinelle allemande, avec laquelle il engagea un furieux combat corps à corps. Les chasseurs arrivèrent à temps pour dégager leur lieutenant, malgré une vive fusillade partie de la ferme. La patrouille, fortement éprouvée, put regagner nos lignes. Nous nous trouvions au contact immédiat de l'ennemi.

Pendant ce temps, le 3oe bataillon, qui se portait sur Walbach, se heurta à une brigade wurtembergeoise. Le capitaine Banelle chargea intrépidement une batterie qui dut s'enfuir, abandonnant ses projectiles. Un régiment ennemi, lancé à l'attaque, reflua en désordre sous le feu de nos mitrailleuses et de nos batteries de montagne. Le 3oe bataillon subit des pertes sensibles, mais la route de Turckheim nous était ouverte, et les trois bataillons du lieutenant-colonel Gratier pouvaient progresser.

Le 13e bataillon était aussitôt détaché dans la région Orbey-Zell, où il couvrait face au nord le flanc gauche des chasseurs.

Le 21 août, le 3oe alpins enlevait Turckheim. Les bataillons glissaient vers la région de Kaisersberg et d'Ammerschwihr. Le 22 août, ils livraient le sanglant combat d'Ingersheim.

Ce dernier village, situé à 3 kilomètres de Col-

mar, est protégé au sud par le cours de la Fecht. La route de Colmar à Ingersheim franchit la rivière sur un pont de pierre. Puis elle longe la rive sud de la Fecht, bordée par une sapinière. Ensuite, des vignes touffues s'étendent jusqu'à Logelbach, faubourg de Colmar.

Dès 10 heures du matin, une batterie allemande de 210 bombarda le front d'Ingersheim et les rives de la Fecht. A 11 heures, les colonnes allemandes débouchèrent de Colmar par la route de Kaiserberg. Elles se heurtèrent devant Turckheim aux 2e et 3e compagnies du 30e bataillon, et ne purent forcer le barrage. Mais l'attaque gagna par le nord. L'ennemi, sous le couvert des sapins, s'infiltra jusqu'à Ingersheim. La lutte fut meurtrière. Les 12e, 5e et 28e bataillons contre-attaquèrent furieusement les troupes bavaroises. Ingersheim fut pris et repris à trois reprises. Les 5e et 28e bataillons culbutaient enfin l'aile droite ennemie et la rejetaient sur Colmar. Ingersheim flambait. A l'aube, le 28e bataillon atteignait la barrière de l'octroi de Colmar. Nous organisions défensivement la vallée de la Fecht.

Ainsi, à l'extrême gauche, nous nous trouvions aux abords mêmes de Colmar; à l'extrême droite, au sud d'Altkirch, les cavaliers de la 14e brigade de dragons et les fantassins du 242e régiment d'infanterie étaient installés à Hirsingen et à Hirtzbach. De l'Ill au Rhin, la voie semblait ouverte à l'Armée d'Alsace.

Malheureusement, le 22 août, la 2e Armée brisait ses efforts sur les défenses de Morhange; sa retraite entraînait le repli de la 1re Armée, qui abandonnait le 23 août le Donon et le col de Saales. L'Armée d'Alsace ne pouvait plus rester en flèche. La bataille des frontières était finie ; nous l'avions perdue. Une autre bataille se préparait, pour laquelle le général en chef avait besoin de toutes ses forces. L'Armée du général Pau fut disloquée au profit de nouveaux théâtres d'opérations.

Dès le 22 août, la 8e division de cavalerie (qui laissait cependant sa 14e brigade de dragons à l'Alsace) et la 44e division étaient rattachées à la 1re Armée. Le 24 août, la 63e division de réserve et le gros du 7e Corps d'Armée étaient transportés sur la Somme, puis sur Paris, à la disposition de la 6e Armée.

Une telle dislocation entraînait l'abandon du terrain conquis. Le Commandement fit afficher en Alsace ce communiqué officiel :

Le général en chef ayant à faire appel, pour faire face sur la Meuse, à toutes les troupes, avait donné l'ordre d'évacuer progressivement le pays occupé. Mulhouse a été de nouveau évacuée. La grande bataille est engagée entre Maubeuge et le Donon. C'est d'elle que dépend le sort de la France, et de l'Alsace avec elle. C'est au nord que se joue la partie; c'est là que le général en chef appelle pour l'attaque décisive toutes les forces de la nation. L'action militaire entreprise dans la vallée du Rhin distrairait des troupes dont dépend peut-être la victoire. Il leur faut donc quitter momentanément l'Alsace pour lui assurer la délivrance définitive, quelque soit leur chagrin de n'avoir pu la soustraire déjà à la barbarie allemande. C'est une cruelle nécessité que l'armée d'Alsace et son chef ont eu peine à subir, et à laquelle ils ne se sont soumis qu'à la dernière extrémité.

Les troupes françaises abandonnaient non seulement Mulhouse, que le général Pau évacuait le 24 août, mais Altkirch, Cernay, Logelbach, le Sundgau.

A l'Armée d'Alsace furent substitués deux groupements : celui de Belfort au sud, celui des Vosges au nord. Le premier devait garder l'accès de la trouée, le second tenait notre frontière d'Alsace, et couvrait le flanc de la 1re Armée.

Certes, on a pu reprocher au général en chef d'avoir dispersé ses efforts au début de la plus sanglante des guerres. Mais eût-il été juste de négliger les impondérables? Le point de vue moral eut la plus large place, au cours du tragique conflit. Notre action en Alsace était en quelque sorte le symbole des revendications de la Justice. L'Allemagne avait déchiré le traité de Francfort. La France criait à l'Alsace : « Me voici enfin ! » Et le coin de terre retrouvée, que nous sûmes garder, prouvait au monde que nous n'étions pas à la merci de notre implacable adversaire, et qu'après avoir tant souffert nous n'avions tout de même rien oublié.

ROBERT PIMIENTA.

V

# OPÉRATIONS DES Ire ET IIe ARMÉES FRANÇAISES

## les 19 et 20 Août 1914



ÈS le début de la guerre, les 1res et 2e Armées françaises ont opéré en étroite liaison. L'étude des mouvements de ces deux groupes de forces ne peut faire l'objet d'aucune division.

Nous allons voir comment ces deux armées ont essayé, dès août 1914, de nous rendre les provinces perdues, et pour quelles causes elles échouèrent.



### LE THÉATRE DES OPÉRATIONS

Le terrain sur lequel se déroule notre offensive peut se diviser en deux grands secteurs : l'un de montagne, l'autre de plaine.

I. — Au delà de la trouée de Belfort s'étendent vers le nord les Hautes Vosges, d'une altitude moyenne de 1.100 mètres. Toute armée qui se trouve sur l'un ou l'autre versant (versant français, versant alsacien) ne peut y prendre ses communications que par les cols : cols de Bussang, de la Schlucht, du Bonhomme, de Sainte-Marie, de Saales, de Schirmeck.

Depuis 1871, le tracé de la frontière suivait la ligne des crêtes jusqu'au col de Schirmeck : au delà de ce passage, le massif du Donon se trouvait tout entier en territoire annexé.

II. — Au nord-ouest du Donon s'étend la plaine lorraine, qui semble d'un accès facile.

Mais elle se rétrécit entre les Vosges et la place de Metz. Une armée qui veut s'élever vers le nord, en venant de la région Baccarat-Nancy, ne dispose pour sa progression que d'étroits couloirs :

Le couloir de Sarrebourg, entre les contreforts de la montagne et une zone presque impraticable où les bois se mêlent aux étangs (étangs de Réchicourt, de Gondrexange, de Stock, de Lindre), où la terre argileuse sue de partout l'humidité, où l'homme glisse, s'enfonce et s'enlise, où aucun charroi n'est possible en dehors de quelques rares chaussées : routes de Moyenvic à Sarrebourg, de Bensdorf à Sarrebourg, de Dieuze à Fénestrange, toutes orientées d'ouest en est.

Le couloir de Blâmont-Sarrebourg est réduit à 8 kilomètres de largeur, entre Fénestrange et Sarre-Union, par les derniers chaînons qui se détachent des Vosges et qui s'abaissent jusqu'à la Sarre.

Plus à l'ouest, au delà de la zone des étangs, la trouée de Morhange-Bensdorf s'étale sur 55 kilomètres de front, entre Metz et Dieuze ; elle s'élève en gradins successifs depuis la frontière de 1914 jusqu'à la Sarre.

De Sarre-Union jusqu'au sud de Morhange, des



Photo Trampus.

CAMPEMENT ALLEMAND EN ALSACE

lignes de collines successives s'étendent comme un rempart, et couvrent absolument la grande voie ferrée Haguenau-Bensdorf-Metz, une des artères qui relient l'Alsace et la Lorraine, et qui permettent de rapides déplacements de troupes de l'une vers l'autre de ces régions.

Plus au sud encore, la trouée de Morhange est couverte par de nombreuses vallées : celle de la Seille et celles de ses affluents (Loutre Noire, Rivière des Salines, Ruisseau de Videlange) et par de grands bois de part et d'autre du couloir Château-Salins-Morhange (forêts de Brides et Köking, forêt de Grémecey)



## ORGANISATION DU TERRAIN PAR LES ALLEMANDS

Longtemps avant la guerre, les Allemands avaient travaillé à constituer une solide barrière sur le front d'Alsace et de Lorraine, pour arrêter une offensive française éventuelle.

La défense de la région montagneuse des Vosges pouvait être assurée par de faibles effectifs, qui profiteraient de toutes les difficultés du terrain et de toutes les ressources de la fortification de campagne pour s'opposer à la progression de l'adversaire.

A l'est des Vosges, la ligne du Rhin constituait un fossé profond, presque infranchissable : la Feste d'Isteinerklotz, établie sur la rive droite du fleuve, couvrait les ponts d'Huningue et de Neuenbourg ; celle de Neuf-Brisach, sur les deux rives, protégeait deux ponts de bateaux et un pont fixe jetés sur le Rhin. Ainsi l'Allemagne du Sud était garantie contre les dangers d'une invasion.

Pour arrêter la progression éventuelle vers le nord d'une armée française qui aurait débouché des Vosges, ou qui aurait tourné ces montagnes par la trouée de Belfort, la place de Strasbourg était puissamment organisée ; son système défensif se prolongeait dans la vallée de la Bruche jusqu'à Molsheim (Feste Wilhelm II). De solides fortifications de campagne renforcées, établies sur le Donon, en cas de menace de guerre, prolongeraient cette zone fortifiée jusqu'à la Lorraine pour interdire absolument l'accès de la Basse-Alsace et pour empêcher l'adversaire de venir menacer les derrières des forces allemandes, qui combattraient entre Metz et les Vosges.

La défense trouverait également des emplacements de résistance favorables le long de la trouée de Sarrebourg, sur les contreforts qui, à l'Est, bordent la Sarre.

En Lorraine, la zone des étangs serait élargie et rendue plus impraticable encore, dès le début des hostilités, car les Allemands avaient l'intention de tendre les inondations de l'étang de Lindre.

Plus à l'Ouest, des travaux puissants étaient prévus pour l'organisation des forêts de Brides et Köking.

En 1913, nos ennemis commençaient la construction d'ouvrages permanents sur la côte de Delme, élargissant singulièrement le périmètre de la place de Metz : la trouée de Morhange se trouvait réduite à une trentaine de kilomètres entre Dieuze et Delme.

Une armée française, qui pénétrerait en Lorraine annexée et s'avancerait vers Sarrebrück, serait menacée sur ses deux flancs par le danger de contre-offensives partant soit de la zone Metz-Thionville, solidement organisée, soit de la région des Vosges.

Les Allemands avaient étudié des emplacements pour leurs troupes de couverture, qui ralentiraient notre progression sur les coupures de la Seille et de ses affluents, et donneraient au gros de leurs forces le temps de prendre leurs emplacements de combat sur la zone principale de résistance : côte de Delme, crêtes au Sud de la voie ferrée Morhange-Sarrebourg jusque vers Sarrebourg, crête au sud du ruisseau de Lixheim, qui barre la trouée de Sarrebourg.

Un réseau très dense de voies ferrées, en arrière du front d'Alsace et de Lorraine, permettrait aussi bien l'arrivée des troupes du cœur de l'Allemagne, que le transport latéral de forces du Sud-Est vers le Nord-Ouest (de Strasbourg vers Metz) en vue de la manœuvre.

Ainsi les armées allemandes pourraient rapidement venir se masser sur la position principale de résistance en vue d'arrêter les armées françaises.

Ces dernières utiliseraient vraisemblablement pour leur offensive la trouée de Morhange ; elles se heurteraient à une zone aménagée avec toutes les ressources de la fortification moderne, et dont la force de résistance serait décuplée, grâce à l'emploi massif des canons lourds et à la multiplication des mitrailleuses.

Le terrain avancé, au sud de la ligne Delme-Morhange-Bensdorf-Lixheim, était soigneusement repéré, compartimenté tantôt par des perches verticales, tantôt par des arbres taillés de façon distinctive.

L'artillerie allemande y avait, en temps de paix, exécuté de nombreux tirs d'instruction, pour bien connaître les distances.



C'est dans cette région que nos soldats vont, en effet, se lancer dès les premiers jours d'août 1914; mais ils ne pourront enfoncer les organisations ennemies, car ils ne disposeront pas du matériel capable d'appuyer leur progression.

Leur bien faible artillerie lourde et leur artillerie de campagne essaieront en vain de leur ouvrir un passage ; tout le courage de nos troupes viendra se briser contre des positions allemandes demeurées intactes.




LES HAUTES VOSGES

*Répartition des forces allemandes.* — Depuis de longues années, le Commandement allemand, qui connaissait la puissance de la barrière fortifiée établie sur notre territoire par le général Seré de Rivières, avait résolu de rester sur la défensive dans la région d'Alsace et de Lorraine, dès le début d'hostilités. Il avait résolu d'y économiser les effectifs, grâce à l'utilisation du terrain, de la fortification et grâce à l'emploi des armes automatiques.

Avec le maximum de leurs forces disponibles, nos ennemis voulaient prendre une offensive vigoureuse par la Belgique, de part et d'autre du couloir Meuse-Sambre, pour déborder l'aile gauche des Armées françaises.

Mais le Commandement germanique comptait ne pas garder indéfiniment une attitude passive sur le front de Lorraine : bien au contraire, quand l'assaut de nos troupes serait venu se briser contre le môle solide établi en arrière de la frontière, les Allemands voulaient passer à une contre-offensive puissante en direction de la trouée de Charmes pour déborder rapidement par sa droite le gros des Armées françaises, déjà tourné par sa gauche grâce à la violation des territoires belges, et enserrer ainsi nos forces entre les deux branches d'une véritable tenaille, selon la théorie chère à Schlieffen.

Nos ennemis avaient la possibilité d'exécuter cette double offensive, grâce au dédoublement de leurs Corps d'Armée, dès le début des hostilités.



Dans les derniers jours de juillet 1914, les Allemands commencent l'appel de leurs réserves et renforcent leurs unités.

Dès le 28 juillet, les détachement de couverture occupent leurs positions en Alsace-Lorraine.

A l'abri de cette couverture, viennent se concentrer :

1° *Sur le front d'Alsace.* — *a*) La VIIe Armée de von Heeringen, à l'effectif de 120.000 hommes. Elle comprend trois Corps d'Armée actifs, un Corps de Réserve.

Elle s'établit dans la région frontière des Vosges et sur le Donon.

*b*) En arrière et au sud, dans la région Colmar-Neuf-Brisach-Mulhouse, le détachement d'Armée von Deimling, à l'effectif de 40.000 hommes, est chargé de la garde de la Haute-Alsace.

2°) *Sur le front de Lorraine.* — La VIe Armée, commandée par le kronprinz de Bavière (3 Corps d'Armée actifs, 1 Corps de Réserve), soit 200.000 hommes, dans la région au sud de Sarrebrück, la droite appuyée à Metz.

Le kronprinz de Bavière doit rester sur ses positions défensives, et y attirer les troupes françaises.

Ces armées représentent à peu près le quart de l'ensemble des forces que nos ennemis ont mobilisées : la majeure partie des unités allemandes est réservée, en vue de l'offensive d'aile droite.

*Répartition des forces françaises.* — Sur le front d'Alsace et de Lorraine, c'est au contraire une attitude nettement offensive que le Commandement français va adopter, dès le début des opérations.

En effet, notre doctrine de guerre nous ordonnait de nous emparer de l'initiative des opérations, c'est-à-dire de passer à l'attaque.

Nous avions trop le respect des traités pour vouloir violer la neutralité belge. Un seul théâtre d'opérations s'offrait dès lors à nous, pour y porter notre offensive : la région frontière d'Alsace-Lorraine.

Nous voulions jeter une partie de nos forces en direction générale de Sarrebrück par la trouée de Morhange-Sarrebourg, pendant qu'une forte couverture nous garantirait contre toute entreprise ennemie, tant à droite, aux débouchés des Vosges, qu'à gauche, face à Metz. Nos armées de gauche prendraient également l'offensive au Nord de Thionville.

Au cas probable où l'adversaire se déciderait à traverser la Belgique pour envahir ensuite notre territoire, l'opération entreprise en direction de Sarrebrück troublerait la concentration allemande, compromettrait gravement la réussite de la manœuvre débordante entreprise par le Commandement germanique, en obligeant celui-ci à reporter une partie de ses forces de Belgique en Lorraine pour arrêter notre progression et conjurer la menace suspendue sur les derrières de l'aile droite allemande.

Dès le début de la guerre, le général Joffre décide d'exécuter son plan d'offensive en Alsace-Lorraine ; toutefois, selon une variante, arrêtée dès le temps de paix pour le cas où l'adversaire violerait la neutralité belge, une offensive vigoureuse doit également être prise plus à gauche, dans le Luxembourg belge.

Deux Armées françaises se préparent à envahir les provinces perdues :

La 1re Armée qui comprend les 7e, 8e, 13e, 14e, 21e Corps d'Armée (ce dernier renforcé d'une brigade coloniale), les 57e, 58e, 63e, 66e divisions de réserve, la 8e division de cavalerie; soit 250.000 hommes, sous les ordres du général Dubail.

Mais bientôt une partie de cette armée servira à constituer, sous le commandement du général Pau, l'Armée d'Alsace (la 1re Armée perdra ainsi un groupe de divisions de réserve, le 7e Corps d'Armée et sa division de cavalerie).

Au début d'août, le gros de la 1re Armée se concentre dans la région d'Épinal, la droite vers Belfort, la gauche vers Lunéville.

La 2e Armée, composée des 9e, 15e, 16e, 18e, 20e Corps d'Armée (ce dernier renforcé d'une brigade coloniale) des 59e, 68e, 70e divisions de réserve, des 2e, 6e et 10e divisions de cavalerie, plus, quelques jours après la déclaration de guerre, des 64e, 73e, 74e divisions de réserve, soit 250.000 hommes, aux ordres du général de Curières de Castelnau.

Le gros de la 2e Armée se rassemble vers Nancy, la droite au nord de Lunéville, la gauche près de Toul.

Les divisions de réserve sont chargées d'organiser le Grand-Couronné, en avant de Nancy; les forces du général de Castelnau s'en trouvent d'autant affaiblies : seule parmi les divisions de réserve, la 68e pourra prendre part à la bataille de Morhange.

De plus, à la veille de notre offensive, le 9e Corps d'Armée devra s'embarquer, par ordre du Généralissime, à destination de Sedan (les 34e et 35e brigades qui auront reçu contre-ordre après le 20 août, en raison de la gravité de la situation sur le font de Lorraine, prendront part, néanmoins, à la bataille du Grand-Couronné).

Le 18e Corps d'Armée sera rappelé vers Hirson, à la date du 14 août, pour renforcer la 5e Armée française très menacée.

Le général de Castelnau ne disposera donc plus

que de 130.000 hommes pour passer à l'attaque : ce sera l'une des causes de son échec.



## LES OPÉRATIONS

*I$^{re}$ Armée*

En raison des prescriptions du Ministre de la Guerre, les troupes françaises laissent inoccupée, au début du conflit, une zone de 8 kilomètres de profondeur à partir de la frontière. Dans les Vosges, les Allemands en profitent pour occuper et organiser les crêtes.

Le gros de la 1$^{re}$ Armée se rassemble à l'ouest de la Meurthe, dans la région Saint-Dié-Baccarat.

Avant d'entreprendre sa marche vers le nord-est, le général Dubail doit se prémunir contre l'éventualité d'une offensive ennemie, qui pourrait déboucher des Vosges en arrière de sa droite, et surprendre toute la 1$^{re}$ Armée en flagrant délit de manœuvre.



VON DEIMLING VON HEERINGEN

Le général Dubail va faire occuper très solidement la chaîne des Vosges, afin de n'avoir rien à redouter sur son flanc droit.

Pendant que le 7$^{e}$ Corps et la 8$^{e}$ division de cavalerie pénétreront en Alsace par la trouée de Belfort, et dégageront le pays jusqu'à la Bruche, le centre de la 1$^{re}$ Armée (21$^{e}$ et 14$^{e}$ Corps) enlèvera les cols des Vosges, du Bonhomme à Saales, et occupera ensuite la chaîne du Donon pour se lier au mouvement de la gauche, qui progressera par la trouée de Sarrebourg.

Rappelons, dès maintenant, que nos troupes, qui vont se porter dans le Sundgau, seront rejetées le 9 août sur la place de Belfort, et que les Allemands pourront ramener vers Colmar et Strasbourg les XV$^{e}$ et XVI$^{e}$ Corps qui faisaient face à notre 7$^{e}$ Corps et à notre 8$^{e}$ division de cavalerie.

*Opérations préliminaires : L'occupation des cols des Vosges.* — Dès le 7 août, sitôt reçus les ordres du général Dubail, la 43$^{e}$ division du 21$^{e}$ Corps d'Armée, concentrée primitivement vers Saint-Léonard et dans la vallée de la Fave, se porte vers les cols du Bonhomme et de Sainte-Marie : ce n'est qu'après de durs combats que nos soldats réussissent à occuper les passages.

La 13$^{e}$ division du même Corps, rassemblée d'abord dans la région de Badonvillers, marche à l'attaque des cols à la gauche de la 43$^{e}$ division : les 3$^{e}$ et 21$^{e}$ bataillons de chasseurs enlèvent brillamment le col de Saales, à la date du 12 août. Le 21$^{e}$ régiment d'infanterie s'empare du col de Hans. Mais il faut déboucher de ce col dans la vallée de la Bruche, et les Allemands résistent avec acharnement sur les hauteurs qui s'étendent entre Plaine et Diespach : les 21$^{e}$ et 109$^{e}$ régiments, bien appuyés par les batteries du 59$^{e}$ d'artillerie, se lancent à l'assaut et refoulent l'adversaire.

Plus à droite, vers Saint-Blaise, dans la vallée, le 1$^{er}$ bataillon de chasseurs mène une action plus brillante encore: les soldats du 132$^{e}$ allemand s'enfuient devant nos Diables bleus qui leur arrachent leur drapeau.

Notre avance se fait plus rapide dans la vallée de la Bruche. Nous nous rapprochons de Molsheim et de la fameuse Feste Wilhelm II. Schirmeck, puis Wisch, sont enlevés par les 52$^{e}$, 99$^{e}$, 140$^{e}$, 109$^{e}$ régiments d'infanterie et par le 20$^{e}$ bataillon de chasseurs.

Mais bientôt l'adversaire, qui a reçu de nombreux renforts, résiste avec plus d'opiniâtreté. Des combats sanglants se déroulent sur la rive droite de la Bruche, et nous ne remportons pas toujours l'avantage. Les 17$^{e}$, 21$^{e}$, 109$^{e}$ régiments subissent des pertes sérieuses; les contre-attaques allemandes se multiplient : le 18 août, l'une d'elles réussit à nous reprendre Wisch.

Nous verrons plus loin la suite de ces engagements dans la région de Schirmeck et leur répercussion sur les combats du Donon.



Le 14$^{e}$ Corps d'Armée, rassemblé primitivement vers Corcieux, a été également chargé de l'occupation des Vosges. Il relève la 43$^{e}$ division du

21e Corps aux cols du Bonhomme et de Sainte-Marie ; cette division peut remonter vers le nord, au delà du Donon : elle progressera ensuite vers Abreschwiller.

Le 14e Corps éprouve de très sérieuses difficultés pour déboucher dans les vallées alsaciennes. Après l'occupation du col d'Urbeis, nos soldats réussissent à amener quelques batteries de 75 et à les installer sur les contreforts qui dominent au nord la Lieporette ; ces canons prennent d'enfilade les positions allemandes ; le 14e Corps peut ainsi progresser en direction du village de Sainte-Marie, et bousculer l'adversaire.

Plus à gauche, nos troupes avancent également vers Villé et elles commencent à escalader, au delà de Climont, les premières pentes du Champ-du-Feu.

Les combats très violents, menés par les 21e et 14e Corps, fixent dans la région de Molsheim-Schlestadt les XVe et XVIe Corps Allemands, et les empêchent de revenir vers le Sundgau où l'armée d'Alsace peut remporter de sérieux succès et réoccuper Mulhouse.



De la trouée de Belfort jusqu'au massif du Donon, toutes les crêtes des Vosges sont conquises. Nous avons pris pied dans les vallées alsaciennes et l'ennemi ne paraît pas capable de nous en rejeter ; près de Schirmeck seulement, la lutte reste très violente.

L'opération préliminaire ordonnée par le général Dubail : occupation des cols par une puissante flanc-garde, a donc pleinement réussi.

Le Commandant de la 1re Armée peut passer, dès le 12 août, à l'opération principale : la marche offensive en direction du nord-est. Il prescrit aux 8e et 13e Corps de se porter vers le front Sarrebourg-Dabo, qu'ils devront organiser défensivement, dès qu'ils l'auront atteint.



## L'OFFENSIVE DE LA 1re ARMÉE

Le 12 août, les 8e et 13e Corps d'Armée franchissent la Meurthe ; à gauche, le 8e Corps assure la liaison de la 2e Armée. Le 14 août, les 85e, 95e, 29e et 13e régiments du 8e Corps arrachent Domèvre au 1er Bavarois. Dans la nuit du 14 au 15, le 95e s'empare de Blâmont. Le 13e Corps a échoué devant Cirey le 13, mais enlève ce village le 14. Le 16, la frontière est franchie : la couverture allemande peut à peine retarder nos progrès. Le 17 août, le 13e Corps, qui a dépassé la Sarre par sa droite, atteint la ligne Lorquin-Abreschwiller.

Plus à l'ouest, le 8e Corps a continué son avance vers Sarrebourg. Malheureusement il éprouve, à peine la frontière franchie, les plus sérieuses difficultés pour garder la liaison avec la 2e Armée : il en est, en effet, séparé chaque jour davantage par la zone des Étangs et ce n'est plus guère que par la route de Moyenvic à Sarrebourg qu'il peut, à partir du 18, se relier à la droite du général de Castelnau.

Le 18 août, le 8e Corps arrive devant Sarrebourg : une ligne de positions couvre la ville et la voie ferrée de Bensdorf à Saverne : il faut l'enlever d'assaut.



Un combattant du 95e régiment, le lieutenant Péricard, nous a donné le récit suivant de la bataille :

Le 18 au matin, le 8e C. A. arrive devant Sarrebourg ; l'ordre d'attaque lui prescrit d'atteindre le front Kerprich-Bois-Saint-Hubert, à l'ouest de Sarrebourg ; il sera appuyé à droite par le 13e Corps, à gauche par le 16e (2e Armée).

Le 95e est désigné pour attaquer Sarrebourg : le général de Maud'huy, commandant la 31e brigade, a promis cette récompense au régiment, à la suite de sa brillante attitude à Blâmont.

Promesse qui honore à la fois le chef et les hommes. Le 95e (colonel Tourret) part de Lorquin vers 6 heures du matin, traverse Xouaxange, franchit le canal de la Marne au Rhin et s'établit à la cote 325, près de la route de Paris, à 5 kilomètres de Sarrebourg.

Vers midi, les 2e et 3e bataillons du 95e commencent le mouvement ; chaque bataillon est en colonne double, les compagnies en ligne de section par quatre. Quand nos troupes arrivent sur la crête de la colline, à 1.500 mètres de Sarrebourg, l'ennemi fortement retranché sur les hauteurs au Nord de la ville, déclenche un tir violent de « gros noirs ».

La progression se fait cependant sans aucun arrêt, par bonds rapides. A 15 h. 30, les premières compagnies pénètrent dans Sarrebourg, chassent les Allemands restés en arrière-garde, et occupent les lisières nord de la ville. Le 85e s'empare de Bühl et une compagnie du 95e se retranche à Hoff, en avant de Sarrebourg.

La population de Sarrebourg fait un accueil chaleureux à nos soldats. Devant chaque maison sont disposés des seaux de vin, des bouteilles de bière, des provisions de toutes sortes. Les habitants bourrent les musettes des poilus de cigarettes et de paquets de tabac.

Cependant, ils ne cachent pas leur appréhension : « La retraite des Allemands n'est qu'une feinte. Ils ont reculé pour vous amener sur les emplacements de combat choisis par eux. Ils sont plus nombreux que vous ; ils ont dix fois plus de canons. Prenez garde ! »

Ces avertissements ne sont que trop exacts ; on ne tardera pas à s'en apercevoir...

En effet, à quelques kilomètres au delà de Sarrebourg, le 8$^{e}$ Corps va se heurter à de nouvelles positions sur lesquelles sont accourus de nombreux renforts allemands. L'artillerie lourde ennemie s'est installée sur les hauteurs qui dominent la Sarre, de Reding jusqu'à Fénestrange, et elle flanque toute la vallée que nos troupes doivent suivre dans leur progression vers le Nord.

La lutte va devenir plus acharnée, et les Allemands, bientôt, reprendront l'avantage.

DRAPEAU
DU 132$^{e}$ RÉG. D'INF. ALLEMAND
PRIS A SAINT-BLAISE,
PAR LE 1$^{er}$ BATAILLON DE CHASSEURS



## 2$^{e}$ ARMÉE

La 2$^{e}$ Armée s'était, tout comme la 1$^{re}$ Armée, retirée à 8 kilomètres en de çà de la frontière franco-allemande, pour enlever aux Allemands tout prétexte à déclaration de guerre.

Le 10 août seulement, elle réoccupe ses emplacements de couverture.

Le même jour, le 4$^{e}$ bataillon de chasseurs, détaché sur la Seille, au nord de Moncel, subit une attaque ennemie qui débouche de Vic, et peut la repousser assez facilement. Deux bataillons des 40$^{e}$ et 18$^{e}$ régiments (15$^{e}$ Corps d'Armée) s'emparent de Lagarde, un peu au delà d'Avricourt. Ils ne pourront, malheureusement, conserver le village : celui-ci leur sera repris le 12, et nos bataillons subiront de grosses pertes.

L'ordre d'offensive générale est donné à la 2$^{e}$ Armée le 13 au soir, pour le lendemain 14 août : les 15$^{e}$, 16$^{e}$, 20$^{e}$ Corps se porteront en avant du front Baccarat-Lunéville, vers la ligne Avricourt-Château-Salins, puis vers la ligne Bensdorf-Morhange. Les 5$^{e}$ et 6$^{e}$ divisions de cavalerie éclaireront la marche. Le 9$^{e}$ Corps formera pivot de manœuvre, au Grand-Couronné, face à Metz. Le 18$^{e}$ Corps restera en réserve dans la région de Domèvre-en-Haye, à la disposition du Généralissime.

Dès que le 20$^{e}$ Corps aura atteint la région de Château-Salins, il maintiendra sa gauche en échelon refusé face à Metz, et continuera, par son centre et sa droite, son mouvement en avant.

Le général de Castelnau recommande à tous les commandants d'unité la plus grande prudence : les attaques d'infanterie ne devront déboucher qu'après avoir été préparées par l'artillerie. Mais ces sages conseils seront bien vite oubliés ; l'ardeur du soldat français semblera triompher partout de la résistance allemande ; on ne comprendra pas assez que nos troupes n'ont à faire face au début qu'à des détachements de couverture, qui les attirent sur la position principale de résistance du kronprinz Rupprecht ; on s'imaginera que toujours et partout l'élan de nos fantassins suffira pour forcer la victoire : quel sanglant échec se prépare-t-on ainsi !

Le 14 août est donc le premier jour de notre offensive générale sur le front de Lorraine.

Cette offensive débute pur une brillante opération : le village de Lagarde, où le 12 août, des unités du 15<sup>e</sup> Corps ont essuyé un échec sérieux, est repris par les 58<sup>e</sup> et 122<sup>e</sup> régiments d'infanterie, après une parfaite préparation d'artillerie, exécutée par le 19<sup>e</sup> régiment.

Plus à l'ouest, la 29<sup>e</sup> division du même Corps se heurte dans Moncourt à une très forte résistance : les 111<sup>e</sup>, 112<sup>e</sup>, 141<sup>e</sup> régiments d'infanterie réussissent finalement à s'emparer de la localité, mais nos soldats sont dans l'impossibilité de la dépasser.

A droite du 15<sup>e</sup> Corps, le 16<sup>e</sup> Corps s'est porté vers Réchicourt, où il laisse la 32<sup>e</sup> division, dont un détachement est poussé jusqu'à Gondrexange pour assurer la liaison avec l'Armée Dubail, qui progresse à l'est de la région des Étangs.

Quant à la 31<sup>e</sup> division, elle s'avance à travers les marais et les bois, en vue d'atteindre le canal des Salines sur le front Mittersheim-Zommange, pendant qu'à droite une flanc-garde assure sa protection sur le canal des Houillères.

Dans la journée du 17, le 16<sup>e</sup> Corps parvient jusqu'à Angwiller et Rohrbach : le soir, les Allemands réagissent violemment; ils essayent de reprendre ce dernier village : deux bataillons du 96<sup>e</sup> et la compagnie divisionnaire du génie s'y cramponnent et réussissent à s'y maintenir.

Le 16<sup>e</sup> Corps se trouve déjà presque à hauteur de Fénestrange; il est très aventuré, car la gauche de la 1<sup>re</sup> Armée n'est pas encore arrivée à Sarrebourg. Le Corps de cavalerie Conneau fouille bien le terrain à l'ouest de la Sarre, mais ses premiers éléments sont eux-mêmes très en arrière de la droite de la 31<sup>e</sup> division.



A la gauche du 15<sup>e</sup> Corps, le 20<sup>e</sup> a enlevé Arracourt après deux jours de combats (14 et 15 août). Le 16 août, le 5<sup>e</sup> hussards pousse jusqu'à Château-Salins, au milieu de l'enthousiasme de la population. Vic, où les Allemands se maintiennent encore, leur est arraché le 17 août.



Les ordres du général de Castelnau pour le 18 août, prescrivent à la 2<sup>e</sup> Armée de venir border la Seille, « les Corps d'Armée se disposant, chacun dans leur zone, en vue de l'offensive à poursuivre ultérieurement, et faisant en conséquence occuper par leurs éléments avancés les débouchés de la rive droite de la rivière » (Ordre général d'opérations n° 23, du 17 aoû).

Le 18 août, une partie du groupe des bataillons alpins (1) (23<sup>e</sup> et 24<sup>e</sup> bataillons) pénètre momentanément dans Dieuze, évacué par l'ennemi. Les avant-gardes des chasseurs poussent même jusqu'aux abords de Zommange et de Vergaville. Mais le Commandant de la 29<sup>e</sup> division ne fait pas occuper Dieuze, par crainte des tirs de l'artillerie allemande, signalée près de Vergaville. Le 15<sup>e</sup> Corps reste sans avancer au sud de la Seille, entre la corne nord de l'Étang de Lindre et Marsal. Sa droite a d'ailleurs eu la veille de grosses fatigues à endurer, lors de sa progression dans le terrain marécageux sur lequel s'étendent les inondations de l'étang de Lindre.

Plus à l'ouest, les Allemands sont fortement retranchés dans la forêt de Brides et Koking, et menaceraient sur sa gauche le 15<sup>e</sup> Corps s'il voulait se porter vers Bensdorf.

L'inaction du 15<sup>e</sup> Corps a de fâcheuses conséquences : la 31<sup>e</sup> division du 16<sup>e</sup> Corps (81<sup>e</sup>, 96<sup>e</sup>, 122<sup>e</sup>, 142<sup>e</sup> régiments) est parvenue la veille sur le front Rohrbach-Angwiller.

Le 18 au matin, elle progresse jusqu'à Mittersheim, où elle atteint le canal des Salines.

Le Corps Conneau n'est encore rendu qu'à Gosselming; très en pointe, la division de tête du 16<sup>e</sup> Corps est contre-attaquée le soir à Londrefing par de grosses forces allemandes, qui la rejettent, avec des pertes sérieuses, jusqu'à Angwiller, à 8 kilomètres au sud.

Le 20<sup>e</sup> Corps seul peut enregistrer une avance sensible : il assure la possession de la ligne de la Seille depuis Marsal jusqu'à Chambrey (ces deux villages exclus) et la possession des hauteurs qui dominent au nord la rivière, de part et d'autre de Château-Salins.



Mais des événements considérables vont compromettre la réussite de l'offensive de la 2<sup>e</sup> Armée.

En raison des progrès allemands en Belgique et dans le Luxembourg, le 18<sup>e</sup> Corps a été brus-

(1) Ce groupe comprend les 6<sup>e</sup>, 23<sup>e</sup>, 27<sup>e</sup>, 24<sup>e</sup> bataillons. Il est affecté, depuis le 15 août, au 15<sup>e</sup> Corps.

quement enlevé au général de Castelnau, et transporté, le 16 août, vers Fourmies, pour être mis à la disposition du général Lanrezac.

Le 18 août au soir, alors que le 9e Corps quittait le Grand-Couronné pour prolonger la gauche du 20e Corps et assurer la couverture de la 2e Armée face aux positions de la côte de Delme, brusquement parvenait l'ordre d'envoyer le 9e Corps renforcer la 3e Armée.

Le général de Castelnau fait alors appel à la division de réserve du 18e Corps (68e division), qui vient du Grand-Couronné se placer à la gauche et en arrière de la brigade coloniale (41e et 43e régiments) rattachée au 20e Corps.

Les 70e et 59e divisions de réserve prolongent le front depuis la Seille jusqu'à la Moselle (colline Sainte-Geneviève).



La 1re Armée est bientôt renforcée du Corps Conneau (prélevé également sur la 2e Armée) car le général Dubail s'attend à être attaqué par de grosses forces, qui se massent entre Saverne et Obersteigen.

En raison de tous ces prélèvements opérés sur la 2e Armée, il est à peu près certain, dès le 18, que notre offensive en Lorraine n'aura aucun succès. Mais la gravité des circonstances oblige le Haut Commandement à maintenir les ordres d'attaque qu'il a donnés.

Le général Joffre prescrit au général de Castelnau de poursuivre son mouvement en direction de Faulquemont, de manière à atteindre la région Bensdorf-Dalhain-Delme, en vue de retenir le plus de forces ennemies possible. Il est de toute utilité, en effet, d'empêcher l'adversaire de dégarnir le front de Lorraine, et d'opérer un glissement vers l'ouest pour venir attaquer, sur leur flanc droit, nos armées qui ont pénétré dans le Luxembourg.

Le renseignement qui fait connaître au Quartier Général de la 2e Armée la menace suspendue sur la 1re Armée, joint à celui qui montre le danger couru par la gauche française, amène le général de Castelnau à poursuivre son attaque avec toute la vigueur et la rapidité possibles : ce n'est plus l'heure de la prudence, mais celle de la décision vigoureuse, qui peut seule forcer le cours des événements.

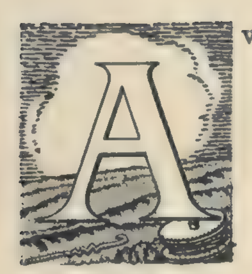
Pierre Mac Orlan



# VI

# LA BATAILLE DE MORHANGE

## Situation générale de la 2me Armée



VANT de passer à l'étude de l'offensive de la 2e Armée contre la position principale allemande, il est nécessaire d'indiquer très nettement la situation des forces du général de Castelnau.

A droite, la 31e division du 16e Corps a été, le 18 août, rejetée sur Angwiller, après avoir subi des pertes sérieuses. La 32e division (80e, 53e, 15e et 143e régiments d'infanterie) est rassemblée dans la région d'Heming, afin d'assurer la liaison avec la gauche de la 1re Armée, toujours fort en arrière du front tenu par le 16e Corps.

Le 15e Corps a dépassé, par sa droite, la région des étangs. Mais il n'a pu franchir ni le canal des Salines, ni la Seille. Son front s'étend de Zommange à Marsal : au delà de la rivière, Dieuze n'est pas occupée par nos troupes.

Le 20e Corps, fidèle à ses traditions, est toujours en avant, avec ses premiers éléments de part et d'autre de Château-Salins. Le gros des forces se trouve sur la Seille. La 68e division de réserve prolonge la gauche du 20e Corps, face à la côte de Delme.

Le Corps de cavalerie Conneau, passé à la 1re Armée, va concourir aux opérations de celle-ci, et s'engager, le 19 août, près de Gosselming.



Le 18 août, au soir, le général de Castelnau prescrit à son armée de passer le 19 à l'attaque de la position Morhange-Bensdorf.

Le 20e Corps s'avancera en direction générale de Faulquemont, toujours couvert en arrière et à gauche par la 68e division.

Au 15e Corps, la 30e division devra franchir la Seille au pont de Mulcey, et atteindre les débouchés sud de la forêt de Brides et Köking, pour permettre au 16e Corps, qui se trouve plus à droite, de reprendre sa progression interrompue, et de franchir le canal des Salines.



*La journée du 19 août.* — Le 20e Corps se porte au-delà de la Seille, couvert en avant par le 4e bataillon de chasseurs. Des détachements de cavalerie éclairent sa marche.

Au cours de cette journée, l'artillerie allemande se montre assez active ; les colonnes du 20e Corps sont soumises à des tirs de 77 ; mais les obus éclatent haut, et font plus de bruit que de mal.

Nos soldats s'habituent déjà à cette guerre, qui ne leur semble pas encore bien terrible. Beaucoup d'entre eux s'imaginent qu'au prix d'un léger effort nous foulerons bientôt le sol allemand, et que nous laisserons en arrière cette Lorraine reconquise, où nos diables bleus, nos marsouins et nos pantalons rouges sont partout accueillis comme des libérateurs. Il fait une chaleur accablante. Qu'importe ? On avance avec une joie folle ; on examine curieusement, au passage, des tranchées désertes où traînent des casques à pointe et des cartouchières ; on se désigne curieusement les uns aux autres des mâts inutiles ; nul ne se doute que ce sont là des jalons tout prêts pour le tir des artilleurs ennemis.

Au soir du 19, le 20e Corps atteint la ligne Oron (43e colonial) - Château-Bréhain (39e division) - Pevange-Conthil (11e division).

La 68e division arrive à Laneuveville-en-Saulnois.

Mais, sur la droite, la journée a été dure pour le 15e Corps. La 30e division (3e, 40e, 58e, 61e régiments d'infanterie) a bien réussi à s'installer sur les hauteurs du bois du Monack et à se rapprocher des lisières sud de la forêt de Brides et Köking ; mais aucun de ses détachements ne peut pénétrer dans la forêt sans en être aussitôt rejeté.

Du côté de la 29e division, tandis que la 58e brigade reste en réserve dans la vallée de la Seille,

OPÉRATIONS DE LA 2ᵉ ARMÉE (18-19-20 AOUT 1914)

la 57ᵉ brigade marche sur Bidersdorff, appuyée par l'artillerie divisionnaire et l'artillerie de Corps. Les chasseurs des 6ᵉ et 23ᵉ bataillons réussissent bien à enlever Vergaville à une arrière-garde ennemie ; mais au delà du village leur progression devient difficile. Nos troupes sont soumises aux feux convergents de l'artillerie lourde allemande, installée à l'est sur les plateaux de Domnon, et à l'ouest dans la forêt de Brides et Köking.

Ce sont, en effet, de merveilleux objectifs, toutes ces colonnes qui marchent en direction de Bidersdorff, à travers la vaste plaine nue et soigneusement repérée.

Dans une véritable fuite en avant, les soldats de la 29ᵉ division se jettent dans Bidersdorff, qu'ils trouvent évacué. Alors l'artillerie allemande concentre ses feux sur le village, dont les maisons ne nous offrent qu'une insuffisante protection.

La droite du 15ᵉ Corps ne peut pousser plus loin : elle installe ses avant-postes aux lisières nord de Bidersdorff. Et, fait très grave, certaines unités, d'ailleurs fort éprouvées, commencent à fléchir.



L'offensive du 15ᵉ Corps, trop rapidement enrayée, n'a pas été capable de dégager le 16ᵉ Corps.

Celui-ci devait franchir la rivière des Salines ; mais la 31ᵉ division se heurte aux positions ennemies, et s'arrête un peu au nord d'Angwiller. Nos pertes sont tellement sérieuses que le commandant du 16ᵉ Corps doit faire relever la 31ᵉ division par la 32ᵉ (80ᵉ, 53ᵉ, 15ᵉ et 143ᵉ régiments d'infanterie) qui était maintenue en réserve. C'est la 32ᵉ division qui devra reprendre, le lendemain, l'offensive sur Rohrbach et Ludrefing.



La nuit du 19 au 20 est particulièrement agitée. Partout crépitent des fusillades.

Au nord, dans cette zone mystérieuse qui

s'étend de Delme jusqu'à Morhange et Bensdorf, l'ennemi est groupé en forces et nous guette. De temps en temps il nous révèle sa présence par des projecteurs, qui trouent les ténèbres.

Il n'est pas un soldat de chez nous qui ne s'attende à vivre, dans quelques heures, le grand drame. Mais si l'anxiété courbe quelques fronts, beaucoup des nôtres respirent avec fierté les senteurs des forêts lorraines, et se préparent simplement, sans faiblir, à l'inévitable devoir.



*La journée du 20 août.* — De nombreux renseignements fournis par des reconnaissances d'avions et les confidences d'habitants du pays, ont déjà permis, le 19, au général Castelnau, de savoir que ses troupes se heurteront le lendemain à une position organisée par l'ennemi sur la ligne approximative Frémery-Marthil-Hauteurs sud de Baronville-Morhange-Bensdorf-voie ferrée de Bensdorf à Mittersheim.

Tous ces rapports ne permettent cependant pas encore au général de conclure qu'il se trouve en face de la zone principale de résistance allemande : il semble bien plutôt que cette ligne soit seulement une position avancée sur laquelle les troupes de couverture de l'Allemagne vont chercher, encore une fois, à retarder notre progression.

Les ordres donnés par le commandant de la 2e Armée pour la journée du 20 organisent méthodiquement l'attaque de la ligne Marthil-Mittersheim :

A droite, les 16e et 15e Corps d'Armée lieront étroitement leur action, en vue d'atteindre la voie ferrée Mittersheim-Bensdorf.

D'autre part, le 20e Corps devra procéder à son installation sur le terrain occupé la veille : il établira à sa gauche la 39e division dans un dispositif lui permettant, soit de continuer son offensive vers le nord-est, soit de faire face à une attaque débouchant de Metz.

Le 2e groupe de divisions de réserve renforcera ses organisations défensives, face à Metz.

Faute de moyens, la réserve d'armée ne comprendra que le 173e régiment d'infanterie, établi à Juvelize.



## LA BATAILLE

Au matin du 20 août, le général de Castelnau est amené à retarder l'attaque des 15e et 16e Corps d'Armée, car il attend le résultat des dernières reconnaissances aériennes, et nos avions sont gênés par la brume. Mais celle-ci tarde à se dissiper. Il est indispensable que nos troupes passent à l'offensive, afin de fixer les forces du prince Ruprecht : elles vont se lancer contre des objectifs dont la capacité de résistance est insuffisamment déterminée.

Au centre, la 29e division du 15e Corps se porte au-delà de Bidersdorf, en direction de Bensdorf. Elle est presque aussitôt assaillie sur ses deux ailes par de grosses forces bavaroises, descendant de Burgaltroff et de Domnon.

L'ennemi s'est, en effet, résolu à passer à l'offensive ; il estime que nos troupes se sont déjà affaiblies, la veille, en efforts généralement stériles contre de solides positions.

La 29e division, sous un tel choc, recule. Son repli s'accentue malheureusement de mi-



AUTO-CANON DE 75 m/m POUR LE TIR CONTRE AVIONS

nute en minute : elle revient bientôt en de çà de ses positions de départ ; elle évacue Bidersdorf et se retire sur Vergaville et sur Dieuze.

Le général de Castelnau lui prescrit alors de s'arrêter sur la ligne Vergaville-La Providence et de couvrir la retraite de la 30$^{e}$ division, qui se trouve, elle aussi, en situation des plus fâcheuses.

La 30$^{e}$ division, rassemblée au petit jour en arrière des lisières du bois du Monack, a été attaquée à l'aube par des masses ennemies, débouchant de la forêt de Brides et Köking. Les Allemands ont énergiquement poussé leur droite en avant, menaçant nos lignes de retraite, de sorte que la 30$^{e}$ division s'est retirée en hâte vers le sud, pour éviter de se laisser couper. Au cours de cette retraite, les premiers désordres apparaissent. Ils tendent vite à se généraliser.

La 29$^{e}$ division ne réussit pas à contenir l'adversaire. Elle évacue Dieuze. Le 173$^{e}$ régiment d'infanterie est, en vain, jeté dans la bataille. La situation continue de s'aggraver.

Les unités du 15$^{e}$ Corps refluent jusque vers Donnelay et Juvelize. Alors les 23$^{e}$ et 24$^{e}$ bataillons de chasseurs se sacrifient pour couvrir la retraite et retenir les Bavarois sur les deux lignes successives : Dieuze-Kerprich, Gelucourt-Juvelize.

Plus à droite, le 16$^{e}$ Corps a été également contraint de reculer. Dès le début de son offensive, il a subi la violente contre-attaque d'imposantes forces ennemies, bien appuyées par l'artillerie lourde. Nos batteries de campagne ont été assez vite réduites au silence. Notre infanterie a pu alors d'autant moins se maintenir qu'à l'Est le 8$^{e}$ Corps de la 1$^{re}$ Armée éprouvait un sanglant échec, et se trouvait rejeté vers le sud.

Sur le front du 16$^{e}$ Corps, l'ennemi progresse entre Rohrbach et Mittersheim. Favorisées par le recul du 15$^{e}$ Corps, ses forces débouchent en même temps de Zommange vers Guermange, et menacent rapidement la gauche de la 32$^{e}$ division française, déployée en première ligne.

Le 16$^{e}$ Corps doit se replier en direction du sud-ouest, vers Maizières; il abandonne donc toute la région des étangs, et s'efforce de retrouver la liaison avec le 15$^{e}$ Corps.

Ces deux Corps d'Armée ont subi de grosses pertes, accrues par l'abandon des blessés sur le terrain de l'action.

Tandis que la droite de la 2$^{e}$ Armée était contrainte à la retraite, la gauche se trouvait, à son tour, sérieusement compromise.

Les instructions envoyées le 19 août par le général de Castelnau ne prescrivaient pas impérativement au 20$^{e}$ Corps de rester sur la défensive. Le commandant de la 2$^{e}$ Armée avait même prévu que la 39$^{e}$ division adopterait un dispositif lui permettant de reprendre éventuellement l'offensive.

Le général Foch, chef du 20$^{e}$ Corps, pense, le 20 au matin, que les circonstances lui font un devoir de passer à l'attaque, et qu'un vigoureux effort de ses magnifiques troupes suffira pour enfoncer le front adverse et décider du sort de la journée. Il donne donc des ordres en ce sens.

Mais le général de Castelnau, le 20 août, à 6 h. 25, a envoyé de nouvelles instructions à son subordonné, pour lui recommander, formellement cette fois, de rester sur place.

Le général Foch reçoit à 7 h. 15 les ordres de son chef. Trop tard, malheureusement : le 20$^{e}$ Corps est engagé à fond.

La 11$^{e}$ division (26$^{e}$, 37$^{e}$, 69$^{e}$, 79$^{e}$ régiments d'infanterie; 4$^{e}$ bataillon de chasseurs) a poussé au delà de Conthil et au delà de Pevange, en direction de Morhange. Soumise à de violents feux d'artillerie lourde, elle ne peut aborder cette ville. Les Bavarois contre-attaquent alors avec vigueur. La 11$^{e}$ division, écrasée par le nombre, doit se reporter en arrière de ses emplacements de départ, sur une position organisée entre Lidrequin et la cote 238.

La situation est d'autant plus sérieuse qu'à 7 h. 15 le général de Castelnau, qui croit encore le 20$^{e}$ Corps sur ses emplacements de la nuit et pense pouvoir en disposer pour le jeu des contre-attaques, prescrit au général Foch de porter sa 11$^{e}$ division sur Lidrezing afin de la jeter dans le flanc droit des troupes bavaroises qui pressent fortement la 30$^{e}$ division du 15$^{e}$ Corps.

Le général Foch est dans l'impossibilité d'exécuter cet ordre, car la 11$^{e}$ division est sérieusement accrochée entre Lidrequin et la cote 238. Il ne peut, d'autre part, enlever la moindre unité à la 39$^{e}$ division, car celle-ci est à son tour extrêmement menacée.

Cette 39$^{e}$ division (146$^{e}$, 153$^{e}$, 156$^{e}$ et 160$^{e}$ régiments d'infanterie; 41$^{e}$ et 43$^{e}$ régiments d'infanterie coloniale) s'est ruée de Château-Bréhain et Oron vers Marthil et Chicourt. Elle a été soumise à

un feu violent de l'artillerie allemande, cette artillerie se trouvant renforcée par les grosses pièces amenées du camp retranché de Metz. La 39e division a subi des pertes irréparables.

Vers 7 h. 30, la situation devient plus tragique encore.

Le IIIe Corps bavarois débouche de la région de Destry, et se lance à la contre-attaque dans le flanc gauche de notre 39e division.

L'offensive de nos troupes est immédiatement enrayée. La poussée ennemie se fait de plus en plus violente. Partout des masses « feldgrau » surgissent des bois, où elles se dissimulaient, et se glissent dans les avoines. Les Bavarois avancent, en tirant sans relâche. Ils sont à 200 mètres, puis à 100 mètres de nos lignes. C'est presque à bout portant qu'on se fusille. En vain les canonniers du 8e et du 60e d'artillerie couvrent de projectiles les formation ennemies. Leurs pièces sont prise à partie par les artilleurs allemands, et nos canons, les uns après les autres, doivent se taire. Plusieurs de nos batteries sont enlevées après un sanglant corps à corps. L'infanterie bavaroise est partout, venant de partout. Les marsouins du 43e tiennent énergiquement ; ils ne cèdent que pied à pied le terrain. Des vides se creusent sans cesse dans leurs rangs. Il semble que toute la 39e division doive être submergée par la vague gris vert.

A 8 heures, notre retraite se dessine sur Château-Salins. Les coloniaux vont résister encore, au prix des plus durs sacrifices, pour contenir la pression de l'ennemi sur notre gauche, et permettre à la 39e division de se dérober à l'étreinte des Bavarois. Un ardent soleil embrase le champ de bataille. Des villages commencent à flamber. Les batteries allemandes tonnent avec fureur. Les coloniaux ne se retirent qu'au commandement, une fois leur mission accomplie.



A partir de 14 heures, la 11e division se lie au mouvement général vers le sud : couverte par le 4e bataillon de chasseurs, elle se reporte en direction de Vic.



Qu'était devenu, pendant ce temps, le 2e groupe des divisions de réserve ?

La 68e division avait été attaquée, avec une violence égale, par des unités bavaroises descendues de la côte de Delme : le 344e régiment d'infanterie subit là des pertes cruelles. Après avoir combattu durant toute cette journée, par une chaleur accablante, la 68e division, pressée par des forces supérieures en nombre, devait se replier sur Jalaucourt.

Plus à l'ouest encore, la bataille faisait rage au delà de la Seille, jusque vers la Colline Sainte-Geneviève. Mais la 59e division, du 9e Corps d'Armée, réussissait à repousser près de Nomeny des attaques allemandes, débouchant de Metz.



*La retraite.* — Le soir va tomber. Le général de Castelnau se résigne à ordonner la retraite. Il prescrit, à 16 h. 30, au 20e Corps de se maintenir le plus longtemps possible sur la tête de pont de Château-Salins, afin que soit couvert le recul de la 2e Armée. La 68e division est mise, en conséquence, à la disposition du général Foch. Le 16e Corps reçoit l'ordre de se retirer en direction générale de Lunéville, le 15e Corps en direction de Dombasle. Le 20e Corps se reportera en direction de Saint-Nicolas, après l'accomplissement de sa mission. Le groupe des divisions de réserve va organiser en hâte les défenses du Grand-Couronné.



Nos soldats ont subi à Morhange un grave échec. Mais ce ne sont pas des vaincus. Ils se retirent vers l'ouest pour prendre du champ, pour rompre le contact avec l'ennemi, pour gagner quelques heures, quelques jours peut-être.

A la faveur de ce répit, ils vont se refaire : les unités disloquées vont renouer les liens un instant rompus. La cohésion va renaître, et la 2e Armée donnera la mesure de sa valeur, non plus dans les plaines sinistres de Morhange, mais en avant de Nancy, la ville tant convoitée par le Kaiser. Demain le Grand-Couronné sera la borne fatale à l'invasion barbare ; et en descendant ses pentes, nos soldats repartiront pour un nouveau bond victorieux.



### LA 1re ARMÉE, les 19 et 20 Août

La 1re Armée, comme la 2e, a reçu mission d'attaquer avec vigueur, afin de fixer devant elle le maximum de forces allemandes.

En cas d'offensive victorieuse, les 1re et 2e Armées devront se porter dans la région de Sarrebrück, puis marquer un temps d'arrêt afin d'organiser de solides positions sur la Sarre, et d'attendre là le développement de l'importante opération que nos troupes doivent entreprendre dans le Luxembourg belge.

Mais les 19 et 20 août, ces plans vont être déjoués à la 1re Armée comme à la 2e. Le général Dubail verra tous ses efforts se briser contre les fortifications établies par l'adversaire sur ce front approximatif: Mittersheim-Gosselming-Voie ferrée de Bensdorf à Sarrebourg Rieding - Phalsbourg.

Le 18 au soir, la 1re Armée occupe les emplacements suivants :

En avant et à gauche, dans la région des Étangs, le Corps Conneau, qui assure difficilement la liaison avec le 16e Corps de la 2e Armée ;

Plus à l'est, le 8e Corps d'Armée, entre l'étang de Stock et les derniers contreforts des Vosges. Les troupes du 8e Corps ont enlevé Sarrebourg dans la journée du 18.




OPÉRATIONS DE LA 1re ARMÉE (18-19-20 AOUT 1914)

Sur les premiers contreforts des Vosges, s'est établi le 13e Corps.

Le 21e Corps est divisé en deux : la brigade coloniale (5e et 6e régiments) et la 43e division se trouvent du côté de Saint-Quirin. La 13e division a été rattachée au 14e Corps.

Cette 13e division est installée sur le Donon. Elle appuie sa droite à la Bruche, à 3 kilomètres en aval de Schirmeck.

Le reste du 14e Corps se répartit ainsi : 28e division au delà de la Bruche, dans la vallée ; 27e division en couverture, à droite, vers Urbeis, où elle se relie à la 58e division de réserve (Armée d'Alsace), en position de part et d'autre du col de Saales.



La marche vers le nord de la gauche de la 1re Armée est rendue très difficile par une puissante artillerie lourde allemande, en position depuis Obersteigen jusqu'à Lixheim : cette artillerie flanque toute la vallée de la Sarre que doivent suivre nos troupes.

Le général Dubail prescrit à la 13e division (14e C. A.) de pousser des fractions en direction

d'Obersteigen, et à la 43° division (21° C. A.) de marcher sur Plain-de-Valsch, un peu à gauche de la 13°.

La progression de ces troupes doit permettre à nos soldats d'effectuer leur mouvement par la vallée de la Sarre, la 16° division (8° C. A.) se portant par la rive droite sur Rieding, le Corps de cavalerie Conneau avançant vers Gosselming.

La 15° division (10°, 27°, 56°, 134° régiments d'infanterie) reste en réserve au sud de Sarrebourg, de même que le 13° Corps au sud-est de cette ville, et la brigade coloniale dans les environs d'Abreschwiller : ces différentes unités se tiennent prêtes soit à marcher vers Sarrebrück, soit à faire face à l'est, en direction de Saverne-Obersteigen, où de forts rassemblements ennemis sont signalés, prêts à passer à la contre-attaque.



*La journée du 19 août.* — Brisant une solide résistance, la 16° division progresse de quelques kilomètres vers le nord, et s'établit en fin de journée sur le front Dolving-Eich.

Plus à gauche, le Corps Conneau se heurte sans succès aux positions de Gosselming.

Dans le secteur montagneux, la brigade coloniale et la 43° division franchissent la vallée de Saint-Quirin et s'établissent sur la crête à l'ouest du cours de la Bièvre, depuis Trois-Fontaines jusqu'au Soldatenkopf.

Par contre, la 13° division ne peut progresser vers Obersteigen. Elle est même contre-attaquée par les Allemands au nord-est du Donon. Après avoir éprouvé des pertes sérieuses, les 21° et 109° régiments d'infanterie doivent se replier, en fin de journée, sur la ligne : sommet du Donon-Grand-Fontaine.

A droite, le recul s'accentue encore : nous abandonnons Hersbach et Schirmeck, dans la vallée de la Bruche.

Il s'en suit de fâcheuses conséquences : le flanc droit de la 1re Armée peut se trouver menacé, d'autant plus qu'une seule division de l'Armée d'Alsace est en mesure d'intervenir au nord du Bonhomme. Le général Dubail est alors contraint de confier au 21° Corps la garde du secteur montagneux jusqu'à la vallée de la Weiss.

La 71° division, qui appartient à la défense mobile d'Épinal, vient se placer en réserve dans les environs de Saint-Léonard, et se tient prête à intervenir.



## LA BATAILLE

L'offensive de la 1re Armée continue. Le général Dubail ne garde en réserve que le 13° Corps.

La bataille présente, le 20 août, deux allures bien distinctes. D'une part, dans la vallée de la Sarre, le 8e Corps d'Armée marque un recul très sérieux. D'autre part, dans la zone montagneuse des Vosges, nous réussissons à maintenir nos positions et à briser tous les efforts de l'ennemi.

*Zone de plaine.* — Le général Dubail a prescrit à la 15° division du 8° Corps de se porter, pendant la nuit du 19 au 20 sur Gosselming, afin d'enlever par surprise ce village où le 1er bavarois s'est puissamment retranché.

L'action ne commence, en fait, qu'au petit jour. A l'ouest de la Sarre, la 15° division, prolongée sur sa droite par les 13° et 29° régiments d'infanterie, progresse à la faveur du brouillard; elle échappe ainsi partiellement au tir des canons lourds, et s'élance à l'assaut. Gosselming tombe entre nos mains.

Sur la rive droite de la Sarre, le 95° régiment d'infanterie (16° division) réussit à enlever Eich.

Mais, à 11 heures, nos succès s'arrêtent. Nos troupes ont déjà subi des pertes sévères : l'artillerie allemande les couvre de projectiles ; elle est supérieure à la nôtre en puissance et en portée. L'action tardive de nos batteries lourdes d'armée, qui prennent position sur les croupes à 4 kilomètres au sud de Sarrebourg, n'arrive pas à éteindre le feu des pièces ennemies : celles-ci affirment, aux dépens de nos canons, la supériorité de leur tir.

Écrasée par les obus, assaillie par l'infanterie bavaroise qui attaque Gosselming par le nord, la 15° division française fléchit, évacue le village, et se retire en combattant sur les hauteurs qui se trouvent à 3 kilomètres au nord-ouest de Sarrebourg.

Les 13° et 29° régiments d'infanterie de la 16° division résistent avec acharnement le long de la Sarre, et ne reculent que pied à pied, malgré leurs vides, en infligeant à l'ennemi des pertes énormes. Mais ils seront contraints, dans la soirée, de se reporter en arrière du canal de la

Marne au Rhin, à la droite de la 15ᵉ division, dont le repli atteint 15 kilomètres.

A l'est de la Sarre, à partir de 14 heures, les contre-attaques bavaroises, d'abord infructueuses, commencent à progresser. Elles réussissent à dégager Eich; puis le succès ennemi s'accentue, car le recul de nos effectifs sur la rive gauche a découvert Sarrebourg. A 16 h. 30, les 85ᵉ et 95ᵉ régiments d'infanterie française perdent la position de Hoff-Bühl, à laquelle ils s'étaient accrochés, et se retirent dans un ordre impeccable vers Imling, protégés par le 13ᵉ Corps, dont l'artillerie et une division d'infanterie interviennent soudain entre la Sarre et la Bièvre.

La retraite se poursuivra dans la nuit jusqu'à Xouaxange.



Ce que furent ces combats de Sarrebourg, comment ils atteignirent par moments au sublime de l'épopée, le lieutenant Péricard, du 95ᵉ R. I., va nous le dire :

Le 19 au matin, la 32ᵉ brigade avait reçu l'ordre d'attaquer les hauteurs de la rive droite de la Sarre, entre Saaraltrof et Reding. Le 95ᵉ était resté à Sarrebourg, en réserve ; toute la journée s'était passée pour les hommes du régiment à pourchasser les espions. Il y en avait dans chaque maison. Chaque cave recélait un téléphone. Mais on se contentait trop souvent de couper les fils et d'emmener les coupables au poste. Les sanctions ne furent pas assez immédiates : quand, le lendemain, nous devrons abandonner la ville, les espions seront les premiers à se précipiter sur nos soldats en retraite et à les fusiller à bout portant.

L'attaque de la 32ᵉ brigade, le 19, nous a coûté de grosses pertes. Elle s'est heurtée à d'innombrables réseaux. L'artillerie ennemie a fait, parmi nos troupes, des ravages effrayants.

Le 20, l'offensive reprend. Les objectifs sont : pour le 95ᵉ, le village de Eich et la crête située entre les cotes 316 et 325 ; pour le 85ᵉ, le village de Reding et la cote 316 ; pour la 32ᵉ brigade, Saaraltrof et la cote 325.

Au début, nous avons l'avantage. Le village de Eich est enlevé par un bataillon du 95ᵉ. Mais l'artillerie ennemie inonde ce village d'obus de 210. De nombreux incendies se déclarent. Des maisons s'effondrent, ensevelissant les défenseurs. Ni le 85ᵉ régiment d'infanterie à droite, ni le 13ᵉ régiment d'infanterie à gauche, n'arrivent à leurs objectifs. Le bataillon du 95ᵉ doit se replier sur Sarrebourg, sous peine d'encerclement.

Des hauteurs au nord de la ville, les Allemands se précipitent, soutenus par leur artillerie. Nos mitrailleuses et nos feux de salve font dans leurs masses compactes des trouées sanglantes. Mais, sans cesse, de nouvelles vagues déferlent.




GÉNÉRAL DE MAUD'HUY

Le bombardement s'exaspère. Les espions ont dû conserver des lignes téléphoniques intactes, car tous nos mouvements sont aussitôt signalés, et les obus suivent nos troupes à la piste.

Le 85ᵉ, à droite, a perdu son colonel et presque tous ses officiers. Il doit reculer en arrière d'Imling, laissant à découvert le flanc du 95ᵉ.

Les hommes du 95ᵉ ont, la veille, organisé défensivement les lisières de la ville. Ils ont creusé des créneaux dans les murs, établi des barrages avec des tonneaux, des tables, des planches, amorcé des tranchées. Le 2ᵉ bataillon se déploie à la lisière Est, devant la caserne des uhlans, à droite de la route de Bühl. Le 1ᵉʳ bataillon se porte à gauche de cette route. Le 3ᵉ bataillon se retranche devant les casernes.

Les Boches arrivent à 300 mètres et se terrent. On se fusille à bout portant. Le nombre des nôtres décroît de minute en minute, alors que les effectifs ennemis augmentent sans cesse. Des agents de liaison rampent de section en section pour dire que l'ordre est de tenir, afin de permettre l'arrivée du 13ᵉ Corps. Le colonel Reibell, qui commande la brigade, fait passer une note, disant : « Le 95ᵉ se couvre de gloire. S'il peut tenir jusqu'à 16 heures, je ferai décorer le drapeau du régiment. » Cette nouvelle déchaîne l'enthousiasme. Les actes d'héroïsme se multiplient. Le lieutenant Potier, qui commande une section de mitrailleuses, donne ses ordres debout sous les balles, une cigarette aux lèvres. Le capitaine Fourré (4ᵉ compagnie), qui est entré le premier dans Sarrebourg et dont le courage tranquille demeurera légendaire au régiment, se tient debout près du lieutenant, la jumelle aux yeux, et, quand il voit que le tir des mitrailleuses est efficace, il s'écrie : « Bravo, Potier ! » Le soldat Aussourd tire, dans la position du tireur à

genoux, tous ses camarades tués autour de lui. Quand il n'a plus de cartouches, il prend celles des morts. Un agent de liaison, qui passe en rampant, lui crie : « Couche-toi, voyons ! tu vas te faire tuer ! — Qu'est-ce que ça fait répond Aussourd, puisque tous mes camarades sont morts ! » Les officiers ont pris des fusils et font le coup de feu avec leurs hommes. Les blessures n'empêchent pas de se battre : les balles, que de nombreux soldats glissent dans les fusils, sont tachées de leur sang. Des hommes mortellement atteints, rassemblent leurs dernières forces pour aller porter leurs cartouches aux camarades demeurés valides.

L'artillerie ennemie redouble de fureur. Beaucoup de maisons s'enflamment. Le tir des mitrailleuses est si violent que les balles forment des nappes. Nos 75, qui ont tiré sans arrêt depuis le matin, doivent s'arrêter, leurs caissons vides. De nombreuses pièces ont d'ailleurs été démontées. Leurs servants se sont aussitôt précipités au service des pièces restées intactes.

Il fallait tenir jusqu'à 16 heures. A 16 heures 30, le 95e se bat toujours, mais le 13e Corps n'est pas encore arrivé. Les Allemands se sont infiltrés sur plusieurs points des lisières. Les défenseurs reçoivent des balles, non plus seulement de face, mais de droite et de gauche ; ils ont subi des pertes énormes (le 95e laissera 1.067 des siens à Sarrebourg). Le colonel Tourret donne l'ordre de repli.



COMBATS DE SARREBOURG (20 AOUT 1914)

Cet ordre est accueilli avec un mélange de soulagement et de stupéfaction. « Comment ? Nous abandonnons Sarrebourg ? et le 13e corps, qu'est-ce qu'il fait ? » Le capitaine Cournot (2e compagnie) déclare : « Que les autres s'en aillent, s'ils veulent. Moi, je reste ! »

« Là retraite commence cependant. Mais les Allemands se précipitent à la suite des nôtres. De nombreux civils (les immigrés) se joignent aux Allemands, et ouvrent le feu par les fenêtres et les soupiraux. Toute défense est inutile. Alors, dans une inspiration de sublime folie, le colonel Tourret fait ranger par quatre les hommes qu'il a rassemblés autour de lui ; il se met à leur tête, et la colonne défile, au pas cadencé, le fusil sur l'épaule, baïonnette au canon, le drapeau déployé, comme à une revue de champ de manœuvre. Quand des hommes tombent, les survivants serrent les rangs, sans hâte, pour narguer les Boches.

Tous les blessés, qui étaient en traitement à l'hôpital, sortent de leurs lits pour ne pas tomber aux mains de l'ennemi et se traînent par les rues, à la suite de la colonne. Des pansements se défont, et beaucoup de blessés expirent dans des flots de sang.

A la sortie de Sarrebourg, le général de Maud'huy, qui a quitté la ville un des derniers, est là, avec son porte-fanion. Il avise la musique, qui accompagne le colonel. « Allons, les gars, dit-il, préparez-vous à jouer ! » Les musiciens sortent leurs instruments. « Et maintenant, poursuit le général, la *Marche Lorraine !* »

Les musiciens jouent la *Marche Lorraine ;* les hommes suivent la musique et chantent les paroles à pleine voix. Le général de Maud'huy vient le dernier, son éternelle pipe à la bouche.

Et c'est ainsi que, sous la pluie des balles, les débris du 95e s'éloignent de Sarrebourg !

Comme le régiment repassait la Sarre, il vit arriver, vers l'est, les avant-gardes du 13e Corps. Avec une ardeur admirable, le 13e Corps s'élança en direction de Sarrebourg. Mais, décimé par l'artillerie, harcelé par d'innombrables mitrailleuses, il dut se replier à son tour. Sarrebourg était définitivement perdu pour nous.

Un dernier détail, sans grande valeur intrinsèque, montrera de quelle façon nous comprenions la guerre d'invasion. Le 20 août, dans l'après-midi, l'officier de ravitaillement du 95e, qui avait quitté Sarrebourg avec ses voitures, se souvint tout à coup qu'il avait laissé impayé un ordre de réquisition. Il revint dans la ville sous les obus et sous les balles, se rendit à la mairie et remit au bourgmestre stupéfait la somme qu'il lui devait.

« Je n'ai pas voulu qu'il fût dit, racontait-il plus tard, que des Français avaient laissé des dettes derrière eux ! »

*Secteur de montagne.* — Le 21e Corps (43e division, et brigade coloniale) était le 19 août, au soir, en position sur les hauteurs de la rive ouest de la

Bièvre, avec sa droite appuyée sur le Soldatenkopf.

Les 5ᵉ et 6ᵉ régiments d'infanterie coloniale, qui formaient la gauche du dispositif, reçurent l'ordre de poursuivre, le 20 août, leur offensive, en direction de Dabo.

Nos marsouins se portent immédiatement en avant.

Mais, malgré les efforts les plus héroïques, ils ne peuvent gagner un pouce de terrain. Tombant sous les feux de l'artillerie lourde allemande, ils éprouvent un sanglant échec au Haarberg, et sont contraints de revenir sur leurs positions de départ. Les contre-attaques de nos troupes, contre-attaques auxquelles prend part, plus au nord, une division du 13ᵉ Corps, réussissent toutefois à contenir l'adversaire qui a franchi le ruisseau, puis à le rejeter sur la rive est.

Le même jour, la 13ᵉ division du 21ᵉ Corps, rattachée provisoirement au 14ᵉ Corps d'Armée, parvient à se maintenir sur le Donon, malgré les assauts multipliés des Allemands.

Les autres unités du 14ᵉ Corps ne furent pas engagées le 20 août.

*La retraite.* — En résumé, la 1ʳᵉ Armée réussit à conserver toutes ses positions sur la droite, dans la région montagneuse, ainsi qu'au centre, malgré l'échec du Haarberg.

Mais, à gauche, le 8ᵉ Corps a reculé de 12 à 15 kilomètres, et n'a pu s'établir qu'en deçà du canal de la Marne au Rhin.

Le général Dubail ne songe pas cependant à la retraite. Il désire s'organiser sur des positions nouvelles, en poussant même sa gauche de un ou deux kilomètres vers le nord, au delà du canal.

L'ennemi a d'ailleurs subi des pertes considérables, malgré les avantages que lui a procurés son artillerie lourde. Le 1ᵉʳ bavarois, entre autres, s'est fait décimer. Considérant la fermeté du moral de la 1ʳᵉ Armée, le général Dubail estime que les revers de la journée du 20 août peuvent encore être réparés.

Malheureusement, le 20 au soir, de très graves nouvelles lui parviennent. L'État-Major de la 2ᵉ Armée, puis le Grand Quartier Général lui font connaître l'échec de Morhange : toutes les forces du général de Castelnau battent en retraite vers Nancy.

Il faut bien que le général Dubail se résigne, lui aussi, à cette retraite, sous peine de voir les troupes du Kronprinz Ruprecht le déborder par le nord.

Le 21 août, la 1ʳᵉ Armée reçoit de son chef l'ordre de se replier sur Blâmont.



Alors, le grand repli de toutes nos forces de l'Est commence. Nous évacuons les pays annexés. Au grondement du canon, nos colonnes repassent la frontière. Au loin, des villages flamboient. Des paysans fuient vers l'ouest, éperdument.

Que de pensées agitent l'âme des soldats ! Avoir cru conquérir, dès les premiers jours de la guerre, les provinces perdues ; avoir fait flotter ses drapeaux sur des villes, des villages, des hameaux dont tous les habitants accueillaient en habits de fête les Français, au bruit des musiques, des chansons et des rires ; s'être senti un moment transporté jusqu'à ce Rhin dont quelques patrouilles de cavalerie purent fouler la rive... Et puis, tout à coup, sombrer en pleine réalité, évacuer la Lorraine, l'Alsace presque tout entière, abandonner les provinces, un instant retrouvées, à la colère du vainqueur, laisser derrière soi tant de tombes pour s'en revenir, en vaincus...

L'âme française surgit plus forte de l'épreuve. La grande leçon du 20 août 1914 ne fut pas perdue. Nos soldats apprirent à compter avec l'adversaire. Ils voulurent apprendre à le vaincre, sans tarder.

Pierre Margaret

# VII

# OPÉRATIONS DES 3e ET 4e ARMÉES ET DU CORPS DE CAVALERIE SORDET

## jusqu'au 25 Août 1914



E plan de concentration du général Joffre — directive N° 1 — groupait nos forces en cinq Armées, d'effectifs différents, et qui s'échelonnaient de Belfort à Mézières.

Notre aile droite, 1re et 2e Armées, devait prendre l'offensive en Alsace et en Lorraine. L'action de l'aile gauche était subordonnée à la violation de la neutralité belge par les Allemands. Si ce cas se produisait, l'armée de gauche (la 5e) remontait vers le nord sur le front Mézières-Mouzon; et, tandis que la 3e serrerait un peu à droite, la 4e viendrait s'intercaler entre les deux. Ces trois armées prendraient alors l'offensive dans la direction des deux Luxembourg; et comme de leur manœuvre était attendue la décision, elles étaient les plus puissamment constituées.

Or, le premier acte des Allemands ayant été de pénétrer en Belgique, la variante prévue fut prescrite, et les 3e et 4e Armées se trouvèrent ainsi accolées et formant le centre de notre ligne.

La 3e Armée avait été confiée au général Ruffey. Quoique assez peu connu en dehors des milieux militaires, le général Ruffey était un artilleur habile dont on attendait beaucoup. Plein d'idées et d'imagination, il avait professé à l'École Supérieure de Guerre. Apôtre de l'artillerie lourde, dont il avait prédit, depuis 1887, le rôle important, il avait cru un des premiers à l'utilité de l'aviation.

Son Armée débarqua et s'organisa autour de la forteresse de Verdun. Elle comprenait trois Corps d'Armée (4e, 5e et 6e), trois divisions de réserve et une division de cavalerie.

Les éléments qui la constituaient venaient de la Région parisienne, du Centre et de l'Est.

Ses trois divisions de réserve, groupées sous le commandement du général Pol Durand, étaient formées avec les régiments de réserve des 4e, 5e et 6e Corps, et portaient les numéros 54, 55 et 56. Elles arrivèrent quelques jours après les Corps actifs.

La 7e division de cavalerie réunissait les cuirassiers de Tours (5e et 18e), les dragons de Fontainebleau (7e) et de Melun (13e) et les chasseurs de Sampigny (10e) et de Saint-Mihiel (12e).

La formation de la 4e Armée fut plus complexe. En deuxième ligne, dans la région de Sainte-Menehould-Commercy, débarquèrent les trois Corps qui primitivement la constituaient : 12e, 17e et Corps colonial. Puis, en raison de l'importance de sa mission, elle reçut de nouvelles forces dont certaines, d'ailleurs, ne lui arrivèrent qu'en pleine bataille : les 2e et 11e Corps, ainsi qu'une partie du 9e. En outre, elle eut deux divisions de cavalerie : les 4e et 9e.

Cette importante Armée était conduite par le général de Langle de Cary, chef remarquable, jadis major de promotion de Saint-Cyr, blessé à Buzenval.



*Opérations du corps de cavalerie Sordet.* — Cependant la violation de la neutralité belge n'avait pas eu pour unique effet l'application de la variante prévue au plan de concentration.

Les Belges qui, dès le premier jour, avaient soutenu le choc avec un héroïsme que le seul souvenir de Liége suffira à évoquer, ne pouvaient penser à continuer avec leurs faibles forces une lutte tellement inégale. Ils nous appelèrent à leur secours et nous y allâmes avec joie.

Dans une telle occurrence, il fallait agir avec promptitude. Notre État-Major résolut aussitôt d'envoyer en Belgique toute la cavalerie disponible. Le 1er Corps de cavalerie reçut l'ordre de se porter hardiment en avant.

C'était une superbe masse pleine d'élan et d'enthousiasme, et à laquelle plaisait ce rôle de soutien de nos nouveaux alliés. Confiée au général Sordet, elle comprenait trois divisions de cavalerie : la 1re division, formée de la 2e brigade lourde de Paris (1er et 2e cuirassiers), des 5e et



Photos H. Manuel.

GÉNÉRAL SAURET — GÉNÉRAL DE L'ÉPÉE — GÉNÉRAL DUBOIS — GÉNÉRAL EYDOUX

11$^{e}$ brigades de ligne (dragons de Vincennes et Versailles), d'un groupe d'artillerie du 13$^{e}$ et du groupe cycliste du 26$^{e}$ B. C. P. La 3$^{e}$ division comprenait la 4$^{e}$ brigade de cuirassiers de Douai, la 13$^{e}$ brigade de dragons de Compiègne, la 3$^{e}$ brigade légère de Meaux, un groupe du 42$^{e}$ d'artillerie et les cyclistes du 18$^{e}$ chasseurs à pied. La 5$^{e}$ division groupait les 3$^{e}$ et 7$^{e}$ brigades de dragons (Reims et Épernay), la 5$^{e}$ brigade légère (Châlons), un groupe du 61$^{e}$ d'artillerie et le groupe cycliste du 29$^{e}$ B. C. P.

Le 6 août, le Corps de cavalerie pénétra en Belgique. Il devait assurer la liaison avec l'Armée belge, prendre le contact avec les forces allemandes encore confinées aux environs de Liège, et couvrir le dispositif général des Armées françaises en vue de leur opération éventuelle dans les Ardennes et le Luxembourg. Il se lança donc dans la région Paliseul-Neufchâteau-Luxembourg. Le pays difficile et boisé était peu propre aux opérations de la cavalerie.

Dans sa marche rapide, le Corps Sordet se heurta vite au rideau de cavalerie, extrêmement serré, que les Allemands avaient jeté en avant pour couvrir la marche de leurs Corps d'Armée, dont nous ne soupçonnions pas le dédoublement. Les premières escarmouches eurent lieu à Havelange et à Sorée. La région de Paliseul fut pour un instant déblayée.

Dans ce premier contact, la cavalerie française eut la joie de voir ses ennemis fuir devant elle. Mais nous nous laissâmes souvent tenter par des poursuites hasardeuses qui nous amenaient dans le champ d'action des mitrailleuses d'infanterie. Nos pertes alors devenaient sérieuses, inutilement.

Du 6 au 20 août, le Corps Sordet accomplit un magnifique raid, faisant des randonnées de 130 kilomètres en vingt heures. Il couvrit un vaste circuit qui le mena jusqu'à Gembloux le 19, point extrême d'où sa retraite commença. Malheureusement, un tel surmenage par une chaleur torride épuisa nos unités. Les chevaux étaient fourbus, les hommes las, inquiets et découragés. Partout ils avaient vu l'ennemi, l'avaient attaqué et fait fuir, mais nulle part ils n'avaient pu le saisir, se mesurer avec lui et lui infliger une défaite. L'enthousiasme tombait. La mission de *reconnaissance* n'avait pu, nulle part, être remplie.



*Opérations des 3$^{e}$ et 4$^{e}$ Armées, du 6 au 20 août.* — Nos soldats commençaient à souffrir du manque de nouvelles. Les bruits les plus fantastiques se propageaient : victoire des Belges à Liége, révolution en Allemagne, offensive des Russes, assassinat de M. Poincaré ou du Kaiser.

Les plans d'opérations ouvraient, eux aussi, un vaste champ aux hypothèses. De toutes parts il était question d'offensive, mais quand ? et dans quelle direction ?

En attendant, on marchait ; et ces premières étapes de la veillée des armes donnèrent le critérium de ce que l'on pouvait attendre des troupes. Malgré les fatigues du voyage, l'état de la température, la lourdeur des unités, malgré le peu d'entraînement des réservistes, il n'y avait point de traînards. Chacun tenait à faire preuve de bonne volonté.

Le 8 août, tandis que la 4$^{e}$ Armée, pour réaliser le nouveau dispositif prévu, avançait sa zone de concentration jusqu'à l'Aire, la 3$^{e}$ Armée s'établissait sur le front Flabas-Ornes-Vigneulles-Saint-Baussant. Elle devait être prête soit à agir vers

le nord, la gauche marchant sur Damvillers, soit à contre-attaquer les forces allemandes qui déboucheraient de Metz.

Des Hauts-de-Meuse l'Armée voyait s'étaler à ses pieds la plaine de la Woëvre, et cette plaine mollement accidentée lui paraissait muette, vide et nue à faire impression ! Il n'en était rien ; le drame s'y préparait. Le 9 août, au milieu de la belle et calme journée d'été, de grosses fumées noires s'élevèrent. Dans un repli de terrain, un village déjà brûlait. Ah ! quelle haine s'éveillait dans le cœur de ces hommes dont les pensées allaient si naturellement vers d'autres fermes, vers d'autres villages !

Aussi avec quelle ardeur se mirent-ils à creuser des tranchées, parce que l'ordre venait d'en être donné et que c'était pour eux un moyen d'employer leur activité !

## COMBAT DE MANGIENNES

Des tranchées qu'ils traçaient aux flancs de la côte de Morimont, le 10 août, nos soldats purent assister en spectateurs à la première rencontre. Leur attention, à plusieurs reprises, fut attirée au delà des épaisses forêts qui bordaient la plaine, par de petits nuages blancs qu'on voyait se dissiper à faible hauteur du sol, au moment où le bruit d'un coup de canon faisait lever les yeux. On se battait à Mangiennes.



CAVALERIE FRANÇAISE EN RECONNAISSANCE

Mais d'où venaient ces obus éclatant autour du village ? De si loin il était impossible de le deviner, comme de reconnaître les uniformes de ces longues lignes de tirailleurs qu'on apercevait parmi les gerbes, dans les champs moissonnés. Avançaient-elles ou reculaient-elles en combattant ? Quel était le sens du combat ? Toutes ces questions augmentaient l'angoisse... Mais dans un champ vert on distingua une masse noire. Tout à coup apparurent sur elle quelques petits nuages blancs et ce fut une débandade éperdue de cavaliers. Quel soupir de soulagement ! nos 75 venaient d'entrer en action.

Hélas ! malgré cette intervention heureuse, il n'y avait pas de doute à conserver. Des pantalons rouges battaient en retraite, qui évacuaient Mangiennes. Il en sortait des fermes, des bois, de tous les replis du terrain. Sur la grande route, des convois se formaient. Le soir tombait. Dans le silence émouvant, nos soldats scrutaient la plaine où le sang des nôtres avait coulé, lorsque soudain un chant s'éleva. L'impression était poignante... Des strophes de la *Marseillaise* montaient comme un cantique dans le calme du crépuscule. Un escadron du 14e hussards, ayant rencontré un convoi de blessés, leur avait rendu les honneurs, et ceux-ci répondaient par un serment d'amour et par un acte de foi en clamant les couplets vengeurs de l'hymne immortel.

Or, durant cette journée du 10 août, voici ce qui s'était passé autour de Mangiennes.

Les jours précédents, le village avait été occupé à différentes reprises par des détachements de couverture des 2e et 6e Corps et par le 14e hussards du 4e C. A. Le 9 août, au soir, tandis que la 7e division de cavalerie recevait l'ordre de surveiller la direction Étain-Spincourt, le 4e Corps était chargé de tenir les lisières est des bois de Mangiennes ; et, au milieu de la nuit, deux bataillons du 130e venaient s'y installer en avant-postes.

Le 10 au matin, la division de cavalerie du Kronprinz prononçait un mouvement en avant sur la Chiers et l'Othain, vers Lon-

guyon et Marville. Un détachement ennemi de toutes armes, composé de : un régiment d'infanterie, un bataillon de chasseurs, deux régiments de cavalerie au moins, un groupe d'artillerie et deux sections de mitrailleuses, engagea le combat devant Mangiennes, vers 10 heures du matin. Mais l'infanterie allemandene fit preuve d'aucun mordant. A midi, c'était l'accalmie.



LA HALTE APRÈS L'INCENDIE

A 13 heures, le combat reprit plus loin, vers Villers-les-Mangiennes où se trouvaient des éléments du 2e Corps. Ceux-ci subirent des pertes assez sérieuses en essayant, à plusieurs reprises, de se porter en avant, car, chaque fois, ils tombèrent sous le feu des mitrailleuses. Mais, vers 17 heures, ce fut à Mangiennes que le combat recommença. Les bataillons du 130e se jetèrent à l'assaut avec un entrain admirable ; ils furent arrêtés par la Loison, rivière profonde et froide qui engloutit plusieurs des nôtres, frappés de congestion.

Néanmoins, la charge à la baïonnette progressa ; mais nos pertes furent bientôt terribles. Le 130e put cependant se dégager, car les Allemands, très éprouvés par le feu de notre artillerie, battaient en retraite précipitamment

Le 14e hussards n'eut donc pas à intervenir. Il s'était massé sous les ordres du colonel de Hautecloque, près du lavoir de Mangiennes, et y resta plus d'une heure, sabre au clair, attendant stoïquement. Le colonel avait déclaré : « S'ils poursuivent les blessés, on chargera ». Pourtant le terrain était marécageux, la charge eut été un désastre. Le sacrifice offert ne fut pas accepté, mais le 14e hussards fut récompensé de son dévouement par l'émouvant salut des blessés.

Dans Mangiennes que les Allemands venaient d'évacuer, le 2e Corps put rentrer sans difficultés au soir du 10 août. Mais cette nouvelle ne fut pas connue de la 3e Armée, et le 4e Corps, de son côté, reçut l'ordre de reprendre le village.

Les spectateurs qui, de la côte de Morimont, avaient la veille assisté aux péripéties du drame, furent au milieu de la nuit chargés de cette mission. Au réveil, vers 2 heures du matin, leur commandant qui avait la hantise du ravitaillement en munitions leur fit distribuer des cartouches, et ils partirent le ventre vide, mais les cartouchières remplies. Au débouché du bois, ils prirent une formation d'attaque, avancèrent avec précaution... mais sans difficulté et pour cause ! Le 91e occupait Mangiennes, et tout autour du village, dans de confortables tranchées, s'attendait à recevoir l'attaque des boches, qui ne songèrent même pas à relever leurs blessés ni à enterrer leurs morts.

Les deux Armées (3e et 4e), ce jour là, se soudaient à Mangiennes. Tandis que les combattants de la veille donnaient aux nouveaux arrivants leurs impressions et leurs conseils : se diluer sous le tir de l'artillerie, se tapir derrière les rocs qui offrent une protection efficace, éviter les points de terrain facilement repérables, le général Ruffey proclamait les heureuses initiatives du 2e Corps et le remerciait de l'aide spontanément apportée à ses propres troupes.

Le commandant de la 3e Armée attira l'attention de tous sur la nécessité de se protéger contre les tirs d'enfilade et sur la folie de s'en aller à l'assaut, sans préparation et en formations denses.

Du 12 au 20 août, la leçon fut méditée. On ne revit plus l'ennemi, mais on continuait à le sentir tout proche ; la nuit, on apercevait ses feux. La veillée des armes reprit, interminable.

Le 16 août, la 3e Armée reçut l'ordre de constituer deux groupements. Le 4e et le 5e Corps, avec deux divisions du 6e, s'établirent sur le front Jametz-Étain, prêts à déboucher en direction générale de Longwy, tandis que la 3e division du 6e Corps restait face à Conflans-Briey. Les trois divisions de réserve, renforcées de la 67e, devaient tenter d'arrêter, sur des positions organisées de Toul à Verdun, toute tentative de l'ennemi visant la rupture du front. Le 19 août, ce groupement, augmenté de deux nouvelles divisions de réserve, fut enlevé à la 3e Armée et devint l'Armée de Lorraine, avec mission de masquer Metz.

Quant à la 4e Armée, établie le 17 sur le front Sedan-Marville, sur les lignes de la Meuse et de la Chiers, elle avait envoyé sa découverte jusque vers Virton, Neufchâteau et Maissin, puis, le 19, avait poussé ses avant-gardes sur la Semoy.



*Offensive des Ardennes.* — Le 20 août, la situation était la suivante : au nord, l'Armée belge menacée par onze Corps ennemis avait reçu du Roi l'ordre de se replier sur Anvers. Le Corps de cavalerie Sordet, à bout de souffle, commençait sa retraite. Le généralissime, éclairé par le coup de main de Dinant, avait prescrit à la 5e Armée de remonter sur la Sambre.

Au sud, l'offensive des 1re et 2e Armées subissait un sérieux échec ; le général de Castelnau arrêtait son mouvement et prescrivait la retraite.

Le général Joffre ne renonçait pourtant pas à cette offensive en Luxembourg dont il escomptait la décision par la rupture du front allemand. Le soir du 20 août, il envoyait aux 3e et 4e Armées l'ordre de prendre, dans la nuit même du 20 au 21, une offensive soudaine et violente dans les Ardennes et le Luxembourg belges.

Ces deux Armées constituant le centre de notre ligne étaient en parfaite liaison : la 3e à droite, à cheval et au nord de l'Othain, et la 4e s'étendant avec ses cinq Corps sur les deux rives de la Chiers, entre Sedan et Montmédy. Mais elles restaient en l'air, puisque, à gauche, la marche de de la 5e Armée vers la Sambre laissait ouverte la trouée de l'Oise et que, à droite, Longwy était investi et la région de Briey occupée par l'ennemi sous la protection de Metz.

La 4e Armée, chargée de l'attaque principale, devait se diriger droit au nord, ayant pour objectif la trouée de Neufchâteau. La 3e Armée, marchant aussi vers le nord, devait couvrir le flanc droit de la 4e et pour cela progresser en échelon, la gauche en avant et sa tête à quelques kilomètres en arrière et à l'est de la droite de la 4e Armée. Le but de ce mouvement était de parer à la marche de flanc de l'ennemi à travers la Belgique, en cherchant à percer son centre.

« La bataille qui en résulta — bataille des Ardennes — ne fut pas une bataille de manœuvre, déclare M. Hanotaux, mais une bataille de rencontre où les troupes alignées de part et d'autre en cordon, se heurtèrent de front. L'immensité du champ de bataille (de Givet à Metz), la nature boisée et ravinée du terrain empêchaient les vues et rendaient difficiles les liaisons. Des chocs nombreux se produisirent, mais ces chocs furent séparés, disloqués. »

Cette bataille, qui dura cinq jours, peut se diviser en trois parties. Le 21 août eurent lieu les marches d'approche, le 22 les chocs, les 23, 24 et 25 la retraite, mais une retraite qui ne fut pas une déroute et qui devait conduire à la victoire.



*Les marches d'approche (21 août).* — La journée du 20 avait été une dernière journée d'attente et de préparatifs.

En pleine nuit du 20 au 21, on partit. Des cavaliers, des motocyclistes longeaient les colonnes. Au lever du jour, les généraux, en automobile, gagnaient la tête. Aux carrefours, des patrouilles de dragons fournissaient les renseignements et guidaient les bataillons envoyés en flanc-garde.

On marchait lentement, mais sans arrêt. Il n'était pas question de grand'halte.

La plupart des colonnes pénétrèrent en Belgique ; et le fait de fouler un sol étranger, même ami, exalta les courages, amplifia les espoirs. Un grand débordement de joie accompagnait la traversée des premiers villages où les habitants distribuaient à profusion du tabac, des cigares, des tablettes de chocolat et des canettes de bière.

La marche durait encore vers cinq heures de l'après-midi, lorsque des bruits sourds et lointains firent passer la question : « Est-ce le canon ou l'orage ? » En réalité, c'étaient l'un et l'autre.

L'objectif immédiat de la 4e Armée était la prise de la ligne Namur-Luxembourg en ses points essentiels de Gédinne-Paliseul-Offagne-Bertrix et Florenville.

Tous les éléments de cette Armée purent à peu près atteindre les objectifs prévus. De la droite à la gauche, le 2e Corps, toujours en liaison avec le 4e Corps de la 3e Armée, arriva à Virton où il se serait installé si le bourgmestre ne l'avait prévenu de la présence d'une division allemande autour de la ville ; le Corps colonial était à Gérouville lorsqu'il apprit que les Allemands se trouvaient à deux kilomètres ; le 12e C. A. n'avait pu atteindre Florenville, ayant été sérieusement attaqué de flanc vers Izel-Jamoigne ; le 17e était parvenu à quelques kilomètres au sud de Neufchâteau, que l'ennemi occupait, et les 11e et 9e C. A. arrivaient sur le front Bohan-Offagne-Bertrix. Là aussi, l'ennemi était proche ; il avait débarqué 50.000 hommes à Libramont.

A la 3e Armée, les objectifs étaient atteints et, le soir, des contacts étaient pris aux avant-postes.



OPÉRATIONS DES 3e ET 4e ARMÉES (20 AOUT 1914)



*Les chocs* (*22 août*). — Pour la journée du 22, l'ordre portait : « L'ennemi sera attaqué partout où il sera rencontré. » Or, de cet ennemi, on savait seulement qu'il devait être très proche. La journée ne pouvait pas se passer sans rencontres.

Le général de Langle de Cary donna à la 4e Armée la directive de « marcher droit devant soi » : chaque Corps d'Armée reçut comme zone d'action une étroite bande d'un terrain assez difficile.

Les colonnes se mirent en mouvement d'assez bonne heure, mais un brouillard épais prolongea la nuit, ou du moins l'obscurité, assez tard dans la matinée. Les premières pauses en furent facilitées, mais ces matins-là, en été, promettent des journées chaudes. Chacun le prévoyait ; l'enthousiasme n'en était pas moins grand. La veillée des armes avait pris fin, c'était l'action attendue et si longtemps espérée.

A la gauche de la 4e Armée, le 11e Corps et une partie du 9e livrèrent à Paliseul et à Maissin de furieux combats, mais ne purent dominer l'adversaire et durent reculer au sud de la voie ferrée.

Au centre, les 17e et 12e Corps, qui avaient pour objectif le front Jéhonville-Libramont, partirent en liaison l'un avec l'autre, mais d'importantes forêts les séparaient et la liaison se perdit. Il en résulta que la 66e brigade, avec trois groupes d'artillerie, se trouva presque cernée dans les bois

de Luchy. Les obus pleuvaient. De tous côtés on cherchait une introuvable issue. Les bataillons tournaient dans ce bois comme des lions dans une cage en flammes. Démoralisée, après avoir perdu tous ses cadres, cette brigade dut se retirer sur Bouillon et son repli entraîna le repli de tout le 17e Corps. Un vide se creusait donc entre celui-ci et le 12e Corps qui n'avait pu réussir à progresser vers Neufchâteau.

A droite, le Corps colonial livrait de violents combats où son énergie, son courage et son sublime entrain ne trouvèrent pas leur récompense. Devant atteindre des objectifs divergents, il vit ses colonnes perdre leur liaison à la traversée des bois, et il vint se heurter à des forces supérieures qui le décimèrent à Rossignol, à Saint-Vincent, à Tintigny.

Ainsi un second vide se creusait dans la ligne de la 4e Armée et celui-ci mettait en péril le 2e Corps qui, de Meix-devant-Virton, s'était dirigé vers Virton où il était tombé dans un « guêpier ». Devant un ennemi retranché et supérieur, le vaillant 2e Corps put quand même lier son action à celle du 4e Corps, avec lequel il assurait la liaison de la 3e Armée.

Cependant, malgré cette journée tragique, le front de la 4e Armée n'avait pas fléchi ; il s'étendait de Paliseul à Virton. Si nos pertes avaient été terribles, l'ennemi les avait si chèrement payées qu'il ne songeait pas à nous poursuivre. Notre repli ne devait pas être la conséquence d'une défaite de la 4e Armée.



*Combat de Virton (22 août).* — La 3e Armée, le 22 août, devait marcher en échelon vers le nord, pour appuyer l'offensive de la 4e Armée et protéger son flanc. Le 4e Corps devait traverser Virton, le 5e dégager Longwy et le 6e s'opposer à des attaques de troupes allemandes débouchant des Camps retranchés de Thionville et de Metz. Plus au sud, la division de cavalerie et la division de réserve avaient à défendre les Hauts-de-Meuse et Verdun.

Le 4e Corps se mit en route sur deux colonnes, la 8e division par Virton avec objectif ultérieur : Etalle, la 7e à droite par Gomery, objectif : Ethe.

Nos renseignements sur l'ennemi signalaient des mouvements sans importance dans cette région. Ce n'était pas l'avis du colonel de Hautecloque, commandant le 14e hussards, malgré que le pays fut peu propice aux reconnaissances, ni celui des habitants de Virton où le 115e régiment d'infanterie portait ses avant-postes.

La 8e division devait quitter Virton de grand matin. Les habitants regardaient passer les soldats français et leur donnaient des œufs, du lait, du café généreusement additionné de rhum, des bols de bouillon et du tabac. Partout flottaient des drapeaux de la Croix-Rouge et les couleurs belges.

Le général Boëlle installait, vers 6 heures, son poste de commandement à l'Hôtel de Ville.

Mais déjà le 130e, avant-garde de la division, était arrêté avant d'avoir pu prendre pied solidement sur le plateau qui domine Virton, au nord. Dans les rues, les régiments qui suivaient, ne pouvant plus avancer, formèrent les faisceaux. Le brouillard était épais et l'on entendait à peine quelques lointains coups de fusils. Tout à coup, les premiers blessés arrivèrent. Les postes d'ambulances s'organisèrent ; les curieux faisaient cercle alentour.

Cependant, il fallait sortir de ce défilé. Le 124e reçut l'ordre de se déployer à la lisière. Dans la campagne, le brouillard empêchait de voir à vingt pas, mais la fusillade devenait plus nourrie et les premières bandes de mitrailleuses commençaient à crépiter. On voulait tirer, mais sur quoi ? On ne voyait rien. Et puis le 130e était en avant ! Soudain, sur la crête la plus proche, apparurent les premiers casques à pointes. Derrière les lignes de tirailleurs couchés, les chefs de section s'agitaient pour entraîner leurs hommes. Ils n'avancèrent pas longtemps, car notre tir se déclancha. Puis, baïonnette haute, nos fantassins s'élancèrent. Ils furent arrêtés par les mitrailleuses et contraints de s'aplatir dans les avoines. Ce n'était pas un abri ; les chefs tombèrent !

Les deux infanteries restèrent accrochées. L'artillerie ne pouvait tirer à cause du brouillard. Quand celui-ci se dissipa, le bombardement de Virton commença. Cependant, dans les rues de la ville, d'ordinaire si calme, il n'y eut pas d'affolement. Les Belges, aimablement, guidaient et soutenaient les blessés vers les hôpitaux hâtivement constitués.

La 8e division n'avait pu déboucher de Virton, mais du moins réussit-elle à maintenir la lutte en avant. Lorsqu'elle dut l'abandonner, le général

Boëlle fit entrer en action toute l'artillerie dont il disposait. Ainsi nos fantassins, à 17 heures, purent rentrer dans Virton, tandis qu'une belle charge du 117e rejetait l'ennemi dans les bois.

Pendant que la 8e division tenait tête victorieusement, en liaison étroite, à sa gauche, avec le 2e Corps de la 4e Armée, à sa droite la 7e division se trouvait compromise, car le 5e Corps qui devait protéger son flanc droit se laissa absorber par Longwy. Après que le 14e hussards eut délogé l'ennemi d'Ethe, l'avant-garde de la 7e division traversa le village et le dépassa. Dans le brouillard, elle tomba sur la lisière des bois où elle se fit hacher. Une attaque du 101e sur Belmont lui permit pourtant de conserver Ethe, mais le repli du 5e Corps entraîna son propre repli ; et le soir, après la retraite, les malheureux blessés abandonnés à Gomery subirent les effets de la « furor teutonicus ». Ils furent brûlés et fusillés avec des raffinements de cruauté.

Dans cette journée du 22 août, le 4e Corps s'était bien comporté au baptême du feu. Il avait failli remporter un succès et l'échec ne lui était pas imputable. En tout cas, son adversaire était particulièrement touché puisque le Ve Corps allemand, qui lui avait été opposé, dut disparaître pendant plusieurs jours afin de se reconstituer.

Ce fut le 5e Corps qui causa l'insuccès. Chargé de marcher vers le nord en échelon et à droite du 4e C. A. et de masquer Longwy, il se laissa attirer par cette malheureuse, mais héroïque place forte, isolée déjà le 2 août, investie depuis le 20 et bombardée depuis la veille, et qui résistait encore, sans autres ressources que l'énergie de son gouverneur, le colonel Darche. Le 5e Corps, pour la sauver, lança trois attaques successives. Toutes échouèrent ; et le 5e Corps dut se replier vers les Hauts-de-Meuse sans avoir pu rétablir sa liaison avec la 7e division.

A l'aile droite de la 3e Armée, comme l'avait prévu le général Ruffey, eut lieu l'effort principal de l'ennemi. Celui-ci trouva devant lui le 6e Corps, qui lui infligea des pertes terribles, en luttant avec héroïsme contre des forces trois fois supérieures. Là, ce fut l'inaction de la 7e division de cavalerie qui fit perdre au 6e Corps les résultats de ses efforts. La 40e division, sous les ordres du général Hache, qui avait tenu tête aux trois divisions ennemies du XVIe Corps, et contre laquelle le Kronprinz lança sa dernière réserve, menacée alors sur son flanc du côté de Briey, dut se replier.

Le 22, au soir, malgré le courage déployé, les objectifs n'étaient atteints ni par la 4e Armée ni par la 3e Armée. Tant de belles attaques avaient échoué parce qu'elles avaient été insuffisamment ou mal prépa-



VILLAGES INCENDIÉS PAR LES ALLEMANDS

rées par l'artillerie, parce qu'elles s'étaient heurtées à des positions solidement organisées, parce qu'elles avaient manqué de liaison et peut-être surtout de direction d'ensemble.



*Le repli du 23 au 25 août.* — Malgré cette série d'échecs qui n'avait nullement compromis le moral des troupes, les généraux de Langle de Cary et Ruffey songeaient à reprendre l'offensive. Nul chez nous n'avait l'impression que la partie fût perdue. Nous avions dû surmonter des difficultés insoupçonnées, nous nous étions heurtés à des organisations défensives puissantes; des mitrailleuses innombrables avaient surpris et fauché des sections entières, mais notre artillerie faisait merveille; en arrière, nous retrouverions les tranchées déjà préparées et surtout, maintenant qu'on était prévenu, nous nous tiendrions sur nos gardes. Les replis s'étaient effectués sans désordre; les unités s'étaient reconstituées et occupaient de nouvelles positions ; on manœuvrait.

Ainsi commença et se poursuivit le mouvement en arrière des deux Armées, du 23 au 25 août : dans la nuit les deux généraux avaient donné leurs ordres pour la reprise de l'offensive ; mais, avant que les ordres fussent reçus, la retraite méthodique était déjà entamée sur la première ligne qui s'offrait naturellement pour nous servir de point d'appui : la ligne de la Meuse.

A la 4e Armée, dans la matinée du 23, le général de Langle espéra un moment pouvoir repartir en avant, mais tous ses Corps n'étaient pas capables de lui obéir; et si l'ennemi manquait d'ardeur pour engager une poursuite, du moins il se montrait de plus en plus supérieur en nombre. Enfin, par malheur, les populations s'enfuyaient devant la menace allemande et les routes étaient encombrées.

A gauche, le 9e Corps tint vigoureusement tête à Houdremont, et le 11e put se replier en combattant. Mais, au centre, le 17e très éprouvé et déjà en désordre à Bouillon, ne pouvait que chercher à se réorganiser. Le 12e, malgré sa belle attitude, était entraîné en arrière, et avec lui le vaillant Corps colonial, et le 2e Corps, qui maintenait solidement la liaison avec la 3e Armée.

Le soir du 23, la 4e Armée tenait la ligne Viesse-Bouillon-Messincourt-Saint-Walfroy-Villers-la Loue, et le général de Langle de Cary voulait l'y maintenir pour le lendemain. Mais le 24, ayant connaissance de la situation, il dut se résigner à céder pied à pied le terrain. Après deux journées de pénible retraite, son Armée s'établissait derrière la Meuse, entre Mézières et Stenay.

La 3e Armée, le soir du 22, avait pris ses positions sur la ligne de la Chiers, déterminée par Houdrigny-Virton-Vézin-Villers-le-Rond-Longuyon-Arrancy-Spincourt. L'Armée du Kronprinz était très supérieure en nombre. Mais le général Ruffey combinait quand même contre elle une manœuvre de tenaille avec ses deux ailes, manœuvre qui lui permettait d'agir vigoureusement tout en ménageant son centre, le 5e Corps, si durement atteint. Cette manœuvre, il ne put l'accomplir. En effet, dès le 24, le G. Q. G., au courant de l'échec sur la Sambre, et jugeant la situation d'ensemble, avait dû ordonner le repli sur le front général de Montmédy-Damvillers-Azanne. A droite, l'Armée de Lorraine occuperait les Hauts-de-Meuse, au nord et au sud de Verdun.

Cependant, le général Ruffey avait le sentiment très net des coups qu'il pouvait encore porter à l'ennemi, et il voulait tout tenter. Le résultat fut un peu de flottement dans les ordres donnés, et une reprise de l'offensive où s'illustrèrent le 4e Corps à Marville et l'Armée de Lorraine à Étain, le 25 août. Ces succès ne furent pas assez décisifs pour modifier les intentions du Commandement, et la 3e Armée acheva sa retraite sur la Meuse, où elle arriva, le soir du 25 août, dans un extrême état de fatigue.



Ainsi finissaient, malheureusement, les opérations des 3e et 4e Armées, autour de Virton. Elles constituent le panneau central du tragique tryptique dont les volets s'appellent Charleroi et Morhange, et dont les couleurs de cendre et de sang demeurent enveloppées de mystère. Dans la violence du choc, les pertes avaient été extrêmement sérieuses ; dans la nécessité du repli, des milliers de blessés durent être abandonnés ; à cause de la rapidité des événements, le nombre des prisonniers fut considérable. Considérable aussi celui des disparus !

Cependant l'échec ne brisa pas la confiance : Dès lors, la victoire était assurée. On avait soutenu, jadis, que du premier contact dépendrait le sort de la France : vainqueurs, nos troupiers iraient d'un seul bond jusqu'à Berlin; vaincus, la déroute les ramènerait au sud de la Loire! Cette guerre allait être une suite ininterrompue de surprises.

Le calme, l'ordre, l'obéissance, le dévouement, l'union, rien chez nous ne fut atteint. Et la même force mystérieuse qui avait réuni les hommes, conduit les trains, groupé les Armées, continua, dans le même mystère, de réunir les forces, de diriger les marches, de reconstituer les unités. Puis, un matin, sortant de sa tour d'ivoire, celui dont elle émanait et qui représentait la France, prenant ses responsabilités, s'écria : « Ici, il faut arrêter l'ennemi ou mourir ! »

La Marne allait être le fossé fatal à l'invasion.

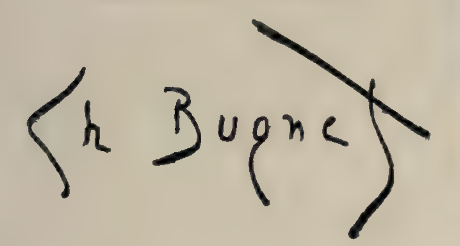




Photo H. Manuel.

LIEUTENANT PSICHARI

## COMBAT DE ROSSIGNOL

Au matin du 22 août, la 3e division coloniale (1re et 3e brigades) s'avançait en une seule colonne de Gérouville sur Neufchâteau, tandis que, à sa gauche, la 5e brigade suivait une route parallèle et distante de moins de 10 kilomètres, vers Suxy et Neufchâteau. L'autre division du Corps colonial (2e division) était en réserve d'Armée et ne devait pas dépasser Jamoigne. A droite, une division du 2e Corps marchait sur Léglise par Bellefontaine et Tintigny, ce qui l'eût conduite, vers 8 heures, à une lieue de Rossignol, que la 3e division coloniale devait atteindre vers 7 heures.

L'étape prévue était d'une quarantaine de kilomètres ; et bien que l'ordre préparatoire, reçu dans la nuit, portât qu'on attaquerait l'ennemi partout où on le rencontrerait, on ne semblait, en fait, ni au Corps d'Armée ni à la division, croire à un engagement sérieux avant le lendemain ou le surlendemain : les aviateurs avaient signalé l'avant-veille seulement, et au delà de Neufchâteau, des colonnes ennemies défilant vers le nord-ouest. Sans doute espérait-on, par une avance rapide, surprendre l'ennemi en pleine manœuvre et tomber dans son flanc.

La veille, on avait marché durant presque tout le jour; les hommes ayant à peine eu le temps de manger, étaient arrivés au cantonnement par une pluie battante, harassés de fatigue.

A l'aube, on était reparti; et déjà, à 7 heures, l'avant-garde de la 3e division — un demi-escadron du 6e dragons, trois bataillons du 1er colonial, une batterie du 2e régiment — atteignait Mesnil-Breuvannes, à moins d'une lieue de Rossignol, et le gros de la division, à trois kilomètres en arrière, arrivait à Saint-Vincent. Le général Lefèvre, commandant le Corps d'Armée, avait rejoint en tête de la colonne le général Raffenel, commandant la division, et le colonel Montguers, de l'artillerie divisionnaire. L'état-major du C. A s'était arrêté à Saint-Vincent et rédigeait les ordres pour la journée. On allait cantonner à Neufchâteau, et déjà « les campements » étaient prêts à partir. Bien que quelques cavaliers eussent été signalés à l'est, on affichait une sécurité absolue.

Le brouillard s'était levé et le temps s'annonçait très beau.

Tandis que le général commandant de Corps regagnait en automobile son poste de commandement, le général Raffenel reprenait à cheval la route de Mesnil. Le général Rondony, commandant la 3e brigade, était en tête du 2e colonial que suivait la compagnie du génie, l'artillerie divisionnaire, le 3e colonial et l'artillerie de Corps encadrée par le 3e colonial.

Le général Montignault, chef de la 1re brigade, était avec l'avant-garde, qu'il commandait.

Vers 7 h. 1/2, la tête de cette avant-garde allait dépasser le village de Rossignol et s'engager dans la forêt de Neufchâteau, lorsque des coups de feu partirent d'un petit bois à l'ouest de la route, simple engagement de patrouilles, pensa-t-on. La cavalerie en fit son affaire et l'escadron, à la suite du peleton de tête qui poursuivait l'ennemi, s'engagea dans les bois. Le bataillon Berteaux-Levillain, du 1er colonial, y arrivait peu après.

Cependant, à moins d'un kilomètre de la lisière, les dragons sont arrêtés par une vive fusillade et obligés de mettre pied à terre, les taillis à droite et à gauche de la route étant impraticables.

L'infanterie intervient, avec ordre de pousser la marche vigoureusement. Mais elle se heurte presque aussitôt à des tranchées dissimulées dans la forêt et défendues par de l'infanterie avec des mitrailleuses. Une lutte très violente s'engage; les tranchées les plus avancées sont enlevées à la baïonnette ; mais sur la route qu'on n'arrive pas à dégager assez vite, les unités de soutien se trouvent exposées à des feux d'enfilade et subissent en quelques instants des pertes sensibles. Il y a un moment d'hésitation. Le lieutenant-colonel Vitard, quoique blessé, se précipite en avant. Déjà le 3e bataillon arrive, et, grâce à l'énergie et à la vigueur de son chef, le commandant Rivière, rétablit le combat. Les compagnies déployées en échelon à l'ouest de la route s'efforcent de contenir l'ennemi, qui semble vouloir déborder de ce côté. Deux compagnies du bataillon Quinet (1er bataillon) sont engagées à droite et combattent sous bois. Il n'y a bientôt plus à l'avant-garde aucune troupe fraîche disponible ; on apprend que les trois chefs de bataillon sont tombés et, avec eux, beaucoup d'officiers et les meilleurs soldats.

Le général Raffenel, entendant la fusillade, a pressé l'allure. Il est venu jusqu'à l'entrée de la forêt, où un peu après 9 heures le général Montignault lui rend compte de la situation : le 1er colonial, quoique très éprouvé, tient toujours. Mais l'ennemi, qui progresse sans cesse par les ailes, menace de le déborder. Il est nécessaire de l'appuyer en toute hâte.

Aussitôt, le général Raffenel envoie au général Rondony l'ordre de porter le 2e colonial en soutien du 1er colonial, dans la forêt.

Le général Rondony, en tête du gros, est arrivé à Rossignol. Le 2e colonial et l'artillerie divisionnaire sont arrêtés en colonne sur la route, qui s'allonge toute droite entre deux rangées d'arbres jusqu'à la Breuvanne. On ne sait encore pourquoi le 3e colonial, qui devait marcher derrière l'artillerie, n'a pas suivi. Par contre, le 3e chasseurs d'Afrique, cavalerie de Corps, avait rallié, par Termes, la division, et était rassemblé à l'ouest de la route, attendant de pouvoir traverser la forêt derrière l'avant-garde, conformément aux ordres venus du Corps d'Armée.

Pour ne pas laisser la cavalerie et l'artillerie sans soutien, le général Rondony obtient de garder auprès de lui, à Rossignol, le bataillon Rey, tandis que le bataillon Richard à droite, le bataillon Wehrlé à gauche, gagnent la forêt, d'où reviennent de longues files de blessés.

C'est alors seulement qu'un officier d'état-major, envoyé au-devant du 3e colonial et qui est allé jusqu'à Mesnil-Breuvannes sans le trouver, rend compte que l'artillerie ennemie tirant d'Orsainfaing, ou peut-être même d'Harmsart, a déjà depuis longtemps ouvert le feu sur le pont et qu'au delà on aperçoit des éclatements sur Saint-Vincent. Cette canonnade sur la droite pouvait être grosse de conséquences. Le général Raffenel, n'ayant de ce côté aucune nouvelle du 2e C. A., non plus que de la 5e brigade à gauche, en venait à se demander si sa 3e division n'était pas complètement découverte et menacée d'être prise de flanc.

De fait, le 2e C. A. était parti avec trois heures de retard et n'avait pas pu déboucher de Bellefontaine sur Tintigny, où l'ennemi l'avait précédé. C'est ainsi qu'au sortir de Saint-Vincent, vers 9 h. 30, le 3e colonial avait été pris sous le feu de l'artillerie allemande. Il avait dû dégager la route et se déployer au sud de la Semois, tandis qu'en arrière le 7e colonial prenait position à l'est du village, pour protéger l'artillerie de Corps et parer à un mouvement tournant de l'ennemi. La 3e brigade se trouva engagée de la sorte, à l'insu du général Raffenel et du général Rondony lui-même, dans un combat distinct de celui de Rossignol.

Le 3e colonial, cependant, avait réussi à faire passer un bataillon (3e bataillon, commandant Mast), au nord de la Semois. Mais à peine les sections ont-elles franchi le pont, l'une après l'autre au pas de course, que le pont est détruit. Pour traverser la rivière, il faut aller maintenant, par un long détour, jusqu'au village de Termes, à

plus de 3 kilomètres à l'ouest. En fait, aucun autre élément de la division ne passera plus la Semois; et des cinq escadrons, sept bataillons, trois groupes qui sont à Rossignol, attendant toute la journée un secours qui n'arrivera pas, bien peu de survivants réussiront à se dégager.

Vers 11 heures, au moment où l'entrée en ligne du bataillon Mast peut faire espérer l'arrivée prochaine du reste de la division, la situation n'apparaît pas aussi tragique au général Raffenel : dans la forêt de Neufchâteau, les cinq bataillons de la 1ʳᵉ brigade tiennent tête à l'ennemi; à 400 mètres de la lisière, en avant de Rossignol, le bataillon Rey s'est établi en soutien. Derrière ce repli, les éléments les plus éprouvés du 1ᵉʳ colonial viennent se reconstituer au sortir des bois ; la compagnie du génie a l'ordre de préparer la mise en état de défense du village, pour servir de point d'appui le cas échéant; au sud, l'artillerie a dégagé la route et cherche des positions pour soutenir au besoin le recul de l'infanterie, car elle ne peut lui être directement utile dans un combat en forêt ; déjà une batterie ennemie s'est montrée à moins d'un kilomètre sur la gauche; elle est aussitôt prise à partie par le capitaine Puel et mise hors de combat; le régiment de chasseurs d'Afrique est venu se former en colonne d'escadrons à l'est de la route, avec mission de protéger l'artillerie et de surveiller tout particulièrement l'est, qui reste le point inquiétant. Le général, qui a transporté son poste de commandement à la sortie sud de Rossignol, près du bois du Château, rédige un premier compte rendu au Corps d'Armée. On a dit — car le document n'est jamais parvenu — que, s'il ne cachait pas la gravité de la situation, le général exprimait du moins l'espoir de tenir sur place, d'autant qu'au moment même une certaine accalmie se manifestait dans le combat.




COMBAT DE ROSSIGNOL

Un peu après 11 heures, le commandant Petit, du 3ᵉ groupe de l'artillerie divisionnaire, signale qu'il aperçoit des gros d'infanterie ennemis défilant à 3.000 mètres dans la direction de Tintigny. L'artillerie, aussitôt mise en batterie, ouvre le feu. Mais déjà, à quelques centaines de mètres plus loin, la reconnaissance du capitaine Cherrier a été mitraillée et dispersée. Presque en même temps une salve de fusants éclate au-dessus de l'état-major de la division. La direction sud-est-nord-ouest du tir ne laisse plus de doute : l'ennemi est à Tintigny. De ce côté, la route de retraite est menacée, mais du moins pouvait-on croire encore le champ libre à l'ouest, vers Termes et Frenois.

Le général Rondony a appelé à Rossignol le bataillon Mast, du 3ᵉ colonial, le seul de sa brigade dont il dispose ; il a envoyé une compagnie (11ᵉ compagnie, capitaine Collin) prolonger à droite le bataillon Rey, face à la forêt. A peine cette compagnie se montre-t-elle sur la crête, à l'ouest de la route, qu'une batterie ennemie ouvre, directement, sans réglage préalable, le feu sur elle. En même temps, une ligne de tirailleurs ennemis apparaît à la lisière de la forêt. On fait face à la nouvelle direction.

Vers 14 heures, les Allemands sont décidément maîtres des bois.

Les éléments de la 1ʳᵉ brigade, rejetés les uns après les autres, avaient été ralliés par les officiers encore valides. A gauche, vers la cote 342, ils faisaient encore face à l'ennemi, qui menaçait de tourner, par l'ouest, la position de repli.

Tout en poursuivant le combat de front, les Allemands s'infiltraient sous les bois, qui forment un arc de cercle autour de Rossignol, et, par l'ouest et l'est à la fois, cherchaient à nous déborder. Ils concentraient sur le village le feu de leur artillerie, qui, à partir de 15 heures, devient effroyable. Nos batteries ripostent furieusement;

mais obligées de répondre à des coups qui leur arrivent de front, sur les deux faces et par derrière, nos pièces sont réduites à pivoter sur place pour tirer dans toutes les directions. Nous avons maintenant l'impression d'être enveloppés. Sans doute était-il déjà trop tard pour se dégager. Quoi qu'il en soit, le commandement ne paraît pas avoir voulu se résoudre à la retraite, espérant toujours des renforts qui n'arrivent plus. Seuls les chasseurs d'Afrique, grâce à une manœuvre opportune, conduite avec l'idée de tourner l'ennemi par Breuvanne et de surprendre son artillerie, avaient été ramenés à temps au sud de la Semois. Tout le reste, génie, artillerie, infanterie, continuait la lutte stoïquement, autour du village en flammes.

L'ennemi surgit enfin des bois. Au nord de Rossignol, il est encore contenu à plusieurs centaines de mètres par le feu des compagnies qui épuisent sur lui leurs munitions. Mais, vers 16 heures, des mitrailleurs allemands se glissent au sud et prennent les nôtres à revers. Il faut reculer jusqu'au village, où les généraux Montignault et Rondony, aidés de quelques officiers, arrêtent les débris des sections, les regroupent, les réencadrent tant bien que mal, puis les répartissent sur les différentes faces du point d'appui, qu'elles continuent de tenir solidement. Un premier centre de résistance, le plus important, comprend Rossignol et le bois du château, sous les ordres du général Rondony. Un autre est constitué par un petit bois plus au sud où se tient le général Montignault. Entre les deux, aux abords de la route, l'artillerie tire sans arrêt.

Le colonel Guérin, avec ce qui reste du 1er colonial, s'est replié à l'ouest du village ; sur le front nord se trouve le commandant Rey avec le 2e colonial, et derrière lui le capitaine Laurans, de l'état-major de la division, avec des fractions qu'il a spontanément ralliées.

Au sud-est, des compagnies du bataillon Mast se reforment et font face en même temps au nord et à l'est ; la section de mitrailleuses du lieutenant Septans se trouve en avant du château. En arrière, contre le mur des communs, sur le bord de la route, une pièce de 75 est en batterie. Celui qui l'a amenée là, sous un intense bombardement et qui, par son courage héroïque, fait l'admiration de tous, c'est le lieutenant Psichari, le petit-fils de Renan, le mystique auteur de *l'Appel aux Armes* et du *Voyage du Centurion*, « belle âme de soldat, modèle de devoir », écrit son colonel.

Pendant plus d'une heure, sous un bombardement qui ne cesse pas, le général Raffenel a attendu anxieusement du secours. Vers trois heures de l'après-midi, il s'est éloigné avec son chef d'état-major, se dirigeant vers l'artillerie, au sud du petit bois. En cours de route, le commandant Moreau est blessé. Le général continue seul. On ne l'a plus jamais revu. Les Allemands ont affirmé plus tard avoir enseveli le corps d'un général français dans les prairies qui bordent la Semois.

Dans Rossignol et sur les lisières, la lutte continue. Mais, bientôt, à son tour, celui qui était l'âme de la défense et qui, par son endurance et sa crânerie, galvanisait tous les cœurs, le général Rondony, disparaît, mortellement atteint. Autour de lui tombent l'un après l'autre le général Montignault, grièvement blessé, le colonel Gallois, du 2e colonial, tué, et le commandant Wehrlé, tué ; les commandants Mast et Rey, blessés ; des capitaines et des lieutenants, parmi lesquels Psichari frappé sur sa pièce ; et, avec les officiers, des soldats par centaines qui ne veulent pas s'avouer vaincus.

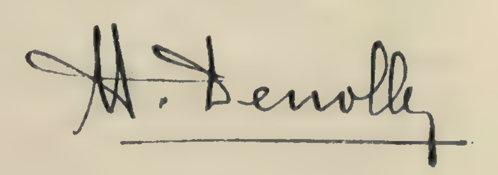
Jusqu'à 18 heures, la résistance se prolonge ; les Allemands ne sont plus qu'à quelques centaines de mètres ; l'artillerie tire encore. Le colonel Montguers tombe blessé au milieu du 1er groupe, qui, sous l'admirable conduite de son chef, le commandant Lotte, contient l'ennemi à l'est de la route. Le lieutenant Vial, du 1er colonial, excite encore ses hommes de la voix et du geste. Le lieutenant Chaumel épuise ses munitions et essaie d'échapper à l'encerclement. Mais l'ennemi tient maintenant Mesnil-Breuvanne et Termes. Il arrive du



MITRAILLEUSE ALLEMANDE

nord, de l'est, du sud : son infanterie couronne les crêtes.

C'est la fin. De tous côtés du champ de bataille retentit le « cessez le feu ». Un clairon du 2e colonial sonne une dernière fois « en avant ! ». Autour des 2e et 21e batteries, l'assaut allemand brise une dernière et vive résistance. Puis le silence se fait peu à peu sur ce champ de bataille, où agonisent tant des nôtres. Le soir tombe et c'est à peine si, à la faveur de l'obscurité, quelques centaines d'hommes pourront, par petits groupes, s'échapper et rejoindre nos lignes. Les autres : un général, trois colonels, une centaine d'officiers et plus de cinq mille hommes, dont un grand nombre de blessés, tomberont aux mains de l'ennemi. Mais dans une lutte inégale, ils viennent de sauver l'honneur. Et leurs glorieux drapeaux ne seront pas prisonniers. Des mains pieuses les ont enterrés sur le champ de bataille. Ce sont des mains françaises, qui, plus tard, recueilleront ces reliques sacrées.





VIII

# VERS CHARLEROI
## Concentration de la 5e Armée



QUOIQU'ON en ait dit, la violation du Luxembourg d'abord, de la Belgique ensuite, ne devait pas laisser de doute dans l'esprit du Haut Commandement sur le sens au moins, sinon sur le développement, de la manœuvre allemande. Le général en chef était décidé, dès le premier jour, à porter son principal effort dans la partie nord du théâtre d'opérations.

Le général Lanrezac, qui commandait la 5e Armée, aile gauche du dispositif général, avait reçu l'ordre de grouper ses Corps (1er, 3e, 10e et 11e C. A.) de manière à pouvoir agir en forces contre un ennemi qui déboucherait de Mézières, ou, le cas échéant, à passer lui-même la Meuse, en liaison avec la 4e Armée. Un groupe de divisions de réserve (général Valabrègue : 51e, 52e, 69e D. R.), qui s'ajoutait à la 5e Armée vers l'ouest, recevait la mission d'organiser une position autour de Vervins, afin d'assurer notre débouché face au nord ou face à l'est suivant les circonstances. Pour prévoir et prévenir ces événements, un Corps de cavalerie (général Sordet : 1re, 3e, 5e, D. C.), rassemblé à l'est de Mézières, était envoyé, dès le 5 août, reconnaître les mouvements ennemis dans la région au nord de Neufchâteau (Luxembourg belge). Les divisions du général Sordet étaient ainsi entrées les premières en Belgique, accueillies partout avec enthousiasme. Dès le 8 août, elles avaient franchi la Lesse, et le soir, elles étaient à 10 kilomètres de Liége, après avoir parcouru plus de cent kilomètres en deux étapes. Elles n'avaient rencontré aucune résistance sérieuse. Les cavaliers allemands se dérobaient; tout le pays, du sud-ouest de la Meuse à l'Ourthe, paraissait vide d'infanterie. Le général Sordet ramenait le 9 août le gros de ses forces dans la région de Rochefort, et il s'arrêtait enfin derrière la Lesse, dont le 45e régiment d'infanterie gardait les passages.

Le 10 août, les débarquements de la 5e Armée étaient presque achevés. Les 3e, 10e et 11e Corps assuraient la garde des ponts de la Meuse, le 11e C. A. vers Mouzon, le 10e vers Sedan, le 3e jusqu'à Mézières. Le 1er Corps d'Armée les couvrait au nord, dans la région Mézières-Rocroi.

On savait déjà le 10 août que les Allemands avaient poussé autour de Liége et derrière l'Ourthe les éléments de sept ou huit Corps d'Armée, et qu'environ deux divisions de cavalerie ennemie étaient au contact des avant-postes de l'Armée belge, rassemblée derrière la Velpe.

Le général Lanrezac, qui pressentait tout le danger de cette menace allemande sur la Meuse, demandait à s'étendre vers le Nord et à se garantir d'une surprise en portant le 1er Corps d'Armée dans la direction de Givet. Il y était autorisé; et le général Franchet recevait l'ordre, dès le 12, de partir le lendemain pour se trouver, le 14, à l'est de Philippeville, avec mission de s'opposer aux tentatives de l'ennemi s'il cherchait à franchir la Meuse entre Givet et Namur.

Le Haut Commandement ne négligeait pas, autant qu'on l'a dit, la 5e Armée ; et s'il est vrai qu'il cherchait ailleurs la victoire, il ne pensait pas qu'elle pût être obtenue sans la participation de son Armée de gauche.

Le Corps de cavalerie, qui n'avait pas davantage rencontré de résistance dans la zone Gedinne-Neufchâteau-Paliseul, recevait l'ordre de se porter définitivement au nord de l'Armée Lanrezac, tandis que les 37e (général Comby) et 38e (général Muteau) divisions d'Algérie, nouvellement débarquées, étaient acheminées vers la Belgique.

Le Haut Commandement n'entrevoyait peut-être pas encore le développement de la manœuvre allemande au delà de la Meuse. Mais le général en chef souhaitait évidemment que nous fussions en état d'intervenir sur le front Beauraing-Gédinne-Paliseul, c'est-à-dire au débouché des Ardennes belges, où il comptait bien trouver la droite ennemie.


LE PONT D'YVOIR

Les 14 et 15 août, l'ordre de la marche en avant était impatiemment attendu au Quartier Général de Rethel. Mais le général Joffre répétait qu'il ne voulait attaquer que « toutes forces réunies »; et, si la 3ᵉ Armée était prête, la 4ᵉ ne se trouvait pas encore à pied d'œuvre. L'ennemi semblait se retrancher derrière l'Ourthe. On pouvait croire alors que son demi-échec à Liége était pour quelque chose dans cette prudente réserve. Faut-il penser que ce n'était là qu'un piège tendu à la « furie française », et que nous dûssions faire le jeu de l'Allemagne en nous aventurant trop vite au-delà de la Sambre? Il est permis d'admettre également que l'adversaire achevait de tout assembler, de tout régler dans le détail, pour que, l'heure venue, la grande pensée de Schlieffen, la manœuvre enveloppante, se révélât dans toute son ampleur.

Il était maintenant avéré que les Allemands avaient douze ou treize Corps d'Armée en Belgique. Encore omettait-on quelques Corps d'Armée actifs, non identifiés, et cinq ou six Corps de réserve. La question était de savoir combien d'unités se préparaient à passer la Meuse, et jusqu'où s'étendait, vers le nord, la droite ennemie.

Le général Lanrezac se rendait alors au Grand Quartier Général, mais ne parvenait pas à convaincre le général Joffre de l'imminence du péril. Rentré à Rethel, le général Lanrezac suppliait encore le général en chef de laisser la 5ᵉ Armée s'établir au nord de Givet. Le Grand Quartier Général, un peu ébranlé, consentit à ce que le dispositif fût élargi sur la gauche, vers Renwez et Monthermé.



## COMBAT DE DINANT

Le 1ᵉʳ Corps d'Armée était entré en Belgique le 14 août. Il avait atteint, en fin de marche, la région au nord-est de Philippeville. Dans la nuit du 14 au 15, il était soudain alerté, et se portait en hâte vers Dinant, où l'ennemi attaquait avec vigueur notre 148ᵉ régiment d'infanterie.

Que s'était-il passé? Depuis le 6 août, la 8ᵉ brigade (général Mangin) tenait les ponts sur la Meuse. L'ennemi s'infiltrait déjà sur la rive droite, à Anseremme et à Yvoir. Mais il ne poussait encore en avant que des reconnaissances appartenant à sa 9ᵉ division de cavalerie et à la division de cavalerie de la Garde. Nos patrouilles, toujours en éveil, pourchassaient les cavaliers allemands et ramenaient chaque jour des prisonniers. Mais


PONT D'HASTIÈRES


PONT D'ANSEREMME

l'ennemi se rendait compte que, sur un front de 20 kilomètres, d'Hastières à Yvoir, nous ne maintenions sur la Meuse qu'un seul régiment. Les passages pouvaient donc être enlevés par surprise. Dès le 14 août, nos éclaireurs signalaient d'importantes forces de cavalerie en marche sur Dinant.

L'alerte était donnée aussitôt.

Le 33ᵉ régiment d'infanterie (2ᵉ division) recevait l'ordre de diriger sur Dinant et Bouvignes deux de ses bataillons (1ᵉʳ et 3ᵉ), et d'envoyer l'autre (2ᵉ) à Anseremme, où une attaque avait été prononcée vers le soir, appuyée par le canon. La nuit fut cependant relativement calme. Mais au petit jour l'infanterie allemande descendait vers les ponts, à Houx, à Yvoir, à Bouvignes et à Anseremme. Sur ce dernier point, la 5ᵉ compagnie du 33ᵉ R. I. et la 9ᵉ compagnie du 148ᵉ R. I. avaient beaucoup de peine à briser l'étreinte adverse.

Sur Dinant convergeaient les principales forces allemandes. Le combat s'engagea dès 5 h. 1/4 par une violente canonnade. Bientôt les uniformes gris-vert apparurent à moins de 500 mètres du fort, que deux compagnies du 33ᵉ régiment d'infanterie occupaient seulement depuis le matin. A 9 h. 30, notre dernière ligne de défense avancée devait se replier. Sur le terre-plein, battu avec précision par l'artillerie ennemie, quelques-uns de nos fantassins, habiles tireurs, parvenaient à arrêter pour un temps l'adversaire. Deux sections de la 10ᵉ compagnie et les débris de la 12ᵉ compagnie se tenaient en réserve, dans les abris. A 11 heures, les Allemands atteignaient la porte du fort. Nos sections contre-attaquèrent furieusement, mais furent décimées par le tir des mitrailleuses. Grâce au dévouement d'une quinzaine d'hommes qui se firent tuer sur place, les survivants purent s'échapper au moment précis où les Allemands envahissaient le fort.

L'ennemi, en possession de la citadelle, dirigea aussitôt un feu meurtrier sur les compagnies du 148ᵉ et du 33ᵉ régiment d'infanterie, déployées en bas, derrière les parapets du quai et aux abords de la gare. Nous n'avions pas d'artillerie. Nos pertes furent lourdes. Vainement nos contre-attaques tentèrent d'enrayer l'avance ennemie. Les Allemands envahirent le faubourg Saint-Nicolas, passèrent le pont, et se retranchèrent sur les lisières est de la ville. Le lieutenant-colonel commandant le 33ᵉ régiment d'infanterie organisa une ligne de repli à hauteur du cimetière, avec sa 3ᵉ compagnie et les 1ʳᵉ et 4ᵉ compagnies du 73ᵉ régiment d'infanterie, accourues en renfort.

Dès qu'il apprit que l'ennemi avait franchi le pont de Dinant, le général Deligny, commandant la 2ᵉ division du 1ᵉʳ Corps d'Armée, prescrivit au 8ᵉ régiment d'infanterie installé à Werlen, et au 73ᵉ régiment d'infanterie installé à Weillen, de passer à la contre-attaque. Celle-ci fut menée si vigoureusement que les deux régiments, malgré un feu violent de mitrailleuses, abordaient à 16 heures les lisières ouest et sud-ouest de Dinant, culbutaient l'adversaire, franchissaient la Meuse, escaladaient, dans un élan irrésistible, les pentes de la citadelle et abattaient le drapeau allemand aux applaudissements de la population enthousiaste. Notre cavalerie poursuivait les éléments ennemis, qui battaient en retraite. Le 73ᵉ régiment d'infanterie avait perdu une cinquantaine d'hommes, le 8ᵉ environ trois cents hommes, dont un commandant, quatre capitaines et trois lieutenants. Le 33ᵉ régiment d'infanterie, le plus éprouvé, laissait treize officiers et six cents hommes sur le champ de bataille.

Les Allemands avaient engagé des forces importantes : plusieurs régiments de cavalerie appartenant à deux divisions, qu'appuyaient trois bataillons de chasseurs. Ils subissaient là un échec dont les conséquences eûssent pu devenir plus graves si le général Sordet qui, ce soir-là, repassait la Meuse à quelques kilomètres en amont, n'eût pas hésité à engager ses divisions fatiguées dans un terrain qu'il jugeait particulièrement difficile.

Cependant, comme il était à prévoir que l'attaque serait prochainement reprise avec de nouveaux moyens, il importait d'organiser sur la rivière même une défense plus solide. La 1ʳᵉ division du 1ᵉʳ C. A. garderait les ponts de Givet à Anseremme, la 2ᵉ division d'Anseremme à Anhée, tandis que la 8ᵉ brigade reconstituée (45ᵉ et 148ᵉ régiments d'infanterie), et mise à la disposition du 1ᵉʳ C. A., s'installerait vers Rouillon, en liaison avec les troupes belges de Namur.



*Marche de la 5ᵉ Armée vers le nord.* — L'alerte avait été sérieuse. Dès le 15 août, à 9 heures, le général Joffre autorisait le général Lanrezac à

préparer le mouvement vers le nord de deux Corps d'Armée, en plus du 1er C. A.; l'ordre de départ était lancé le soir même, à 19 heures. La 5e Armée laissait cependant à la garde des passages de la Meuse le 11e C. A., ainsi que les 52e et 60e divisions qui passaient à la 4e Armée, dont les avant-gardes atteignaient, enfin, la rivière. Mais si elle perdait ces effectifs, la 5e Armée récupérait les deux divisions d'Afrique du général Comby et du général Muteau, et le 18e C. A. (général Mas-Latrie) était retiré de la 2e Armée pour débarquer, le 18 août, dans la région d'Avesnes à Hirson, à l'aile gauche de l'Armée Lanrezac. En outre, la 51e division de réserve (général Boutegourd), détachée du 4e groupe, était acheminée vers la Meuse pour prolonger au nord la 52e division de réserve et relever le 1er C. A. à la garde des ponts. Et le groupe des divisions de réserve était mis à son tour à la disposition de la 5e Armée; la 53e division de réserve (général Perruchon) et la 69e division de réserve (général Le Gros), qui se trouvaient à Vervins, recevaient l'ordre de monter vers la Sambre afin d'assurer la liaison entre le 18e C. A. et l'Armée anglaise.

Celle-ci poursuivait alors sa concentration dans la région sud-ouest de Maubeuge; le maréchal French, dont le Quartier Général était établi au Cateau, avait promis au général Joffre d'être prêt à marcher le 21, pour prendre place à la gauche de la 5e Armée.

Afin de mettre nos communications fluviales et ferrées à l'abri des incursions possibles de coureurs ennemis, le Haut Commandement avait demandé au Ministre de la Guerre de constituer, à l'extrême-gauche des Armées, un « barrage » de Maubeuge à Dunkerque, barrage constitué par des divisions territoriales sans emploi sur les côtes. Ces divisions : 81e (général Marcot), 82e (général Vigy), 84e (général de Ferron), furent placées sous le commandement du général d'Amade, qui établit à Arras son Quartier Général.

Cependant, le 18 août, tandis que les 3e et




BATAILLE DE CHARLEROI (*Opérations du 18e C. A. du Corps de cavalerie Sordet et de l'Armée britannique (21 au 24 août 1914).*)

10^e^ C. A. entraient en Belgique par les routes de Couvin et de Chimay, le général en chef doutait encore de la portée de la manœuvre allemande. On avait identifié à peu près tous les Corps actifs opérant dans le Luxembourg et en Belgique ; on ne les croyait formés qu'en deux groupes distincts : au nord, groupement d'aile droite composé de sept ou huit Corps d'Armée et de quatre divisions de cavalerie ; au sud, groupement central entre Bastogne et Thionville, formé de sept ou huit Corps d'Armée et de deux ou trois divisions de cavalerie. Les instructions reçues le 18 août à la 5^e^ Armée envisageaient encore le cas où l'ennemi n'engagerait au nord de la Meuse qu'une partie de son groupement d'aile droite : alors la 5^e^ Armée, laissant aux troupes anglaises et belges la mission de tenir tête aux forces allemandes, se rabattrait par Namur et Givet en direction de Marche ou de Saint-Hubert, et conjuguerait son effort à celui des 3^e^ et 4^e^ Armées. Si, au contraire, le groupement ennemi du nord, suivant les deux rives de la Meuse, cherchait à passer entre Givet et Bruxelles, et même au-delà, la 5^e^ Armée française, disposant du Corps de cavalerie et opérant en complète liaison avec les Armées anglaise et belge, s'opposerait directement à ce mouvement en cherchant à déborder l'ennemi par le nord, pendant que les 3^e^ et 4^e^ Armées attaqueraient le groupement central allemand pour le mettre hors de cause, afin que la 4^e^ Armée pût enfin marcher sur le flanc gauche du groupement ennemi du nord.

La 5^e^ Armée approchait de la Sambre. Il faisait une chaleur accablante. Profitant du beau temps, les aviateurs ennemis épiaient la marche des colonnes. Nous réussîmes à abattre un avion qui survolait la Meuse, vers Hastières. L'examen des papiers trouvés sur le pilote révèla l'existence d'une Armée allemande entre Liége et Namur, Armée composée de quatre C. A. actifs (VII^e^, IX^e^, X^e^ Corps d'Armée, et Garde), suivis de trois Corps de réserve. Il s'agissait là de la II^e^ Armée, commandée par von Bülow. On connaissait l'existence de la I^re^ Armée de von Kluck, qui pouvait être l'échelon signalé autour de Liége, une troisième Armée formant le groupement signalé à l'est de Dinant. Nos prévisions donnaient à l'ennemi un maximum de douze Corps d'Armee. Nous allions en rencontrer seize.

La manœuvre adverse ne tardait pas à se préciser. Les II^e^ (von Bülow) et III^e^ (von Hausen) Armées allemandes s'étaient mises en marche le 18 août. L'Armée belge, débordée, battait en retraite sur Anvers, notre Corps de cavalerie étant arrivé trop tard au nord de la Sambre pour lui porter secours. Ce Corps de cavalerie se heurtait, le 19, à des détachements de toute armes, et devait se replier derrière la ligne Charleroi-Nivelles. La cavalerie allemande, qui suivait de près le IV^e^ Corps ennemi, traversait Bruxelles le 20 août, se dirigeant vers l'ouest et le sud-ouest. Devant ces faits, les 3^e^ et 4^e^ Armées françaises reçevaient, au matin du 24 août, l'ordre de se porter en avant pour l'offensive générale en direction de Neufchâteau et d'Arlon, pendant que la 5^e^ Armée prendrait pour objectif le groupement ennemi du nord, en s'appuyant sur Namur.

Le 21 août, le général Lanrezac n'avait que les 3^e^ et 10^e^ C. A. et les 37^e^ et 38^e^ divisions d'infanterie en état de franchir la Sambre. Il estima trop périlleux de livrer bataille avec la moitié de ses forces et une rivière à dos. Il jugeait que la 5^e^ Armée arrivait trop tard. Si l'ennemi ne se montrait pas, peut-être pourrait-on prendre l'offensive le 23, toutes forces réunies. En attendant, il valait mieux prévoir une attaque. Les positions de la 5^e^ Armée, au sud de la Sambre, étaient bonnes. La véritable défense ne se ferait pas sur les ponts, ou en contre-bas, parmi les maisons et les charbonnages, mais sur le plateau propice aux manœuvres d'infanterie et à l'emploi de l'artillerie.



## LA BATAILLE DE CHARLEROI
(21, 22, 23 août 1914).

Nos 3^e^ et 10^e^ Corps d'Armée étaient arrivés dans l'après-midi du 20 août sur la Sambre. Le Corps de cavalerie Sordet était passé là deux jours plus tôt, mais s'était replié le 20 en arrière de Gosselies et de Seneffe, découvrant ainsi le front des 3^e^ et 10^e^ Corps.

La 38^e^ brigade du général Rogerie (19^e^ division) formait l'avant-garde du 10^e^ C. A. Elle était arrivée à Fosse vers 10 heures ; le 41^e^ régiment d'infanterie avait aussitôt gagné Floreffe, Franière, Ham-sur-Sambre et Auvelais.

A gauche, le 3^e^ C. A. s'était présenté par divisions accolées : un bataillon du 39^e^ régiment d'infanterie, qui constituait l'avant-garde de la 5^e^ D. I.



DINANT. — VUE GÉNÉRALE

(général Verrier), était venu occuper Pont-de-Loup, les trois ponts de Châtelet et Montignies ; le 119ᵉ régiment d'infanterie, avant-garde de la 6ᵉ D. I. (général Bloch), s'établissait à Marcinelle, à Couillet et à Loverval.

Comme on savait l'ennemi très proche, on décidait, le soir, de renforcer la défense. Deux compagnies du 70ᵉ régiment d'infanterie étaient envoyées à Tamines et deux autres à Auvelais pour relever les fractions du 41ᵉ régiment d'infanterie qui devaient renforcer nos éléments à Franière et à Ham. Les deux autres bataillons du 70ᵉ régiment d'infanterie s'établissaient, pour la nuit, à Arsimont et au château de Taravisée.

A la droite du 3ᵉ Corps, un bataillon du 74ᵉ régiment d'infanterie prenait position à Aiseau pour appuyer la défense de Pont-de-Loup, qui pouvait être tournée du côté de l'est : les deux autres bataillons du 74ᵉ s'installèrent à Binche et à Joncret.

A gauche, le 5ᵉ régiment d'infanterie cantonnait à Haies et Bultia.

Le gros de nos forces était échelonné en arrière, jusqu'à Philippeville.

La nuit se passa sans incidents. Au petit jour, le 21 août, nos reconnaissances de cavalerie ne tardèrent pas à rentrer, annonçant l'approche de l'ennemi. En effet, des cavaliers parurent, suivis de cyclistes et de fantassins. Ils furent facilement arrêtés à Tamines et à Charleroi; des prisonniers restèrent entre nos mains, qui appartenaient à la cavalerie de la Garde et aux hussards de la reine Wilhelmine.

Mais, à Auvelais et Pont-de-Loup, l'attaque se développait rapidement, et l'artillerie entrait en action. D'une rive à l'autre de la Sambre, la fusillade crépitait. Le 3ᵉ bataillon du 70ᵉ régiment d'infanterie descendait d'Arsimont pour renforcer le 2ᵉ bataillon à Tamines et à Auvelais. Nous subissions des pertes, car l'ennemi avait l'avantage du tir plongeant, les hauteurs de la Sarte dominant notre rive



DINANT. — LA CITADELLE

d'une trentaine de mètres. Les abords du pont d'Auvelais devenaient intenables sous le feu de l'artillerie allemande. Le colonel Laroque, commandant le 70<sup>e</sup> régiment d'infanterie, décida d'évacuer le village et de reporter la défense sur les hauteurs d'Arsimont. Le feu de nos compagnies, retranchées à mi-pente d'Arsimont, empêcha les Allemands de déboucher du village. Mais la perte du pont d'Auvelais avait eu pour conséquence immédiate la perte de l'écluse et de la passerelle du charbonnage en aval, et la perte du pont de Tamines en amont. Les fractions du 70<sup>e</sup> régiment d'infanterie, qui défendaient ces positions, se replièrent par ordre, sans combat. A 17 heures, l'ennemi occupait la fosse n° 2, au nord-ouest d'Auvelais, ainsi que les maisons aux abords du pont de Tamines.

Dès 16 heures, le général Bonnier avait décidé de contre-attaquer, pour rejeter les Allemands au-delà de la Sambre. Il avait envoyé l'ordre au 71<sup>e</sup> régiment d'infanterie de se porter en hâte sur Arsimont, et au 48<sup>e</sup> régiment d'infanterie de se tenir prêt à appuyer l'attaque vers Cortil-Mozet. Le 1<sup>er</sup> bataillon du 70<sup>e</sup> était déjà accouru afin de soutenir, à Arsimont, les compagnies retirées de Tamines et d'Auvelais. L'accablante chaleur était tombée, mais le soleil illuminait encore la vallée. La pente, par un long glacis, descendait vers Auvelais. Sur l'ordre du général, tous nos fantassins mirent baïonnette au canon. Le drapeau déployé, les clairons sonnant la charge, toute la ligne s'ébranla en avant, Alors un violent feu de mitrailleuses balaya le glacis. Beaucoup des nôtres tombèrent. Nous dûmes progresser par bonds successifs, mais l'élan ne fut pas ralenti. Nos troupes atteignaient les premières maisons d'Auvelais et le deuxième charbonnage quand une contre-attaque ennemie menaça notre flanc. Les unités mélangées du 70<sup>e</sup> et du 71<sup>e</sup> refluèrent sur Arsimont, suivies par l'adversaire, qui marquait son avance par des incendies. Le 3<sup>e</sup> bataillon du 48<sup>e</sup> régiment d'infanterie se sacrifia pour interdire aux Allemands les lisières d'Arsimont durant toute la nuit.

Cependant le général Bonnier avait lancé l'ordre de repli sur Cortil-Mozet et sur Aisemont. Dans la vallée, l'ennemi célébrait bruyamment une victoire qu'il n'eût sans doute pas remportée si le général Rogerie avait eu quelques batteries de plus à sa disposition. Sur la droite, en effet, le 1<sup>er</sup> bataillon du 41<sup>e</sup> régiment d'infanterie avait repoussé, dans la boucle de Ham, toutes les attaques allemandes. Mais il reçut l'ordre de se replier à son tour, ainsi que les compagnies du 2<sup>e</sup> bataillon du 71<sup>e</sup> régiment d'infanterie qui tenaient le village et la station de Falisolle.

Des secours furent demandés en hâte à la 20<sup>e</sup> division, qui envoya le 1<sup>er</sup> bataillon du 2<sup>e</sup> régiment d'infanterie à Aisemont.



Sur le front du 3<sup>e</sup> Corps d'Armée, la situation était à peu près aussi critique. Un bataillon du 74<sup>e</sup> régiment d'infanterie et un bataillon du 39<sup>e</sup> régiment d'infanterie gardaient, à la 5<sup>e</sup> division, tous les ponts sur la Sambre, de Tamines à Charleroi. Le Commandement semblait avoir compris l'impossibilité de tenir les ponts avec de gros effectifs et d'organiser la défense dans les fonds de la Sambre. Il avait prévu différents centres de résistance en arrière, vers Aiseau, le bois au nord de la cote 172, la cote 170, Bouffioulx, la crête au nord de Chamborgneau, les crêtes du Châtelet, celles de Pont-de-Loup, et celles de Roselies et de Tergnée-sur-Aiseau.

Tandis que les alertes se multipliaient devant Châtelet et Charleroi, l'attaque allemande se précisait vers 15 heures en direction de Pont-de-Loup. Les compagnies du 39<sup>e</sup> régiment d'infanterie et une section de mitrailleuses tenaient l'adversaire en respect. Malheureusement Tamines était tombé. Les Allemands montant d'Oignies sur Menory nous attaquaient à revers. Roselies fut rapidement cerné par eux. La situation semblait à tous perdue.

Des éléments du 2<sup>e</sup> bataillon du 74<sup>e</sup> régiment d'infanterie résistaient toujours dans Aiseau. Ils furent rejoints à minuit par les 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons, qui reçurent l'ordre d'avancer sur Roselies. Nos troupes arrivèrent dans le village sans tirer un coup de feu. Mais les Allemands se ressaisirent. Un violent combat de rues s'engagea, la fusillade fit rage. Le général Verrier envoya au secours du 74<sup>e</sup> les 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> bataillons du 129<sup>e</sup> régiment d'infanterie et le 2<sup>e</sup> bataillon du 36<sup>e</sup>

Alors que la 5<sup>e</sup> division se trouvait ainsi aux trois quarts engagée et subissait des pertes graves, la 6<sup>e</sup> division, à sa gauche, restait encore intacte.

Vers 11 heures, le commandant du 3ᵉ Corps était venu à Nalinnes, et avait prescrit au général Bloch de rassembler sa division par brigades successives. La 12ᵉ brigade se trouvait en avant : le 119ᵉ régiment d'infanterie était réparti en partie sur la Sambre, en partie à Loverval, et le 5ᵉ régiment d'infanterie avait été dirigé sur Haies nous nous retirions des ponts. Mais la 5ᵉ division de cavalerie tenait encore les plateaux à l'est de Gouy-le-Piéton, et l'ennemi ne semblait pas faire un gros effort pour les lui disputer. D'autre part, au sud, la 1ʳᵉ division de cavalerie avait dû évacuer Gosselies ; cependant, elle tenait encore le pont de Motte, sur le canal. Le général Sordet ayant

BATAILLE DE CHARLEROI *(Opérations des 1ᵉʳ, 3ᵉ, 10ᵉ Corps d'Armée — 37ᵉ et 38ᵉ divisions d'Algérie et 51ᵉ division de réserve.*

et Bultia. La 11ᵉ brigade allait, à son tour, se rapprocher, quand, vers 16 heures, le général Bloch reçut l'ordre de diriger immédiatement ses deux régiments : les 24ᵉ et 28ᵉ sur Fontaine-Lévêque, où ils se tiendraient à la disposition du général Sordet.

En effet, le Corps de cavalerie s'était retiré la veille derrière le canal de Mons à Charleroi. Mais le 21, vers 10 heures, Pont-à-Celles, sur le canal, était attaqué, en même temps que les villages de Liberchies et de Luttre. Vers 15 heures, alors réclamé un soutien d'infanterie, la 11ᵉ brigade lui avait été envoyée.



Plus au sud, le 18ᵉ Corps d'Armée, débarqué le 19 août dans la région d'Avesnes, s'était avancé le 21 jusqu'à Thuin. Mais il n'avait là qu'une avant-garde : la 35ᵉ division était encore échelonnée de Beaumont à Hestrud. Elle ne pouvait entrer en action que dans la journée du 22.

En outre, les divisions de réserve venaient seulement de quitter Vervins.

Plus à l'ouest, l'Armée anglaise ne se trouvait encore que dans la région de Landrecies. Des trois divisions territoriales, commandées par le général d'Amade, seules les 81° et 82° étaient en position sur la ligne avancée du barrage Maubeuge-Valenciennes-Tournai-Lille. Le général Herment était nommé gouverneur de cette dernière place, sur les instances du général d'Amade.



En résumé, dans la journée du 21 août, deux Corps seulement de la 5° Armée avaient été engagés : les 3° et 10° C. A. Mais si deux divisions (20° et 6°) étaient encore intactes, les deux autres avaient déjà subi des pertes sérieuses : la division Bonnier ne possédait guère que deux bataillons frais, et il en restait au plus trois à la 5° division. Heureusement, chacun des deux Corps d'Armée gardait en réserve une division d'Afrique : la 37° D. I. au 10° C. A. et la 38° D. I. au 3° C. A. Les pertes pouvaient donc être compensées et la situation rétablie.

Les ordres de l'Armée, envoyés le 22 aux différents Corps pour la journée du 23, prévoyaient qu'on se tiendrait prêt à franchir la Sambre. En conséquence, les Corps d'Armée feraient serrer sur leurs têtes ; le 10° Corps organiserait la position Fosse-Vitrival-Sart-Eustache ; le 3° Corps occuperait une position lui permettant de s'opposer au débouché de l'adversaire, soit par Charleroi, soit par Châtelet ; le 18° Corps tiendrait la position Thuin-Gozée-Ham-sur-Heure. Les ponts ne seraient gardés que par des postes ayant seulement mission d'arrêter les incursions de cavalerie : ils ne seraient solidement occupés qu'au moment de l'offensive.

Le général Lanrezac ignorait alors qu'il n'était — hélas ! — plus question de tenir les ponts. Les renseignements arrivaient mal ou n'arrivaient pas à son Quartier Général. Faute d'ordres précis, les divisions allaient s'user en contre-attaques stériles.



*Journée du 22 août.* — Dès l'aube, un épais brouillard traînait sur la vallée. Du côté de Roselies, la fusillade s'était tue ; mais, vers l'est, on entendait distinctement le canon de Namur. Cette place était, en effet, bombardée par l'ennemi sans interruption. Le général Lanrezac avait envoyé à son secours trois bataillons de la 8° brigade (deux du 45° régiment d'infanterie, un du 148°, sous les ordres du lieutenant-colonel Grumbach.

Rien ne faisait encore prévoir la retraite. Cependant, comme les Allemands s'étaient emparés, à 16 heures, du château de Bouloye, le 148° régiment d'infanterie reçut l'ordre de reprendre la position. Il réussit dans son entreprise ; mais écrasé par l'artillerie lourde, le 148° dut enfin reculer. A sa droite et à sa gauche, toutes nos troupes s'étaient repliées.

Le 1er Corps d'Armée n'avait engagé sur la Meuse que la moitié de ses effectifs. Il avait donc pu, le 21 au soir, diriger la 2° brigade de la 1re division avec un groupe d'artillerie, sur Sart-Saint-Laurent, afin d'organiser la défense sur ce point, et de garder les ponts de Floreffe et de Floriffoux.

L'ennemi multipliait ses patrouilles et ses reconnaissances. A 14 heures, l'ordre fut donné de faire sauter tous les ponts sur la Meuse, sauf ceux de Givet, d'Hastières et de Dinant. Vers 17 heures, furent alors coupés les ponts d'Anseremme, de Houx, d'Yvoir, de Rouillon et de Burnot.

Tandis que le 1er Corps était en partie immobilisé sur la Meuse, les 10° et 3° Corps d'Armée soutenaient sur la Sambre un violent combat. Dès 6 h. 30, le colonel du 48° régiment d'infanterie avait reçu l'ordre de reprendre Arsimont, afin de rejeter ensuite l'adversaire au delà de la rivière. Un bataillon du 41° régiment d'infanterie et les 1er et 2° bataillons du 48° devaient mener l'attaque, en attendant l'entrée en ligne de la 37° division. Le village fut rapidement enlevé par le 2° bataillon du 41°, qui gagna la lisière nord. Le 1er bataillon du 48° avait franchi la cote 190 et atteint le ravin de Ham, soutenu à sa droite par le 2° bataillon du même régiment, quand tout à coup les mitrailleuses ennemies entrèrent en action. En même temps, les obusiers allemands concentrèrent leurs feux sur les boqueteaux où nos troupes se dissimulaient : le colonel de Flotte, le commandant du 2° bataillon et deux capitaines furent mortellement atteints. Nos pertes devenaient rapidement sérieuses. Le général Bonnier dépêcha le 3° bataillon du 41° sur le charbonnage d'En-Haut, à l'entrée de Ham. Il lançait en même temps le

2e zouaves sur Auvelais. Les zouaves rejoignirent les fractions fort éprouvées du 48e régiment d'infanterie, et les entraînèrent au pas de charge. Les Allemands, abrités dans leurs tranchées et derrière les murs de l'usine, sur lesquels flottait le drapeau de Genève, dirigèrent sur nous un feu meurtrier.



VILLAGE ET CHARBONNAGES D'AUVELAIS

Leur artillerie, qui n'était pas contre-battue, entra en action. Les zouaves firent des prodiges. Le lieutenant-colonel Trouselle tomba à leur tête. Les hommes se ruaient avec frénésie dans le charbonnage. Mais, écrasés par le nombre, ils succombèrent. Notre attaque était brisée. Sur la gauche, pourtant, les sections du 41e avaient réussi à dépasser Arsimont ; rejointes par des éléments du 2e régiment d'infanterie, elles avaient bousculé l'ennemi jusqu'à l'embranchement de la route de Falisolle. Les Allemands ne se maintenaient, grâce à leurs mitrailleuses, que dans la boucle d'Auvelais.

Le général Bonnier appela alors à son aide le 1er C. A., dont la 2e brigade occupait Sart-Saint-Laurent. Mais le général Franchet d'Espérey paraissait peu désireux d'engager ses forces ; et, vers midi, le général Defforges donnait l'ordre d'arrêter le combat.

Dès lors, l'attaque n'étant plus alimentée, la retraite commença par petits groupes. Les sections se dégagèrent tant bien que mal, homme par homme, sous le feu des mitrailleuses et de l'artillerie. Le général Rogerie fit des prodiges pour contenir la retraite et organiser la défense dans le secteur à l'est d'Arsimont. Mais à 15 h. 30, le général Defforges lançait l'ordre de repli : la 37e division rétrogradait d'abord sur la région Pontaury — Saint-Gérard, puis sur la ligne générale Maison-Devant-les-Bois. L'ennemi ne tenta aucune attaque, impressionné sans doute par la fougue de nos assauts et l'étendue de ses propres pertes. Il avança derrière nous avec la plus extrême prudence. Cette journée nous coûtait quinze cents hommes et trente-trois officiers, dont deux colonels. L'échec fut vivement ressenti par les troupes épuisées. Mais la terrible hécatombe n'avait pas abattu les courages.

A gauche de la 19e division, la 20e devait attaquer en direction de Lotria-Tamines. Le 2e régiment d'infanterie, à l'est du ruisseau de Falisolle, reliait les deux divisions. Il avait coopéré à l'action sur Arsimont, et, après avoir chassé l'adversaire du Gay d'Arsimont, était resté accroché devant les bois qui se trouvent à l'est de Falisolle.

La 20e division devait franchir, à 3 h. 30, la ligne Aiseau-Aisemont. Quand sa 39e brigade (général Ménissier) voulut déboucher, elle fut accueillie par de violents feux de mousqueterie et d'artillerie. Nos batteries tiraient mal, par suite du brouillard. Néanmoins les 25e et 136e régiments d'infanterie, parvenaient à se maintenir sur le front Falisolle — lisière nord des bois de l'Estache, et progressaient même en direction d'Oignies. Le 1er bataillon du 47e était rentré dans Falisolle en suivant la vallée. Mais, les deux autres bataillons du 47e ne pouvaient déboucher des bois situés à l'ouest de la position. Sur la gauche, le 25e, qui abordait enfin Menory, était soudain contraint de reculer par suite de l'abandon de Roselies par le 3e Corps d'Armée. Le repli s'effectua pourtant

en bon ordre. Le 47ᵉ régiment d'infanterie s'établit à hauteur de la ferme Lotria, où le 10ᵉ regiment d'artillerie de campagne était en batterie.

Après une accalmie de deux heures, les artilleurs allemands bombardèrent nos positions. Les fantassins gris-vert sortirent des bois. Nos canons les contraignirent à rentrer sous le couvert. Le général Boëlle étant blessé, le commandement de notre 20ᵉ division passa aux mains du général Ménissier, le colonel de Cadoudal prenant la tête de la 39ᵉ brigade. Vers 15 heures, la position devenait intenable. Notre artillerie était à bout de munitions, et les obus allemands éclataient partout sans interruption. La retraite fut décidée, d'abord sur la ligne Cocriamont-Sart-Eustache, puis sur la ligne Nowechamps-Devant-les-Bois. Une section de mitrailleuses se sacrifia pour arrêter l'adversaire, qui n'osa pas nous poursuivre.



Le 3ᵉ Corps subissait, de son côté, pareil échec. Nous avions malheureusement abandonné Châtelet et Pas-de-Loup sans résistance. Au point du jour, deux bataillons du 129ᵉ régiment d'infanterie, soutenus en seconde ligne par le 2ᵉ bataillon du 36ᵉ, avaient rejoint devant Roselies le 74ᵉ régiment d'infanterie. Tous nos efforts se brisèrent sur la lisière sud-est du village. Vers 11 h. 30, le colonel Schmitz faisait appeler la musique et déployer le drapeau, pour tenter une charge suprême. Mais, à ce moment, une contre-attaque allemande débouchait sur la droite et nous prenait de flanc. Il nous fallut reculer devant le nombre. Nos troupes furent splendides d'héroïsme. Le 74ᵉ laissa 1.100 hommes sur le terrain. Mais nous dûmes nous replier par Aiseau sur Presles et sur Binche.

Profitant de son avantage, l'ennemi s'élançait en forces sur Bouffioulx qu'il enlevait rapidement. Le 39ᵉ régiment d'infanterie devait se replier, d'une part à travers le bois des Sarts jusqu'à la Figotterie, d'autre part en direction de Joncret. Notre artillerie abandonnait en hâte ses positions. Le commandant de la 5ᵉ division réclamait sans cesse du secours. La 75ᵉ brigade (général Schwartz) arriva en hâte à la Figotterie pour tenter de reprendre Châtelet. Le 1ᵉʳ tirailleurs et le 1ᵉʳ zouaves s'élancèrent à l'assaut. Héroïquement, ils traversèrent les barrages d'artillerie. Sur la crête, la première ligne allemande fut enlevée. Mais aussitôt les mitrailleuses claquèrent. Tranchées et boquetaux furent le théâtre de sanglants corps à corps. Le drapeau passa de mains en mains. Trente et un officiers et plus de mille hommes tombèrent dans cette lutte sans merci. Des groupes nouveaux s'élançaient continuellement à la charge. Inutile effort! A 13 heures, tout espoir était perdu.

Avec les débris d'unités qu'il put réunir, le Commandement essaya de constituer une ligne de défense à hauteur de Villers-Poterie. L'infanterie allemande ne tentait pas la poursuite, mais les obus ennemis causaient des ravages dans nos rangs. Il fallut se résigner à la retraite. Elle s'opéra sur la position défensive organisée par la 76ᵉ brigade, au nord de Somzée, vers Tarcienne et Limsoury. Les troupes bivouaquèrent sur place, dans une consternation indicible.



Du côté de la 6ᵉ division, nous avions, dès le matin, perdu le pont de Marchienne. Tous les passages de Charleroi furent bientôt évacués par nos troupes. Le général Bloch avait reçu l'ordre de porter toutes ses réserves à droite, où le 3ᵉ Corps d'Armée devait préciser son effort. Or, l'ennemi débouchait de Châtelet. Toutes les troupes disponibles de la 5ᵉ division étant appelées à la contre-attaque, le général Bloch dirigea ses réserves sur Try-d'Haies et Bultia. Elles comprenaient six compagnies du 5ᵉ régiment d'infanterie, un bataillon du 239ᵉ et six compagnies du 119ᵉ. On apprit alors l'abandon de Loverval et l'échec de la contre-attaque.

Violemment attaqué à son tour, le front de la 6ᵉ division ne pouvait plus tenir devant un ennemi supérieur en nombre. Les réserves, rappelées en hâte à Sainte-Barbe, n'arrivaient pas. Tandis que le général Lavisse les cherchait à Bultia, il apprenait qu'elles avaient été lancées sur Chamborqueau et Bouffioulx, afin de dégager la 5ᵉ division. Il les voyait bientôt refluer en désordre, débordées par l'ennemi. Elles se repliaient bientôt sur Thy-le-Château.

A 18 heures, le général Bloch rétrogradait, par ordre du Corps d'Armée, en direction de Nalinnes.



La bataille se propageait ainsi d'est en ouest. Au Corps de cavalerie Sordet, les batteries de la 5ᵉ division de cavalerie étaient impuissantes à



CHARBONNAGES ET VILLAGE DU CHATELET

soutenir les fantassins du 24e régiment d'infanterie, pris à partie par des masses allemandes. Le général Hollender (11e brigade) faisait des prodiges pour tenir à tout prix. Il y eut dans les vergers de Trieux des corps-à-corps sans cesse renouvelés. Des renforts allemands arrivaient toujours. Nous étions menacés d'enveloppement. Nos unités se replièrent, par ordre, dans un calme impressionnant. Depuis 36 heures, les hommes n'avaient ni mangé, ni dormi. Leurs chefs tombés, ils ne songèrent pas à fuir. Ils se retirèrent en bon ordre après cette lutte ardente. Les 24e et 28e régiments d'infanterie avaient bien mérité de la Patrie.



Le Corps de cavalerie Sordet avait appuyé à l'ouest pour permettre le déploiement du 18e Corps, qui devait entrer en ligne à la gauche du 3e C. A. Le 18e Corps tenait les ponts de Landelies à Thuin. La 72e brigade de la 36e division était en liaison avec la 6e division à Ham-sur-Heure, et son chef, le général Schiellemans, n'eût pas demandé mieux que de répondre à l'appel du général Sauret, en intervenant sur le flanc droit de l'ennemi. Mais le commandant de la 36e division estimait que son maintien sur la Sambre était une garantie pour le 3e Corps, et que son artillerie prêtait un appui suffisamment efficace en tenant sous son feu Jamioulx et Nalinnes.

Cependant, à 18 heures, le commandant du 18e Corps, sur l'ordre du général Lanrezac, mettait la 69e brigade à la disposition du général Sauret.

A gauche du 18e Corps, les 53e et 69e divisions de réserve arrivaient à leur tour sur la Sambre, entre Jeumont et Montignies. Au delà, c'était Maubeuge, à peine dépassé par l'Armée anglaise. A Tournai, deux compagnies du 21e territorial tiraient déjà sur les cavaliers allemands.



Ainsi, de part et d'autre, de nouvelles forces étaient entrées en ligne dans la journée du 22, qui n'avaient pas encore combattu.

De notre côté, les 10e et 3e Corps d'Armée, représentant six divisions, avaient seuls été véritablement engagés. L'ennemi n'avait encore fait donner que la Garde à Auvelais, son Xe Corps actif à Tamines et à Farciennes, et son Xe Corps de réserve à Montignies et à Charleroi. Nos pertes étaient malheureusement sérieuses, et nous ignorions celles de l'adversaire. Celles de nos unités qui avaient perdu un quart ou un tiers de leur effectif n'étaient plus en état d'entrer en action. D'autre part nous avions reculé de dix kilomètres, et l'enfoncement du 3e Corps paraissait inévitable.

Il nous restait bien deux Corps intacts : le 1er C. A. à droite, et le 18e C. A. à gauche, et les Anglais allaient avoir deux divisions à pied d'œuvre. Mais quels nouveaux effectifs l'ennemi ne jetterait-il pas dans la lutte ? Des fractions du IIIe Corps allemand n'étaient-elles pas apparues à Anderlues ? Quelles autres divisions, par le nord, pouvaient tomber sur l'Armée anglaise et submerger nos unités territoriales? Nous devions comp-

ter sur plusieurs Corps de réserve doublant les Corps actifs des Allemands. Le combat menaçait d'être par trop inégal.

Cependant, vers 16 heures, tandis que le général Lanrezac dictait ses ordres pour la journée du 23, il pouvait croire encore que les 10ᵉ et 3ᵉ C. A. étaient en état de se maintenir sur la ligne Fosse-Vitrival-Le Roux-Acoz-Nalinnes-Ham-sur-Heure. Il estimait même le 3ᵉ Corps moins ébranlé que le 10ᵉ, puisqu'il demandait au général Sauret non seulement de ne pas perdre le contact avec le général Defforges, mais encore de l'appuyer de toutes ses forces disponibles. Les 10ᵉ, 3ᵉ, 18ᵉ Corps et le Corps de cavalerie avaient, en somme, la même mission : résister sur les positions occupées.

Le général Lanrezac avait la conviction, a-t-il dit, qu'il pouvait encore prendre l'avantage, « mais un avantage limité dans ses conséquences, car dans un pareil terrain une contre-attaque, si énergique qu'elle fût et lancée au bon moment sur un point bien choisi, ne ferait pas une brèche assez grande dans l'ordre de bataille ennemi pour le désorganiser. » On attendait le succès de la manœuvre projetée avec le 1ᵉʳ C. A.; et les événements de la première partie de la journée prouvèrent qu'on n'était pas si loin de compte.



*La journée du 23 août.* — Au point du jour, le général Franchet d'Espérey avait établi son poste de commandement à la croisée des chemins à un kilomètre nord-ouest de Denée. Il avait prescrit à la 2ᵉ brigade de continuer à tenir Sart-Saint-Laurent pour couvrir le rassemblement du Corps d'Armée, et à la 1ʳᵉ brigade de venir organiser des points d'appui entre Lesves et Gonoy, tandis que la 3ᵉ brigade occuperait, en soutien de la 1ʳᵉ division, la ferme de Montigny, entre Lesves et Bioul. Le détachement du colonel Pétain (8ᵉ régiment d'infanterie, un groupe du 27ᵉ régiment d'artillerie de campagne, une compagnie du génie, un escadron de cavalerie) tiendrait la Folie d'Auvelais, avec un bataillon à Lesves et un bataillon à Six-Bras. D'autre part, le général Mangin avait reçu l'ordre de rallier au plus vite avec ses unités disponibles.

A 6 heures, tout le 1ᵉʳ Corps d'Armée était ainsi solidement établi sur la ligne Sart-Saint-Laurent-Saint-Gérard, d'où il pouvait prendre en flanc un adversaire marchant contre le 10ᵉ Corps d'Armée.

La 19ᵉ division, qui avait bivouaqué au nord de Saint-Gérard, s'était retirée, dès l'aube, sur ce dernier point, d'où elle était dirigée sur le ravin d'Ermetin.

A droite, la 20ᵉ division se retirait avant le jour en direction d'Oret, sans être inquiétée. Elle se rassemblait, à 6 heures, vers Corroy, face au nord-est, couverte par le 241ᵉ régiment d'infanterie qui tenait le bois des Fays.

Le général Defforges avait fait connaître son intention de reprendre l'offensive. En attendant que le 1ᵉʳ C. A. à sa droite, et le 3ᵉ C. A. à sa gauche, aient eux-mêmes repris la marche en avant, il s'établissait sur le front Mettet-Wagnée-Graulx, la 37ᵉ division tenant les premières lignes.

Jusqu'à 7 heures, le calme ne cessa de régner sur le front du 1ᵉʳ Corps et sur le front de la 37ᵉ division. Mais, subitement, l'artillerie lourde allemande ouvrit le feu sur nos positions de Sart-Saint-Laurent. L'infanterie ennemie ne tardait pas à occuper Fosse et à progresser en direction de Mettet. Tout le front de la 74ᵉ brigade était violemment canonné, particulièrement au carrefour-sud de Mettet.

Le général von Bülow, qui avait quitté son Quartier Général de Vieux-Sart à 7 h. 30, avait prescrit à ses troupes de franchir, à 8 heures, la ligne Fontaine-Valmont-Mettet. Il s'était flatté de n'avoir pas besoin de l'aide de la IIIᵉ Armée allemande pour bousculer nos Corps d'Armée.

A 10 h. 30, les Allemands n'avaient pu atteindre leurs objectifs en brisant notre résistance. La 3ᵉ brigade française (33ᵉ et 73ᵉ régiments d'infanterie) contre-attaquait et allait dépasser la ligne Cottaprez-Ferme Toyot-Cote 254. Nos zouaves et nos tirailleurs apparaissaient à leur tour. Le général von Bülow, devant l'hésitation des troupes de la IIᵉ Armée Allemande, télégraphiait aussitôt : « Il est absolument indispensable que la IIIᵉ Armée franchisse la Meuse aujourd'hui. »

Hélas ! la Meuse était déjà franchie. Le général Franchet d'Espérey apprenait avec stupeur que la 51ᵉ division de réserve avait abandonné Onhaye et se repliait devant des forces supérieures en nombre. Il ne pouvait plus être, pour nous, question d'attaquer. Le commandant du 1ᵉʳ Corps avait à peine le temps de se retourner pour



VILLAGE D'ARSIMONT

secourir la 51$^{e}$ division de réserve. Précisément, le général Mangin se trouvait à Denée avec un bataillon du 45$^{e}$ régiment d'infanterie et un bataillon du 148$^{e}$. Le général Mangin reçut l'ordre de se diriger hâtivement sur Anthée, afin d'aider le général Boutegourd à rétablir la situation. En même temps, la brigade de cavalerie du 10$^{e}$ Corps était lancée en éclaireur vers Hastières et Dinant, Le colonel Pétain accourait vers Denée pour couvrir le repli de la 2$^{e}$ division sur la ligne Flavion-Anthée, la 1$^{re}$ division devant prolonger notre ligne sur les hauteurs au nord d'Ermeton.

La III$^{e}$ Armée allemande de von Hausen entrait en action. Le général Boutegourd, après une héroïque résistance, avait bien fait sauter le pont d'Hastières. Mais l'ennemi avait franchi la rivière à quelques kilomètres en aval, vers Waulsort, où nos troupes, trop faibles, avaient été écrasées. L'artillerie allemande nous couvrait de projectiles. Les 233$^{e}$ et 243$^{e}$ régiments d'infanterie ne réussissaient pas à contenir l'adversaire qui s'emparait d'Onhaye ; nos unités refluaient en désordre.

Cependant l'ennemi n'avait encore fait franchir la Meuse, en deux points, qu'à quelques bataillons. A Anseremme, nos feux de mousqueterie brisaient son élan. A Dinant, les 17$^{e}$ et 20$^{e}$ compagnies du 273$^{e}$ tenaient bon. A Yvoir et à Govinne, nous ne nous laissions pas entamer. Lorsque nous nous repliâmes par ordre, les Saxons de von Hausen, furieux de la résistance rencontrée, accusèrent la population civile de nous avoir prêté son aide, et se livrèrent à d'effroyables massacres.

Au 1$^{er}$ Corps d'Armée, notre 1$^{re}$ brigade (127$^{e}$ et 43$^{e}$ régiments d'infanterie), serrée de près par l'infanterie allemande, qui débouchait des bois au nord de la ferme Héreude, réussissait à se dégager et prenait en bon ordre, et sans pertes excessives, le chemin de Bioul, la 2$^{e}$ brigade ayant mission de contenir l'ennemi. Notre 3$^{e}$ brigade se repliait à gauche, sous la protection du détachement Pétain. Les Allemands ne progressaient qu'avec une lenteur circonspecte. Notre retraite s'échelonnait jusqu'à Flavion et Morville.



En face du 10$^{e}$ Corps, l'infanterie allemande reprenait l'attaque vers 14 heures. Au centre et à droite, une brillante contre-attaque du 2$^{e}$ tirailleurs et le tir précis de nos canons, arrêtaient les vagues ennemies. Mais, sur la gauche, l'adversaire s'infiltrait en direction de Biesme et menaçait de déborder Wagnée. Deux bataillons du 2$^{e}$ tirailleurs accoururent vainement en renfort de la 74$^{e}$ brigade. Les obus ennemis faisaient des ravages dans nos rangs. Le général Comby ne cessait de réclamer l'appui de la 20$^{e}$ division, repliée depuis midi sur la hauteur de la ferme du Bois-le-Couvert. A 17 h. 30, la 20$^{e}$ division portait sa 39$^{e}$ brigade (25$^{e}$ et 136$^{e}$ régiments d'infanterie) à l'ouest d'Oret, et le 2$^{e}$ régiment d'infanterie à l'est de ce village. Ces renforts abordèrent l'ennemi à la baïonnette. Mais tirailleurs et fantassins durent, en fin de journée, se replier jusqu'aux Bruyères, après avoir subi des pertes cruelles.

Devant nous, Saint-Gérard et la ferme de Montigny brûlaient comme des torches.

Le 3^e Corps avait été trop durement éprouvé le 22 août pour qu'il pût songer à reprendre l'offensive. Son chef voulait seulement « durer » jusqu'au lendemain, pour permettre aux autres Corps de développer leurs opérations.

A droite, à la 5^e division, la 10^e brigade (36^e et 129^e régiments d'infanterie) organisait défensivement le village de Florennes, où nous devions tenir coûte que coûte. De son côté, le 39^e régiment d'infanterie (5^e brigade) organisait la défense de Thy-le-Bauduin. Depuis la veille, le 4^e tirailleurs, détaché de la 38^e division, tenait des positions entre Hanzinne et Hanzinelle et sur la cote 271. Les autres éléments disponibles de la 5^e division étaient placés sous les ordres du commandant de la 38^e D. I., qui leur demandait d'empêcher que sa droite ne fût débordée.

A gauche de la 5^e division, la 38^e avait déployé la 76^e brigade sur le front Limsoury-Tarcienne. La 75^e brigade, trop éprouvée, se reconstituait à Yves-Gomezée.

L'artillerie allemande se montra particulièrement active dans ce secteur, mais l'attaque prévue se déclencha sur le front de la 6^e division.

Le général Bloch devait assurer, en effet, avec une seule brigade, la défense de cinq kilomètres de terrain, entre Claquedent et Praile, ses autres troupes restant à la disposition du 18^e Corps d'Armée. Notre réaction fut d'abord heureuse. Un bataillon du 5^e régiment d'infanterie et un bataillon du 8^e tirailleurs arrêtèrent l'ennemi qui débouchait du bois de Praile. Mais l'adversaire multipliait ses tentatives. Le 119^e régiment d'infanterie fut violemment pris à partie à la lisière des bois de Braconval ; le 239^e fut jeté en hâte vers Limsoury pour renforcer notre première ligne. Le général Bloch réclamait l'appui de toute l'artillerie disponible : il n'avait plus de réserves pour alimenter la défense. Sous les coups répétés de l'ennemi, qui jetait dans la lutte renforts sur renforts, la droite du 5^e régiment d'infanterie fléchit, en même temps que la gauche du 119^e régiment d'infanterie. Alors toute la 6^e division céda, découvrant l'artillerie, massée sur le plateau. De son côté, la 38^e division, très menacée, évacuait Somzée par échelons, et se repliait sur Chastres et Fraire.

La situation était, soudain, des plus critiques. Nous ne pouvions plus tenir sur la ligne Limsoury-Berzée-Chastres. Il devenait difficile de limiter le recul. La nuit tombait, grosse de menaces. La 75^e brigade s'établissait en hâte au nord d'Yves-Gomezée, et le 74^e régiment d'infanterie se déployait sur les crêtes au sud de Vogenée.

La 5^e division, à droite, s'était maintenue sur ses positions de combat, l'infanterie allemande ne l'ayant pas abordée. Mais la 6^e division battait en retraite jusqu'à Walcourt, et même au delà. L'état-major du 3^e Corps se repliait sur Silenrieux.

L'ennemi, cependant, ne harcelait pas la retraite, car — sur la gauche — le 18^e Corps avait résisté à toutes les attaques, et son commandant avait un instant espéré pouvoir déboucher par Thuin au nord de la Sambre, pour retrouver la droite anglaise. Sur le front du 18^e Corps, les assauts allemands s'étaient presque tous brisés, avec des pertes sévères. Le 18^e régiment d'infanterie à Marbaix, et le 49^e à Gozée, se couvraient de gloire. Mais des renforts ennemis accouraient sans cesse. A l'ouest, la 11^e brigade perdait les ponts de Lobbes et de Fontaine-Valmont. Les fantassins allemands arrivaient aux abords de Biercée. Alors le 144^e régiment d'infanterie et un bataillon du 34^e contre-attaquèrent avec violence ; l'adversaire recula. Une autre contre-attaque du 57^e arrêta la progression allemande dans le bois Janot.

Mais le recul de la 6^e division entraînait le repli du 18^e Corps, en direction de Fontaine-Valmont. L'ennemi avait subi des pertes telles qu'il ne songea pas à nous inquiéter.



Les ordres de l'Armée avaient prévu que le Corps de cavalerie agirait sur la rive gauche de la Sambre, en liaison avec le 18^e Corps. Mais le général Sordet avait fait savoir que l'état de fatigue de ses troupes ne lui permettait pas de livrer bataille ; il s'était retiré, sans plus attendre, vers Bersilies-l'Abbaye. Vers midi, le général Sordet recevait l'ordre de se porter en hâte à la gauche de l'Armée anglaise, pour parer à la menace d'enveloppement, qui se précisait de plus en plus. Le Corps de cavalerie prenait donc, le soir, le chemin de Maubeuge, et, s'arrêtait dans la nuit à Beaufort, après avoir parcouru trente-cinq kilomètres.

De son côté, le général Valabrègue devait appuyer le 18ᵉ Corps. Mais les 69ᵉ et 53ᵉ divisions de réserve, mises en route trop tard, ne furent pas engagées.

Par contre, l'Armée anglaise, arrivée le matin même à Binche et à Peissant, combattait depuis midi avec acharnement. Son 1ᵉʳ Corps (général Smith Dorrien) avait perdu Binche, mais n'était pas compromis. Son 2ᵉ Corps (général Douglas Haigh) s'était énergiquement défendu à Mons : la victoire paraissait même acquise. Le maréchal French ne se croyait attaqué que par deux Corps allemands. Un message du général Joffre lui apprit, à 17 heures, que quatre Corps ennemis menaçaient d'enveloppement les troupes britanniques. La retraite fut décidée sur le champ.

Plus au nord, la 82ᵉ division territoriale s'était repliée d'Antoing et de Tournai sur Cysoing. Des cavaliers allemands patrouillaient aux portes de Lille.



L'ensemble de la journée n'avait pas donné ce que le commandant de la 5ᵉ Armée semblait en droit d'en attendre.

Le 10ᵉ Corps avait résisté sur ses positions, et ses pertes, qui s'élevaient encore à près de deux mille hommes pour la 37ᵉ division, n'atteignaient cependant pas le quart des pertes de la veille. Mais la situation du 3ᵉ Corps devenait inquiétante, et le 18ᵉ C. A., si brillante qu'ait été sa défensive, se trouvait hors d'état de repartir en avant.

D'autre part, les Allemands jetaient de nouvelles forces en ligne, et ni les Anglais, ni les divisions territoriales ne pouvaient suffire à arrêter la manœuvre de débordement. Le danger devenait imminent sur la droite, où l'action du 1ᵉʳ Corps avait été paralysée.

Au lieu de la 4ᵉ Armée française, que le général Lanrezac s'attendait toujours à voir déboucher au-delà de la Lesse, c'était une nouvelle Armée allemande qui s'apprêtait à franchir la Meuse et à nous couper la retraite. Le général Mangin, dans la soirée, avait bien repris Onhaye, mais toutes nos défenses sur la rivière étaient tombées. La garnison de Namur battait en retraite, et les 3ᵉ et 4ᵉ Armées françaises, battues elles-mêmes, rétrogradaient.

Une angoisse tragique pesait sur nos troupes harassées. Le général Lanrezac ne pouvait que se retirer à son tour. Il lança l'ordre de repli sur la ligne Givet-Philippeville-Merbes-le-Château.



## LA RETRAITE (24 août).

Tandis qu'à droite la 8ᵉ brigade reconstituée, la 51ᵉ division et le 1ᵉʳ C. A. reculaient par échelons successifs, sans autre difficulté que l'encombrement des routes, le 10ᵉ Corps, qui ne disposait guère que de la seule route de Philippeville pour ses trois divisions, avait beaucoup de mal à se dégager. Il y eut d'abord de violents corps à corps dans les bois à l'est et au nord d'Oret, ainsi qu'aux abords des hauteurs défendues par le 3ᵉ zouaves et le 3ᵉ tirailleurs. L'ennemi, cependant, ne tenta pas la poursuite. Mais son artillerie tira sans relâche sur nos colonnes en marche, démontant nos batteries et creusant des vides parmi les fantassins.

Au 3ᵉ Corps, la 5ᵉ division, talonnée par l'ennemi, s'était échappée avant l'aube, sous bois et à travers champs, en abandonnant presque tous ses canons sur le terrain. La 76ᵉ brigade avait pu se replier sans donner l'éveil ; la 75ᵉ l'avait ensuite ralliée après une marche des plus pénibles. Mais la 6ᵉ division se reconstituait difficilement. Il y avait encore, à midi, un tel encombrement dans les fonds de l'Heure qu'on pouvait craindre une catastrophe. La 69ᵉ brigade, en arrière-garde de la 38ᵉ division à partir de Vogenée, avait reçu l'ordre de résister à Silenrieux (123ᵉ régiment d'infanterie) et à Walcourt (6ᵉ régiment d'infanterie). Le 6ᵉ régiment d'infanterie fut énergiquement attaqué par des détachements de cavalerie et de cyclistes, qu'appuyait une forte artillerie. Il résista vail-



ROSELIES

lamment. Sa mission terminée, la 69e brigade se retira à 16 heures, par échelons.

Le 18e Corps se dégageait sans trop de difficultés. Les artilleurs allemands canonnaient sans répit les lisières des bois de Strée, où la 70e brigade avait été contrainte de se réfugier. Le repli de la 36e division entraîna celui de la 35e, qui se fit par échelons sur la position Malaise-Sartiau, puis sur Bousignies, tandis que la 11e brigade était maintenue à Thirimont pour faciliter la retraite de la division de droite sur les hauteurs au sud de Beaumont.

A la gauche du 18e Corps, les divisions de réserve n'avaient établi sur la Sambre que des postes légers. L'ennemi s'était donc emparé de bonne heure des passages de la Buissière. Mais, à 13 heures, une contre-attaque de deux bataillons du 254e régiment d'infanterie et d'un bataillon du 251e permit à la 138e brigade du général Néraud de réoccuper Solre et les abords de la Buissière. Nous pûmes nous y maintenir, malgré le bombardement.

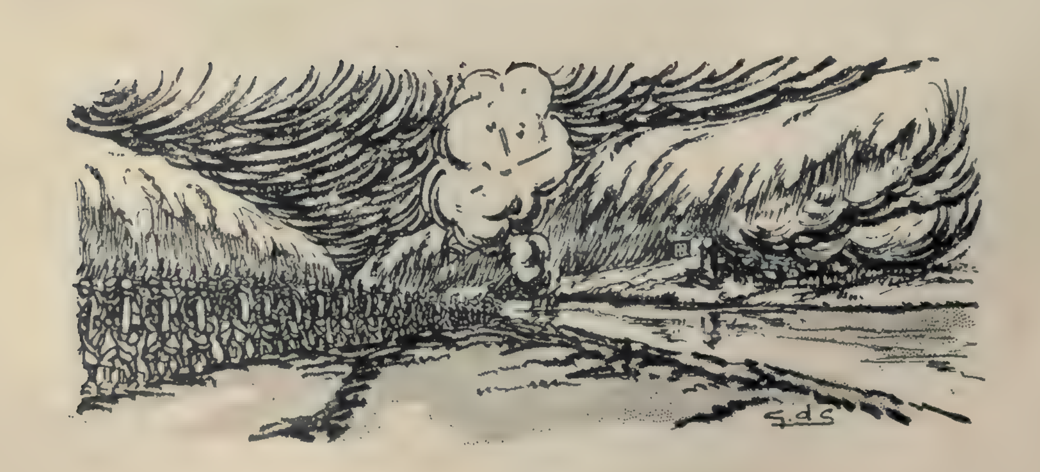
Tout restait calme du côté de Jeumont.

Les Anglais avaient pu se dégager après un violent combat. Mais nos divisions territoriales, malgré l'énergie du général d'Amade, ne semblaient pas devoir opposer une résistance bien solide aux tentatives ennemies. Deux bataillons de la 88e division territoriale se laissaient surprendre dans Tournai par les cavaliers de Marwitz. Condé était évacué, Douai s'apprêtait à l'être, Lille était déclarée « ville ouverte ». La 88e division territorial se retirait précipitamment sur Templeux et sur Seclin.

Comprenant la gravité de la situation, le général Lanrezac ordonnait à la 5e Armée de ne pas s'attarder, et de se replier derrière les bois, sur la ligne générale Mézières-Hirson-La Capelle, en continuant de prendre appui à gauche sur Maubeuge, à droite sur le massif boisé des Ardennes où se ferait la liaison avec la 4e Armée.

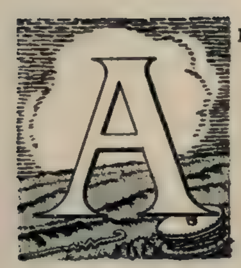
Les troupes marchaient, inlassablement. Mal ravitaillés, les hommes tombaient de sommeil. Mais, peu à peu, l'ordre renaissait dans les unités reconstituées. Il y avait eu des défaillances, mais les actes d'héroïsme, innombrables, les avaient déjà rachetées.

H. Denolly



## IX

# MAUBEUGE



la fin de juillet 1914, la place de Maubeuge est ainsi constituée :

Tout autour de la ville, l'enceinte, datant de Vauban.

A une distance d'environ trois à six kilomètres de cette enceinte, six forts : Boussois-Les Sarts-Leveau-Hautmont-Le Bourdiau-Cerfontaine. Ils sont tous antérieurs à 1885, c'est-à-dire à l'apparition de l'obus-torpille qui a révolutionné l'art de la fortification.

Seul, Le Bourdiau est revêtu d'un cuirassement de béton à l'épreuve de l'artillerie lourde de campagne. Dans les autres ouvrages, les abris en maçonnerie sont recouverts d'une simple couche de terre de 3 mètres d'épaisseur (0 m 50 parfois : Les Sarts).

Du type à massif central ou à cavalier, ces forts constituent des objectifs parfaitement visibles de tout le terrain environnant.

Entre chacun de ces forts existe un ouvrage intermédiaire (deux entre Le Boussois et Les Sarts). L'ouvrage de Rocq, dans le secteur sud-est, est constitué par un simple parapet d'infanterie avec de mauvais abris en maçonnerie, tandis que les autres sont pourvus de faibles abris bétonnés pour hommes assis.

Les garnisons de ces ouvrages n'auront à leur disposition ni magasins, ni cuisines, ni infirmeries. L'eau est tirée de puits qui seront facilement détruits par un bombardement.

Les ouvrages intermédiaires sont séparés des forts par des intervalles considérables.

Les forts ne disposent, comme matériel de flanquement, que de pièces de 80 ou de 90, à l'air libre : elles seront bien vite mises hors de cause par l'artillerie adverse. Seuls, Le Boussois et Cerfontaine sont pourvus de deux tourelles Mougin en fonte dure pour canon de 155, et de trois tourelles de 75.

A signaler que, contrairement à ce qui existe dans nos grandes places de l'Est, Maubeuge n'a pas de chemins de fer Péchot pour relier les différents organes de la défense.

*Le Gouverneur; ses essais de réorganisation.* — Depuis le 17 mars 1914, le gouverneur de Maubeuge est le général Fournier, qui sort de l'arme du génie et qui a eu déjà l'occasion de se distinguer en temps de paix, lors de l'organisation de la place de Bizerte.

En arrivant à Maubeuge, le général Fournier a été péniblement impressionné par l'état lamentable de la place. Il a mis, dès lors, toute son énergie à la réfection de la forteresse et exigé de chacun de ses subordonnés l'effort maximum en vue de l'intérêt commun.

Le général Fournier sent, en effet, que la guerre est prochaine. Ses prévisions ne le trompent pas : le conflit mondial vient le surprendre en pleine période de réorganisation.

Son activité redouble dès le 2 août 1914 : bien que le plan de défense ne lui prescrive de commencer l'exécution des travaux prévus que le sixième jour de la mobilisation, le général Fournier ne veut pas perdre une heure.

Il sait tirer parti de toutes les ressources nouvelles mises à sa disposition. Il réquisitionne 6.000 civils, auxquels il adjoint 25.000 territoriaux ou réservistes envoyés à Maubeuge, et les emploie, sous la direction d'officiers du génie, aux travaux les plus urgents.



*L'Organisation défensive avant l'investissement.* — Dès lors, c'est une période d'activité fébrile qui commence. Le jour commence à poindre et déjà les corvées de travailleurs sont rendues sur les chantiers.

Elles s'emploient à renforcer la zone principale de résistance, devant laquelle doivent venir se briser les efforts des Allemands, si ceux-ci arrivent jusque devant Maubeuge. Sans trêve les hommes remuent la terre ; ils édifient en toute hâte des ouvrages nouveaux : Le Fagnet, qui doit boucher

entre Le Boussois et La Salmagne la trouée pouvant conduire l'ennemi dans la ville.

Les autres intervalles qui séparent les forts sont également rétrécis par l'établissement d'ouvrages de fortune, par le renforcement de points d'appui déjà existants, comme La Salmagne, Bersillies, Gréveaux, Ferrière-la-Petite et Rocq, tous convertis en Centres de Résistance.

Tandis que des travailleurs portent à six mètres l'épaisseur des parapets d'infanterie, des équipes amènent des rondins, des plaques en fer de o$^{m}$,05 qui servent à l'édification d'abris recouverts de 1 à 2 mètres de terre (1); mais ce ne sera là qu'une bien précaire protection pour les combattants.

Plus loin, des soldats du génie s'emploient à abattre les arbres, à faire sauter les maisons qui pourraient gêner la visibilité ou rétrécir les champs de tir. Le village d'Elesmes, en particulier, subit d'importantes destructions.

D'autres équipes vont poser en trois semaines 1.500.000 piquets autour desquels s'enlacent des milliers de kilomètres de fil de fer barbelé; ces immenses réseaux, couvrant une superficie totale de 100 hectares, entourent bientôt chacun des ouvrages et s'étendent dans les intervalles qui séparent les points d'appui.

En arrière de la ligne des forts, des terrassiers s'emploient à niveler le sol pour permettre la pose d'une voie ferrée étroite, qui reliera entre eux, et jusqu'au cœur de la place, chacun des ouvrages de la défense : 20 kilomètres de rails sont établis en vingt-sept jours.

Des artilleurs amènent leurs canons tout près de la première ligne : il n'y a pas d'échelonnement des batteries en profondeur, car les instructions ministérielles de 1910 prescrivent que « l'armement de Maubeuge doit permettre, dès le début, une action aussi lointaine que possible des ouvrages actuels ».

Les dépôts de fortune pour munitions sont installés à proximité des pièces : chaque canon disposera immédiatement d'environ 300 coups à tirer.

En cette période qui précède l'investissement, les résultats suivants sont acquis :

La zone principale de résistance est entièrement organisée.

Une position de soutien a été également ébauchée : elle est marquée dans le secteur est par les villages d'Élesmes et d'Assevent, distants de deux à trois kilomètres de la première position ; elle possède donc là des champs de tir assez étendus, et sa défense peut être envisagée comme très possible après la chute de la zone principale.

Par contre, au delà du secteur Élesmes-Assevent, là ligne de soutien passe immédiatement en arrière de la ligne des forts et des ouvrages, et il est à craindre qu'en cas d'évacuation de la zone principale, les combattants ne puissent s'accrocher à la ligne de soutien (Mairieux-bois des Sarts-Douzies-Louvroil-lisière-est du bois des Bons-Pères). Et en arrière il n'y a rien, rien que les vieux remparts de Vauban, qui datent de deux siècles.

En avant de la zone principale, une position avancée n'est constituée que dans le secteur sud-ouest : dans les bois d'Hautmont et du Quesnoy qui sont très rapprochés de l'important village d'Hautmont, inclus dans la zone principale.

On pourrait peut-être faire mieux, mais le temps manque aux défenseurs de Maubeuge.



*État de la garnison.* — La garnison a d'ailleurs fourni un tel effort par ces journées torrides d'août 1914 qu'elle commence à être sérieusement fatiguée.

Une conséquence plus grave encore découle de la nécessité de pousser activement les travaux : les territoriaux et les réservistes n'ont pu être remis en main et soumis à un entraînement progressif. Et pourtant l'instruction des troupes aurait besoin d'être sérieusement revue. C'est ainsi que les régiments de territoriale qui, jusque-là, n'étaient pas dotés de mitrailleuses, viennent d'en recevoir. Dans ces corps, bien peu d'officiers connaissent le maniement des armes automatiques; trois semaines ne suffiront pas à la formation des équipes, surtout avec un outil aussi délicat que la Saint-Étienne.

De plus, il est à prévoir que ces troupes n'auront pas à combattre seulement derrière les murs et les fossés des forts; les ouvrages permanents seront transformés bien vite en nids à projectiles : il faudra lutter en rase campagne, avoir la possibilité de transporter rapidement ses mitrailleuses sur un point critique ; comment feront les territoriaux ? Ils n'ont pas de moyens

(1) Chiffres indiqués dans l'ouvrage du commandant Cassou : *La Vérité sur le siège de Maubeuge.*

de transport: ni mulets, ni voitures légères spéciales, ni bicyclettes.

Faute de mieux, on chargera les pièces sur des voitures de réquisition, système bien primitif, et qui offre de nombreux inconvénients.



Dans toutes les parties de la défense de Maubeuge, on retrouve ainsi le même caractère d'improvisation, qui va mettre les Français en bien mauvaise posture vis-à-vis des Allemands, superbement dotés en moyens de toutes sortes.

Et à l'origine de ce défaut de préparation, apparaît toujours la même cause : le manque de crédits qui n'a pas permis d'organiser solidement Maubeuge en temps de paix.

Le général Fournier va donc avoir à sa disposition des effectifs importants, mais en majeure partie constitués par des territoriaux, impropres à être engagés dès le début de la guerre.

I. *Infanterie.* — Ces effectifs comprennent :

1° Un seul régiment d'active : le 145e régiment d'infanterie, qui formait, en temps de paix, la garnison de la place ;

2° Quelques régiments de réserve : le 345e ; deux bataillons de marche tirés du dépôt des 145e-345e ; deux régiments d'infanterie coloniale : 31e et 32e, dont une forte partie de l'effectif est constituée par des soldats de métier, et dont la majorité des cadres est formée par des officiers et sous-officiers de carrière : ces unités sont excellentes ;

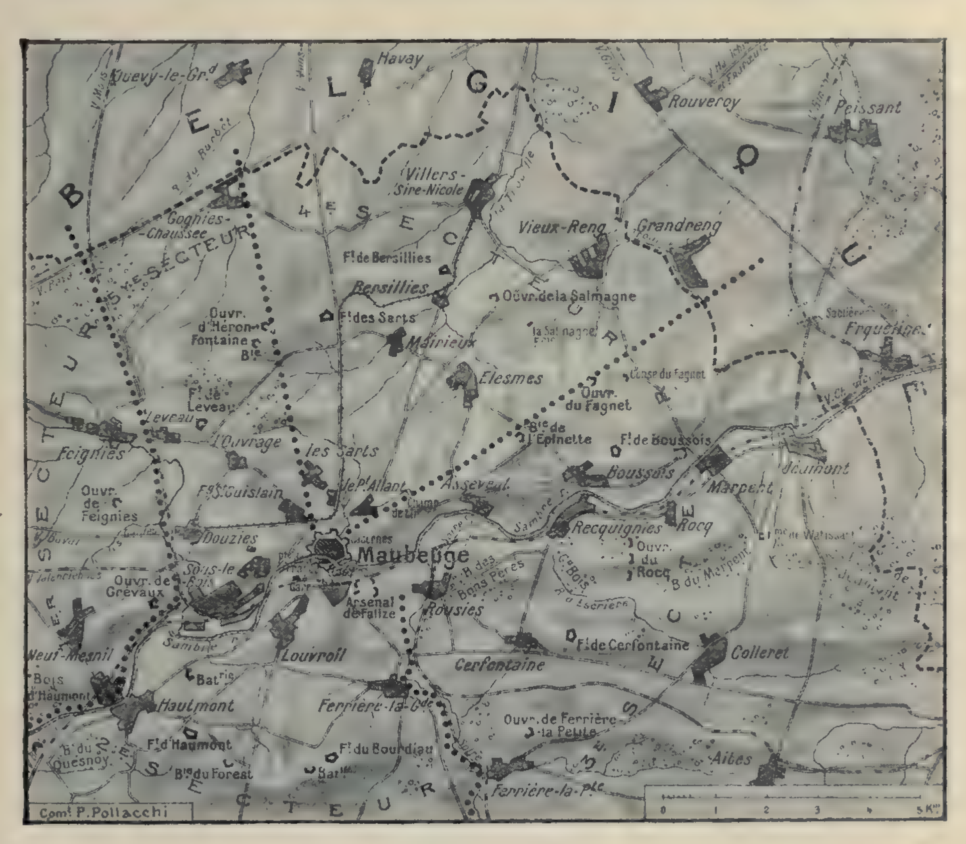
3° Les régiments territoriaux suivants : 1er, 2e, 3e, 4e ; un bataillon du 5e, deux bataillons du 85e. Beaucoup d'officiers de ces régiments sont vieux et fatigués, absolument inaptes à faire campagne ;

4° Deux bataillons de douaniers de 250 hommes chacun ;

5° Un millier de G. V. C.

Soit 33.000 fantassins, dont 20.000 soldats de la territoriale.

*II. Artillerie.* — L'artillerie comprend un groupe de quatre batteries territoriales de 75 montées. De plus, 69 pièces sont affectées à la réserve d'artillerie, et des groupes d'attelage sont constitués pour les mouvements éventuels à faire exécuter à ces pièces ; mais, là encore, le nombre des groupes est insuffisant, et l'on ne pourra atteler à la fois la totalité des canons.




SIÈGE DE MAUBEUGE

Le reste de l'artillerie (350 canons courts ou longs, de 220, 155, 120, 95, 90, 80) est réparti entre les différents secteurs du camp retranché pour leur défense propre. Malheureusement, la portée de ces pièces varie entre 5 et 9 kilomètres, tandis que certaines batteries allemandes tireront de 14 kilomètres de distance, ce qui leur permettra de se tenir à l'abri des obus français.

Le nombre total de coups à tirer par l'artillerie de la défense s'élève à 250.000.

Le personnel consiste en vingt-six batteries à pied, dont huit qui proviennent de Cherbourg et de Brest.

*III. Cavalerie.* — La cavalerie est représentée par deux escadrons de réserve du 6e chasseurs.

*IV. Génie.* — Le génie comprend sept compagnies.

*V. Divers.* — Pour communiquer avec l'extérieur, Maubeuge dispose d'un poste de T. S. F. de fortune. Un colombier militaire assure la liaison avec Paris et Reims. Le service aéronautique est réduit à rien : deux dirigeables qui étaient à Maubeuge et tous les avions jusque-là disponibles, quittent la place, après Charleroi. Il ne reste dans le camp retranché qu'un ballon captif qui sera rapidement détruit, et un vieil avion très endommagé qu'un officier, le lieutenant d'artillerie Lelièvre (d'une batterie de côte venue de Brest), remettra tant bien que mal en état, mais qui sera vite hors d'usage sans avoir pu rendre de services sérieux.

Des hôpitaux sont organisés dans la ville : ils pourront recevoir jusqu'à 3.000 blessés.

L'Intendance a constitué des approvisionnements très importants, qui suffiraient au moins pour un siège de trois mois.

Les troupes et les services représentent un effectif total un peu supérieur à 49.000 rationnaires, y compris un millier d'officiers. En dehors du gouverneur, il y a trois généraux dans la place : les généraux Vinckel-Mayer, Ville et Peyrecave (1).

Le général Fournier répartit ses troupes en quatre secteurs, puis en cinq, dès la mi-août :

*1er secteur* (général Peyrecave), à l'ouest du chemin de fer de Mons jusqu'à la Sambre.

Il est tenu par quatre bataillons territoriaux ; un bataillon du 32e colonial reste en réserve à Douzies.

*2e secteur* (colonel Guérardel), au sud-ouest de Maubeuge, de la Sambre à la Solre.

Cinq bataillons et demi de territoriaux en assurent la défense. Un bataillon du 32e colonial, cantonné à Ferrières-la-Grande, les étayerait en cas de besoin.

*3e secteur* (colonel de La Motte), de la Solre à l'ouvrage du Fagnet. Sa garnison consiste en cinq bataillons et demi de territoriaux, un bataillon de douaniers.

*4e secteur* (général Ville), de l'ouvrage du Fagnet jusqu'à Héronfontaine exclus. Il est également défendu par cinq bataillons de territoriaux et un bataillon de douaniers.

*5e secteur* (colonel Cambier), d'Héronfontaine au chemin de fer de Mons. N'y sont affectés qu'un seul bataillon territorial, un bataillon et une compagnie de marche, tirés du dépôt du 145e. La garnison du noyau central est formée d'un bataillon de marche (provenant du même dépôt).

La réserve mobile comprend, sous les ordres du général Vinckel-Meyer, tout le reste des éléments actifs et de réserve, à savoir :

Le 145e, le 345e, le 31e colonial ; les deux escadrons du 6e chasseurs ; le groupe de quatre batteries montées de 75.



*Les premières semaines de guerre.* — Jusqu'à la mi-août, la population de Maubeuge n'a pas manifesté une grande anxiété.

L'afflux des troupes qui arrivent dans le camp retranché contribue d'ailleurs à donner à la ville une physionomie très animée, bruyante, presque joyeuse.

Les cafés ne désemplissent pas ; chacun vient reconnaître des amis, des camarades d'autrefois, que la mobilisation appelle dans la place.

Les gens échangent leurs impressions ; on fait des plans de campagne, ou plutôt des plans de victoire. La masse de la population doute de l'éventualité d'un siège. Les Allemands se battent encore à Liége ; ils sont loin de la frontière française.

Ceux qui craignent l'approche de l'ennemi sont généralement taxés de pessimisme, et vite pris dans la fièvre générale, étourdis par l'animation de la foule, ils oublient leurs soucis d'un instant.

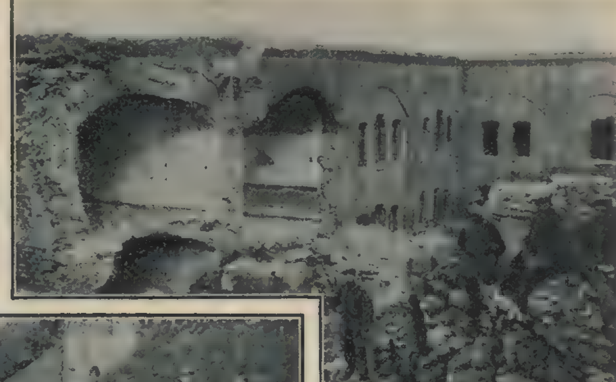
Mais le 15 août, brusquement, une véritable angoisse s'empare de la population.

Quelques Belges, qui se retiraient en toute hâte devant l'invasion, sont venus annoncer les progrès des Allemands. Ils racontent que le massacre et l'incendie accompagnent l'envahisseur.

(1) La plupart de ces renseignements ont été tirés des rapports du général Demange, du capitaine Mangin-Bocquet (Conseil de guerre où fut jugée l'affaire de Maubeuge) et de l'ouvrage du commandant Cassou, déjà cité.



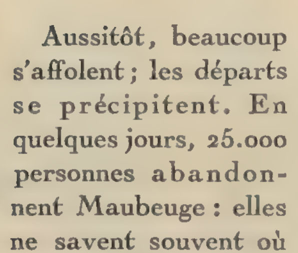
FORT LEVEAU



FORT DES SARTS



FORT DE BERSILLIES



TOURELLE DU FORT DU BOUSSOIS

Comme pour corroborer les dires des fugitifs, la voix du canon se fait entendre dans l'Est. Chacun, le cœur palpitant, écoute ces détonations, qui éclatent là-bas, dans la direction de la vallée de la Meuse.

Vers le soir, les nouvelles se précisent : les Allemands ont forcé le passage du fleuve à Dinant et se sont emparés de la ville ; ils se rapprochent.

L'inquiétude augmente.

Quelques heures plus tard, on annonce que les soldats du 1er Corps d'Armée, dans une brillante contre-attaque, ont rejeté l'adversaire au delà de la Meuse : ce succès est transformé en grosse victoire ; aussitôt, c'est une joyeuse animation qui s'empare de Maubeuge.

Les Allemands continuent de progresser en Belgique ; ils entrent à Louvain, à Bruxelles. Leur marche semble devoir les conduire droit vers Maubeuge et Lille. L'armée française est encore loin... où pourra-t-elle intervenir ? Et les Anglais, dont on annonce le débarquement en France, et qui sont impatiemment attendus ?

Une mesure indispensable, prise par le gouverneur, contribue à semer l'inquiétude : sur les murs de la ville, on appose des affiches qui prescrivent à la population civile, en prévision d'un siège, de quitter la place.

Aussitôt, beaucoup s'affolent ; les départs se précipitent. En quelques jours, 25.000 personnes abandonnent Maubeuge : elles ne savent souvent où aller. Beaucoup ne pourront se résoudre à laisser leurs foyers déserts, et malgré toutes les mesures prises, elles reviendront sur leurs pas, avant l'investissement.

L'arrivée d'avions britanniques, puis, le 22 août, le passage d'un régiment écossais suscitent encore un certain enthousiasme. Mais celui-ci s'éteint bien vite, car les progrès des Allemands se précisent : l'Armée von Klück arrive vers Mons ; l'Armée Bülow franchit la Sambre à Charleroi.



Depuis le 17 août, la garnison de Maubeuge est placée sous le commandement du général Lanrezac, qui dirige la 5e Armée.

Le général songe un instant à faire appel au 145e, au 345e, aux 31e et 32e coloniaux pour renforcer les effectifs dont il dispose, à la veille d'une grosse bataille.

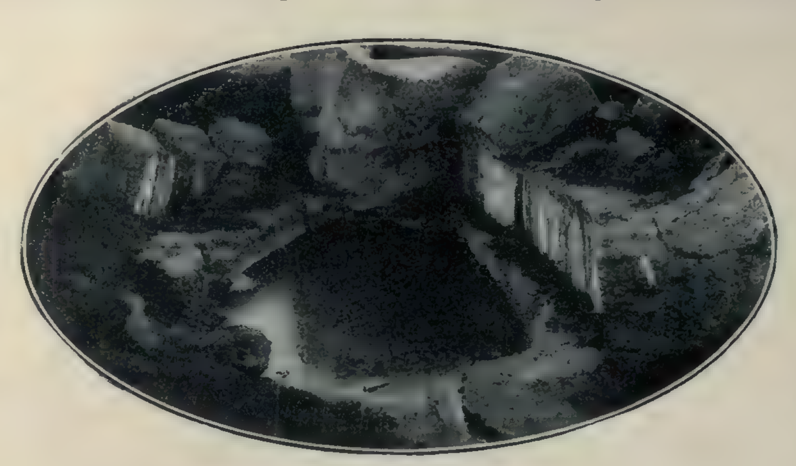
Mais il se rend compte de la nécessité de laisser au Gouverneur tous ses moyens en hommes pour compléter à la hâte l'organisation

d'une Place qui peut se trouver d'un jour à l'autre sous le feu des canons ennemis.

Les 22 et 23 août, une furieuse bataille s'engage de part et d'autre de la Sambre ; au sud de Charleroi entre la 5ᵉ Armée française et la IIᵉ Armée allemande ; à Mons, entre les Anglais et les troupes de von Klück.

Le soir du 23, nos troupes de campagne battent en retraite. Le général Lanrezac fait connaître au général Fournier que « la 5ᵉ Armée se replie en direction générale de Chimay-Aubenton, et qu'il appartient au Gouverneur de Maubeuge « de prendre toutes dispositions utiles pour la défense de la Place ».

Le général Lanrezac ne veut pas emmener avec lui les régiments actifs et de réserve de Maubeuge pour les joindre à ses troupes, car il estime que ce serait affaiblir dangereusement la garnison.


OUVRAGE DE GRÉVEAUX

Le général Fournier se trouve livré à lui-même. A quelle décision va-t-il se résoudre ?

Aux termes des instructions ministérielles de 1910, le rôle de Maubeuge consiste à appuyer les manœuvres d'une Armée de campagne. « La résistance de la Place n'a pas de raisons pour se prolonger isolément. »

Telle était la conception au temps où l'on croyait que Maubeuge n'aurait à subir qu'un siège de peu de durée, dès le début des hostilités, et serait rapidement secourue par nos forces de campagne, sitôt après leur concentration.

Les circonstances sont tout autres le 23 août 1914 : Maubeuge, qui n'a pas servi de pivot de manœuvre dans la bataille de Mons-Charleroi, est maintenant presque isolée ; nos Armées de campagne, battues, se retirent vers le sud-ouest.

Le général Fournier doit-il prescrire l'évacuation immédiate de la garnison et se lier à la retraite de la 5ᵉ Armée ?

Il considère que s'il a été nommé au poste de Gouverneur de Maubeuge, ce n'est pas pour abandonner la ville, mais pour en assurer la défense.

Il se décide donc à résister jusqu'au bout, coûte que coûte.



*L'Investissement.* — Les Allemands poursuivaient leur marche en avant sans se laisser retarder par Maubeuge.

Ils laissent seulement en arrière un Corps de siège, à l'effectif de 40.000 hommes environ, sous les ordres du général von Zwehl.

Autant que les renseignements actuels permettent de l'affirmer, ce Corps de siège ne comprend que le VIIᵉ Corps de réserve, la 26ᵉ brigade du VIIᵉ Corps actif et un groupement de grosse artillerie (aux ordres du général-lieutenant Steinmetz). Un certain nombre de pièces de 395 (matériel et personnel autrichiens), font partie de ce groupement.

Les Allemands se tiennent d'abord assez loin de Maubeuge ; ils se contentent de couvrir le déploiement de leur artillerie lourde, sans se risquer, avec des effectifs relativement faibles, dans une attaque brusquée contre le Camp Retranché.

Sur tout le pourtour de celui-ci, les détachements ennemis s'étendent, précédés de cavalerie, et coupent peu à peu les communications de Maubeuge avec l'extérieur ; ils s'établissent ensuite en observation, face à la ville.

Le général Fournier, sur l'ordre du général Joffre et du général Lanrezac, prescrit la destruction des voies ferrées, en vue d'entraver le ravitaillement des Armées ennemies.

C'est ainsi que des détachements du génie font sauter les ponts de Jeumont, de Berlaimont et de Fourmies.

De plus, du 24 au 28 août, le général Fournier, qui a reçu de ses agents secrets des renseigne-

ments sur la progression allemande et qui se voit peu à peu privé de toutes ses liaisons avec le cœur du pays, se préoccupe de pousser des *reconnaissances* en dehors du périmètre de la Place : il veut se rendre compte des intentions du Commandement ennemi, inquiéter le Corps de siège, et, en même temps, aguerrir ses propres troupes.

Une première reconnaissance a lieu le 25 août, au nord de Maubeuge, vers Quévy et Havay. Toute la réserve générale y participe. Au cours de cette opération, le génie opère des destructions sur la voie ferrée étroite qui longe la frontière belge. Quelques engagements de patrouilles se produisent : dans un de ces combats, le prince de Saxe-Meiningen est mortellement blessé par un cavalier du 6e chasseurs.

Le lendemain 26 août, une nouvelle sortie a lieu sur La Longueville pour reconnaître des forces ennemies qui ont été signalées dans cette région : seuls, le 145e régiment d'infanterie, deux batteries de 75 et un escadron y prennent part. Tout comme la veille, la journée n'est marquée que par des combats insignifiants contre de fortes patrouilles ennemies, qui se dérobent.

OUVRAGE DE LA SALMAGNE

Vers le soir du 26, l'attention de la Place est fortement surexcitée : une canonnade lointaine roule dans l'ouest ; durant deux jours, on percevra encore ses échos ; puis le bruit de la bataille (1) s'éteindra peu à peu, et on devra renoncer à voir les Armées alliées réapparaître sous les murs de la ville.

Depuis le 27 août, le général Fournier, par son ordre n° 14, a déclaré Maubeuge investie. L'artillerie de la Place commence à exécuter des tirs fréquents sur des objectifs assez variables : localités, croisements de routes... En général, ces tirs sont dirigés un peu au hasard et ne donnent que de très faibles résultats.

Par contre, ils offrent l'inconvénient de faire repérer successivement chacune de nos batteries : l'ennemi se garde bien de laisser perdre les renseignements que la défense lui fournit ainsi.

Le 28 août, une troisième reconnaissance a lieu, vers le sud cette fois. Un petit combat s'engage, au delà du bois Leroy, mais pas plus que les précédents, il ne permet à la réserve générale de se rendre compte de la situation de l'adversaire.

Aucune de ces reconnaissances n'a été poussée assez loin ; et surtout aucune d'entre elles n'a été dirigée dans le secteur est, où se prépare contre Maubeuge une formidable menace.



A cette date du 28 août, l'artillerie allemande a, en effet, achevé son déploiement.

Elle a pris position vers Solre-sur-Sambre, Peissant, Faurœulx, Haulchies, Givry, entre la Sambre et la Trouille.

L'infanterie, dans ce secteur, s'est établie avec ses gros sur le ruisseau de Grand-Reng et vers Erquelines, pour couvrir les batteries de siège.

Brusquement, le 29 août, à 13 heures, le bombardement se déclenche : les obus tombent sans interruption sur Le Boussois, le Fagnet, La Salmagne et Bersillies.

Avant d'étudier les effets du bombardement, il est nécessaire de signaler que les Allemands disposent, à l'intérieur de la Place, de tout un système d'espionnage ; ce dernier va leur fournir les plus précieux renseignements, et leur permettre de diriger leur tir sur les objectifs principaux :

Le commandant Cassou raconte (1) :

« Au centre de résistance du Boussois, un paysan revêtu d'une énorme blouse suivait avec intérêt toutes les phases de la lutte. Sa présence

(1) Ou plutôt de trois batailles : bataille de Landrecies ; bataille du Cateau ; bataille de Combles-Sailly-Saillisel. Les deux premières entre Allemands et Anglais ; la troisième entre les Allemands et les divisions du général d'Amade.

(1) Commandant Cassou, ouvrage déjà cité.

continuelle éveilla nos soupçons ; on le vit s'arrêter derrière une haie et lâcher un pigeon voyageur. Arrêté immédiatement, il fut fouillé ; on le trouva possesseur d'autres pigeons cachés sous sa blouse. Il avoua qu'il était un espion : il fut fusillé... On découvrit un fil téléphonique souterrain, reliant Maubeuge à Jeumont, dans une usine dont le directeur était allemand, et qui fournissait par un conduit souterrain la force électrique à Maubeuge ».

Avant la guerre, en effet, la place fourmillait d'étrangers, et l'on n'avait pu expulser tous les individus suspects.

Ces derniers ne se contenteront pas d'envoyer des renseignements à l'ennemi ; ils s'efforceront, par des propos habilement répandus, de semer la panique dans la ville.

Un malheureux incident leur fournira le prétexte d'accuser le Gouverneur de faiblesse, d'incapacité, voire même de trahison.

Le général Fournier avait, au début d'août, adressé au Ministre de la Guerre un télégramme lui rendant compte de l'état lamentable de Maubeuge et de l'impossibilité de résister longtemps en cas d'attaque.

Très ému de ce message, craignant que le Gouverneur ne fût au-dessous de sa tâche, M. Messimy avait envoyé dans la Place le général Pau pour se rendre compte de la situation, et prendre, au besoin, des mesures extrêmes contre le général Fournier.

L'enquête avait été tout à l'éloge de ce dernier, et le général Pau avait même cru nécessaire de réclamer « les trois étoiles » pour le Gouverneur. Mais M. Messimy n'avait pas attendu ces rapports ; et, dès le 8 août, par décret ministériel, il révoquait de ses fonctions le général Fournier.

On juge de l'effet produit à Maubeuge, lors de la lecture de l'*Officiel*. Au retour à Paris du général Pau, M. Messimy, renseigné, envoyait au Gouverneur ses félicitations pour le zèle qu'il avait déployé dans l'organisation de la Place et le rétablissait dans ses fonctions. Le décret nouveau paraissait également dans un numéro de l'*Officiel* ; mais celui-ci n'arrivait jamais à Maubeuge, en raison des événements militaires.

Dès lors, les traîtres et les sots eurent beau jeu pour porter les pires jugements sur le Gouverneur : celui-ci vit son autorité graduellement ébranlée, alors que les circonstances exigeaient qu'elle fût accrue.

Et, quand les effets du bombardement commenceront à s'accentuer, les faiblesses de l'âme humaine feront que ceux-là même qui, tout en n'étant pas des espions, auront, les jours précédents, représenté le général Fournier comme incapable de défendre la ville, dénonceront maintenant l'obstination du Gouverneur, l'accuseront de vouloir amener la ruine de Maubeuge, le massacre de ses habitants, et demanderont à grands cris la capitulation.

Jusqu'à la reddition, le siège de Maubeuge consistera plutôt dans une action d'artillerie. L'infanterie du VII[e] Corps allemand de réserve se contentera généralement d'occuper le terrain que les troupes de la défense auront évacué, à la suite des effets destructeurs du feu.

Le bombardement aurait pu être retardé d'un jour ou deux, si les Français avaient occupé des positions avancées dans le secteur est du camp retranché.

Mais le général Fournier a évité, peut-être à tort, de prendre cette mesure, par crainte d'élargir le périmètre de la Place qu'il défend avec des effectifs déjà insuffisants, et d'aventurer hors de la zone principale des troupes non aguerries, généralement fort peu instruites. Il redoute que celles-ci ne soient bousculées dès le premier choc, et que l'ennemi ne réalise, à cette occasion, une avance importante en direction de Maubeuge.

Le bombardement, dirigé le 29 août sur le secteur de la zone principale : Le Boussois-La Salmagne, gagne peu à peu en largeur et en profondeur. Les canons allemands arrosent le fort de Cerfontaine aussi bien que l'ouvrage des Sarts ; les plus gros calibres (210-280-305, puis 420 à partir du 2 septembre) prennent part à l'action.

Maubeuge elle-même reçoit des obus de 12 centimètres ; le quartier de la Porte de France est particulièrement éprouvé ; des incendies se déclarent ; leurs ravages sont considérables dans la rue de France. Les pompiers, sans cesse au travail, malgré la pluie des projectiles, subissent des pertes très sérieuses. Par contre, la population réfugiée dans les caves, ne souffre pas beaucoup du bombardement. Le tir de l'artillerie ennemie se fait très précis, toujours en raison des renseignements fournis par les espions aux troupes de von Zwehl. Le faubourg de Sous-le-Bois, occupé par la réserve générale, est particulièrement repéré,



ENTRÉE DU FORT DE CERFONTAINE

LA COUPOLE BLINDÉE
FORT DE CERFONTAINE

INTÉRIEUR DU FORT DE CERFONTAINE

de même que le faubourg de Louvroil, où les cantonnements sont nombreux.

Les conduites d'eau et de gaz sont coupées ; les liaisons télégraphiques et téléphoniques — toutes aériennes — rompues.

Dans la zone principale, les effets du bombardement sont encore plus considérables.

Les ouvrages permanents et les ouvrages de circonstance sont transformés en véritables nids à obus : aucune casemate ne peut résister ; les abris bétonnés des ouvrages d'infanterie sont fissurés ; une perpétuelle menace plane sur ceux qui s'y réfugient : les gaz, dégagés par les explosions, s'y sont accumulés et produisent de rapides asphyxies.

Le fort du Boussois est ravagé par les obus ; la tourelle Mougin est décalottée ; les pièces à l'air libre, prévues pour le flanquement des intervalles, sont détruites ; le magasin à poudre où une section s'est abrités, est crevé par un 305 autrichien : les murs s'effondent et soixante Français meurent assommés où asphyxiés.

En vain, le Gouverneur essaye de combattre l'artillerie ennemie. A défaut des canons des secteurs non attaqués, qu'il ne peut faire transporter, faute de moyens et de temps suffisants, il envoie entre Cerfontaine et les Sarts, dès batteries de la réserve. Mais nos pièces sont mises successivement hors d'usage.

Les troupes de première ligne — des territoriaux — sont épouvantées par les effets insoupçonnés d'un bombardement semblable.

Certaines unités sont prises de panique.

Le 30 août, le commandant du fort du Boussois se fait évacuer pour troubles nerveux, à la suite de l'explosion d'un obus.

Dans la nuit, privée de son chef, la garnison lâche pied et se reporte précipitamment jusque dans Maubeuge.

Des fugitifs annoncent même que Le Boussois a été pris par les Allemands.

La situation créée par cet incident est très grave : si l'ennemi s'est emparé où s'empare du fort, toute la position principale se trouve compromise. La place tombera en peu de jours.

Le Gouverneur porte aussitôt un bataillon du 145ᵉ dans le secteur menacé. Les Allemands ne se sont heureusement pas aperçus de l'évacuation du Boussois.

Le général Fournier désigne, le 31 août, comme commandant de ce fort, un officier énergique, dans lequel il a toute confiance : le capitaine Thabar. Celui-ci voit placer sous ses ordres, comme nouvelle garnison du point d'appui, la compagnie Champeaux, du 11ᵉ génie territorial.

Avec cette unité, le capitaine Thabar réoccupe Le Boussois.



Les circonstances sont telles, qu'il faut, à tout prix connaître les emplacements des batteries allemandes afin de pouvoir les contrebattre.

Des renseignements érronés, fournis par les habitants, annoncent au général Fournier, le 1er septembre au matin, que l'artillerie ennemie a pris position dans les sablières d'Erquelines, et immédiatement en arrière des villages de Grand-Reng, Vieux-Reng, Rouveroy.

Aussitôt, le gouverneur organise une grosse sortie pour tenter la destruction des batteries adverses.

Toute la réserve générale doit participer à cette opération. Mais les circonstances paraissent si pressantes que le Commandement n'a pas le temps de prendre les mesures capables d'assurer une parfaite liaison entre les batteries de place et l'infanterie.

Un fait plus grave contribuera à l'échec de la sortie : Le commandant de la réserve générale se contente de transmettre à ses troupes les ordres du Gouverneur, sans assurer la direction de l'attaque.

Dès lors, les différentes unités d'infanterie, mal soutenues déjà par l'artillerie, vont agir sans aucune liaison entre elles.

Pendant que deux bataillons territoriaux couvrent les flancs de la réserve générale, d'une part en direction de Villers-Sire-Nicole, d'autre part au sud de la Sambre, en direction de la ferme Watissart, deux colonnes se portent au centre, l'une vers Vieux-Reng, l'autre vers les sablières d'Erquelines.

A la première colonne, le 31e colonial se lance en avant à une allure très rapide, malgré les effets d'un feu d'enfer déclenché par toutes les batteries allemandes (aussi bien par les batteries de siège que par les batteries de campagne).

Il aborde déjà les lisières de Vieux-Reng. Mais le régiment est tout entier déployé ; les unités de renfort sont venues se fondre dans la première ligne décimée.

Les coloniaux sont incapables d'emporter le village. Ils sont cloués sur place par le tir des mitrailleuses ennemies, installées dans les maisons.

Les Allemands accourent de toutes parts, pour défendre le secteur menacé.

A bout d'efforts, les marsouins reculent.

A ce moment seulement, le 345e, placé plus en arrière, intervient : il est trop tard. Le défaut de direction amène un repli général de la gauche française.

La colonne de droite n'a pas été plus heureuse : le 145e n'a pu dépasser la route Vieux-Reng-Marpent.

A 17 heures, sur tout le front, les chefs des différentes colonnes ordonnent la retraite ; et la réserve générale se reporte sous les murs de Maubeuge (1).

Après ce sanglant insuccès, la Place devra subir son destin.



Le feu des Allemands, qui s'était un instant retourné contre les troupes de la réserve générale, reprend contre la ligne principale de défense et contre la ville de Maubeuge.

Un bombardement infernal s'abat sur les ouvrages du 3e secteur, depuis Cerfontaine jusqu'à la Sambre. Au fort de Cerfontaine, en particulier, un obus de 420 traverse les voûtes en maçonnerie après avoir percé le revêtement de terre. Il éclate dans une casemate où une soixantaine d'hommes se sont réfugiés. Tout comme au Boussois, quelques jours plus tôt, il n'y a pas un soldat qui échappe parmi les occupants de la casemate. Ceux qui ne sont pas écrasés par les blocs de pierre sont asphyxiés par les gaz provenant de la déflagration de la poudre.

Deux ans plus tard seulement, en 1916, les corps de ces infortunés pourront être dégagés des décombres et recevoir la sépulture.

L'action de l'artillerie allemande n'est pas moins puissante sur le front Boussois-La Salmagne.

Les batteries, les ouvrages d'infanterie deviennent bientôt intenables ; le général Fournier donne l'ordre de les évacuer durant le bombardement pour chercher un refuge dans les tranchées moins repérées, creusées dans les intervalles.

Les Allemands lancent leurs fantassins à l'attaque ; il semble que les troupes françaises, engagées sur la ligne principale de résistance, pourront difficilement tenir : elles sont trop éprouvées moralement et physiquement.

Aussi, le Gouverneur prescrit-il, le 2 septembre, de reporter sur la position de soutien la plus grande partie des batteries de la première ligne.

(1) Les pertes sont les suivantes (d'après les chiffres indiqués au rapport du général Demange) : 31e régiment d'infanterie coloniale (2 bataillons) : 16 officiers, 600 hommes hors de combat ; 145e régiment d'infanterie, 8 officiers, plus de 400 hommes hors de combat.

Au sud de la Sambre, il fait garnir d'artillerie le bois des Bons-Pères pour prendre éventuellement sous son feu un ennemi qui aurait pris pied entre Le Boussois et Le Fagnet, et s'avancerait en direction de Maubeuge.

De même les batteries de la réserve d'artillerie et celles de l'ouvrage des Épinettes doivent s'installer au sud d'Élesmes, en prévision de la lutte qui peut s'engager d'un instant à l'autre en avant de la ligne de soutien.

En fait, le temps et les moyens manqueront pour reporter sur ses nouvelles positions l'artillerie de la zone principale.

Le 3 septembre, la situation s'aggrave encore; le moral des troupes engagées fléchit visiblement, sous la violence du feu.

Persuadé que l'ennemi va passer bientôt à une grosse attaque au nord de la Sambre, et qu'il entreprendra en même temps une action secondaire au sud de la rivière, entre Rocq et Cerfontaine, le Gouverneur se préoccupe d'assurer l'unité de direction dans chacune des zones menacées : il élargit le secteur du général Ville, en l'étendant à droite, jusqu'à la Sambre.

Le général Fournier est conduit, peu après, à agrandir aussi ce secteur, à gauche : Le général Ville aura sous ses ordres toutes les troupes établies entre Héronfontaine et le chemin de fer de Mons.

Il reçoit également la libre disposition de la réserve générale. Le Gouverneur espère que les unités d'active et de réserve réussiront à étayer les territoriaux épuisés.

La réserve générale s'établit sur la position de soutien, dans le 4[e] secteur : le 145[e] à Assevent et Élesmes ; le 345[e] entre ces deux villages. Le 31[e] colonial et un bataillon de marche du dépôt du 145[e] viennent occuper à l'ouest du « Champ de Tir », une troisième position, hâtivement organisée par l'utilisation de la fortification de campagne.

L'artillerie de 75 de la réserve générale prend position entre Assevent et la route de Mons.

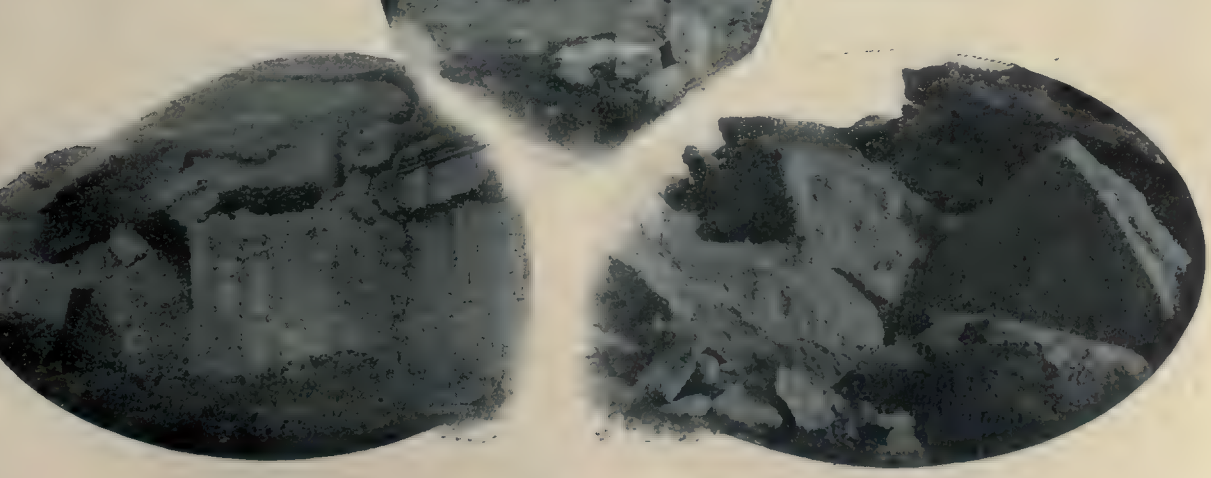
Le général Ville s'établit au carrefour d'Assevent pour diriger la défense.

Sa mission sera lourde à remplir; il devra tout faire par lui-même, car il n'a pas d'état-major à sa disposition, mais seulement un officier d'ordonnance.

Et cependant il va falloir à tout prix tenir, gagner du temps. Maubeuge a un rôle à remplir. La Place maintient au tour d'elle 40.000 Allemands (1). Si elle tombe trop tôt, ces force ennemies pourront se r eporter contre les troupes de campagne françaises, et peut-être, par leur intervention en un moment critique, décider du sort de la guerre.

Le général Fournier est décidé à résister coûte que coûte.

(1) Le général Fournier croit même avoir affaire à un adversaire beaucoup plus nombreux.



LES RUINES DU FORT DU BOURDIAU

*L'attaque d'infanterie.* — Déjà, dans les journées des 2 et 3 septembre, des détachements ennemis se sont approchés des ouvrages de la Salmagne, et du Fagnet. Reçus à coups de canon et à coups de fusil, ils se sont repliés vers Vieux-Reng et Grand-Reng, en annonçant que la résistance des Français n'était pas encore brisée.

La violence du tir déclanché par l'artillerie allemande s'est encore accrue ; du fort des Sarts au Boussois une grêle d'obus s'abat sur nos positions ; nos troupes plient sous la violence du feu ; des défaillances se produisent. Au fort des Sarts, dans la matinée du 4, la garnison a fait bonne contenance sous un bombardement de 150 ; mais à partir de 13 h. 30, des 420 arrivent sur l'ouvrage, percent les minces revêtements de terre argileuse, épais de 0m50 seulement, défoncent les casemates. Vers 15 heures, la majeure partie de la garnison évacue précipitamment l'ouvrage et s'éloigne dans la direction de Maubeuge. Le soir, le fort est abandonné par ses derniers occupants.

Nos soldats continuent à tenir dans le reste du point d'appui des Sarts.

Le personnel de nombreuses batteries abandonne ses pièces sur le terrain sans les détruire, faute d'explosifs : on se contente d'emporter les culasses.

L'ennemi occupe l'ouvrage du Fagnet, dont la garnison s'est retirée un peu rapidement.

Par contre, la résistance est très vive au point d'appui de La Salmagne.

Dans l'ouvrage principal, le capitaine Eliet lutte désespérément pour arrêter l'adversaire qui débouche de Vieux-Reng et de Grand-Reng ; il réussit à briser sur son front les assauts des Allemands. Mais ces derniers parviennent à s'installer dans la ferme de la Salmagne.

Plus au sud, contre Le Boussois, tous les efforts sont vains.

Dans cette journée du 4, la zone principale se trouve néanmoins entamée ; le général Fournier comprend que, dès lors, les événements vont se précipiter.

Dans la soirée, il réunit le Conseil de défense pour lui poser la question suivante : « Vaut-il mieux résister jusqu'au bout dans Maubeuge, ou tenter de se faire jour à travers le cercle d'investissement dans la direction du Quesnoy-Arras, pour tenter de regagner les lignes françaises ? »

Mais les membres du Conseil sont unanimes à préconiser la résistance.

Toutefois, certaines mesures paraissent nécessaires pour le cas d'une catastrophe ; c'est ainsi que les neuf drapeaux de la garnison sont réunis, le 5 au soir, à la caserne Joyeuse : ils y seront brûlés le lendemain matin.

Le 5 septembre, le bombardement continue avec la même violence ; le colonel Viard, qui commande le centre de résistance de Bersillies-La Salmagne, se voit contraint d'en prescrire l'évacuation : il ne maintient ses troupes que dans l'ouvrage de La Salmagne.

A 16 heures, les Allemands s'installent dans Bersillies abandonné, puis ils passent à l'attaque de l'ouvrage de la Salmagne qu'ils encerclent complètement.

Le capitaine Éliet veut lutter encore ; ses soldats tombent les uns après les autres. Enfin l'ennemi donne l'assaut et s'empare de la position : il ne reste plus que 51 hommes valides dans l'ouvrage.

Dans la vallée de la Sambre, le fort du Boussois tient toujours, tel un îlot battu par la tempête. Il barre aux Allemands la route de Jeumont à Maubeuge ; tout le reste du point d'appui a été évacué par ordre du général Ville, qui a compris combien sa garnison était aventurée.

Au sud de la Sambre, les batteries de Rocq sont écrasées par les obus de gros calibre.

Au soir du 5 septembre, la plus grande partie de la zone principale du secteur n° 4 est tombée aux mains des Allemands. Le général Ville organise la défense de la position de soutien Elesme-Mairieux. En arrière, il rallie toutes les troupes qui évacuent la position principale ; il porte à Assevent le 31e colonial qui vient relever le 145e épuisé. Ce dernier est ensuite placé en troisième ligne, à Pont-Allant.

En raison du bombardement, qui redouble sur la ville, le maire de Maubeuge a obtenu du général Fournier l'autorisation de diriger la population civile sur Hautmont.

Au matin du 6, la situation empire à un tel point qu'en quelques heures elle va devenir désespérée.

Jusqu'ici, le fort du Boussois a tenu, grâce à l'énergie de son commandant, le capitaine Thabar. Mais le bombardement a brisé les nerfs d'une partie de la garnison.

Un officier du 11ᵉ génie territorial, qui, la veille, à la tête de cinquante hommes, était allé demander au capitaine Thabar de capituler, et qui s'était vu très vivement reprocher sa conduite, laisse le 6 septembre, à 6 heures, les Allemands pénétrer dans la place par la grille entr'ouverte.

Tous les autres ouvrages, vont s'écrouler maintenant

L'ennemi progresse vers Assevent ; en vain le 31ᵉ colonial lutte dans la localité, sa résistance est surmontée ; le 345ᵉ se sacrifie à son tour. La ligne de soutien Élesmes-Mairieux tombe ; le centre de résistance des Sarts est évacué à 17 heures.

Sur la rive sud de la Sambre, l'ennemi venant du nord prend pied dans Recquignies ; il déborde par l'ouest les batteries de Rocq : la garnison, déjà menacée de front, doit se replier, sous peine d'être encerclée ; elle n'a que le temps de faire sauter la poudrière pour ne pas laisser ses stocks de munitions tomber aux mains de l'ennemi.

Le colonel de la Motte essaye de résister sur la ligne de soutien du 3ᵉ secteur : Bois des Bons-Pères-Fort de Cerfontaine.

Mais le bombardement redouble : à midi, le fort de Cerfontaine est évacué ; la seconde position française s'écroule. Le colonel de la Motte s'accroche à la ligne de la Solre, en couvrant son flanc gauche par la Sambre, en appuyant son flanc droit à l'ouvrage de Ferrière. A la faveur du crépuscule, il rassemble ses unités éparses, pour tenter de combattre encore.

Au nord de la Sambre, le général Ville, après la perte de la ligne Mairieux-Élesmes, a essayé vainement de se r tablir sur la position Centre des Sarts-Grand-Camp-Perdu-Petit-Camp-Perdu. Ses bataillons semblent à bout de résistance : il rompt délibérément le contact pour tenter de remettre un peu d'ordre parmi ses troupes dès qu'elles ne seront plus aux prises avec les Allemands. Il occupe une position qui s'étend du carrefour de Mons, par le hameau et le bois des Sarts, jusqu'à l'ouvrage d'Héronfontaine.

La ville de Maubeuge est maintenant sur la ligne de feu. L'ennemi l'arrose copieusement d'obus : tout le quartier de la Porte de France commence à flamber. Soirée tragique où se mêle, au fracas des bombes, le crépitement de la fusillade, pendant qu'au centre du front de bataille, juste au-dessus de la cité, de grandes flammes montent vers le ciel, comme pour éclairer l'agonie de Maubeuge.

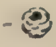
En arrière des positions françaises, de longues colonnes se pressent, s'entremêlent ; des cris de douleur et de rage s'échappent de cette multitude



L'INTÉRIEUR DU FORT D'HAUTMONT

où sont épars les civils qui abandonnent leurs habitations ravagées par le bombardement, et de malheureux soldats qui oublient où le devoir les appelle, qui ne pensent plus qu'à fuir, n'importe où, mais loin des obus dont les détonations les poursuivent encore.

Ces vagues humaines roulent toutes vers Hautmont, où déjà des milliers et des milliers d'individus sont venus s'entasser dans un indescriptible désordre.



Le Gouverneur est resté dans Maubeuge : très sombre, il attend que le sort de la Place s'accomplisse. Les nouvelles qui arrivent sont de plus en

plus navrantes. A 18 heures, l'ennemi s'est emparé de la moitié du Camp Retranché.

Le général Fournier convoque le Conseil de défense, pour le consulter (selon les termes du règlement) « sur les moyens de prolonger le siège ».

L'avis est unanime : la résistance est impossible. On ne peut tenir que quelques heures encore et la prolongation de la lutte ne conduira qu'à de nouveaux et cruels sacrifices, absolument inutiles.

Mais le Gouverneur ne peut se résoudre à une capitulation.

Il envoie de nouvelles instructions au général Ville : rompre le contact à la faveur de la nuit et s'installer sur la ligne faubourg Saint-Guillain-Hameau de l'Ouvrage-Fort Leveau, la droite appuyée à l'enceinte, regrouper les unités sur cette nouvelle position.

L'ordre est exécuté par le commandant du 4e secteur; pour appuyer l'infanterie, les canons du fort Leveau sont retournés face à l'est; les huit dernières pièces de 75 sont mises en batterie vers Douzies.

Le général Fournier sait que l'instant suprême approche ; il prend ses dernières précautions avant la chute de Maubeuge, fait détruire les archives, prescrit de faire sauter l'arsenal de Falize.

Une gerbe de flammes prodigieuse, une énorme explosion qui ébranle le sol à trois kilomètres à la ronde, une pluie de cendres qui retombe : c'est fini, l'arsenal n'est plus qu'un monceau de ruines.

Durant la nuit du 6 au 7 septembre, le bombardement atteint une effrayante intensité.

La réserve générale, rassemblée à l'ouest de la route de Leveau à Maubeuge, est réduite à six compagnies du 145e, cinq du 345e. Elle attend l'attaque d'infanterie qui va sans doute se renouveler au point du jour.

Les deux batteries de 75, en position près du petit bois de Douzies, se tiennent prêtes à intervenir ; les canons du fort Leveau doivent flanquer l'ensemble de nos positions sur la rive gauche de la Sambre.

Soudain, le 7, à 5 heures, les 305 et les 420 s'abattent sur l'ouvrage d'Héronfontaine. Le tir dure jusqu'à 11 heures, moment où Héronfontaine est évacué. L'infanterie allemande s'infiltre par tous les plis du terrain; elle pénètre dans le bois des Sarts, prend à revers les défenseurs de l'ouvrage : les Français doivent se retirer vers l'ouest.

Les gros canons des assiégeants concentrent maintenant leurs feux sur le fort Leveau. Une demi-heure de bombardement suffit pour ruiner la position et obliger nos soldats à l'évacuer.

D'autres obus de moyen calibre tombent sur le front de bataille du général Ville ; la plus grande partie de notre artillerie est mise hors de cause ; la gauche de la ligne fléchit ; la garnison de l'ouvrage du chemin de fer de Mons, bat en retraite.

Le général Ville a son centre entièrement découvert. Il voit avec angoisse s'approcher le moment critique de l'assaut allemand.

Sur la rive droite de la Sambre, la situation n'est pas moins grave : l'ennemi a amené vers Assevent des 305 autrichiens qui prennent à revers l'ouvrage de Ferrière et le fort du Bourdiau. Ces positions deviennent intenables ; la droite du colonel de La Motte, en arrière de la ligne de la Solre, est ébranlée : bientôt l'infanterie allemande va pouvoir passer à l'attaque.



*La capitulation.* — Toutes ces graves nouvelles parviennent sucessivement au général Fournier.

On l'informe que son infanterie est diminuée de moitié, qu'il n'y a plus d'artillerie pour la soutenir, que le moral du soldat est brisé, que tous les forts (à l'exception d'Hautmont) sont successivement écrasés.

Le commandant du noyau central considére la chute de Maubeuge comme certaine dans la journée.

Dans ces conditions, il est impossible de tenter une résistance sérieuse sur la rive droite, comme le Gouverneur en avait primitivement l'intention : on serait rejeté immédiatement sur Hautmont, où s'entassent maintenant 40.000 fuyards.

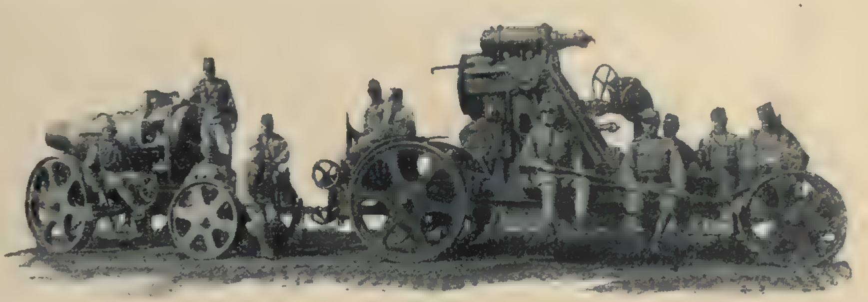
La prolongation de la lutte ne peut qu'amener le massacre de ces malheureux, incapables désormais de se défendre.

Dès lors, le général Fournier « se voit contraint de *recourir aux négociations* pour prolonger la durée de résistance de la Place jusqu'au 8 septembre au soir, si possible ».

Un peu avant midi, il ordonne au capitaine Grenier, de son état-major, de se rendre comme parlementaire auprès du général von Zwehl.

L'officier emporte la lettre suivante :

Maubeuge, 7 septembre 1914.
Le Général, Gouverneur de Maubeuge, au Général commandant les troupes de siège.
Je vous demande un armistice de 24 heures pour enterrer les morts et discuter de la reddition de la Place.
FOURNIER.



OBUSIER AUTRICHIEN DEVANT MAUBEUGE

Le général von Zwehl refuse un aussi long délai ; il n'accorde que quatre heures au capitaine Grenier pour rapporter la capitulation pure et simple. En attendant, il refuse de suspendre les hostilités ; il a hâte de s'emparer de Maubeuge pour rallier le gros des Armées allemandes.

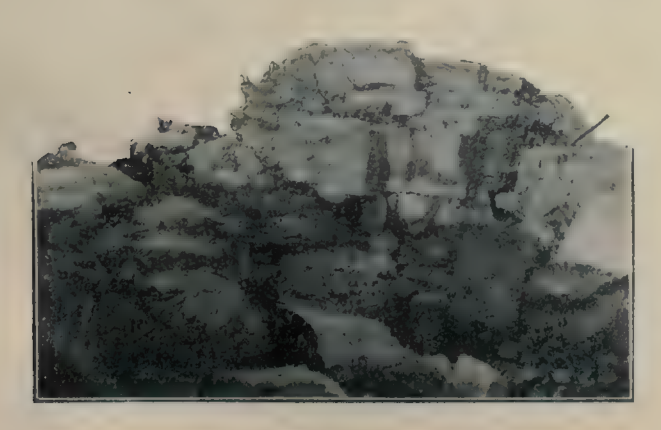


Durant ces pourparlers, les événements se sont précipités. En même temps qu'il envoyait au général von Zwehl le capitaine Grenier, le général Fournier faisait hisser le drapeau blanc sur le clocher de Maubeuge. Le général Peyrecave fit répéter partout ce signal dans le 1er secteur.

En voyant monter dans le ciel ce qu'elles croient être l'emblême de la reddition, les troupes commencent à jeter leurs armes ; de nombreux fugitifs cherchent à franchir les lignes ennemies : mille à quinze cents d'entre eux réussiront ainsi à rallier les Armées françaises.

Resté presque seul près de Douzies, le général Ville voit les troupes allemandes se rapprocher à deux ou trois cents mètres. Lui aussi, il croit la capitulation signée ou près d'être signée ; il fait suspendre le feu.

Et quand le général ennemi Neuhauss, à la tête d'éléments de cavalerie, surgit et veut le faire prisonnier, le général Ville proteste, déclare que le Gouverneur achève de négocier ; il montre le drapeau blanc qui flotte sur Maubeuge.



LE FORT D'HAUTMONT

L'Allemand conclut alors avec le Français une convention aux termes de laquelle les troupes adverses resteront sur place de part et d'autre de la route Douzies-Hautmont.

Quelques minutes plus tard, un parlementaire ennemi vient informer le général Ville que le général de division von Harbou veut le voir.

Le commandant des troupes françaises croit à une continuation de l'entretien relatif à la trève qu'il a conclue. Sans défiance, il se porte au sud-ouest du fort Leveau, auprès du général allemand.

Mais celui-ci lui montre douze pièces de 77 en position et lui déclare que s'il n'a pas rendu ses troupes avant dix minutes, les canons commenceront à les arroser d'obus.

Le général Ville voit ses soldats débandés, la plupart sans fusils ; il n'a plus d'artillerie.

Le désespoir au cœur, il se résigne à capituler pour sauver la vie de ses hommes.

Ainsi finit cette bataille de sept jours, engagée depuis le 29 août dans le 4e secteur, et qui, selon les termes du général Fournier, « n'a pu durer si longtemps que grâce à la bravoure, à l'énergie et au sang-froid du général Ville ».



Désormais, le Gouverneur n'a plus la moindre ressource à sa disposition ; et quand le capitaine Grenier rentre, il ne peut que le renvoyer au général von Zwehl pour lui porter la capitulation de la Place.

45.000 soldats (dont 3.000 blessés), 400 canons (la plupart en mauvais état), tombent aux mains

du vainqueur qui n'a payé ce succès que de 2.500 des siens (1).

De plus, la garnison de Maubeuge a eu 1.300 tués dans ces tragiques journées d'août-septembre.

Le Gouverneur, voulant retenir encore les Allemands devant la Place, a eu bien soin de spécifier que, vu l'heure tardive, il ne remettra la forteresse entre les mains de ses ennemis que le 8 septembre à midi.

Cette clause est acceptée par le général von Zwehl.

Celui-ci, « pour reconnaître la bravoure de la défense », laisse son épée au général Fournier.



Le lendemain 8 septembre, à partir de midi, de longues colonnes françaises sortent de Maubeuge par la Porte de Mons. Sans armes, ces soldats défilent devant les Allemands et devant le général Fournier qui se tient un peu à l'écart : silencieusement, chacun salue en passant le chef infortuné.

Beaucoup des nôtres se retournent encore : ils veulent apercevoir une dernière fois la ville qu'ils n'ont pu sauver ; puis ils continuent leur marche douloureuse vers le nord, vers la Belgique, vers les prisons d'Allemagne qui se refermeront sur eux durant plus de quatre années.

Mais tous, jeunes soldats de l'active ou de la réserve, ou vieux troupiers de la territoriale, veulent espérer encore. Les Allemands de von Zwehl vont pouvoir se lancer à marches forcées vers le sud. Mais maintenant ils arriveront trop tard pour décider du sort de la bataille qui s'engage.

On dirait que les nôtres entendent gronder tout là-bas, sur la Marne, les canons de leurs frères d'armes ; on dirait qu'ils sentent prochaine la première défaite allemande.

On dirait même qu'ils entrevoient l'aube lumineuse de novembre 1918, où les Alliés rentreront dans Maubeuge, et où ils feront flotter sur les murs de la Place reconquise leurs drapeaux victorieux, après avoir enfin vengé les vaincus de septembre 1914.

(1) Ce chiffre comprend les tués et les blessés. Il a été fourni par la récapitulation des listes de pertes relatives à Maubeuge publiées successivement, à l'époque, dans différents journaux allemands. Ce chiffre semble à peu près exact, si l'on veut bien considérer que l'infanterie ennemie s'est toujours contentée d'occuper le terrain après sérieuse préparation d'artillerie.



X

# LA RETRAITE
# LES OPÉRATIONS DE L'AILE GAUCHE
## Le plan du 25 août (Situation de l'Armée, le 25 août)



NOTRE offensive en Belgique a donc échoué. Le *25 août*, l'aile gauche de nos Armées se trouve ramenée :

L'Armée anglaise sur la ligne Cambrai-Le Cateau.

La 5e Armée, sur la ligne Avesnes-Marienbourg.

La division de cavalerie Abonneau relie la 5e Armée à la 4e qui opère encore sur la rive droite de la Meuse.

L'absence de chemins conduisant vers le sud a rendu la retraite extrêmement pénible jusque-là, et les unités sont très fatiguées. Elles sont très éprouvées aussi, surtout en officiers et en sous-officiers.

Devant les trois Corps d'Armée de French et les cinq Corps d'Armée de Lanrezac, l'ennemi met en ligne les cinq Corps d'Armée de von Kluck (IIe, IVe, IVe de réserve, IIIe et IXe), les cinq Corps d'Armée de Bülow (VIIe, Xe, Xe de réserve, Garde et VIIe de réserve), et les quatre Corps d'Armée de Hausen (XIe, XIIe, XIIe de réserve, XIXe). C'est donc une supériorité numérique écrasante en effectifs, sans parler des mitrailleuses et des canons lourds.

Dans ces conditions, tenter immédiatement une nouvelle offensive eût constitué une folie, et la retraite s'imposait, malgré le déchirement qui s'attachait à l'abandon d'une partie du territoire national, sur lequel on combattait maintenant.

Le Ministre de la Guerre, M. Messimy, qui avait partagé jusque-là l'inébranlable confiance du Général en Chef dans le succès, se montra très ému du danger que pourrait faire courir à Paris un mouvement de recul trop prolongé.

Dès le 25 août, un officier de son État-Major particulier portait au Grand Quartier Général l'ordre suivant :

Si la victoire ne couronne pas le succès de nos armes et si les armées sont réduites à la retraite, une armée de trois corps actifs, au minimum, devra être dirigée sur le camp retranché de Paris pour en assurer la garde. Il sera rendu compte de la réception de cet ordre.

MESSIMY.

Ce télégramme n'émut nullement Joffre. Oui, certes, il fallait éviter que Paris fût enlevé, mais l'important n'était pas là, pour le moment. Il s'agissait, à cette heure, de dégager l'Armée et de préparer une nouvelle bataille, en s'assurant le maximum de chances de succès.

Si les Armées sont victorieuses, Paris sera sauvé; si les Armées sont vaincues, Paris succombera, même protégé par trois Corps d'Armée.



VON KLUCK ET SON ÉTAT-MAJOR

Appuyée à la Meuse et au camp retranché de Verdun, la droite de notre ligne ne peut être enveloppée. En revanche, le flanc gauche britannique est en l'air, et von Klück exécute maintenant une vaste conversion vers le sud, de manière à le déborder, tandis que Bülow cherche à le fixer.

C'est donc de ce côté qu'il faut agir, derrière cette aile qu'il faut constituer une masse qui arrêtera d'abord le mouvement débordant de l'ennemi, puis au moment voulu, déclenchera l'offensive décisive qui le prendra lui-même d'écharpe.



*Le plan de bataille.* — Tel est le sens de l'instruction générale n° 2 du 25 août, communiquée aux Armées dans la nuit du 25 au 26.

Les opérations ultérieures, dit ce document, seront réglées de manière à reconstituer à notre gauche une masse capable de reprendre l'offensive, pendant que les autres Armées contiendront l'effort de l'ennemi.

Cette masse, la 6e Armée, sera formée dans la région d'Amiens, entre le 27 août et le 2 septembre, par des prélèvements faits sur diverses Armées.



Elliott and Fry

MARÉCHAL FRENCH

Le front de résistance sera constitué par la 5e Armée, disposée sur la ligne Vermaud-Saint-Quentin-Mons-La Fère-Laon-Craonne, et prolongée par la 4e Armée, en position derrière l'Aisne, de Berry-au-Bac à Vouziers.

L'Armée anglaise, hors d'état de combattre, doit se retirer derrière la 5e Armée, et aller border la Somme, de Ham à Bray.

Vers le nord, à gauche de la 6e Armée, le Corps de cavalerie Sordet tient la ligne de l'Authie, et le groupe du général d'Amade, fort de quatre divisions territoriales et de deux divisions de réserve, tient la ligne de la Somme, entre Amiens et la mer.

Au jour indiqué, la masse constituée par le Corps Sordet, la 6e Armée, l'Armée anglaise et l'aile gauche de la 5e Armée, prendra vigoureusement l'offensive, la 6e Armée ayant pour objectif la région d'Arras, dans le flanc de la direction probable de l'aile droite ennemie.



*Maunoury et la 6e Armée.* — Le Général en Chef s'occupe donc de la constitution de la 6e Armée.

Cette Armée ne comprendra d'abord que le 7e Corps (dans lequel la 63e division de réserve a remplacé la 13e division active) et deux divisions de réserve : les 55e et 56e, prises dans les Hauts-de-Meuse au groupe du général Durand. D'autres éléments viendront s'y joindre plus tard.

Son chef sera le général Maunoury, qui commandait le groupe des divisions de réserve de Lorraine, devenu inutile.

Maunoury est mandé à Vitry, où Joffre l'attend.

L'entrevue des deux généraux, collaborateurs de longue date, est émouvante, à cette heure solennelle où les destinées du pays sont en jeu. Si l'on a le temps de s'installer solidement, si la 6e Armée peut se grouper et foncer dans le flanc de l'ennemi, il est possible de remporter ici une belle victoire sans livrer à l'invasion un trop grand lambeau de terre française.

Joffre parle avec calme, à voix presque basse. Ce sont des monosyllabes. D'ailleurs, quel besoin y a-t-il de longs développements? Son plan, clair comme le génie français, ne jaillit-il pas de la carte étalée? Très ému, le général en chef se lève, il ouvre les bras à son vieux camarade. Maunoury a compris le sens de cette suprême accolade : c'est le salut de la France qu'on vient de lui confier :

Confiance, mon général, dit-il. Comme vous, j'ai toujours réussi tout ce que j'ai tenté... Nous vaincrons...

*Les journées du 26 et du 27 août.* — Mais le 26 août, la gauche anglaise a été refoulée de Cambrai, au moment où elle allait se mettre en retraite. Très malmenée, elle a dû se replier jusque sur la ligne Vermand-Saint-Quentin-Ribemont. C'est déjà presque la ligne de résistance fixée par l'instruction du 25 août. Or, les colonnes allemandes poursuivent ardemment nos alliés, en débordant constamment leur gauche et le maréchal French n'entrevoit pas la possibilité de s'arrêter.

De son côté, la 4e Armée a franchi, ce jour-là, la Meuse entre Mézières et Stenay, et le général de Langle de Cary installe ses Corps d'Armée derrière la rivière. Sa gauche, formée par le 9e Corps et la 9e division de cavalerie, assure la liaison avec la 5e Armée vers Mézières.

Ainsi en flèche, et découvert sur ses deux ailes, Lanrezac replie donc la 5e Armée derrière l'Oise et le Thon, sa gauche à Guise, sa droite à Aubenton. Ses Corps d'Armée sont sur leurs nouvelles positions le 27 août au soir.

Mais, pendant ce temps, l'Armée anglaise, conservant son avance d'une bonne étape, s'est déjà repliée derrière l'Oise, entre La Fère et Chauny.

De son côté, violemment pris à partie sur la Meuse par les masses de Hausen, de Langle de Cary a été obligé de se resserrer sur sa droite pour contenir ce formidable effort, et un vide se creuse entre les 4e et 5e Armées.



## LA BATAILLE DE GUISE

Dès le soir du 27, la 5e Armée va donc se trouver de nouveau en flèche, menacée sur ses deux flancs. Lanrezac envisageait déjà l'éventualité d'une retraite sur Laon pour le 28, quand le colonel Alexandre, du Grand Quartier Général, vient lui porter l'ordre de prendre l'offensive sur Saint-Quentin.

L'opération est scabreuse. L'armée est face au nord; c'est face à l'ouest qu'elle doit attaquer. Or, selon toute apparence, l'ennemi tient déjà solidement Saint-Quentin, qu'il faudra emporter de haute lutte ; et avant que Lanrezac n'ait eu le temps de préparer son changement de direction pour orienter ses forces vers le nouvel objectif qui lui est indiqué, ne sera-t-il pas lui-même assailli en flanc par les colonnes allemandes déjà signalées au nord de l'Oise ?

Mais il s'agit de retarder la marche de l'ennemi, de dégager l'Armée anglaise épuisée, de permettre à l'Armée Maunoury d'entrer en ligne, de donner aux autres Armées le temps de se ressaisir et d'accepter la bataille sur les positions fixées le 25 août. Il n'y a pas à discuter. Mission de sacrifice. C'est pour un motif analogue que les cuirassiers de Michel chargèrent à Morsbronn, et, sur le plateau de Floing, les chasseurs et les hussards de Margueritte.

Voici comment Lanrezac compte exécuter l'ordre qu'il vient de recevoir :

Le gros de la 5e Armée, c'est-à-dire les 3e et 18e Corps, renforcés respectivement des 37e et 38e divisions d'Afrique, partant de la base Moy-Origny ; les 53e et 69e divisions de réserve, du général Valabrègue, flanquant cette ligne à gauche : soit au total huit divisions qui se porteront à l'attaque de Saint-Quentin, appuyées peut-être par l'Armée anglaise, dont le concours a été sollicité.

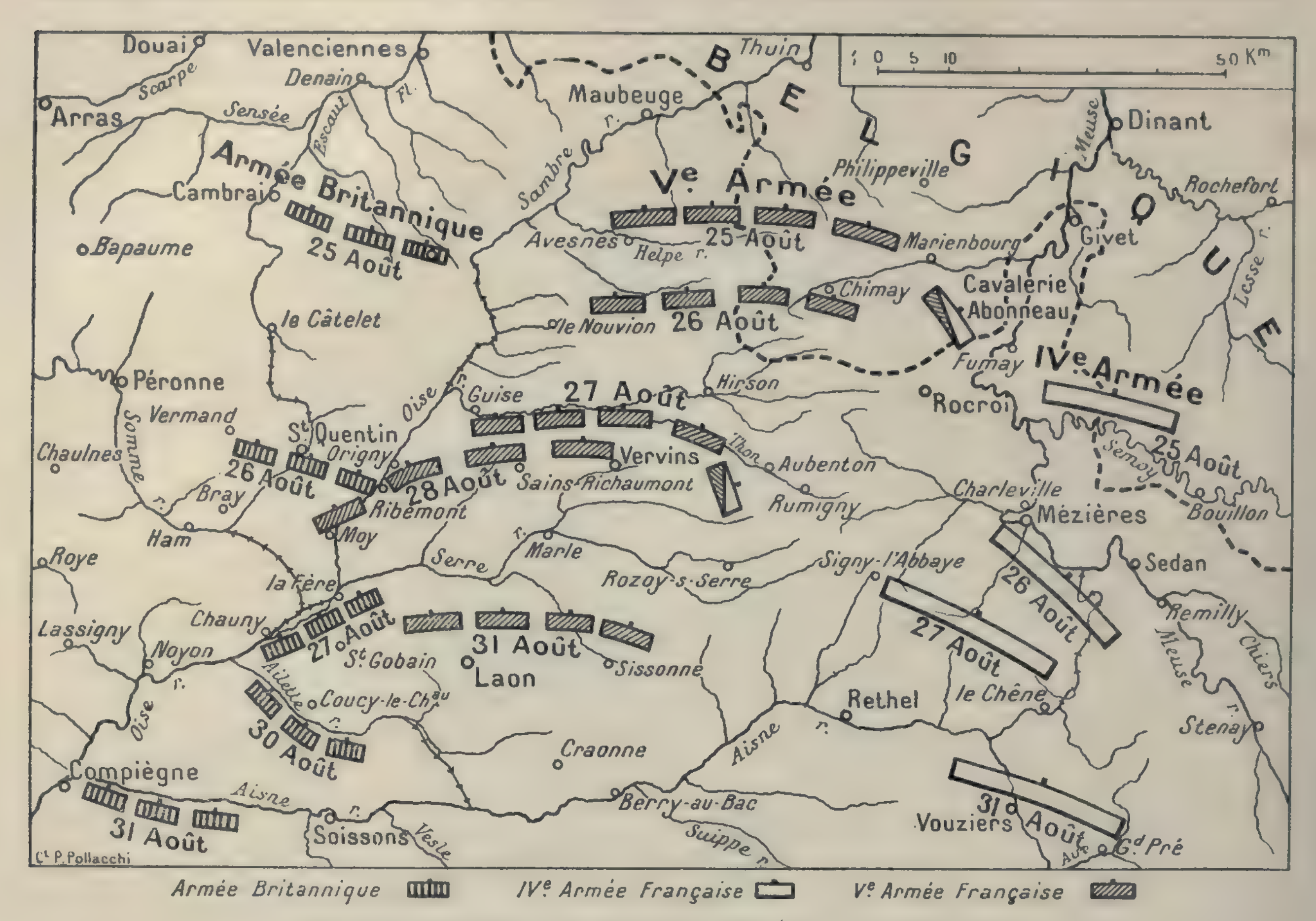
Le 10e Corps se tiendra en flanc-garde droite, derrière l'Oise, en aval de Guise, face au nord, pour interdire à l'ennemi le passage de la rivière, médiocre obstacle bien facile à surmonter.

Le groupe Abonneau, comprenant la 51e division de réserve du général Boutegourd et la division de cavalerie du général Abonneau, se tiendra dans la région Rumigny-Rozoy, couvrant contre une manœuvre débordante probable de Hausen le flanc droit du 10e Corps et les derrières des divisions engagées vers Saint-Quentin.

Le 1er Corps d'Armée, en réserve à Sains-Richaumont, sera prêt à se porter vers Saint-Quentin ou vers Guise, suivant les nécessités de la bataille.

La réalisation de ce dispositif va maintenir la 5e Armée sur l'Oise pendant toute la journée du 28 août.

Ce jour-là, le général Haig, commandant le 1er Corps britannique, informait le général Lanrezac que le gros de l'Armée anglaise étant décidément hors d'état de combattre, lui-même était dans l'impossibilité de participer à l'attaque de Saint-Quentin ainsi qu'il l'avait espéré un moment. Les divisions de réserve Valabrègue remplaceront donc de leur mieux l'Armée de French : Elles viennent à Renansart.




RETRAITE DE CHARLEROI ET BATAILLE DE GUISE (25 AU 30 AOUT 1914)

Heureusement, si l'appui anglais fait défaut à gauche, à droite la 4e Armée résiste héroïquement aux furieux assauts de l'ennemi, dans la région de Signy-l'Abbaye. Elle résiste, mais elle a devant elle des forces si considérables qu'il est sage de prévoir encore un prochain recul de ce côté.

Joffre est venu à Marles, au Quartier Général de Lanrezac. Il est plein d'optimisme. Il attend de grands résultats de l'offensive sur Saint-Quentin. Il ne change rien à ses ordres : « Pousser l'attaque à fond, sans s'inquiéter de l'Armée anglaise... »

Or, la nuit n'était pas encore tombée et nos colonnes s'acheminaient vers leurs emplacements de combat, quand, tout à coup, le canon tonne sur l'Oise. Le 10e Corps chargé de garder la rivière, n'est pas à pied d'œuvre, et déjà une avant-garde allemande a bousculé les avant-postes qui couvraient Guise; elle est entrée dans la ville.

La division Exelmans, du 18e Corps (6e, 123e, 57e, 144e régiments d'infanterie et 24e régiment d'artillerie de campagne), se trouvait à proximité, allant vers l'Ouest. Elle s'arrête, rejette l'ennemi sur la rive nord, puis continue sa route.

Mais le lendemain 29, dès l'aube, Bülow prend une offensive vigoureuse. Deux Corps d'élite : la Garde et le Xe Corps, abordent l'Oise entre Guise et Etréaupont. Notre 10e Corps résiste désespérément, mais recule. A droite, la 51e division de réserve, qui a fait face au nord, recule, elle aussi, et perd Voulpaix. La situation est grave. L'attaque sur Saint-Quentin ne peut désormais se déclencher, sous peine d'être prise d'écharpe.

Joffre est déjà revenu au Quartier Général de Lanrezac, transporté à Laon. Séance tenante, sous les yeux du Général en Chef, le commandant de la 5e Armée modifie les ordres donnés la veille.

Le général de Mas-Latrie, dont le 18e Corps est toujours renforcé par une division d'Afrique, demeurera seul chargé de l'offensive sur Saint-Quentin ; le groupe Valabrègue (la 53e division du général Perruchon et la 69e du général Le Gros) étaiera sa gauche.

Le général Hache, qui vient de prendre le com-

mandement du 3ᵉ Corps, franchira l'Oise, et, au lieu de marcher sur Saint-Quentin, obliquera à droite pour attaquer Guise par l'Ouest.

Le 10ᵉ Corps, reprenant l'offensive, attaquera la ville par le sud; le 1ᵉʳ Corps appuiera le 10ᵉ.

Quant à l'offensive sur Saint-Quentin, elle sera reprise, toutes forces réunies, dès que la barrière de l'Oise aura été rétablie.

Mais loin de pouvoir progresser, devant l'écrasante supériorité numérique de l'ennemi, le 10ᵉ Corps ne peut même pas maintenir ses positions; il recule, et, vers 10 heures du matin, l'ennemi paraît maître des ponts.

Le général Franchet d'Espérey, dont le 1ᵉʳ Corps accourt de la région de Sains, devançant ses divisions, est arrivé, au galop de son cheval, à la côte 172, d'où il découvre toute la vallée, depuis Guise jusqu'à Romery, ainsi que les plateaux surplombant la rive nord. Justement l'épais brouillard qui, jusque-là, avait traîné paresseusement sur la rivière, se levait...

Très en confiance, les bataillons allemands franchissent les ponts et les gués, couverts par des lignes de tirailleurs qui gravissent déjà les pentes sud. Les renforts s'étagent en espalier sur les plateaux d'en face, descendant vers les ponts.

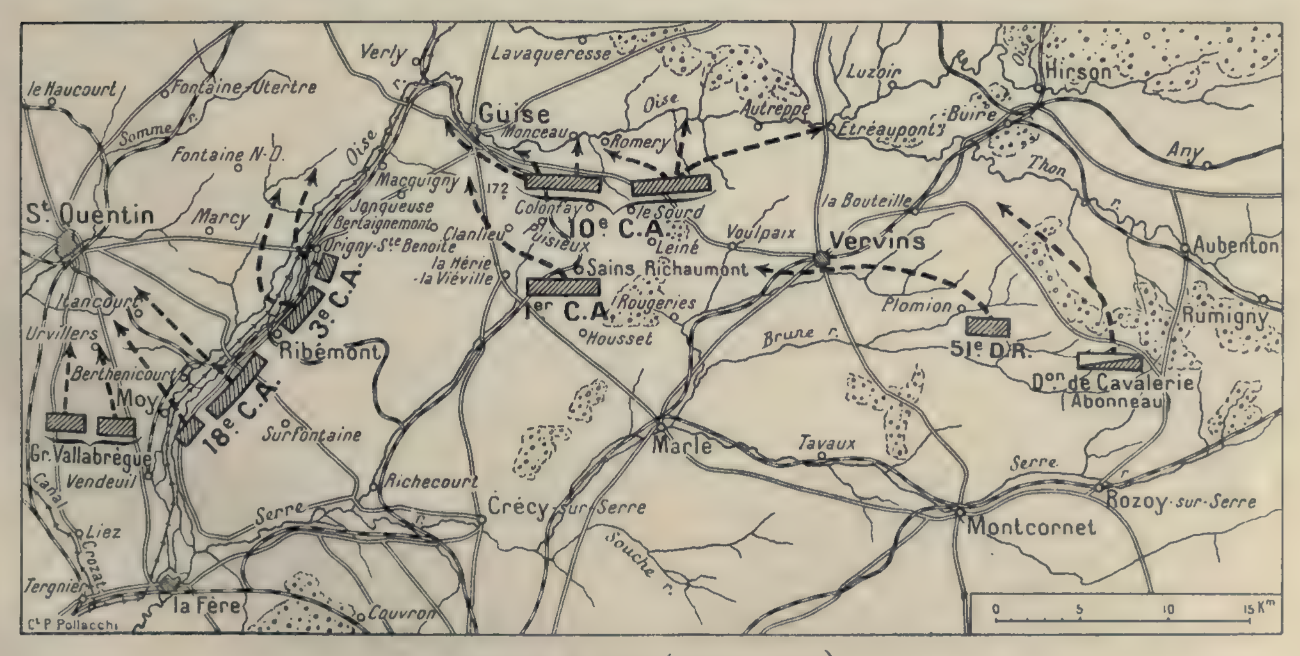
Le 10ᵉ régiment, artillerie de la 20ᵉ division, se retirait. Franchet d'Espérey l'arrête. D'un geste, il lui montre les magnifiques objectifs qui s'offrent maintenant à ses coups; et, tout de suite, nos canons prennent à partie à la fois les troupes d'assaut, les ponts et les renforts.

Ce fut magique. Le Xᵉ Corps allemand qui menait ici l'attaque, s'arrête un instant, puis n'avance plus qu'avec prudence; son élan est brisé; il perd un temps précieux. D'autre part, notre 19ᵉ division, qui a déjà reculé de six kilomètres, s'accroche à Leiné où elle tient la Garde en respect, tandis que la division Boutegourd et la division de cavalerie Abonneau neutralisent toute manœuvre enveloppante.

Il est 15 h. 30; Franchet d'Espérey a maintenant tout son 1ᵉʳ Corps dans la main. Ce sont les magnifiques régiments de la division Gallet (43ᵉ, 127ᵉ, 1ᵉʳ, 84ᵉ, avec le 13ᵉ régiment d'artillerie) et ceux de la division Deligny (33ᵉ, 73ᵉ, 8ᵉ 110ᵉ, avec le 27ᵉ régiment d'artillerie). Il les jette en avant, après une effroyable préparation d'artillerie. De Jonqueuse à Vervins, l'horizon s'est enflammé, sur un front de 20 kilomètres. Décontenancé, l'ennemi recule.

Le 1ᵉʳ Corps enlève Jonqueuse, Bertaignemont, Clanlieu, Puisieux et refoule le Xᵉ Corps allemand sur Guise.

Defforges, à la tête de notre 10ᵉ Corps (48ᵉ, 71ᵉ, 41ᵉ, 70ᵉ, avec le 7ᵉ régiment d'artillerie de la division Bonnier, 25ᵉ 136ᵉ, 2ᵉ, 47ᵉ. appuyés par le 10ᵉ régiment d'artillerie de la division Ménissier), reprend à la Garde Sains-Richaumont, Colonfay et le Sourd, tandis que les réservistes



BATAILLE DE GUISE (29 AOUT 1914)

GÉNÉRALISSIME JOFFRE A SA TABLE DE TRAVAIL

des 208$^{e}$, 233$^{e}$, 243$^{e}$, 273$^{e}$, 310$^{e}$ et 327$^{e}$, conduits par le brave Boutegourd, lui arrachent Voulpaix, et que les cavaliers d'Abonneau (2$^{e}$ et 4$^{e}$ hussards, 28$^{e}$ et 30$^{e}$ dragons, 3$^{e}$ et 6$^{e}$ cuirassiers), se jettent hardiment dans son flanc et sur ses derrières.

Ne laissant qu'un rideau sur la rive sud de l'Oise, les deux Corps allemands, sérieusement éprouvés, se hâtent de repasser la rivière sous nos shrapnells, et battent en retraite vers le nord.

Pendant ces rudes combats, comme on devait s'y attendre, l'offensive sur Saint-Quentin a revêtu la forme d'une démonstration. Le 18$^{e}$ Corps était cependant parvenu jusqu'aux faubourgs de la ville, mais les divisions de réserve ayant été violemment attaquées à sa gauche, et refoulées d'Urvillers, où elles étaient arrivées, jusqu'à l'Oise, il dut se replier, lui aussi, malgré son succès, pour ne pas être pris en flanc.

La bataille de Guise demeurait cependant pour l'Armée française une belle victoire locale, susceptible tout au moins de gêner gravement les plans du Haut-Commandement allemand. En attendant mieux, dès le 30 août, Bülow, fort mal en point, rappelait au nord de l'Oise les avant-postes qu'il avait laissés, le 29 au soir, sur la rive sud de la rivière.



## VERS LA MARNE

Est-ce donc là le brillant prélude de la bataille décisive prévue par Joffre, le 25 août, et en voie de préparation ? Pas encore !

A la gauche de Lanrezac, l'Armée anglaise recule. Le 30 août, elle est déjà derrière la Lette ; le 31, elle sera derrière l'Aisne... A droite, notre 4$^{e}$ Armée, épuisée par les violents efforts du 27 et du 28 août, a dû se replier, elle aussi, en se resserrant vers l'est. Combattant jour et nuit, trop pressée par l'ennemi pour pouvoir organiser de solides positions d'arrêt, elle se hâte maintenant vers Grand-Pré.

Plus à l'est, vers l'extrême-droite, dans le flanc de la 3$^{e}$ Armée, l'ennemi réussit même, le 31, à forcer le passage de la Meuse, vers Vilosnes.

Bar sur Aube le 3 septembre 1914.

7 45

3e B.

Télégramme chiffré.

Général C.t en Chef à Colonel Huguet.

---

52 Faites connaître au Maréchal French que le Général Franchet d'Espèrey a été nommé au Commandement de la Ve armée. Il a ordre agir en relation étroite et cordiale avec le Maréchal. Je fonde bon espoir sur cette entente.

J. Joffre

Chiffré 88

87

Fac-Similé d'un ordre annoté et signé
par le Généralissime JOFFRE

Enfin, à l'extrême-gauche, l'Armée Maunoury dont les débarquements s'effectuent lentement n'est pas encore prête.

Donc, le 31 au soir, sur l'Oise, la 5e Armée se trouve encore une fois nettement en flèche. Elle est même immédiatement exposée à un double enveloppement : sur sa gauche, par von Klück qui ne cesse d'avancer, à la poursuite des Anglais ; sur sa droite, par Hausen qui talonne de Langle de Cary et pourrait déjà engouffrer ses divisions dans le vide de trente kilomètres qui s'ouvre entre la droite de la 5e Armée et la gauche de la 4e.

Vraiment, l'heure n'est pas propice. Il faut chercher pour la bataille générale un autre terrain d'action que celui prévu par l'Instruction du 25 août.

En retraite donc, malgré la victoire. L'armée Lanrezac se replie sur Laon.



L'histoire ne dira jamais assez ce que la France doit au général Joffre, au cours de ces terribles journées où, sur un front de près de trois cents kilomètres, nos Armées reculaient sans cesse, talonnées par un ennemi ardent qui croyait sa victoire définitive.

Irrésistible dans l'offensive, le Français a horreur des retraites, et à reculer toujours ainsi, sans comprendre pourquoi, sans dormir, souvent sans manger, alors qu'il a le sentiment profond de sa supériorité sur l'ennemi, le meilleur de nos régiments « grogne », devient vite indiscipliné et risque de se désagréger.

Tout général français sait cela.

Mais Joffre fut l'homme qu'il fallait à la France dans ces circonstances exceptionnelles. Ce que son calme extraordinaire, son sang-froid, son indéfectible équilibre moral, son absence absolue de nerfs réussirent à faire ici, un autre homme, quelque fût son génie, ne l'eût sans doute pas réalisé.

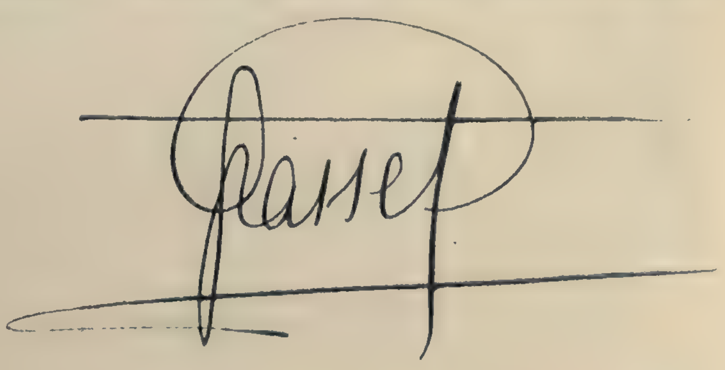
Dans les plus mauvais jours, alors que l'angoisse étreignait tous les cœurs ; quand, haletants, les officiers de son état-major, rivés au téléphone, enregistraient coup sur coup les pires catastrophes, Joffre demeurait toujours semblable à lui-même. Responsable de tout et jaloux de sa responsabilité, ses mouvements n'étaient pas plus fébriles ; il demeurait tout aussi silencieux, tout aussi impénétrable.

Or, voici ce que Napoléon pensait d'une manœuvre analogue à celle-ci, exécutée, non par six Armées d'un effectif total de près d'un million d'hommes, mais par une seule Armée, ne mettant pas en ligne plus de 40.000 combattants :

> Lorsqu'une armée a éprouvé des défaites, écrit-il, la manière de réunir ses détachements ou ses secours et de prendre l'offensive, est l'opération la plus délicate de la guerre, celle qui exige le plus, de la part du général, la profonde connaissance des principes de l'art ; c'est alors surtout que leur violation entraîne une défaite et produit une catastrophe.

Qu'eût donc écrit le plus grand homme de guerre des siècles passés sur le rétablissement qui va s'effectuer dans quelques jours sur la Marne ?

Au cours de la grandiose opération qu'il conduit avec tant de maîtrise, la pensée directrice qui inspire toutes les décisions du Généralissime est celle-ci : à tout prix, il doit soustraire les Armées à la pression de l'ennemi, les conserver intactes et soudées entre elles, éviter surtout toute action partielle importante prématurée, qui, dans l'espoir d'un succès local, serait susceptible de déclencher une bataille générale. Cette bataille générale, Joffre ne veut pas se la laisser imposer : il ne la veut livrer qu'à son heure, quand il estimera avoir quatre-vingt dix chances sur cent de la gagner.



XI

# LA RETRAITE DES 3e ET 4e ARMÉES



Nos deux Armées du centre réalisèrent, par ordre, une retraite stratégique qui n'eut rien d'une déroute, puisque leur action retarda chaque jour la marche de l'ennemi.

Nos colonnes étaient suivies, de gauche à droite, par l'Armée saxonne du général von Hausen, par l'Armée du duc de Wurtemberg et celle du Kronprinz impérial (IIIe, IVe, et Ve Armées allemandes). Ces forces adverses, étroitement liées, se proposaient d'enlever Verdun, et de crever notre centre sur la Meuse. Les 3e et 4e Armées françaises devenaient, en quelque sorte, le pivot de notre résistance, tandis qu'à gauche les colonnes ennemies descendant de la Belgique et du Luxembourg gagnaient la vallée de la Marne et se dirigeaient vers la Seine, et qu'à l'est d'autres forces victorieuses se ruaient en direction de Nancy. La ténacité indomptable des 3e et 4e Armées françaises fut un des éléments de la victoire de la Marne.

Ces deux Armées devaient, avant tout, maintenir leur droite appuyée aux Hauts-de-Meuse et à Verdun, qui les reliaient à nos armées de Lorraine et d'Alsace, et maintenir, à gauche, une liaison étroite avec la 5e Armée. Qu'un seul de ces contacts fut perdu, c'était la brèche par où s'engouffrait l'envahisseur.



*Retraite de la 4e Armée.* — Repoussée dans son offensive du 22 août, sur la Semoy, la 4e Armée s'établit, les 25 et 26 août, sur la rive gauche de la Meuse. Elle bordait, à gauche, le 3e Corps qui appartenait à la 5e Armée. Ce repli fut si habilement exécuté qu'il échappa en partie aux observations de l'adversaire. Le général de Langle de Cary prescrivit à ses troupes de s'opposer énergiquement à toutes les tentatives ennemies en vue du passage de la rivière. Nos soldats firent des prodiges. Le 27 août, des colonnes allemandes, sans cesse renforcées, s'aventuraient sur des passerelles de fortune; décimées par nos feux, elles refluaient en désordre. Alors l'artillerie lourde adverse entra en action: des bataillons « gris-vert » prirent pied sur la rive gauche et tentèrent de progresser dans le secteur de Stenay.

Ces bataillons attaquèrent les bois de Jaulnay et de Dieulet. Mais les marsouins des 3e et 7e régiments d'infanterie coloniale, brillamment lancés à la charge par le général Leblois, bousculèrent les formations allemandes sur Luzy et Cesse. Le 9e bataillon de chasseurs et le 87e régiment d'infanterie attaquèrent le village de Cesse à leur tour, et en délogèrent l'ennemi qui se replia sur la Meuse.

Le général Eydoux, au 11e Corps, soutint un choc encore plus rude. Les Allemands avaient réussi à franchir la rivière sur des ponts jetés à Villers-devant-Mouzon et à Martincourt. Ils passèrent à l'attaque, mais tous leurs assauts furent brisés par les fantassins de la 21e division. Le 65e régiment d'infanterie se couvrait de gloire au bois de la Marfée; le 64e, le 137e et le 93e régiments d'infanterie ne reculèrent devant aucune attaque, si puissante fût-elle.

Au sud-ouest de Sedan, à la lisière du Bois de Bulson, les soldats Broussard et Turquan, du 37e régiment d'infanterie, se jetèrent sur un groupe ennemi et enlevèrent le drapeau du 68e régiment de landwehr.

Nos troupes n'avaient rien perdu de leur mordant ni de leur vaillance.



Il fut décidé, le 28 août, qu'on tenterait de rejeter les Allemands sur la Meuse. Toutes nos troupes se portèrent résolument à l'attaque. Le bois de la Marfée fut complètement dégagé, Noyers fut enlevé sans coup férir. Mais nous ne pûmes reprendre les usines de Pont-Maugis où l'ennemi

avait rassemblé de nombreuses mitraillleuses. Néanmoins l'entrain de nos troupes était magnifique. Et quand, au soir du 28 août, l'ordre de retraite arriva, ce fut une déception générale au 11^e Corps.

Dans cette même journée, le 9^e Corps engageait un des plus rudes combats de la retraite française; cette bataille de Signy-l'Abbaye-Rethel, qui se prolongea jusqu'au 30, fut livrée, du côté adverse, en présence du Kaiser.

En raison de l'apparition de forces allemandes dans la région Rocroi-Givet, notre 9^e Corps avait été poussé au sud-ouest de Mézières pour couvrir de toute attaque débouchant du nord-ouest la retraite de la 4^e Armée. Le général Dubois, commandant du 9^e C, A., avait sous ses ordres la division marocaine et la 17^e division. Il reçut mission de porter une division dans la région de Boulzicourt, afin d'être prêt à une offensive contre tout adversaire venant du nord-ouest, et de couvrir la 4^e Armée dans le couloir resserré entre la région boisée de Froidmont et les forêts de Signy. Le général Dubois avait donc envoyé vers Boulzicourt la 17^e division du général Dumas, et il avait chargé le général Humbert de barrer le couloir avec une partie des forces de la division marocaine : la brigade Blondlat. L'autre brigade devait tenir l'intervalle de 25 kilomètres qui séparait les deux fractions du Corps d'Armée.



Photo H. Manuel

GÉNÉRAL SARRAIL

Les bulletins de renseignements de la 4^e Armée ne signalaient, dans la région de Givet, que la présence du XII^e Corps saxon. Nous avions déjà eu avec lui une série d'engagements, heureux pour nous, les 26 et 27 août. Rien ne nous laissait prévoir l'entrée en action de l'Armée von Hausen, qui devait, avec des forces écrasantes, tenter la rupture de notre front, entre nos 5^e et 4^e Armées. Heureusement l'héroïsme du 9^e Corps et le génie manœuvrier de notre commandement évitèrent le désastre.

Dans la nuit du 27 au 28, la brigade Blondlat était établie sur un front qui passait par le signal de Thin et la ferme de Courcelles ; ses éléments légers s'étaient avancés en direction de Thin-le-Moutier et de Signy-l'Abbaye. Dès 3 heures du matin, les avant-gardes de l'Armée von Hausen attaquèrent furieusement à Bel-Air et à Falluel les deux compagnies de zouaves qui formaient la tête de la division marocaine. L'infanterie allemande, s'infiltrant dans la forêt d'Hailly, menaçait de tourner les zouaves du lieutenant-colonel Lévêque. Les deux compagnies attaquées se repliaient alors lentement sur le gros de la brigade, entre Dommery et Signy-l'Abbaye. Le commandant du 9^e Corps, craignant de voir l'ennemi s'emparer de la route de Signy-l'Abbaye à Rethel, décida de prononcer dans cette direction une énergique offensive. Le général Humbert reçut en renfort une brigade de tirailleurs et l'artillerie de Corps, qui formaient la réserve. Il reçut l'ordre de s'engager à fond. La 9^e division de cavalerie étant mise à la disposition du Corps d'Armée, le général Dubois lui prescrivit de se porter immédiatement de la région de Mézières sur Signy-l'Abbaye, afin d'interdire à l'ennemi la route de Rethel.

Sur tout le front, la bataille fit rage. La division marocaine lutta toute la journée avec une magnifique énergie. Dommery fut pris et repris.

Les Allemands criblaient d'obus de gros calibre les alentours et le village de Dommery. Les assauts succédaient aux assauts. A la tombée du jour, les coloniaux et les zouaves avaient refoulé l'adversaire dans la forêt de Signy-l'Abbaye. Mais les pertes de la brigade Blondlat étaient sévères.

Vers l'est, l'autre brigade marocaine se ruait sur Fosse-à-l'Eau et sur Mesancelles. Après une lutte acharnée et maintes contre-attaques, elle restait en possession du terrain. Le commandant Clerc, du 6^e tirailleurs, se couvrit de gloire et tomba, percé de balles. Le colonel Arnauld,


GÉNÉRAL BOËLLE

chef de la 2e brigade marocaine, fut grièvement blessé. Des sections entières étaient tombées sous les mitrailleuses. La division marocaine perdait ce jour-là 50 officiers et 3.000 hommes. Mais elle avait tenu tête à l'Armée de von Hausen, qui s'était glissée derrière l'Armée du duc de Wurtemberg pour se rabattre sur la gauche de notre 4e Armée.



A ce moment parvint l'ordre de retraite. La résistance opiniâtre de Langle de Cary sur la Meuse devait faciliter notre repli général. Ce repli était également facilité par la brillante bataille que livrait à Guise le général Lanrezac. Mais tout péril ne fut réellement écarté qu'après les journées des 29 et 30 août, qui sauvèrent de l'enveloppement l'aile gauche de la 4e Armée. Notre succès tactique des derniers jours de ce tragique mois d'août accrochait définitivement les trois Armées allemandes qui menaçaient notre centre, et notre opiniâtreté finit par créer, à la droite de l'Armée du duc de Wurtemberg, une fissure dont profita la nouvelle Armée française, constituée à gauche de la 4e, sous le commandement du général Foch.

Ce fut le 9e Corps d'Armée qui eut l'initiative et le poids de la manœuvre des 29 et 30 août, et à son succès se trouva lié le succès de la manœuvre générale de toutes nos forces.

La 4e Armée avait reçu, pour la journée du 29 août, les prescriptions suivantes : « L'Armée se reporte sur la ligne de l'Aisne pour se préparer à l'offensive dans une nouvelle direction... Le mouvement commencera dans la nuit du 28 au 29 ; les Corps se couvriront par des arrière-gardes renforcées en artillerie. Le mouvement sera protégé en direction du nord et du nord-ouest par le 9e Corps d'Armée, qui se maintiendra le 29 dans la région Launois-Poix-Terron. La 9e division de cavalerie est placée sous les ordres du commandant du 9e Corps d'Armée, et est destinée à couvrir le flanc gauche de l'Armée... »

En exécution de cet ordre, les éléments des 2e, 17e et 11e Corps gagnèrent la ligne de Buzancy par Le Chesne et Bouvellemont. L'ennemi ne tenta pas de les poursuivre. Nos soldats qui, depuis le 21 août, n'avaient pris aucun repos, étaient exténués. Une seule fraction du 202e régiment d'infanterie resta sur ses emplacements du 28 août. Peut-être n'avait-elle pas reçu l'ordre de repli? Elle reprit spontanément, au petit jour, l'attaque de la veille, en direction de Thélonne. Accueillie par une vive fusillade, ses rangs s'éclaircirent. Se rendant compte de son isolement, cette fraction réussit à se replier en direction du sud-ouest, et à rallier vers Chagny le gros du régiment.

Pendant ce temps, le 9e Corps n'était plus capable d'exécuter l'ordre qu'il recevait de l'Armée. La division marocaine, décimée, réclamait du secours. La 17e division, la seule qui fût disponible, se trouvait du côté de Boulzicourt, à 35 kilomètres de l'Aisne. La 9e division de cavalerie était toujours attendue dans la région de Signy-l'Abbaye, et n'apparaissait pas. La route de Rethel était à la merci de l'ennemi. Et les Allemands, entrés à Mézières à la suite du repli de notre 52e division, progressaient partout sur la rive gauche de la Meuse. Le général Dubois était menacé d'une attaque à revers, débouchant de Donchery-Mézières. Il ne pouvait donc plus se maintenir dans la région Lau-


Photo H. Manuel

GÉNÉRAL LANGLE DE CARY

nois-Poix-Terron ; l'enveloppement de ses forces y devenait fatal.

Le commandant du 9e Corps résolut, au lieu de rester sur place, de devancer constamment les têtes de colonnes ennemies, de les attaquer soudainement pour retarder leur marche et pour les contraindre à un déploiement, car une série d'offensives habilement combinées pouvaient seules éviter l'imminente catastrophe.

Le général Dubois prescrivit immédiatement à la 9e division de cavalerie de rallier la région Mesmont-Wassigny, à la 17e division de gagner Novion-Porcien, à la division marocaine de rompre le combat et de se porter, après écoulement de la 17e division, sur Saulce-Monclin.

Mais, au point du jour, la division marocaine était violemment attaquée par des forces considérables, qui cherchaient à enlever Launois. Les soldats du général Humbert allaient succomber quand un bataillon du 32e régiment d'infanterie, deux bataillons du 77e et un groupe d'artillerie de la 17e division accoururent à leur secours. Les Allemands, surpris, s'arrêtèrent. La division marocaine put se replier, après avoir subi de nouvelles pertes, derrière le front Les Normands-Sevricourt-Monclin.

Mais l'ennemi pouvait devancer la 17e division dans son repli. Le général Dubois ordonna à la 9e division de cavalerie de tenir à tout prix en direction de Rethel. La cavalerie avait eu un engagement de nuit à Novion-Porcien. Elle se reporta alors vers le sud, sur le front Ecly-Arnicourt-Bertoncourt, et reçut en renfort le 4e bataillon du 7e tirailleurs. Elle trouva dans Rethel un bataillon du 60e régiment d'infanterie (7e C. A.). Tous les mouvements s'exécutèrent méthodiquement, sous un soleil de plomb. Nous ne laissâmes pas un fourgon aux mains de l'ennemi.

Rethel et les ponts sur l'Aisne étaient ainsi fortement tenus par nos troupes.

La division marocaine, qui devait mener l'attaque, se porta au petit jour vers Novy-Bertoncourt ; à sa gauche, la 17e division détachait sa 33e brigade à Sorbon ; la 36e brigade tenait le front Novy-Auboncourt.

Les Allemands, soutenus par une formidable artillerie, réussirent dès le matin à prendre pied dans Auboncourt, où une brillante contre-attaque du 77e régiment d'infanterie arrêta leur progression. Malheureusement l'ennemi s'était installé dans Bertoncourt que les cavaliers de la 9e division avaient évacué pour la nuit. La division marocaine fut accueillie par une violente fusillade. Un assaut héroïque des coloniaux du lieutenant-colonel Pernot et des fantassins du 68e reprenait le village : à 14 heures, nous tenions les hauteurs de Bertoncourt, de Novy, de Faux et les ponts de Rethel. L'infanterie allemande ne réagissait plus. Le général Dubois attendait le renfort du 11e Corps d'Armée et de la 52e division de réserve pour contraindre l'adversaire à la retraite. Au lieu d'un renfort, ce fut l'ordre d'un nouveau repli qui arriva. Toutes les troupes étaient consternées. On apprit que, sur la droite, le 11e Corps et la 52e division reculaient devant les attaques ennemies. Le général Dubois ordonna aux cavaliers de la 9e division de couvrir le flanc droit du repli et de se sacrifier au besoin pour le salut de l'Armée.

La retraite s'opéra dans un ordre remarquable. L'ennemi, harassé et désorganisé par ses pertes, ne tenta pas d'intervenir, sauf contre le 68e régiment d'infanterie qui abandonnait la crête 148, au nord de Rethel. La charge héroïque et désespérée de deux escadrons de réserve du 7e hussards, commandés par le capitaine Montgaillard, sauva le 68e d'une catastrophe.

A 20 heures, le 9e Corps avait réussi à repasser l'Aisne, sous un bombardement intense.



Durant ces rudes journées, les troupes de von Hausen avaient été réduites à se déployer et à transformer en combats de front la manœuvre enveloppante qu'elles rêvaient de mener à bien. Leur mordant fut tellement atteint par notre résistance que ces troupes ne purent entamer nos arrière-gardes dans la journée du 31 août. Les Allemands, battus par nous à Signy-l'Abbaye, masquèrent leur échec en célébrant, le 2 septembre, sur les ruines fumantes de Rethel, l'anniversaire de Sedan. Mais notre 4e Armée, libre dans ses mouvements, se repliait sur la ligne prévue par le généralissime, et attendait le redressement, face à l'Armée du duc de Wurtemberg.



*Retraite de la 3e Armée.* — Tandis que notre 4e Armée se repliait à contre-cœur, en portant de

rudes coups à l'adversaire, la 3e Armée, à droite, reculait plus lentement, et d'une seule aile, car elle ne voulait pas abandonner Verdun aux envahisseurs.

Le général Ruffey, premier commandant de la 3e Armée, ne s'était pas considéré battu les 21 et 22 août. Il engageait, les 24 et 25 août, une vigoureuse offensive par sa droite. C'est là que le 6e Corps du général Sarrail fit preuve d'un mordant incomparable. Malheureusement le repli de la gauche arrêta cette offensive. En effet, le 4e Corps du général Boëlle avait dû, par ordre, abandonner les Hauts-de-Meuse et revenir sur la rivière. Le centre de la 3e Armée étant violemment attaqué, des éléments du 4e Corps, appartenant aux 102e, 315e et 124e régiments d'infanterie, au 26e régiment d'artillerie et au 14e hussards, avaient vainement contre-attaqué à Petit-Xivry, sur la route de Marville à Longuyon. Le 5e Corps, maintenant commandé par le général Micheler, devait abandonner la rive septentrionale de l'Othain. Le 6e Corps était contraint de le suivre, pour maintenir la liaison.

Le 25 août, au soir, la 3e Armée se trouvait concentrée en arrière d'un front assez étroit, entre Azannes et Dun-sur-Meuse.

La ligne de la Meuse était abandonnée de Namur à Mézières. L'instruction générale du 25 août, réglant le repli de nos Armées, prévoyait que la 3e Armée appuierait Verdun par sa droite et porterait sa gauche, soit au défilé de Grandpré, soit à Varenne-Sainte-Menehould, suivant la position de la 4e Armée. En conséquence, l'arrêt sur la Meuse n'était pas interdit par le Haut Commandement. La 3e Armée franchit la rivière le 26 août, par une pluie diluvienne. Trois lignes de défense furent en hâte organisées sur la rive gauche, avec l'aide de la main-d'œuvre civile.

TERRAIN D'OPÉRATION DES 3e ET 4e ARMÉES

Le 4e Corps passa la rivière au pont de Dun, qu'ensuite nous fîmes sauter. Le 5e Corps, ayant franchi la Meuse à droite, s'établissait de Brieulles à Malancourt. Une partie du 6e Corps suivait le 5e et s'établissait de Brieulles à Cumières ; les autres éléments du 6e Corps continuaient de tenir la rive droite de la Meuse, afin de couvrir la retraite et de protéger Verdun.

Le 28 août, la 3e Armée fut engagée dans la bataille qui faisait déjà rage sur le front de la 4e Armée.

Nous venions de perdre Beaufort et Beauclair. La 7e division du général de Trentinian se maintenait derrière ces deux points et surveillait la lisière du bois de Nouart. A 17 heures, l'ennemi prononça une sérieuse attaque. Notre artillerie n'ouvrit le feu que lorsque les colonnes allemandes arrivaient à 1.200 mètres des positions. Ces colonnes furent décimées. Le général Ruffey songeait à contre-attaquer pour rejeter l'envahisseur sur la rive droite de la Meuse : le 29 août, il recevait l'ordre de repli. L'avant-garde de la 3e Armée rétrograda à contre-cœur vers l'Argonne, pour rester en liaison avec la 4e Armée. C'est alors que le général Ruffey fut remplacé dans son commandement par le chef de son 6e Corps : le général Sarrail.

Le 30 août, tandis que la 4e Armée sortait victorieuse de la bataille de Signy-l'Abbaye, la 3e Armée faisait tête à l'ennemi en direction de Beauclair-Nouart et de Fosse. D'un coup, les hommes oublièrent l'extrême fatigue. Leur charge à la baïonnette déblaya, en profondeur, trois

kilomètres de terrain. Le 46^e régiment d'infanterie se distingua en pourchassant jusqu'à la nuit une brigade qui constituait la flanc-garde d'un Corps d'Armée du Kronprinz impérial.

Le 31 août, les colonnes d'infanterie de la 3^e Armée partirent à l'assaut de Montigny et de Mont-devant-Sassey. Les 117^e et 124^e régiments d'infanterie se distinguèrent dans un farouche corps à corps. Les pertes allemandes furent énormes. Un escadron de uhlans, surpris, tomba sous nos feux de salve. Nos deux régiments ne furent arrêtés que par le tir infernal des batteries ennemies. A Doulcon, le 115^e d'infanterie soutenait héroïquement la contre-attaque des colonnes feldgrau qui débouchaient de Dun.

Malheureusement, la 4^e Armée rétrogradait vers la Champagne. La pression ennemie s'accentua sur le front de la 3^e Armée qui dut, pour maintenir sa liaison, reculer à son tour. Mais le général Sarrail limita habilement ce recul. A gauche, la 10^e division prit position dans la région de Nouart ; à droite le 6^e Corps continuait de border la Meuse.

Le 6^e Corps, dans la nuit du 31 août au 1^er septembre, ne put s'opposer au passage de la rivière par les troupes du Kronprinz, à Vilosnes, malgré la résistance acharnée de notre 106^e régiment d'infanterie.

Le général Sarrail comptait bien rejeter l'ennemi sur la rive droite, quand il reçut, du Grand Quartier Général, l'ordre de rompre le combat.

Nos pertes s'élevaient à 2.000 hommes et 25 officiers. Mais l'ennemi sortait plus éprouvé de la lutte et son avance était considérablement retardée.

Le repli de la 4^e Armée se fit, non pas dans la région de Vouziers, mais jusqu'au sud de l'Ornain, à l'est de Vitry. La 3^e Armée, qui comptait établir un barrage entre Argonne et Meuse, dut rétrograder jusqu'au sud de Bar-le-Duc. Le général Sarrail suspendit donc l'offensive déjà victorieuse des 65^e, 67^e, et 75^e divisions de réserve sur la Meuse, et dirigea ces unités au sud de Verdun. Mais il arrêta les arrière-gardes du 5^e Corps à Gesnes et Cierges, au nord de Montfaucon, le 6^e Corps gardant le contact à Malancourt et Esnes avec la garnison de Verdun.

Le général Joffre voulait que le repli se poursuivît jusqu'à Joinville, dans la Haute-Marne ; et le généralissime prévoyait quelles seraient les troupes du général Sarrail qui renforceraient la garnison de Verdun, abandonnée à sa propre défense. Mais le commandant de la 3^e Armée s'accrocha résolument à Verdun, allongeant sa gauche pour rester en liaison avec la 4^e Armée, faisant face au nord pour défendre la Place, et face à l'est pour menacer le flanc du Kronprinz.

Le Haut Commandement approuva ces dispositions. Elles se conformaient aux directives qui furent données le 4 septembre par le Général en Chef : la 3^e Armée, après un recul aussi lent que possible, devant se maintenir sur le flanc de l'ennemi et dans une formation qui lui permît à tout instant de passer facilement à l'offensive, face au nord-ouest.

En conséquence, le 4 septembre, les 65^e, 67^e et 75^e divisions de réserve se rapprochèrent de la Meuse, qu'elles franchirent dès le lendemain, s'interposant ainsi entre Verdun et l'ennemi.

Le 5 septembre, au soir, les 3^e et 4^e Armées recevaient l'ordre de s'arrêter et de faire enfin demi-tour.

La retraite, la pénible et lamentable retraite, était arrêtée.

ROBERT PIMIENTA.



# XII

# LA BATAILLE DE LA MARNE
## Le plan de Joffre



Le coup de boutoir de Guise paraît avoir désorienté le Haut Commandement allemand. L'extrême-droite, l'Armée von Klück qui, jusqu'au 30 août, marchait à grandes journées vers le sud-est, *nach Paris*, et était arrivée sur la ligne Amiens-Moreuil-Hangest-en-Santerre-Roye, fait un crochet, le 31, et se dirige sur Compiègne et Meaux. L'affaire de Guise a prouvé qu'il ne saurait encore être question d'enlever Paris, mais qu'il faut, à tout prix, mettre hors de cause cette 5e Armée française qui a eu assez de vigueur pour faire reculer la Garde.

Joffre ne sait rien de ce changement de plan. Cependant, dès le 1er septembre, dans son Instruction générale n° 4, il dessine le cadre de la situation stratégique dans laquelle il compte, bon gré mal gré, et quoi qu'il arrive, enfermer l'adversaire.

Avant tout, un cruel sacrifice s'impose : l'abandon délibéré à l'invasion d'une large zone du territoire national. Il faut, en effet, soustraire l'aile gauche de la 5e Armée à l'enveloppement dont Klück la menace et reconquérir sa liberté de manœuvre en gagnant du champ. On reculera donc : on pivotera à droite sur le point fixe de Verdun et, par une vaste conversion, nos armées seront amenées, s'il le faut, jusque sur la ligne Pont-sur-Yonne-Nogent-sur-Seine-Arcis-sur-Aube-Bar-le-Duc, ligne sur laquelle les envois des dépôts et des arsenaux permettront la préparation d'une offensive décisive.

Qui ne voit le piège ? — Tout pas en avant va mettre l'ennemi dans une situation stratégique défavorable. S'il veut attaquer les grands camps retranchés de Paris et de Verdun qui appuient les ailes de la ligne française, il affaiblit son centre et l'expose à une attaque de rupture. S'il néglige ces camps retranchés pour attaquer la ligne française, il expose ses flancs à une double manœuvre enveloppante préparée à l'abri des forteresses.

Trois dispositions rendent possible l'exécution de ce plan magistral :

1° Verdun reçoit une garnison qui lui permettra de soutenir un siège;

2° Une 9e Armée est créée, formée d'éléments puisés dans la 4e Armée (9e et 11e Corps, 52e et 60e divisions réserve, 9e division de cavalerie) et dans la 3e Armée (42e division). Le général Foch la commandera et viendra l'intercaler entre les 4e et 5e Armées, pour fortifier notre centre :

3° Joffre demande et obtient que le camp retranché de Paris soit placé sous son commandement afin que l'unité de direction soit assurée sur ce point décisif.

Paris n'est pas encore en état de se défendre, mais on y travaille avec ardeur. Des milliers de travailleurs s'emploient à creuser des tranchées, à construire des épaulements, à créneler des murs. La garnison, nombreuse, est à pied d'œuvre ou va y être. Ce sont les 83e, 85e, 86e, 89e, 92e divisions territoriales, la 185e brigade territoriale, la brigade de cavalerie Gillet, les fusiliers marins venus des ports, la 45e division arrivée d'Algérie. La 6e Armée du général Maunoury y est appelée d'Amiens et doit être renforcée. Cette Armée comprend pour le moment le 7e Corps et le groupe de Lamaze (une division active et trois divisions de réserve) et le Corps de cavalerie Sordet. Le groupe Ébener (61e, 62e divisions, de réserve) se reconstitue près de Pontoise.

Mais, mieux que tout cela, il y a à Paris un homme, une énergie, une flamme : c'est Galliéni, le lieutenant dont, en 1870, la bravoure héroïque défendit à Bazeilles la « Maison des dernières cartouches, » le guerrier ferme et clairvoyant dont l'énergique ténacité a, depuis lors, donné à la France la meilleure partie de son empire colonial.

*La retraite après Guise.* — Donc, nos Armées

reculent et, après un moment d'étonnement, les Allemands entament la folle poursuite. Tout de même, le Corps de cavalerie de von Richthoffen, qui a reçu l'ordre de se porter sur les derrières de la 5e Armée, hésite à s'engager au milieu de nos colonnes. Il marche mollement et la 5e Armée, à la tête de laquelle le général Franchet d'Espérey va succéder au général Lanrezac, se dégage et gagne du champ.

Le 3 septembre, la 5e Armée borde la Marne, d'Épernay à Château-Thiérry ; et Klück, qui avait mission de l'envelopper a bien son IXe Corps près de Château-Thierry, mais échelonne encore ses IIIe, IVe et IIe Corps respéctivement à la Ferté-Milon, à Betz et à Luzarches, d'où, à 13 kilomètres du Camp Retranché, il semble vouloir tenter une attaque brusquée sur Paris.

Trop tard ! Maunoury couvre déjà la capitale, de Mesnil-Aubry à Dammartin-en-Goële ; l'Armée anglaise borde la Marne de Lagny à Signy-Signets ; et le vide de quelque vingt-cinq kilomètres, qui s'ouvre entre French et Franchet d'Espérey, est masqué par le Corps de cavalerie du général Conneau. De ce côté, la ligne est donc formée ; elle a échappé à l'étreinte ennemie ; elle se soude, à l'abri des rivières.

Foch a réussi, lui aussi, à grouper les éléments de son Armée derrière la Marne, d'Épernay à Châlons, sans être trop vivement pressé par la IIIe Armée de Hausen ; mais de Langle de Cary se dégage plus difficilement de la IVe Armée du duc de Wurtemberg. Encore ce jour-là, le Corps colonial devait-il faire tête à Auve et à Saint-Rémy-sur-Bussy pour repousser les avant-gardes allemandes trop hardies. La fatigue des troupes est extrême.

Quant à Sarrail, dont l'Armée a été affaiblie, d'abord de la 42e division donnée à Foch, puis du 4e Corps, qui va rejoindre Maunoury, il n'a plus que deux Corps d'Armée (le 5e et le 6e) et un groupe de divisions de réserve pour enrayer les progrès de la Ve Armée allemande, qu'aiguillonne l'ardente haine du Kronprinz d'Allemagne. Celui-ci pousse nos colonnes avec quatre Corps d'élite, tandis qu'avec le Ve Corps il tourne par l'est l'obstacle de Verdun.

Malgré la faiblesse numérique de son Armée, Sarrail à qui une note du 2 septembre a donné l'autorisation de se replier jusqu'à Joinville, à 90 kilomètres au sud de Verdun, estime devoir faire tous ses efforts pour assurer jusqu'au bout à notre grande forteresse l'appui de son Armée. Dans ce but, il va laisser sa droite fixée au Camp retranché ; mais comme, d'autre part, il a l'ordre formel de rester étroitement lié à gauche avec la 4e Armée qui recule vers le sud, il va être obligé, pour concilier ces deux idées, de reculer en pivotant autour de sa droite et en étendant indéfiniment son front vers le sud, au gré du recul de la 4e Armée.

Déjà, le 3, tandis que sa droite est à 12 kilomètres au sud de Grandpré, sa gauche, collée à







"NACH PARIS", MÉDAILLE ALLEMANDE, COMMÉMORANT LA MARCHE SUR PARIS

de Langle, a reculé de 25 kilomètres dans la direction de Revigny.

Opération effroyablement difficile ; l'immense ligne de nos armées, ligne de plusieurs centaines de kilomètres, recule donc, marchant et se battant jour et nuit, sans sommeil, souvent sans ravitaillement. Or, le Français n'aime pas les retraites !... Qu'une surprise, qu'une panique se produise quelque part, et c'est le désastre irréparable, la déroute que rien n'arrêtera plus !...



GOUVERNEMENT MILITAIRE DE PARIS

# Armée de Paris, Habitants de Paris,

**Les Membres du Gouvernement de la République ont quitté Paris pour donner une impulsion nouvelle à la défense nationale.**

**J'ai reçu le mandat de défendre Paris contre l'envahisseur.**

**Ce mandat, je le remplirai jusqu'au bout.**

Paris, le 3 Septembre 1914.

*Le Gouverneur Militaire de Paris,*
*Commandant l'Armée de Paris,*

**GALLIÉNI**

De son Grand Quartier Général, qu'il a transporté de Vitry-le-François à Bar-sur-Aube, Joffre, le Généralissime responsable, dirige la manœuvre avec une force d'âme, une maîtrise, un calme imperturbables. C'est à ces qualités vraiment extraordinaires qui ne se sont peut-être jamais rencontrées à un pareil degré chez un homme de guerre, que l'on doit certainement le soin, la clarté, la précision, le fini avec lesquels les instructions furent données à tout le monde en temps voulu ; c'est par elles que toute imprudence fut évitée, que la bataille d'arrêt n'éclata que le jour où Joffre estima qu'il avait quatre-vingt-dix chances sur cent de la gagner ; par elles, enfin, que la coordination la plus parfaite fut assurée entre les Armées. Tous ces avantages d'un prix incalculable, le Haut Commandement allemand fut loin de les réaliser aussi magnifiquement.

*La décision.* — La situation, encore si peu claire, dans la matinée du 3 septembre, va se modifier d'une manière si profonde dans le courant de cette journée que la décision jaillira.

Paris est dans la fièvre. Le Gouvernement a quitté la capitale, la veille au soir, se rendant à Bordeaux, et Galliéni y est demeuré seul, avec l'ordre de la défendre. Du lycée Victor-Duruy, où il a installé son Quartier Général, le Gouverneur lance son ordre du jour laconique.

C'est court, mais tout y est. Paris a frémi. Une âme forte a parlé. Des actes vont suivre. On les attend.

Nos avions, dont le vrombissement remplit l'air, surveillent attentivement la marche de l'ennemi dont les avant-gardes étaient en vue du fort de Domont dans la matinée. Les portes de la capitale se hérissent de barricades contre les autos blindées, de réseaux de fil de fer, de mitrailleuses. C'est le branle-bas de combat.

Cependant, l'attaque attendue de minute en minute ne se produit pas, et le 3 au soir le doute n'est plus permis. Creil et Senlis sont en feu, mais il n'y a plus, dès 15 heures, aucune force importante au nord de Paris. A la tombée de la nuit, une colonne longue de 16 kilomètres a été vue entre Nanteuil-le-Haudouin et Lizy-sur-Ourcq, se hâtant vers le sud-est.

Tout de suite, Galliéni, qui n'a encore reçu aucune instruction de Joffre, a l'intuition de la manœuvre à réaliser. Sans perdre une minute, il informe le généralissime de ce qu'ont vu ses aviateurs et lui demande l'autorisation de lancer l'Armée Maunoury dans le flanc de cette Armée allemande qui défile si imprudemment devant lui.

Le 4 au soir, tout est prêt ; et bien que French

hésite, ne croyant pas l'Armée anglaise encore en état d'affronter la bataille, Joffre décide de saisir l'occasion que lui offre Galliéni. Il va arrêter la retraite et lancer toutes les armées à l'attaque, le 6 au matin.

L'ordre d'offensive générale est expédié le 5 septembre, à 2 h. 55 du matin.

Cet ordre prévoit une attaque enveloppante de la 6e Armée, partant de l'Ourcq, en direction de Château-Thierry. L'Armée anglaise et la 5e Armée appuieront cette attaque; l'Armée Foch couvrira la droite de la 5e Armée. Dans la journée, des instructions aux Armées de droite compléteront ces dispositions : la 4e Armée doit faire tête à l'ennemi en se liant étroitement à la 3e Armée qui attaquera le flanc gauche des Armées allemandes, face à l'ouest.

Aux troupes, on lit ce magnifique ordre du jour :

> Au moment où s'engage une bataille d'où dépend le salut du Pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis, et se faire tuer sur place, plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée.
>
> JOFFRE.

Dès l'après-midi du 5, l'Armée Maunoury se déplaçait vers l'est, pour gagner l'Ourcq, d'où elle devait partir à l'attaque le lendemain, quand elle se heurta au IVe Corps de réserve allemand solidement retranché sur les hauteurs de Neufmoutiers, de Monthyon et de Saint-Soupplets où von Klück l'avait placé en flanc-garde.



Photo H. Manuel

GÉNÉRAL GALLIÉNI

A droite, la 55e division, au centre la 56e, à gauche le 7e Corps se jettent en avant. Nos soldats sont héroïques. Un moment, à Villeroy, sous les gros obus qui font rage, une section du 276e hésite : « Nous n'avons rien pour nous protéger, disent les hommes, nous n'avons pas nos sacs ! » Le lieutenant s'est levé, tout droit dans la rafale : « Ni moi non plus, je n'en ai pas ! Regardez-moi donc ! » Et au même instant, comme sa figure rayonnait, un obus sacrilège l'abat. C'était Charles Péguy, le délicieux poète, le fin polémiste des *Cahiers de la Quinzaine*, l'une des jeunes gloires de la France, qui venait de donner joyeusement sa vie pour elle.

Le soir, les nôtres ont atteint le pied des positions allemandes. L'assaut est prêt pour le lendemain matin.



*La bataille.* — On a dit que la lutte allumée le 6 septembre au matin, de Paris à Verdun, ne fut pas une bataille unique, mais une série de batailles que chacune des Armées mena pour son compte particulier, avec ses propres moyens ou grâce à

l'appui des Armées voisines, suivant les conceptions de chaque chef, l'inspiration et la valeur de chaque combattant. Rien n'est plus inexact. La bataille de la Marne est un tout admirablement ordonné dont l'immensité seule empêche d'embrasser l'ensemble d'un seul coup d'œil.

De notre côté, le plan est simple : l'aile gauche (6e Armée, Armée anglaise, Corps de cavalerie, 5e Armée) et l'aile droite (3e Armée) ont mission d'envelopper les deux ailes de l'ennemi ; le centre (9e et 4e Armées) doit résister à outrance à tous les assauts.

Chez l'ennemi, la conception est encore plus simple : Moltke, le chef du grand État-Major, qui n'a pas prévu de manœuvre enveloppante française, ne songe qu'à « bourrer » droit et enfoncer tout ce que l'on rencontrera.

I. Du 6 au 8 septembre (soir). — A) A L'AILE GAUCHE. — *6e Armée.* — Le 6 au matin, Maunoury a porté la 6e Armée en avant. De Plessis-l'Évêque à Villeroy, le groupe de Lamaze (55e et 56e divisions), la brigade marocaine et la 45e division refoulent des hauteurs de Penchard et de Monthyon le IVe Corps de réserve. En même temps, parti du front Oissery-Saint-Soupplets, le 7e Corps prononce l'enveloppement par le nord, et la 14e division de ce Corps d'Armée (général de Villaret) arrive jusqu'à Bouillancy.

Mais le IVe Corps de réserve, en se repliant, a appelé des renforts. Klück, « un rude homme de guerre », suivant Joffre, a tout de suite l'intuition de la lourde faute qu'il vient de commettre en présentant son flanc droit au Camp Retranché de Paris. Sa décision est immédiate. Ses Corps de gauche, les IIIe et IXe, continueront à attaquer face au sud de concert avec l'armée Bülow, mais son IVe Corps va stopper à Rebais et son IIe Corps va revenir en arrière à marches forcées, au secours du IVe Corps de réserve. Le Corps de cavalerie comblera devant l'Armée anglaise le vide causé par le départ de ce Corps d'Armée.

Devant l'intervention de ces troupes fraîches, tandis que l'artillerie lourde allemande balaye le terrain, de Villaret ne peut dépasser Bouillancy et de Lamaze, après avoir enlevé Marcilly et Barcy, ne peut se maintenir à Chambry.

*Armée anglaise.* — French ne s'est pas aperçu de la disparition du IIe Corps allemand. Il avance, mais prudemment, poussant devant lui les uhlans. Le soir, il est sur la ligne Crécy-Coulommiers-Choisy.

*5e Armée.* — Quant à Franchet d'Espérey, il a lancé ses Corps d'Armée à l'attaque, dès 6 heures du matin, contre l'ennemi (les IIIe et IXe Corps de Klück) retranché sur des positions dominantes.

De Maud'huy, à la tête du 18e Corps, traverse en trombe Villers-Saint-Georges, Montceaux, et refoule le IIIe Corps allemand de Sancy. Hache, à la tête du 3e Corps, dont les divisions sont conduites par Mangin et par Pétain, enlève Escardes et Courgivaux au IXe Corps allemand qui reflue jusqu'au Grand-Morin.

Deligny, à la tête du 1er Corps, chasse l'ennemi de Châtillon formidablement organisé, et parvient jusqu'aux abords d'Esternay, malgré l'extrême fatigue des troupes.

En même temps, Defforges, dont le 10e Corps combat en liaison étroite avec la 42e divi-



ORGANISATION DU CAMP RETRANCHÉ DE PARIS



Extrait du carnet de route de G. Barrière

LE TRANSPORT EN TAXIS DES TROUPES DE PARIS SUR NANTEUIL-LE-HAUDOUIN

sion de l'Armée Foch, soutient une lutte acharnée et disproportionnée contre le X^e^ Corps de réserve et le VII^e^ Corps de l'Armée de Bülow, disposés en profondeur jusqu'à Montmirail. Villeneuve-lès-Charleville, perdu le matin à 8 heures, au cours d'une furieuse offensive allemande, est repris à 9 heures, reperdu vers midi et finalement repris par les nôtres à la baïonnette très tard dans la nuit.

En somme, la journée du 6 est bonne à l'aile gauche.

*6^e^ Armée.* — Le *7 septembre*, l'Armée Maunoury reprend la lutte, dès l'aube, de Chambry à Betz, par Puisieux et Acy-en-Multien, contre le II^e^ et le IV^e^ Corps, appuyés par une formidable artillerie lourde. La 45^e^ division arrache Chambry aux Allemands ; la 56^e^ Marcilly et Barcy ; mais, malgré des prodiges d'héroïsme, le 350^e^ ne peut enlever Étrepilly. En revanche, une charge des 22^e^ et 23^e^ compagnies du 298^e^ nous donne la ferme de Nogeon et, au cours de ce combat, le soldat Guilmard, un brave, s'empare du drapeau du 1^er^ bataillon du 36^e^ régiment de fusiliers de Magdebourg, décoré de la Croix de fer en 1870.

En même temps, la 61^e^ division, qui a pris pied sur le plateau d'Étavigny, accentue l'enveloppement de la droite allemande. La lutte est dure de ce côté. Cependant, malgré un commencement de panique, Puisieux reste aux mains du 7^e^ Corps décimé et épuisé, grâce à l'intervention du colonel Nivelle, commandant le 5^e^ régiment d'artillerie, qui amène au galop sous le feu, cinq batteries de 75, et foudroie l'ennemi à bout portant.

Ce jour là, le 4^e^ Corps, du général Boëlle, termine ses débarquements à Noisy-le-Sec. Joffre l'envoie à Galliéni, et Galliéni le donne à Maunoury pour consommer l'enveloppement de von Klück. Malheureusement, l'une de ses divisions, la 8^e^ (général de Lartigue), doit être dirigée vers Meaux, au sud de la Marne, pour renforcer la liaison avec l'Armée anglaise, et la 7^e^ (général de Trentinian) reste seule disponible. Cette division est expédiée au plus vite vers le nord, au moyen de 1.100 taxis que, sur l'ordre de Galliéni, la police a réquisitionnés dans les rues de la capitale et qui feront deux fois le voyage de Nanteuil-le-Haudouin, transportant chacun cinq soldats.

Les régiments, transportés par ce moyen de locomotion tout parisien, étaient précisément les régiments de Paris : les 101^e^, 102^e^, 103^e^ et 104^e^. On juge avec quel enthousiasme ils venaient défendre la capitale !

Mais Klück, qui surveille avec attention les progrès de la gauche française, a rappelé vers le nord tout le IV^e^ Corps, laissant aux cavaliers de Richthoffen le soin de ralentir seuls les progrès de l'Armée anglaise, et le IV^e^ Corps accourt à marches forcées.

*Armée anglaise.* — French n'avance cependant qu'avec lenteur. Le soir, sa cavalerie et son 1^er^ Corps sont à Choisy, et son 3^e^ Corps atteint la ligne Maisoncelles-Giremoutiers, tandis que le 2^e^ s'attarde encore à Coulommiers.

*5^e^ Armée.* — Sentant Franchet d'Espérey plus ardent, Klück essaye de lui donner le change et, pour dissimuler l'affaiblissement de sa ligne, il a prescrit, dès l'aube, une violente offensive aux III^e^ et IX^e^ Corps. Le III^e^ parvient à arracher Montceaux à de Maud'huy ; le IX^e^ s'acharne contre Courgivaux que Hache réussit à conserver.

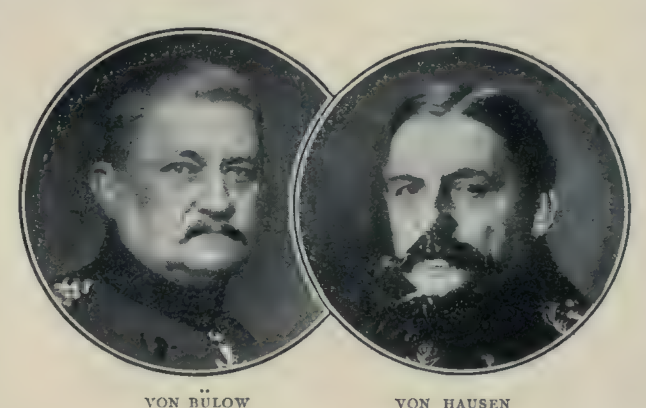
Mais Franchet d'Espérey ne se laisse pas impressionner. Il met en ligne toutes ses réserves et pousse à fond, en direction de Montmirail. A midi, la ligne allemande cède. Esternay pris, Deligny franchit le Grand-Morin. Ici, la poursuite est déjà commencée.

Elle ne peut être poussée à fond, car, à droite, l'Armée Foch réclame de l'aide. Aussi, au lieu

de continuer à pousser le 10ᵉ Corps vers le nord, Franchet d'Espérey dirige-t-il ce Corps d'Armée vers l'est où il soulage la division Grossetti en enlevant le plateau de Sézanne au Xᵉ Corps allemand.

Bien que privé de l'appui de notre 10ᵉ Corps, Deligny continue à progresser et, le soir, son avant-garde était devant Montmirail d'où venait de décamper l'état-major du général von Bülow, commandant la IIᵉ Armée allemande.

Le *8 septembre* est une journée extrêmement dure pour la *6ᵉ Armée*. Tant que le IVᵉ Corps n'a pas encore pu mettre en ligne tous ses moyens, les nôtres, grâce à des prodiges d'héroïsme, remportent quelques beaux succès. C'est à la baïonnette, comme autrefois, que le 2ᵉ zouaves enlève Étrepilly où les Allemands, solidement établis, tiennent âprement. Vincy, Étavigny sont enlevés aussi, mais, quand les réserves du IVᵉ Corps interviennent, la disproportion devient trop forte. Devant les efforts redoublés de l'ennemi, Maunoury dont les forces commencent à s'épuiser, doit arrêter son offensive; un moment, il doit même songer à préparer une position de repli sur la ligne Plessis-Belleville-Monthyon-Saint-Soupplets.



VON BÜLOW VON HAUSEN

Cependant, éclairé par ses avions qui l'informent du départ de l'ennemi, *French* s'est porté délibérément en avant. Il atteint la Marne dans la soirée après avoir bousculé deux arrière-gardes à La Trétoire et à Signy-Signets.

Le Corps de cavalerie Conneau a suivi le mouvement, lui aussi, et chassé de Bellot la division de cavalerie de la Garde.

Devant la *5ᵉ Armée*, la lutte a repris, dès 3 heures du matin, à la lueur indécise du petit jour. Hache pousse jusqu'à Rieux et de Maud'huy, franchissant le Petit-Morin, enlève Marchais. Franchet d'Espérey, qui a assisté à cette brillante opération, installe son poste de commandement à l'observatoire même d'où Napoléon avait, en 1814, dirigé la bataille de Montmirail.

Deligny est arrêté devant Bergères, mais Defforges a porté à la 42ᵉ division de l'Armée Foch un appui décisif en progressant vers Bannay et en poussant ses éclaireurs jusqu'au Thoult.

Le soir, Franchet d'Espérey transportait, de Romilly à Villiers-Saint-Georges, le Quartier Général de la 5ᵉ Armée.

B) AU CENTRE. — *9ᵉ Armée*. — La 9ᵉ Armée du général Foch et la 4ᵉ Armée du général de Langle de Cary ont toutes les deux la mission de résister à outrance aux assauts de l'ennemi et d'empêcher que le centre du dispositif ne soit rompu.

Donc, le *6 septembre*, dès l'aube, Foch attaque. Le brave Grossetti, « un centaure », entraîne sa 42ᵉ division contre Soizy et Villeneuve que défend tout le Xᵉ Corps prussien. Devant un ennemi deux fois supérieur en nombre, les 94ᵉ, 151ᵉ et 162ᵉ Régiments d'Infanterie, les 8ᵉ, 16ᵉ et 19ᵉ Bataillons de chasseurs, appuyés par le 61ᵉ Régiment d'artillerie de campagne, font merveille. Les villages sont pris et perdus plusieurs fois ; la nuit seule arrête la tuerie sur ce plateau qu'illumine l'incendie.

Mais à l'extrême-droite de la 9ᵉ Armée, le 11ᵉ Corps, pressé par deux Corps allemands (XIIᵉ Corps actif et de réserve), plie, et son recul oblige la 17ᵉ division à se retirer devant la Garde, au sud des marais de Saint-Gond. Foch doit donc porter en avant toutes ses réserves pour étayer sa ligne, et le soir, bien qu'engagé dans un très dur combat contre des forces doubles des siennes, il n'a déjà plus aucune troupe disponible. Il n'a plus rien, mais il a son génie et son imperturbable optimisme.

Le 7, ses instructions restent les mêmes : offensive à gauche, en liaison avec la 5ᵉ Armée; défensive acharnée sur le reste du front. Mais sous les rafales de l'artillerie lourde, la 42ᵉ division, la 52ᵉ et la division marocaine ne maintiennent qu'avec peine leurs positions contre les furieux assauts de masses sans cesse renouvelées. Foch tient bon. Avec son clair bon sens, il a compris

que ces attaques désespérées cachaient une démonstration : « Puisqu'ils veulent nous enfoncer avec cette fureur, disait-il en mâchonnant un cigare, c'est que, positivement, leurs affaires marchent mal ailleurs... » C'était le moment où Klück rappelait le IV<sup>e</sup> Corps vers le nord, pour arrêter le mouvement enveloppant de Maunoury.

Le *8 septembre*, la lutte continue avec la même violence. A gauche, décimée, la 42[e] division, qui va succomber à La Villeneuve, est dégagée par une puissante intervention du 10[e] Corps, de l'Armée Franchet d'Espérey; au centre, le 9[e] Corps recule sur Mondement; à droite, le 11[e] Corps doit abandonner Fère-Champenoise et la 60[e] division se replie sur Mailly.

Derrière toute cette ligne qui ploie sous l'effort de forces doubles, plus de réserves; aucun obstacle où s'accrocher !... Foch ne s'émeut pas. Il sait qu'une bataille n'est perdue que quand on croit l'avoir perdue et il sait aussi que celle-ci se gagne en ce moment sur l'Ourcq. Il écrit donc au généralissime : « Pressé fortement sur ma droite ; mon centre cède ; impossible de me mouvoir ; situation excellente. J'attaque. » Et il obtient encore un effort de ses divisions décimées et à bout de souffle ; l'ennemi, qui est épuisé, lui aussi, s'arrête...

*4[e] Armée.* — A l'Armée de Langle de Cary, le 6 au matin, la reprise de l'offensive est pénible.

Seul, le 17[e] Corps, à gauche, n'est pas trop pressé par l'ennemi. Le général J.-B. Dumas et ses divisionnaires, les généraux Guillaumat et Alby, le poussent vigoureusement en avant et refoulent le XIX[e] Corps saxon jusque sur la voie ferrée, entre Sompuis et Huiron.

Au 12[e] Corps, le général Roques est encore en pleine bataille quand il reçoit l'ordre de tenir ferme. Il a dû retirer du feu la 23[e] division épuisée, et la 24[e], désormais seule contre tout le XIX[e] Corps de réserve, perd Frignicourt. Le soir, elle se battait dans Courdemange et dans Huiron.

Le Corps colonial, réduit à la valeur d'une division par les terribles mêlées de Belgique, interdit au VIII[e] Corps allemand la ligne Blaise-Norrois-Martignicourt ; mais le soir, la faiblesse de ses effectifs l'oblige à se resserrer sur sa gauche, en évacuant Vauclerc et Écrienne.

Un vide se creuse donc entre ce Corps d'Armée et le 2[e] Corps du général Gérard, qui est à sa droite. Celui-ci dispute avec peine à trois Corps d'Armée (le VIII[e] et les XVIII[es] actif et de réserve) les passages du canal de la Marne au Rhin, depuis Buisson jusqu'à Revigny. Sous une aussi formidable pression, toute la ligne finit par plier. Si, dans une circonstance aussi critique, l'ennemi parvient à s'infiltrer entre le 2[e] Corps et le Corps colonial, le 2[e] Corps est perdu. Donc, sans se préoccuper outre mesure des fluctuations pourtant très graves du front, le général Gérard, à qui sa froide et indomptable énergie permet de garder la vision claire de la situation, envoie la brigade Lejaille, la seule réserve dont il dispose, occuper le secteur laissé libre par les Coloniaux.

Le *7 septembre*, la 4[e] Armée, violemment bombardée et attaquée sur tout son front, est dans une situation critique. A sa gauche, Hausen masse des forces considérables vers Sompuis, manifestant l'intention de percer à tout prix en direction du



Vérascope Richard

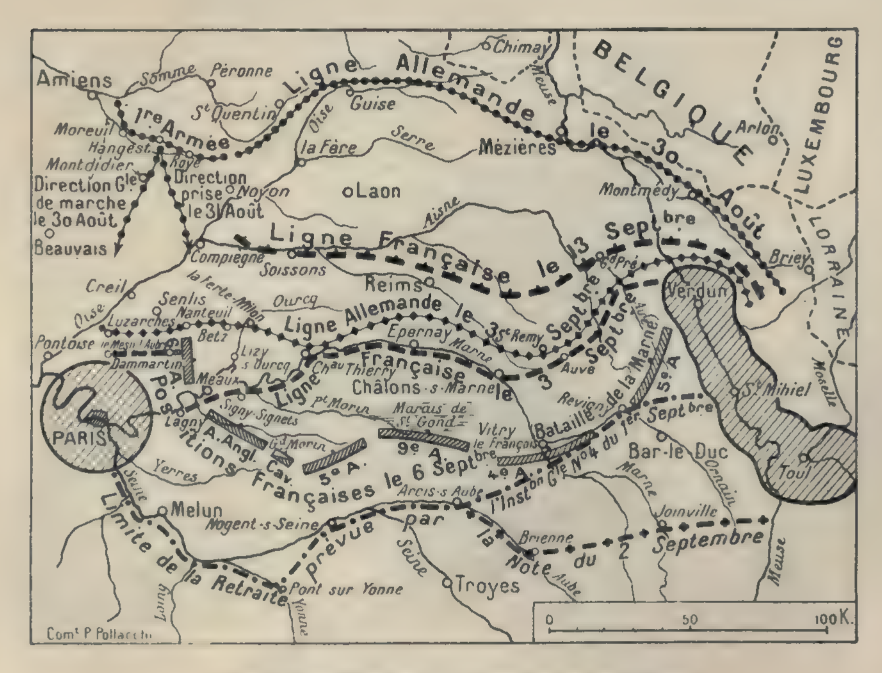
LE CHATEAU DE MONDEMENT

camp de Mailly. A sa droite, la 4e division, affaiblie par le départ de la brigade Lejaille, ne peut se maintenir à Sermaize, et le général Rabier doit la replier sur le bois de Maurupt, ouvrant ainsi une brèche entre les 4e et 3e Armées, en face de Saint-Dizier. Déjà les éclaireurs ennemis s'engagent dans la forêt des Trois-Fontaines.

A peine dessiné, ce danger de double enveloppement est conjuré :

A droite, par l'intervention du 15e Corps que Joffre vient de mettre d'une manière très opportune à la disposition de la 3e Armée.

A gauche, par l'arrivée de nombreux renforts : un détachement pris dans la division Alby et placé sous les ordres du colonel Breton, commandant le 83e régiment d'infanterie, puis, la 13e division du 21e Corps, jusque-là réservée par le généralissime ; enfin, la 23e division, maintenue en réserve à Saint-Ouen par le général Roques. Des combats acharnés se déroulent à Courdemange, au Mont-Moret, à Chatel-Raould, à Écrienne, à Favresse, à Domprémy, qui passent de main en main et qui sont, le soir, des ruines fumantes. Ce sont des luttes sanglantes au cours desquelles le général Dupuis, commandant la 67e brigade, trouve une mort glorieuse, mais qui finissent par briser les efforts désespérés de Hausen et du duc de Wurtemberg. Le front demeure intact.




CARTE D'ENSEMBLE DE LA BATAILLE DE LA MARNE

C) A L'AILE DROITE. — *3e Armée.* — Ici combat la 3e Armée, à qui le généralissime a imposé l'obligation de ne pas se laisser couper de la 4e et que le général Sarrail, son chef, ne veut pas éloigner de Verdun.

Le *6 septembre* au matin, quand lui parvient l'ordre d'attaquer le flanc gauche de l'ennemi, cette Armée est face à l'ouest et déjà pressée sur toute la ligne par un ennemi très supérieur en nombre.

A gauche, le 5e Corps, qui lutte péniblement dans la région de Revigny contre le VIe Corps actif et le XVIIIe Corps de réserve, ne peut conserver, malgré ses violents retours offensifs, ni Nattancourt, ni Sommeilles, ni Villers-aux-Vents, ni Brabant-le-Roi. Le général Roques, commandant la 10e division, est tué au cours de ces combats furieux. Il faut abandonner Revigny, mais l'ennemi est arrêté le soir sur la ligne Vassincourt-Villotte, et la liaison avec le 2e Corps de la 4e Armée est encore maintenue.

Au centre, le 6e Corps doit, lui aussi, abandonner Séraucourt à la gauche du VIe Corps actif et du XIIIe.

A droite, les 65e et 67e divisions du groupe du général P. Durand, après un premier succès à Ippécourt, sont refoulées par une vigoureuse offensive du XVIe Corps, l'un des meilleurs de l'Armée allemande. Enfin, à l'extrême-droite, le général Heymann qui menace le flanc de l'ennemi avec les troupes de la défense mobile de Verdun (72e division, 108e brigade, 164e et 165e régiments d'infanterie) se montre vers Julvécourt ; mais il ne dispose pas de moyens assez puissants pour tenter autre chose qu'une démonstrative, car les Allemands ont tout un Corps d'Armée (VIe Corps de réserve) en réserve derrière cette aile.

Le *7 septembre,* la lutte continue, très ardente. Les 67e et 75e divisions disputent Ippécourt au XVIe Corps, mais doivent replier, l'une son aile droite, l'autre son aile gauche devant l'intervention du



UNE BRÈCHE HISTORIQUE



LE CHATEAU DE MONDEMENT



LES MARAIS DE SAINT-GOND

LA BATAILLE DE LA MARNE

Aquarelles extraites du carnet de route de *Henri Ghéon*











VI° Corps de réserve. Quant au 5° Corps, sous un violent bombardement et devant une attaque furieuse de deux Corps allemands, il perd une partie du plateau de Vassincourt, d'où l'ennemi menace la route de Bar-le-Duc. La situation est grave. Les Allemands s'engageant dans cette brèche, c'est Sarrail séparé de Langle de Cary et rejeté dans Verdun; c'est la perte de la 3° Armée, et, avec elle, la ruine définitive de nos espérances.

Le *8 septembre*, l'arrivée du 15° Corps que Joffre a enlevé à l'Armée de Castelnau pour le donner à l'Armée Sarrail, nous permet de parer à cette terrible menace. L'ennemi perd Mognéville, et les attaques les plus violentes du VI° Corps sont enrayées.

Or, tandis que Sarrail résiste face à l'ouest et contient avec peine les plus formidables assauts, il est informé que le fort de Troyon, en plein sur ses derrières, est bombardé par des obus de gros calibres et menacé par le V° Corps allemand. Les pièces de 120, dont dispose le fort, sont écrasées par des canons à longue portée à qui elles ne peuvent répondre et le commandant annonce que la résistance ne pourra probablement pas être prolongée plus de quarante-huit heures.


Photo Manuel

GÉNÉRAL ROQUES

Cependant, et malgré une dépêche du G. Q. G. l'autorisant encore à replier sa droite pour éviter qu'elle ne soit enfermée dans Verdun, Sarrail fait sauter derrière lui les ponts de la Meuse et décide d'attendre les événements.

II. — LES JOURNÉES DU 9 ET DU 10 SEPTEMBRE. — La bataille est donc, le *8 septembre* au soir, arrivée à un point mort.

A gauche, la manœuvre de Klück a enrayé le mouvement enveloppant de Maunoury.

Au centre, Foch et de Langle de Cary contiennent avec peine les efforts des masses qui leur sont opposées.

A droite, Sarrail, loin de pouvoir accomplir sa mission d'enveloppement, se maintient à grand'peine et est menacé à dos par le V° Corps prussien.

De part et d'autre, toutes les réserves ont été engagées.

Il reste cependant de notre côté deux éléments de victoire : l'Armée anglaise et l'Armée Franchet d'Espérey, en ligne il est vrai, mais en pleine forme et qui n'ont pas encore donné tout leur effort.

A) 9 SEPTEMBRE. — Le Haut Commandement allemand sent la partie perdue. Pour dégager la gauche de la I<sup>re</sup> Armée, imprudemment compromise dans la poche de Meaux, il tente sur tout le front depuis Betz jusqu'à Verdun, un assaut désespéré.

*6° Armée.* — A gauche, les 7° et 61° divisions plient devant une terrible offensive du IV° Corps qui enlève Nanteuil-le-Haudouin et Villiers-Saint-Genest. La 8° division est rappelée de Meaux en toute hâte pour barrer la route de Paris. Un moment, la situation est si critique de ce côté que la possibilité d'une retraite est envisagée.

Galléini est là. Il a déjà mis à la disposition de Maunoury toutes les ressources en hommes et en matériel existant dans le Camp retranché de Paris. Il se contente de rappeler que, conformément aux instructions de Joffre, « toute troupe qui ne pourra plus avancer devra se faire tuer sur place, plutôt que de reculer. »

*9° Armée.* — Bülow et Hausen se ruent contre Foch dans un suprême assaut. Les nôtres résistent magnifiquement et l'appui du 10° Corps de l'Armée Franchet d'Espérey permet à la 51° division qui a perdu Saint-Prix, de conserver Soizy. Mais, au centre, l'admirable défense de la division marocaine que le général Humbert, l'un des plus jeunes et des plus brillants généraux de l'Armée, anime de son ardente énergie, n'empêche pas l'ennemi d'entrer momentanément dans Mondement. Mondement, c'est l'un des observatoires d'où l'on peut interdire tout le plateau de Sézanne. Il faut le reprendre à tout prix. Pas de renforts ! Foch a dû retirer jusqu'au 77° régiment qui, seul, appuyait Humbert. Tenace, celui-ci

attend une occasion ; et l'occasion naît le soir même, grâce à l'intervention de l'artillerie de la 42ᵉ division avec laquelle le colonel Boichut réduit en cendres les ruines de Mondement. A 9 heures du soir c'est finalement une magnifique charge du 77ᵉ revenu à la bataille et conduit par le colonel Lestoquery, qui arrache ce charnier à la Garde et au Xᵉ Corps prussien.

La principale préoccupation de Foch, au milieu du fracas de la bataille, a été de se constituer une réserve. Profitant d'un moment d'accalmie à sa gauche, il a retiré du feu la 42ᵉ division. Cette division est épuisée ; elle a un urgent besoin de repos ; mais elle existe et, dans un moment critique, devant un ennemi à bout de souffle, elle peut obtenir de grands résultats.

Et de fait, dans l'après-midi, un dernier effort du XIIᵉ Corps saxon ayant fait plier notre 11ᵉ Corps décimé, la 42ᵉ division est déjà alertée et elle part, « hallucinée de fatigue ». A 6 heures du soir, elle entre de nouveau dans la fournaise, prenant comme objectif Connantre, dans le flanc droit du XIIᵉ Corps.



PIÈCE FRANÇAISE DE 90, DÉTRUITE DANS LE FORT DE TROYON

L'ennemi s'arrête et se terre. Les Allemands se croyant décidément victorieux, se disposaient à cantonner dans Fère-Champenoise. Les obus français s'abattant au milieu de leurs convois, ils s'empressent d'atteler de nouveau et rebroussent chemin en toute hâte vers le nord, tandis que notre 9ᵉ Corps progresse. Nos 68ᵉ et 90ᵉ régiments d'infanterie refoulent devant eux les arrière-gardes de la Garde prussienne. La panique est déjà à l'arrière ; sur la ligne, c'est la stabilisation pour ce soir ; cette nuit, ce sera la retraite.

*4ᵉ Armée.* — A la 4ᵉ Armée, mêmes péripéties. Lutte à outrance ; assauts furieux menés par les bataillons serrés de Hausen et du duc de Wurtemberg qui, nulle part, ne peuvent triompher de l'héroïque constance de nos soldats.

*3ᵉ Armée.* — A l'Armée Sarrail, journée d'angoisse aussi. Mais, sur le front, les Allemands ne gagnent pas un pouce de terrain, et derrière les forts de Troyon et de Génicourt, violemment bombardés, tiennent toujours. Troyon est en ruines ; son appareil télégraphique est détruit ; ses canons sont muets. Embusqués derrière des moellons, les hommes, qui ne dorment pas depuis trois jours et qui vivent de biscuits, attendent l'ennemi, la main crispée sur la crosse du fusil. Un parlementaire se présente : « Encore une fois, rendez-vous !... » — « Encore une fois, non !... » Interloqué, l'Allemand murmure : « C'est terrible, mais c'est très beau. » — « Ce n'est que le devoir », répond quelqu'un.

*5ᵉ Armée et Armée anglaise.* — L'heure de la victoire a déjà sonné pour la 5ᵉ Armée et pour l'Armée anglaise. Averti dès l'aube par ses avions que les colonnes allemandes étaient en retraite, Franchet d'Espérey a tout de suite poussé ses lignes en avant.

De Maud'huy a refoulé le IXᵉ Corps, et, renforcé de la 38ᵉ division d'Afrique, est entré, le soir, dans Château-Thierry d'où le IIIᵉ Corps s'est retiré.

Quant à notre 3ᵉ Corps, il a occupé, dès 9 heures du matin, Montmirail évacué par l'ennemi et n'a pu reprendre le contact des arrière-gardes allemandes que le soir, au Breuil, après une progression de 16 kilomètres.

L'Armée anglaise a progressé, elle aussi, refoulant le Corps de cavalerie de Richthoffen qui recule. Le soir, elle a atteint la ligne La Ferté-sous-Jouarre-Château-Thierry, mettant en grand danger le flanc gauche du IVᵉ Corps de réserve et du IIᵉ Corps, que pressent de front notre 7ᵉ Corps et le groupe de Lamaze.

B) 10 SEPTEMBRE. — *6ᵉ Armée.* — Face à Nanteuil-le-Haudouin, barrant la route de Paris, les régiments décimés du 4ᵉ Corps et de la 6ᵉ division ont passé la nuit, déployés dans les sillons, l'arme prête, attendant l'attaque qu'ils savaient devoir se déclencher à l'aube. Or, cette attaque ne se

produisit pas. Au grand étonnement des nôtres, quand le petit jour parut, les tranchées allemandes étaient vides; l'ennemi battait en retraite.

Or, devant le 7ᵉ Corps et devant le groupe de Lamaze, le IIᵉ Corps et le IVᵉ Corps de réserve ont décampé aussi. Déjà, notre cavalerie est en route et cueille des trophées. Ce jour-là, à Mont-l'Évêque, près de Senlis, le capitaine Sonnois, du 3ᵉ hussards, s'emparait du drapeau du 94ᵉ régiment de landwehr.

*Armée anglaise.* — L'Armée anglaise pousse de l'avant. Elle s'empare de 13 canons, de 7 mitrailleuses et capture 2.000 prisonniers.

*5ᵉ Armée.* — Franchet d'Espérey, dont l'admirable esprit de solidarité a puissamment dégagé à droite l'Armée Foch et facilité, à gauche, les progrès de l'Armée anglaise, entame la poursuite dès le matin du 10. Ses colonnes franchissent la Marne à Château-Thierry, à Dormans, à Verneuil, à Passy, et aussi à Jaulgonne, malgré l'artillerie lourde ennemie qui, en batterie sur les hauteurs boisées de la rive nord, inflige des pertes sérieuses au 3ᵉ Corps.



Photo Polak

LES ALLEMANDS ÉVACUENT REIMS

*9ᵉ Armée.* — Foch s'est mis à la poursuite de l'ennemi, dès 5 heures du matin, sans éprouver de résistance. A Fère-Champenoise, on a capturé de nombreux officiers et soldats allemands ivre-morts, qui n'ont pu suivre leurs unités.

Le soir, on rencontrait l'ennemi sur la ligne Morains-Normée-Lenharrée; mais comme l'artillerie n'a pu suivre l'infanterie, en raison du mauvais état des chemins, Foch juge inutile de tenter une attaque. Si cette position tient encore demain matin, elle sera tournée et enlevée sans pertes.

*4ᵉ Armée* — Devant de Langle de Cary, les effets de la défaite définitive de la droite ne se sont pas encore fait sentir. Le duc de Wurtemberg, bien qu'attaquant plus mollement que les jours précédents, garde cependant avec la plus grande énergie ses positions de la veille, et la lutte est extrêmement âpre de ce côté.

Le général Legrand, qui a pris l'offensive dès 6 heures du matin à la tête du 21ᵉ Corps, ne s'empare de Sompuis qu'au prix de pertes terribles. Les commandants des deux brigades de sa 13ᵉ division, le général Barbade et le colonel Hamon, sont tués, mais l'élan est donné et les progrès sont maintenus.

Le 17ᵉ Corps, et la division Goullet, du Corps colonial, sont en échec, l'un devant Courdemange, l'autre devant Écrienne. Quant au 2ᵉ Corps, violement attaqué, dans la nuit du 9 au 10, il perd une partie de Favresse. Il réussit cependant à contenir l'ennemi, et même à le refouler dans la direction de Maurupt qu'il occupe un moment.

*3ᵉ Armée.* — Devant Sarrail, la lutte est plus violente que jamais, car le Kronprinz sait qu'il joue sa couronne dans cette formidable partie, et il est décidé à la vendre chèrement. En même temps, tandis que Troyon et Génicourt continuent à intimider l'ennemi qui n'ose les attaquer, des fractions allemandes commencent à franchir la Meuse à la Croix-sur-Meuse. Pour éviter une catastrophe, Sarrail se décide enfin à replier sur Courouvre les 67ᵉ et 75ᵉ divisions de réserve. Cette manœuvre a été rendue possible par l'habile intervention des troupes de la Défense mobile de Verdun qui ont étendu leur front et caché à l'ennemi le départ de nos divisions.

Relié désormais solidement à la 4e Armée par le 15e Corps, Sarrail compte pouvoir tenir indéfiniment sur ses nouvelles positions.

*La Victoire et la poursuite.* — Le *11 septembre*, la victoire, venant de l'ouest, s'affirme aussi à la 4e Armée. Le 21e Corps est sur la Marne; le 17e refoule les Allemands jusqu'à Maisons-de-Champagne; le 12e entre à Vitry et gagne l'Yères, tandis que le Corps colonial chasse l'ennemi de Vauclerc et d'Écrienne, puis le rejette au delà du canal de la Marne au Rhin.


APRÈS LA BATAILLE

Quand à Sarrail, il doit encore supporter une dure journée de lutte. A gauche, le 15e Corps, progressant lentement, occupe Revigny et le 5e Laimont. Mais le 6e Corps et le groupe des divisions de réserve ne peuvent que se maintenir, sous le feu violent de l'artillerie lourde.

Enfin, le 12 septembre, la bataille s'éteint à l'extrême-gauche aussi; et, sur toute l'immense ligne, la poursuite devient générale.

Le *13 septembre*, Joffre annonçait la victoire au Gouvernement, en ces termes, simples comme lui-même :

> Notre victoire s'affirme de plus en plus complète. Partout, l'ennemi est en retraite. A notre gauche, nous avons franchi l'Aisne en aval de Soissons, gagnant ainsi plus de cent kilomètres en six jours de lutte. Nos Armées, au centre, sont déjà au nord de la Marne. Nos Armées de Lorraine et des Vosges arrivent à la frontière. Nos troupes, comme celles de nos Alliés, sont admirables de moral, d'endurance et d'ardeur.

*Observations.* — C'était si simple et on en parla si peu qu'en Allemagne beaucoup de gens de bonne foi, même des militaires, ont pu longtemps ignorer la bataille de la Marne, que le Grand État-Major et le gouvernement de Berlin avaient tant de raisons de ne pas ébruiter.

De fait, au point de vue tactique, cette bataille ne réalise aucun des caractères du coup de massue qui abat une armée : d'un Austerlitz, d'un Iéna ou d'un Sedan. Même, si la victoire a découlé tout naturellement des conceptions rigoureusement logiques du Haut Commandement français, elle n'a pas suivi la voie que celui-ci lui avait préparée.

Un double enveloppement des ailes était prévu : aucun d'eux n'a réussi. Nos manœuvres enveloppantes, que la faiblesse de nos effectifs ne permettait pas d'étoffer suffisamment, ont été contre-attaquées et mises en grand danger. En revanche, les efforts de Galliéni et de Maunoury ont obligé l'ennemi à dégarnir son centre droit et à y laisser un large vide. French et Franchet d'Espérey ont pénétré dans cette brèche et l'ont agrandie, prenant à revers les armées voisines qui durent, de proche en proche, abandonner le combat.

Il n'y a donc pas eu enveloppement; il n'y a même pas eu rupture du front parce que l'ennemi n'a pas attendu cet événement; il y a eu simple poussée de toute la ligne vers le nord. Poussée, d'ailleurs, qui coûtait cher au vaincu, plus cher que ne coûtèrent maints coups de filet retentissants, si l'on en croit les milliers de morts que les Allemands ont laissés devant nos lignes, sur l'Ourcq ou dans les marais de Saint-Gond, et l'énorme quantité de matériel qu'ils ont abandonné sur nos routes.

Au point de vue stratégique et moral, le succès était décisif. Il ne détruisait pas l'Armée allemande, il n'abattait pas l'Allemagne, mais il fixait le sort de la guerre en brisant net la formidable attaque brusquée que, pendant quarante-quatre ans, toute la nation allemande avait méticuleusement préparée à grands frais, et qui était sa chance la plus sérieuse de victoire.

Maintenant, l'Allemagne va devoir improviser de nouveaux moyens dans des circonstances difficiles, quand l'Allemand n'aime pas à improviser.







Lendemain de Victoire

Marais de Saint-Gond 10 Septembre 1914

*d'après l'eau-forte de Broquet Léon*

Elle va devoir traîner les opérations en longueur, ce qui permettra à la Russie de préparer ses masses, à l'Angleterre de mobiliser ses inépuisables ressources, à l'opinion mondiale de se ressaisir et de voir de quel côté est le droit. Voilà pourquoi, si l'on a pu dire que la ruine de l'Empire de Napoléon avait été consommée, non à Waterloo, mais à Trafalgar, il faut dire de même que la défaite de l'Allemagne date de la première bataille de la Marne. Encore une fois, deux civilisations s'étaient heurtées dans les champs catalauniques et la vieille civilisation latine avait triomphé.



LA MARNE

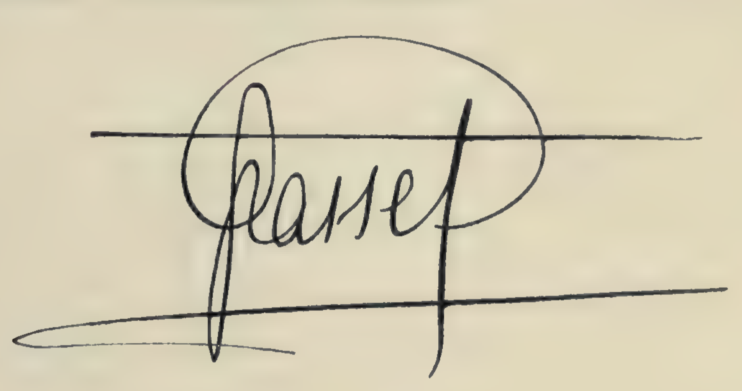
*Médaille de Legastelois*

*L'ennemi s'arrête sur l'Aisne.* — L'ivresse des vainqueurs de la Marne, sauveurs du Monde, ne fut pas de longue durée.

Dès le 13 septembre, sous la pluie qui ne cesse pas, et qui, changeant les routes en fondrières, ralentit la marche de l'artillerie et des convois, la ligne de nos Armées s'est déjà partout heurtée de proche en proche à une solide résistance.

La 6ᵉ Armée est engagée devant Soissons ; l'Armée anglaise est arrêtée sur l'Aisne ; la 5ᵉ Armée au nord de Reims; la 4ᵉ entre Châlons et l'Argonne ; la 3ᵉ aux abords nord du camp retranché de Verdun. L'ennemi s'est réapprovisionné en munitions et a reçu d'importants renforts.

Contre de formidables et savantes organisations, défendues par des troupes braves, nombreuses et puissamment outillées, tenter une attaque de front serait folie. A un front inviolable, il va falloir opposer un front inviolable et, afin de chasser l'ennemi, avoir recours à la manœuvre.



# XIII

# LES VICTOIRES DE LORRAINE
## Rozelieures - Haute-Meurthe - Grand-Couronné



A bataille de Lorraine qui précède dans le temps la bataille de la Marne, qui en est presque entièrement indépendante dans l'espace, se rattache, cependant, étroitement à elle. Notre offensive contre Morhange, Dieuze, Sarrebourg a échoué (20 août). L'ennemi va exploiter son succès ; il espère bousculer facilement, en se précipitant à leur suite, nos armées éprouvées. Son objectif, c'est la trouée de Charmes, et par là, c'est une menace d'enveloppement dirigée contre la droite des Armées françaises. Il dispose, pour cette tâche, des mêmes forces qui nous ont arrêté : six Corps actifs (Ier, IIe, IIIe B., XIVe, XVe, XXIe), deux Corps de réserve (Ier B. R., XIVe R.).

Dans une première série d'attaques, il s'efforcera de rompre le centre de notre dispositif au point de liaison entre la 1re et la 2e Armée (25 août-1er septembre). Battu et refoulé au cours de cette première tentative, il essayera de déborder l'aile gauche de la 2e Armée et l'aile droite de la 1re Armée (1er septembre-10 septembre) : il éprouvera un second échec. La situation dangereuse des Armées allemandes à la suite de la Marne amènera l'abandon des attaques en Lorraine et la stabilisation de cette partie du front (13 septembre).

Ce sont ces deux victoires que nous allons retracer : elles sont l'œuvre du général de Castelnau, commandant de la 2e Armée, et du général Dubail, commandant de la 1re Armée. Elles ont sauvé la France de l'Est de l'invasion et assuré la solidité de l'aile droite des Armées françaises.



*Les préliminaires de la bataille.* — Le soir du 20 août, le général commandant la 2e Armée, estimant qu'il ne disposait plus de moyens suffisants pour continuer sans péril la résistance, donnait un ordre général de retraite. Le repli devait être protégé par de fortes arrière-gardes qui s'établiraient sur la ligne Maizières-Donnelay-Juvelize-Marsal et tiendraient par Hampont, Amélécourt et Fresnes-en-Saulnoy la tête de pont de Château-Salins. Au cas où elles seraient pressées par l'ennemi, une deuxième position leur était indiquée qui suivait la ligne de la frontière : Bois de la Garenne-Bois du Haut-de-la-Croix-Guvrécourt-lisières nord de la forêt de Bezange et cours de la Seille. Sous cette protection, les gros devaient se replier dans les zones de rassemblement qui leur étaient assignées : le 16e Corps d'Armée en avant de Lunéville, dans la région de Manonvillers, Crion, Sionvillers ; le 15e Corps d'Armée en avant de la forêt de Vitrimont, sur les hauteurs de Flainval-Anthelupt, se reliant par dessus le Sanon à la position du Rambettant. Quant au 20e Corps d'Armée, il devait se constituer en réserve d'Armée, en arrière de Saint-Nicolas, sur le plateau de Lupcourt.

Mais l'état des troupes, harassées par les durs combats de la marche en avant, très éprouvées par l'échec qu'elles avaient subi, désorganisées par les pertes en cadres, rendait la situation plus inquiétante que les ordres ne le donnaient à penser : que l'ennemi exploitât son succès sans désemparer et précipitât sa poursuite, quelle résistance pourrait offrir l'Armée ? A l'arrêter trop tôt, ne risquait-on pas qu'elle fût surprise en pleine réorganisation ? Le général de Castelnau dut, pendant la nuit du 20 au 21, dans l'ignorance où il était encore de l'allure adoptée par l'ennemi, envisager l'éventualité d'un repli en arrière de Nancy et de Lunéville, qui lui laisserait le temps de défendre, en s'appuyant sur la forêt de Haye, le cours de la Moselle, de Pont-Saint-Vincent à Charmes. Le salut de l'Armée devait être payé, si cela était nécessaire, d'un pareil sacrifice.

Le général en chef fut mis au courant de cette situation : son attention était alors concentrée

sur la menace qui se développait contre notre aile gauche ; il avait, d'autre part, pleine confiance dans les chefs de nos Armées de Lorraine. Aussi répondit-il au général de Castelnau moins par un ordre que par un encouragement solennel. Ne pouvant juger par lui-même de la situation particulière de la 2e Armée, il voit l'ensemble de la bataille. Il a entre ses mains le sort de la France : il doit tout à la fois sauver l'Armée et ménager le moral du pays. Il sait quel retentissement aurait l'abandon de Nancy. Il faut donc sauver la ville, s'il est possible de le faire. Il met à la disposition du général de Castelnau des forces nouvelles : il suspend l'enlèvement de la division d'infanterie de queue du 9e Corps d'Armée. Il place sous les ordres du commandant de la 2e Armée le camp retranché de Toul et ses forces mobiles ; d'autre part, la 64e et la 74e divisions de réserve, affectées, dès le 18 août, à la 2e Armée, commencent à débarquer. Avec ce renfort, la 2e Armée doit pouvoir défendre la Moselle, en s'appuyant sur la place de Toul. Mais il faut tâcher de tenir Nancy « au moins vingt-quatre heures ». A cet appel, nous verrons comment le général de Castelnau a fidèlement et généreusement répondu.

Le général en chef ajoutait : « Tant que l'Armée à votre droite tiendra par sa gauche la région de Rambervillers, à même de contre-attaquer les forces ennemies de poursuite, il semble que vous pourrez tenir... ». La 1re Armée pouvait, en effet, apporter à la 2e Armée une aide efficace.

L'offensive de la 1re Armée, arrêtée le 20 août à sa gauche par l'échec du 8e Corps d'Armée, marquée à sa droite par le succès du 21e Corps, pouvait être reprise, quand le repli de la droite de la 2e Armée vint entraîner la retraite. Dans la soirée du 20, le Général en chef avertissait le commandant de la 1re Armée de la situation dangereuse de son flanc gauche : il l'invitait à ne pas s'accrocher à un front déjà tourné et à faire repasser la Meurthe à ses convois. Le général Dubail prescrivait donc le repli sur Blâmont et la Vezouze, le 8e Corps s'efforçant de rester en contact avec la droite de la 2e Armée. Le 22, la 1re Armée tenait une ligne à peu près ouest-est, se reliant sur les lisières nord de la forêt de Mondon à la 2e Armée, passant en avant de Badonvillers et de Raon-la-Plaine. Cette retraite volontaire avait été marquée par de durs combats ; par suite de la difficulté du terrain boisé et de la pression exercée par l'ennemi, certaines unités avaient éprouvé des pertes sensibles. Mais l'Armée avait maintenu sa liaison, à gauche ; elle gardait sa liberté de manœuvre : c'était là l'essentiel.

Pour rendre efficace cette intervention, il fallait avant tout que la 2e Armée put arrêter de front l'ennemi. Quelle était la configuration du terrain où allait s'organiser sa défense ?

Nancy est protégée, face à l'est, par une serie de hauteurs d'une altitude moyenne de 400 mètres qui, de Loisy au nord, sur la Moselle, à Dombasle, au sud sur la Meurthe, forment une demi-circonférence qu'on a appelée le Grand-Couronné. C'est, du nord au sud, le massif de Sainte-Geneviève-Landremont, le Mont-Toulou, le Mont-Saint-Jean, les Moivrons, le Grand-Mont-d'Amance, le Rambettant. Entre ces deux derniers, la trouée de la Pissotte est couverte par les forêts de Champenoux et de Saint-Paul. L'organisation de cette ligne de défense avait été étudiée et ébauchée dès avant la guerre.

Au sud de Nancy, deux barrières parallèles, la Meurthe et la Moselle, sont orientées du nord-ouest au sud-est. La ligne de la Meurthe est doublée au sud par la Mortagne, comme celle de la Moselle par le Madon, leurs affluents de gauche.



GUILLAUME II ET SON ÉTAT-MAJOR DEVANT NANCY

Région de bois et de collines basses. Les hauteurs entre Mortagne et Moselle sont orientées parallèlement au cours des rivières. Plus au sud, dans la région de Rambervillers-Baccarat, commencent les contreforts ouest des Vosges et la forêt Vosgienne qui s'étend jusqu'à Épinal.

Ainsi deux régions d'une défense facile: au nord, le Grand-Couronné, appuyé sur la forêt de Haye et la place de Toul, au sud la région montagneuse et boisée de Saint-Dié qui s'appuie à la place d'Épinal. Entre les deux, un pays ondulé, barré de lignes d'eaux successives, ouvrant, entre les places d'Épinal et de Toul et leurs avancées, le seuil qu'on a appelé la Trouée de Charmes.

La 1re Armée, sa droite accrochée à la région des Vosges, vers Rambervillers, devait garder sa gauche libre pour rester en liaison avec la droite de la 2e Armée. L'orientation de son front devait donc dépendre de la ligne que le commandant de la 2e Armée, accroché par sa gauche au Grand-Couronné jugerait possible de défendre. Le front de la 1re Armée prolongerait celui de sa voisine si le général de Castelnau avait le temps, en gardant la tête de pont Lunéville-Forêt de Vitremont, de défendre le cours de la Meurthe. Il lui serait perpendiculaire si la 2e Armée se retirait sur la Moselle ou sur les collines qui la précèdent à l'est. En somme, c'était comme une porte dont les deux chambranles, Vosges et Grand-Couronné, devaient rester fixes, mais dont les battants, s'ils ne pouvaient être tenus clos, s'entrebailleraient, sans s'ouvrir tout à fait.

En attendant les événements, tandis que le général Dubail resserrait son dispositif sur Senones-Badonvillers-Baccarat-Rambervillers, le général de Castelnau organisait le Grand-Couronné. Le 2e groupe des divisions de réserve, qui avait couvert le flanc gauche de l'offensive, s'était replié au pied des pentes, le 21. Chaque division restait à sa place, mais le secteur qu'elle avait à organiser était délimité avec précision. La 59e s'étendait face au nord, de la Moselle à Jeaudelaincourt ; la 70e, face à l'est, de la Rochette au Mont-d'Amance. Le secteur Pulnoy-Seichamps était tenu provisoirement par la 34e brigade, en attendant que la 68e division de réserve, très éprouvée dans les combats de Fresnes, fut réorganisée. Le Rambettant était défendu par une brigade mixte du 9e Corps d'Armée et deux régiments coloniaux, le 41e et le 43e. Le 20e Corps restait en réserve d'Armée entre Meurthe et Moselle.

Pour le front sud de l'Armée, tout dépendait du temps que l'ennemi laisserait aux 15e et 16e Corps pour se réorganiser. Le 21, il avait mollement suivi nos arrière-gardes et ce répit avait donné au général de Castelnau un temps précieux pour la défense de Nancy. Mais, dans la nuit du 21 au 22, ses colonnes franchissaient la frontière et s'avançaient en direction de Nancy. Dombasles, Lunéville, Mazerulles, Erbévillers, Maixe, en feu, jalonnaient dans la nuit son approche. Devant l'imminence de l'attaque, à 5 h. 30, le commandant du 15e Corps d'Armée prévenait le général de Castelnau qu'il croyait ses unités encore incapables d'une résistance efficace. Quant au 16e Corps d'Armée, il était violemment attaqué, dès 8 heures du matin, de Crion à Sionvillers.

Le général de Castelnau, jugeant dès lors impossible de tenir avec une partie seulement de ses forces la tête de pont de Lunéville, décidait de ramener en arrière de la Meurthe le 15e et le 16e Corps. Afin de protéger leur repli, il donnait l'ordre au 20e Corps d'Armée de porter une brigade sur les hauteurs de Flainval-Anthelupt, et au 16e Corps d'Armée d'engager la 31e division d'infanterie toute entière en avant de Lunéville. Les 64e et 74e divisions de réserve, débarquées dans la région de Bayon, organisaient rapidement les hauteurs de Saffais-Belchamps, de part et d'autre de la route Bayon-Lunéville, entre Mortagne et Moselle. A l'aile droite, le Corps de cavalerie du général Conneau couvrait le flanc droit de l'Armée aux environs de la forêt de Mondon.

L'attaque allemande continuait avec violence du Sanon à Lunéville. La brigade mixte du 20e Corps d'Armée résistait à tous ses efforts. Le 37e régiment d'infanterie et le 4e bataillon de chasseurs à pied repoussaient quatre attaques devant Anthelupt. La 31e division d'infanterie, après huit heures de combat, menacée d'être tournée par sa droite, se repliait sur Lunéville, protégée par le sacrifice d'un groupe de l'artillerie de Corps et par la belle défense du 81e régiment d'infanterie. A 18 heures, elle repassait la Meurthe. La brigade du 20e Corps d'Armée se retirait, en exécution des ordres, sur Rozières. Derrière elles, les ponts de la Meurthe sautaient. Le soir,

les patrouilles allemandes entraient dans Lunéville abandonnée.

Pendant la nuit, le général de Castelnau établissait le front sur lequel il pensait recevoir, le 23, le choc de l'Armée allemande. Le Grand-Couronné, qui n'avait reçu la veille que quelques obus, restait organisé comme précédemment. Au sud, le 15ᵉ Corps d'Armée, couvert par la 64ᵉ division de réserve, occupait le plateau de Saffais-Ferrières, en arrière de Rosières et de Blainville. Le 16ᵉ Corps d'Armée, encadré par les deux brigades de la 74ᵉ division de réserve, étendait son front de la route de Bayon-Lunéville, par le plateau de Belchamps, jusqu'à Clayeures. La cavalerie continuerait à protéger, en liaison avec le 8ᵉ Corps, le flanc droit de l'Armée.



*L'effort Allemand contre le centre. — Rozelieures.* — La journée du 23, marquée par de faibles attaques de part et d'autre du Sanon, fut passée dans l'attente du choc. Attente angoissée, malgré la sagesse des dispositions prises. Aussi le Général en chef se préoccupait-il de soulager la tâche de la 2ᵉ Armée par une intervention de la 1ʳᵉ : « La 2ᵉ Armée, disait-il le 23, peut être attaquée aujourd'hui sur le Grand-Couronné. La 1ʳᵉ Armée devra, en ce cas, contre-attaquer dans le flanc gauche de l'ennemi marchant contre la 2ᵉ Armée ». Manœuvre que favorisait la position de la 1ʳᵉ Armée. Le 8ᵉ Corps, découvert, en effet, sur sa gauche par le repli du 16ᵉ Corps d'Armée, s'était retiré précipitamment vers le sud jusqu'à la rive gauche de la Mortagne. Le 23, il occupait Damas-aux-Bois, en avant de la forêt de Charmes, Haillainville, Fauconcourt, Rovilleaux-Chênes. Il était en liaison, à sa droite, avec le 13ᵉ et le 21ᵉ Corps, dont le front perpendiculaire à la Meurthe couvrait, au nord et au sud, Baccarat. Face à l'est, enfin, le 14ᵉ Corps d'Armée occupait la région du Ban-de-Sapt à la hauteur de Senones.



Par G. Barrière.

LE CAFARD

Le front des deux Armées dessinait donc un angle droit dont le sommet était aux lisières nord-est de la forêt de Charmes. La 1ʳᵉ Armée « flanquait », si l'on peut ainsi s'exprimer, la 2ᵉ Armée. La volonté des chefs et le hasard donnaient au dispositif la forme nécessaire pour la manœuvre indiquée par le Général en chef.

Il serait, en effet, peu conforme à la réalité des choses de penser que les chefs exercent sur la destinée une constante domination. Le plus souvent, le hasard et l'adversaire leur imposent des données sans cesse changeantes et que nulle conception *a priori* ne leur permettait de prévoir. Ils doivent être aux aguets, prêts à utiliser ce qu'ils n'ont pu empêcher, à tirer parti des caprices subits de la Fortune. Ils tiennent d'une main ferme et souple le gouvernail et louvoient pour remonter les courants contraires. Le dispositif qui va permettre la manœuvre, c'est, pour une part, le hasard et l'ennemi qui leur en imposent la forme ; c'est contre son attente que le général de Castelnau n'a pu tenir la tête de pont de Lunéville, par suite, la Meurthe. La retraite précipitée du 8ᵉ Corps d'Armée, entraînant celle du 13ᵉ et du 21ᵉ, a surpris le général Dubail. Mais nos généraux ont su guider ces retraites qu'ils ne pouvaient arrêter; et de la fortune contraire, ils ont su tirer des éléments de victoire. Cette souplesse d'adaptation à l'événement est le propre du grand chef, non je ne sais quelle prévision inflexible qui n'est qu'un mythe forgé après coup.

Le 24 août, les colonnes allemandes allaient heurter le front de la 2ᵉ Armée : « La droite de la 2ᵉ Armée s'attend à être attaquée sur ses positions de Belchamps-Saffais, disait le général Dubail au commandant du 8ᵉ Corps. Je vous donne l'ordre de faire tous vos efforts pour intervenir, le cas échéant, dans le flanc des attaques allemandes, afin de dégager l'Armée voisine. »

Or, le 24, vers 8 heures du matin, une recon-

naissance d'aviation du 20ᵉ Corps d'Armée signale une colonne ennemie de toutes armes marchant vers le sud, par Vitrimont et la Faisanderie. Cette colonne semble se diriger sur Blainville-Damelevières. Des positions d'infanterie et d'artillerie sont signalées inoccupées près du bois de Crévic. Vers 9 heures, les avant-postes de la 64ᵉ division de réserve, qui gardent, dans le secteur du 15ᵉ Corps d'Armée, le pont de Damelevières, sont attaqués. Les Allemands prennent le village ; mais, sans chercher à en déboucher, s'y retranchent. A 11 heures, un pont de bateaux est lancé sur la Meurthe, entre Damelevières et Mont. Tous les observatoires signalent des colonnes en marche sur les routes Maixe-Deuxville-Einville-Lunéville. Le 16ᵉ Corps d'Armée est averti, par ses reconnaissances, de mouvements importants dans la région Fraimbois-Gerbéviller. En résumé, des forces importantes (on les évalue à deux Corps d'Armée) infléchissent leur marche dans la direction du sud, se couvrant sur leur droite par des flanc-gardes.

Le général de Castelnau tire instantanément, de ces renseignements fragmentaires, des conclusions : les Allemands, dédaignant la menace que constituent Nancy et les troupes de la 2ᵉ Armée, marchent droit vers le sud, en direction de la Trouée de Charmes. Il vont donc défiler presque parallèlement au front de la 2ᵉ Armée, pour venir heurter la gauche de la 1ʳᵉ Armée, ou, au plus, la droite de la 2ᵉ entre la forêt de Charmes et la Mortagne. La situation, telle qu'elle était envisagée la veille, est donc renversée : la 1ʳᵉ Armée va être attaquée de front : l'attaque de flanc *doit* venir de la 2ᵉ Armée. A 11 h. 30, Castelnau donne pour le lendemain un ordre général d'attaque : une division d'infanterie du 20ᵉ Corps et toutes les forces disponibles du 2ᵉ groupe de divisions de réserve prendront l'offensive en direction de Serres et du bois d'Einville. Comme on ne peut encore être sûr que l'axe de marche des colonnes ennemies ne coupera pas obliquement le front de la 2ᵉ Armée, le 15ᵉ et le 16ᵉ Corps resteront, pour le moment, sur la défensive. Quant au Corps de cavalerie, il couvrira entre Meurthe et Mortagne, à la hauteur de Fraimbois, la droite du dispositif et masquera la soudure encore mal assurée entre les deux Armées.

Le général Dubail, averti de la tournure nouvelle prise par la situation, et saisissant de suite l'urgence qu'il y avait à renforcer la liaison, puisque c'était sur elle que l'effort ennemi allait s'appliquer, porte, vers 14 heures, la 15ᵉ division d'infanterie du 8ᵉ Corps sur le front Vennezey-Rozelieures et la 16ᵉ en arrière de Mattexey. Le 8ᵉ Corps d'Armée est, dès lors, en contact étroit avec le 16ᵉ Corps, vers Borville. Une forte artillerie prend position en arrière de la côte d'Essey et sur les hauteurs de Borville qui dominent toute la région.

La rapidité de ces décisions était capitale : l'ennemi approchait avec une vitesse d'autant plus grande qu'il croyait trouver la porte encore ouverte. Vers 10 heures, le Corps de cavalerie est attaqué sur tout son front à Mont, à Gerbéviller, à Moyen. Il s'accroche au terrain ; à 14 heures, il tient encore les hauteurs de Morivillers-Séranville. Vers 15 heures, il se replie sur Borville, laissant le 2ᵉ bataillon de chasseurs à pied qui, à lui seul, va retarder, jusqu'au soir, l'avance des têtes de colonnes allemandes : c'est à ce moment que se place l'épisode légendaire et pourtant historique de la défense de Gerbéviller par une trentaine de chasseurs. La nuit arrête l'avance des Allemands qui sont maintenant au contact de notre ligne.

Au nord, cependant, la manœuvre a déjà commencé. La 70ᵉ division de réserve du général Fayolle, qui a été relevée sur son front par la 68ᵉ, et le 20ᵉ Corps d'Armée bousculent les faibles éléments qui couvrent le flanc de l'ennemi et gagnent à la tombée de la nuit la ligne Champenoux - Réméréville - Courbesseaux - Haraucourt-Flainval. Ils sont à pied d'œuvre pour l'attaque du lendemain.

La journée a donc révélé l'axe d'attaque de l'aile droite ennemie. Il est franchement nord-sud, suivant une ligne qui passerait par Lunéville-Gerbéviller, en direction de l'isthme qui sépare la forêt de Charmes de la forêt de Rambervillers. Le front de la 2ᵉ Armée ne sera donc qu'effleuré. La gauche de la 1ʳᵉ Armée recevra le choc principal. Le général de Castelnau ne borne donc plus son ordre d'offensive à sa gauche. L'Armée se portera à l'attaque sur tout son front : la gauche en direction de la route Arracourt-Einville qui semble être une des lignes de communication essentielles de l'ennemi ; le centre en direction des hauteurs nord de Lunéville-Vitrimont-Léomont-Frescati, le 15ᵉ et le 16ᵉ Corps, appuyés par la 64ᵉ et la 74ᵉ divisions de réserve, face à l'est, en direc-




CARTE DES OPÉRATIONS AUTOUR DE NANCY

tion de la Mortagne. On ira lentement en ménageant le sang et les forces des hommes. La 1re Armée qui, déjà, à son aile gauche et au centre, ressent, dès le 24, la pression allemande, va subir tout le choc ennemi. Le général Dubail n'en maintient pas moins son ordre d'attaque. Le 8e Corps d'Armée avancera en direction de Vennezey-Moriviller. Le 13e Corps le couvrira sur sa droite en tenant face à l'est et face au nord les hauteurs de Ménarmont.

Cette journée du 24, qui, sur tout le front, s'achève chez les troupes en une ardente veillée d'armes, est la journée de la « Décision » qui contient en germe la Victoire. Le matin, tout était doute et angoisse. L'ennemi, profitant de son élan, allait-il foncer, toutes ses forces réunies, contre la ligne mince de la 2e Armée? Les troupes, mal remises encore de la retraite, soutiendraient-elles le choc? A 8 heures arrive le premier renseignement sur le changement de direction des

colonnes allemandes. A 11 heures, le général commandant la 2e Armée a compris l'occasion inespérée que lui offre l'orgueil ennemi. En trois heures, il passe de la défensive anxieuse à l'offensive, du doute à la certitude. Il abandonne instantanément une hypothèse qu'il devine controuvée et, d'un coup, fixe la manœuvre qu'il n'eût osé souhaiter.

La suprême condition de la victoire est que le chef ait foi dans ses soldats. A qui le général de Castelnau demande-t-il cet effort? Non seulement au 20e Corps d'Armée, grandi par sa mauvaise fortune, mais aux 15e et 16e Corps que l'ennemi croit encore ébranlés, à la 64e et à la 74e divisions de réserve qui, dans cette journée décisive, vont recevoir leur baptême du feu. Le général Dubail lance au devant du choc ennemi le 8e Corps dont certaines unités ont perdu 50 °/o de leur effectif. Toutes ces troupes, le lendemain, seront dignes de cette confiance. Elles vaudront les chefs.

Le 25 au matin, de Raon-l'Étape à la forêt de Charmes, les colonnes ennemies abordent le front de la 1re Armée. Au centre, le 21e Corps d'Armée est attaqué violemment de part et d'autre de Baccarat. La lutte est particulièrement dure entre Baccarat et Raon-l'Étape, où les Allemands réussissent à passer la Meurthe. Pendant toute la matinée, le 109e régiment d'infanterie défend les abords de Thiaville, le 21e les lisières-nord du bois de Repy. Malgré sa résistance héroïque, le 21e Corps d'Armée cède, vers 16 heures, entraînant le repli du 13e Corps. L'intervention de la 44e division d'infanterie, réserve de l'Armée, permet de rétablir la situation compromise. Elle arrête au sud de Mesnil-sur-Belvitte la progression ennemie. Le front s'établit sur la ligne Hardaucourt-Roville-aux-Chênes-Anglemont-Saint-Benoît-La Chipotte.

La tâche du 8e Corps n'est pas moins rude. Les gros ne peuvent déboucher d'Essey ni de Saint-Boingt. Les éléments avancés sont rejetés de Rozelieures et de Vennezey. Vers midi, le Corps d'Armée se met en retraite vers Damas-aux-Bois-Fauconcourt. La liaison entre les deux Armées est compromise.

Mais l'ennemi, qui n'est plus qu'à 10 kilomètres de la Moselle, vient d'être attaqué brusquement en flanc et en queue. Le 20e Corps d'Armée progresse rapidement de part et d'autre du Sanon. Il bouscule les éléments du IIIe Corps bavarois qui protègent le flanc de l'Armée ennemie. La 39e division d'infanterie s'empare de Drouville, du bois de Crévic, de la cote 316 (nord de Maixe). Sur la rive droite, Sommervilliers, Flainval, Anthelupt sont pris. Déjà les queues de colonnes allemandes, faisant demi-tour, remontent de Deuxville-sur-Maixe. Le 15e Corps, descendant des hauteurs de Saffais-Belchamps, atteint le Charmois et pousse ses avant-gardes vers Lamath et Mont-sur-Meurthe. Le 16e Corps et la 74e division de réserve prennent pied dans Einvaux et dans les bois de Charlieux, dont le 36e régiment d'infanterie coloniale et le 223e régiment d'infanterie enlèvent d'assaut la lisière. Mais c'est à l'extrême-droite que le combat est le plus acharné. Tandis que le 2e bataillon de chasseurs à pied et la 2e brigade de dragons défendent héroïquement les lisières nord du bois Lalau, tâchant de maintenir la liaison avec les dernières fractions du 8e Corps d'Armée qui s'accrochent désespérément, la 64e et la 148e brigades progressent de Borville sur Rozelieures. La 12e brigade de dragons parvient à reprendre pied dans Saint-Boingt.

Sous ces coups inattendus, l'ennemi hésite : il défend énergiquement son flanc menacé, mais sa marche en avant se ralentit. C'est à ce moment que le général de Castelnau sûr, malgré le péril du 8e Corps, de la victoire, presse l'attaque. Plus de prudence, c'est la suprême sagesse : « Le 8e Corps d'Armée, télégraphie-t-il à 15 heures de Pont-Saint-Vincent, tient encore les lisières nord du bois Lalau, renforcé par les chasseurs du Corps de cavalerie. De ce côté, la progression de l'ennemi est arrêtée. Notre cavalerie aperçoit un mouvement de retraite de l'infanterie ennemie de Rozelieures vers le bois de Rethimont. Ordre du général commandant la 2e Armée: En avant, partout, à fond ». « Il faut à tout prix, téléphone-t-il à la même heure au 16e Corps d'Armée, continuer à pousser, sans tenir compte de la fatigue des hommes. Il faut les galvaniser en leur disant, ce qui est vrai, que nous sommes sur les derrières de l'ennemi et qu'un gros succès résultera d'un suprême effort ». Vers 18 heures, le 15e, le 143e, le 230e, le 333e, le 134e régiments d'infanterie donnent l'assaut aux positions de Rozelieures. Le village est pris, l'ennemi recule en désordre sur Remenoville. Le 8e Corps d'Armée reprend Essey-la-Côte et Saint-Pierremont. Au soir de ce premier jour de bataille, l'ennemi est non seulement arrêté, mais refoulé.

Le 26, à l'aube, les deux Armées reprennent l'offensive. La 70e division de réserve atteint Réméréville et Courbesseaux. Le 20e Corps d'Armée s'empare de Maixe, Deuxville, Frescati, dominant par le nord Lunéville. Le 15e Corps d'Armée prend Damelevières et Mont. A sa droite, le 6e bataillon de chasseurs alpins s'empare de Lamath. Le 16e Corps d'Armée occupe Remenoville, Moriviller et progresse dans les bois qui le séparent de la Mortagne. Sur tout le front de la 2e Armée, c'est la victoire. L'ennemi laisse entre nos mains des prisonniers et des canons.

Mais, sur la rive droite de la Mortagne, la 1re Armée ne peut dépasser Roville-aux-Chênes, Doncières. Il faut marquer un temps d'arrêt. D'ailleurs, les troupes sont épuisées. Elles ont, pendant deux jours, lutté sans arrêt jusqu'aux dernières réserves, brisant l'élan d'un ennemi qui se croyait victorieux. Les pertes en hommes et en cadres, les fatigues accumulées depuis six jours de bataille empêchent d'infliger à l'ennemi un complet désastre. Le 25 au soir, le Corps de cavalerie, ses chevaux fourbus, n'a pu poursuivre. Mais les Allemands ont été plus éprouvés encore. Leurs pertes sont effrayantes : 4.600 cadavres autour de Mont, 2.600 autour de Rozelieures. Désormais, l'ennemi va être réduit à une stricte défensive.

LE PREMIER SOMMEIL DANS LA TRANCHÉE

Défense savante et tenace contre laquelle nos efforts vont s'user. Les Allemands construisent, de Baccarat à Saint-Pierremont, face à la 1re Armée; sur les collines entre Mortagne et Meurthe et sur les hauteurs nord de Lunéville, face à la 2e, de puissantes organisations défensives qui déroutent notre inexpérience : tranchées à contre-pente, réseaux de fil de fer, flanquement d'innombrables mitrailleuses, tous les obstacles, toutes les embûches de la guerre de siège à laquelle ne sont faites ni notre artillerie, ni notre infanterie.

Aussi, en dépit du courage acharné de nos troupes, n'enregistrons-nous plus que de faibles progrès. Le 28 août, le 16e Corps attaque en vue d'atteindre la Mortagne, le 15e Corps en vue de se rapprocher de Lunéville, de part et d'autre de la Meurthe. Le 15e Corps dépasse Xermaménil et progresse dans les bois à l'est. Le 16e Corps borde la Mortagne, de Lamath à Gerbéviller. Le 333e régiment d'infanterie prend pied dans Gerbéviller, mais il est rejeté, après un sanglant combat sur la rive gauche. Le 29, le 16e Corps et la 74e division de réserve passent la Mortagne, s'emparent de Gerbéviller et se relient au 15e Corps d'Armée, dans les bois, à l'ouest de Fraimbois. Le 30, une attaque contre la clairière de Fraimbois, par l'ouest (16e C. A.) et par le sud (74e D. R.), échoue avec de lourdes pertes. Toute progression est d'ailleurs gênée par le fait que la 1re Armée ne peut nulle part déboucher. Combats sanglants et non sans gloire, mais dans lesquels le seul résultat « accrocher l'ennemi » se paye cher. C'est la lutte d'usure par anticipation.

Le Général en chef, commentant, le 27, l'œuvre de la 1re et de la 2e Armée, écrivait dans un ordre du jour qui constitue leur plus sûre récompense : « La 1re et la 2e Armée donnent en ce moment un exemple de ténacité et de courage que le Général en chef est heureux de porter à la connaissance des troupes sous ses ordres. Indépendamment des Corps de couverture dont quelques-uns ont combattu depuis l'ouverture des hostilités, ces deux Armées ont pris, le 14 août, une offensive générale, obtenu de brillants succès jusqu'au moment où elles se sont heurtées à une barrière fortifiée et défendue par des forces très supérieures. Après une retraite parfaitement ordonnée, les deux Armées ont repris l'offensive en combinant leurs efforts et regagné une partie du terrain perdu. L'ennemi plie devant elles et son recul permet de constater les pertes considérables qu'il a subies.

Ces Armées combattent depuis quatorze jours, sans un instant de répit, avec une inébranlable confiance dans la victoire qui appartient toujours au plus tenace. Le Général en chef sait que les autres Armées auront à cœur de suivre l'exemple fourni par la 1re et la 2e Armée ».

Leur rôle, en effet, sinon leur espérance, est rempli. L'offensive allemande brisée, la Lorraine sauvée et, surtout, le flanc droit des Armées françaises protégé contre une seconde menace d'enveloppement que le Commandement allemand avait rêvée sans doute après sa victoire de Morhange. Désormais, le Général en chef, délivré à l'est de toute inquiétude, allait pouvoir puiser largement dans les Armées de Lorraine pour alimenter la bataille qui se développait devant son centre et sa gauche. « La situation, très améliorée devant la 1re et la 2e Armée, écrivait-il le 1er septembre, permet de récupérer sur chacune d'elles un Corps d'Armée avec, en outre, les éléments restants du 7e et du 9e Corps ». Le 1er septembre, la 10e division de cavalerie et la 2e brigade de chasseurs, le 13e et le 15e Corps quittent les Armées de Lorraine. Tout semble terminé.



*L'effort allemand contre les ailes.* — Le premier acte seul vient de finir. L'ennemi a essayé de percer notre centre. Nous avons brisé net son élan : victoire d'arrêt que l'infériorité numérique et l'épuisement de nos troupes, l'habileté de la défensive allemande nous ont empêché d'exploiter. L'ennemi a échoué parce que, fonçant droit sur son objectif, dans tout l'orgueil de la victoire de Morhange, il a tenu pour rien les forces françaises qu'il laissait sur ses flancs. Faute capitale qui ne s'explique chez d'habiles généraux que par l'incompréhension de l'adversaire et des ressources infinies de l'âme française. Même pêché d'orgueil, aussitôt saisi par nos chefs, aussitôt puni douze jours plus tard. Curieuse préfiguration de la Marne.

Mais il est juste de dire que l'ennemi a immétement compris son erreur. Il ne s'est pas obstiné. Dès le 27, sur tout le centre, il adopte une attitude purement défensive : il sait maintenant, au prix d'une coûteuse expérience, qu'il ne pourra passer qu'après avoir fait sauter ce que nous avons appelé les deux chambranles de la porte : les battants, alors, s'ouvriront d'eux-mêmes, ou mieux, tomberont. Après la bataille contre le centre, la bataille d'ailes. C'est la série des combats autour de Nancy et de Saint-Dié, liés dans le temps, indépendants dans l'espace. Batailles de la Haute-Meurthe et du Grand-Couronné, que les prélèvements effectués au début de septembre sur les deux Armées rendent, de notre part, strictement défensives, et pendant lesquelles chaque Armée doit combattre pour elle-même sans pouvoir aider sa voisine. La plus célèbre pour l'illustration de son enjeu immédiat, Nancy, est celle du nord. Celle du sud, qui s'engage dès la fin d'août, ne fut ni moins âpre, ni moins glorieuse, mais le caractère de la région la rend plus confuse, et l'injuste renommée n'a pas également célébré les noms obscurs de ses combats.



*La bataille de la Haute-Meurthe.* — Le 20 août, tandis que le 21e Corps était refoulé de Baccarat à Raon-L'Étape sur le col de la Chipotte-Anglemont, le 14e Corps, établi sur la ligne Moyenmoutier - Senones - Ban - de - Sapt - Provenchères subissait un assaut pareil. Il se dérobait vers le sud-ouest et bordait la rive gauche de la Meurthe, d'Étival à Saint-Dié. La 58e division de réserve le prolongeait, à droite, sur la même rive, dans la région d'Anozel. L'effort de l'ennemi va s'exercer les jours suivants en direction du sud, de façon à couper la droite de la 1re Armée des forces qui occupent les Vosges vers le col du Bonhomme. L'adversaire marche, dans l'axe de la vallée de la Meurthe, sur Saint-Léonard, en rejetant à droite et à gauche les forces françaises qui ont mission de maintenir à tout prix la liaison ; il cherche à élargir le plus possible le couloir où vont s'engager ses colonnes.

Le 27 août, Saint-Dié est occupé par l'ennemi. La 58e division d'infanterie est refoulée sur Taintrux et perd le col d'Anozel. Le 14e Corps, découvert sur sa droite, recule sur Nompatelize et la forêt de Mortagne. En même temps, à l'est, l'ennemi franchit la Fave et progresse entre Laveline et la Meurthe. La liaison entre la 1re Armée et le groupement des Vosges est menacée, et l'important massif qui s'étend entre Rambervillers-Bruyères et le cours de la Meurthe, débordé au sud, va tomber.

Le commandant de la 1re Armée s'efforce de contenir de front l'attaque allemande en direction du sud, et de la menacer sur son flanc



LE CHAMP DE BATAILLE DE GERBÉVILLER

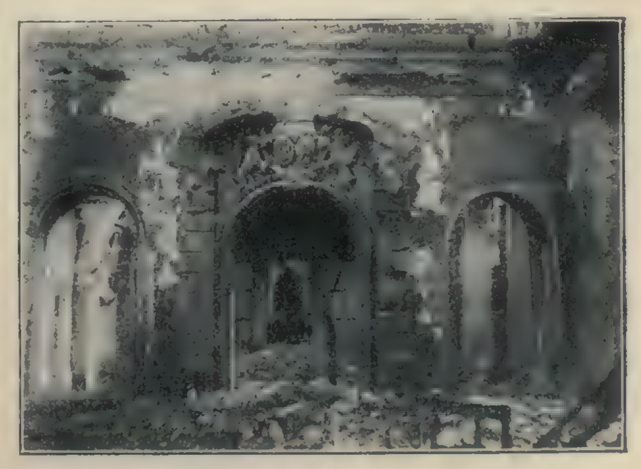
*Bois où se trouvaient les mitrailleuses allemandes.* *Tombeau du 36e colonial.*

droit en refoulant les colonnes ennemies qui progressent sur Taintrux et Nompatelize. Le 14e Corps d'Armée reprend énergiquement l'offensive. Le 30e régiment d'infanterie s'empare de la Burgonce et rejette l'ennemi sur Nompatelize. Nous subissons des pertes élevées, mais la progression de l'ennemi est enrayée. A droite, nous nous maintenons au prix de durs combats aux lisières nord de la forêt de Mortagne, à Rougiville, à Taintrux et au col d'Anozel. Les régiments d'infanterie du 14e Corps, notamment le 22e, le 30e, le 52e et le 140e se couvrent de gloire en contre-attaquant sans arrêt l'ennemi. Un premier résultat est acquis : l'avance allemande à l'ouest est arrêtée.

Mais le glissement vers le sud continue. Toutes nos tentatives pour le refouler sont vaines. Du moins, nos contre-attaques, répétées le 31 août et le 1er septembre sur Saulay et Entre-deux-Eaux, rendent l'avance ennemie lente et coûteuse. Le 3 et le 4, nous nous accrochons à la crête de Mandray et à la Tête-de-Behouille; les menaces que l'ennemi dirige sur nos flancs par la Meurthe et la vallée de la Croix-aux-Mines ne peuvent nous déloger. Le 5 et le 6, un effort désespéré de l'ennemi nous rejette de Saint-Léonard sur Souche. Mais le 7, le 8 et le 9 septembre, nous parvenons à rétablir la situation. Si nos pertes sont lourdes (800 tués en moyenne par régiment), l'ennemi n'est pas moins épuisé. Le 10, ses attaques s'arrêtent. Le 11, sur tout le front de la 1re Armée, il bat en retraite.

La 1re Armée s'attache à ses arrière-gardes et, le 13, elle atteint le Ban-de-Sapt, Senones, Celle, Badonviller, Ancerviller, Admène. Ce front va devenir celui de la stabilisation définitive.

La tentative d'enveloppement de l'aile droite des Armées de Lorraine a échoué. Si la manœuvre de retraite allemande, le 12 et le 13, a été volontaire, il n'en reste pas moins que le Commandement ennemi n'a fait qu'arrêter les frais d'une affaire manquée. La 1re Armée, affaiblie au profit des Armées qui jouaient sur la Marne la partie décisive, a rempli le rôle que lui avait donné le Général en chef : « Tenir ». Réduit à de maigres réserves locales, grâce à l'héroïsme des troupes qui, encore épuisées par les combats du mois d'août, soutinrent pendant dix jours des assauts



GERBÉVILLER. — CHATEAU DE MONTMORENCY

sans répit, le général Dubail a brisé, l'une après l'autre, toutes les attaques allemandes. Cette défensive ingrate, ces sacrifices sanglants étaient indispensables dans l'économie générale de l'immense bataille d'arrêt qui sauvait la France.



*La bataille du Grand-Couronné.* — La 2ᵉ Armée avait consacré les premiers jours de septembre à la réorganisation de son front. Le 15ᵉ Corps avait disparu, laissant en Lorraine les 23ᵉ et 27ᵉ bataillons de chasseurs alpins. Le 20ᵉ et le 16ᵉ Corps s'étaient partagés son secteur : le premier, auquel était rattachée la 70ᵉ division de réserve, s'étendait de Pulnoy à Mont-sur-Meurthe, le second de la Meurthe à Gerbéviller. La tranquillité qui régnait sur le front paraissant suspecte, ordre avait été donné d'organiser défensivement le front et de constituer une solide ligne de repli. Devant Nancy, depuis le 21 août, le calme n'avait pas été troublé. Le 31 août, on avait encore remarqué des mouvements d'infanterie vers Sornéville, puis plus rien...

Brusquement, le 4 septembre, vers 22 heures, l'Armée apprenait que la 68ᵉ division de réserve et le 20ᵉ Corps d'Armée étaient attaqués : la 68ᵉ sur le front Rond-aux-Dames-Champenoux-lisières est de la forêt de Champenoux ; le 20ᵉ Corps de Réméréville au Sanon. Les bataillons qui occupaient Champenoux se retiraient sous un feu violent, en direction de Laneuvelotte. La 70ᵉ division de réserve résistait en avant de Réméréville, puis perdait le village. Le 20ᵉ Corps évacuait Maixe et la cote 316. Le 5 au matin, le Mont-d'Amance était bombardé avec de l'artillerie lourde, et, au nord, les observatoires signalaient des colonnes ennemies marchant par les deux rives de la Moselle sur Pont-à-Mousson. Vers 9 h. 30, deux bataillons du 212ᵉ régiment d'infanterie reprenaient le village de Champenoux ; la 70ᵉ division de réserve gardait les lisières-est de la forêt et Courbesseaux, se reliant à la 39ᵉ division d'infanterie, accrochée à l'ouest de Drouville. En même temps, l'attaque s'étendait au 16ᵉ Corps d'Armée qui perdait Rehainviller, la cote 271, le bois Saint-Mansuy et Gerbéviller. Nos troupes étaient rejetées sur la rive gauche de la Mortagne, sauf devant Xermaménil.

La situation devenait grave. La 2ᵉ Armée ne disposait comme réserves que de quelques éléments des 64ᵉ et 73ᵉ divisions de réserve. Si l'ennemi poussait l'attaque à fond, de Pont-à-Mousson à Gerbéviller, la résistance deviendrait impossible. Aussi, le général de Castelnau demandait-il des instructions au Grand Quartier Général : Était-il autorisé à évacuer Nancy et à se retirer sur la ligne de la forêt de Haye que prolongeraient au sud les hauteurs déjà organisées de Saffais-Belchamps ? Mais, vers 14 heures, la situation toujours critique s'éclaircissait un peu. Si l'attaque à l'est de Nancy continuait et si des forces importantes étaient signalées au nord de la forêt de Facq et dans la forêt de Puvenelle, le 16ᵉ Corps réoccupait le terrain perdu. L'attaque au sud n'avait été qu'une diversion. Seul le Grand-Couronné était assailli par le nord et par l'est. Le général de Castelnau, avant même de recevoir du Grand Quartier Général pleine approbation pour les mesures qu'il serait amené à prendre, décidait de se cramponner au terrain. Il fallait tenir « jusqu'à la fin de la bataille générale », comme disait le Général en chef. Question de jours, question de volonté.

Pendant toute la journée du 6, le bombardement sur Sainte-Geneviève et sur Amance avait été croissant. L'ennemi progressait sur Dieulouard. Le général de Castelnau, incapable de défendre la rive gauche de la Moselle avec la seule brigade disponible de la 73ᵉ division de réserve, donnait à celle-ci l'ordre de se retirer sur la ligne Villers-Belleville. Puis il faisait sauter les ponts de Dieulouard et de Marbache. Il était décidé de jouer le tout pour le tout, la Moselle à dos.

La nuit du 6 au 7 allait être terrible. A la tombée de la nuit, les colonnes allemandes débouchaient de la lisière-sud de la forêt de Facq et montaient les pentes de Sainte-Geneviève : elles étaient rejetées avec pertes dans le bois. A 22 heures, la nuit tombée, l'attaque reprenait : nouvel échec. A 1 heure, l'ennemi atteignait le village où un bataillon du 313ᵉ régiment d'infanterie, renforcé de deux compagnies du 325ᵉ, luttait pied à pied jusqu'à 3 heures. Mais, vers 4 heures, les troupes qui occupaient Loisy, prises sous le bombardement convergent de la rive gauche et de la rive droite, se repliaient. La garnison de Sainte-Geneviève, menacée d'être tournée, soumise au tir d'enfilade des batteries établies

dans la forêt de Puvenelle, reculait en arrière de Sainte-Geneviève et de Bezaumont.

A 6 heures, une violente attaque se déclenchait devant Amance et la forêt de Champenoux. Malgré la résistance des 206e et 212e régiments d'infanterie, nous perdions la forêt : le 344e régiment d'infanterie, menacé d'être tourné, se dégageait et se repliait sur Velaine. Le 20e Corps devait se retirer sur les lisières de la forêt de Saint-Paul.

C'est à ce moment critique que, devant l'impossibilité de résister sur place sous un bombardement sans précédent, le commandant de la 2e Armée décidait de répondre à l'attaque par l'attaque. Le 8 septembre, le 20e Corps prenait l'offensive en direction de Réméréville et atteignait au soir les lisières sud-est de la forêt. Du coup, l'ennemi arrêtait son attaque au nord et évacuait Sainte-Geneviève. Le 9, trois bataillons de marche actifs de Toul, deux du 168e, un du 169e, bousculant l'ennemi devant Velaine, prenaient pied dans la forêt. Nous n'avions plus un bataillon en réserve, mais l'ennemi faiblissait et ne réagissait plus que par des tirs d'artillerie. C'est le 10 que commence le vain bombardement de Nancy. Le 11, notre progression s'accentuait. Nous étions maîtres de la forêt de Champenoux. Le 12, l'ennemi se repliait sur tout le front de l'Armée. En liaison, à droite, avec le 8e Corps, nos troupes se portaient en avant : Lunéville était délivrée.

La seconde tentative de l'ennemi avait définitivement échoué. Les Allemands avaient mis en œuvre une artillerie d'une puissance jusqu'alors inconnue : 105-150-130-210 : en huit heures, dans la nuit du 5 au 6, le piton d'Amance, sur un kilomètre carré, avait reçu 3.000 obus de gros calibres. Avec des moyens d'artillerie infiniment inférieurs, sans réserves, le général de Castelnau avait su maintenir intactes les défenses avancées de Nancy. Les jours suivants, nos troupes, continuant leur marche en avant, atteignaient le Xon, les lisières nord de la forêt de Facq, la Seille, la Loutre-Noire, Arracourt, les débouchés de la forêt de Parroy, Emberménil, Vého, sans éprouver de résistance. Cette ligne devait rester celle de la stabilisation définitive. Le front de Lorraine sera désormais passif.



... L'histoire achevée de ce qui fut une grande bataille, le témoin voudrait parler, mais que dirait-il qui vaille ?

J'ai vu la bataille dans le champ de tir de mes mitrailleuses : fenêtre ouverte sur le réel, profonde mais étroite. Comme Fabrice à Waterloo, mes sens n'ont pu saisir que l'immédiat. L'ensemble intelligible de la bataille leur échappait... Que me reste-t-il? Des souvenirs d'une intensité physique : à aucun moment je n'ai compris et je n'ai cherché à comprendre : ce n'est pas un des moindres sacrifices du combattant.

Le 25 août, à Méhoncourt, je me souviens d'un grouillement gris dans les bois de Clairlieu. Mes pièces ont tiré pour la première fois : nous étions cachés dans les avoines hautes ; nous avons tiré sans haine et sans remords, contents parce que c'était notre premier tir et qu'il n'y avait pas d'enrayage, parce que des formes grises restaient inertes et que les obus tombaient sur notre droite. Nous avons traversé le champ de bataille jonché de morts, des nôtres et des leurs, sans philosopher, et bivouaqué le soir au milieu des bois.

Je me souviens d'une marche interminable qui s'acheva dans la nuit. Les bois sentaient la mort :



FERME DE LEOMONT, PRÈS DE VITRIMONT

on s'appelait pour ne pas se perdre : au-dessus des arbres, par place, des incendies rougissaient le ciel. Nous avons couché dans un village, parmi l'inexprimable désordre du pillage et du combat : on est reparti avant le jour : je n'ai jamais su le nom de ce village...

On ne mangeait plus guère. On jetait la viande parce qu'on n'avait pas le temps de la faire cuire. Les mulets, jamais débâtés, avaient sur le dos des plaies grandes comme la main. Je n'avais plus de sergent, plus de caporaux ; et quand, à une halte, au bord des routes, il faisait beau, quand on pouvait se coucher dans l'herbe et manger des mirabelles, nous étions gais comme des enfants.



DE GARDE — Par Bosquet Léon

Le 29, je revois Gerbéviller, brûlant à notre gauche, prolongeant le couchant. Nous étions accrochés à la rive droite de la Mortagne ; derrière nous, les obus tombaient dans l'eau en soulevant de grandes gerbes. Devant nous, l'inconnu redoutable des bois muets où le 30, au petit jour, en plein brouillard, nous allions nous heurter aux mitrailleuses brusquement déchaînées.

Puis d'autres marches, d'autres fusillades, des nuits où l'on errait à la recherche du régiment perdu. Près de Xermaménil, tout un parc d'artillerie allemand, démoli par nos canons, était resté dans un enchevêtrement énorme. Les attelages, surpris dans leur fuite, gisaient sur la route, les chevaux éventrés et gonflés. Les fossés des chemins étaient comblés de cadavres mis à la file et recouverts d'une couche de terre si mince que la pluie l'enlevait par endroits. La défaite allemande était dans ce désordre précipité, dans ces fosses hâtives, dans cette odeur immense de putréfaction où nous vivions, insensibles.

Le plus beau souvenir et le dernier, l'entrée à Lunéville. Le régiment était loin devant. Nous avions perdu du temps à débâter les mulets pour passer à gué la Meurthe débordée. Je marchais seul en avant de ma section dans les rues de la ville. Aux murs, les affiches allemandes toutes fraîches. Sur le seuil des portes, les habitants encore sans joie, émus, et nous tendant des bols de café chaud, du chocolat, du pain. Humble et précieuse offrande aux libérateurs.

Un grand silence. Au loin, en avant, des sonneries de clairon, et les sabots des mulets heurtant sèchement le pavé. Appareil grandiose et austère de la victoire. Il y avait des temps indéfinis que nous avions quitté les villes, la paix et la vie des vivants : mais, ce jour-là, nous sortions du royaume de la mort et nous entrions, par cette ville étonnée, dans celui de la gloire.

Le soir, à Chanteheux, pour que je couche dans un lit, mon hôte a enlevé les draps qu'avait quittés, le matin, un officier allemand. C'est ça, la victoire !

La victoire ? Nous l'avons méritée : nos chefs l'ont faite.

H. Morel

# XIV

# LA BATAILLE DE LA WOËVRE ET DES HAUTS-DE-MEUSE



Le camp retranché de Verdun demeurait l'objet des convoitises allemandes. La Vᵉ Armée ennemie renouvela en septembre, et poursuivit jusqu'à fin novembre 1914, ses tentatives en vue d'arracher à la sauvegarde de notre 3ᵉ Armée, ce pilier de la défense française. Le Kronprinz impérial, assisté du vieux maréchal von Hæsseler et du général von Mudra dans le commandement de la Vᵉ Armée, attachait à la chute de Verdun tout son avenir politique. Verdun, d'ailleurs, gênait les communications ennemies entre Metz et la Champagne.

L'opiniâtre résistance de Sarrail au nord de la forteresse avait coûté cher aux Allemands. Ceux-ci résolurent d'attaquer Verdun par le sud.

La place de Verdun est reliée à celle de Toul par une véritable digue : le récif calcaire des Hauts-de-Meuse, coupé de défilés sinueux. Les points faibles en sont défendus par des forts qui furents construits après la guerre de 1870-71 : forts de Génicourt, des Paroches et de Troyon, fort du Camp des Romains, forts de Liouville et de Girouville. La Woëvre est une plaine faiblement ondulée, d'argile grasse et bleuâtre, où l'eau s'amasse en étangs ; des forêts et des bois touffus achèvent d'en faire une région d'accès difficile.

Notre 1ʳᵉ Armée couvrait seule le front qui s'étend du sud de Toul à Belfort ; notre 3ᵉ Armée n'avait en ligne que la 7ᵉ division de cavalerie entre Vigneulles et Toul. Le 6ᵉ Corps, renforcé des 65ᵉ, 67ᵉ et 75ᵉ divisions de réserve, tenait les Hauts-de-Meuse et la Woëvre.

L'ennemi résolut de franchir la Meuse à Saint-Mihiel et Commercy, afin de couper nos communications avec Verdun, par Bar-le-Duc et Sainte-Menehould. Vers le 19 septembre, un détachement d'Armée, commandé par le général von Strantz, surgit brusquement de Metz pour renforcer l'Armée du Kronprinz. Le 20 septembre, l'ennemi tenait, avec une puissante artillerie lourde, la région de Thiaucourt, et assiégeait le promontoire de Hattonchâtel, qui forme saillie sur les Hauts-de-Meuse, au nord-est de Saint-Mihiel.

Les 21 et 22 septembre, l'attaque allemande se fit plus violente. Von Strantz lançait dans la trouée de Saint-Mihiel le Vᵉ Corps, le IIIᵉ Corps bavarois et le XIVᵉ Corps ; le Kronprinz, de son côté, avec les XIIIᵉ et XVIᵉ Corps, attaquait la ligne Montfaucon-Varennes, et, après un bombardement effroyable, s'emparait du bois d'Avocourt. Von Strantz assaillait les trois divisions de réserve de l'Armée Sarrail, qui tenaient les Hauts-de-Meuse. Il s'emparait du promontoire d'Hattonchâtel, menaçait le fort de Liouville, atteignait Limey, mais ne pouvait prendre pied sur les hauteurs, arrêté par les contre-attaques furieuses de nos fantassins.

Devant cette résistance, l'ennemi changea l'axe de son offensive. Il la reportait, le 22 septembre, en direction de Mouilly et de Dampierre, au sud-est de Verdun. Le combat fut effroyable et nous causa des pertes sévères. Mais notre 106ᵉ régiment d'infanterie, cruellement décimé, repoussa à Mouilly tous les assauts des Allemands. Dans le sud de la Woëvre, l'ennemi, au prix des plus grands sacrifices, réussit à s'établir sur la ligne Richecourt-Seicheprey-Lirouville.

Le Kronprinz affermissait donc ses positions sur les Hauts-de-Meuse. Sa puissante artillerie pouvait librement canonner les forts de Troyon, des Paroches, du Camp des Romains et de Liouville.

Les 23 et 24 septembre, toutes les nouvelles tentatives de l'ennemi se brisèrent au nord-est de Verdun. Mais, au sud de la forteresse, dans la nuit du 24 et dans la matinée du 25, malgré l'héroïsme des 367ᵉ et 368ᵉ régiments d'infanterie, les Allemands progressaient vers Saint-Mihiel qu'ils réussissaient à enlever. Sur la rive gauche de la Meuse, le fort des Paroches tenait toujours ; mais le Camp-des-Romains succombait sous une ava-

anche de mitraille, le 26 septembre, et l'héroïsme de ses derniers défenseurs forçait l'admiration et le respect de l'ennemi.

Les attaques convergentes de nos troupes au nord et au sud du saillant de Saint-Mihiel ne permirent pas aux Allemands d'exploiter leur succès. Ils parvinrent seulement à franchir la Meuse et à s'établir à Chauvoncourt, faubourg de Saint-Mihiel. Notre 27ᵉ régiment d'infanterie à Apremont, notre 67ᵉ régiment d'infanterie sur les Hauts-de-Meuse se couvrirent de gloire dans les contre-attaques qui rejetèrent l'ennemi sur Saint-Mihiel. Au nord de la Woëvre, entre Meuse et Moselle, les régiments de Toul (167ᵉ, 168ᵉ, 169ᵉ, 346ᵉ, 353ᵉ, 356ᵉ, 367ᵉ, 368ᵉ, 369ᵉ régiments d'infanterie) progressèrent habilement et infligèrent de telles pertes à l'ennemi que son XIVᵉ Corps dut se replier en désordre. Les villages de Flirey et de Limey furent en partie dégagés.

Au soir du 26 septembre, les Allemands avaient rétrogradé sur une ligne partant de Mortmare, dans la Woëvre méridionale, et remontant à Regniéville, en pays de Haye, au nord de la route de Commercy à Pont-à-Mousson. Ce premier recul fut accentué, les semaines suivantes, jusqu'à la rive droite de la Meuse.



Les mois d'octobre et de novembre 1914 permirent à nos troupes des 1ʳᵉˢ et 3ᵉ Armées de ressaisir l'avantage, de dégager Verdun, d'enfermer l'adversaire dans la hernie de Saint-Mihiel, de progresser à l'est de Nancy, au nord de Lunéville, autour de Saint-Dié.

Cette contre-offensive d'ensemble, faite d'une série d'attaques partielles, fut pénible et sanglante. Le terrain, de nature difficile, fut disputé avec la plus farouche opiniâtreté. Au sud de Thiaucourt, c'était la forêt de Mortmare ; au nord de Pont-à-Mousson, c'était le Bois-le-Prêtre, positions stratégiques importantes, puisque la route Thiaucourt-Nonsard-Buxerulles-Woinville constituait pour l'ennemi la principale ligne de communication vers Saint-Mihiel.

L'épaisse forêt de Mortmare, le Bois-le-Prêtre avec son formidable retranchement du « Quart-de-Réserve », et les positions dominantes de Flirey et de Limey, furent le théâtre d'une lutte sans merci. Bombardements et fusillades faisaient rage. Chaque adversaire rétablissait en hâte les tranchées bouleversées. Des patrouilles, toutes les nuits, rampaient dans la boue, afin de surprendre petits postes ou sentinelles. Toute préparation d'artillerie déclenchait une riposte infernale. Devant Thiaucourt, la lutte fut particulièrement acharnée. Nos sections des 367ᵉ 368ᵉ et 369ᵉ régiments d'infanterie se firent décimer dans des attaques longtemps stériles.

Au nord de Saint-Mihiel, la lutte revêtait pareil caractère. Là combattaient côte à côte les cavaliers des 4ᵉ et 22ᵉ dragons et du 4ᵉ hussards, et les fantassins des 164ᵉ, 165ᵉ, 106ᵉ et 132ᵉ régiments d'infanterie.

Nos attaques furent d'autant plus incessantes que notre tactique était plus lente : aux difficultés du terrain s'ajoutait la faiblesse relative des effectifs que nous pouvions engager. Notre tactique consistait d'abord à contenir l'effort de l'ennemi, ensuite à le harceler sur les flancs pour menacer ses communications vers Saint-Mihiel. En conséquence, les troupes de Toul attaquaient du sud au nord, et les unités qui défendaient les Hauts-de-Meuse attaquaient d'ouest en est.



TERRAIN DE BATAILLE DE LA WOEVRE ET DES HAUTS-DE-MEUSE

Le 1er octobre, les Allemands jetaient un pont, afin de franchir la Meuse en forces près de Saint-Mihiel. Nous réussîmes à détruire le pont et à rejeter, dans notre élan, toutes les formations ennemies sur la rive droite de la Meuse.

Le 5 octobre, nous progressions entre Apremont et la Meuse et sur le Rupt-de-Mad, en refoulant de violentes contre-attaques.

Le 7 octobre, nos offensives au nord et au sud de Saint-Mihiel contraignaient les Allemands à se replier au nord d'Hattonchâtel. Après un bombardement qui dura trente heures, l'ennemi lançait ses colonnes en direction d'Apremont, dans la nuit du 9 au 10 octobre. Sa progression difficile était arrêtée dans la soirée du 10, et les Allemands nous cédaient bientôt le peu de terrain qu'ils avaient conquis.

Le 11 et le 12 octobre, nos progrès s'affirmaient à l'est et au sud-est de Verdun. Nous avancions au nord de Malancourt, face à Montfaucon ; et l'ennemi ne réussissait pas, dans la nuit du 13 au 14, à élargir la trouée de Saint-Mihiel.

Le 12 octobre, nous avancions nos lignes sur le plateau d'Apremont ; et, au Bois-le-Prêtre, nous dégagions complètement les positions de Flirey et de Limey.

Le 15 octobre, nous harcelions au sud et au nord le saillant de Saint-Mihiel.

Le 16 octobre, une attaque allemande se brisait sur nos positions de Malancourt.

Nos réactions successives nous faisaient gagner du terrain le 22 octobre, vers Hautmont et Brabant-sur-Meuse. Notre artillerie (25e régiment) se distinguait le 23 octobre en détruisant trois batteries allemandes, dont une de gros calibre.

Des combats acharnés se livraient quotidiennement en Woëvre, qui amélioraient nos positions. C'est là que, au retour d'une reconnaissance aérienne, tombèrent sous les balles ennemies l'adjudant-pilote Clamadieu et son observateur, le médecin aide-major de 1re classe Reymond, sénateur de la Loire. A la suite de notre progression au Bois-le-Prêtre et dans la forêt de Mortmare, notre artillerie put tenir sous son feu la route de Thiaucourt à Saint-Mihiel par Nonsard-Buxerulles et Woinville. Et dans la journée du 27, nous accentuions notre pression.

Le 29 octobre, les troupes du 6e Corps dégageaient Verdun du côté du nord, à droite et à gauche de la Meuse.

Le 6 novembre, nous enlevions de nouvelles tranchées sur les Hauts-de-Meuse, et le 7 nous reprenions les villages de Maucourt, de Mogeville et de Saint-Remi.

L'ennemi, pour un temps, devait renoncer à son offensive d'envergure contre Verdun. Notre artillerie, dans ce secteur, affirmait de jour en jour la supériorité de son tir. L'état de l'atmosphère n'allait plus permettre que des actions limitées, trop sanglantes, hélas ! mais dont nous ne pouvons énumérer le détail. Les « coups de main » commencèrent, inaugurés le 16 novembre, sans succès d'ailleurs, par les Allemands dans la forêt d'Apremont. En face de Saint-Mihiel, l'ennemi ne tenait plus que le village de Chauvoncourt, où s'élevaient les casernes de la garnison de Saint-Mihiel. Le 17 novembre nous attaquions Chauvoncourt et nous nous emparions de la partie occidentale du village. Mais, dans l'après-midi du 18, nos positions, minées d'avance, sautaient. Nos pertes étaient lourdes, et les Allemands réoccupaient immédiatement Chauvoncourt.

Le front alors se stabilisa. Des duels d'artillerie s'engagèrent. Les combats de patrouilles reprirent dans la nuit. Mais Verdun, le pilier de notre défense, avait été sauvé par la ténacité de nos soldats.

Robert Pimienta.

RUBAN ÉDITÉ EN ALLEMAGNE EN L'HONNEUR DU KRONPRINZ

# XV

# LA COURSE A LA MER ET LA BATAILLE DES FLANDRES

## Les combats dans la région de l'Aisne



LA course à la mer! Cette image pittoresquement évocatrice sera conservée par l'histoire pour désigner la série d'opérations qui fait suite à la bataille de la Marne et aboutit à la stabilisation du front, à l'enfouissement des Armées adverses en deux réseaux démesurés de tranchées, étranges citadelle sinueuses dont la menace réciproque va se prolonger près de quatre années. L'état-major allemand cherche à tourner notre gauche et nous cherchons à déborder la droite ennemie. Du développement de ces efforts rivaux va résulter une lutte de vitesse qui, à la fin d'octobre, étirera jusqu'à la mer du Nord une ligne de feu ininterrompue. Comme un incendie qui s'étend progressivement sur la campagne, la bataille monte ainsi des collines de Picardie aux plaines d'Artois et et aux canaux de Flandre.

Contre les dix-huit Corps d'Armée et les quatre Corps de cavalerie de notre adversaire, il s'agit d'envoyer des forces toujours plus nombreuses et des armes toujours plus destructives. Pendant un mois et demi, le chemin de fer et l'automobile règnent en maîtres. Mais notre Commandement va montrer tant d'activité, de décision et de justesse de vue qu'il réduira à l'impuissance la diligence pourtant prodigieuse des masses germaniques.

Repoussée des bords de la Marne en assez grand désordre et fortement démoralisée, la vague des *feldgrau* refluait vers les collines de l'Aisne dès le 11 septembre au soir. Derrière elle, nos 1[res] et 2[e] Armées se réinstallaient en Lorraine. Mais Joffre savait bien que l'ennemi allait tenter de se cramponner à la forteresse naturelle qui, de la trouée de l'Oise à la trouée de l'Aisne, couvre la très redoutable position de Laon. Le 13, von Klück repasse l'Aisne, de Compiègne à Berry-au-Bac. Avec infiniment de clairvoyance, les vaincus de la Marne utilisent tous les accidents de ce terrain éminemment propice à la défensive, ces falaises abruptes, creusées de creutes, où ils se retranchent avec une rapidité extraordinaire.



HALTE D'UN CONVOI D'AUTOBUS PENDANT LA COURSE A LA MER

La fatigue de notre cavalerie, l'épuisement de nos stocks de munitions, le manque d'artillerie lourde nous empêchent d'organiser contre eux des attaques décisives et de les forcer à poursuivre leur retraite vers la Meuse. Cette ténacité allemande dans le massif de l'Aisne va changer, presque du jour au lendemain, la physionomie de la lutte, en prolonger la durée au-delà de toutes prévisions et l'amener à des conditions sans précédent dans le passé.

Au Quartier Général ennemi, de Moltke a repris d'autant plus d'assurance qu'il attend le très

prochain renfort de l'Armée von Heeringen, retirée depuis huit jours de Lorraine. Au lieu de chercher à forcer de front cette résistance, Joffre va essayer de la déborder par l'ouest. En élargissant son action vers Ham et Saint-Quentin, il espère, par un rabattement consécutif, envelopper la droite allemande. C'est l'Armée Maunoury qu'il charge de ce mouvement capital. Mais, après avoir franchi l'Aisne avec le gros de ses forces, Maunoury se trouve pris sous des feux irrésistibles d'artillerie lourde, et son infanterie échoue dans ses attaques sur Carlepont. Le maréchal French et le général Franchet d'Espérey se voient également arrêtés sur l'Aisne. La cavalerie française, qui s'est engagée trop en pointe, ne peut continuer son mouvement au delà de Sissonne.

Sans résultats bien appréciables, les deux Armées se choquent dans une multitude de combats qui recommencent chaque jour, à Berry-au-Bac, dans la vallée de l'Ancre, sur la rive droite de l'Oise, dans la région de Reims. L'ennemi éprouve de fortes pertes aux abords de la forêt de Laigue. A sa gauche, il parvient à prendre un solide point d'appui sur les Hauts-de-Meuse et à faire quelques progrès en direction de Saint-Mihiel.

Dès le 17, la manœuvre d'enveloppement, que Joffre espérait réussir dans la vallée de l'Oise, pouvait être considérée comme vouée à l'échec. En effet, les Allemands, se reprenant après le premier moment de désarroi, renforçaient leur droite et plaçaient entre l'Armée Bülow et l'Armée von Klück la VII[e] Armée de von Heeringen, qui venait d'arriver en toute hâte de Lorraine.

Pourtant, notre manœuvre enveloppante restait possible par le nord-ouest. Décidé à la tenter sur ce nouveau terrain, le généralissime, voyant Maunoury retenu dans la région de Compiègne par de grosses difficultés, rappela de Lorraine, avec une partie de ses troupes, le général de Castelnau, et lui prescrivit de reconstituer sa 2[e] Armée dans la région de Roye-Lassigny. Renforcé par des divisions de réserve et quelques groupements territoriaux, Castelnau prononça, le 20 septembre une énergique offensive en direction de Péronne et de Noyon.

De son côté, le Haut Commandement germanique allait tenter une contre-manœuvre, destinée à envelopper notre gauche. Il chargea le colonel-général von Bülow de mener à bien cette tentative par une avance rapide sur Creil et Beauvais. Comme de nouvelles forces ennemies surviennent sans cesse en Picardie, puis en Artois, l'Armée française va être contrainte d'allonger sans cesse son front vers le nord, devant Albert, Arras, Béthune, puis bientôt en avant de Bergues et de Dunkerque.

C'est la course de vitesse qui prend son double essor et qui ne s'arrêtera qu'au bord de la mer. Alors, les deux manœuvres opposées venant se briser l'une contre l'autre, les deux Armées se figeront face à face dans l'immobilité et l'attente, sentinelles vigilantes et farouches au seuil des régions dont elles s'interdiront mutuellement l'accès.



LES COMBATS DANS LA RÉGION DE L'AISNE

Mais cette course de vitesse est, en même temps, une course aux effectifs et aux armements.

Posséderons-nous l'outillage et la main-d'œuvre nécessaires à la fabrication des projectiles et à la réfection de l'artillerie ?

Heureusement pour la France, le nouveau ministre de la Guerre, M. Millerand, aidé de techniciens qu'il a su choisir, va résoudre le problème d'apparence insoluble et se faire l'organisateur de la victoire. Quant au pays, il attend avec une silencieuse résignation que le temps permette de forger les armes qui assureront son salut.

Déjà, sur le nouveau front qui venait de lui être assigné, Castelnau avait engagé la bataille. Leur jonction opérée, les Armées von Klück et von Heeringen détachaient vers la Somme de forts partis de cavalerie, avec l'ordre de dépasser nos forces à tout prix. En même temps,

de Moltke renforçait sa droite et la prolongeait avec toutes les troupes qu'il pouvait retirer de son front entre Oise et Vosges. De son côté, Castelnau venait de grossir son Armée des divisions territoriales du général Brugère, qui allaient faire preuve de beaucoup de fermeté et d'une mobilité inattendue, en couvrant le débarquement des renforts et en menaçant les communications allemandes.

Par un télégramme du 15 septembre, Joffre signale aux Armées que l'ennemi accepte une nouvelle bataille entre l'Oise et la Meuse. Il prescrit des mesures méthodiques d'attaque et une organisation progressive du terrain conquis. Cette nouvelle bataille se livre sur un front jalonné, de l'ouest à l'est, par les hauteurs au nord de l'Aisne, le canal de Berry-au-Bac à Courcy, les abords est de Reims, la Vesle jusqu'à Sillery, Prunay, Saint-Hilaire, Souain, Vienne-la-Ville, Malancourt, Hautmont et Ornes.

A l'est de la Meuse, les Allemands tentent un vain effort pour rompre notre 3[e] Armée qui protège Verdun. Ils sont rapidement arrêtés.

Autour du massif de l'Aisne, la résistance allemande prend une forme de plus en plus agressive. L'Armée anglaise n'est parvenue à passer la rivière qu'au prix des pertes les plus lourdes. A l'Armée Franchet d'Espérey, le 18[e] Corps, sous les ordres du général de Maud'huy, enlève le Chemin-des-Dames ; mais l'ennemi contre-attaque en forces et, du 17 au 21 septembre, engage de furieux combats autour de la ferme d'Hurtebise et de Corbény. Le 21 septembre, Castelnau a fait son entrée dans Noyon, mais il n'a pu s'y maintenir et il va être obligé de montrer beaucoup de ténacité et de mordant autour de Roye et de Lassigny, gros bourgs assez importants comme nœuds de voies ferrées. Malgré leur déception de se voir arrêtés dans leurs succès et de ne pouvoir poursuivre jusqu'en Allemagne l'ennemi vaincu; nos soldats conservent dans leurs assauts autant de crânerie et d'entrain. Furieux d'être contenus, les Allemands commencent à bombarder la cathédrale de Reims.

Chassé de Roye, dans la journée du 20 septembre, l'ennemi reparaît, dès le lendemain. Ses batteries lourdes, installées à Solente, tonnent sans répit. La lutte déborde sur les villages de Carrepuis, Roiglise, Parvilliers, Chilly, Champien.

Le 21 septembre, le 13[e] Corps d'Armée s'empare de Ribécourt, mais échoue devant Lassigny qui protège le flanc droit de l'ennemi. Le 22 septembre, nos troupes reprennent avec plus d'acharnement leur attaque. Mais Lassigny est une position difficile à aborder, autour de laquelle les Allemands ont construit en hâte une forte ligne de retranchements.

Violemment disputé, ce combat coûtera à nos soldats beaucoup d'efforts et de sang. Sous la conduite du colonel Savy, la 4[e] brigade du Maroc, récemment débarquée à Compiègne, s'y fit tout particulièrement remarquer par sa vaillance. Contre un ennemi qui, bien couvert par des bois, restait à peu près invisible et que soutenait une puissante artillerie lourde, marsouins, tirailleurs algériens et sénégalais se lancèrent à la baïonnette à travers champs, avec un admirable mépris du danger.

La position fut enlevée au prix des plus lourds sacrifices, puis nous dûmes l'évacuer devant la violence des contre-attaques.

Les troupes du 13[e] Corps furent contraintes de se retrancher aux abords immédiats de Lassigny.



*De l'Aisne à la Lys.* — Ces combats incessants et chaque jour plus acharnés ralentissaient la marche de Castelnau. Et cependant Joffre ne cessait de lui répéter : « Rectifiez la marche de vos deux Corps de gauche orientée trop à l'est, et redressez-la franchement vers le nord. » Ces deux Corps, le 20[e] et le 14[e], pouvaient, en effet, d'un jour à l'autre, être appelés à franchir la Somme dans la région de Corbie ; et, en prévision d'un tel passage, les divisions territoriales de Brugère avaient reçu l'ordre de se mettre en marche vers Aubigny, pour continuer de couvrir nos débarquements et nos mouvements de concentration.

C'est vers le nord que convergent tous nos Corps de cavalerie, c'est vers le nord qu'ils rivalisent de vitesse. Et c'est aussi vers le nord que se hâte la cavalerie allemande du général von Marwitz qui nous harcèle et nous accroche en de multiples combats. Von Marwitz n'en est pas moins obligé de reculer sur Ham, et notre 14[e] Corps atteint Rosières-en-Santerre, tandis que le 20[e] arrive à Villers-Bretonneux.

Le 24 septembre, la bataille recommence entre

Lassigny et la Somme. Les Allemands paraissent avoir amené à notre gauche presque toutes les forces qu'ils avaient laissées en Belgique. Joffre écrit à Millerand que « le moment est venu pour l'Armée belge d'agir sur les communications de l'ennemi. » Afin de continuer leur rôle de couverture vis-à-vis de la 2e Armée, les divisions territoriales de Brugère se portent en direction de Bapaume-Arras ; et, mêlées assez confusément au Corps de cavalerie du général Conneau, elles doivent livrer, le 26, un rude combat.

La 82e division territoriale s'était, en effet, dirigée vers Longueval, où des coureurs ennemis lui avaient été signalés. Au débouché de ce village, elle fut accueillie par une pluie de balles bien dirigées, l'ennemi s'étant retranché dans la ferme Waterlot. Le combat s'étendit vite et nos territoriaux eurent à supporter un feu d'infanterie des plus violents sur la lisière sud-est de Longueval, ainsi que les obus des batteries allemandes installées derrière le bois des Bouleaux.

Mais ces régiments, incomplètement équipés et armés, à peine entraînés, composés presqu'exclusivement de pères de famille, firent preuve d'une tenue superbe. Bien que défendue par des grenadiers de la Garde prussienne, la ferme Waterlot fut enlevée à la baïonnette.

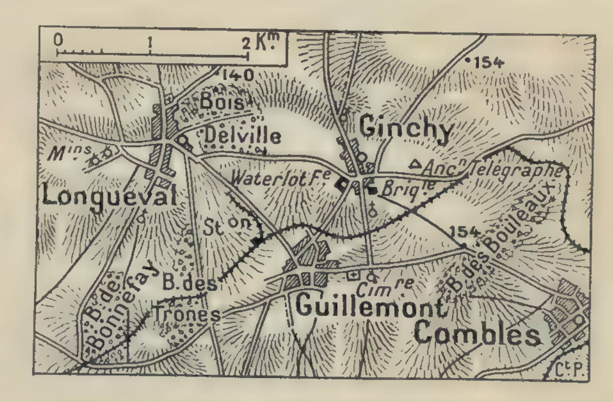
Malgré ses pertes, la division ne cède pas un pouce de terrain. Au soir, les rues de Longueval regorgent de morts et de blessés. Mais nos territoriaux organisent défensivement la lisière du bois Delville et celle du village. Ils ne s'en laisseraient pas déloger, si, dans la nuit, ils ne recevaient l'ordre de se porter plus à l'ouest, vers Bouzincourt. Leur mouvement s'opère sans éveiller l'attention de l'ennemi.

Notre front va se maintenir au sud de la Somme ; mais, au nord de cette rivière, les divisions territoriales se replient sur la rive ouest de l'Ancre où elles se retranchent. Presqu'en même temps, notre 4e Corps (général Boëlle) se heurte à des forces considérables et il est ramené en arrière de Roye. Les Allemands ont tiré un précieux avantage de la forme concentrique de leur front qui facilite leurs transports.

Ainsi se termine la première phase de la lutte dans la région de Roye. Si nous sommes accrochés au terrain, toutes les tentatives ennemies sont restées infructueuses, malgré leur violence.

Mais il va nous falloir transporter de nouvelles forces sur la Somme, et, bientôt, au-delà. Acheminés par voie de terre et par camions automobiles sur la région de Compiègne, les 10e et 11e Corps s'embarquent ensuite en chemin de fer pour gagner la région d'Amiens. Ces Corps seront bientôt suivis par la division Barbot, la 70e division de réserve et deux divisions de cavalerie. D'autres renforts, après le 1er octobre, vont affluer dans la même direction; et, comme ces troupes doivent se concentrer au nord de la Somme, il importe que Castelnau continue, au sud, de tenir solidement.

Castelnau fait tête partout, mais ne se maintient qu'avec peine, car le renforcement constant de




COMBATS DE LONGUEVAL

notre aile gauche exige de continuels prélèvements d'effectifs sur les différentes parties du front. L'arrêt de la droite allemande et son débordement devient de plus en plus le but suprême auquel concourent tous les mouvements. En Picardie, nous conservons nos positions, mais ne pouvons arrêter les progrès de l'ennemi. Castelnau est partout, voit tout, mais il n'a pas assez de monde sous la main pour forcer la droite de Bülow qui monte sans cesse vers le nord, en direction du plateau de Thiepval.

Le général de Maud'huy lui est envoyé pour prendre spécialement le commandement des troupes à qui la manœuvre débordante est confiée. Le général d'Urbal doit seconder de Maud'huy dans l'exécution de sa tâche. En même temps, Castelnau voyait arriver à sa gauche un nouveau Corps de cavalerie commandé par le général de Mitry, avec mission de gagner le nord de la Scarpe. De rivière en rivière, de kilomètre en kilomètre, d'heure en heure, la course à la mer se faisait plus disputée, plus âpre, plus avide de

vitesse. De Picardie elle était passée en Artois et elle venait d'atteindre la Flandre. C'était là l'inévitable champ clos où elle ne trouverait, en guise de but, qu'un formidable choc.

Les forces du général de Maud'huy étaient réparties au sud et au nord d'Arras, des environs d'Albert à l'est de Lens et de Béthune. Le 2 octobre, leur situation s'aggrave. Alors que le 10ᵉ Corps attaque, au sud d'Arras, avec une énergie suffisante, deux de nos divisions, qui viennent de débarquer, sont très violemment prises à partie par des colonnes allemandes débouchant de la région de Douai. Par bonheur, ces divisions ont à leur tête des chefs intrépides : le général Barbot et le général Fayolle.

Dès le début de l'action, l'ennemi fonce si rudement que la division Barbot perd Monchy-le-Preux, mais se maintient sur le plateau à l'est d'Arras. La division Fayolle résiste avec peine au sud-est de Lens. Le prince Ruprecht de Bavière, qui vient d'arriver de Lorraine, cherche par une marche rapide sur Arras et Amiens, à envelopper notre aile gauche. Mais ce qu'il veut surtout, c'est nous retenir et empêcher notre avance jusqu'à l'arrivée des nouvelles Armées allemandes qui, depuis le 26 septembre, bombardent Anvers, et dont il escompte la libération par une reddition très prochaine de cette place.

Dès le 4 octobre, Anvers semble, en effet, à bout de résistance. On avait songé à lui envoyer des renforts composés des deux divisions anglaises du général Rawlinson et de ces six mille fusiliers marins français que nous allons voir bientôt se couvrir, à Dixmude, d'une gloire impérissable. Mais ces renforts ne pourront arriver à temps ; ils ne serviront qu'à couvrir la retraite des défenseurs de la Place, quand, le 8 septembre, Anvers succombera.

A ce moment, les troupes allemandes, enfin libérées, se ruent entre la Lys et la mer, en direction de Dunkerque et de Calais.

Dans les premiers jours d'octobre, Maud'huy, fortement pressé, a été obligé de céder du terrain. Le 3 et le 4, le 10ᵉ Corps a échoué devant les tranchées de Neuville-Vitasse ; et, malgré sa vigoureuse résistance, le Corps de cavalerie du général de Mitry, attaqué dans Lens par une forte infanterie, n'a pu réussir à sauver la ville. En présence de cette situation, Castelnau envisage la possibilité de reporter ses troupes en arrière. Mais Joffre lui télégraphie aussitôt qu'il faut à tout prix se garder d'un recul, car celui-ci « donnerait l'impression d'une défaite et enlèverait toute faculté de manœuvres ultérieures. »

A cette heure critique et angoissante, Foch allait apparaître.

Il était, le 5 octobre à Aubigny. Il voyait le général de Maud'huy et lui demandait de se maintenir à tout prix autour d'Arras en attaquant par sa gauche avec la cavalerie et le 21ᵉ Corps nouvellement débarqué. Mais le lendemain, le 10ᵉ Corps perdait Beaurains, et la division Barbot se repliait jusque dans les faubourgs d'Arras, qui allait subir les horreurs du bombardement.

D'autre part, nos troupes engagées entre l'Oise et les plateaux à l'est d'Arras, ne maintenaient leur front qu'au prix des plus grandes difficultés. Le 6 octobre, dans la région de Roye, elles perdaient Parvilliers, Villiers-lès-Roye, Andechy, Le Quesnoy-en-Santerre, une partie de Beuvraignes et de Saint-Aurin. Plus au nord, elles étaient également forcées d'abandonner Gommécourt.

A gauche, l'Armée de Maud'huy, qui devient la 1ʳᵉ Armée, réussit à maintenir ses positions au sud et à l'est d'Arras et à repousser, à force de vigilance et de ténacité, les violentes tentatives allemandes pour la couper de la mer. C'est en vain que Bülow a déchaîné l'attaque brusquée d'une masse de cavalerie, renforcée par des détachements d'infanterie transportés en automobiles. Cette cavalerie pousse jusqu'à Hazebrouck, Bailleul et Cassel. Mais l'ennemi échoue devant Arras dont il peut détruire les monuments, mais non forcer l'enceinte vaillamment défendue par le Corps mixte du général d'Urbal. C'est tout juste si, au prix des plus grands sacrifices, les Allemands s'infiltrent dans les faubourgs de Saint-Laurent et de Blangy.

Pour que notre manœuvre débordante puisse continuer à se poursuivre dans le Nord, il faut, coûte que coûte, maintenir l'inviolabilité de notre front. Joffre télégraphie aux commandants d'Armée : « Fortifiez-vous le plus possible sur tout votre front. Agissez avec le maximum d'énergie. Nous étudions les moyens de vous amener des renforts ». Les renforts ainsi annoncés vont être fournis, en grande partie, par l'Armée anglaise, car une nouvelle phase d'opérations commence, dans laquelle les Français, répartis un peu partout, vont agir en liaison intime avec les Belges sortis

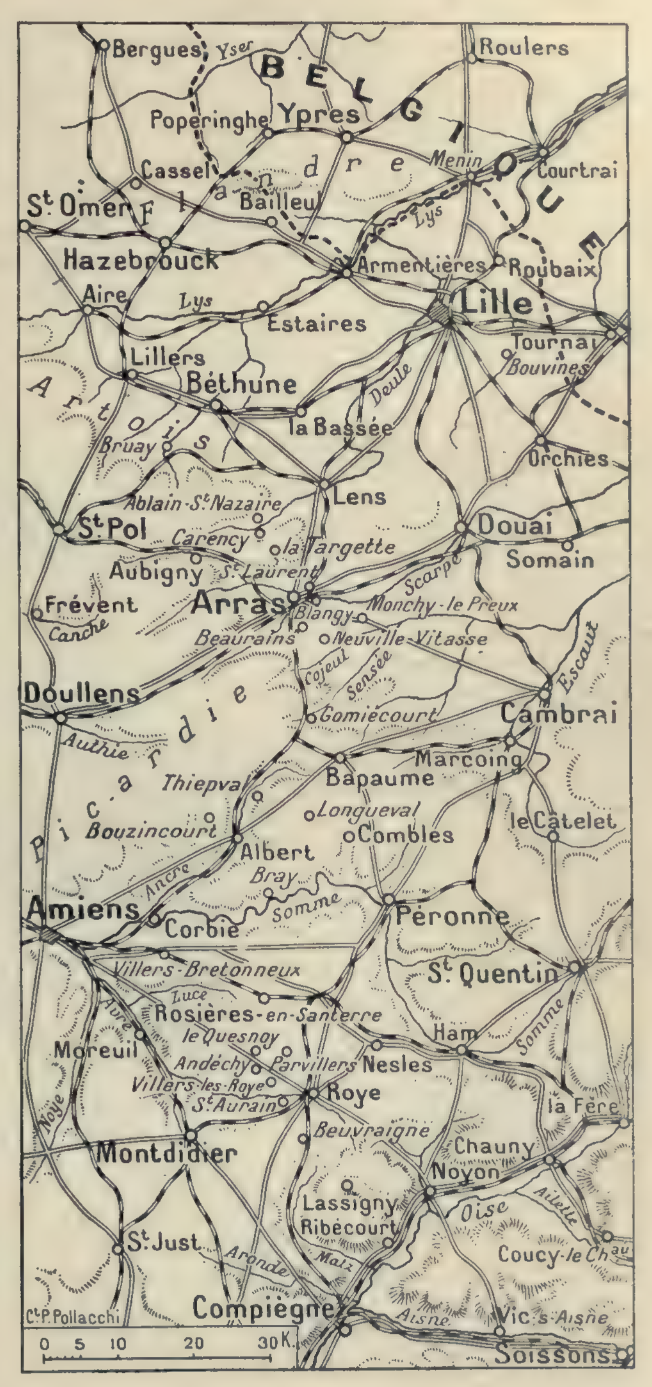
d'Anvers et les Anglais rassemblés face aux Flandres.

Le roi Albert garde le commandement de ses troupes, tout en se déclarant prêt à recevoir les instructions du généralissime français. Le maréchal French a accepté, en fait, la même nécessaire subordination. Ce n'est ni sans lenteur ni sans obstacles que l'Armée britannique a quitté la région de l'Aisne pour arriver par voie ferrée en Flandre et en Belgique, dans le plat pays qui s'étend de Béthune à Ypres. La mission de cette Armée, dans l'ensemble des opérations, sera de prolonger d'une manière incessante, au fur et à mesure de ses débarquements, le front du dispositif général, afin de déborder l'ennemi et d'entrer ainsi en liaison avec l'Armée belge. Elle a trouvé à propos l'appui de nos Corps de cavalerie parvenus au nord de la Lys. Le but de ses premières opérations va consister à aider les Belges à tenir sur l'Yser, et à empêcher toute offensive allemande sur Dunkerque et Calais, car la trouée s'ouvre toujours de Dunkerque à Lens.

Il est aussi urgent que les divisions anglaises et indiennes de French apportent leur secours à de Maud'huy. Sans doute celui-ci a-t-il progressé sur Ablain, Carency et la Targette. Sans doute aussi le Corps de cavalerie de Mitry a-t-il poussé une pointe audacieuse en Flandre ; Ypres se trouve couvert, le 15 octobre, par les 87^e^ et 89^e^ divisions territoriales, envoyées de Dunkerque. En les y rejoignant, de Mitry va établir enfin la soudure. Mais celle-ci apparaît si frêle, si précaire, que la situation devient chaque jour plus critique.

C'est tout juste si la magnifique résistance devant Arras du 33^e^ Corps, de la division Barbot, empêche la rupture de la ligne française. Le 26 octobre, afin d'obliger l'étreinte ennemie à se desserrer, nous entamons une série de contre-attaques qui, à force d'opiniâtreté, nous conduisent à des gains précieux. Dans le Santerre, le 4^e^ Corps finit par sortir vainqueur d'une lutte très vive. Après une attaque infructueuse sur Andéchy, il investit Le Quesnoy.

Le 29, l'ordre est donné d'enlever d'assaut le village. Les 117^e^ et 317^e^ d'infanterie, ainsi que des éléments du 315^e^, franchissent crânement les tirs de barrage. Aucune mitrailleuse ne ralentit leur élan. Mais devant l'étendue des pertes, nous devons nous arrêter à la route d'Amiens. Ce n'est que le surlendemain que nos troupes peuvent s'emparer du Quesnoy, après des corps à corps effroyables.



DE L'AISNE A LA LYS

A la fin d'octobre, la sécurité de l'Armée française dans le Nord ne paraît plus douteuse, mais Foch n'est véritablement rassuré qu'à l'arrivée de la 42^e^ division, puis du 9^e^ Corps d'Armée. Ces forces montent au nord de la Lys, dernière étape

de la course à la mer, et viennent étayer nos alliés belges et anglais. Désormais, il n'y a plus de solution à attendre entre Somme et Scarpe. C'est sur le saillant d'Ypres que les Allemands ont décidé d'asséner leur suprême coup de bélier.

Avant que les événements prissent une telle face, les Anglais s'étaient efforcés de secourir Lille et de menacer les communications de l'ennemi. Dans ce but, ils avaient décidé de s'emparer de La Bassée, nœud très important de voies ferrées et de routes, unissant la région lilloise à l'intérieur de l'Artois. Malheureusement, la chute de Lille et la violence des réactions allemandes arrêtèrent l'offensive du général Smith Dorien. Malgré l'important renfort des divisions indiennes de Lahore et de Meerut, celui-ci dut se contenter de défendre les approches de Béthune par un solide système de tranchées.



*La bataille de l'Yser.* — Les Flandres couvrent un terrain séculairement voué aux batailles. Elles ont vu, à Bouvines, nos milices des Communes abattre l'orgueil d'un empereur allemand déjà assoiffé de conquêtes. Elles ont vu, à Roosebeke, le roi de France Charles VI écraser Jacques Arteveld. Elles ont contemplé les victoires de Turenne et de Villars et frémi devant la retraite des soldats de Vendôme, battus par Marlborough. En 1794, elles ont assisté à l'attaque irrésistible de Macdonald sur Roulers. Et elles ont regardé passer, éperdus et hagards, les débris de la Grande Armée, en fuite après Waterloo.

Comment ces vastes plaines, sans eaux profondes, sans forêts, sans monts, n'auraient-elles pas appelé irrésistiblement les grands déchaînements de la guerre ? Il n'existe pas de champ de bataille plus propice aux actions décisives. La campagne s'y déroule si unie et si plate que les rivières n'y peuvent trouver de pente pour accélérer leur cours, et qu'elles seraient inévitablement refoulées par la marée montante sans un système compliqué d'écluses. Au-dessus de ce sol flotte une brume perpétuelle.

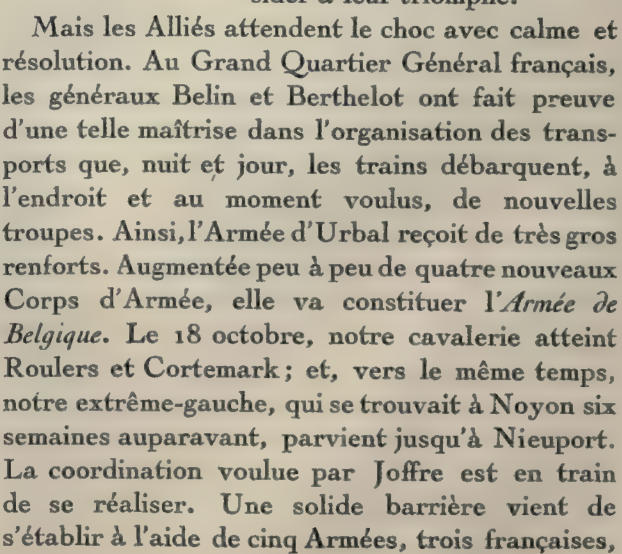
Cette fin d'octobre 1914 va amener là le plus formidable duel de l'Histoire. La Flandre est vraiment devenue le carrefour des races. Le marin de Bretagne, le poilu de Paris et des provinces y fraternisent avec le goumier basané du Sahara et le Sikh de l'Inde à l'aspect hiératique sous son énorme turban kaki. L'Écossais aux jambes nues y est devenu le compagnon d'armes du Bambara soudanais aux joues tailladées. Le Marocain à l'œil d'escarboucle voisine, dans la tranchée, avec le carabinier wallon ou le mitrailleur flamand au regard placide et bleu. Des hommes sont venus ici de tous les coins de la terre pour faire reculer la ruée formidable de cette Armée germanique dont le cri de guerre est devenu maintenant : *Nach Calais !*



Photo P. Petit.

GÉNÉRAL D'URBAL

Maîtresse de la côte, l'armée du Kaiser pourrait aisément se frayer un chemin vers Paris par la Normandie et l'Ile-de-France. Les Allemands ne doutent pas du succès ; et Guillaume II, rentré à Luxembourg le soir de la Marne, fait annoncer son retour au milieu de ses troupes pour présider à leur triomphe.



Mais les Alliés attendent le choc avec calme et résolution. Au Grand Quartier Général français, les généraux Belin et Berthelot ont fait preuve d'une telle maîtrise dans l'organisation des transports que, nuit et jour, les trains débarquent, à l'endroit et au moment voulus, de nouvelles troupes. Ainsi, l'Armée d'Urbal reçoit de très gros renforts. Augmentée peu à peu de quatre nouveaux Corps d'Armée, elle va constituer l'*Armée de Belgique*. Le 18 octobre, notre cavalerie atteint Roulers et Cortemark ; et, vers le même temps, notre extrême-gauche, qui se trouvait à Noyon six semaines auparavant, parvient jusqu'à Nieuport. La coordination voulue par Joffre est en train de se réaliser. Une solide barrière vient de s'établir à l'aide de cinq Armées, trois françaises,

une anglaise et une belge. Foch s'est juré de ne pas céder, inaugurant ainsi cette guerre de forteresse dont l'ennemi a déjà donné l'exemple sur d'autres points, et qui va bientôt s'imposer comme une règle commune et inévitable aux deux adversaires.

Forte d'à peine 49.000 fusils, l'Armée belge était arrivée, le 14 octobre, à Nieuport, dans un effroyable état d'épuisement. « Nous sommes des morts vivants » répétaient de malheureux fantassins qui, depuis leur sortie d'Anvers, avaient passé par les épreuves et les privations les plus cruelles. Maîtrisant son abattement, cette petite Armée s'établit au nord et à l'extrême-gauche de la ligne alliée, le long de l'Yser, de Nieuport à Dixmude. Les Anglais, une fois leur concentration achevée, se formèrent au centre et à droite, dans la région de la Lys, et occupèrent Ypres. Les Français, eux, furent répartis un peu partout, formant les gros bataillons de résistance, étayant de tous côtés leurs alliés, prêts à se porter, à chaque instant, au secours de l'un ou de l'autre.



Photo H. Manuel.

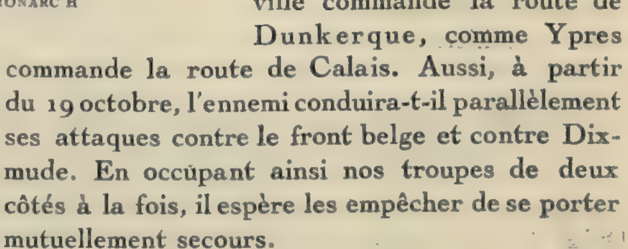
AMIRAL RONARC'H

De leur côté, les Allemands ont massé entre la Lys et la mer quinze Corps d'Armée, qui vont bientôt se grossir de quatre autres, et quatre Corps de cavalerie. Leur plan tient en deux opérations : d'abord, tourner notre gauche en longeant la mer, ce qui provoquera la bataille de l'Yser ; ensuite, percer notre front en quelque endroit de la grande plaine flamande, pour essayer, aussitôt après, de déborder notre droite, ce qui déchaînera la bataille d'Ypres. Et il s'agit de pousser l'exécution de ce plan avec vigueur et promptitude, car le Kaiser a signifié à ses soldats qu'il voulait être à Ypres le 1er novembre, pour y proclamer l'annexion de la Belgique.

La bataille de l'Yser s'engage le 16 octobre. A cette date, le front franco-belge entre Dixmude et la mer est jalonné par les villages de Beerst, Keyem, Leke, Saint-Pierre-Capelle et Slype. Il suit à peu près la ligne du chemin de fer routier d'Ypres à Ostende. L'ennemi prononce une première attaque, appuyée seulement par des batteries de 150, car il n'a pas eu le temps d'amener les grosses pièces qui ont détruit les forts d'Anvers. Dès le lendemain 17, l'arrivée de nos renforts d'artillerie permet d'enrayer cette offensive.

Le 19, les Allemands la reprennent et enlèvent, ce jour-là, aux Belges les villages de Leke, Keyem et Beerst. Arrive alors un ordre de repli le long de la rive de l'Yser, car l'État-Major belge estime la ligne du chemin de fer routier d'Ostende à Ypres trop longue pour être efficacement défendue. Comme conséquence de ce mouvement, la cavalerie du général de Mitry, qui occupait Thourout, est obligée de reculer sur Loo.

Notre nouvelle ligne trouve son principal défaut dans la boucle de la rivière, entre Shoorbake et Tervaete. C'est donc par là que les Allemands veulent essayer de la rompre. A Lombaertzyde, ils contraignent les avant-postes belges à se replier Mais ils vont surtout frapper à coups redoublés autour de Dixmude, qui se trouve désormais en flèche et constitue un dangereux saillant. Tête de pont sur la rive droite de l'Yser, la ville commande la route de Dunkerque, comme Ypres commande la route de Calais. Aussi, à partir du 19 octobre, l'ennemi conduira-t-il parallèlement ses attaques contre le front belge et contre Dixmude. En occupant ainsi nos troupes de deux côtés à la fois, il espère les empêcher de se porter mutuellement secours.



Dixmude, qui va devenir le foyer le plus ardent de cette lutte, s'élève dans l'angle formé par la rivière, large d'une quinzaine de mètres, et par le canal d'Handzaëme, mince filet d'eau coulant dans un lit très profond. Derrière un rideau de vieux tilleuls, cette malheureuse ville, sur qui plane la mort, aligne ses antiques logis bariolés.

Sur l'emplacement de ses remparts démolis, des troupeaux de vaches laitières paissent silencieu-

sement les herbages qui s'étendent le long des fossés à demi comblés.

Aux alentours de la ville, au-delà, sur toute l'étendue du champ de bataille jusqu'aux dunes qui bordent le littoral, le pays n'offre qu'un grand golfe desséché, un *sboore*, comme on dit en Flandre, qui allonge à perte de vue ses pâtis et ses guérets sillonnés par des canaux d'irrigation, les *watergands*.

Quelques bouleaux et des saules s'érigent en bouquets isolés. Surmontées de moulins hissés sur chevalets, de longues digues traversent ce pays extraordinairement plat qui doit se défendre contre les crues subites de l'Yser.

Les Belges ont dû replier le gros de leurs troupes derrière la ligne du chemin de fer de Nieuport à Dixmude, en ne conservant, en première ligne, que l'artillerie et une brigade d'élite commandée par le colonel Meiser. Celle-ci occupe Dixmude, où elle trouve la brigade des 6.000 fusiliers marins. Composée en majorité de Bretons, cette brigade de marins a reçu pour chef l'amiral Ronarc'h à qui Foch a dit : « Il faut tenir à tout prix, mais dans quatre jours vous serez relevés ». Et malgré les assauts les plus acharnés, le feu le plus infernal, Ronarc'h et ses gars héroïques tiendront pendant vingt-cinq jours.

Dès que l'Armée du duc de Wurtemberg a atteint l'Yser, en traînant avec elle une formidable artillerie, Dixmude devient son principal objectif. Le 17 octobre, les maisons commencent à s'écrouler dans les flammes. La ville est évacuée par ses habitants.

Nos fusiliers marins, une poignée de gardes civiques et les fantassins du colonel Meiser vont rivaliser de vaillance et de ténacité pour empêcher l'envahisseur de rompre la ligne.

A 300 mètres des Allemands, les marins s'installent dans des tranchées profondes de 1 m. 70 et soigneusement recouvertes avec des mottes de terre glaise. En ce terrible « mouillage » où leur amiral les a « amarrés », ils vont continuer d'observer stoïquement la rigide discipline du bord. Si leur âme est prête au sacrifice, rien n'échappe à leur œil habitué à sonder les vastes horizons, et ils commencent par faire abattre, à l'aide des petits canons belges, les moulins voisins dont chaque mouvement d'ailes apporte un signal à l'ennemi. Dans les premiers jours, une visite vient encore exciter leur courage : celle d'un officier en tunique noire sans galons, très grand et très pâle : le roi Albert Ier. Par la pression émue des rudes mains qu'il serre, il comprend de suite que ce suprême coin de son royaume sera défendu avec une magnifique opiniâtreté.

Le 21 octobre, un bombardement en règle fait rage sur Dixmude. Marmites et shrapnells transforment le ciel en une voûte de fer et de feu. L'église et le beffroi s'embrasent, tandis que se multiplient dans les tranchées et dans la ville les hécatombes de Belges et de Français. Puis des trombes d'infanterie allemande s'élancent à l'assaut, dans un coude à coude qui se resserre sans cesse, malgré les sanglantes trouées que creusent en elles les fusils et les mitrailleuses des marins.

Cet effort se brise contre la ligne infranchissable de nos tranchées ; et c'est en vain que l'ennemi renouvelle ses tentatives. C'est en vain qu'il reprend le bombardement sauvage. Ses batteries lourdes sont habilement dissimulées derrière le château de la Tour Blanche, dénommé par notre État-Major château de Woumen.

Une feinte à l'est ne réussit pas mieux. Prévenu à temps, Ronarc'h envoie des réserves qui, malgré leur faiblesse numérique, font rebrousser chemin à cette pointe d'attaque, imprudemment aventurée.

Tandis qu'à Dixmude deux seules brigades tenaient ainsi tête à la ruée tudesque, plus



INFANTERIE ALLEMANDE PRÈS DE DIXMUDE

au nord la boucle de l'Yser courait les plus graves périls. Les réserves belges chargées du secteur situé entre Dixmude et Nieuport commençaient à s'épuiser. Heureusement, le 21 au soir, dans Furnes, où le roi Albert a établi son Quartier Général, retentit une fanfare française : la *Sidi-Brahim*. C'est le 16e bataillon de chasseurs qui accourt, en avant-garde de notre 42e division. Celle-ci est commandée par un chef dont la physionomie est vite devenue populaire, ce Grossetti ventru, jovial et intrépide, qui se bat à la manière de Henri IV, en faisant des mots et en cognant comme un sourd. Sans perdre une heure, il réoccupe Lombaertzyde et pousse vers Ostende, pendant que Mitry, à droite, entraîne ses cavaliers vers la forêt d'Houthulst et enlève Bixschoote.

Les Allemands n'en foncent que plus rudement sur le centre de la ligne tenue par les Belges. Ils s'emparent de Tervaete, petit village situé en aval de Dixmude, et le conservent malgré une violente contre-attaque déclenchée, dès le lendemain, par nos Alliés. Les fusiliers marins de Ronarc'h n'ont pu secourir les Belges, car, installées à Vladsloo, Eessen et Clercken, de nombreuses pièces lourdes les couvrent de feux dans Dixmude. La ville peut être prise à revers, maintenant que l'ennemi a forcé l'entrée de la vallée de l'Yser. Pour prévenir une attaque de flanc, Ronarc'h envoie, le 24 octobre, le commandant Rabot à Oudstuyvekenskerke pour établir une ligne de défense face au nord. Mais l'envahisseur est déjà parvenu à déloger les divisions belges de la vallée de l'Yser. Il lance deux assauts entre Pervyse et Ramscapelle, afin de les chasser de leur seconde ligne de défense, constituée par la voie ferrée de Nieuport à Dixmude. Avec l'aide de la division Grossetti, nos alliés maintiennent leurs positions.

Néanmoins, la situation devient de plus en plus critique. Sous la pression des incessants renforts que reçoit l'ennemi, nos lignes, fortement ébranlées, faiblissent, vacillent, menacent de se rompre. Toujours maître de Tervaete et de la vallée de l'Yser, le Commandement allemand pousse de nouvelles masses vers Dixmude, où il espère emporter la décision de la bataille. Après avoir franchi la rivière, les divisions bavaroises et wurtembergeoises parviennent aux abords de la ligne du chemin de fer Nieuport-Dixmude, et, menaçant ainsi notre deuxième position de défense, enlèvent Pervyse et Ramscapelle. Mais peut-on laisser aux mains de l'ennemi ces positions sans lesquelles il n'est plus de salut à espérer ? Le 24, Grossetti a reçu cet ordre de d'Urbal : « La ligne de l'Yser doit être maintenue ou rétablie à tout prix. » Arrêtant sa marche vers Ostende, il va lancer la brigade Bazelaire sur Pervyse.


Photo H. Manuel.
GÉNÉRAL GROSSETTI

Bien retranchés et disposant d'une redoutable artillerie, les Allemands font pleuvoir une grêle de shrapnells sur nos soldats, dont la marche est d'abord hésitante. « Ouvrez vos parapluies ! » clame Grossetti. Rassérénés par ce mot, nos soldats enlèvent leurs sacs et s'en couvrent la tête. L'audace goguenarde de leur chef a trouvé mieux pour stimuler leur élan. Plein de mépris pour les volées de mitraille qui balaient la route, Grossetti s'y installe, fait apporter deux chaises ; et, pendant une demi-heure, il dicte là ses ordres et reçoit les officiers envoyés aux renseignements. Un major anglais, en particulier, est saisi d'admiration devant cette impassibilité héroïque qui passe de loin le flegme britannique. La ville est reprise. De son côté, le commandant Rabot, avec les fusiliers marins, a réussi à réoccuper Ramscapelle.

Pendant ce temps, à Dixmude, Ronarc'h continuait de tenir. Malgré nos contre-offensives qui les repoussent sans cesse, les Allemands font preuve d'une audace extraordinaire. Dans la nuit du 25 octobre, un de leurs détachements réussit à se faufiler, sans être vu, entre deux tranchées et à pénétrer dans la ville par la voie du chemin de fer. L'adversaire enlève le médecin principal

Duguet, un aumônier, l'abbé Le Helloco, le capitaine de frégate Jeanniot, et lâchement il fusille ces prisonniers. Mais les nôtres accourent, cernent les Allemands et les abattent sans pitié.

Le moral des fusiliers ne se laisse pas entamer par la chute des 280 et des 320, qui bouleversent leurs frêles tranchées.

Pas une minute de répit pour ces infatigables que les Allemands ont vite appris à redouter et qu'ils ont surnommés, pour leur grâce juvénile, « les demoiselles au pompon rouge ». Ils ne quittent l'intenable tranchée que pour pousser

LES TRANCHÉES BELGES SUR LES BORDS DE L'YSER

dans la direction de l'ennemi des pointes hardies et toujours effroyablement meurtrières. Leur effectif fond avec une incroyable rapidité. Le 26, ils voient leurs rangs clairsemés se grossir de nouveaux compagnons d'armes qu'on a un peu trop oubliés dans les hommages rendus aux défenseurs de Dixmude.

Ce sont les tirailleurs sénégalais du 4e bataillon du Maroc (commandant Frèrejean) et du 1er bataillon d'Algérie (commandant Brochot). Ces braves, qui viennent de livrer de terribles combats autour d'Arras, prennent tout de suite, avec leur fatalisme résigné, leur part des périls et des sacrifices. Sans être relevés ni renforcés, ils vont soutenir jusqu'au bout les chocs furieux et le bombardement ininterrompu qui aura vite fait de les décimer.

La brigade belge Meiser ne se montre pas en reste d'héroïsme. Partout où l'appelle sa place de combat, elle résiste à la poussée progressive de l'ennemi avec une vaillance et une abnégation admirables.

Le 12e de ligne belge doit soutenir un violent combat près du canal d'Handzaëme, dans des prairies qui, en raison d'un lointain souvenir de bataille, portent un nom prédestiné : *le Puits de sang*. En vain, la vague allemande déferle, à grand fracas de cris et de chants, jusqu'au bord des tranchées. Les Belges, par leur fusillade bien ajustée et bien nourrie, par leurs mitrailleuses et par ces petits canons qu'ils ont baptisés *Klakke-bussen*, ouvrent dans les rangs des assaillants, ivres d'alcool et de rage, de si larges trouées que ceux-ci se terrent avec effroi, puis sont contraints de se replier.

Jusqu'à la fin d'octobre, les combats vont se succéder quotidiennement avec le même acharnement, non seulement autour de Dixmude, mais jusqu'aux dunes de la mer du Nord.

Sur cette mer elle-même, le canon tonne, car l'amiral anglais Hood, avec des moni tors et des croiseurs, bombarde les forces allemandes qui s'aventurent trop près du littoral. Sur l'Yser, la mêlée se fait plus dense et plus forcenée. Les artilleries adverses sont souvent obligées de se taire, parce que les lignes de l'ennemi se confondent avec les nôtres. De furieux corps-à-corps se multiplient où l'on joue de la baïonnette, du revolver et de la crosse de fusil.

Pour franchir les canaux, les fantassins allemands ont été munis de planches et ils s'élancent à l'attaque en s'en couvrant comme de boucliers. En arrivant à la rive, ils les jettent en travers des deux berges, puis courent à nos retranchements. Mais ils n'y parviennent qu'en assez petit nombre ; et, fauchés par les mitrailleuses, rejetés à la baïonnette, nombreux sont ceux qu'on verra tout à l'heure flotter inanimés sur les eaux du canal.

Les cadavres *feldgrau* s'accumulent par monceaux sur les rives de l'Yser et rougissent son cours indolent. Plus d'une fois, ils forment en travers des canaux des barrages si hauts et si compacts que l'eau, en refluant, déborde sur les rives. Ces hécatombes, dans la boue détrempée des plaines et la souillure des marécages, laisseront à cette bataille le plus sinistre renom.

Mais l'effort germanique désespéré et sans cesse appuyé de forces nouvelles n'allait-il pas finir par triompher ? Épuisés, dénués de réserves, les Belges pourraient-ils tenir encore longtemps ? Grossetti et sa 42ᵉ division allaient-ils suffire au rétablissement de la situation? Le 26, les Belges n'avaient plus pour toute ligne de protection que la chaussée du chemin de fer de Nieuport à Dixmude. Foch pourra dire plus tard : « Ce talus de 1 m. 20 nous a tous sauvés. »

Notre Haut Commandement, jugeant l'heure particulièrement critique, appela à son aide un allié suprême : l'inondation. N'avait-elle pas jadis sauvé la Hollande de la marche victorieuse de Louis XIV ? Elle allait arrêter, cette fois, la ruée des Barbares.

Il paraît à peu près établi que celui qui eut le premier cette idée fut M. Charles-Louis Kogge, « garde-wateringue du nord de Furnes ». Chargé du contrôle des grandes écluses de Nieuport qui distribuent les eaux dans les canaux de toute la région, il savait à quelles conditions il était possible de submerger la plaine. Il présenta à l'État-Major belge un rapport où il montrait qu'en se servant de la chaussée du chemin de fer Nieuport-Dixmude comme d'une digue et en perçant les rives de l'Yser, on pourrait aisément « *tendre les inondations* ». Mis de suite au courant du projet, Foch commença par hésiter. Le talus de 1 m. 20 qui abritait les restes de l'Armée belge résisterait-il à la poussée de l'eau? L'inquiétude qu'il éprouvait d'une situation de plus en plus grave le décida promptement, et le plan soumis par le garde-wateringue fut adopté.

Bientôt l'eau commença à se répandre dans la plaine, non à la façon d'un mascaret, mais lentement, insensiblement ! Les Allemands s'étaient étonnés de voir le feu de nos batteries lourdes concentré sur les digues du canal de l'Yser. Bientôt ils surgissaient, effarés, de leurs tranchées inondées, comprenant que les écluses étaient ouvertes. Ils ne perdirent cependant pas courage et nous attaquèrent avec une hâte impétueuse, dans l'espoir d'arriver au talus et de l'enlever avant que le flot, toujours montant, leur en barrât le chemin.

Le 29, leur assaut fut repoussé. Le 30, les Belges qui défendaient Ramscapelle furent assaillis par des hordes hurlantes et frénétiques, serrant leurs rangs dans l'eau qui leur montait à mi-corps, souillées de fange, sordides et hideuses. Forçant à un recul précipité les Belges exténués et par trop réduits



LA BATAILLE DE L'YSER ET LA BATAILLE D'YPRES

en nombre, ces hordes atteignirent la chausée du chemin de fer. Le front était percé ; l'inondation semblait déjouée. Mais des renforts nous étaient arrivés l'avant-veille : le 32[e] Corps d'Armée, du général Humbert. Tandis que d'Urbal le jetait vers le sud, l'inlassable 42[e] division accourait vers Ramscapelle et Grossetti allait encore une fois sauver la situation.

Toutes nos batteries tonnent et empêchent l'ennemi de déboucher. Fantassins, zouaves, tirailleurs, chasseurs à pied, soutenus par trois bataillons belges, sont lancés sur Ramscapelle. Nous essuyons un échec ; mais notre artillerie redouble de violence. Zouaves et tirailleurs, grossis par un bataillon du 131[e], s'élancent de nouveau et, à la chute du jour, Ramscapelle est enlevé, les Allemands sont rejetés dans les eaux à la baïonnette. Une multitude de cadavres feldgrau flotte sur la lagune, tandis qu'Humbert contre-attaque violemment au sud-est de Dixmude.

Trois jours plus tard, la 42[e] division entrait en liaison avec les fusiliers marins de Ronarc'h et attaquait, de concert avec eux, le château de la Tour-Blanche (ou de Woumen). Mais avec ses caves bétonnées, ses chevaux de frise, ses fourrés barbelés, tout son ensemble formidable de défenses, le château se trouve à l'abri des bombardements par 75 et 90 ; et, la mort dans l'âme, nous devons abandonner la partie.

L'inondation, heureusement, allait se charger de réparer cet échec. A notre gauche, l'ennemi était déjà contraint d'abandonner la rive gauche de l'Yser, en aval de Dixmude. Nos reconnaissances réoccupaient tous les passages. L'ennemi en retraite abandonnait des prisonniers, des blessés et des batteries enlisées. La grande nappe liquide s'étalait sur une longueur de trente kilomètres et une largeur de cinq, entre Dixmude et Nieuport.

Pendant ce temps, Dixmude achevait de mourir. Ses carrefours étaient transformés en charniers. Pendant huit jours, le bombardement redoubla, s'acharnant particulièrement sur le cimetière. Les mêmes assauts furieux continuaient à se succéder contre nos tranchées, presque toujours reprises aussitôt que perdues. Mais les Allemands, recevant des renforts, se décident à sacrifier dix mille hommes pour prendre Dixmude et passer l'Yser.

Sous cette formidable poussée, nos premières lignes finissent par craquer du côté de la route d'Eessen. Nos sections décimées se replient en bon ordre vers la ville et s'y barricadent. Mais le sort de Dixmude est déjà décidé. On est au 10 novembre. L'ennemi surgit maintenant de tous les côtés, à droite, à gauche, devant, derrière, traquant dans leurs réduits suprêmes marins, Sénégalais et Belges. Une effroyable mêlée, un enchevêtrement inextricable d'hommes qui luttent en désespérés, ensanglante les derniers quartiers restés entre nos mains. On se bat à la baïonnette, à coups de crosses, à coups de pierres, à coups de poing.

Les Allemands ont réussi à faire des prisonniers, qu'ils réunissent au bord de l'Yser. Parmi eux se trouve le lieutenant de vaisseau Sérieyx, grièvement blessé à l'épaule. Lâchement, les Allemands poussent ces prisonniers vers la rivière, en direction de nos tranchées, et s'abritent derrière leurs corps. Ils ordonnent au lieutenant de vaisseau de sommer les défenseurs de se rendre. « Y pensez vous ? répond froidement Sérieyx. Ils sont dix mille : vous n'êtes qu'une poignée. Comment voulez-vous qu'ils se rendent ? » Mensonge héroïque, car il peut attirer en quelques secondes la mort sur son auteur. Mais, brusquement, la fusillade éclate sur la droite de l'ennemi. Sérieyx fait signe à ses hommes ; et, leur donnant l'exemple, il se jette dans l'Yser, nage vigoureusement de son bras valide et réussit avec quelques marins à gagner l'autre rive.

C'est l'heure suprême où, après vingt-cinq jours d'endurance surhumaine, la défense en est réduite à ses derniers soubresauts, et où il va falloir abandonner ce monceau de ruines et de cendres qu'est devenu la calme et silencieuse petite ville flamande. Tandis que sonne le clairon de la retraite, les plus entêtés à combattre brûlent leurs dernières cartouches derrière les débris fumants des barricades, puis refluent sur l'Yser dont l'amiral s'apprête à faire sauter les ponts. L'ennemi n'a pu passer la rivière et il ne passera pas. Les deux tiers des *pompons rouges* sont tombés pour lui barrer la route.

Par suite de l'inondation, Dixmude martyre ne pouvait plus remplir son rôle de tête de pont. Derrière elle s'étendait une nappe d'eau d'une lieue de large, infranchissable à l'Armée la mieux outillée. Dunkerque n'avait plus rien à redouter. Les Armées du kronprinz Ruprecht de Bavière et du duc Albrecht de Wurtemberg avaient

vainement laissé plus de cent mille hommes dans l'herbe des prairies, le limon des marais ou les eaux ensanglantées.

Pour tout espoir, il ne restait plus à l'ennemi qu'à fondre, au sud, sur Ypres, en prenant pour seul objectif : Calais.

❀

*La Bataille d'Ypres.* — Sans se laisser décourager par leur échec sur l'Yser, les Allemands allaient essayer de frapper un coup décisif. N'ayant pu tourner sur la côte notre flanc désormais inaccessible, ils voudront tenter de percer notre front sous le choc de forces considérables et sans cesse accrues. Le 18 octobre, notre cavalerie avait atteint Roulers et Cortemark. En même temps, le général Bidou, commandant les 87e et 89e divisions territoriales, organisait à Ypres un contre défensif pour donner la main à l'Armée belge. Ypres, la vieille cité marchande du moyen-âge, allait devenir l'axe d'une lutte dont elle sera la fière victime. Sa situation topographique va rendre difficile et longue sa défense, car elle forme un saillant des plus mal couverts, dont la pointe s'accuse au village suburbain de Zonnebeck. En outre, le front allié, qui va s'établir autour de la ville, de Bixschoote à Zandevoorde, s'incurve en un demi-cercle convexe, fâcheusement favorable à des attaques multiples.


Croquis de Jean Lefort.

L'ENLISÉ

Le Commandement ennemi a massé dans la région quinze Corps d'Armée sous les ordres du kronprinz de Bavière, du duc de Wurtemberg, du général von Fabeck et du général von Deimling. Deux de ces Corps sont composés, pour la plus grande part, de jeunes volontaires universitaires, qui marchent enivrés par la certitude de la victoire. Au début de la bataille, les alliés sont loin de pouvoir disposer de troupes aussi nombreuses. Cent mille hommes seulement vont se heurter à cinq cent mille. Plus tard, au cours de cette mêlée de trois semaines, désespérée et furieuse, même avec les renforts qui arriveront à Foch, l'égalité numérique ne pourra jamais être atteinte. Heureusement, tant que la lutte se disputera, la plus étroite fraternité d'armes ne cessera d'unir les Français de l'Armée d'Urbal aux Anglais du maréchal French et des généraux Douglas Haig, Rawlinson et Allenby.

Ce sont les Anglais qui vont supporter le premier choc. Ils sont soutenus par les éléments français dont on a pu disposer, notamment par le 2e Corps de cavalerie de Mitry. Le 19 octobre, French espérait encore prendre l'offensive sur Bruges et Gand. Son 1er Corps d'Armée (Douglas Haig) se met en marche dans cette direction ; mais, dès le 21, il est arrêté à Saint-Julien, tandis qu'à sa droite, le 3e Corps britannique subit un assez grave échec à Comines, sur la Lys. La poussée ennemie fait reculer en même temps les territoriaux de Bidou et les cavaliers de Mitry. Haig juge alors prudent de différer son offensive ; et, durant deux jours, il ne peut résister que difficilement à de fougueuses attaques, tandis que, se reliant à Dixmude, Mitry forme barrière au nord.

Mais Foch, ainsi que French, croit à l'opportunité d'une offensive dans le Nord, car il a appris que les Allemands avançaient avec lenteur et qu'ils étaient sur le point de manquer de munitions. De plus, en cas de repli, la retraite dans la région d'Ypres serait si difficile qu'il n'était

que prudent de porter la bataille plus en avant. Tandis que notre 9e Corps (général Dubois) progresse sur Passchendaele, Mitry reprend Bixschoote. Mais l'ennemi riposte si vigoureusement que c'est tout juste si, le 24, nous avançons d'un kilomètre. Trois jours après, les rangs ennemis se grossissent d'une partie des forces chassées par l'inondation du *shoore*. Le 27, Mitry avance légèrement au nord de Langemark, mais la division Rawlinson, assaillie par des masses énormes d'infanterie, est obligée de rendre le terrain conquis.

La progression des alliés se trouve décidément arrêtée; et même les troupes britanniques fléchissent gravement. La concentration germanique est opérée. Ypres devra supporter les plus âpres assauts.

Guillaume II a fait savoir à ses soldats qu'il assisterait à la bataille, et qu'il entendait faire à Ypres une entrée triomphale, en attendant d'atteindre Calais. Aussi le kronprinz de Bavière a-t-il écrit, de Douai, dans une lettre lue à ses troupes, que « le coup décisif allait être frappé ». Le général von Deimling annonce, par une proclamation, que la victoire sera aisée à remporter, car on ne combat que « des Anglais, des Hindous, des Canadiens, des Marocains et autres racailles de cette sorte. »

Le 29, huit Corps d'Armée se jettent impétueusement à l'assaut. Ypres, que nos troupes sont obligées de traverser, devient le but d'un infernal bombardement. Une division du 32e Corps, qui vient d'arriver en automobile, fait belle contenance et même parvient, ainsi que le 9e Corps, à avancer. Mais, le lendemain, après une alternative de succès et de revers, le 1er Corps anglais est obligé de céder devant des forces très supérieures et de laisser aux Allemands le village de Klein-Zillebeke. Une perte plus grave encore, celle d'Hollebeke, livre à l'ennemi une des voies d'accès d'Ypres et va lui permettre d'approcher de très près la ville. Prévenu à temps, Dubois envoie trois bataillons de zouaves reprendre le village. Ils y réussissent par une véhémente contre-attaque.

Le 31, renforcés de divisions françaises envoyées par Foch, les Anglais reprennent hardiment l'offensive.

Mais un nouvel assaut des Allemands emporte Hollebeke, Zandvoorte et Gheluvelt, ainsi que Messines. Dans ces conditions, notre front est percé et il semble, hélas ! que rien ne peut plus empêcher l'ennemi de faire sur Ypres la trouée qu'il espère si ardemment. Déjà, entre Wytschaete et Saint-Éloi, une colonne bavaroise fonce droit sur Ypres ; et, en arrière de Saint-Éloi, on n'est pas encore arrivé à rétablir la ligne britannique crevée. En outre, nos contingents qui occupent l'extrême front vont être coupés de leur ligne de retraite.

Mais un chef plein de décision, le général Moussy, se trouve là. Il a été détaché en mission auprès du général Haig. Comprenant le péril et qu'il faut à tout prix repousser l'audacieuse colonne bavaroise avant qu'elle n'ait eu le temps de se retrancher, il envoie son escorte à la recherche de renforts. Ses cavaliers lui rendent compte que les unités voisines sont toutes engagées; le général Moussy renvoie son escorte vers l'arrière, avec ordre de ramener tous les hommes valides qui seront rencontrés. Bientôt sont ramenés deux cent-cinquante hommes portant les uniformes de toutes armes, des « spécialistes », des ouvriers et employés militaires de toutes catégories : cuisiniers, tailleurs, cordonniers, secrétaires d'état-major, ordonnances, puisatiers, appartenant pour la plupart au service auxiliaire : « Mes enfants, leur dit le général, la situation est critique. Nous allons nous dévouer pour la sauver ». Les cuirassiers de l'escorte prêtent leur sabre ou leur lance à quelques-uns de ces singuliers combattants, presque tous désarmés, puis mettent pied à terre. A leur tête, Moussy s'élance.

La petite troupe se défile derrière les ondulations du terrain, avance par bonds, se rapproche peu à peu des Bavarois. Puis, tout à coup, ceux-ci entendent une grande clameur et voient se ruer sur eux une bande gesticulante et frénétique dont ils n'ont pas le temps de reconnaître l'allure ou le nombre. Et, alors une lutte disproportionnée s'engage entre les ennemis aguerris, bien équipés, bien armés, et ces fantassins d'occasion qui brandissent des armes hétéroclites. L'élan est si impétueux, le choc si violent qu'une sorte de panique irraisonnée s'empare de ceux qui tout à l'heure menaçaient la ville et qui maintenant, faisant demi-tour, s'enfuient à toutes jambes vers leurs lignes. Cette charge héroïque devait rester célèbre à l'Armée de Belgique, et, le soir du 31, on disait dans les tranchées que le général Moussy avait sauvé Ypres.

Sur presque toute l'étendue du champ de bataille, les événements continuaient à donner les plus sérieuses inquiétudes. Un effroyable bombardement faisait rage et venait de tuer l'un des divisionnaires de Haig et de blesser l'autre. Dans l'angoisse qui commençait à l'envahir, le maréchal French songeait à l'abandon de la cité. Il se rendit à Vlamertinghe, au Quartier Général de d'Urbal, pour lui soumettre la décision à laquelle il se croyait réduit, et prendre ses avis. Heureusement, il trouva Foch dont l'optimisme le réconforta. Il expédia de nouveaux ordres (les ordres de Foch) à l'Armée britannique. En dépit du péril et du sort contraire, on allait tenir.

Vaillamment, les Anglais contre-attaquèrent dans l'après-midi. Le 2e régiment du Worcestershire, en particulier, livra un magnifique assaut et reprit Gheluvelt. A ses côtés, notre 32e d'infanterie sut se montrer digne de sa vieille réputation. Le 4e zouaves fit aussi merveille. Haig écrira, le soir de la bataille : « Les troupes anglaises et françaises combattirent côte à côte sous le commandement de l'officier le plus élevé en grade, en union si complète qu'elles ne tardèrent pas à se trouver complètement mélangées. » C'était porter la fraternité d'armes à son maximum. Bientôt, Messines était également repris à la baïonnette et notre ligne devant Ypres se retrouvait intacte.

Dans la nuit de ce même 31, une attaque était entreprise par les troupes françaises contre le château d'Hollebeke. Elle avait été confiée aux 9e et 16e brigades de dragons qui mirent pied à terre.

Mais les Allemands ne se laissent pas surprendre. Ils ont disposé autour du château des embuscades qui reçoivent notre avant-garde par une vive fusillade. Dissimulés en d'étroits fossés, où ils ne trouvent qu'un faible abri, les dragons tiennent, dans les plus dures conditions, jusqu'aux dernières heures de la matinée.

De terribles feux d'artillerie et de violentes contre-attaques d'infanterie rendirent impossible l'assaut du château. La 16e brigade ayant été attaquée par des forces prussiennes supérieures en nombre, les hommes se défendirent à coups de crosse de mousqueton quand les munitions furent épuisées.

Le 1er novembre, les Anglais perdirent encore Wytschaete, Messines et la crête couvrant Ypres. Mais notre 9e Corps reprit Wytschaete. Ensuite les Corps Humbert, Dubois, de Mitry et Conneau déclenchèrent simultanément une contre-offensive au nord et au sud d'Ypres, continrent la poussée de l'ennemi et le firent même légèrement reculer. Guillaume II, découragé, regagna Luxembourg.

Jusqu'au 6, une sorte d'accalmie persista. Puis ce fut un déchaînement effroyable d'artillerie.

L'élite allemande allait tenter la ruée suprême, car la Garde prussienne, commandée par le général von Plattenberg, entrait en ligne.

Huit jours durant, un véritable raz de marée essaya de submerger nos positions. Trois divisions françaises étaient arrivés à temps pour renforcer les troupes alliées sur les points faibles. A l'est d'Ypres, les Corps Dubois, Balfourier et Haig soutinrent victorieusement le choc. Le 9e Corps, aidé par les divisions territoriales de Bidou et la cavalerie de Mitry, résista vaillamment aux efforts de trois Corps allemands qui avaient été lancés, quelques jours auparavant, sur l'Yser, et déjoua ainsi leur intention de nous tourner par le nord.

C'est au cours de ces luttes sans merci que se place un sublime épisode, qui restera dans les mémoires françaises comme un pendant de la mort héroïque de d'Assas. A Drie Grachten, une colonne alle-



LE CANTON DE RAMSCAPELLE IMMERGÉ

mande se porte à l'attaque d'un pont défendu par le 1er zouaves. Elle pousse lâchement devant elle des zouaves faits prisonniers. Un instant interdits devant ce spectacle, nos soldats suspendent leur tir. Mais un cri part soudain du groupe des prisonniers, voués à la mort : « Tirez donc, nom de Dieu, ce sont les Boches ! » Les défenseurs du pont répondent par une décharge qui couche à terre, avec les Allemands, le zouave héroïque à jamais inconnu.

La journée du 11 fut marquée par plus d'acharnement encore. Parvenues jusqu'à notre première ligne sous la protection d'un effrayant barrage d'artillerie de 105 et 150, les divisions allemandes, décimées par nos contre-attaques, durent reculer avec des pertes énormes. Le 13 et le 14, elles essayèrent encore d'ébranler nos lignes. Tentative aussi infructueuse que les précédentes. Enfin, en présence du caractère inexpugnable qu'avaient acquis nos positions, les attaques de l'ennemi se ralentirent, puis cessèrent.



SUR LE FRONT DE L'YSER

Alors, pour se venger de cette résistance, les Allemands s'acharnèrent à la destruction d'Ypres et de ses merveilles architecturales. La cathédrale et la Halle aux Drapiers s'écroulèrent sous le tir des canons lourds.

La vieille cité ne fut bientôt plus qu'un monceau de ruines fumantes.

La seule bataille d'Ypres coûtait à l'ennemi plus de cent cinquante mille hommes. Mais ce qui restait de la Belgique était sauvé. Dunkerque et Calais voyaient s'évanouir la menace qui pesait sur eux. L'invasicn se trouvait solidement endiguée dans une France délivrée maintenant de l'angoisse d'un retour offensif sur Paris. La victoire des Flandres continuait la victoire de la Marne.

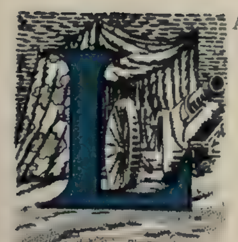
La guerre de mouvement était terminée pour longtemps ; et, toujours face à face, les deux Armées allaient se stabiliser et se recueillir pendant de longs mois dans l'usure patiente et douloureuse des tranchées.

Louis Sonolet

L'HIVER 1914-1915.

XVI

# LA STABILISATION DU FRONT
## Novembre 1914 - Mai 1915
## Causes de la stabilisation



LA stabilisation du front de combat des Armées françaises et allemandes entre Belfort et la mer du Nord a eu lieu en deux périodes : la partie du front qui va des Vosges à l'Oise se cristallise la première, dès la seconde quinzaine de septembre; la partie qui s'étend de l'Oise à la mer du Nord ne s'immobilise peu à peu que deux mois plus tard.

Après leur défaite de la Marne, les Allemands, épuisés par les pertes et la fatigue subies, tant pendant leur foudroyante avance que pendant leur retraite précipitée sous la pression de nos armées lancées dans une ardente poursuite, furent obligés de s'arrêter et de se retrancher. Puissamment appuyé par son artillerie lourde, s'enterrant dans le sol qu'il creuse en hâte, développant devant ses retranchements des réseaux de fils de fer barbelé, flanqués par le feu d'innombrables mitrailleuses, l'ennemi réussit à arrêter nos attaques sur la ligne passant par les plateaux au nord de l'Aisne et se prolongeant par le canal de Berry-au-Bac, les abords nord et est de Reims, la Vesle jusqu'à Sillery, Prunay, Saint-Hilaire, Souain, Vienne-la-Ville, Malancourt, le bois de Forges, Hautmont et Ornes.

Devant les pertes considérables que nous subissons en attaquant de front cette immense forteresse qu'il est impossible de tourner, nous sommes obligés d'entreprendre un véritable siège et de nous enterrer à notre tour.

En France comme en Allemagne, on avait escompté une guerre courte, et on ignorait la rapidité vertigineuse avec laquelle les canons à



LANCE-BOMBE FRONDE

prescrivait de perfectionner le plus possible les organisations défensives de façon à ménager les forces des troupes, et de constituer à l'arrière des réserves suffisantes pour assurer, par le jeu des relèves, le repos indispensable à nos soldats.

Afin de réduire au minimum la garnison des tranchées, on multiplie les défenses accessoires. On fait appel aux unités territoriales, en partie maintenues à l'intérieur ; c'est ainsi que les « pépères » viennent prendre leur tour de garde dans les secteurs les moins exposés aux attaques ennemies. Cette guerre de siège conduit à employer des procédés de combat spéciaux, dans l'attaque comme dans la défense, provoque des modifications du matériel de guerre et détermine l'apparition de nouveaux engins.

Le fantassin ne peut obtenir de son fusil qu'un tir direct et de plein fouet sur la tranchée adverse, quand un but bien apparent s'y révèle. On essaie sans doute de repérer les créneaux ; mais ceux-ci sont habilement camouflés, et des boucliers les protègent avec efficacité.

Pour atteindre un adversaire silencieux et invisible, on est amené à employer des engins à tir plongeant, qui lancent leurs projectiles dans le fossé constituant la tranchée. Ces projectiles, pour être efficaces, doivent contenir un puissant

tir rapide allaient dévorer les approvisionnements peu importants d'obus. Une grave crise des munitions d'artillerie éclata chez les deux adversaires.

La « course à la mer » avait été l'occasion d'une véritable débauche de projectiles. Les Allemands ayant échoué dans leur entreprise sur Calais, un nouveau front défensif se constitua sur une ligne passant par Lassigny, Lèchelle, Saint-Aurin, Frise, Hébuterne, les abords est d'Arras, Carency, La Bassée, les abords est d'Armentières, Messines, Gheluwelt, Bischoote, Dixmude et Nieuport.

C'est en se heurtant, de part et d'autre, à cette immense organisation défensive, que les deux adversaires vont essayer, pendant quatre années, de rompre l'équilibre de leurs forces par des attaques incessantes et généralement stériles, et au prix de souffrances qui compteront parmi les plus cruelles qu'aura endurées l'humanité dans sa misère séculaire.



*Le matériel.* — Une guerre nouvelle commence : guerre de patience, d'endurance, de ténacité poussées à l'extrême, guerre souterraine à laquelle il semblait que nous ne dussions nous accoutumer.

Dès le début de cette cristallisation du front, notre Haut Commandement s'était préoccupé de tirer le meilleur parti de la situation nouvelle. Il



UNE FUSÉE ÉCLAIRANTE

explosif dans une enveloppe assez légère, et n'éclater qu'après contact avec le sol même de la tranchée. Un explosif puissant ruinera les organisations intérieures et pourra mettre les défenseurs à découvert.



LE " CRAPOUILLOT "

Ce sont les Allemands qui, les premiers, firent usage de pareils projectiles ; dès octobre 1914, ils lancèrent contre nous des engins constitués par une enveloppe métallique relativement mince, et contenant d'énormes charges d'explosif ; ces torpilles, éclatant avec un bruit terrible, détruisaient tout dans un rayon assez vaste, comblaient nos fossés, ruinaient les abris des hommes, nous occasionnaient des pertes importantes et affectaient le moral des soldats.

Nous essayons d'abord de nous protéger par des treillages métalliques. Peine perdue ! Le seul moyen efficace de protection est la riposte. C'est alors qu'on voit entrer en jeu nos vieux mortiers lisses de 15 centimètres, à peu près identiques à ceux dont se servaient les bombardiers de Louis XIV. En certains secteurs, on fait appel aux pièces légères de 37 et de 47 de la Marine, matériel destiné aux compagnies de débarquement.

Mais à côté de ces engins officiels, l'imagination fertile de nos officiers et de nos hommes crée tout une série d'engins qui, des balistes, des arbalètes, des catapultes, vieux souvenirs du moyen âge, vont jusqu'aux appareils plus puissants, sinon plus perfectionnés, du capitaine d'artillerie Cellerier, bien connus sous le nom de *crapouillots*, premier essai bien rudimentaire d'artillerie de tranchée. Un corps d'obus avec une lumière, fixé sur un socle de bois, une charge de 10, 20, 30 grammes de poudre noire, mesurée très approximativement à l'aide d'une cuiller, lancent un projectile constitué par un tube de fonte fermé de bouchons de bois et contenant, mélangée à un explosif, une mitraille hétéroclite : riblons de fonte, vieux clous, parfois même des éclats de verre.



LANCEMENT D'UNE TORPILLE AÉRIENNE

Puis c'est le canon Duchêne-Dumézil, plus connu sous le nom de canon de 58, engin puissant, d'un réglage assez peu précis, mais qui lance les bombes à ailettes capables de rivaliser avec les *minen*.

Malheureusement, les canons de 58, bien qu'imaginés dès novembre 1914, n'entreront véritablement en service que fin avril 1915. Dans l'intervalle, l'adversaire nous dominera.

Il en est de même pour les autres engins de lutte rapprochée : grenades et pétards à main. Dès novembre, en certains secteurs, les Allemands font pleuvoir sur nos tranchées une grêle de grenades, de fléchettes, les « you-yous », les « pigeons » comme les dénomment nos soldats en leur langue pittoresque et imagée. Pour y

répondre, nous n'avons au début que la vieille grenade sphérique datant, comme le mortier lisse, de la fin du XVIIe siècle.

Nous nous ingénions, alors, à créer d'autres engins. Ce sont d'abord les pétards à main, fixés au moyen d'un fil de fer sur un manche en bois; ils portent à leur extrémité une mèche goudronnée que le soldat doit allumer avec une allumette. Puis ce sont les grenades qui vont entrer en service.



STABILISATION DU FRONT EN 1915

*Les tranchées. — Les défenses accessoires.* — Cette nouvelle guerre était des plus meurtrières. Au début, la nécessité où nous étions de parer dans le minimum de temps à une attaque allemande, toujours possible, nous obligea à conserver des effectifs assez importants dans des tranchées rudimentaires. Cet arrêt des opérations actives ne paraissait que temporaire. Aussi, ne songeait-on pas à créer pour les hommes des abris enterrés. Mais lorsque les Allemands nous criblèrent de *minen* et de grenades, il fallut bien, devant les pertes énormes subies, rechercher une protection moins primitive. Le Haut Commandement prescrivit de diminuer la densité des troupes dans les premières lignes, et de garder les réserves en des abris à l'épreuve des obus de moyen calibre. Cette première ligne pouvant être enlevée par une attaque ennemie, on fut vite amené à créer une seconde position, battant de ses feux la première, et occupée en permanence par des troupes en réserve.

Peu à peu, le front se transforma. D'abord, trous d'obus ou trous individuels aménagés par les tirailleurs et reliés entre eux ; puis l'immense forteresse se compliqua d'une tranchée de soutien, d'abris pour la garnison, de boyaux nombreux destinés les uns à l'arrivée des renforts en personnel, en munitions, en matériel et en vivres, les autres à l'évacuation des troupes ou des blessés. On *montait aux tranchées* et on en *descendait.*

Plus en arrière, une seconde position s'ébauchait, où la vie du soldat était moins troublée et moins dangereuse.

En avant de ce front, les réseaux de fils de fer, les chevaux de frise s'accumulaient, posés par des travailleurs nocturnes qui défiaient les fusées éclairantes et la fusillade.

Ces défenses accessoires, si péniblement établies, constituaient un obstacle infranchissable à toutes les attaques d'infanterie.



*La destruction des défenses accessoires.* — Il fallait donc trouver un moyen efficace pour détruire les réseaux de fils de fer, ou tout au moins pour y créer des brèches suffisantes,



PIONNIERS CREUSANT UNE GALERIE POUR POSER UN FOURNEAU DE MINE



L'EXPLOSION D'UN FOURNEAU DE MINE

avant de lancer l'infanterie à l'attaque des tranchées.

Les moyens proposés furent innombrables ; parmi eux, quelques-uns, assez originaux, furent expérimentés dans certains secteurs du front. Sur la crête de Notre-Dame-de-Lorette, on tenta d'utiliser des canons porte-amarres, mais les expériences ne donnèrent aucun résultat sérieux. A la 6e Armée, lors des attaques du plateau de Crouy, on eut recours aux chariots porte-bombes de l'ingénieur Claude. Amenés au contact des défenses accessoires ennemies par un moyen de propulsion mécanique, les chariots portaient chacun une grosse bombe dont l'explosion était provoquée par un détonateur à retard ou par le choc d'une balle de fusil. Les résultats obtenus, en janvier 1915, à l'attaque de la Dent-de-Crouy, furent si médiocres que l'ingénieur Claude chercha à lancer ses bombes par canon à air comprimé. Lors des essais, le canon éclata ; les expériences ne furent pas poussées plus avant.

La 10e Armée, dès novembre 1914, expérimenta des brouettes blindées, portant un chalumeau dont la flamme était susceptible de fondre le métal des réseaux !

Ailleurs, à la faveur d'un barrage d'artillerie, des sapeurs glissaient des pétards de mélinite sous les réseaux. Partout, des fantassins armés de cisailles, s'efforçaient, la nuit, d'ouvrir des brèches. Ces tentatives nous coûtaient de si lourdes pertes qu'il nous fallut bien vite y renoncer.

Le Commandement se rendit compte que seuls des projectiles lancés en nombre suffisant pourraient permettre de créer des brèches dans les réseaux, sans faire inutilement tuer les plus braves de nos soldats.

Les bombes chargées de mélinite et lancées par des mortiers de 15 donnèrent des résultats appréciables. Les obus de 75 avec fusées sans retard permirent la création de brèches franchissables quand l'observation du tir était possible : mais ce procédé ne put être employé qu'au printemps de 1915, alors que nous n'avions plus à redouter une crise de munitions de 75, car il demandait environ un obus par mètre carré de réseau à détruire. Les torpilles lancées par les canons de 58 donnèrent ensuite des résultats supérieurs, avec une dépense de munitions moindre ; c'est le procédé qui, par la suite, fut couramment appliqué.

Nous devons mentionner qu'en janvier 1915, sur le terrain de manœuvre d'Issy-les-Moulineaux, fut expérimenté un rouleau compresseur blindé, qui fut jugé inutilisable dans un terrain bouleversé par l'artillerie. L'ingénieur Filtz proposa alors de blinder un tracteur agricole. L'idée des chars d'assaut allait germer.



*Les engins de protection.* — Les pertes subies par notre infanterie étaient si lourdes, même dans les secteurs défensifs, que le Commandement se préoccupa d'assurer à nos fantassins des moyens de protection spéciaux. Les pantalons rouges

étaient condamnés depuis longtemps. On distribua d'abord à l'infanterie des pantalons de toile bleue pour les recouvrir ; puis on dota toute l'armée métropolitaine de la tenue bleu-horizon. Les troupes coloniales et les troupes d'Afrique reçurent plus tard des uniformes kaki. Des boucliers de parapet furent dressés dans la tranchée pour protéger les guetteurs ; des boucliers offensifs furent portés par les fantassins au cours des attaques. Ces derniers furent bientôt supprimés, car ils constituaient une charge écrasante.

Pour éviter les blessures à la tête, si fréquentes, on dota l'infanterie, en mars 1915, d'une calotte d'acier qui s'introduisait dans le képi. Cette calotte fut remplacée, en septembre 1915, par le casque Adrian.

L'usage d'artifices éclairants se généralisa, et la tâche des guetteurs, la nuit, en fut singulièrement facilitée. Ainsi, peu à peu, les engins nouveaux mis à la disposition des troupes contribuèrent à donner à cette guerre une allure toute nouvelle, et ce n'est pas sans raison qu'on l'a fréquemment comparée à une immense entreprise industrielle dont nos héroïques soldats étaient les bons ouvriers.



UN RÉSEAU DE " BARBELÉS "

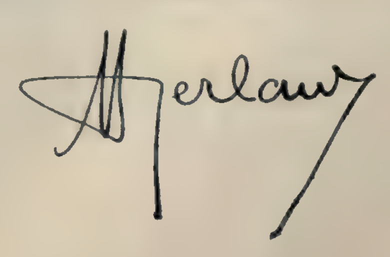


*La lutte contre les mitrailleuses. — La guerre de mines.* — Les attaques presque quotidiennes que nous tentions au début de cette période de la grande guerre ne nous procurèrent que des avantages peu en rapport avec les pertes cruelles qu'elles nous firent subir. Il était absolument nécessaire de trouver un procédé pour détruire, en plus des réseaux de fils de fer, les engins qui les flanquaient : d'innombrables mitrailleuses, difficiles à repérer et dont les nappes de balles fauchaient nos tirailleurs, créaient devant les organisations ennemies un mur d'acier plus infranchissable que les réseaux les plus denses. Souvent ces mitrailleuses étaient enterrées dans des abris bétonnés, véritables ouvrages de maçonnerie qui relevaient bien plus de la fortification permanente que de la fortification de champ de bataille.

Dans certains secteurs, on utilisa, pour la destruction des mitrailleuses, les canons de 37 et de 47 de marine. En d'autres secteurs, où le terrain était favorable à la guerre de mines, on disposa des fourneaux sous les emplacements présumés de mitrailleuses, et on les fit sauter. Mais cette guerre souterraine particulièrement pénible et meurtrière, ne donna que des résultats incertains.

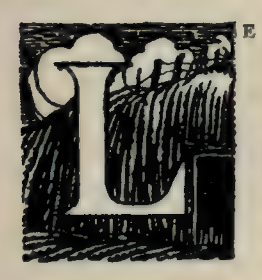
C'est au canon que l'on demanda la destruction des mitrailleuses, comme on lui demandait déjà la création des brèches dans les réseaux. Pendant l'hiver 1914-1915, notre artillerie lourde était bien rudimentaire : des 120 et des 155 courts et longs, quelques mortiers de 220 et des canons de 95, généralement enlevés aux places fortes, la constituaient exclusivement; encore, ces canons étaient-ils en fort petit nombre : quelques batteries seulement par Armée !

Mais avec ce matériel rudimentaire, avec des munitions insuffisantes, nos héroïques soldats surent non seulement contenir partout l'ennemi, mais lui infliger des échecs sur presque tous les points du front, au cours des opérations qui se déroulèrent de novembre 1914 à mai 1915.



# XVII

# REPRISE DE L'OFFENSIVE
## (Novembre 1914. — Janvier 1915)
## La situation en novembre et décembre 1914



Le front est stabilisé de la mer du Nord à Belfort et les deux adversaires, enfouis dans le sol, recueillent leurs forces en attendant de reprendre l'offensive : il faut essayer de trouver le point faible de l'organisation défensive adverse pour tenter la percée qui doit permettre de reprendre les opérations en terrain libre.

Vers le 10 novembre, un nouvel élément fait sentir son action dans la conduite générale de la guerre : sur le front Czernowitz-Varsovie et en Prusse Orientale, les Armées russes ont fait reculer les Armées allemandes et austro-hongroises qui leur étaient opposées. Pour dégager son territoire envahi et appuyer son alliée, l'Allemagne doit prélever sur le théâtre d'opérations de l'Ouest des forces importantes. Notre service de renseignements pouvait établir avec certitude, fin novembre, que quatre à cinq Corps d'Armée et cinq divisions de cavalerie avaient été transportés du front occidental sur le théâtre d'opérations oriental. Ces prélèvements importants affaiblissant notre adversaire, le moment paraissait donc judicieusement choisi pour reprendre l'offensive ; d'autre part, à la fin de ce même mois de novembre, nous obtenions de l'Angleterre la promesse que des forces plus nombreuses allaient prochainement débarquer en France. L'Armée anglaise allait pouvoir étendre son front, ce qui nous permettrait de garder en réserve de nouvelles unités, destinées à nourrir nos attaques et à exploiter le succès.

Aussi, dès fin novembre, le Généralissime prescrivait-il aux Armées de pousser nos lignes à distance d'assaut des lignes ennemies sur tous les points où il était possible d'envisager des attaques futures. Ailleurs, au contraire, on devait accroître les défenses accessoires pour rendre les secteurs absolument inviolables.

Une instruction du 8 décembre prévoit deux offensives principales et quatre attaques secondaires.



*Les offensives prévues.* — Les offensives principales seront exécutées par les 10e et 4e Armées. La 10e Armée fait partie du groupement provisoire du Nord, commandé par le général Foch : elle est sous les ordres du général de Maud'huy. La 4e Armée est sous le commandement du général de Langle de Cary. Ces Armées sont ainsi renforcées : la 10e par les 45e et 58e divisions de réserve et le 1er Corps de cavalerie ; la 4e par le 1er Corps d'Armée prélevé sur la 5e Armée, et par la 10e division du 5e Corps d'Armée provenant de la 3e Armée.

De plus, le Commandant en chef garde à sa disposition, pour une intervention éventuelle : La 26e division dans la région de Compiègne ; la 14e division dans la région de Soissons ; la 6e division de cavalerie dans la région de Compiègne ; la 8e division de cavalerie dans la région de Bar-le-Duc ; le groupe de divisions territoriales du Gouvernement militaire de Paris, à cheval sur l'Oise, dans la région de Pont-Sainte-Maxence.

Les attaques secondaires furent confiées :

1° A la 8e Armée, commandée par le général d'Urbal, qui devait agir en liaison avec la gauche de l'Armée anglaise ;

2° A la 2e Armée, aux ordres du général de Castelnau ;

3° Aux 3e et 1re Armées qui devaient continuer leurs opérations sous la haute direction du général Dubail, et qui étaient respectivement commandées par le général Sarrail et le général Dubail ;

4° Au détachement d'Armée des Vosges, le D. A. V., sous les ordres du général Putz.

Les 5e et 6e Armées, du général Franchet d'Espérey et du général Maunoury, devaient se

borner à renforcer leur système défensif, tout en se tenant prêtes à se porter en avant si le succès des attaques principales le permettait.



## LES OFFENSIVES PRINCIPALES

*L'offensive de la 10e Armée en Artois.* — Le général de Maud'huy, par ses instructions des 12 et 13 décembre, avait indiqué comme but des attaques, la rupture du front ennemi sur les hauteurs 140-La Folie.

Les attaques devaient être menées :

1° Par le 33e Corps d'Armée, renforcé de la 45e division, dans la direction du bois de Berthonval;

2° Par le 21e Corps d'Armée sur l'axe Aix-Noulette-Souchez ;

3° Par le 10e Corps d'Armée au nord-est d'Arras.

Le 1er Corps de cavalerie était prêt à exploiter le succès et l'Armée britannique devait coopérer à l'action, tout au moins par le Corps indien qui formait son aile droite.

L'attaque proprement dite devait être lancée le 17 décembre, et comporter trois phases successives :

Le premier jour, on devait s'emparer de la crête Carency-La-Targette ; le second jour, de la route Souchez-Arras ; le troisième jour, enfin, des hauteurs 140.

Ces indications n'avaient rien de restrictif, au cas où notre avance aurait pu être plus rapide.

Le général de Maud'huy avait installé son poste de commandement à Cambligneul.

Le 16 décembre, au 21e Corps d'Armée, la 58e division de réserve avait fait une attaque sur la voie ferrée Vermelles-La Bassée, au nord de l'embranchement d'Annequin. Cette action avait surtout pour but de détourner l'attention de l'ennemi du véritable front d'attaque et de l'obliger à déplacer ses réserves.

Menée par les 295e et 280e régiments d'infanterie, puissamment préparée par l'artillerie de la 58e division et l'artillerie anglaise, l'attaque est déclenchée à 8 heures, précédée par deux groupes francs des régiments d'attaque.

Au nord, le groupe franc du 295e pénètre dans le saillant ennemi et une compagnie du même régiment prolonge son mouvement vers la gauche, mais ne peut progresser au-delà. Au sud, la progression du groupe franc et des compagnies du 280e est encore moins accentuée et le gain total, en fin de journée, n'est que 150 à 300 mètres de terrain. La 58e division de réserve s'organise et se prépare à reprendre l'attaque le lendemain.

Au 10e Corps d'Armée, une attaque à la tombée de la nuit avait été déclenchée sur Rausart, pour attirer les réserves ennemies dans cette région. Cette attaque, qui ne devait pas être poussée à fond, trouve les postes d'écoute ennemis évacués, mais est accueillie par une vive fusillade partant de tranchées fortement garnies, tandis que de nombreux projecteurs sont mis en action.

Le général Foch, qui commande le groupe provisoire du Nord, arrive le 17 décembre, à 8 h. 30, à Cambligneul, et prend en main la conduite des opérations. Craignant que la préparation d'artillerie ne soit insuffisante, il ordonne de n'entreprendre l'attaque du 33e Corps sur Carency que lorsque l'attaque du 21e Corps sur Notre-Dame-de-Lorette sera terminée. Quant à l'attaque du 10e Corps sur La Targette, elle sera reportée à une date ultérieure.

Au 21e Corps, l'attaque est lancée à 13 h. 10, après une violente préparation d'artillerie. Le 21e bataillon de chasseurs, qui attaque dans le secteur de Noulette, s'empare, à 16 heures, des tranchées de première ligne ennemies sur presque tout son front d'attaque : à sa droite, le 20e bataillon de chasseurs, après avoir été cloué au sol après un bond de cent mètres, parvient à prendre pied dans quelques éléments de tranchées ; quant au 17e bataillon, qui attaque sur la crête même de Notre-Dame-de-Lorette, il ne peut progresser. La 92e division territoriale n'a poussé en avant que quelques postes vers la fosse Calonne ; et, à la 58e division, si la gauche ne peut guère gagner qu'une centaine de mètres, le centre progresse d'environ cinq cents mètres vers la fosse n° 8.

Au 10e Corps d'Armée, nous avons pu gagner du terrain à Saint-Laurent dont nous tenons la mairie et l'école; vers Blangy, progrès nuls.

La nuit interrompt nos attaques; mais l'ennemi réagit fortement et essaie, par de furieuses contre-attaques, de reprendre le terrain conquis. Prises sous nos feux d'infanterie et d'artillerie, ces contre-attaques échouent.

Dans la journée du 18, nous devions poursuivre notre offensive.

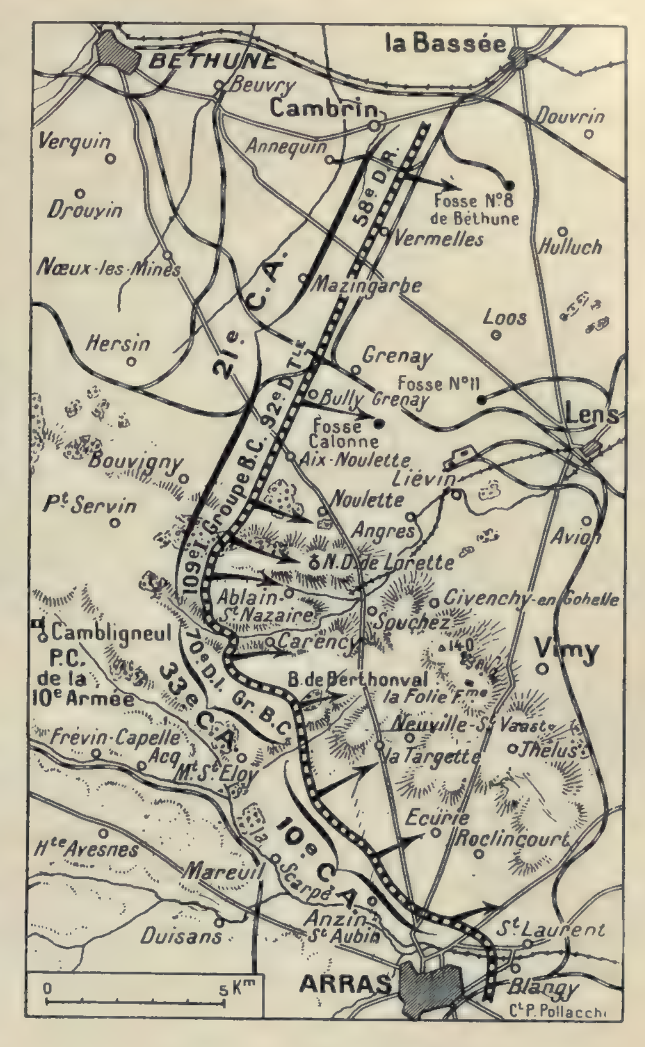
Au 21ᵉ Corps, un tir trop court de notre artillerie lourde et de nos batteries de 75, coïncidant malheureusement avec une réaction allemande, nous fait abandonner une partie des tranchées péniblement conquises, la veille, par les 17ᵉ et 21ᵉ bataillons de chasseurs. Ce n'est que dans la soirée que ces tranchées peuvent être reprises par le 109ᵉ régiment d'infanterie.

Le 33ᵉ Corps, qui a lancé la 70ᵉ division sur Carency, progresse d'abord assez rapidement, mais est bientôt arrêté par un feu violent. Le général de Maud'huy décide de reprendre cette attaque, après préparation d'artillerie, et de faire appuyer la 70ᵉ division par les 23ᵉ et 27ᵉ bataillons de chasseurs alpins.

Au 10ᵉ Corps, nous avons organisé le terrain conquis à Saint-Laurent et résisté à toutes les contre-attaques ennemies.

Le 19, les attaques devaient être poursuivies en direction de Carency ; mais, après une entrevue du général Foch et du général Pétain, alors commandant du 33ᵉ Corps, il fut décidé qu'on attendrait que la préparation fût complète. L'attaque fut reportée au 21 décembre.

Au 21ᵉ et au 10ᵉ Corps, malgré la vaillance des troupes, les attaques ne peuvent progresser en raison de l'état du terrain. En Artois, les tranchées sont à peu près constamment inondées; il est presque impossible aux fantassins d'en sortir, malgré les gradins de franchissement. Au-delà du parapet, les hommes enfoncent jusqu'aux genoux dans un vrai bourbier : il faut trois minutes pour avancer de cent mètres ; les tirailleurs ne peuvent faire de bonds ni se coucher; les canons de 37 s'enlisent, les culasses des fusils, envahies par la boue, ne fonctionnent plus. Nos pertes sont rapidement très lourdes, et il nous faut renoncer à continuer cette offensive. Ce n'est que le 27 décembre que le 33ᵉ Corps peut s'élancer à nouveau. Bien préparée par l'artillerie lourde et exécutée par les 6ᵉ, 11ᵉ et 27ᵉ bataillons de chasseurs à pied, flanqués, à gauche, d'un bataillon du 226ᵉ régiment d'infanterie et, à droite, par les 54ᵉ et 60ᵉ bataillons de chasseurs de réserve, entre Carency et La Targette, l'attaque réussit bien sur les premières lignes ennemies. Mais, à l'aube du 28 décembre, une furieuse contre-attaque allemande nous enlève tous nos gains et nous refoule à cent mètres en avant de nos tranchées de départ.




OFFENSIVE DE LA 10ᵉ ARMÉE EN ARTOIS

Le mauvais temps nous arrête alors. Nous organisons le terrain au prix d'efforts inouïs et sous une grêle de projectiles. Nos batteries parviennent à réduire au silence les batteries ennemies et nos vieux mortiers de 15 essaient de lutter contre les puissants minenwerfer allemands.

Le 15 janvier, le Généralissime décide de limiter l'action de la 10ᵉ Armée à des entreprises partielles, et de mettre au repos, à l'arrière du front, les troupes disponibles.



*L'Offensive de la 4ᵉ Armée en Champagne.* — La 4ᵉ Armée devait attaquer en direction générale d'Attigny, couverte à droite par la 3ᵉ Armée, qui devait agir entre Argonne et Meuse.



CE QUI RESTE DU MOULIN DE SOUAIN

Le général de Langle de Cary décida de faire porter son effort principal sur la ligne ennemie entre Saint-Hilaire-le-Grand et Perthes-les-Hurlus, en direction de Somme-Py, avec les 12e et 17e Corps d'Armée ; le 1er Corps était provisoirement maintenu en réserve d'Armée. Le 12e Corps attaquerait entre la cote 147 et Souain, le 17e dans la région de Perthes-les-Hurlus, le Corps colonial sur les hauteurs au nord-est de Beauséjour; quant au 2e Corps, fortement accroché en Argonne, il devait se contenter de maintenir l'ennemi sur son front.

Les attaques débutèrent, le 20 décembre, par une attaque du 1er Corps colonial sur la croupe Calvaire - cote 180. La préparation par l'artillerie dura une heure. Deux colonnes d'attaque, la colonne de droite composée de deux bataillons du 7e colonial, la colonne de gauche d'un bataillon du 22e colonial et d'un bataillon du 33e, s'élancent à 9 h. 30 et occupent rapidement les tranchées ennemies. L'adversaire semble avoir été surpris; son artillerie ne riposte sérieusement qu'à partir de dix heures.

Au 17e Corps, la 33e division lance trois attaques, fortes de chacune un bataillon après une préparation d'artillerie : l'attaque de droite (un bataillon du 20e régiment d'infanterie) se heurte à des réseaux intacts et s'arrête au pied même de ces réseaux ; il en est de même pour le bataillon du 20e qui attaque au centre. Le bataillon du 207e d'infanterie, à gauche, parvient jusqu'au bois des Bouleaux, mais ne peut y pénétrer.

La 34e division attaque avec quatre bataillons de la 67e brigade : deux du 83e, deux du 14e régiments d'infanterie. Bien que les réseaux ennemis aient été en partie bouleversés par deux fourneaux de mine et par un tir des mortiers de 15, leurs brèches ne sont pas suffisantes et les vagues d'assaut sont clouées au sol. Seul, un bataillon du 83e régiment d'infanterie peut enlever quelques éléments de tranchées et s'y maintenir. Mais 700 hommes sont hors de combat.

Le 21 décembre, le Corps colonial organise le terrain conquis et repousse, à 11 heures et à 15 heures, deux violentes contre-attaques allemandes. Au 17e Corps, la 33e division a réussi à faire quelques progrès pendant la nuit. A la 34e division, après une bonne préparation d'artillerie par le 155 et le 75, un bataillon du 83e régiment d'infanterie et le 59e sont lancés à l'attaque, au début de l'après-midi; ils atteignent la route de Perthes à Souain et la bordent.

Le 12e Corps, qui avait mission d'attaquer sur Souain et le moulin de Souain, devait déclencher ses attaques à 9 h. 30, après une préparation d'artillerie d'une heure. Malgré l'ardeur des assaillants, et en particulier du 78e régiment d'infanterie, les attaques échouent devant les défenses accessoires, insuffisamment détruites. Les pertes sont particulièrement lourdes : 32 officiers et 1.300 hommes hors de combat. Le lendemain, 22 décembre, on se contente, sur le front de la 4e Armée, d'organiser le terrain conquis et de repousser les contre-attaques : le 83e régiment d'infanterie dut même charger à la baïonnette.

Le 23 décembre, l'offensive continue au 17e Corps d'Armée. La 33e division attaque la position dite des « Tranchées Brunes ». Quatre cents mètres de tranchées formidablement organisées, flanquées par des canons sous coupoles et des caponnières cuirassées, sont rapidement conquis par un bataillon du 20e et un bataillon du 7e régiment d'infanterie, grâce à la précision du tir de prépa-

ration des groupes de l'artillerie divisionnaire de la 33ᵉ division. Les tranchées conquises sont jonchées de cadavres feldgrau. Toutes les contre-attaques allemandes se brisent sous nos feux.

Après ce beau succès, la 33ᵉ division, avec deux compagnies du 11ᵉ régiment d'infanterie, enlève, le 24 décembre, les importantes positions du bois Jaune et du bois des Moutons, et arrête toutes les contre-attaques des Allemands, malgré leur violence. Pendant les journées suivantes des 25, 26 et 27 décembre, les Corps de la 4ᵉ Armée continuent d'organiser les positions conquises, les relient par des boyaux de communication aux tranchées de départ et préparent, tant par des réglages d'artillerie que par des avancées à la sape, l'attaque future des positions ennemies.

Dès le 25 décembre, le général de Langle avait modifié son plan primitif et adressé à ses Corps de nouveaux ordres.

Le 12ᵉ Corps d'Armée devait maintenir ses positions, en déplaçant vers l'Est son centre de gravité, l'effort principal devant être fait par le 17ᵉ Corps, le 1ᵉʳ Corps et le Corps colonial, entre Perthes et Massiges, une division du 1ᵉʳ Corps venant s'intercaler entre le 17ᵉ Corps et le Corps colonial. Le 2ᵉ Corps, toujours fortement engagé en Argonne, devait continuer sa mission, avec un renfort de deux régiments.

Le 28 décembre, le Corps colonial, partant de la Main-de-Massiges, attaque les tranchées de la Verrue, au nord-ouest de la cote 191.

La préparation d'artillerie, retardée par le mauvais temps, ne peut commencer qu'à 11 h. 30 au lieu de 8 h. 30, heure prévue. Elle est d'ailleurs insuffisante. Un bataillon du 8ᵉ et un bataillon du 33ᵉ colonial sortent de nos tranchées à 12 h. 30. Le bataillon du 8ᵉ, pris sur son flanc gauche par le feu de mitrailleuses intactes, éprouve de lourdes pertes et ne peut avancer : le bataillon du 33ᵉ réussit à atteindre les tranchées ennemies et à y prendre pied ; mais ayant subi, lui aussi, de grosses pertes, très en flèche par suite de l'échec de l'attaque du bataillon du 8ᵉ, il reçoit, à la tombée de la nuit, l'ordre d'évacuer la position conquise.

La 4ᵉ brigade coloniale perdait dans cette affaire 1.200 officiers et hommes hors de combat.

La température devient extrêmement rigoureuse ; les nuits sont froides et d'épais brouillards empêchent, dès le matin, les réglages d'artillerie.

Le 17ᵉ Corps d'Armée lance, le 30 décembre, sa 33ᵉ division sur les « Tranchées Blanches », ouvrage situé au nord-est de l'extrémité nord des « Tranchées Brunes ». La préparation d'artillerie ne peut commencer qu'à 12 h. 30 ; l'attaque est déclenchée à 14 h. 45. Le 1ᵉʳ bataillon du 9ᵉ régiment d'infanterie enlève les « Tranchées Blanches » d'un seul bond et les dépasse, suivi par le 2ᵉ bataillon du même régiment, tandis que le 3ᵉ bataillon est arrêté dans les boyaux. Les 7ᵉ et 20ᵉ régiments d'infanterie restaient au bois Jaune et au bois des Moutons. A la 34ᵉ division, l'attaque est déclenchée à 15 heures. Mais au 88ᵉ régiment d'infanterie comme au 83ᵉ, on éprouve de grosses difficultés pour déboucher des boyaux étroits, où les troupes d'assaut avaient dû être maintenues pour échapper au violent bombardement de l'ennemi. Notre progression est nulle.

Les Allemands, à l'aube du 31 décembre, lancent une violente contre-attaque contre les « Tranchées Blanches » ; ils sont repoussés avec de lourdes pertes, mais nous soumettent à un bombardement terrible.

Le mauvais temps, la fatigue des troupes, les



L'ÉGLISE DE PERTHES

faibles allocations de munitions que le G. Q. G. peut mettre à la disposition de la 4^e^ Armée, ralentissent nos efforts. Trois sections du 127^e^ régiment d'infanterie tentent de s'emparer du « Fortin » au nord de Beauséjour ; elles échouent sous le feu des mitrailleuses ennemies.

Dans la nuit du 7 au 8 janvier, à la cote 200, à quinze cents mètres de Perthes-les-Hurlus, les Allemands, après un très violent bombardement, renversent le barrage de sacs à terre qui les séparait de nos tranchées et s'emparent du saillant. A deux reprises, le 83^e^ régiment d'infanterie essaie de reprendre à la grenade la tranchée perdue; mais il échoue. C'est un bataillon frais du 14^e^ régiment d'infanterie qui, après un tir d'écrasement, peut réoccuper le saillant de la cote 200. Menacés dans Perthes-les-Hurlus, les Allemands évacuent alors le village dont les ruines, jusqu'à la lisière nord, sont occupées par le 88^e^ régiment d'infanterie. Dans la nuit, une violente contre-attaque du 69^e^ régiment d'infanterie allemand sur Perthes et la cote 200, se brise et coûte 200 tués à l'ennemi.

Le lendemain 9 janvier, après une intense préparation d'artillerie, notre 1^er^ Corps entre en action à 9 h. 30 : il lance six compagnies des 1^er^ et 127^e^ régiments d'infanterie, et un bataillon du 1^er^ régiment d'infanterie au nord du bois des Trois-Coupures et à l'ouest de Beauséjour.

Le « Fortin » est enlevé d'un seul bond, mais nous ne pouvons en déboucher. Nous n'atteignons, d'autre part, la lisière nord du bois des Trois-Coupures qu'à 15 heures. Nos troupes sont harassées. Devant elles, l'adversaire se réorganise. Nos pertes s'accentuent.

Du 20 décembre au 6 janvier, le 17^e^ Corps a perdu 89 officiers et 5.256 hommes ; il a cependant réussi, à hauteur de la cote 200 et de Perthes-les-Hurlus, à reporter à plus de deux kilomètres au nord notre première ligne. Sur tout le front de la 4^e^ Armée, nous tenons maintenant l'ennemi sous la menace d'une attaque.

Néanmoins, pour ne pas épuiser les troupes, et aussi par manque de munitions, l'activité sur ce front va se borner jusqu'à fin janvier aux épisodes habituels de la guerre de tranchées : bombardements, échanges de grenades et guerre de mines.

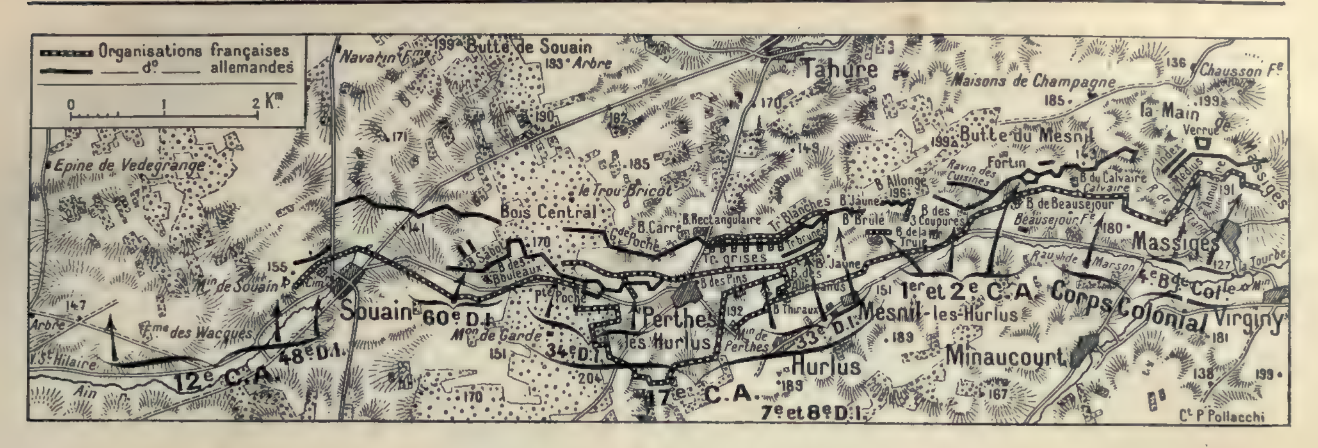


*Le 2^e^ Corps en Argonne.* — Le 2^e^ Corps, qui tient en Argonne un secteur situé entre la vallée de l'Aisne, à l'ouest, et la route Les Islettes-La Chalade, à l'est, n'a reçu pendant cette période, qu'une mission purement défensive. Ce Corps d'Armée menait une lutte particulièrement âpre et difficile dans cette partie de la forêt d'Argonne devenue légendaire : le bois de la Gruerie. Durant octobre et novembre, ce ne sont qu'attaques et contre-attaques à peu près quotidiennes sur le pavillon de Bagatelle, la ferme Saint-Hubert et Fontaine-Madame. Le 17 novembre, une attaque des plus violentes oblige le 2^e^ régiment d'infanterie coloniale à abandonner ses tranchées de première et de seconde ligne. Mais l'ennemi est arrêté et ne peut aller plus loin. D'ailleurs, le lendemain matin, un bataillon du 2^e^ colonial, par une attaque très vivement menée, reprenait la plus grande partie des tranchées perdues en deuxième ligne et quelques éléments de la première ligne. Une soixantaine d'Allemands, coiffés de képis de coloniaux, et découverts dans un élément de tranchée de la deuxième ligne, étaient passés par les armes. Le 19 novembre, le Généralissime rattachait au 2^e^ Corps d'Armée la 10^e^ division d'infanterie, qui occupait les massifs orientaux de l'Argonne. Le front du 2^e^ Corps s'étend alors jusqu'à Boureuilles. Le 22 novembre, une très forte attaque allemande, lancée sur Bagatelle, nous enlève notre première ligne sur le front de trois compagnies, malgré l'héroïque défense des unités du 120^e^ régiment d'infanterie. La guerre de mines bouleverse le bois de la Gruerie.

Le 17 décembre, après avoir fait exploser plusieurs mines et fougasses, trois ou quatre bataillons allemands parvenaient à enfoncer nos première et seconde lignes, à franchir le ravin du Mortier et à occuper la crête ouest de ce ravin.



CAPONNIÈRE BLINDÉE, UTILISÉE PAR L'ARMÉE ALLEMANDE




OFFENSIVE DE LA 4e ARMÉE EN CHAMPAGNE

Six compagnies du 9e bataillon de chasseurs étaient détruites ou prisonnières. Malgré nos contre-attaques, quelques mitrailleurs allemands réussissent à se maintenir sur le versant ouest du ravin du Mortier. Nos pertes étaient lourdes: environ 1.500 hommes. Pour étayer le 2e Corps, le Général commandant en chef lui adjoignait la Légion garibaldienne.

Dans les journées du 30 et du 31 décembre, les réactions allemandes, particulièrement acharnées, nous firent craindre une percée de l'ennemi sur le flanc droit de notre 4e Armée.

En effet, le 30, après l'explosion de plusieurs fourneaux de mines, l'ennemi bousculait un bataillon du 73e régiment d'infanterie et tournait un bataillon du 72e; nos réserves parvenaient pourtant à reconquérir du terrain. Mais le 31 décembre, tandis que nous reprenions l'offensive pour réoccuper les tranchées perdues, l'ennemi nous réattaquait avec une violence croissante. Un bataillon du 51e régiment d'infanterie et un bataillon du 87e étaient rejetés, dès 10 heures, sur notre troisième ligne, à hauteur de Fontaine-Madame, où nous parvenions à grand'peine à nous accrocher.

Des attaques locales, très meurtrières, nous permirent, peu à peu, de refouler l'ennemi par des travaux à la sape. Le 5 janvier, nous brisions à Fontaine-Madame une nouvelle attaque de trois bataillons allemands; aux Courtes-Chausses, dans le secteur de la 10e division, la Légion garibaldienne faisait brèche dans les tranchées allemandes sur un front de six cents mètres ; mais insuffisamment instruites, ces troupes étaient ramenées par une contre-attaque ennemie.

Enfin, le 8 janvier, l'adversaire, après un violent bombardement, nous attaquait violemment au bois de Bolante. Le 46e régiment d'infanterie et des fractions des 76e et 89e sont bousculés et rejetés au-delà du ravin des Meurissons. Une contre-attaque des 9e et 4e régiments étrangers (Légion garibaldienne) nous permet de reconquérir la majeure partie du terrain perdu, mais au prix de pertes élevées.

L'ennemi déploie en Argonne une activité incessante : les unités du 2e Corps, bien qu'affaiblies par des pertes continuelles, parviennent au prix d'efforts héroïques à maintenir notre front. Mais il faudra les puissantes attaques de la 3e Armée sur les massifs orientaux de l'Argonne, Vauquois et Boureuilles, pour faire diminuer un peu l'écrasante pression des masses allemandes sur la Gruerie et le bois de Bolante.



## LES OFFENSIVES SECONDAIRES

Les deux offensives principales des 10e et 4e Armées devaient être accompagnées d'attaques secondaires sur des points particulièrement favorables, dans les régions où l'ennemi paraissait le moins bien organisé. Ces attaques avaient pour but de fixer l'adversaire, de détourner son attention des zones d'offensives principales, et de l'empêcher de concentrer ses réserves sur ces points.

*La 8e Armée dans les Flandres.* — A la 8e Armée, nous attaquons en liaison avec l'Armée anglaise. Bien que le général Joffre eût désiré que tous nos procédés de destruction des défenses accessoires fussent au point avant de prononcer l'attaque, nous devons partir à l'assaut le 14 décembre pour accéder au désir de l'Armée britannique, très

pressée d'agir. Au 9e Corps d'Armée, le 77e régiment d'infanterie, malgré un feu violent, s'empare de trois cents mètres de tranchées, qu'il conserve, au sud du château d'Herentage. A la 17e division, la progression est pénible et le gain à peu près nul. Au 16e Corps, l'infanterie sort de ses tranchées, mais est arrêtée devant des réseaux non détruits. Au 32e Corps, nous gagnons environ cent mètres de tranchées. Le lendemain et les jours suivants, les attaques continuent sans résultats appréciables ; pourtant, le 17 décembre, le 20e Corps s'emparait du Cabaret de Korteker et enlevait brillamment quatre à cinq cents mètres de tranchées entre Steenstraat et le bois Triangulaire. Mais, partout, les organisations ennemies sont puissantes; le sol marécageux des Flandres est un océan de boue, dans lequel nos soldats enfoncent jusqu'aux genoux. Aussi, le 30 décembre, le Généralissime prescrit-il au général d'Urbal de se tenir sur la défensive, partout où le terrain est impraticable.

Le 25 janvier, à 7 heures, une très forte attaque allemande se déclenche par surprise sur le front de la 17e division. Sans avoir tiré un coup de canon ni un coup de fusil, les 242e et 244e régiments d'infanterie, le 25e bataillon de chasseurs à pied et le 24e pionniers s'élancent, dès l'aube, à l'attaque de nos positions. Mais, grâce à la vigilance du 68e régiment d'infanterie, nos mitrailleuses et notre fusillade brisent l'élan des agresseurs qui rétrogradent en laissant 300 cadavres sur le terrain. A 9 heures, une pareille tentative avorte sous le tir de barrage de notre artillerie.



*La 2e Armée à La Boisselle.* — Le général de Castelnau devait agir en direction générale de Combles, le 11e Corps d'Armée attaquant sur Ovillers et La Boisselle, la 53e division de réserve sur Montauban et, ultérieurement, sur Contalmaison.

Bien que les brèches dans les réseaux ennemis ne fûssent pas complètes, l'opération fut décidée pour 6 heures, le 17 décembre, sans préparation d'artillerie, pour obtenir le bénéfice de la surprise. D'un premier élan, le 19e régiment d'infanterie atteint la lisière nord d'Ovillers et le bataillon du 118e se jette dans le cimetière de La Boisselle. Malheureusement, un feu intense d'artillerie balaie tout le plateau à l'ouest d'Ovillers et le fond du ravin 92. Nos réserves ne peuvent approcher. Dans la nuit, les débris des formations d'attaque se replient sur nos lignes, sauf à La Boisselle où nous conservons le cimetière.

A la 53e division, notre infanterie, dans un élan superbe, enlève et dépasse sur plusieurs points la première ligne des tranchées ennemies vers Mametz et au nord de Maricourt : nous repoussons de violentes contre-attaques allemandes débouchant du bois de Bernafay et de l'est de Mametz; mais notre progression est arrêtée.

Nos gains n'étaient nulle part en rapport avec les lourdes pertes subies. Nous nous heurtions toujours à des lignes de soutien, flanquées par des mitrailleuses. Le 18 décembre, nous repartons cependant avec une nouvelle ardeur. Au 11e Corps, notre infanterie parvient à franchir le mur du cimetière de La Boisselle ; mais elle est arrêtée aussitôt par un retranchement que protègent des réseaux barbelés.

L'ennemi avait réoccupé à coups de grenades incendiaires la tranchée que nous lui avions prise au nord de Maricourt. Notre contre-attaque, tentée à 10 h. 30 par deux bataillons du 45e régiment d'infanterie et un bataillon du 236e, faisait quelques progrès.

Le général de Castelnau donna l'ordre de suspendre l'offensive. La difficulté de détruire les réseaux et de contrebattre efficacement l'artillerie ennemie fit reporter l'attaque du 11e Corps, sur La Boisselle, au 24 décembre. Ce jour-là, le 118e régiment d'infanterie et deux bataillons du 64e sont lancés, à 9 heures, après un violent bombardement; le 118e attaque La Boisselle et réussit à enlever l'îlot de maisons situé au sud-est du village, mais il n'en peut déboucher. A la nuit, le terrain conquis est solidement organisé. Au 64e, les compagnies de tête franchissent les premiers réseaux, mais sont arrêtées devant un second réseau, insoupçonné. Elles subissent là des pertes sérieuses. Mais, malgré le feu terrible de l'ennemi, nos soldats s'organisent sur le terrain conquis. Dans la journée du 27 décembre, les Allemands dirigent sur nos positions de La Boisselle une très violente canonnade et tentent énergiquement de nous reprendre la portion du village où nous sommes installés. Nos 64e et 118e régiments d'infanterie résistent avec un héroïsme admirable ; nulle part ils ne se laissent entamer.

Il est manifeste que l'artillerie allemande a été considérablement renforcée entre Somme et Ancre : plusieurs batteries nouvelles de gros calibre se dévoilent. Nous renonçons, momentanément, à compléter nos succès à La Boisselle, où bientôt une guerre de mines va bouleverser le terrain.

❦

*Les 3e et 1re Armées en Argonne et sur la Meuse.* — La 3e Armée, du général Sarrail, devait prendre l'offensive entre Argonne et Meuse, afin de couvrir sur la droite l'action de la 4e Armée. Sarrail disposait du 15e Corps d'Armée et de la 9e division du 5e Corps, la 10e division ayant été prêtée à la 4e Armée. Il devait attaquer en direction de Haumont-près-Samogneux-Sivry-sur-Meuse.



Extrait du carnet de route de G. Barrière.

SOUS LES MARMITES
AU POSTE DE SECOURS DE LA COTE 304 - PERTHES-LES-HURLUS

La 1re Armée devait agir en direction de Thiaucourt, et lier étroitement son action à celle de la 3e ; elle avait à sa disposition toutes ses forces, moins une brigade mixte active, laissée en réserve à la disposition du Commandant en chef. Le général Dubail coordonnait les opérations des deux Armées.

Le 6e Corps et la division de marche du général de Morlaincourt devant continuer leur progression méthodique vers les Éparges, Marcheville et la tranchée de Calonne, la 65e division de réserve, passée sous les ordres du 6e Corps, assure la sécurité du front depuis Menonville jusqu'à Seuzey. Le 5e Corps porte son principal effort sur Boureuilles et la croupe de Vauquois, entre Varennes et Cheppy. L'attaque commence à 9 heures. L'infanterie franchit le ruisseau de la Cheppe, mais est arrêtée par des feux de flanc, qui viennent de la cote 263. Une seconde tentative ne réussit pas mieux ; nos troupes essaient de s'installer au nord du ruisseau, mais une contre-attaque débouchant de la cote 263 les rejette au sud avec des pertes sérieuses. A droite de l'Aire, nous progressons jusqu'au coude de la route de Boureuilles, et nous organisons le terrain conquis. Le lendemain, 21 décembre, nous ne progressons pas davantage à gauche de l'Aire ; à droite, nous atteignons les premières maisons de Boureuilles ; et le 22 décembre, à 6 heures, par une attaque brusquée, nous pénétrons dans les maisons au sud du village ; mais sous la menace d'une contre-attaque enveloppante partant des tranchées de la route Boureuilles-Vauquois, notre infanterie doit évacuer Boureuilles pour s'établir à cent cinquante mètres au sud du village.

Au 15e Corps, la 30e division est chargée d'enlever la cote 281, sur la crête Cuisy-Bois de Forges, et le bois de Forges ; son attaque est couverte à gauche par la 29e division, qui doit s'efforcer de progresser entre Haucourt et le bois de Malancourt. Après une violente préparation d'artillerie, l'assaut est donné à 11 heures. L'attaque de la 29e division sur le bois de Malancourt est repoussée, malgré le feu de nos batteries ; au nord du bois, nous sommes arrêtés par des réseaux barbelés. Dans la zone de la 30e division, le 61e régiment d'infanterie, qui attaque la cote 281, gagne environ deux cents mètres : le 55e qui

attaque le bois Triangulaire et la corne sud-ouest du bois de Forges ne peut s'emparer des tranchées ennemies.

A partir du 24 décembre et jusque dans les premiers jours de janvier, les opérations, contrariées par le mauvais temps, n'auront plus la moindre ampleur.

Aux termes de l'Instruction du général Dubail, l'action progressive de la 1re Armée, en direction de Thiaucourt, devait se réaliser sous la forme d'attaques partielles au bois d'Ailly, au bois Le Prêtre, dans les bois de La Sonnard et de Mortmare.

Au bois Le Prêtre, dès le 7 décembre, la 73e division composée des 145e brigade (346e, 353e et 356e régiments d'infanterie), 146e brigade (367e, 368e et 369e régiments d'infanterie) et de la brigade mixte de Toul (167e, 168e, 169e régiments d'infanterie), commence à progresser, et cette progression se continue, d'une manière ininterrompue, jusqu'au 12 décembre, dans la direction du carrefour du Père-Hilarion.

Le 12 décembre, le 31e Corps lance une attaque au bois de Mortmare ; tout d'abord, la 128e brigade enlève les tranchées allemandes situées sur la croupe nord du bois de Ramières. Malgré le terrain détrempé, la brigade parvient à s'installer dans ces tranchées et à repousser une contre-attaque. Mais, à 17 heures, une nouvelle contre-attaque. débouchant du bois de la Sonnard, nous refoule : nous perdons là 250 hommes qui restent enlisés. Le lendemain, 13 décembre, la 128e brigade tente de réagir, mais vainement, par suite de l'état épouvantable du terrain.

Au bois d'Ailly, nous avons, d'autre part, enlevé quelques éléments de tranchées. Mais la Woëvre est devenue un véritable marécage ; notre offensive est immédiatement arrêtée.



## L'ACTIVITE SUR LE FRONT DÉFENSIF

a) *La 6e Armée.* — Le général Maunoury, qui commandait la 6e Armée, avait établi, le 7 décembre, deux projets d'opérations partielles aux deux ailes de son Armée, de façon à s'asseoir plus solidement sur les plateaux au nord de l'Aisne, en vue de déboucher dans cette région, lors d'une offensive générale ultérieure.

Le 6e groupe de divisions de réserve, qui devint le 35e Corps, devait attaquer sur le plateau des Loges, le 5e groupe sur le plateau 132, au nord de Soissons. Le Général en chef approuva ces projets le 8 décembre, laissant au général Maunoury toute latitude pour fixer la date des attaques quand leur préparation paraîtrait suffisante.

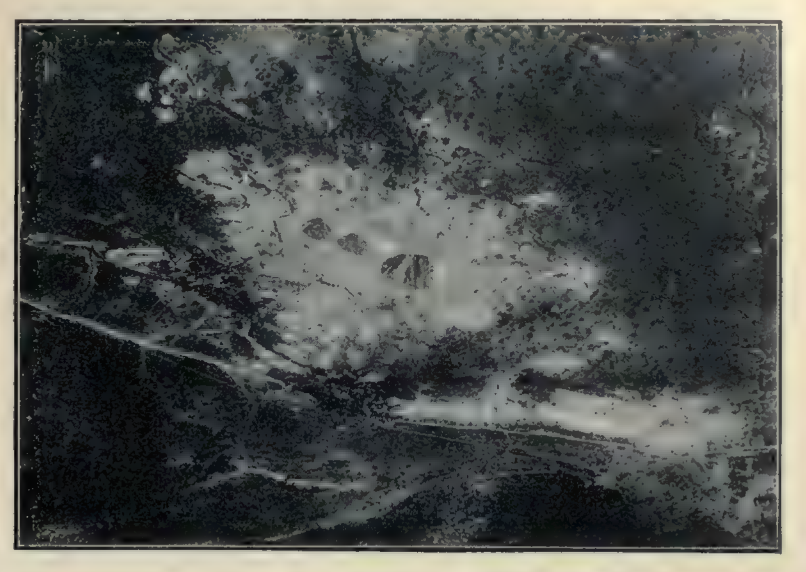
L'opération sur le plateau des Loges fut exécutée le 21 décembre. La 37e division devait mener l'attaque avec deux bataillons du 2e régiment de zouaves et deux bataillons du 2e régiment de tirailleurs, laissant chacun une compagnie en première ligne. L'effet de surprise, sur lequel nous comptions pour la réussite de l'opération, ne put être réalisé, deux tirailleurs ayant passé à l'ennemi dans la soirée du 20 décembre. Néanmoins, les deux compagnies de droite réussissent à s'emparer de la « tranchée du Barbu » ; mais les deux compagnies de gauche, clouées au sol par un violent feu de mitrailleuses, subissent de très lourdes pertes (160 hommes et tous les officiers). Elles ne peuvent progresser.

Le lendemain 22 et le surlendemain 23 décembre, des contre-attaques allemandes particulièrement violentes nous forcent à évacuer le terrain péniblement conquis.

Le 25, l'attaque de la « tranchée du Barbu » est tentée à nouveau par un bataillon du 42e régiment d'infanterie ; elle réussit d'abord, mais des contre-attaques allemandes nous forcent à rétrograder. Les pertes de ces deux jours de combat furent de 24 officiers, 1.580 hommes tués, blessés ou disparus.

FRONT DU 2e C. A. ET DE LA 10e D. I.

Le 25 décembre, l'attaque des positions ennemies du plateau 132, à l'est de la route de Terny, est exécutée par le 5e groupe de divisions de réserve. Le 45e bataillon de chasseurs à pied et un bataillon marocain doivent donner l'assaut, soutenus par deux bataillons du 282e régiment d'infanterie, maintenus provisoirement en réserve. A 7 h. 15, par une brume épaisse, commence le tir de préparation. A 7 h. 30 sont lancés les chariots à bombes de l'ingénieur Claude, destinés à opérer dix brèches dans les réseaux de fils de fer allemands. La plupart de ces engins manquent leur effet par suite de la rupture des câbles de manœuvre. Une seule brèche praticable est ouverte : des détachements du génie tentent vainement d'y parvenir.



GUERRE DE MINES EN ARGONNE *(Vue aérienne)*

Le général Berthelot, qui commande le 5e groupe de divisions de réserve, donne l'ordre de remettre l'attaque à une date ultérieure et fait travailler sans arrêt à sa préparation. Nous verrons plus loin ce que fut l'affaire de Crouy.



*La 5e Armée à Reims.* — Le général Franchet d'Espérey devait, par une attitude agressive, maintenir devant la 5e Armée les forces ennemies qui auraient pu grossir la contre-attaque menée contre l'offensive de la 4e Armée.

Le 16 décembre, le général Franchet d'Espérey prévoyait l'exécution de trois attaques partielles :

1° Attaque du 18e Corps sur le plateau du moulin de Vauclerc ;

2° Attaque du 3e Corps sur la cote 108 et le plateau au nord de Craonne;

3° Attaque des troupes du secteur de Reims sur La Bertonnerie.

Au 3e Corps, le 23 décembre, à 4 heures du matin, un bataillon du 24e régiment d'infanterie enlève la maison de l'écluse, au nord de Sapigneul, et y fait quelques prisonniers ; mais, dans la journée, l'ennemi dirige sur ce point un bombardement si intense qu'il nous oblige à évacuer momentanément les positions conquises, que nous réoccupons dans la nuit. Le lendemain, vers 15 heures, des éléments d'infanterie allemande, appuyés de mitrailleuses, nous chassent de la maison de l'écluse. A 19 heures, notre contre-attaque échoue devant des forces évaluées à deux bataillons. L'infanterie tente vainement de franchir le canal.

Sur le front du 18e Corps, dans la nuit du 23 au 24, des éléments du 144e régiment d'infanterie et une section du 57e occupent trois postes d'écoute. Mais, à 9 heures, le 24, une contre-attaque allemande, évaluée à deux bataillons puissamment soutenus par l'artillerie, nous chassent de ces postes sans pouvoir toutefois entamer notre ligne.

Dans le secteur de Reims, les opérations sur La Bertonnerie avaient été confiées à la division marocaine. Le 22 décembre, à 16 heures, un bataillon du 4e tirailleurs et un bataillon du 273e régiment d'infanterie, partant du bois des Zouaves, progressent vers la route de La Bertonnerie. Au centre, nos soldats, soumis à un violent feu d'artillerie, sont obligés d'abandonner le terrain conquis, mais sur les ailes nous maintenons nos gains. Le 25 décembre, une attaque ennemie sur le front du 18e Corps, près de la ferme Heurtebise, bien que refoulée dans l'ensemble, nous enlève quelques éléments de notre première ligne.

*[signature]*

## L'ÉCHEC DE CROUY.

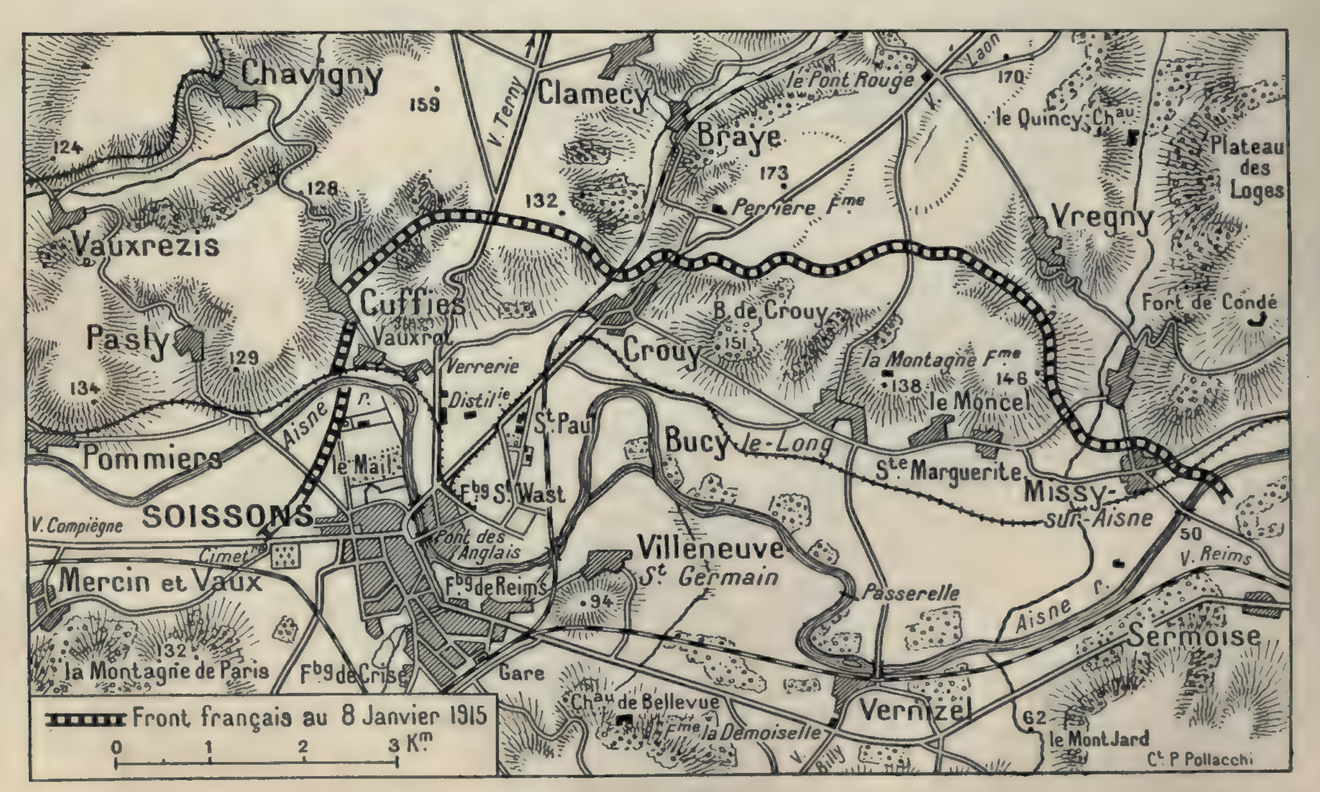
Commencée de façon à nous faire espérer la victoire, la bataille de Crouy s'est achevée, en raison de la crue subite de l'Aisne, par le recul d'une partie de notre front. Les Allemands ne tirèrent que très faiblement partie de cet échec français, dont leurs communiqués et leur presse exagérèrent cependant l'ampleur et la portée.

Dès la fin de décembre 1914, notre Haut-Commandement avait décidé de s'établir plus solidement dans la région de Soissons. Il avait donc tenté de prendre pied sur les hauteurs que l'Armée allemande du général von Klück tenait au nord de cette ville. Nos troupes commencèrent par gagner du terrain. Sur le plateau qui domine le cours de l'Aisne, à l'est de la route de Laon, des tranchées ennemies furent brillamment enlevées à la baïonnette. Le 8 janvier, au nord-est de Soissons, après un bombardement qui surprit l'adversaire, notre infanterie fut lancée sur l'éperon 132.

Désemparés, perdant leur sang-froid, les Allemands n'opposent d'abord qu'une assez faible résistance. Un bataillon de chasseurs à pied et un bataillon de tirailleurs marocains, soutenus par des troupes de la 55e division, montrent dans cette attaque un mordant extraordinaire, réussissent à atteindre le sommet de la crête, et s'installent sur l'éperon. Devant la ruée frénétique de nos Africains, les Allemands lâchent pied, et, vainement, leurs officiers, revolver au poing, s'efforcent de les ramener au combat. Ils s'enfuient en s'exclamant dans leur angoisse : « *Wilden! Wilden!* (sauvages) ». Le saillant de la ligne allemande et deux lignes de retranchements qui le soutiennent, tombent alors entre nos mains.

Le lendemain 9, l'artillerie tonne. Un duel assourdissant et prolongé s'engage entre nos pièces et celles de l'ennemi. Les fils de fer barbelés et les défenses accessoires volent en éclats. Notre infanterie va pouvoir s'élancer vers les brèches. Le 10, à 5 heures du soir, après des assauts acharnés, nous parvenons à occuper deux nouvelles lignes de tranchées, en prolongement vers l'est. Grisés par leur ardeur, nos soldats se laissent même entraîner au delà des objectifs indiqués. Une centaine de chasseurs perdent contact avec la ligne française, et sont bientôt cernés. Sommés de se rendre, ils répondent par un refus héroïque et succombent sous les coups redoublés des assaillants.

Le 11, la violence de nos obus détruit de fond en comble les tranchées de la Dent-de-Crouy, à




COMBAT DE CROUY

l'est de la cote 132. Malgré la pluie qui ne cesse de tomber, malgré la boue où ils enfoncent, nos fantassins, zouaves et chasseurs accourent avec une fougue irrésistible, maîtrisent les mitrailleuses, et enlèvent des prisonniers. L'ennemi bombarde en vain ses propres tranchées, pleines de cadavres feldgrau. Nous les organisons rapidement pour y passer la nuit. Mais les Allemands, ressaisis et renforcés, résistent âprement à notre progression.

Au nord-est de Soissons, le village de Crouy constitue une position importante et violemment disputée. Bientôt ses maisons croulent sous la tempête de feu, ainsi que celles des villages environnants : Pommier, Bucy-le-Long, Missy-sur-Aisne. Cependant, grossie par les pluies torrentielles des derniers jours, l'Aisne, qui coule à l'arrière de nos positions, vient d'accuser tout d'un coup une montée de niveau des plus inquiétantes.

Subitement, dans la nuit du 11, son cours déborde. La situation de nos troupes sur la rive droite va devenir d'autant plus aventurée que la force du courant menace d'emporter les ponts de bateaux.

Dans la matinée du 12, la situation s'aggrave. Les Allemands déclenchent une contre-attaque générale. Au petit jour, ils donnent l'assaut à l'éperon 132 dont nous tenions la croupe, s'en emparent, descendent vers Crouy qu'ils enlèvent, et dirigent de là un feu infernal sur nos positions. Puis leur infanterie continue à progresser, et vers midi, elle réussit à enlever trois lignes de nos retranchements.

Dans la soirée, notre contre-attaque rejette l'adversaire sur la route de Soissons à Laon. Mais de puissants renforts accourent du côté de l'ennemi. Nous sommes bousculés, et l'avalanche gris-vert dévale jusqu'à nos positions d'artillerie de campagne.

Déjà, des batteries lourdes, nombreuses et bien dissimulées, avaient mis la plupart de nos pièces hors de combat. Les servants n'en opposèrent pas moins une magnifique résistance. Un sous-lieutenant, dont tous les hommes avaient été tués ou blessés, continua, avec son maréchal des logis, de servir ses deux canons de 75, tirant à zéro sur l'infanterie qui les encerclait. Les munitions épuisées, cet officier encloua les canons, et chargeant à la tête de quelques fantassins, il réussit à rallier nos lignes. La situation n'était pas désespérée si des renforts pouvaient surgir.

Mais la crue de l'Aisne vient d'emporter les ponts de Villeneuve et de Soissons.

Nous n'avons plus, pour organiser la retraite, que le pont des Anglais, à Soissons, le pont de Venizel et une passerelle qui se trouve à 1.500 mètres en aval. Notre retraite devra s'opérer par échelons, tandis qu'une contre-attaque contiendra l'ennemi et le trompera sur nos véritables intentions.

Cette contre-attaque est confiée au général Nivelle. Celui-ci se porte au-devant de l'ennemi avec un effectif d'environ deux divisions. Tandis que les débris de l'infanterie et de l'artillerie qui défendaient le plateau de Crouy rétrogradent lentement et gagnent la rive gauche de l'Aisne, des troupes fraîches gravissent les pentes entre Crouy et Bucy-le-Long et occupent le bois de Crouy, situé à flanc de coteau. A la faveur de la nuit ces troupes se déploient dans la plaine ; et, le 13, vers 3 heures du matin, elles atteignent les positions défensives, d'ailleurs assez précaires, sur lesquelles elles ont reçu l'ordre de se maintenir pendant quelques heures.

Il fallait agir avec d'autant plus de circonspection et de prudence que les tranchées allemandes se trouvaient à moins de six cents mètres des nôtres. Une compagnie du 2e régiment mixte de zouaves et de tirailleurs, qui cherchait des renseignements, se heurta, dans la nuit, à ces positions. Sans hésiter elle attaqua, et trouva, dans une éventualité si périlleuse, l'occasion d'un succès. Mais la lutte s'étendit. Des forces ennemies commençaient à nous déborder de partout. Un seul parti nous restait : le repli le plus lent possible vers l'Aisne, en tenant tête à l'ennemi.

A six heures du matin, une assez faible partie de nos troupes avait pu repasser la rivière. Nos soldats, cependant, ne se laissaient pas abattre. Dans cette phase suprême du combat, la 55e division perdit beaucoup de monde. Un de ses régiments, le 289e d'infanterie, fut à peu près anéanti.



Par G. Barrière.

LE POILU DE 1914

*(Retour de Carency)*

Le 246e, le 276e, le régiment marocain et le 124e territorial souffrirent cruellement du feu des canons ennemis.

Mais nous étions du moins parvenus à empêchez les Allemands, de s'accrocher à nos arrières, et nous eûmes le temps de faire sauter le pont de Soissons, qui aurait pu leur permettre de nous poursuivre sur la rive gauche. Sous l'effort persistant de l'Aisne, le dernier de nos ponts de bateaux menaçait de se disloquer. Il ne nous restait que le pont de pierre de Venizel pour assurer nos communications.

Encore fallait-il à tout prix empêcher l'adversaire de le franchir. Dans ce but, nous nous renforçons en hâte sur la rive gauche, dans les villages de Billy et de Venizel. Rues et ruelles, cours et jardins se couvrent de retranchements de fortune édifiés à l'aide de herses, d'échelles et de charrues.

Il faut aux travailleurs autant de bravoure résignée que d'activité et d'efforts, car le bombardement ennemi fait rage autour d'eux.

Le cimetière de Billy, refuge des fantassins du 298e régiment d'infanterie, se trouve ainsi accablé par une pluie d'obus qui fait voler en éclats les croix des tombes et les murs des caveaux.

Nous occupons solidement la ferme de la Demoiselle, d'où le pont de Venizel peut être pris d'enfilade par nos feux.

Cependant, sur la rive droite, le combat tirait à sa fin. Nos arrière-gardes ne tenaient plus les crêtes et luttaient à mi-pente contre l'ennemi solidement installé à Bucy-le-Long, au Moncel et à Sainte-Marguerite. Les canons allemands étaient déchaînés contre nous et nous interdisaient le passage du pont de Venizel.

Par malheur, notre dernier pont de bateaux venait d'être emporté par la crue !

Sous la pluie froide et serrée, les derniers défenseurs du plateau de Crouy cherchaient vainement à traverser l'Aisne. Les obus fauchaient des sections entières, impitoyablement. A Venizel, les infiltrations de la rivière minaient les murs de terre, et nos retranchements s'éboulaient. Nos soldats déployaient partout des efforts surhumains.

En face d'eux brûlaient Bucy-le-Long, Le Moncel et Crouy. L'ennemi cherchait à gagner de vitesse les dernières troupes françaises qui tentaient de refluer vers la rive gauche de l'Aisne. Quand la nuit vint, ses canons lourds ne cessèrent pas de couvrir les berges de projectiles, ainsi que les abords immédiats du pont de Venizel. Un peu avant l'aube du 14 janvier, l'infanterie allemande descend du plateau, se rapproche de la rive droite, et, formée en colonnes de bataillon, s'apprête à tenter le passage de la rivière.

Vainement, ces colonnes tentent d'aborder le pont de Venizel. Nos batteries de la rive gauche font d'énormes trouées dans les masses feldgrau, qui, après une demi-heure d'efforts inutiles, évacuent les pentes et se retranchent prudemment derrière les crêtes. Cette poussée allemande réussit à progresser seulement vers Soissons où elle s'empare du faubourg de Saint-Paul. Sur le plateau de Crouy, nous ne laissons pas l'adversaire s'installer à sa guise; nos canons ne cessent de bouleverser ses positions.

Le gros de nos forces, qui n'avait pas réussi à franchir l'Aisne, s'établit dans la boucle que forme la rivière au nord-est de Soissons. De là, nous pouvions assurer la protection de la ville.

Notre recul avait atteint dix-huit cents mètres, sur une largeur de quatre kilomètres et demi.

Les Allemands célébrèrent leur faible avance à l'égal d'une magnifique victoire. Guillaume II, qui avait assisté à la bataille, compara les combats de Crouy aux combats de Saint-Privat !

Mais tant d'éloquence fut superflue. Crouy ne livra à l'ennemi ni Paris, ni même Soissons.

Louis Sonolet

XVIII

# LES OPÉRATIONS DE JANVIER A MAI 1915
## L'Offensive de la 4e Armée en Champagne



Le général de Langle se résolut à porter tout son effort sur le front d'environ huit kilomètres, tenu par les 1er et 17e Corps, entre le fortin de Beauséjour et le bois à l'ouest de Perthes. Cette action, qui visait à la rupture totale des lignes allemandes, devait être appuyée, à gauche, par une opération de la 60e division sur le bois Sabot, tandis qu'aux deux ailes, le 12e Corps à gauche et le Corps colonial à droite, maintenant l'inviolabilité du front, tiendraient l'ennemi sous la menace constante d'une attaque pour éviter le glissement des réserves sur la zone principale du combat.

Malheureusement le dégel qui, à plusieurs reprises, succède à une température très basse, détériore tranchées et boyaux, et rend la plupart des routes impraticables. D'autre part, les Allemands se montrent vigilants et même agressifs sur le front de la 4e Armée. C'est ainsi que le 3 février, vers 11 heures du matin, à la suite de l'explosion d'une série de mines au nord de Massiges, une attaque violente sur nos tranchées du Médius, de l'Annulaire et de la cote 191 réussit à enlever notre première ligne. Le 4e et le 8e colonial contre-attaquent, mais ne peuvent reprendre l'Annulaire. Nous perdons 2.000 hommes dans ces combats.

Le général de Langle avait fixé le début de l'offensive au 12 février, mais une violente tempête de neige fait contremander l'attaque. Ce contre-ordre ne touche pas un bataillon du 271e régiment d'infanterie, qui devait attaquer sur le bois Sabot. Ce bataillon enlève par surprise les deux premières tranchées allemandes; mais, violemment contre-attaqué dans la journée, il est rejeté dans ses tranchées de départ.

L'attaque générale est fixée au 16 février, à 10 heures. A la 1re division, le 43e régiment d'infanterie enlève la partie sud du « Fortin », tandis qu'un bataillon du 84e pénètre sur un front d'environ 400 mètres dans les tranchées à l'est de la lisière nord du bois de la Truie. A la 2e division, un bataillon du 110e régiment d'infanterie prend pied dans les « Tranchées Blanches », mais le 33e régiment échoue devant les « Tranchées Grises ». L'ennemi réagit et nous enlève le « Fortin ».

Au 17e Corps, le 11e régiment d'infanterie et un bataillon du 207e (33e D. I.) sont rejetés dans les tranchées de départ. Un bataillon du 20e régiment d'infanterie et deux compagnies du 7e réussissent à prendre pied dans le bois Rectangulaire, et à se maintenir à la lisière sud. A la 34e division, après l'explosion d'une mine, le 88e régiment d'infanterie, renforcé par un bataillon du 159e, s'empare de tous les objectifs assignés à la division et s'y maintient. A la 60e division, l'attaque du bois Sabot échoue devant le barrage ennemi.

Dans la journée des 17, 18 et 19 février, les attaques des 1er et 17e Corps se répètent sur les mêmes objectifs : nous élargissons quelque peu nos gains. Les Allemands réagissent avec violence et reçoivent des renforts.

En conséquence, le Généralissime achemine sur la zone de la 4e Armée la 7e division du 4e Corps d'Armée (5e Armée), le 2e Corps et le 1er Corps de cavalerie. Il met encore à la disposition du général de Langle l'artillerie et les groupes cyclistes du 1er Corps de cavalerie et la 8e division du 4e Corps. Le 16e Corps, renforcé par la 48e division, est porté dans la région d'Épernay-Châlons, afin de pouvoir intervenir en cas de besoin. En outre, une partie de l'artillerie lourde de la 3e Armée devra prendre d'écharpe les batteries allemandes de la gauche du secteur opposé à la 4e Armée. A partir du 23 févier, la bataille reprend avec une intensité extrême.

Au 1er Corps, nous continuons les attaques sur le « Fortin » et sur le bois Jaune-Brûlé ; la progression est lente, surtout vers le « Fortin » où le 22e Colonial est très éprouvé.

Dans le secteur du 17e Corps, la 7e division,

malgré la bravoure des 101ᵉ, 102ᵉ, 103ᵉ et 104ᵉ régiments d'infanterie, ne peut parvenir à s'emparer des positions ennemies.

Le général de Langle réorganise alors le commandement de la ligne de bataille :

1° Le secteur entre Beauséjour et Mesnil-les-Hurlus, tenu par les 1ᵉʳ et 2ᵉ Corps, sera commandé par le général Gérard, chef du 2ᵉ Corps ;

2° Le secteur entre Mesnil-les-Hurlus et le bois Sabot, tenu par les 4ᵉ et 17ᵉ Corps, appartiendra au général J.-B. Dumas, commandant le 17ᵉ Corps ;

3° A l'ouest du secteur du général Dumas, les 12ᵉ et 16ᵉ Corps, avec les 60ᵉ et 48ᵉ divisions, recevront les ordres du général Grossetti, chef du 16ᵉ Corps.

Le 25 février, la 60ᵉ division tente vainement une attaque de nuit sur le bois Sabot, avec deux bataillons du 248ᵉ régiment d'infanterie.

Par contre, dans le secteur du général Gérard, nous faisons de sensibles progrès, tant au « Fortin » que vers la cote 196. La position est enlevée le 1ᵉʳ mars par le 120ᵉ régiment d'infanterie. Dans le secteur du général Dumas, nos attaques ne progressent pas, car elles sont brisées par les mitrailleuses allemandes et des barrages d'artillerie lourde.

L'infanterie ennemie dispose d'abris à l'épreuve de nos obus.

Sur le front du secteur Gérard, les Allemands lancent de puissantes contre-attaques ; mais bien qu'ils fassent donner à fond une division de la Garde prussienne, ils ne peuvent nous enlever nos gains. Sur le front de la 1ʳᵉ division, nous tenons toute la première ligne ennemie, depuis le bois des Trois-Coupures jusqu'au « Fortin ». Le 3 mars, un bataillon de notre 43ᵉ régiment d'infanterie tente l'assaut de la butte du Mesnil ; il est malheureusement rejeté dans ses lignes de départ. Le 4 mars, l'action énergique des 51ᵉ, 120ᵉ et 128ᵉ régiments d'infanterie et du 9ᵉ bataillon de chasseurs nous permet d'élargir nos positions de la cote 196 et d'aborder le fameux ravin des Cuisines.

Afin d'exploiter ce succès, le Commandant de la 4ᵉ Armée dirige la 61ᵉ brigade du 16ᵉ Corps (81ᵉ et 96ᵉ régiments d'infanterie), sur le secteur du général Gérard. Une première attaque du 81ᵉ échoue ; une seconde fois lancés en avant, deux bataillons de ce régiment réussissent à s'emparer de 250 mètres de tranchées allemandes dans la région du bois Oblique, et s'y maintiennent.

Dans le secteur du général J.-B. Dumas, nos progrès demeurent faibles, malgré l'héroïsme des troupes.

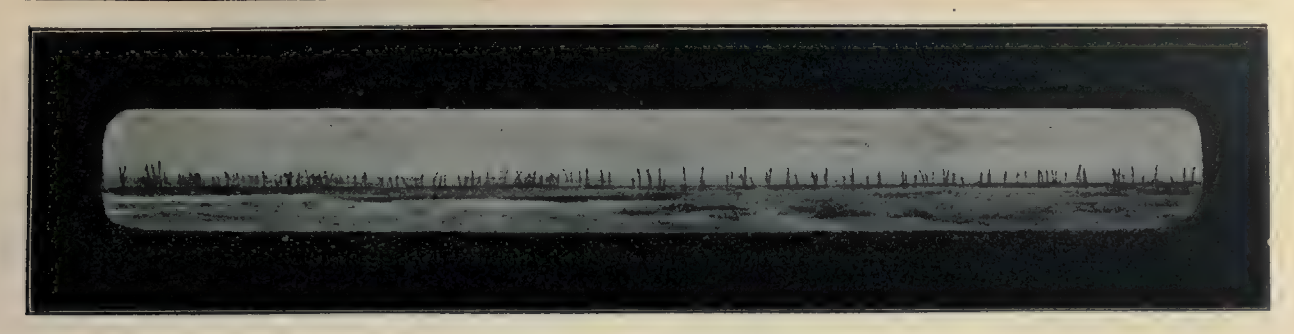
Une opération est montée, comportant une attaque menée par une brigade du 16ᵉ Corps sur les deux flancs ouest et sud du saillant sud du bois Sabot, et appuyée à gauche par le 17ᵉ Corps, agissant à l'ouest de Perthes sur la Cabane et le Trou-Bricot, ainsi que par des éléments de la 60ᵉ division sur le moulin de Souain. L'opération sera dirigée par le général Grossetti qui dispose, pour l'appuyer, de quatre groupes de 75 de l'artillerie du 16ᵉ Corps, de l'artillerie divisionnaire de la 60ᵉ division, de l'artillerie lourde de son secteur et éventuellement d'une partie de l'artillerie du 12ᵉ Corps.

Le 7 mars, le général Grossetti lance le 336ᵉ et le 201ᵉ régiments d'infanterie (60ᵉ division) sur les positions ennemies situées entre le moulin de Souain et la route de Somme-Py, après avoir fait exploser plusieurs fourneaux de mine ; nous progressons d'abord au delà des entonnoirs, mais la réaction allemande nous oblige à reculer dès le surlendemain.

A la 64ᵉ brigade, deux bataillons du 15ᵉ régiment d'infanterie enlèvent une partie du bois Sabot, mais ne peuvent atteindre la lisière nord, dominée par une crête, et sont contraints de se



BOIS SABOT



A TRAVERS LE VISEUR D'UNE MITRAILLEUSE

replier. Cette crête sera enlevée, le 10 mars, par des éléments du 143e et du 15e régiments d'infanterie.

Dès le 7 mars, le général de Langle avait demandé l'autorisation de faire intervenir, en vue d'une attaque qu'il estimait décisive, le 16e Corps renforcé de la 48e division, entre la cote 116 et la cote 198.

Le Généralissime approuvant ce projet, l'offensive du 16e Corps commence le 12 mars. Les 31e et 48e divisions attaquent sur le front compris entre la cote 199 et le chemin Mesnil-Tahure. La 32e division reste en réserve. Aux deux ailes, l'action du 16e Corps est appuyée par les 1er et 4e Corps.

A la 31e division, les deux bataillons du 142e régiment d'infanterie, lancés à l'attaque à 10 h. 30, sont arrêtés par le barrage d'artillerie et les mitrailleuses. Nous n'avons enlevé, en fin de journée, qu'un élément de tranchée au nord de la cote 196. A la 48e division, deux compagnies du 174e régiment d'infanterie ont pris une tranchée à l'est du bois Jaune-Brûlé. A 18 heures, nos efforts nouveaux restent infructueux, mais toutes les contre-attaques allemandes échouent.

Le lendemain 13 mars, nous repartons avec plus de vigueur. A la 31e division, le 122e régiment d'infanterie attaque sur l'axe Beauséjour-cote 199; à sa gauche, le 142e attaque à l'est de la cote 196. Le 122e ne peut atteindre aucun objectif. Au 142e régiment d'infanterie, nos gains sont à peu près nuls.

La 48e division a lancé le régiment de tirailleurs marocains, les 174e et 170e régiments d'infanterie. Ces unités n'avancent pas. A la nuit, cependant, le 170e s'empare d'une partie des tranchées allemandes du bois Jaune-Brûlé. Le 91e régiment d'infanterie perd, dans la nuit du 12 au 13, 150 à 200 mètres de tranchées. La lutte est extrêmement âpre ; au matin du 13, le 91e régiment d'infanterie reconquiert tout le terrain perdu et enlève de nombreux prisonniers. Le 14 mars, les 122e et 142e régiments d'infanterie attaquent à l'est de la cote 196. Le 122e parvient, après une action assez pénible, à une vingtaine de mètres de la cote 196, où il se retranche ; le 142e, pris de flanc par les mitrailleuses du ravin des Cuisines et soumis au feu de l'artillerie ennemie de la butte du Mesnil, ne peut progresser. A la 48e division, le régiment marocain et le 170e régiment d'infanterie réalisent quelques progrès. La journée du 15 est marquée par un puissant retour offensif des Allemands. Malgré la vigueur des contre-attaques sans cesse renforcées, nous conservons nos lignes, et même, à 11 h. 45, le 170e régiment d'infanterie enlève une tranchée allemande à la lisière est du bois Jaune-Brûlé, et s'y maintient.

Le lendemain 16, profitant de l'ascendant moral acquis sur l'ennemi, nos troupes repartent avec une nouvelle ardeur. A la 48e division, tirailleurs marocains et tirailleurs algériens du 9e régiment, bien que repoussés une première fois, enlèvent, dans un élan superbe, les positions de la cote 196. A 17 h. 30, la crête géographique est atteinte et nous nous y maintenons. A gauche, les 170e et 174e régiments d'infanterie échouent d'abord, puis s'emparent des positions ennemies qui leur permettent de s'aligner sur nos éléments de droite. Nous tenons donc la crête géographique à l'est de la cote 196 et la lisière nord du bois Jaune-Brûlé.

Le lendemain les Allemands réagissent avec impétuosité; mais toutes leurs attaques se brisent sous nos feux et leurs pertes sont lourdes.

Néanmoins, le général Grossetti estime que l'ennemi n'est pas épuisé et qu'il nous faut employer des troupes fraîches si nous voulons continuer la lutte; d'ailleurs la décision ne saurait être pro-



LES LIGNES EN ARGONNE

chaine. Le Commandant en chef partage absolument cette manière de voir et, le 17 mars, il ordonne au général de Langle de suspendre l'offensive.

La 4e Armée prend aussitôt ses dispositions pour consolider les résultats acquis et pour envoyer à l'arrière les forces qui seront nécessaires au Commandement pour quelque théâtre nouveau d'opérations.



## LES OFFENSIVES SECONDAIRES

*Les 1re et 3e Armées sur la Meuse et en Argonne. — Les Éparges-Vauquois.* — Aux termes de l'instruction du 21 janvier, la 1re Armée devait continuer ses offensives sur les deux flancs de la hernie de Saint-Mihiel, en vue de la préparation d'une action ultérieure en Woëvre, quand les circonstances le permettraient ; la 3e Armée devait reprendre des actions offensives sur son front pour coopérer à l'attaque de la 4e Armée.

*Ire Armée.* — Durant la première quinzaine de février, le front est relativement calme. De violents combats ne se livrent qu'au bois Brûlé. Le 15 février, une puissante attaque ennemie se déclenche sur la fameuse redoute du bois Brûlé, après explosion de deux fourneaux de mine. Les troupes de la glorieuse 73e division contiennent l'adversaire dans le bois Le Prêtre, et les mortiers allemands de 420 commencent, les 15 et 17 février, à bombarder le fort de Douaumont.

Le 17 février, au moment précis où la 4e Armée attaquait sur une grande partie de son front, le général Dubail lançait la 24e brigade du 6e Corps d'Armée à l'attaque de la forte position des Éparges.

Des renseignements précieux sur la position avaient été fournis l'avant-veille par un prisonnier ; nous les avions mis à profit pour établir la préparation d'artillerie.

L'attaque devait être menée par un bataillon du 106e régiment d'infanterie, soutenu par un autre bataillon du même régiment, et par le 132e à gauche, qui devait profiter de l'affolement escompté chez l'ennemi pour occuper les tranchées, dès leur évacuation. A 14 heures, nous fîmes exploser quatre fourneaux de mine. Le tir d'artillerie se déclencha au même instant. A 15 heures, le bataillon du 106e régiment d'infanterie, accompagné d'escouades du génie, occupait les entonnoirs et poursuivait son avance, tandis que le 132e s'emparait d'une partie de la position ennemie qu'il organisait aussitôt. Le lendemain, à deux reprises, l'ennemi réagissait violemment ; sa première contre-attaque échoua. Mais, à la suite d'un bombardement intense et très précis de 210 et de 150, il contraignit nos troupes à évacuer les entonnoirs. Notre contre-attaque reprenait, à 19 heures, tout le terrain perdu. Mais l'ennemi qui ne semblait pas se soucier de ses pertes, lançait contre-attaques sur contre-attaques. Il essuyait chaque fois un échec.

Le 20 février, le général commandant le 6e Corps décide de compléter son succès ; à 6 h. 45, un bataillon du 106e régiment d'infanterie, à droite, un bataillon du 67e au centre et un bataillon du 132e à gauche, dans un superbe élan, enlèvent les



LA CUISINE ROULANTE

retranchements ennemis ; au centre, le 67e parvient même sur les pentes qui descendent vers Combres. Mais les Allemands repoussent bientôt le 106e et le 67e régiments d'infanterie ; seul le bataillon du 132e se maintient pendant quelques heures dans un bois qu'il a pu conquérir. Nous songeons alors à organiser nos positions et à y installer des défenses accessoires, malgré le tir incessant de l'artillerie lourde.

Dans le courant de mars, au moment où l'action du 16e Corps, en Champagne, permet d'espérer des résultats importants, le général Dubail fait exécuter trois attaques :

1° Sur les Éparges, par le 6e Corps ;

2° Sur Marcheville, par la division de marche de Morlaincourt ;

3° Sur Consenvoye, par la 72e division.

Aux Éparges, l'attaque est encore confiée à la 12e division. Celle-ci doit enlever deux bastions à l'est et à l'ouest, réunis par une courtine : dans la courtine et dans le bastion est, deux lignes de feu sont superposées, trois lignes de feu dans le bastion ouest. Ces lignes sont munies d'abris souterrains à l'épreuve. C'est une position formidable. En avant, nous occupons à l'ouest une partie du mamelon conquise lors des dernières attaques ; à l'est, une parallèle à 50 mètres des positions ennemies. L'attaque est menée par deux bataillons du 132e régiment d'infanterie sur la courtine et le bastion ouest, et par un bataillon du même régiment sur le bastion est ; deux bataillons du 54e et un bataillon du 302e sont en réserve. La préparation d'artillerie a lieu le 18 mars et dure une heure environ ; l'attaque d'infanterie se dé-



L'HEURE DE LA SOUPE



ÉCLATEMENT D'UNE "MARMITE"

clenche à 16 h. 10. La première ligne est occupée par nous, sauf à droite : mais la seconde ligne, trop proche de la première pour être tenue sous le feu de nos canons, se garnit de défenseurs dont le tir arrête notre progression. Nous sommes contraints d'engager le bataillon du 302e régiment d'infanterie, sans pouvoir augmenter nos gains.

Le 19, après avoir brisé deux contre-attaques ennemies, nous reprenons à 16 heures l'assaut de la deuxième ligne. Un violent barrage d'artillerie lourde nous arrête et nous inflige des pertes sérieuses. Le jour suivant, nous faisons quelques légers progrès et nous maîtrisons toutes les réactions allemandes. Alors, la situation reste stationnaire aux Éparges jusqu'au 27 mars. Le 6e Corps avait perdu, dans ces cinq jours de combats, 7 officiers et 630 hommes.

La division de Morlaincourt s'élançait, pendant ce temps, sur Marcheville, et la 72e division sur Consenvoye.

La division de Morlaincourt devait attaquer la grande tranchée située entre Marcheville et Maizeray, afin de progresser ultérieurement vers Marcheville. L'attaque était préparée par un tir d'artillerie d'une demi-heure et par l'explosion de mines. Mais notre infanterie, ayant reçu quelques coups de 75 trop courts, fut arrêtée dans son élan et reflua vers les tranchées de départ, après avoir pu, néanmoins, pénétrer dans les tranchées allemandes.

A la 72e division, l'opération avait pour but de reprendre cinq éléments de tranchées sur la lisière sud-ouest du bois de Consenvoye. Menée par un bataillon du 165e régiment d'infanterie, l'attaque

enleva trois de ces éléments, mais elle fut arrêtée à l'est par des réseaux intacts. Le lendemain, nous ne fûmes pas plus heureux.

Le 27 mars, le 6e Corps devait attaquer à nouveau aux Éparges, tandis que la division de Morlaincourt tenterait une diversion sur les tranchées au nord de Marcheville. Au 6e Corps, l'attaque est menée par un bataillon du 54e régiment d'infanterie et le 25e bataillon de chasseurs. Nous parvenons à enlever à l'ennemi environ 300 mètres de tranchées et nous maintenons nos gains, malgré plusieurs contre-attaques.

La division de marche de Morlaincourt réussit à enlever 250 mètres de tranchées. Il faut trois contre-attaques allemandes, particulièrement puissantes, pour l'obliger à abandonner le terrain conquis.



*3e Armée.* — En Argonne, comme nous l'avons vu précédemment, l'ennemi n'avait cessé de se montrer particulièrement agressif. Dans cette région, il opposait aux troupes de la 3e Armée des unités d'élite, telles que son XVIe Corps, et une forte proportion de pionniers et de sapeurs très bien dotés en matériel, rompus aux procédés de la guerre de siège et animés d'un esprit offensif extraordinaire. Si nous avions perdu relativement peu de terrain dans ces attaques presque quotidiennes, en revanche nous avions subi de très lourdes pertes.

Le 29 janvier, sur le front de la 40e division du 32e Corps, une puissante attaque allemande menée contre le 155e régiment d'infanterie par la 27e division wurtembergeoise, avait rompu notre première ligne sur une largeur de 500 mètres, entre la lisière ouest de l'Argonne et la route de Bagatelle. Nous n'arrivons pas à reconquérir le terrain perdu.

Le général Sarrail estime que seule l'offensive reprise à bref délai par son Armée peut redonner aux troupes l'ascendant moral que les échecs précédents lui ont enlevé. Il propose une double action offensive dans les zones libres qui encadrent l'Argonne à l'est et à l'ouest. L'attaque à l'est est seule approuvée par le Généralissime, en raison de la faiblesse des réserves dont il peut disposer; et le général Sarrail reçoit l'ordre de préparer immédiatement une action sur le front Vauquois-Boureuilles-cote 163, en direction de Varennes.

Pendant notre préparation, l'ennemi manifeste son activité en nous attaquant violemment les 10 et 16 février. Le 10 février, une brigade allemande rejette en désordre un bataillon du 94e régiment d'infanterie et un bataillon du 328e vers Marie-Thérèse et Fontaine-Madame.

Nous devons lancer un bataillon du 162e et deux bataillons du 94e pour reconquérir la majeure partie de nos positions. Le 16 février, après un intense bombardement, la 2e brigade coloniale dans la région de Bolante, le 4e régiment d'infanterie aux Meurissons et le 82e à la cote 263, sont attaqués par trois régiments et deux bataillons de chasseurs; nous réussissons à enrayer l'avance ennemie, puis à refouler l'adversaire dans ses tranchées de départ.

L'attaque de la 3e Armée, à l'est de l'Argonne, est lancée le 17 février sur Vauquois, vingt-quatre heures après le début de l'offensive de la 4e Armée et, par suite, en liaison intime avec elle.

Le 5e Corps agit sur le front cote 263-Boureuilles-Vauquois; à sa droite, le 15e Corps marche en direction de Malancourt.

L'action du 5e Corps comprenait trois attaques:

1° Une attaque sur Vauquois par des bataillons appartenant aux 31e et 76e régiments d'infanterie;

2° Une attaque sur Boureuilles par des bataillons appartenant aux 31e et 89e régiments d'infanterie, et par le 44e Colonial;

3° Une attaque sur la cote 263 par des bataillons appartenant aux 131e, 113e, 281e et 313e régiments d'infanterie.

Sur Vauquois, après l'explosion des fourneaux de mine, le 31e régiment d'infanterie réussit à pénétrer dans le village, mais il est refoulé par une contre-attaque; le 76e est arrêté dès sa sortie des tranchées par le feu des mitrailleuses ennemies. A Boureuilles, les 89e régiment d'infanterie et 44e colonial, qui tout d'abord ont progressé, sont arrêtés sur les réseaux par la mousqueterie et par les mitrailleuses, et regagnent les tranchées de départ. Sur la cote 263, une première attaque, lancée à 11 h. 15, échoue; une nouvelle attaque, tentée à 14 h. 50, n'est pas plus heureuse; enfin, à 17 h. 30, après quatre nouvelles tentatives, nous reprenons un élément de tranchée perdu la veille.

Le 15e Corps a été un peu plus heureux et gagne du terrain au bois de Forges et sur la route d'Avocourt.

Le 5e Corps, malgré son échec, prépare de

nouvelles attaques en concentrant tous ses efforts sur Vauquois.

Le 28 février, les 46e et 89e régiments d'infanterie s'élancent. Notre préparation d'artillerie fut sérieuse ; les fantassins de la 10e division pénètrent dans le village, qui n'est plus qu'un amas de ruines. Mais, pris d'enfilade par les batteries du bois de Cheppy, contre-attaqués par les Allemands, ils doivent bientôt abandonner Vauquois. Après une nouvelle et violente préparation d'artillerie, les mêmes régiments repartent à l'assaut, réoccupent Vauquois et s'y maintiennent. A nouveau, de très puissantes contre-attaques nous ramènent aux tranchées de départ; quatre fois l'héroïque 46e se lance à l'attaque, quatre fois il doit abandonner Vauquois. Le lendemain 1er mars, malgré une tempête de neige, l'action est reprise par le 31e et le 76e régiments d'infanterie. Le 31e entre dans le village et s'arrête devant l'église et le cimetière. Nous ne pouvons progresser au-delà, malgré de nouvelles attaques tentées pendant la nuit par un bataillon du 46e régiment d'infanterie. Finalement, les Allemands conservent la lisière nord-est et les parties nord et ouest de ce village devenu célèbre par l'héroïsme de nos soldats. Jusqu'aux premiers jours d'avril, la lutte continuera pied à pied sur ce coin de terre française, âprement disputé à l'envahisseur.



En résumé, les opérations de l'hiver 1914-1915 ont donné des résultats sérieux. Si le front ennemi n'a pas été crevé, nous avons enlevé d'importantes positions, surtout en Champagne et nous avons infligé aux Allemands des pertes sévères.

Notre activité a obligé l'ennemi à restreindre les prélèvements de forces à destination du front oriental, et nous avons facilité la prise de Przemysl où les Russes entraient le 23 mars.

En outre, ces attaques ont contribué à déterminer la méthode à suivre dans les offensives futures, en nous montrant la nécessité d'augmenter nos moyens matériels, si nous voulions obtenir des succès plus décisifs.

## LES OPÉRATIONS D'AVRIL EN WOEVRE

Lorsque les opérations sur le front de Champagne eurent nettement montré que, dans cette région, nous ne pouvions obtenir de succès importants, le Haut Commandement français songea à utiliser ses disponibilités pour une action offensive en Woëvre. Le général Dubail, qui commandait le groupement provisoire de l'est, fut chargé de préparer cette opération; en plus des effectifs de ses Armées, le Général en chef mettait à sa disposition les 1er, 2e et 12e Corps et le 1er Corps de cavalerie à partir du 1er avril, puis le 17e Corps à partir du 8 avril. L'artillerie lourde comprenait plus de 360 pièces des calibres compris entre les 95 et les 220 ; l'artillerie de campagne comptait plus de 900 pièces de 75 et 100 pièces de 90. Enfin, des canons de 58 en assez grand nombre étaient mis à la disposition des troupes qui, malheureusement, savaient à peine s'en servir.

L'opération devait revêtir la forme d'une attaque brusquée, menée rapidement et sans arrêt; si après quelques jours de bataille les résultats étaient insignifiants, on consoliderait le terrain conquis.

La 1re Armée, renforcée du 12e Corps, devait attaquer en direction de Thiaucourt, le 6e Corps à sa gauche attaquant le long des côtes de Meuse. L'attaque principale du 12e Corps était flanquée : à gauche par une attaque du 31e Corps sur le bois de Mortmare; à droite, par une attaque du 8e Corps sur Fey-en-Haye. Mais l'attaque principale était



LES TRANCHÉES DE VAUQUOIS

confiée à un détachement d'Armée provisoirement créé, et confié au général Gérard, qui comprenait le 1er et le 2e Corps et la division de Morlaincourt. Le général Gérard avait pour mission de crever les défenses allemandes sur la ligne de Verdun-Mars-la-Tour et d'essayer ensuite d'envelopper l'ennemi vers le sud-est. La garnison de Verdun, en attaquant vers Étain, devait couvrir le flanc gauche de cette attaque. Les troupes furent transportées par convois automobiles et par chemin de fer dans le plus grand secret.

Les opérations préliminaires (30 et 31 mars) sont éxécutées par les forces déjà en secteur. La 73e division doit enlever le Quart-en-Réserve, portion sud-ouest du bois Le Prêtre. La brigade active de Toul, chargée de l'exécution, conquiert, le 30 mars, une portion des lignes ennemies et tient tête à toutes les contre-attaques. L'action continue le 31 avec succès, et nous emportons toute la première ligne allemande.

Dans la nuit du 31 mars au 1er avril, un bataillon du 169e enlève le village de Fey-en-Haye sans pertes importantes. Au Quart-en-Réserve, l'ennemi contre-attaque toujours avec des bataillons frais, mais il échoue partout, subissant de très lourdes pertes et abandonnant de nombreux prisonniers. En même temps, le 12e Corps entre en ligne à la gauche de la 73e division, entre le ravin de l'Ache et le bois Le Prêtre; dans la soirée du 3 avril commence son offensive sur Regniéville et le terrain compris entre ce village et Fey-en-Haye. Les 63e et 78e régiments d'infanterie progressent normalement. L'attaque est continuée dans la journée du 4 sur Remenauville par les 29e et 300e régiments; mais nos troupes se heurtent à des treillages verticaux, à des réseaux non détruits, à des trous de loup; soumises à des feux violents elles ne peuvent atteindre leurs objectifs; elles s'accrochent au terrain et tentent d'investir Remenauville par le nord-est.

Le 5 avril, l'attaque générale est lancée. A la gauche du détachement Gérard, Gussainville est pris par un bataillon du 362e régiment d'infanterie; un bataillon du 351e et le 56e bataillon de chasseurs enlèvent les hauteurs à l'est de Gussainville; le 164e régiment d'infanterie conquiert, le 6 avril, les fermes du Haut-Bois et de L'Hôpital.

Le 6e Corps, couvrant la droite de l'attaque principale, avait attaqué sur les Éparges; les 106e et 132e régiments d'infanterie font quelques progrès dans la journée du 5; des éléments du 67e et le 25e bataillon de chasseurs continuent l'attaque le 6 avril, sans résultats importants; des contre-attaques allemandes très puissantes nous arrachent bientôt les points conquis.

L'attaque du centre était menée par le général Guillaumat avec le 1er Corps et la 4e division du 2e Corps. Contrariée par le mauvais temps, qui succède le 5 avril à une période de beaux jours, l'attaque ne peut être déclenchée qu'à 14 h. 15; les troupes ont à franchir un glacis de 600 à 1.200 mètres. Elles partent dans un élan merveilleux.

A l'attaque de gauche, le 73e régiment d'infanterie est arrêté, à 300 mètres des réseaux de fils de fer, par les mitrailleuses de flanquement; pourtant, à 22 heures, il parvient jusqu'au réseau; au centre, les 127e et 43e régiments d'infanterie s'emparent d'une ligne de tranchées discontinues; mais, à cinquante mètres du bois de Pareid, ils sont arrêtés par des réseaux intacts; à droite, enfin, les 147e et 91e prennent pied en face de Pareid et au nord de la route de Metz, et s'installent sur le terrain conquis.

Ce demi-échec de l'offensive est dû au brouillard et à la pluie, qui ont gêné les réglages de l'artillerie; à la boue compacte et glissante qui alourdit les fantassins, empêche le déplacement et l'installation rapide des batteries et diminue l'efficacité du tir, les obus éclatant mal dans ce terrain détrempé.

Le lendemain, 6 avril, les attaques reprennent. Au groupement Guillaumat, les 33e et 73e régiments d'infanterie ne font que des progrès insignifiants, arrêtés par le mauvais temps; au centre, bien que le 84e régiment d'infanterie relève les bataillons les plus éprouvés des 43e et 127e, les réseaux non détruits arrêtent toute avance; enfin, malgré un violent bombardement de Maizeray, la 4e division ne peut enlever le village. En aucun point, nous n'avons réussi à pénétrer dans la position ennemie.

Dans la journée du 7 avril, l'offensive est poursuivie sans résultats. Aux Éparges, l'ennemi fait affluer les réserves et contre-attaque constamment: le 25e bataillon de chasseurs, les 67e, 106e et 132e régiments d'infanterie résistent avec un héroïsme splendide, supportent un bombardement effroyable et s'élancent à l'assaut, arrachant chaque fois un peu de terrain à l'ennemi. Mais le

général Dubail se rend compte, dans la soirée du 7 avril, que l'attaque brusquée est devenue impossible. Les Allemands ont constitué dans cette région une organisation défensive très puissante; tranchées bétonnées, organes de flanquement blindés, lignes de tranchées successives et réseaux épais. L'artillerie n'est pas en état de ruiner une pareille organisation.

En conséquence, le Commandant en chef prescrit de passer à une attaque méthodique, mais puissante, afin de gagner du terrain partout où cela sera possible et de maintenir dans la région attaquée les réserves de l'ennemi. En même temps, un régiment du 1er Corps, le 8e d'infanterie, était mis à la disposition du 6e Corps pour donner une nouvelle vigueur aux attaques de la position des Éparges, où nous faisions des progrès constants.

Le 9 avril, dans un élan splendide, un bataillon du 8e d'infanterie, aidé des chasseurs du 25e bataillon, arrache définitivement aux Allemands la crête des Éparges et s'y maintient malgré les contre-attaques, en faisant 175 prisonniers. Mais, en cinq jours, nous avions perdu là 78 officiers et 3.900 hommes. Le lendemain, au 1er Corps, les 13e, 27e et 134e régiments d'infanterie enlevaient à l'ennemi une ligne de tranchées dans le bois d'Ailly, et lui infligeaient des pertes sanglantes.

Le général Gérard se décide alors à tenter une offensive nouvelle, en rétrécissant le front attaqué. La journée du 11 avril est consacrée à la préparation de l'attaque du front Marcheville - Maizeray ; l'artillerie exécute des tirs de destruction sur les réseaux.

Puis, la 4e division lance trois attaques : à gauche, un bataillon du 120e régiment d'infanterie, appuyé par trois compagnies du 8e bataillon de chasseurs, sur la croupe 225 au nord-est de Maizeray ; au centre, un groupe franc de 90 hommes sur un blockhaus, à l'entrée de Maizeray ; à droite, le 9e bataillon de chasseurs sur le saillant sud-ouest de Maizeray.

A l'attaque de gauche, un peloton parvient à franchir la brêche et saute dans la tranchée allemande ; mais le reste du bataillon est cloué au pied des réseaux par des feux de mitrailleuses et de canons-revolvers ; au centre, le blockhaus paraissait détruit par l'artillerie, mais le groupe franc est arrêté par des feux de mitrailleuses.

L'attaque de droite, partie vingt minutes en retard par suite de la rupture des communications téléphoniques, est prise à partie dès sa sortie par les mitrailleuses et les canons-revolvers, et le 9e bataillon de chasseurs doit rétrograder dans ses tranchées de départ.

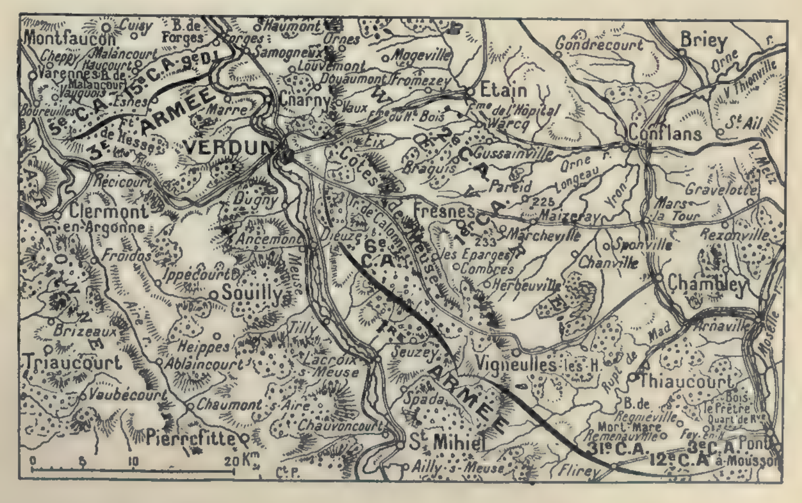
A la 3e division, l'attaque est menée par le 51e régiment d'infanterie qui marche, par bataillons accolés, sur Marcheville et les hauteurs qui bordent le Longeau au nord-ouest. La première vague d'assaut est prise sous un formidable tir de barrage ; atteints par des coups trop courts de 75, nos fantassins doivent se terrer. Leur progression est impossible.

La division de Morlaincourt attaque la croupe 233 avec un bataillon du 165e régiment d'infanterie et un bataillon du 364e. Le bataillon du 165e est arrêté par des mitrailleuses en action dans les vergers de Marcheville ; le bataillon de droite parvient jusqu'au réseau, sans pouvoir le franchir.

Des tentatives sont répétées toute la journée avec appui de l'artillerie ; elles n'obtiennent aucun résultat et accroissent nos pertes.

Le général Gérard n'arrête pas encore l'opération. Le général Chrétien, commandant de la 3e division, devra emporter les tranchées et les entonnoirs au nord de Marcheville.

Dans la nuit, les patrouilles vont reconnaître l'état des fils de fer et des parapets ennemis. La



OFFENSIVE DES 1re ET 2e ARMÉES EN WOËVRE ET ARGONNE

préparation d'artillerie a lieu dans des conditions satisfaisantes, et à 15 heures l'attaque est lancée. Les 51e et 87e régiments d'infanterie parviennent jusqu'aux réseaux ; un bataillon pénètre même dans les tranchées allemandes, mais il en est chassé par une très forte contre-attaque. Au nord de Maizeray, la 4e division, qui avait tenté une diversion, ne peut prendre pied dans les retranchements ennemis ; il en est de même à la division de marche de Morlaincourt. Nos pertes étaient lourdes. Nous étions partout arrêtés par des brèches insuffisantes, des feux de flanquement et le tir trop court de notre propre artillerie.

Aussi, le 13 avril, le général Gérard émettait-il l'avis d'adopter désormais une attitude d'offensive puissante, mais très méthodique et pied à pied. Le général Dubail d'abord, le Général commandant en chef ensuite, étaient d'un avis analogue, et, le 14 avril, l'offensive cessait.

Néanmoins, si les opérations de Woëvre n'ont pas donné les résultats escomptés, elles ont exercé une heureuse influence sur la situation générale, en inquiétant l'adversaire et en lui faisant subir des pertes graves. D'autre part, cette offensive a confirmé l'absolue nécessité de la préparation méthodique et puissante des attaques, et elle a mis en valeur la splendide bravoure de notre infanterie.



## LES ARMÉES DU NORD
## LA PREMIERE ATTAQUE ALLEMANDE A L'AIDE DES GAZ ASPHYXIANTS

Vers le 15 janvier, la situation des Armées du Nord était la suivante :

La 8e Armée, composée des 9e, 16e et 20e Corps, tenait le front entre Saint-Éloi, au sud d'Ypres, et le pont de Knocke. Elle était encadrée, à droite, par l'Armée anglaise, et à gauche par l'Armée belge. A gauche de l'Armée belge et appuyé au rivage de la mer du Nord, un groupement de forces françaises, appelé groupement de Nieuport, tenait ce point du front particulièrement délicat. A droite de l'Armée anglaise, la 10e Armée française occupait le front depuis La Bassée jusqu'au sud d'Arras.

A la date du 4 avril, la 8e Armée est transformée en détachement d'Armée de Belgique et le groupement de Nieuport lui est rattaché. Le chef de l'ancienne 8e Armée, le général d'Urbal, reçoit le commandement de la 10e Armée; le commandant de la 10e Armée, le Général de Maud'huy, est nommé au commandement du détachement d'Armée des Vosges, qui devient la 8e Armée; et le général Putz, qui avait primitivement le commandement du détachement d'Armée des Vosges, prend le commandement du détachement d'Armée de Belgique.

Pendant les mois de mars et d'avril, le calme règne sur cette partie du théâtre de la guerre. Toute notre activité, comme celle des Allemands, consiste à échanger une canonnade parfois assez nourrie; mais rien ne fait présager les événements terribles qui se dérouleront sur ce coin de terre des Flandres à la fin du mois d'avril.

Le 22 avril, quelques bombes avaient été échangées.

Vers 17 heures, les troupes occupant nos lignes, de Langemark au canal d'Ypres, virent s'élever au ras de terre, en avant des lignes allemandes, un épais nuage de vapeurs jaune verdâtre, plus dense vers Bixschoote, que le vent peu violent faisait rouler vers notre front et le front tenu, à droite, par la division canadienne. Ces fumées, formées par des vapeurs de chlore, atteignirent rapidement nos tranchées, provoquant chez nos soldats un aveuglement et une suffocation épouvantables, accompagnés de vomissements, et déterminant l'asphyxie.

A ce moment, l'ennemi déclenchait une fusillade très nourrie, et son artillerie lourde bombardait violemment notre seconde ligne, nos communications et nos batteries.

Le secteur était tenu en partie par des unités de la 87e division territoriale, qui se replient rapidement sur les ponts de Boesinghe. Le 1er bataillon d'infanterie légère d'Afrique et le 2e bataillon du 2e tirailleurs essaient de tenir tête aux Allemands qui, en formations massives, la bouche et les narines recouvertes d'un tampon d'étoffe, suivent à courte distance la nappe de gaz. Mais, suffoqués par les fumées asphyxiantes, en butte au tir de l'artillerie lourde ennemie, la plupart de ceux qui résistent sont tués ou faits prisonniers. Les autres se retirent vers Ypres, tandis que les Allemands progressent à leur gauche le long de la voie ferrée Langemark-Boesinghe.

Ce drame terrible n'avait duré que quinze minutes; la surprise avait été complète et en trois quarts d'heure les Allemands avaient atteint les ponts de Boesinghe. L'attaque était menée par un effectif d'au moins une division, et l'avance ennemie avait été si rapide que les commandants des batteries de la 45e division ne s'aperçurent de l'irruption de l'ennemi que quand celui-ci fut à très courte distance. Ils ouvrirent le feu aussitôt, tirèrent jusqu'au dernier projectile et le personnel ne quitta les positions que quand l'infanterie allemande les atteignait. Nous laissions entre les mains de l'ennemi 29 pièces de 90, 16 de 75 et 6 de 95, plus 4 canons de 120 long, que nous reprîmes quelques jours plus tard.

L'avance allemande continuait sur le plateau de Pilkem et vers le canal. Des éléments établissaient même une tête de pont à Het-Sas-Steenstraat. Mais aux ponts de Boesinghe, l'ennemi, arrêté par des zouaves et des éléments des 74e et 79e régiments territoriaux, ne peut déboucher sur la rive ouest. Le canal entre Het-Sas et le sud de Boesinghe est tenu solidement par les territoriaux des 73e et 79e régiments.

Tandis que nous reculions, la division canadienne battait en retraite précipitamment, cédant une profondeur de terrain d'environ trois kilomètres.

Alors l'ennemi s'arrête et commence à organiser le terrain.

Dès le lendemain, le général Foch et le général Putz préparent des contre-attaques avec les éléments disponibles de la 45e division, une brigade anglaise, une fraction de la division canadienne et l'appui de l'artillerie de l'Armée belge. Le commandant de la 90e brigade, avec des éléments des 2e *bis* et 3e *bis* régiments de zouaves et du 7e zouaves, prononce plusieurs attaques, mais ne fait que peu de progrès, se heurtant à des haies fortement organisées et garnies de mitrailleuses. Dans la journée du 24 avril, le général Foch fait affluer de nouveaux renforts dans le secteur : une brigade territoriale, la 153e, puis la 152e division, ainsi qu'une brigade anglaise.

Les contre-attaques reprennent avec une nouvelle vigueur sous la direction des généraux Deligny, commandant la 153e division, et Quiquandon, commandant la 45e division. Nos progrès sont faibles, mais partout nous contenons l'ennemi. Ce n'est que le 25 avril que, d'accord avec les Anglais, nous sommes en mesure de reprendre l'offensive sur tout le front attaqué. D'ailleurs le Généralissime remet à la disposition du général Putz la 18e division du 9e Corps, ainsi que le général Curé, chef de ce Corps d'Armée.

CONVOI DÉTRUIT

Trois groupements sont immédiatement créés :

1° Le groupement Curé, comprenant la 18e division et ayant mission de rejeter au-delà du canal les forces ennemies installées sur la rive gauche;

2° Le groupement Quiquandon, comprenant les troupes de la rive gauche de l'Yperlée, en amont de Het-Sas, qui seront prêtes à déboucher sur la rive gauche dès que les progrès des forces plus au sud le permettront;

3° Le groupement Joppé, comprenant la 152e division et les troupes du colonel Mordacq, qui doivent attaquer dans la direction générale de Pilkem, en liaison à leur droite avec les unités britanniques.

Enfin, la 35e brigade à l'ouest d'Elverdinghe

constituera la réserve d'Armée. Ce groupement de nos forces, dans lequel on sent la savante et énergique manière de Foch, va permettre de continuer notre contre-offensive avec plus de méthode et d'espérer d'heureux résultats.

Au groupement du général Curé, à 15 heures, des fractions du 418e régiment d'infanterie, le 4e régiment de zouaves et les 1er et 3e bataillons d'Afrique attaquent Lizerne, tandis que, plus au sud, un bataillon du 9e régiment de zouaves attaque la tête de pont que l'ennemi a installée à l'ouest de l'écluse de Het-Sas. Nous ne progressons que lentement, mais nous atteignons enfin le canal ; et, dans Lizerne, nous enlevons la moitié du village où le combat continuera toute la nuit. Au groupement Quiquandon, les progrès du colonel Mordacq sont trop peu sensibles pour qu'il nous soit possible de songer à franchir le canal.

Au groupement Joppé, l'attaque ne donne que de faibles résultats. Entre neuf heures et midi, la brigade marocaine, composée du 1er régiment de marche d'infanterie coloniale et du 8e régiment de marche de tirailleurs, accompagnée d'un groupe de 75, réussit à franchir le canal à la faveur de la brume et reçoit l'ordre d'attaquer vers le nord, en liaison avec la division indienne de Lahore. A quatorze heures, Français et Britanniques se portent en avant et atteignent les tranchées ennemies ; mais les Allemands, qui ont déjà eu le temps de disposer leurs réservoirs, nous arrêtent par une forte émission de gaz asphyxiants. Reprise à 17 heures, l'attaque échoue encore devant la projection des gaz.

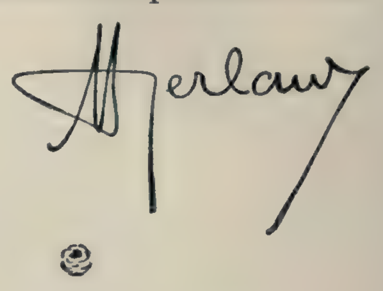
Dans la nuit du 25 au 26, le colonel Mordacq tente une attaque à la baïonnette ; retardée par la clarté très vive de la lune jusqu'à trois heures du matin, l'attaque ne peut franchir les réseaux ennemis malgré l'héroïsme du 7e régiment de zouaves, des 2e et 3e régiments *bis* de zouaves, renforcés par le 2e bataillon de chasseurs à pied.

Le lendemain 27, un bataillon parvient à occuper la ferme Morteldge ; mais le reste de la brigade Mordacq et la division de Lahore sont rejetés par les gaz, dont les Allemands font un usage constant.

Les jours suivants, la lutte continue, l'ennemi se bornant à la défensive. Le 29 avril, Dunkerque est bombardée par une pièce à longue portée, qui semble être en batterie à l'est de Dixmude. Est-ce la préparation d'une offensive nouvelle?

Nous continuons de réagir, aidés par une artillerie lourde plus nombreuse ; le 30 avril, le 32e régiment d'infanterie et des fractions du 66e enlèvent deux lignes de tranchées allemandes.

A partir du 1er mai, les fronts français et allemands semblent fixés. Les troupes fatiguées par ces combats incessants ne sont plus aptes à une offensive d'ensemble : l'offensive en préparation au nord d'Arras réclame impérieusement le déplacement de l'artillerie lourde. On décide, à cette date, d'améliorer les positions occupées, de reconstituer les unités et de préparer simplement des opérations de détail.



## SUR LE CANAL DE L'YPERLÉE

*26 avril-5 mai 1915.*

Le 66e régiment d'infanterie, auquel j'appartenais comme médecin de bataillon, avait passé l'hiver de 1914-1915 en avant d'Ypres. Il connut là d'âpres journées, l'avance ennemie sur Langemarck et l'incendie de ces Halles splendides, le plus pur joyau architectural de la Flandre. Après une période de convulsions, le front s'était stabilisé. Le bombardement continuait, mais les Allemands, repoussés des faubourgs de la Ville, n'osaient plus prononcer aucune attaque d'importance. Peu à peu, les gens d'Ypres, que la panique avait chassés, étaient revenus, grossis par le flot de ces profiteurs qu'attirent la guerre et les armées. La vieille cité, si proche voisine du massacre quotidien, grouillait d'une vie intense et les éclats d'une joie lourde, la licence des mœurs y atteignaient un délire orgiaque que je n'ai plus jamais observé en quatre années, pourtant si pleines d'aventures singulières. Chaque maison était une boutique où se vendaient au plus offrant les vertus du vin et la vertu des femmes. Il est à supposer qu'au milieu de ces désordres l'espionnage avait beau jeu, et que le tavernier et la prostituée recevaient de redoutables confidences. On n'avait pas alors suffisamment appris la méfiance. Pourtant, sur la fête, pleuvaient par

intermittences des déluges de fer dont personne, l'habitude aidant, ne semblait incommodé. Les briques calcinées des vieilles Halles tombaient l'une après l'autre ; les rues et les places, chaque matin, étaient creusées de nouveaux abîmes dans lesquels eussent disparu des chars avec leurs attelages. Tel obus crevant sur un toit mettait aux fenêtres les habitants de la maison jacassant un flamand incompréhensible ; on sortait quelques meubles, qu'on rentrait après la frayeur passée ; une bâche recouvrait la blessure du faîtage ; et le soir, les sinistrés couchaient là, comme si rien n'avait troublé leur vie. J'ai vu se jouer des bébés que j'eusse voulu, s'ils avaient été les miens, transporter à mille kilomètres de là. Et les petits vendeurs des journaux parisiens s'en allaient, dès l'aube, crier le titre de leur papier à quelques centaines de mètres derrière les tranchées.

Mon régiment gardait l'extrême saillant nord des positions alliées, un étroit secteur au-delà de la route de Menin, dont le château de Hooghe était le point central. En ce temps-là, les communiqués parlaient assez du château de Hooghe qui, pour tout dire, n'existait déjà plus qu'à l'état de souvenir. Le bombardement n'en avait pas laissé pierre sur pierre ; la ruine comblait un petit lac, naguère joli, et le poste de commandement du colonel avait dû émigrer dans quelque trou voisin, sous un monceau de gravats. L'unique poste de secours s'accommodait, sur le bord de la route, de la cave, peu sûre, d'une maisonnette écroulée. Il n'y avait d'obus que pour ce coin-là ; y accéder était un problème, en sortir une épreuve.

Un seul bataillon à la fois tenait les lignes, relevé tous les six jours, et le reste de la troupe cantonnait dans les maisons intactes de la Potyze, un faubourg d'Ypres que le tir ennemi dédaignait sans qu'on s'expliquât pourquoi.

Dans les rues, au crépuscule, nous frôlions, sans fraterniser, des bandes d'insulaires ; car Ypres était surtout anglaise et le kaki y dominait. En attendant d'assurer la défense de tout ce front, nos alliés, à nos côtés, apprenaient lentement l'art de la guerre. Ils nous paraissaient singulièrement novices et nous avions plutôt l'impression de les défendre que d'être par eux défendus. Beaux et braves, certes, ils l'étaient, et savaient mourir avec élégance ; ils savaient moins bien se battre. L'Angleterre sportive avait improvisé de magnifiques soldats, mais former des chefs eût voulu plus de temps et d'étude. L'Anglais avait donné tous ses soins aux services de l'arrière. Ses convois, merveilleusement attelés, insultaient à la misère des nôtres ; mais, pour un combattant en ligne, on comptait quatre valets d'armée. Le troupier était confortablement nourri et vêtu, mais il ne se battait qu'à certains jours fixés, et l'ennemi avait beau jeu pour attaquer quand il se baignait ou se faisait la barbe. A la droite de nos lignes silencieuses, les lignes britanniques retentissaient, durant des nuits entières, du bruit d'une mousquetade inutile ; mais à la moindre offensive allemande, on cédait du terrain et l'on priait nos troupes de le reconquérir le lendemain. Une position chèrement gagnée devenait-elle instable et difficile à ravitailler ? L'Anglais ne s'entêtait pas à y demeurer et se repliait flegmatiquement. C'était peut-être une méthode ; ce n'était pas la nôtre et ce n'était pas la bonne. La guerre s'est chargée de corriger les erreurs initiales de nobles amis dont on pouvait alors critiquer l'inexpérience, mais dont la bravoure fut toujours admirée.



Photo H. Manuel.

GÉNÉRAL CURÉ

Lorsqu'à la fin de mars, on nous ramena en France, les Anglais assumant à eux seuls la garde d'Ypres, la joie que nous avions de revoir notre patrie se teintait d'inquiétude. Nous pensions que, les Français partis, Ypres, cette bastille avancée de Dunkerque, serait sans doute aussi vaillamment défendue, mais pas si jalousement gardée. Et, comme pour nous donner

raison, la renommée nous apprit, quelques jours après, que cette position de Hooghe où nous nous étions cramponnés tout un hiver, jugée intenable par nos successeurs, venait d'être évacuée sans coup férir.

Cependant on nous reformait, aux environs d'Arras, pour une grande offensive qui eut lieu en effet le 9 mai, et où nous fûmes engagés. Mais un événement inopiné devait nous rejeter dans la mêlée avant le temps voulu. Le 25 avril, dans l'après-midi, mille auto-camions, arrêtés près d'Avesnes-le-Comte, prenaient la division en charge et la transportaient hâtivement vers le nord, pour une entreprise dont on ne nous confia point le secret, mais que nous présumions pleine de dangers nouveaux.

Les auto-camions étaient d'acquisition récente. Ils étaient venus, nous disait-on, d'Amérique, au nombre de six mille, à destination de l'Armée allemande, et les escadres alliées avaient saisi ce beau butin. Nous expérimentâmes, durant toute une nuit, un mode de locomotion rapide mais torturant, les cahots et les pannes, le froid, le vent, le bain de poussière... L'aube, dans une petite ville de briques sombres, entourée de perches à houblon, nous fit reconnaître Poperinghe, que nous avions traversée un mois plus tôt dans le sens inverse. En même temps, les explications affluaient. Une attaque allemande avait rompu, la veille, le front d'Ypres, malgré la résistance énergique des Canadiens et des territoriaux français, dont les cadavres couvraient la plaine. A l'ouest de la ville, leurs bataillons, derrière un nuage de vapeurs suffocantes, avaient atteint le canal de l'Yperlée et l'avaient même franchi à Bœsinghe. Nous accourions à la rescousse pour limiter le dommage et couvrir Dunkerque menacé.

Le bruit du canon roulait sur l'horizon. La fatigue, l'insomnie, l'atmosphère glaciale de cette aurore ajoutaient à notre anxiété. Que penser de ce nouvel et diabolique allié du Boche, le gaz, inconnu l'avant-veille, déjà meurtrier et victorieux ? Vain épouvantail, sans doute ; hallucination de troupiers en déroute. Tant de fausses nouvelles, joyeuses ou terrifiantes, font battre vainement chaque jour le cœur de cet être collectif, le plus nerveux et le plus crédule de tous les êtres, une Armée ! Pourtant, l'on gardait un doute angoissant. Et puis on ne dormit pas, on mangea mal, on marcha jusqu'au soir vers le bruit du canon.

Au crépuscule, on s'arrêta sous un bois, et l'on commanda le bivouac. Ce troupeau d'hommes ne savait pas au juste en quel lieu on l'avait amené. La nuit ouvrait en avant de nous un abîme inconnu, plein des rugissements de l'acier. Nous devions être, à en juger par les secousses ininterrompues du sol et le vacarme assourdissant de la tempête d'artillerie, tout près de la bataille. Pourtant, ce bruit même, si violent qu'il fût, avait assez de monotonie pour convier au sommeil nos cervelles confuses et nos membres rompus. Nous venions de perdre les sens quand on nous réveilla.

Le régiment se portait en avant. Somnolents, nous parcourûmes des kilomètres sur des chemins hallucinants, parmi des ombres qui semblaient celles des arbres et des buissons, et que des mouvements vagues révélaient être des hommes. Il m'en souvient comme d'un rêve fantastique. Une interminable et silencieuse foule formait la haie... Comment croire à la réalité de ces fantômes que la vallée de Josaphat eût seule dû réunir ? Ceux qui étaient là, aux aguets, prêts à bondir, venaient des cinq parties du monde. La pâleur stellaire faisait distinguer ici des Australiens et des Canadiens aux larges feutres de cow-boys, de grands Hindous dont flottaient à la brise les franges des turbans, de noirs Africains sommés de chéchias. Là, de petits chevaux à longues queues grattaient le sol d'un sabot impatient ; dressés sur les selles hautes à larges étriers de cuivre, des Arabes immobiles montraient par la béance des capuchons pointus leurs fins profils sémitiques brusquement écourtés au menton, et faisaient penser à des cavaliers numides détachés d'une page de *Salammbô*.

La nuit but derrière nous ces êtres de songe, et nous atteignîmes, à force d'aller, une ferme délabrée, entourée de cratères humides, qui parut propre à une halte. Les troupiers s'étendirent dans la buée des labours, la tête sur le havresac. Les bâtiments regorgeaient de territoriaux échappés au récent massacre, qui étaient tombés endormis les uns sur les autres. Il y régnait une atmosphère irrespirable, et pourtant le froid était si vif au dehors qu'on pouvait envier ce malodorant abri. Une longue échelle appuyée au mur permettait d'atteindre de la main le bord d'une fenêtre haute. Je me hissai péniblement dans un grenier à paille plein de dormeurs, où nul coin n'était vide hormis une place où le plancher avait

cédé. Je dus m'asseoir sur la poutre qui traversait le trou et, les jambes pendantes, je luttai contre un impérieux besoin de dormir. De dix en dix minutes, le quadruple et dur aboiement d'une batterie prochaine me faisait sursauter et menaçait mon équilibre. Vingt fois je faillis choir sur la croupe des bœufs qu'on entendait ruminer à l'étage inférieur. Heureusement, l'aurore survint, avec l'ordre de départ. Aurore sale et livide du qu'un blessé; l'accueil, pourtant, manquait de grâce. Parvenus de l'autre côté, sous la protection de la berge haute, nous suivîmes, en file indienne, une petite sente effleurant l'eau, jusqu'à nous rapprocher d'Ypres à deux kilomètres environ, et nous montâmes sur le talus.

Le pays était vaste et plat, morcelé en prairies par des rangées de petits saules. L'Allemand était là, tout près, quelque part sur cette étendue sans



Vue aérienne.

LES PASSERELLES SUR L'YSER — LES TRANCHÉES ET LES TROUS D'OBUS

27 avril, qui nous teignait en gris à la traversée d'un village mort sur lequel crevaient des foudres. Je sus depuis que ce village était Brielen.

D'ailleurs, nous pûmes nous orienter bientôt : la grande ruine des Halles d'Ypres et la flèche intacte d'un clocher surgissaient à notre droite. L'aspect des Halles avait déjà changé depuis un mois et le relief de la ville s'était affaissé et tassé. Devant nous, le canal coupait la route, enjambé par un pont de fortune. Au moment où nous franchissions ce seuil redoutable de la région ardente, un obus, entre cent, fracassa près de nous l'un des arbres de la berge, dont le tronc avait la grosseur de deux hommes. Nous n'eûmes, par fortune, cachette et sans obstacle à la vue. Ses lignes formaient grossièrement l'un des côtés d'un triangle isocèle dont Ypres était la base et nos positions au long du canal, l'autre côté. Le sommet du triangle devait être à Bœsinghe, tête de pont de l'ennemi. Dans l'aire, quelques fermes s'isolaient; asiles aventurés, vus de partout, sur lesquels l'ennemi réglait présentement son tir et qui, pourtant, restaient encore à peu près intacts. Imaginez un clair semis de maisonnettes sur une surface plate comme la Beauce. On pensa, faute de mieux, loger dans l'une d'elles, la plus proche de l'eau, le poste central de secours et mettre dans les dépendances un bataillon en réserve. Le

colonel et son état-major s'installèrent dans une autre métairie, plus éloignée, dans la direction d'Ypres.

Notre gîte était plein de cadavres humains. Des chevaux et des vaches, morts, gisaient aux alentours. La plupart des obus passaient en froissant l'air au-dessus de nos têtes pour aller s'écraser sur Ypres ; d'autres s'abattaient en deçà de nous, sur les prairies. N'importe ! l'endroit était mauvais ; mais nous avions l'heureux fatalisme du soldat qui remet le soin de sa sécurité à l'expérience de ses chefs. Une tiédeur montait avec le soleil. Je m'assis dehors, appuyé au mur de la maison, face à Ypres, regardant vaguement les gerbes de terre et d'éclats que faisaient, en tombant, les marmites ; et, vaincu par la fatigue, bercé par l'incessant tumulte, je m'endormis profondément.

Je me réveillai, seul. Les éclatements se rapprochaient, de gros morceaux d'acier venaient heurter la maisonnette. On avait quitté, en m'oubliant, ce lieu désagréable. Je retrouvai sur le bord du canal mes camarades et nos hommes creusant chacun son trou dans la terre meuble du talus. Effectivement le haut rempart était le seul refuge possible en ce pays où l'on n'aurait su établir d'un peu profondes tranchées sans trouver l'eau. Encore que les bords plantés d'arbres d'un canal soient d'un repérage trop facile, nous fîmes notre demeure là derrière. Peu à peu, les trous individuels se réunirent. On en étaya les parois avec des troncs de petits arbres et des chevrons empruntés aux maisons voisines. Des fagots fournirent les toitures de ces gourbis fragiles qui n'eussent pas résisté à un obus de 77 et d'où, pourtant, nous narguions le continuel bombardement comme s'ils eûssent été des souterrains profonds de six mètres. Car, à ce moment de la guerre, on se passait, en toute tranquillité d'âme, de bien des moyens de défense qui parurent plus tard indispensables ; et tel qui ne fût pas, l'année suivante, sorti sans son casque, se serait cru déshonoré alors d'introduire dans son képi la calotte d'acier qu'on donnait déjà au troupier pour se préserver la tête, et dont il ne se servit jamais qu'en guise d'écuelle.

Soudain, à midi, l'artillerie alliée donna de la voix et, durant une heure, les gueules de métal aboyèrent furieusement. Nos 75 préludaient à la contre-offensive et leur vacarme faisait taire les piaulements des obus allemands. Sur une longueur de plusieurs kilomètres, des troupes s'élançaient du chemin de halage et progressaient par bonds sur la plaine. Quands nos canons se turent, on entendit les grosses marmites ennemies de 210 qui s'abattaient par lourds paquets sur le terrain d'attaque et éventraient le sol avec de puissants borborygmes. On n'attaquait pas alors, comme on le fit depuis, un adversaire déjà affolé, déjà vaincu par la « préparation », par un ouragan de fer tombant sans arrêt, un ou plusieurs jours durant. L'annonce durait une heure et nos projectiles, de petit calibre, ne faisaient que décontenancer l'Allemand sans complètement paralyser sa défense. Bientôt, l'éclat de rire saccadé des mitrailleuses allemandes emplissait tout l'espace.

Néanmoins, notre offensive fut victorieuse. Les blessés qui affluaient apportaient d'exaltantes nouvelles. Ils oubliaient leurs plaies chaudes et encore peu douloureuses, pour parler avec lyrisme de positions vigoureusement enlevées et de traits de courage. Un capitaine s'était avancé tranquillement, la canne à la main, au milieu du bourdonnement des abeilles de la mort, jusqu'à quatre-vingts mètres de l'ennemi et tout à coup, était tombé, le sourire aux lèvres. L'Allemand reculait, perdant peu à peu ce qu'il avait gagné par surprise la veille et l'avant-veille. C'était pour lui le désastre. A quatre heures, on nous dit qu'il était en pleine déroute.

Mais, sans transition, tout changea ; et juste au moment où nous nous réjouissions, nous vîmes avec stupeur, dans la tempête subitement accrue des éclatements et de la mousqueterie, accourir vers nous des hordes sans chef qui fuyaient. Des régiments entiers avaient jeté leurs armes, tournaient le dos à l'ennemi. Des Africains surtout, fous de terreur, nous bousculaient pour se précipiter dans le canal. On criait : « Sauve qui peut ! Nous sommes perdus ! » Des hommes se roulaient à terre, convulsés, toussant, vomissant, crachant le sang. Et une terrible odeur, charriée par le vent, entra dans nos narines. La panique était extrême ; on traînait des blessés ; des agonisants se jetaient à terre et râlaient ; les fuyards les plus pressés marchaient sur leurs corps. Notre colonel qui passait, lui-même blessé, sur un brancard, fou de colère et de désespoir, injuriait cette foule hagarde qui ne l'écoutait pas ; foule d'étrangers, de demi-Français, de nègres. D'instinct, mes

camarades et moi, nous barrâmes le passage aux fugitifs et leur déchargions de grands coups de bâtons sur la tête, sur les épaules, sur le dos : « En avant ! face à l'ennemi, n. de D... ! » Devant cette résistance inattendue, quelques-uns de ces grands enfants soumis nous regardaient indécis, ramassaient une arme et retournaient sur leurs pas, faisant dans la cohue un contre-courant de fuite en avant. Des Anglais qui, de l'autre rive, aperçurent nos efforts, vinrent à notre aide et hérissèrent des baïonnettes à l'entrée des passerelles. Peu à peu, l'effet de la surprise diminuant, les troupes se ralliaient, retournaient au combat... Mais l'heure était angoissante, une de ces heures où l'on désespère. Nous étouffions dans un brouillard de chlore. J'avais trempé d'eau mon mouchoir et le tenais devant ma bouche et mon nez. Je montai sur le talus, autant pour chercher l'air que par curiosité. D'un bout de l'horizon à l'autre, le ciel était opaque, d'un vert étrange et sinistre. Dans ce soir cadavérique, les maisons brûlaient comme des torches fuligineuses.

L'Allemand, vaincu par nos armes, s'était vengé par le poison ! Lentement, la nappe de chlore se dissipa et, au fur et à mesure, le courage remontait aux cœurs. La bataille reprit, plus ardente, dans la nuit; mais tout le benéfice de la journée était perdu...

A en juger par le nombre des blessés qui s'étaient traînés jusqu'à nous, le massacre avait dû être effroyable. Dès le commencement de l'action, nos médecins auxiliaires s'étaient portés en avant, du côté de Boesinghe, à quelques centaines de mètres du combat. Je sollicitai l'honneur de me joindre à eux, supposant bien qu'à la faveur de l'ombre les victimes devaient se porter en foule à ce poste improvisé, et que mes camarades ne pourraient suffire à l'intensif labeur nocturne. Je les trouvai dans une masure à demi-ruinée, au bord de l'eau. Sur les murailles, les balles claquaient. On avait bouché, tant bien que mal, les brêches, du côté de l'ennemi, avec des couvertures.

Tandis que je pansais, un infirmier m'éclairait d'une bougie cachée sous un pan de sa capote. Nous allumâmes un petit feu de planchettes, car il faisait très froid, et nous jetions dans la flamme les lambeaux ensanglantés des linges et des vêtements que nos ciseaux hachaient pour mettre les plaies à nu. Mes bras furent bientôt rouges et écailleux jusqu'aux épaules. Les brancardiers amenaient là des débris informes d'humanité. Quelques-uns des blessés n'avaient plus de visage et la plainte qui sortait de ces masques sanglants révélait seule un reste de vie. D'autres, le ventre décousu, les entrailles dehors, conservaient une conscience douloureuse et, tout à coup, on les voyait, après avoir beaucoup parlé, s'enfermer dans un silence méditatif, vomir, se tordre et expirer. Des haillons étaient profondément mêlés aux chairs des membres broyés. Souvent la mort interrompait le pansement... Au jour levant, la petite fumée de notre feu fut aperçue de l'ennemi et les obus commençèrent à s'écraser autour de notre frêle abri. Il nous fallut à toute force partir...

On nous dit, au retour, que nos voisins les Anglais, indignés de la déloyauté des Allemands et de leur chimie diabolique, avaient pendu cinquante prisonniers. Je n'en crois rien, mais il est hors de doute que jamais les esprits ne furent plus irritables qu'en cette période de la guerre et qu'il était notamment dangereux d'encourir la froide et implacable colère, ou même le soupçon des Anglais. Ils avaient expulsé systématiquement tous les habitants d'Ypres et des environs, et tout rôdeur surpris dans un costume civil était suspecté par eux d'espionnage, jugé sommairement et collé au mur. Ces exécutions étaient quotidiennes. Malheur au paysan découvert dans sa cave ou errant autour des ruines de sa maison.

On avait fait en cette affaire quelques dizaines de prisonniers, parmi lesquels un officier que les nôtres invectivèrent violemment, reprochant à sa nation l'emploi de gaz empoisonnés, contraire aux lois de la guerre entre peuples civilisés. Je dois noter que le prisonnier marqua une surprise qui n'était pas feinte : « Comment ? dit-il, vous nous reprochez *même cela*, alors que c'est vous qui avez commencé ! « Vous mentez ! » lui répondit-on. « Je suis votre prisonnier, riposta assez fièrement l'officier, et je ne puis vous demander raison de vos insultes. Tuez-moi donc, mais ne m'injuriez pas. J'ai dit la vérité. » Cet homme était évidemment sincère et son assurance me troubla. J'étais sûr de notre parfaite innocence ; mais, réfléchissant depuis à cette conversation, j'ai toujours été persuadé qu'en propageant le faux bruit d'une poudre foudroyante que Turpin n'inventa jamais, nos *bourreurs de crânes* nous avaient rendu un bien mauvais service. Vraisemblablement, *ce canard*

trouva même chez nos ennemis une créance que leurs chefs exploitèrent à notre dommage. Ils prirent au mot notre fanfaronnade et y répondirent par de trop réelles cruautés, qu'ils firent passer chez eux pour de justes représailles.

Pour parler bref, nous souffrîmes tous les jours des gaz suffocants, autant que la direction des vents le permit, durant notre séjour au canal d'Ypres. Et il est même intéressant de noter que, dès ce moment-là, les Allemands expérimentaient d'autres toxiques que le chlore; je ne crois pas que le fait ait été d'ailleurs signalé. On pense communément que l'obus toxique ne fut employé que plus tard. Or, ce soir même du 28 avril, qui fut une journée relativement calme, alors que notre artillerie préparait une reprise de l'attaque et qu'un grand mouvement en avant était prévu pour sept heures, il éclata tout près de nous un certain nombre de projectiles dégageant une odeur singulière que nos souvenirs de laboratoire comparèrent à celle de l'éther amylique. A respirer cette odeur, nos faces se congestionnaient, les larmes nous venaient aux yeux, quelques hommes furent pris de vomissements. L'anxiété fut telle que l'attaque ne se déclencha pas. Brusquement, les canons se turent, sans que personne osât se porter en avant. Nous eûmes tous la crainte que l'ennemi ne possédât un moyen mystérieux de nous empoisonner en masse. L'odeur se dissipa et il tomba un énorme silence, très singulier en ce lieu qui avait été jusque-là un enfer de bruit, et qui, depuis, le fut constamment jusqu'à notre départ. Les murmures ordinaires de la campagne s'enhardirent du mutisme des canons. Le rossignol chanta et cette inquiétude d'un instant nous procura la nuit la plus paisible, la seule paisible de toute l'expédition.

Ce ne fut qu'une pause. On attaqua tous les jours à des heures variables, tantôt entre Français, tantôt en liaison avec les Canadiens, de braves gens de la province de Québec, qui nous montraient une affection réelle de compatriotes, parlaient un français très pur, quelque peu archaïque et s'appelaient Benoît, Durand, Moreau... L'uniforme anglais rendait à ces noms vulgarisés une originalité insolite. Les offensives partaient de rudimentaires tranchées, creusées tout près, à quelques centaines de pas du chemin de halage. A nos yeux le résultat en était médiocre. On nous dit plus tard que nous avions, par un effort surhumain, sauvé la situation menacée. Ce sont des choses dont on ne se rend pas compte; ce que l'on voit, c'est la dépense en hommes, et jamais depuis, même à Verdun, je n'ai pansé tant de blessés et compté tant de morts. Rarement, j'estimai ma propre vie, ou ma liberté, si aventurée. On mourait, nuit et jour, comme des mouches. Le ciel était fulgurant, encotonné de petits nuages sulfureux que font les fusants quand ils crèvent avec une plainte lugubre et chromatique. A chaque offensive, avant que les premiers blessés n'arrivassent, je me portais aux tranchées de départ d'où je voyais les groupes infimes de nos soldats sauteler à travers la campagne, entre les éclatements de 210 qui font un bruit de cataclysme en soulevant les terres noires. Des familles de pigeons, affolées, tournoyaient sans savoir en quelle direction fuir, et s'abattaient sur place, les ailes écartées et tremblantes. Des vaches étaient couchées sur le terrain d'attaque, oubliées là et comme résignées, fatalistes, sans un mouvement de retraite, et les éclats des obus qui entamaient leurs flancs les faisaient frémir à peine. Nos soldats, des paysans, convoitaient ces laitières à l'abandon que le tonnerre des hommes tuait l'une après l'autre; ils se décidèrent un jour à aller les chercher sous les foudres, et ramenèrent un troupeau clopinant de blessées qu'on conduisit de l'autre côté du canal, dans de bas pacages épargnés par les obus.

A part les quotidiennes poussées, pour lesquelles Français et Anglais mettaient dix mille hommes en ligne, notre multitude restait sous la protection des berges. L'aspect en était d'un désordre mouvant et pittoresque. Le mur, en plan incliné, était fouillé, creusé d'alvéoles. Il s'y bâtissait des constructions disparates, depuis les bouts de tranchées, les terriers à lapins, les cases recouvertes d'une simple toile de tente ou de fagots et de sacs de terre, jusqu'à des cabines relativement confortables en planches et en troncs d'arbres. Peu à peu, les maisons effrangées du voisinage se vidaient de leurs mobiliers au profit de nos gourbis, et l'on retrouvait les matelas éventrés, les rideaux, des ustensiles divers et même des cages où s'apeuraient des serins. De l'autre côté du canal surtout, le remblai très élevé au bas duquel coulait le ruisseau de l'Yperlée, donnait l'impression d'un campement de Bohémiens. C'était un asile très envié, relativement

garanti des projectiles et placé derrière la barrière d'eau comme une citadelle derrière un fossé. Nous autres, dont le poste de secours était sur la rive dangereuse, à dix mètres d'une passerelle, nous passions l'eau trois fois le jour pour nos ablutions et nos repas, avec l'idée que notre appétit serait meilleur dans une zone plus tranquille. Comme tous les médecins du régiment étaient au même poste et vivaient ensemble, on se relayait pour la garde.

Les hommes, dans l'intervalle des attaques, n'étaient pas tenus par une sévère discipline. Il eut été difficile aux gradés de surveiller une foule tassée pêle-mêle derrière des talus, parmi laquelle plusieurs régiments et même plusieurs nationalités se mélangeaient et qui avait à tuer de longues heures inactives. La ville d'Ypres, si proche qu'on voyait distinctement la mosaïque de ses pavés, eut alors une singulière attirance pour ces gens qui l'avaient habitée, qui en connaissaient les richesses et qui la savaient déserte. Ils pensèrent que tant de bonnes choses abandonnées sous des ruines croulantes leur appartenaient de plein droit et ils organisèrent un pillage systématique. Trompant l'attention des chefs, ils s'éloignaient par petits groupes, gagnaient Ypres par de longs circuits, au risque de se faire tuer cent fois pour le plaisir, car l'ennemi bombardait sans répit la malheureuse ville d'obus des plus gros calibres. Ils revenaient chargés comme des mulets de marchandises disparates, de victuailles, de vieilles et poudreuses bouteilles. Les caves opulentes livraient d'antiques vins de Bourgogne et du Bordelais, des Champagne armoriés et coiffés d'or qu'on buvait à larges lampées sans prendre le temps de les goûter. Les flacons vides flottaient par centaines sur l'eau morte du canal. L'ivresse chantait parmi les secousses brutales des éclatements, entre deux carnages, et l'on vit des mascarades à quoi servirent des costumes féminins arrachés aux armoires brisées.

Ces trop fréquentes visites aux caves, qu'on ne put empêcher, amenèrent la découverte d'espions qui s'y cachaient et dont l'un fut surpris derrière des tonneaux — c'est positif! — comme il téléphonait à l'ennemi. C'était un méchant boîteux que, tout l'hiver, on avait laissé sans défiance rôder autour des cantonnements, en demandant l'aumône. Douze balles anglaises l'abattirent.

Chose incroyable! Il se passa plus de trois jours avant que l'ennemi ne parut soupçonner la présence de tant de troupes au bord de l'eau. Tout au plus quelques grosses marmites, cherchant les passerelles les plus visibles, venaient-elles tomber dans le fossé et soulever jusqu'à la cime des arbres des gerbes liquides. Mais, bien que de nombreux avions nous survolassent, sans doute distinguaient-ils mal notre masse bleuâtre, que l'avertissement du clairon immobilisait soudain dès que leur bourdonnement de grosses mouches était perçu. Les Allemands, jour et nuit, trouaient consciencieusement la plaine à cinquante mètres des remblais, là où, en temps normal, il n'y avait personne; ou bien ils visaient à l'arrière les voies d'accès et les batteries. Nous demeurions dans un calme relatif, entre deux ouragans, écoutant la symphonie ininterrompue qui nous incitait à des sommeils lourds. Et puis, de demi-heure en demi-heure, quelque chose passait dans l'air avec une sonorité si formidable qu'on s'imaginait un projectile monstrueux, gros comme une tonne. C'était le 420 autrichien, « le wagon de marchandises pour Ypres », disait-on. Et tandis qu'on l'entendait encore, déjà montait de la Ville une rouge colonne de briques pilées, tout un quartier pulvérisé.

Il faisait une température chaude de robuste printemps sous un éblouissant soleil. Les Anglais tiraient leur coupe dans le canal; d'autres tentaient vainement d'une ligne patiente un improbable poisson. J'avais découvert dans la musette d'un soldat une traduction des *Géorgiques*, une méchante brochure à cinq sous sur papier à chandelles ; et j'éprouvais une toute particulière volupté à relire, en ces lieux, l'histoire du pasteur Aristée.

Le 1^er^ mai, vers midi, je lisais ainsi, le bout des pieds effleurant l'eau, lorsque soudain je sursautai et n'eus que le temps de protéger de mes bras ma tête et ma poitrine : un obus venait d'éclater à un mètre de moi. Les éclats retombaient en gerbe avec des feuilles et de menues branches, et j'eus l'heureux étonnement de constater qu'aucun d'eux ne m'avait touché. Moins d'une minute après, un second obus tombait dix mètres plus loin... Celui qui m'avait épargné avait fait un mort et sept blessés. Une lamentation monta et je fus d'un bond près des victimes, que je me mis à panser incontinent.

Déjà, la veille au soir, quelques bordées de fusants avaient été tirées dans notre direction. Notre sécurité était par trop paradoxale pour durer. Un

canal, entre deux rangées d'arbres, flanqué de maisons de plaisance et d'une haute cheminée d'usine, se voit, dans un paysage plat, comme le nez au milieu du visage. L'ennemi qui comprenait enfin que tout le gros de l'Armée s'abritait là, et qui, d'ailleurs, prenait, de Bœsinghe, tout le canal d'enfilade, se décidait à l'arroser de bout en bout. Ce soir même du 1er mai, il recommença à y jeter des obus de 105, de dix en dix mètres. Un homme eut les deux jambes broyées, un autre fut décervelé, un troisième éventré; et je ne parle que de mon voisinage immédiat. Désormais, plusieurs fois par jour, le mortel coup de balai passait, et c'en fut fini des baignades, des pêches à la ligne et des *Géorgiques* au bord de l'eau ! Au premier éclatement encore lointain, on tendait ses muscles pour mourir en beauté et, de minute en minute, un obus tombait de plus en plus proche, semant le sol de victimes. Lorsque la Mort s'était éloignée, on se regardait comme durent se regarder les prisonniers de la Terreur, à chaque fois qu'était terminé l'appel des gagnants à la loterie de sainte Guillotine.

Les hommes marquaient une sorte de soulagement quand ils quittaient quotidiennement, pour attaquer, ce lieu désormais plus funèbre que la plaine elle-même. Au fait, marcher au-devant de la mort est moins terrible peut-être que l'attendre passivement. Nous étions comme des grains de blé dans une écuelle, qu'un corbeau gigantesque picorait voracement. Le corbeau allait-il avoir le temps de manger toute l'écuellée ? Sinon, quels grains allait-il choisir ?

Nos gourbis improvisés paraient suffisamment les éclats, mais n'étaient pas à l'épreuve du moindre choc direct. Avec des caisses pleines de terre et des fagots, nous avions bâti une salle de pansements où cinq ou six personnes pouvaient tenir à l'aise. A chaque averse de projectiles, vingt-cinq blessés s'y précipitaient, paralysant tous nos mouvements. Les coudes serrés au corps, nous leur donnions des soins sommaires avec une activité fébrile et quelque obscure satisfaction d'avoir les mains occupées, d'être forcés de songer à d'autres qu'à nous-mêmes, en un moment qui était peut-être le dernier de nos moments. Sitôt qu'un blessé léger était dûment empaqueté, nous l'invitions à déguerpir pour laisser la place à de plus malheureux, et à gagner la passerelle, vers l'arrière. Nous en vîmes qui faisaient trois pas dehors et qui s'abattaient soudain, décervelés par un obus. Un bruit continu de Dernier Jugement accompagnait nos travaux. Le ciel croulait. J'ai vu, parmi ces blessés serrés dans l'étroit espace, un sous-officier qui, pâle comme un spectre, tenait ses entrailles à deux mains. « Je voudrais me coucher ! » gémissait-il. Et ce dernier vœu ne put être exaucé. On mourait debout... et l'on crachait son âme, avec du sang, sur la face du voisin...

Une fois de plus, le brouillard vert du chlore voila l'horizon. Mais cette fois, derrière le terrible rideau, l'ennemi s'avançait en forces. Il faisait un dernier effort pour reprendre l'offensive. Par bonheur, l'effet de surprise ne se reproduisit plus. Chacun de nous avait reçu une sorte de masque rudimentaire, un mouchoir carré avec des cordons aux quatre angles, qu'on trempait d'eau et qu'on se fixait sur le visage. Les Allemands échouèrent dans leur tentative et furent bellement reconduits, mais non sans carnage. Les marmites achevaient en cours de route les blessés qui accouraient vers nous. En quelques instants, onze brancardiers furent tués ou grièvement atteints. Une cohue d'hommes sanglants et gémissants assiégeait notre petit enclos où l'on piétinait dans les caillots et les débris de cervelles, et d'où nous devions repousser les derniers arrivants. Les gifles formidables des obus qui s'abattaient aux alentours causaient des poussées et des bousculades à l'entrée de l'abri précaire, miraculeusement épargné au centre du drame. Une horrible fusillade, des cris étourdissants nous donnèrent tout à coup à penser que l'ennemi arrivait sur nous. Ce n'était rien qu'un avion allemand, volant bas au-dessus de nos têtes, sur quoi toutes les troupes massées se mirent à tirer avec rage. Les balles, piquées verticalement en plein ciel, retombaient en pluie dans l'eau, sur les berges, sur notre toiture de fagots où elles s'amortissaient en cassant des branches, en s'enfonçant dans les chairs. L'avion déchiré, brisé, s'abattit parmi les huées. C'est même le seul qu'en quatre ans de guerre j'aie vu abattre à coups de fusils. Presque dans le même instant, comme tout le monde et nous-mêmes nous précipitions, attirés par ce rare spectacle, une marmite de 210 éclatait à trente pas, en plein sur la passerelle, dont les madriers disjoints s'envolèrent comme fétus de paille ; et les tonneaux accouplés qui servaient de flotteurs commencèrent à dériver lentement. La voie d'évacuation était coupée aux blessés ; le plus prochain

pont de bois, battu lui aussi par l'artillerie, était à quelques mille mètres en aval. Une heure inquiète s'écoula, le temps qu'il fallut à des pontonniers anglais pour descendre de la rive, sous le bombardement, un nouveau châssis...

L'épreuve était finie. On annonça la relève pour le 3 mai au soir. L'Allemand, battu sur toute la ligne, avait perdu l'occasion de passer le canal. Aussi bien notre pauvre régiment, entre autres, avait payé cher sa part de ce succès : il comptait environ quinze cents hommes tués ou évacués, le corps des officiers était notablement réduit, le colonel lui-même manquait. Un régiment fantôme. On nous laissa espérer un long repos, nécessaire à combler tant de vides... Si ce n'était pas entamer une autre histoire, je dirais que cet espoir resta vain. Dès le soir du 9 mai, une journée qui fut grande mangeuse d'hommes, nous étions déjà revenus face à l'ennemi, en avant de Mont-Saint-Éloi ; je fus même blessé, le 11, à Berthonval.

Ignorants de cet avenir si proche, nous quittâmes avec allégresse le funèbre canal de l'Yperlée, par petits paquets, à la nuit tombante. On nous fit cantonner une nuit et un jour à quelques kilomètres en arrière, dans le parc et les dépendances d'une demeure élégante, occupée par un état-major anglais, qu'on appelait le château des Trois-Tours. La chronique — ou la légende — rapportait que ce château avait été longtemps épargné par le tir des Allemands et qu'à la longue ce privilège avait paru suspect. Les Anglais avaient fini par découvrir que là était le centre de tout l'espionnage de la région et qu'il s'y faisait aux ennemis des signaux lumineux. Les habitants du château auraient été, d'après ce racontar, passés impitoyablement par les armes ; et, depuis lors, les obus allemands s'acharnaient sur le parc et sur la maison. Nous en sûmes bien quelque chose, car nous y fîmes des pertes supplémentaires, d'autant plus déplorables qu'elles étaient inutiles. Le ciel, aussi, fut inclément, et nous nous morfondions, sous des torrents de pluie médiocrement interceptés par de très beaux arbres, voués à la mort, dont nos chevaux affamés rongeaient les écorces. Nous étions très impatients de partir ; mais dans ce pays où l'on est vu de partout et de très loin, force était d'attendre l'ombre. Une seconde étape nous conduisit, enfin, dans les ténèbres, par des sentiers fleurant l'aubépine et l'herbe fraîche, jusqu'à une métairie isolée et lointaine, dans une région inconnue...

Les coqs nous réveillèrent. O le délice de ce réveil ! Avions-nous rêvé cette horrible chose : la guerre sanglante et tumultueuse ? Rien ne nous le rappelait plus qu'un bruit sourd et lointain, comme celui d'un orage sous l'horizon, et que la petite tache d'un drachen, tout là-bas, aux confins du ciel. Nous étions aux marges de la Flandre inondée, un lac immense dont les terres émergeaient par placards de velours vert brodé de myosotis, de véroniques et de violettes. Les arbres à fruits étaient blancs comme des bouquets de mariées, et le ciel d'un bleu tendre d'idylle. Dans l'eau fraîche où la brise frisait de petits ourlets légers, un chœur de grenouilles chantait le renouveau et des milliers de goélands jetaient leur cri nostalgique, évoquant les océans infinis. Des clochers, çà et là, entre les arbres peints au lavis, montaient une garde sereine au-dessus de tout petits villages couverts de chaume, d'où essoraient, comme un encens pacifique, de minces fumées. L'ennemi n'était pas venu ici ; il n'y viendrait jamais. Et les éventails de nos cœurs se dilatèrent. La paix et la vie rentraient en nous...

Le jour suivant, les camions-automobiles nous attendaient à Roosebrugge.

Octave Béliard

XIX

# LA GUERRE DANS LES VOSGES
## Les opérations de décembre dans la vallée de Cernay



Conformément aux directives données par le général commandant le 34e Corps d'Armée, la 66e division avait reçu l'ordre d'entreprendre, le 1er décembre 1914, une opération sur Aspach-le-Haut, en vue de rendre plus régulières les communications entre Thann et Belfort par la route Thann-Rodern-Seuntheim.

Après une préparation d'artillerie assez sérieuse, trois compagnies du 213e régiment d'infanterie avaient occupé Aspach-le-Haut, tandis qu'à gauche une compagnie du 15e bataillon de chasseurs, appuyée par une section de 65 de montagne, opérait une diversion dans la direction de Rimpach.

Le 2 décembre, la 132e brigade de la 66e division attaquait sur la Tête-de-Faux, dans le but d'occuper ce sommet. L'opération était menée par le 215e régiment d'infanterie, deux compagnies du 28e et cinq compagnies du 30e bataillon de chasseurs. Nos soldats enlevèrent à la baïonnette le sommet de la Tête-de-Faux, poursuivirent l'ennemi à plus de 300 mètres au-delà, mais furent arrêtés par de nouvelles organisations défensives.

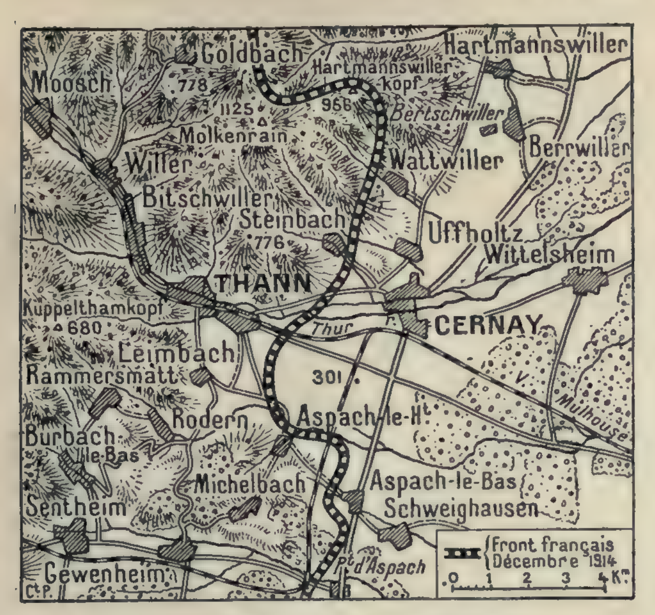
Ils se retranchèrent alors et repoussèrent deux contre-attaques. Sur la droite, deux compagnies du 215e régiment d'infanterie enlevaient, pendant ce temps, la petite Tête-de-Faux, mais devaient ensuite rétrograder sous le tir des mitrailleuses. Toutes nos tentatives sur ce point échouèrent. Seuls, les chasseurs purent maintenir leur occupation de la Tête-de-Faux.

Le 10 décembre 1914, le 34e Corps d'Armée devient le détachement d'Armée des Vosges, et reste sous le commandement de son chef, le général Putz. Une opération sur Cernay est préparée par la 66e division, tandis que la 57e division doit attaquer sur Aspach-le-Bas ; un bataillon du 359e régiment d'infanterie, se portant sur la gare d'Aspach, assurera la liaison entre les deux attaques. A la 66e division, le 152e régiment d'infanterie se porte en avant avec six compagnies et atteint, après trois heures d'efforts, la lisière nord-ouest de Steinbach ; le 15e bataillon de chasseurs se porte sur Uffholz ; il est retardé dans sa marche par des chemins étroits et mauvais ; et, au débouché des bois, un feu violent l'accueille. Il gagne à peine 300 mètres de terrain au-delà des lisières. Le 28e bataillon de chasseurs, qui débouche à sa gauche, réussit à occuper la croupe qui domine, à l'ouest, Wattweiler. Le bataillon du 359e, qui relie les attaques des deux divisions, parvient jusqu'à 150 mètres des tranchées défendant Aspach-le-Bas.

A la 57e division, l'action assez mal soutenue par l'artillerie, fait peu de progrès ; les troupes, en particulier le 371e régiment d'in-



STEINBACH, VUE GÉNÉRALE




LES OPÉRATIONS DANS LA VALLÉE DE CERNAY

fanterie, vaccinées récemment contre la fièvre typhoïde, sont en mauvais état physique.

Le lendemain, par suite du brouillard qui empêche les réglages de l'artillerie, nous nous contentons, à la 66e division, de repousser des attaques, et, à la 57e, de préparer notre progression méthodique vers Aspach-le-Bas.

Les jours suivants, les efforts de la 66e division sont principalement dirigés sur Steinbach, d'où partent les feux qui prennent en flanc nos unités débouchant des bois pour attaquer Cernay. Le 28 décembre, la 4e compagnie du 152e régiment d'infanterie réussit à occuper, après une lutte particulièrement difficile, la plus grande partie du parc du château en ruines, au nord-ouest de Steinbach.

Le 30 décembre, des éléments du 152e d'infanterie pénètrent dans le village, mais l'incendie des maisons empêche leur progression. Le 1er janvier, ce glorieux régiment s'empare de trois lignes de maisons fortifiées et des boyaux de communication qui les relient; enfin, le 3 janvier, appuyé par un bataillon du 218e d'infanterie et par le 15e bataillon de chasseurs à pied, le 152e enlève Steinbach et s'y établit. Mais la rigueur de la température va interrompre les opérations pendant plusieurs semaines. On s'organise, on installe les liaisons optiques et téléphoniques, on perfectionne les procédés de ravitaillement, et on améliore le plus possible l'installation matérielle des troupes.

## L'OFFENSIVE ALLEMANDE DANS LA VALLÉE DE MUNSTER

*Février 1915.* — L'idée directrice des opérations va être de tenir solidement le terrain entre la vallée de Cernay et la Suisse, et de progresser dans la vallée de Munster, en direction générale de Colmar. Afin que l'ennemi ne menace pas notre aile droite par la vallée de la Thur, il nous faut maintenir la possession de l'Hartmannswillerkopf, qui domine cette vallée. Mais, le 19 février, l'ennemi nous devance dans nos opérations. Dès le lever du jour, il bombarde violemment le Reichakerkopf et le col du Sattel, donnant l'impression d'une forte offensive remontant la vallée de la Fecht. L'attaque d'infanterie ne tarde pas à se déclencher; à 8 heures, les Allemands prennent pied sur le Reichakerkopf. La lutte se poursuit, ardente, pendant toute la journée; la situation paraît si grave au commandant de la 47e division qu'il rappelle à lui ses réserves, alors au repos près de Gérardmer. Ces unités mettront huit heures pour parvenir, très fatiguées, sur le terrain du combat, où elles seront engagées au fur et à mesure de leur arrivée. Le 20 février, nous contre-attaquons ; mais, malgré l'énergie de nos chasseurs, nous ne pouvons reprendre le sommet du Reichakerkopf, et nous restons accrochés aux




LES OPÉRATIONS DANS LA VALLÉE DE MUNSTER



LES TERRITORIAUX RÉPARENT LE CHEMIN DE FER DE LA SCHLUCHT

pentes ouest jusqu'à 17 heures; à ce moment l'ennemi nous rejette sur le col du Sattel; quelques poignées de nos héroïques fantassins se maintiennent pourtant sur les lisières nord et ouest du Reichakerkopf.

Les Allemands, puissamment outillés, reviennent à la charge, et, le 21 février, s'emparent du Bahrenkopf, puis rejettent définitivement sur le col du Sattel nos derniers éléments accrochés au Reichakerkopf. Stosswihr est menacé; la lisière est du village et le château tombent, dans la soirée, aux mains de l'ennemi.

Mais une hardie contre-attaque de deux compagnies du 14e bataillon de chasseurs nous permet, avant la nuit, de reprendre le château. Malheureusement, nos batteries cessent leur tir, faute de munitions. La neige tombe en abondance et gêne le ravitaillement.

Toutes nos contre-attaques échouent le 22 ; l'ennemi, continuant ses progrès, envahit le bois de Eichwald et s'installe sur la croupe 651 qui le domine, malgré la résistance héroïque de deux compagnies du 14e bataillon de chasseurs et d'une compagnie du 3e régiment d'infanterie territoriale.

Nous évacuons Stosswihr et nous battons en retraite sur Sultzeren dans la nuit du 22 au 23 février.

Mais les Allemands paraissent à bout de souffle et se contentent de canonner faiblement nos lignes. Les journées suivantes sont calmes, nous nous réorganisons. Le 1er mars, l'attaque soudaine de deux bataillons du 22e régiment de landwehr bavarois réussit à prendre pied dans les premières maisons de Sultzeren : mais nous rejetons les agresseurs sur les pentes de l'Eichwald, en leur infligeant des pertes sévères.



## L'HARTMANNSWILLERKOPF

*Janvier-mars 1915.* — L'Hartmannswillerkopf, devenu si célèbre par les durs combats qui se livrèrent pour la possession de son sommet, était



LES CHASSEURS ALPINS FRANCHISSENT LE COL DE LA SCHLUCHT



PANORAMA DU REICHAKERKOPF

entièrement occupé par une section de la 1re compagnie du 28e bataillon de chasseurs. Cette petite fraction fut attaquée le 4 janvier, à 7 heures, par deux compagnies allemandes qui l'encerclèrent; bien qu'ayant subi de lourdes pertes, la section résista héroïquement et fut dégagée, à 14 heures, par une brillante charge à la baïonnette d'un peloton du 28e chasseurs. Le 9 janvier, l'ennemi lança tout un bataillon à l'assaut du sommet, où il se heurta à deux sections de chasseurs. Les Allemands furent repoussés et subirent des pertes sérieuses. Nous nous décidâmes alors à perfectionner l'organisation défensive du sommet, et à y installer une compagnie.

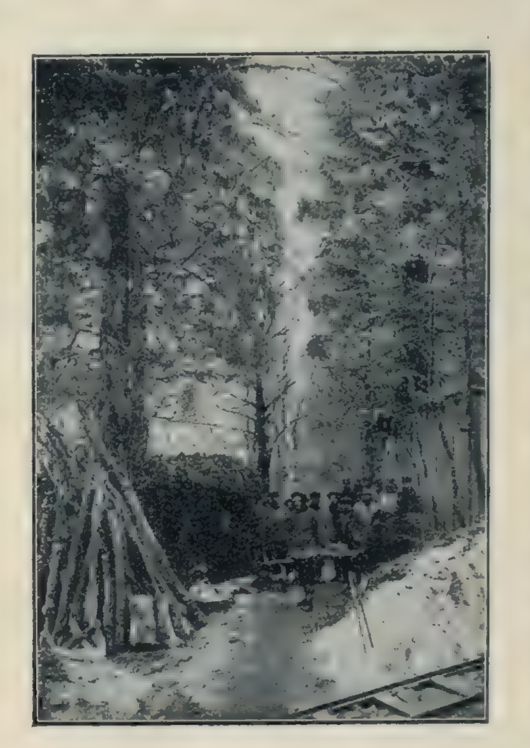
Le 19 janvier, la 1re compagnie du 28e bataillon occupe le sommet du « Vieil-Armand ». L'ennemi lance une très forte attaque après un violent bombardement. La 1re compagnie est complètement encerclée par des forces évaluées à trois bataillons; on ne peut songer à la dégager, aucune réserve n'étant disponible à proximité. Les chasseurs combattent toute la journée et toute la nuit. Le lendemain, les 13e, 27e et 53e bataillons sont arrivés en renfort et ont procédé hâtivement à la préparation d'une contre-attaque pour dégager les vaillants du 28e bataillon. Mais l'ennemi a déjà eu le temps de creuser des tranchées et d'établir des réseaux de fils de fer ; les bataillons d'attaque se heurtent à ces réseaux et sont rejetés avec de lourdes pertes.

Le 21 janvier, l'attaque reprend, car on entend crépiter la fusillade de la 1re compagnie, et son héroïque clairon, le chasseur Mosnier, sonne encore la charge et le refrain du bataillon. La nouvelle tentative pour dégager les héros échoue avec des pertes graves. Rudes montagnards de l'Auvergne, de l'Ardèche et des Alpes, gars de l'Allier, de la Loire, du Rhône et de la Drôme, les chasseurs du 28e bataillon vont renouveler sur ce sommet vosgien, au milieu des neiges, l'exploit accompli par leurs ancêtres dans les sables brûlants de l'Afrique, à Sidi-Brahim. Les Allemands concentrent sur le sommet un feu terrible de minenwerfer : le dépôt de munitions des chasseurs saute, le dépôt de vivres est brûlé. Le sous-lieutenant Canavy, héros qui commande à des héros, est écrasé par les bombes, dont un éclat lui emporte la tête. Le 22 janvier, on n'entend plus la fusillade ni le clairon au sommet du « Vieil-Armand ».

Épuisée par cette lutte épique de trois jours et de trois nuits, la 1re compagnie a capitulé, ayant perdu les deux tiers de son effectif. L'ennemi reste stupéfait de ne trouver devant lui qu'une poignée de défenseurs. Le commandant des troupes allemandes, rendant un légitime hommage à la vaillance des chasseurs, ne peut se retenir de leur dire : « Vous êtes des braves » ; il laisse leurs armes à ces vaillants, leur fait rendre les honneurs au passage, et les autorise à défiler dans Mulhouse le fusil sur l'épaule...

Mais la possession du sommet du « Vieil-Armand », qui domine la plaine de 600 mètres, nous était indispensable. Un premier assaut, le 26 février, ne nous procura qu'un gain d'une centaine de mètres ; mais nous pûmes repérer exactement la ligne tenue par l'ennemi. Les réglages d'artillerie, si difficiles en montagne, furent minutieusement préparés ; et, le 5 mars, nous enlevions de haute lutte un blockhaus important ; l'ennemi, qui avait massé sur cette position deux régiments, contre-attaque en force : nous brisons toutes ses tentatives.

Le 152e régiment d'infanterie vient rejoindre les chasseurs pour l'assaut final qui doit nous rendre maîtres du sommet du « Vieil-Armand ». Après une préparation d'artillerie de quatre heures, fantassins et chasseurs s'élancent à l'assaut, enlèvent deux lignes de tranchées et font 250 prisonniers ; mais ils sont arrêtés par de nouvelles lignes de défense, à proximité du sommet.



CAMPEMENT D'HIVER DANS LES VOSGES

Le 26, la préparation d'artillerie recommence. Puis le 152e bondit et atteint le sommet en dix minutes ; sur la crête, où les arbres sont rasés par les obus et les bombes de minenwerfer, un fantassin agite un immense fanion pour faire allonger le tir de nos batteries. Nous faisons 400 prisonniers et nous dominons enfin les positions allemandes.



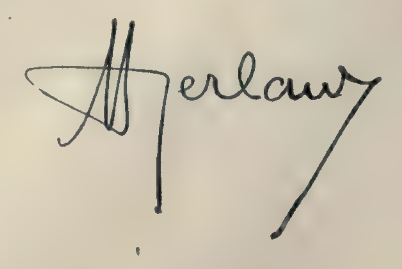
## LES COMBATS AU REICHAKERKOPF

*Mars 1915.* — Le 6 mars, une puissante attaque était montée par la 47e division, dans le but de reprendre le Reichakerkopf, de nous donner de l'air à l'est de Sulzeren, et d'enlever, si possible, le village de Stosswihr. L'attaque du Reichakerkopf était confiée au 23e bataillon de chasseurs. Bien préparée par l'artillerie, l'opération réussit en quarante-cinq minutes. Malheureusement, les chasseurs sont arrêtés par notre artillerie qui n'allonge pas suffisamment son tir, et ils ne peuvent poursuivre l'ennemi. Mais nous résistons à toutes les contre-attaques et nous conservons le sommet.

A l'est de Sulzeren et sur Stosswihr, nous n'avons fait que de légers progrès, nos attaques ayant été prises de flanc par des feux de mitrailleuses.

Le 20 mars, après un violent bombardement par obus et par minenwerfer, une forte attaque ennemie réussissait à nous reprendre le Reichaker, et à rejeter, encore une fois, notre ligne au col du Sattel. Des contre-attaques tentées le 22 et le 23 échouent : nous sommes refoulés dans nos tranchées de départ. La proximité des lignes ennemies (à moins de vingt mètres des nôtres) rend impossible la préparation d'artillerie ; nous devons momentanément nous borner à organiser nos tranchées.

Mais la vaillance de nos troupes n'aura pas été inutile : elle oblige l'ennemi à maintenir dans les Vosges des unités d'élite et une puissante artillerie ; ses réserves disponibles pour d'autres attaques en seront d'autant diminuées.



# LES GRANDES OFFENSIVES

## XX

## L'OFFENSIVE D'ARTOIS
## (Mai-Juin 1915)



Les opérations de mai et juin, en Artois, ont eu pour but primordial, tout en recherchant sur un point sensible la rupture du front adverse, de venir en aide à nos alliés russes en retenant devant nous le plus possible de forces allemandes; en même temps elles devaient assurer à l'Armée italienne la sécurité nécessaire dans la période délicate de sa mobilisation et de sa concentration.

Dès le 27 mai, sur la demande du Commandant en chef, le général Foch, commandant le groupe provisoire du Nord, établit le projet détaillé d'une opération offensive puissante à monter dans la région au nord d'Arras. Ce plan comporte une attaque principale menée par trois Corps d'Armée, ayant pour objectif la crête de Vimy (cotes 119, 140, 132), et appuyée par deux attaques de flancs, l'une au nord, visant la crête de Notre-Dame-de-Lorette et l'éperon nord de Souchez, puis la cote 119; l'autre au sud, ayant pour objectif les cotes 96, 93 et s'étendant jusqu'à la Scarpe.

La crête de Vimy, objectif principal, domine toute la plaine qui s'étend jusqu'à Douai, et la tient sous son canon. Par son commandement étendu, comme aussi par la nature du terrain qu'elle domine, cette position en tombant entre nos mains pouvait entraîner une rupture d'équilibre des forces ennemies et donner lieu, par suite, à de très importants résultats.

En vue de l'opération projetée, le général Foch demande que la 10e Armée (général d'Urbal), qui opère dans ce secteur, soit renforcée de trois Corps d'Armée, de 72 pièces de gros calibre et

d'une dotation en matériel et munitions calculée pour une bataille de dix jours d'après l'expérience de l'offensive d'hiver en Champagne.

De son côté la 1re Armée anglaise devra prononcer une attaque en liaison avec les nôtres.

Tout d'abord fixée au 1er mai par le général en chef, la date de l'opération est retardée de quelques jours pour parfaire la préparation.

Déjà, pendant la période de stagnation de la 10e Armée dans la région d'Arras, qui dure depuis le mois de décembre 1914, le terrain a été méthodiquement aménagé non seulement en vue de rendre le front inviolable, mais encore et surtout pour préparer l'offensive.

D'une façon générale, cette organisation se composait de deux parallèles, réunies entre elles par de nombreux boyaux dont le nombre allait en augmentant, à mesure qu'on se rapprochait de la première ligne, et d'une série de places d'armes échelonnées en profondeur.

La préparation immédiate consista à établir en avant de tout le front une parallèle de départ à la distance d'assaut reconnue la plus favorable, à multiplier les communications entre les parallèles successives, à accroître le nombre des grands boyaux d'accès et d'évacuation reliant les places d'armes aux tranchées de première ligne.

Les chemins de colonnes pour l'artillerie furent préparés avec soin; on installa des postes de commandement, de secours, de projecteurs, des dépôts d'outils, de munitions, de fusées, de matériel divers, d'eau et de vivres. On créa, enfin, pour doubler toutes les communications, un réseau téléphonique enterré.

La préparation tactique, non moins minutieuse, avait été poussée avec un soin extrême dans tous ses détails ; reconnaissances et photographies aériennes que permettait le développement incessant de notre service d'aviation, plans directeurs et plans au 1/5000e tirés à de nouveaux exemplaires et remis aux exécutants, connaissance parfaite du terrain par les unités d'attaque, amenées d'abord à cet effet dans les tranchées du secteur, puis retirées à l'arrière et reposées, pour être ramenées fraîches en première ligne la veille de l'offensive.

Les objectifs étaient définis très nettement, chaque unité avait reçu une mission précise et chaque homme connaissait sa manœuvre.

La préparation morale des combattants ne fut pas négligée. Les chefs à tous les degrés avaient réuni leurs hommes pour leur faire part des intentions du commandement et surexciter les énergies; et chacun pouvait se rendre compte que la préparation matérielle était poussée méthodiquement dans ses moindres détails, tous avaient une confiance absolue dans le succès.

L'artillerie, de son côté, avait tout mis en œuvre pour assurer la destruction des ouvrages et des tranchées ennemis. Des observateurs poussés très en avant jusque sur les premières lignes assureraient, à cet effet, la précision du réglage.

D'autre part, grâce aux nombreuses photographies prises méthodiquement par les aviateurs, l'organisation ennemie nous était parfaitement connue.

En face du 33e Corps d'Armée par exemple, se trouvaient trois positions différentes, la première, éloignée de 100 à 400 mètres de nos tranchées, se composant de deux lignes successives espacées d'une centaine de mètres et réunies entre elles par de nombreux boyaux. Au sud, ces tranchées se multipliaient et formaient une véritable suite de redoutes sur la croupe entre le bois de Berthonval et La Targette (Ouvrages Blancs).

Au nord, Carency et le bois 125, organisés en points d'appui extrêmement puissants, formaient à cette position un excellent flanquement.

La deuxième position, garnie elle même de nombreux organes de flanquement, suivait la route de Béthune.

La troisième s'appuyait au chemin creux de Neuville-Saint-Vaast à Souchez.

Tous les préparatifs terminés, le déclenchement de l'attaque est fixé au 7 mai, sur la proposition du général Foch.

Le maréchal French, prévenu, fait connaître que la collaboration de l'Armée britannique reste acquise, sous la réserve que trois divisions françaises seraient maintenues à la gauche des forces anglaises, les reliant ainsi à l'Armée belge dans la région d'Ypres, où l'ennemi, depuis l'attaque du 22 avril, n'a cessé de se montrer très actif.

La préparation d'artillerie commence dès le 4 mai. Elle comprend une préparation d'artillerie lourde de plusieurs jours dans le but de démolir les points fortifiés et les organes de flanquement ennemis, puis une préparation immédiate d'artillerie lourde et d'artillerie de campagne combinées, ayant pour objet de détruire les défenses acces-



L'ÉPERON DE NOTRE-DAME-DE-LORETTE

soires et de battre les coins du terrain susceptibles d'abriter des réserves. Enfin, une puissante artillerie de tranchée était chargée de la destruction des tranchées ennemies dans la zone où la proximité de nos lignes empêchait le travail de l'artillerie lourde. Les plus légères de ces pièces — 58 ancien modèle — devaient accompagner l'attaque d'infanterie.

Mais le temps étant devenu très mauvais les 6 et 7 mai, le Commandement décide de reporter l'attaque au 9.

Dans la soirée du 8, toutes les divisions de cavalerie disponibles sont alertées et tenues prêtes à se porter dans la zone de la 10e Armée.

En outre, le 9 au matin, toutes les disponibilités qu'il est possible de prélever sur les autres Armées sont rapprochées de la bataille : 3e Corps d'Armée et 55e division d'infanterie, Corps de cavalerie Conneau qui se concentre dans la région d'Amiens, prêt à marcher vers le nord, 6e division de cavalerie, qui débarque vers Hesdin, en arrière de la 10e Armée.

Enfin, le général Joffre se transporte de sa personne à Doullens, où il installe son poste de commandement, proche des troupes réservées à sa disposition.

Toutes les mesures sont ainsi prises pour qu'un succès important remporté par la 10e Armée puisse être aussitôt exploité avec la rapidité et la puissance désirables.

Le 9 mai, l'attaque générale va se dérouler dans les conditions suivantes :

L'action principale est menée par les 21e, 33e, 20e, 17e et 10e Corps, sur un front d'environ 19 kilomètres, en prenant pour objectif la ligne générale cote 140-La Folie-Thélus-Bailleul-Point-du-Jour, et appuyée à gauche par une attaque de flanc du 9e Corps d'Armée et de la 58e division, dans la direction générale de Loos-cote 70-Annay.

De son côté, la 1re Armée anglaise attaquera au nord-ouest de La Bassée, en direction de Don et en liaison avec le 9e Corps.

Le 9 au matin, les troupes d'attaque se trouvent en place à 4 h. 30. Le jour s'est levé radieux ; déjà, la veille, le soleil et le vent ont asséché la boue qui rendait la circulation difficile dans les boyaux.

A 6 heures, la préparation d'artillerie commence et acquiert toute son intensité. Les tirs paraissent parfaitement réglés ; les coups tombent en plein sur les ouvrages allemands, dont les défenses accessoires sont bouleversées. Dans les tranchées, les hommes qui observent ces résultats avec enthousiasme, poussent des hourrahs et applaudissent.

A 10 heures, l'artillerie allonge son tir, l'attaque d'infanterie se déclenche.

La journée du 9 mai est marquée par des résultats très inégaux sur l'ensemble du front; en certains points, nos troupes remportent un succès très brillant, inespéré même.

Tandis que le 21e Corps progresse au nord vers Notre-Dame-de-Lorette et vers Souchez, le 33e Corps avance de quatre kilomètres en moins de deux heures, et atteint la crête entre Souchez et la cote 140. A sa droite, le 20e Corps enlève La Targette, et conquiert une partie de Neuville-Saint-Vaast. Mais, plus au sud, les 15e et 17e Corps, arrêtés presque au début par des mitrailleuses restées intactes, n'obtiennent que des résultats insignifiants.

Le 33e Corps, ayant joué le premier rôle dans cette journée du 9 mai, nous retracerons ses opérations avec quelques détails. Des trois divisions qui le composent, la division marocaine et la 77e division d'infanterie opèrent en plaine, la 70e se déploie en face de Carency et d'Ablain-Saint-Nazaire. L'ennemi a transformé en véritables forteresses ces deux localités, assises au fond d'un couloir dominé au sud par la croupe 124, au nord par l'éperon de Notre-Dame-de-Lorette.

L'ordre d'attaque réglait ainsi les missions des éléments du Corps d'Armée :

1° La division marocaine, moins deux régiments réservés à la disposition du commandant du C. A., attaquera en direction des hauteurs 140, qu'elle occupera solidement face au nord-est;

2° La 77e D. I., attaquera en direction générale Bois du Cabaret-Rouge-Givenchy; elle laissera des garnisons au Cabaret-Rouge, face à Souchez, et sur la hauteur 119, face au bois de Givenchy;

3° La 70e D. I., maintenant l'inviolabilité de son front entre Ablain-Saint-Nazaire et Carency, attaquera ce dernier point par le sud; Carency enlevé, elle prendra l'offensive en direction de Souchez, en liant son mouvement à ceux du 21e C. A., et de la 77e D. I.

Traversant d'un seul élan toutes les lignes de tranchées ennemies, l'attaque de la division marocaine, menée par le 1er régiment étranger et le 7e tirailleurs, se précipite vers la hauteur 140, que les premiers éléments atteignent vers 11 heures, et l'ennemi ayant complètement disparu du front d'attaque, des groupes pénètrent dans Givenchy, d'autres poussent jusqu'à la lisière du Petit-Vimy. Mais l'extraordinaire rapidité de cette avance, a absorbé les réserves tactiques. Dès 10 h. 45, le commandant de la division fait appel aux éléments de la réserve du Corps d'Armée (8e zouaves et 4e tirailleurs); mais ces deux régiments sont restés à leurs emplacements initiaux, Mont-Saint-Éloi et Acq, à une distance de huit kilomètres des objectifs ennemis atteints avec une rapidité imprévue.

A 11 h. 30, le général commandant le Corps d'Armée met le 8e zouaves à la disposition de la division marocaine : deux groupes reçoivent en même temps, l'ordre de se porter vers les Ouvrages Blancs; mais les bataillons de zouaves ne peuvent s'engager que successivement à partir de 15 heures.

Entre temps, l'ennemi s'est ressaisi, et a amené aux abords de La Folie d'une part, et vers Souchez d'autre part, des mitrailleuses et de l'artillerie qui prennent d'enfilade, sous un feu violent, notre ligne de combat. Celle-ci a les plus grandes difficultés à se maintenir, d'autant plus que notre artillerie, dont les munitions vont être épuisées, ne peut l'appuyer qu'imparfaitement.

De 14 heures à 15 h. 30, une série d'engagements très confus et compartimentés, amène un mouvement général de repli jusqu'au chemin creux qui va de la lisière sud-est de Souchez à Neuville-Saint-Vaast.

Le 4e tirailleurs, dernière réserve du Corps d'Armée, ne s'engage, de son côté, que vers 18 heures ; mais, en fin d'après-midi, notre ligne de combat renforcée se maintient solidement.

Pendant que se déroulent ces événements, l'attaque de la 77e division d'infanterie, menée par une brigade alpine et un groupe de chasseurs, a franchi, sans arrêt, deux lignes de tranchées allemandes. Le 97e régiment d'infanterie pénètre dans le cimetière de Souchez, avec quelques groupes, pendant que des éléments avancés du 159e atteignent Givenchy.

Dès 10 h. 10, le général de division, se rendant compte de la réussite complète de l'attaque, donne l'ordre d'avancer l'artillerie. A 11 heures, une première batterie vient s'établir au grand trot à l'ouest du bois de Berthonval, aux applaudissements des fantassins.

Mais les éléments du 159e régiment d'infanterie qui ont pénétré dans Givenchy, violemment contre-attaqués par des troupes fraîches, se replient sur les crêtes 119, 140, puis vers le Cabaret-Rouge, pendant que le 97e régiment d'infanterie, soumis lui aussi à un violent bombardement, se retire



LE WAGON
Aquarelle de *Jean Lefort*







LE VILLAGE DE LA TARGETTE

vers la route Souchez-Carency, qu'il occupe en se reliant à la 70ᵉ division.

Celle-ci, de son côté, n'est pas restée inactive. Elle parvient, en peu de temps, à pénétrer dans l'îlot sud de Carency à la suite d'un combat acharné, puis à s'emparer du cimetière : sa droite, enfin, pousse vers la grand'route Carency-Souchez : l'investissement du village de Carency se trouve ainsi amorcé par le sud et par l'est.

En résumé, dans cette première journée, le 33ᵉ Corps d'Armée a atteint d'un irrésistible élan les objectifs, même les plus éloignés, qui lui avaient été assignés : il a enlevé deux batteries ennemies, plusieurs dizaines de mitrailleuses et fait 1.500 prisonniers, dont un colonel et de nombreux officiers. La percée a été réelle un instant ; mais les troupes d'attaque, épuisées et disloquées par une marche rapide, se trouvent hors d'état de poursuivre ; l'ennemi, de son côté, a eu le temps d'amener hâtivement des réserves : l'étau, un instant desserré, s'est refermé.

Cependant, à la droite du 33ᵉ Corps, une division du 20ᵉ menait sur La Targette une brillante attaque : à 11 h. 15, là totalité de cet îlot tombe entre ses mains avec 350 prisonniers et plusieurs pièces de 77 ; elle continue sa marche sur Neuville-Saint-Vaast, importante localité puissamment fortifiée, d'où l'ennemi tirait sur les assaillants de chaque maison crénelée, de chaque cave organisée en tranchée couverte.

A 15 heures, nous attaquions l'église ; et, à la suite d'un combat de rues très confus et d'une extrême violence, la moitié du village nous restait ; mais, en fin d'après-midi, nous étions arrêtés devant le cimetière.

La droite du 20ᵉ Corps était tenue en échec par les ouvrages du Labyrinthe, car le 17ᵉ Corps, à sa droite, n'avait pas gagné de terrain.

En effet, sur le front abordé par les 17ᵉ et 10ᵉ Corps, l'ennemi avait multiplié les abris-cavernes bétonnés, les blockhaus pour mitrailleuses et les réseaux de fils de fer dissimulés. Ni les tirs de démolition de l'artillerie lourde, ni l'artillerie de campagne n'avaient pu détruire toutes les défenses accessoires. De plus, la parallèle de départ se trouvait à 200 mètres des tranchées ennemies, distance trop considérable : aussi l'attaque sortit à peine de nos lignes et fut promptement arrêtée.

Quant à l'attaque accessoire de la 17ᵉ division (9ᵉ Corps d'Armée) sur Loos, elle bénéficiait tout d'abord du même effet de surprise, et ses éléments avancés pénétrèrent dans le village ;



CAGNAS D'ARTILLEURS A CARENCY

mais les feux concentriques de batteries allemandes, qui se révélèrent dans les maisons d'Hulluck et de Lens, l'obligeaient rapidement à se replier dans les premières tranchées conquises.

Enfin, l'attaque de la 1^re Armée anglaise, lancée le même jour, réussit tout d'abord à s'emparer des premières lignes allemandes sur le front d'une division; mais des contre-attaques immédiates reprirent une grande partie du gain réalisé. Reprise dans l'après-midi, l'attaque de nos alliés se vit arrêtée par des feux de barrage et des tirs de mitrailleuses.



Après la journée du 9 mai, il ne pouvait plus être question de surprise, mais il importait de pousser vivement l'adversaire sur les points où il avait cédé. En conséquence, les 33^e et 20^e Corps furent renforcés par des unités réservées, de manière à pouvoir nourrir leur offensive.

Dans la nuit du 9 au 10, le commandant du 33^e Corps d'Armée a rapproché de la ligne de combat toute son artillerie de campagne et les batteries lourdes C. T. R.

Mais, devant la division marocaine, des contre-attaques ennemies se produisent toute la nuit; elles sont repoussées. En outre, les Allemands travaillent activement à s'organiser. Vers 3 h. 30, zouaves et tirailleurs ayant ouvert un feu violent sur ces travailleurs, voient surgir 275 hommes conduits par 4 officiers, qui lèvent les bras et se rendent.

Toute la journée du 10 se passe en canonnade violente et en fusillade. L'ennemi fait un usage intensif de ses mitrailleuses; il en a placé vers la cote 140; d'autres prennent d'enfilade nos premières lignes. Vers 16 heures, se déclenche l'attaque que faisait prévoir depuis le matin le violent bombardement ennemi; mais l'assaillant est repoussé vigoureusement.

Cependant, sur le front de la 77^e division, le duel d'artillerie intense se poursuit toute la journée du 10.

Vers 11 heures, le général Barbot, commandant la division, est mortellement blessé à son poste de commandement; à 20 heures, une forte contre-attaque allemande, débouchant de Souchez, est arrêtée par les feux du 97^e régiment d'infanterie.

D'autre part, au cours de cette journée du 10, la 70^e division, poursuivant son succès, resserre plus étroitement l'investissement de Carency. Organisation puissamment fortifiée où l'ennemi a mis à profit la nature du terrain ondulé et boisé, Carency forme dans nos lignes, depuis le 27 décembre, un saillant menaçant qu'il faut réduire à tout prix.

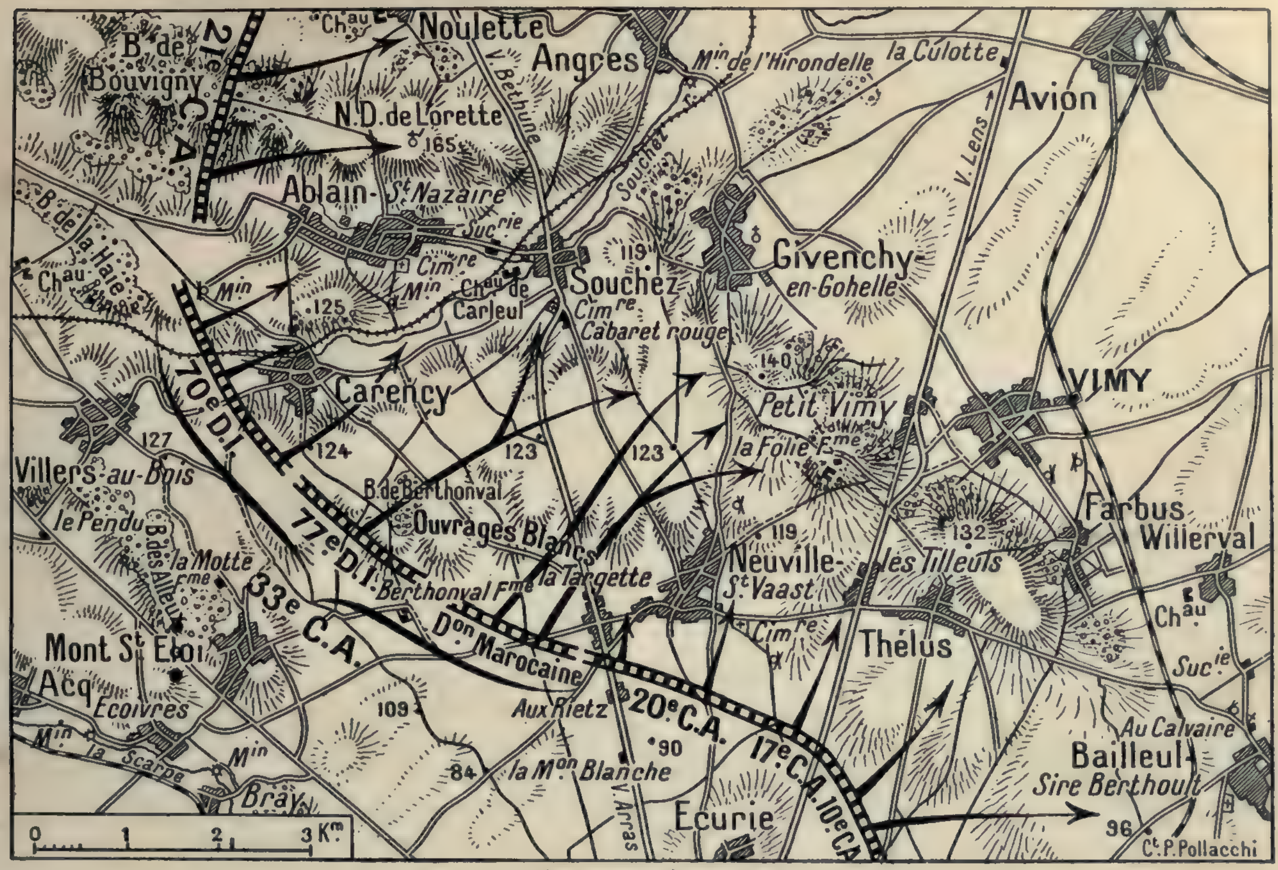
Une quadruple ligne de tranchées défend le village, dont chaque rue, chaque maison, sont fortifiées, avec des communications souterraines de cave à cave : dans les vergers très nombreux toutes les variétés de l'artillerie allemande, depuis le 105 et le 210, des lance-bombes de tous modèles et d'innombrables mitrailleuses sous casemates, assurent la sécurité d'une garnison qui comprend quatre bataillons d'élite et six compagnies de pionniers. Un général de brigade commande ce point d'appui que l'ennemi considère comme imprenable, ainsi qu'il l'a avoué depuis.

Le soir du 10 mai, nos troupes, après un combat acharné, sont établies sur la route Carency-Souchez. Carency, étroitement serré sur ses faces ouest et sud,



LE MOULIN DE SOUCHEZ






L'OFFENSIVE D'ARTOIS

commence à être menacé vers l'est ; ses défenseurs ne communiquent plus que souterrainement avec Ablain-Saint-Nazaire et Souchez.

Le 11 mai, le 33e Corps d'Armée, renforcé de la 18e division, reçoit l'ordre d'enlever les hauteurs 140 et 119.

Après une courte préparation de deux heures, effectuée par les artilleries lourde et de campagne, l'attaque se déclenche à 14 heures, mais les conditions dans lesquelles va se produire l'engagement sont peu favorables : entre la première ligne et les renforts, l'artillerie ennemie bat violemment le terrain ; les communications téléphoniques sont coupées, de nombreux agents de liaison tués ou blessés. L'artillerie observe mal en raison des formes du terrain, et sa liaison avec l'infanterie n'est assurée que précairement.

Aussi, malgré leur bravoure magnifique, zouaves ou tirailleurs qui essayent de progresser sont cloués au sol. Épuisée par trois jours de violents combats, la division marocaine a perdu son aptitude offensive ; il est nécessaire de la relever.

Pareillement, l'attaque de la 77e division ne parvient pas à déboucher ; plusieurs tentatives échouent ; les feux d'enfilade de mitrailleuses et d'artillerie lui causent de lourdes pertes.

Mais la 70e division, pendant ce temps, continue ses progrès devant Carency. Les unités qui bordaient la route Carency-Souchez se portent droit au nord, atteignent en quelques heures le bois à l'est du village et, après un dur combat, s'y maintiennent contre tous les efforts de l'ennemi. Celui-ci, coupé de Souchez, ne peut plus communiquer qu'avec Ablain.

Mais, en définitive, l'offensive improvisée du 33e Corps, le 11 mai, n'a pas réussi : ses positions ont été maintenues, mais nos troupes n'ont pu progresser.

Le 20e Corps, de son côté, poursuit dans Neuville-Saint-Vaast de violents combats.

Il réussit à s'emparer du cimetière, le 11 mai, mais ne gagne que peu de terrain à l'est du village.

Par bonheur, la journée du 12 mai apporte à la 70e division la récompense de sa bravoure et de son opiniâtreté. Par deux attaques convergentes,

partant l'une de l'ouest, l'autre de l'est, menées avec une magnifique ardeur, nos troupes encerclent les défenseurs de Carency, dont les derniers îlots tombent entre nos mains; la résistance ennemie fut particulièrement acharnée autour d'une carrière profonde de 80 mètres où les Allemands avaient organisé un « fort » complet avec casemates et abris-cavernes.

Un millier de prisonniers saxons et bavarois, dont un colonel, sont capturés dans les ruines.

A la nuit, nous poussons sur Ablain-Saint-Nazaire dont l'ennemi a abandonné la plus grande partie.

Ce même jour, le 21e Corps, après une lutte sanglante et acharnée, enlève le fortin de Notre-Dame-de-Lorette, au nord-est de la Chapelle, organisation puissante comprenant des fossés, des grilles, des abris-cavernes de 10 mètres de profondeur et qui paralysait notre avance après nos premiers succès du 9 mai.

Les 13 mai et jours suivants, les 33e et 21e Corps repoussent victorieusement plusieurs contre-attaques ennemies, mais la 13e division (21e Corps) voit son offensive bloquée à droite par le fortin de la Blanche-Voye et arrêtée, au nord du plateau de Lorette, par un bombardement d'une intensité exceptionnelle; elle réussit, cependant, à gagner les pentes qui descendent vers la sucrerie d'Ablain et à s'y maintenir.

Mais la résistance du fortin de Blanche-Voye a, en outre, arrêté par des feux de revers la 70e division, et lui a fait perdre une partie du village d'Ablain-Saint-Nazaire.

De son côté, la 77e division essaie de faire effort directement sur Souchez en attaquant le château de Carleul; mais elle se heurte à de puissantes tranchées ennemies, organisées dans l'intérieur du parc; finalement, elle échoue.

En définitive, malgré un très beau succès initial, nous n'avons encore pu enlever ni Souchez, ni Neuville-Saint-Vaast, qui continuent à enrayer toutes nos tentatives en vue de progresser vers la crête, leurs défenseurs enfilant tout le terrain des attaques.

Il devient évident que l'ennemi s'est renforcé et ses organisations se sont révélées plus solides qu'on ne l'avait supposé.

Dans ces conditions, le général d'Urbal envisage la conquête méthodique d'une base de départ, d'où une nouvelle attaque nous portera à la crête de Vimy, dans sa partie nord, pour s'étaler ensuite progressivement vers la partie sud.

Cette base jalonnée par les points d'appui suivants : Cabaret, Souchez et les hauteurs au nord, se trouve à une distance moyenne de 500 mètres du front conquis au 15 mai.

Cependant, à l'Armée britannique, une nouvelle attaque, montée le 16 mai sur un front de trois divisions, réalise d'asssez sérieux progrès, qui se traduisent, le 18, par l'enlèvement de toute la première ligne allemande sur une longueur de 5 kilomètres et une profondeur de 800 mètres.

De notre côté, les opérations de détail, pour la conquête des points d'appui qui jalonnent la base de départ fixée par le général d'Urbal, se continuent jusqu'au 21 mai sans progrès sensibles.

La situation de l'ennemi, depuis le 9 mai, s'est, en effet, modifiée profondément.

Comme il ressort du récit publié par le G. Q. G. allemand sur cette journée, nos adversaires ont mesuré immédiatement la force du coup qui leur était porté; avec leur méthode habituelle, ils ont pris toutes les mesures pour y parer; neuf divisions, alertées aussitôt (l'une enlevée de Douai sans chevaux, ni voitures) ont débarqué dans la région entre le 9 et le 18. De nouvelles lignes de défense ont remplacé celles que nous avions conquises, et doublé celles dont nous n'avions pu nous emparer. Mais surtout, dès le 13 mai, l'artillerie lourde s'est renforcée incessamment; et, à partir du 18 mai, une concentration de pièces de tous calibres à tir rapide, pourvues de munitions inépuisables, tient sous un feu intense tout le front de la 10e Armée. Alors que, le 9 mai, nous dominions l'artillerie ennemie, celle-ci a repris l'avantage pour ne plus le perdre.

Aussi les journées du 22 au 29 mai sont-elles marquées par de très violentes contre-attaques sur tout le front et, en particulier, sur la côte 123, Neuville-Saint-Vaast et les pentes de Notre-Dame-de-Lorette; malgré la vigueur de ces actions, l'ennemi ne parvient nulle part à entamer nos lignes; il est repoussé avec de fortes pertes.

Le 25 mai, en vue de réduire la poche que forme le village de Souchez à l'intérieur de nos lignes, les 9e, 21e et 23e Corps exécutent une attaque concentrique qui se poursuit le 26, mais qui échoue.

Du 27 mai au 2 juin, il n'y a plus que des actions locales. A Neuville-Saint-Vaast, une attaque générale, menée sur les deux faces du village par

la 5e division, est arrêtée par des feux d'artillerie et de mitrailleuses ; mais à l'ouvrage du Labyrinthe, nous avons conquis d'emblée une partie importante des organisations ennemies et la progression se continue avec succès à coups de grenade; en trois jours, la 53e division a consommé 24.000 de ces engins dans cette opération.

Les jours suivants, la 10e Armée poursuit la conquête des points d'appui fixés. Malgré le terrain détrempé par la pluie, le 21e Corps élargit les positions récemment conquises sur le plateau de Notre-Dame-de-Lorette. Le 33e Corps enlève Ablain-Saint-Nazaire et la sucrerie de Souchez, puis investit étroitement le parc de Carleul et le village de Souchez. Enfin, le village de Neuville-Saint-Vaast, disputé maison par maison dans une lutte opiniâtre, tombe aux mains de la 5e division, et la 53e s'empare de presque tout l'ouvrage du Labyrinthe.

La base de départ, fixée par le général d'Urbal, se trouve sur le point d'être conquise, et la 10e Armée va pouvoir reprendre son offensive d'ensemble.

Les derniers préparatifs se poursuivent activement, malgré l'extrême activité de l'ennemi et, en particulier, de son artillerie lourde.

Le 10 juin nous entreprenons un tir systématique de démolition sur les organisations ennemies.

L'objectif principal est toujours la crête de Vimy (cotes 119, 140, la Folie, cote 132, Point-du-Jour). Sur ce front d'environ 10 kilomètres sont disposés, du nord au sud : le 33e Corps, le 9e Corps, le 20e Corps, renforcé de la 53e division, les 10e et 17e Corps.

L'attaque sera flanquée à gauche par le 21e Corps qui masquera Souchez par le nord et agira sur les bois de Givenchy, les réserves de l'Armée comprenant les 55e et 153e divisions, le 3e Corps et le 2e Corps de cavalerie.

Les 13 et 14 juin, notre artillerie exécute pendant plusieurs heures des tirs violents à cadence rapide, simulant les préliminaires d'attaque. L'ennemi est ainsi entretenu dans la croyance à une invariable préparation immédiate d'artillerie précédant l'assaut d'infanterie.

Mais, pour lui donner le change, le 16 juin, nos lignes partent à l'attaque vers midi, en même temps que se déclenche le tir d'efficacité de toutes nos pièces d'artillerie, y compris les contre-batteries. De ce fait, la surprise de l'ennemi a été à peu près complète et nos pertes s'en trouvent sensiblement réduites.

Mais, tandis que les 21e et 33e Corps avancent assez rapidement, les autres Corps progressent médiocrement et avec difficulté.

En fin de journée, le 21e Corps et la division marocaine ont réalisé de sérieux progrès au nord-ouest d'Angres, sur le plateau de Notre-Dame-de-Lorette, et au sud-ouest de Souchez. Mais au 9e Corps et à la gauche du 20e, de très violents tirs de barrage ont arrêté notre élan ; enfin, à la droite du 20e Corps et devant les 10e et 17e, les contre-attaques de l'adversaire nous font perdre rapidement le terrain gagné d'un premier bond.

Le 17 juin, nous ne faisons aucun progrès.

Du 19 au 23 juin, les 20e, 10e et 17e Corps sont maintenus dans une situation défensive, tandis que les 21e et 33e continuent de progresser lentement.

Le 21e Corps atteint en plusieurs points le chemin creux d'Angres à Ablain-Saint-Nazaire, mais sans pouvoir le conquérir entièrement.

A partir du 25 juin, la situation se stabilise sur tout le front; la violence des contre-attaques de l'ennemi, la solidité de ses organisations défensives ; enfin, la supériorité de son artillerie lourde abondamment approvisionnée, ne nous permettent plus d'espérer des résultats.

Dans ces conditions, le général d'Urbal décide de suspendre momentanément les opérations d'ensemble.



En définitive, si l'offensive d'Artois, montée avec toute la puissance que comportaient nos possibilités matérielles du moment, n'avait pas atteint l'objectif final assigné, elle n'en obtenait pas moins des résultats importants.

Après avoir, dans l'attaque du 9 mai, enlevé d'un bond les positions ennemies, puissamment organisées, sur un front de 6 kilomètres et une profondeur de 3 à 4, la 10e Armée a fourni de sérieux efforts pendant les semaines suivantes et conquis d'importants trophées : 7.450 prisonniers, 24 canons, 134 mitrailleuses.

Au cours de ces opérations très dures, nos troupes confirmèrent leurs magnifiques qualités.

Mais entre tous les Corps d'Armée qui rivalisèrent d'endurance, de bravoure et d'audace, le 33e se distingua sous le commandement d'un chef

qui se révélait de plus en plus éminent : le général Pétain.

Déjà, le 8 avril 1915, dans ce même secteur où la situation des lignes françaises était très confuse au début de l'hiver, le commandant du 33e Corps était cité « pour avoir pris sur l'adversaire l'ascendant moral de l'offensive, et l'avoir maintenu par une série de coups de main habilement préparés, énergiquement conduits, judicieusement exploités. »

Particularité saisissante, les opérations dirigées par le général Pétain dans cette région de l'Artois se déroulaient tout près de son pays natal : Cauchy-à-la-Tour, bourg dont il pouvait apercevoir les maisons, à quelques kilomètres, du haut de l'observatoire de Mont-Saint-Éloi.

A la suite des brillants succès du mois de mai, le Commandant en chef citait à l'ordre de l'Armée le 33e Corps lui-même, « pour avoir, sous la conduite énergique de son chef, fait preuve au cours de son attaque du 9 mai, d'une vigueur et d'un entrain remarquables, qui lui ont permis de gagner, d'une haleine, plus de 3 kilomètres, de prendre à l'ennemi plus de 25 mitrailleuses, 6 canons, et de faire 2.000 prisonniers. »

Pour le seconder, le général Pétain avait trouvé le meilleur de ses lieutenants dans la personne du général Fayolle, commandant de la 70e division.

Mais nos succès avaient été chèrement achetés.

Pour la période du 9 mai au 16 juin, nos pertes atteignaient les chiffres de 2.260 officiers, dont 609 tués, et de 100.240 soldats, dont 16.194 tués, 63.619 blessés, le reste disparu.

Aussi, pour apprécier l'importance d'une telle victoire, il faut la situer dans le temps, se rappeler qu'elle succédait à cette longue bataille du premier hiver, livrée en Champagne, où quarante jours d'efforts spasmodiques, d'attaques partielles, de sacrifices héroïques et sanglants n'avaient réussi qu'à égratigner la cuirasse de la fortification allemande, sans même la bosseler ; il faut se rappeler qu'au printemps de 1915 nous ne possédions encore que des moyens offensifs restreints, alors que la tactique défensive allemande mettait en jeu une puissance matérielle formidable. Pour la première fois, la conquête de points d'appui fortifiés tels que Carency et Ablain, que l'ennemi considérait comme imprenables, nous dévoilait les trucs, la machinerie, l'ingéniosité des organisations souterraines allemandes. Enfin, au point de vue moral, le dogme de l'inviolabilité du front allemand recevait une atteinte grave.

La surprise de l'ennemi fut si complète et son émoi si grand que les états-majors allemands qui occupaient Lille commencèrent hâtivement leurs préparatifs de départ.

Pour parer à notre attaque, le Commandement ennemi dut transporter dans la région toutes les réserves dont il disposait, soit dix divisions au minimum, indépendamment d'une artillerie très nombreuse prélevée sur le reste du front.

Enfin, notre offensive vigoureuse eut comme conséquence de limiter l'effort allemand contre les armées russes, dans un moment particulièrement critique pour ces dernières, et de faciliter la mobilisation des forces militaires de l'Italie, entrée le 24 mai dans la coalition.

Henri Carré



## LA 55e DIVISION EN ARTOIS

*(Printemps et été 1915).*

Dans la nuit du 8 au 9 mai, on a cueilli, parmi tous les cantonnements de grand repos, les divisions de réserve à l'engrais depuis un mois. Elles savaient que l'instruction intensive, à elles prodiguée, signifiait : vous serez de la grande offensive libératrice. Et tous de s'en réjouir ! Mais où opèrerait-on ? Chacun espérait l'Italie et annonçait la régulatrice de Dijon. Ce fut à Tincques (Pas-de-Calais) qu'on nous débarqua. Un soleil de victoire éclairait la plaine, et les routes encombrées d'êtres fiévreux et joyeux semblaient plus lumineuses que jamais. Une marche rapide nous conduisit à Mont-Saint-Éloi, observatoire admirable, où, à l'ombre des légendaires tours dentelées, on voyait la bataille depuis Lorette jusqu'à Neuville-Saint-Vaast.

Les 21e, 33e et 20e Corps, partis du pied de la ligne des collines artésiennes, avaient, en une heure, franchi le plateau qui du sud du contrefort de Lorette s'étend jusqu'à Arras. L'objectif était visible : la grande ligne de crêtes où les cotes 110



ABLAIN-SAINT-NAZAIRE

Pendant ce temps, nous piétinions, attendant l'ordre d'avancer. Les blessés revenaient nombreux, mais joyeux, les yeux illuminés d'héroïsme : « Allez-y ! On les a ! Les Boches sont enfoncés. La trouée est faite ! » Et nous, navrés, honteux, énervés, désespérés à force d'espérer toujours l'ordre d'avancer ! Il ne vint pas. Il ne vint pas pour les autres non plus. Vainement ceux qui défendaient Souchez appelaient : « Au secours ! » Ceux qui attaquaient Carency, Ablain-Saint-Nazaire et Neuville-Saint-Vaast où les Allemands résistaient par noyaux désespérés et demi-tournés, réclamaient véhémentement des troupes fraîches.

et 140, hérissées d'ouvrages ingénieux et formidables, nous cachaient la plaine de Douai. Derrière la falaise, toute l'artillerie du prince Rupprecht de Bavière se dissimulait pour notre plus grand dam. Les Allemands, surpris comme ils ne le furent jamais, même par la suite, ne tinrent pas un instant. La plaine de Berthonval balayée, le ravin des Écouloirs franchi, la 77ᵉ division dans Souchez, la division marocaine parvenant sans coup férir jusqu'aux cotes 119 et 140, la Légion étrangère dans le bois de la Folie : jamais chef optimiste n'espéra succès aussi rapide. L'état-major du général d'Urbal ne put s'adapter assez vite à la situation « impossible ».

L'artillerie continua de tirer suivant les ordres donnés, en aveugle, nourrissant ses barrages derrière ou sur nos vagues d'assaut, séparant les vainqueurs de leurs renforts et de leurs ravitailleurs ; les réserves n'avancèrent pas, obligeant l'admirable Légion à reculer, les incomparables tirailleurs à abandonner la crête, les alpins à s'installer au Cabaret-Rouge.

La cavalerie, près de nous, frémissait, hennissante, impatiente. Que n'aurait-on pu faire avec la splendide Armée que Foch avait réunie le 9 mai 1915 en Artois !

Quand la 55ᵉ division entra dans la fournaise, l'affaire était plus que compromise. La percée devenait impossible. Les Allemands, affolés le 9, se ressaisissaient le 10, attaquaient et contre-attaquaient dès le 11. Pour enlever la Blanche-



LE MONT SAINT-ÉLOI

Voye sur le plateau de Lorette, le 204ᵉ et le 289ᵉ régiments d'infanterie perdaient beaucoup de monde. Pour participer à la conquête de Carency et d'Ablain-Saint-Nazaire, le 246ᵉ et le 231ᵉ régiments d'infanterie s'amputaient chacun d'un bataillon.

Enlevés morceau par morceau, maison par maison, rue par rue, tous ces îlots de résistance finirent par succomber, et au bout de dix jours le front se stabilisa sur une ligne qui passait par l'éperon de Lorette, Souchez, le ravin des Écouloirs, Neuville-Saint-Vaast. Les pertes étaient considérables, le but manqué puisqu'on ne dominait pas la plaine de Douai; mais l'espoir régnait au camp, car on savait, désormais, que le front allemand pouvait être percé.

Que fallait-il à l'avenir pour être vainqueur ? Accorder plus de confiance à la troupe, éclairer l'artillerie, ne pas compter exagérément sur le téléphone dont le fonctionnement est criblé d'aléas, savoir faire avancer les réserves en temps et en nombre, approvisionner les vagues d'assaut sur les positions conquises.


SOUCHEZ. — AU FOND DE LA COTE 119 (GIVENCHY).

Or, nous étions arrêtés sur une ligne précaire, sans vues, parfaitement repérable et repérée, difficilement accessible, puisque séparée des premiers abris par cinq kilomètres de mauvais boyaux à peine amorcés.

Le Commandement pensa l'améliorer par une nouvelle offensive. Il fallait frapper fort un ennemi bien en garde et parfaitement armé. C'est au général Mangin qu'on s'adressa pour ce rude coup. Comme Pétain avec son 33ᵉ Corps avait été le héros du 9 mai, Mangin avec sa division marocaine serait le triomphateur du 16 juin. Là où la surprise n'avait pu réussir — mais à qui la faute ? — on voulut employer la force pure.

L'artillerie française prépara sérieusement, mais l'artillerie allemande contre-prépara plus sérieusement encore. Ce fut le choc brutal entre troupes fatiguées de l'assaut infructueux du 9 mai et défenseurs acharnés d'un système de tranchées merveilleusement agencées pour la résistance. Les assaillants, écrasés par le barrage des assaillis, furent très rapidement cloués au sol. Les parallèles de départ bourrées de cadavres, les boyaux d'accès gorgés de sang, la plaine jonchée à nouveau de nos morts, tels furent les plus clairs résultats de cette seconde offensive qui semblait l'accès de rage impuissante d'un assiégeant repoussé.

Toutefois, comme il fallait à tout prix annoncer une progression, on se maintint dans le cimetière de Souchez, on s'accrocha aux pentes de la cote 119, on poussa une folle pointe vers la Folie.

Quand il fallut relever les Marocains, les Allemands qui dominaient le ravin rendirent le mouvement impossible. Plusieurs nuits, les 231ᵉ, 246ᵉ et 276ᵉ régiments d'infanterie tentèrent en vain d'occuper l'étroite bande de terrain conquis et inorganisable. Que de plumes n'y laissèrent-ils pas ? Las de perdre tant de monde inutilement, le Commandement finit par ordonner l'abandon des positions de pointe qui nous coûtaient trop de prisonniers et l'installation, tout au long du ravin des Écouloirs, de la 55ᵉ division, avec ordre pour elle de tenir coûte que coûte. Elle y passa un été d'enfer. Soleil de plomb, pluie d'acier, brouillard de lacrymogènes ne laissèrent jamais refroidir une activité d'organisation qui la fit baptiser du nom

à la fois ironique et sublime, de *division travailleuse*. Des relèves interminables, un secteur de boyaux à la topographie impossible, un sol où le gisement des cadavres rendait le coup de pioche impossible, des coups de main ininterrompus, un incessant duel d'artillerie dont le fantassin de la route de Béthune et du chemin des Pylônes payait régulièrement les frais; tout cela usa lentement les vainqueurs du 9 mai, qui s'assombrirent de jour en jour.

Le 14 juillet, le cimetière de Souchez fut à nouveau perdu.

Escarmouches sur escarmouches, coups de main sur coups de main, duels d'artillerie incessants, tel fut le menu habituel. Chaque soir, Carleul et Souchez s'enflammaient à la même heure et toute la ligne s'embrasait à son tour. L'attaque était à l'ordre du jour. Tout au long d'un été brûlant, ce fut l'étreinte désespérée de deux lutteurs égaux en force et en volonté : l'un désireux d'en finir à tout prix, l'autre décidé à tenir envers et contre tout. Plus tard, les rôles devaient s'inverser. Une vague immense de relents cadavériques balayait incessamment le plateau, asphyxiant les adversaires de son haleine fétide. Des milliards de mouches aux ventres bleus et verts cuirassaient le bled, ensevelissaient nos pauvres aliments sans forme et sans goût, obscurcissaient le ciel de leur nuage à reflets. La mort rôdait partout : chaque relève devenait un enterrement. Le grand boyau international égrenait en chapelet son cimetière. On respirait seulement dans le bois des Alleux, à 7 kilomètres de la ligne, près d'Écoivres, mué en sépulture officielle.

Pour tenir, le général Fayolle avait organisé un ingénieux système de relèves. Hélas ! les cantonnements voisins étaient si totalement pourris depuis le 9 mai qu'il fallait chercher à cinq lieues au moins un village plus hospitalier...

## XXI

# LES OPÉRATIONS EN ARGONNE
## Mai-Novembre 1915



Au lendemain de la Marne, l'Armée du Kronprinz en retraite s'arrêtait dans la partie nord de la forêt d'Argonne, se rétablissait sur la ligne générale Servan-Varennes et s'y organisait défensivement.

Dès le milieu de septembre 1914, nos troupes se trouvaient sur ce front en présence d'un adversaire très actif, pourvu de tous les moyens de la guerre de siège, à la puissance desquels notre matériel ne pouvait répondre.

Aussitôt commence une longue bataille sous bois qui, par suite de la nature du terrain et des difficultés de la lutte, revêt bientôt un caractère d'acharnement extrême.

Longue d'environ 60 kilomètres, sur une largeur moyenne de 12, la grande forêt d'Argonne se composait de magnifiques arbres séculaires, chênes et hêtres surtout, sous la haute futaie desquels s'abritaient un taillis touffu de pousses plus jeunes, et, en certains endroits, un fourré très épais et presque impénétrable.

Le sol de cette forêt est d'une humidité caractéristique ; les sources y jaillissent partout, jusqu'au sommet des crêtes, et le terrain d'une argile épaisse retient prisonnières, sans aucune issue, les eaux qui ruissellent de toutes parts ; aussi le moindre trou se change-t-il en puits de boue, la moindre dépression en marécage. La plus petite piste, où le sol est tant soit peu frayé, devient vite une ornière gluante. Pour que les sentiers forestiers ne soient pas impraticables, il faudra les « parqueter » d'une couche de rondins ; quant aux tranchées, il faudra sans cesse vider l'eau qui s'y accumule.

La vallée de la Biesme coupe la forêt à peu près du sud au nord ; mais, à droite et à gauche de cette dépression, s'ouvrent des ravins à pente roide, aux berges escarpées, créant de nouvelles difficultés aux combattants et nécessitant, à travers les obstacles, des tranchées en zig-zag, au tracé particulièrement capricieux et compliqué.

Le chef allemand qui commandait les forces ennemies dans ce secteur était le général von Mudra, sapeur distingué ; en plus du XVI[e] Corps, il disposait de nombreuses compagnies de pionniers, prélevées sur la place de Metz, qui lui fournissait, d'ailleurs, un matériel inépuisable.

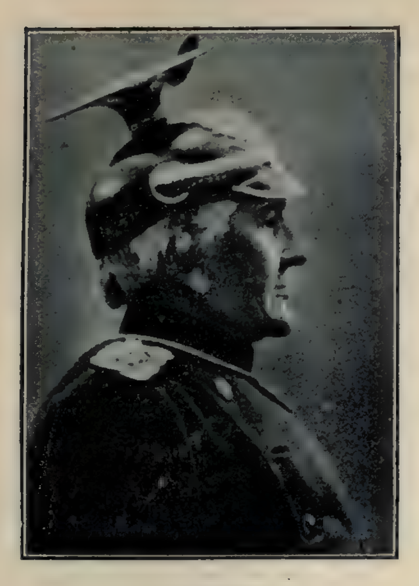
De notre côté, le 2[e] Corps d'Armée tenait le secteur sous le commandement du général Gérard.

La lutte s'engageait dès le milieu de septembre et se poursuivait sans interruption pendant tout l'hiver. L'état-major allemand manifestait aussitôt un grand intérêt aux événements de l'Argonne ; ainsi, le G. Q. G. faisait éditer un livre distribué aux troupes du XVI[e] Corps, intitulé *Der Krieg in Argonwald*. Le vieux maréchal von Hæseler venait s'installer dans un village du secteur pour suivre de près les opérations. Le Kronprinz, de son Quartier Général de Stenay, se rendait assez fréquemment sur ce front, et le Kaiser lui-même y apparut plus d'une fois. Par la poussée sur les Hauts-de-Meuse qui, dès la fin de septembre, le rendait maître de Saint-Mihiel, le Haut Commandement allemand avait fait un pas vers l'investissement de Verdun, qu'il envisageait comme un de ses objectifs principaux.

S'il parvenait, par une pression continue et irrésistible, à prendre pied sur la route Sainte-Menehould-Verdun, et à menacer ou à couper la voie ferrée, il réaliserait ainsi, à l'ouest de cette place tant convoitée, une avancée analogue à celle de Saint-Mihiel à l'est.

De là, l'activité incessante de l'ennemi dans ce secteur, de là ses efforts et ses sacrifices pour conquérir pied à pied un terrain âpre et tourmenté, que nos troupes défendirent avec une magnifique bravoure.

De là, enfin, l'importance que la trompette de l'Agence Wolff tentait de donner aux plus minimes succès allemands, transformés par elle en claironnantes victoires.


VON HÆSELER

Le 8 janvier, au moment où il était relevé en Argonne par le 32[e] Corps d'Armée, le 2[e] Corps, dans une lutte ininterrompue de trois mois et demi, avait perdu 389 officiers dont 118 tués, et 21.380 hommes dont 3.200 tués, 11.958 blessés et 6.182 disparus ; la plupart de ces derniers étaient des combattants tombés entre les lignes et qu'il n'avait pas été possible de relever.

Dans ce secteur, on a vu que, dans les premiers mois de 1915, l'ennemi lance plusieurs attaques violentes, qui lui valent quelques succès locaux rapidement neutralisés par nous.

La vivacité de la lutte en Argonne occidentale, sur le front du 32[e] Corps d'Armée, persiste pendant tout le mois de mai.

Le but poursuivi par l'ennemi semble toujours le même : s'emparer du saillant de Bagatelle qu'il enveloppe et bat de feux convergents, en combinant une attaque directe avec des actions sur les flancs.

Une attaque générale exécutée le 1[er] mai sur tout le front de Bagatelle avec une brigade entière n'a procuré aux Allemands qu'un succès minime.

Le 8 mai, après un très vif bombardement et une explosion de mines, l'ennemi prononce une nouvelle attaque sur ce point. Pendant quatre heures, sur le front de deux bataillons, le combat se poursuit autour des postes avancés et devant nos tranchées de première ligne ; lutte acharnée à coups de pétards, de fusils, de baïonnettes, et même de haches et de serpes. Malgré l'emploi de gaz asphyxiants, l'ennemi est finalement repoussé en laissant de nombreux cadavres sur le terrain. Mais, de notre côté, le 19[e] bataillon de chasseurs perd 3 officiers et 130 hommes; le 94[e] régiment d'infanterie est également assez éprouvé.

Le 9 mai, en même temps qu'ils font sauter deux mines à Fontaine-Madame et devant les tranchées de la Sapinière, les Allemands attaquent de nouveau à Bagatelle, appuyés par un tir violent de 105, de 150 et de grosses bombes. Nous les repoussons après une lutte qui dure deux heures. Toute la nuit, l'ennemi fait usage de gaz asphyxiants et lance des pétards ; nous répondons par des pétards et des bombes.

Le 11 mai, après une journée marquée par des tirs de minenwerfer, l'ennemi prononce entre 20 et 22 heures une série d'attaques partielles vers Bagatelle. En même temps, il ouvre une vive fusillade à Marie-Thérèse et à Blanleuil, il y fait sauter deux mines en avant de nos tranchées, puis, à 21 heures, il tente une attaque par surprise qui échoue.

Le 12 mai, nouvelles explosions de mines. A Bagatelle, la journée semble d'abord se borner à une lutte active de bombes et d'engins. Brusquement, vers 15 heures, sans aucune préparation, l'ennemi se jette sur notre ligne avancée ; il est rejeté après un violent combat de pétards et de grenades.

Le 13 mai, nouvelle attaque : une centaine d'Allemands pénètrent à quelques mètres de nos tranchées, mais sont rejetés à coups de pétards.

Les 14 et 15 mai, explosions de mines auxquelles nous répondons par de semblables explosions.

Dès lors, la lutte souterraine se poursuit avec une intensité croissante. Chaque jour trois, quatre explosions, parfois davantage, se produisent, faisant sauter des éléments de tranchées, des postes d'écoute, et enfouissant fréquemment leurs défenseurs.

Devant nos tranchées avancées du secteur de Bagatelle, une centaine d'entonnoirs jointifs forment un chaos ininterrompu.

Notre réseau de mines offensif se développe ;


VON MUDRA

chaque jour nous en faisons jouer quatre ou cinq, bouleversant les travaux avancés de l'ennemi en camouflant ses fourneaux de mines.

A chaque nouvelle explosion s'engage une lutte immédiate de bombes et de pétards, chacun s'efforçant d'occuper l'entonnoir ; fréquemment, nous occupons un des rebords et l'ennemi l'autre, et de là se poursuit un échange de grenades incessant.

Ces actions multiples s'accompagnent de violents bombardements par obus de tous calibres. Sur tout le secteur de Bagatelle-la Sapinière-Blanleuil - Marie - Thérèse, les lignes adverses s'affrontent à 5, 10 ou 20 mètres ; en beaucoup de points, notre réseau de sapes et de tranchées s'enchevêtre inextricablement avec celui des Allemands.


LE KRONPRINZ

Cette lutte acharnée, incessante, inexorable, qui se poursuit sur terre et sous terre, nous coûte journellement 80 à 100 hommes hors de combat.

Du 6 mai au 15 juin, nous avons infligé à l'ennemi 78 explosions ; le génie a travaillé sans relâche à cette œuvre difficile et périlleuse.

Les conditions de la lutte rapprochée, dans un terrain couvert, ont amené la substitution presque complète du pétard au fusil. La consommation d'engins explosifs atteint des proportions énormes ; du 6 au 15 juin, le 32ᵉ Corps d'Armée n'utilise pas moins de 90.000 pétards.

D'autre part, il faut réparer constamment les brèches faites dans les tranchées bouleversées, constituer des barrages dans les boyaux. Le Corps d'Armée a ainsi utilisé 53.200 sacs à terre, 740 châssis de mines, 2.800 créneaux en bois, 200 boucliers d'acier.

Pour soutenir la lutte dans ces conditions, il faut aux troupes une vigilance incessante et un moral à toute épreuve. Le 32ᵉ Corps d'Armée fournissait depuis cinq mois un admirable effort, mais au prix de lourdes pertes ; du 17 janvier au 5 mai : 6.082 tués, 10.636 blessés, 10.148 malades évacués ; du 5 mai au 15 juin : 579 tués, 2.582 blessés, 4.640 malades.

Au combat de mines acharné, qui caractérisait la lutte pendant la période précédente, va succéder, sur tout le front du 32ᵉ Corps d'Armée, une série d'attaques plus ou moins générales, exécutées par l'ennemi avec des forces considérables.



A partir du 15 juin, la répartition des secteurs et la composition des troupes sont les suivantes :

Le secteur est limité à l'*ouest* par la route de Binarville à Vienne-le-Château. Le 32ᵉ Corps d'Armée dispose, pour occuper la partie gauche de son front jusqu'à l'ouvrage central, de la 241ᵉ brigade (55ᵉ et 112ᵉ régiments d'infanterie) et de la 126ᵉ division.

Dans le secteur de La Harazée, se trouvent le 44ᵉ colonial et le 261ᵉ régiment d'infanterie.

Dès le 16 juin, l'activité de l'artillerie augmente dans presque tous les secteurs ; les tranchées de la face *est* de Bagatelle sont bouleversées, cinq mines explosent dans cette journée devant notre front.

Le 17, au petit jour, un groupe ennemi surgit sans aucune préparation et se jette sur un élément avancé de notre ligne, où il réussit à se maintenir malgré nos contre-attaques menées par quatre compagnies.

Le 18 juin, à Bagatelle, tandis que le bombardement reprend avec violence, trois mines nouvelles font explosion et endommagent nos tranchées à la Sapinière, au Ravin-Sec et à Blanleuil. L'ennemi lance dans nos lignes un billet ainsi conçu : « Vous avez beau faire venir le 15ᵉ Corps, nous résisterons jusqu'au bout. Méfiez-vous. » Un prisonnier raconte que deux batteries de 210 viennent d'arriver dans le secteur. Le soir, un nouveau message est lancé par-dessus nos parapets, qui précise la menace : « Artilleurs français, vous vous rappellerez le 20 juin. »

Le 19, la lutte de mines s'accompagne d'un combat de bombes très violent qui nous coûte 150 hommes

Le 20 juin, l'ennemi, comme il l'a annoncé,

prononce une offensive générale depuis Bagatelle jusqu'aux lisières *ouest* de la forêt, sur le front du 32ᵉ Corps d'Armée et la droite du 5ᵉ Corps.

Dès 2 h. 30 du matin se déclenche une préparation d'artillerie très violente de projectiles de tous calibres et de minenwerfer, accompagnés d'obus asphyxiants en grand nombre. A 4 heures, à Bagatelle et à Blanleuil, à la suite d'une action à coups de pétards, l'ennemi lance deux attaques d'infanterie, qui sont repoussées après une lutte très vive. Les tirs de bombardement reprennent alors et redoublent d'intensité jusqu'à 7 h. 30.

A ce moment, se produisait la relève dans le secteur tenu par la 251ᵉ brigade, les unités du 55ᵉ régiment d'infanterie venant remplacer celles du 112ᵉ. La violence du bombardement empêche l'exécution complète de cette opération.

A 7 h. 30, le bombardement cesse subitement sur les premières lignes, mais continue sur les deuxièmes et les arrières, où tombent en grandes quantités des obus asphyxiants. Nos postes avancés de la 251ᵉ brigade, complètement écrasés, cèdent. L'ennemi qui a attaqué en masse, sa droite à cheval sur la route de Binarville, réussit à prendre pied dans notre première ligne, sur le saillant de la tranchée Labordère, et cherche à s'étendre ; mais une contre-attaque vigoureuse de la compagnie de réserve de secteur du 112ᵉ régiment d'infanterie arrête momentanément cette tentative et fait quelques prisonniers. Toute la matinée, la lutte se poursuit sans arrêt : des fractions ennemies qui ont réussi à enfoncer la première ligne du secteur voisin, à l'ouest de la route de Binarville, commencent à prendre d'enfilade la gauche du secteur du 32ᵉ Corps d'Armée, tenue par le 55ᵉ régiment d'infanterie.

En présence de cette menace, quatre bataillons des 155ᵉ et 154ᵉ régiments d'infanterie de la réserve du Corps d'Armée sont mis à la disposition, l'un du secteur voisin de l'ouest, les trois autres du général commandant la 40ᵉ division, pour contre-attaquer.

Après une préparation exécutée par toute notre artillerie, trois contre-attaques sont lancées.

La première prend comme objectif l'ouvrage Labordère, d'où l'ennemi cherche à progresser vers nos deuxièmes lignes qu'il menace d'atteindre. Trois compagnies du 154ᵉ régiment d'infanterie et une du 155ᵉ réussissent, après plusieurs tentatives, à refouler l'ennemi sur la pointe du saillant ; elles s'y maintiennent énergiquement jusqu'au soir, où à 30 mètres de l'adversaire, elles creusent une tranchée de raccord, coupant la pointe du saillant.

Cependant la compagnie d'extrême-gauche du secteur (55ᵉ régiment d'infanterie) continue à résister avec la plus grande énergie. Elle rejette toutes les attaques sur son front et sur son flanc complètement débordé : cinq fois elle refoule l'assaillant, mais finalement elle est contrainte à se replier.

Une deuxième contre-attaque, lancée à 16 heures au centre, rejette l'ennemi dans la tranchée de première ligne, mais sans pouvoir l'en chasser. Une troisième contre-attaque se déclenche à la même heure, à cheval sur la route de Binarville. Après une courte progression, elle se voit arrêtée par un tir de mitrailleuses, débordée sur sa gauche et, après un léger recul, se maintient péniblement.

En résumé, à 19 heures, nos contre-attaques, sans regagner la totalité du terrain perdu, ont arrêté définitivement la progression de l'ennemi en le rejetant sur la première ligne. Toute la nuit



LA GUERRE SOUS BOIS EN ARGONNE

des actions locales d'infanterie se succèdent au milieu de violents tirs d'artillerie. Vers 3 heures, le feu se ralentit, et nous en profitons pour consolider les positions reconquises.

Mais, dans cette dure journée du 20 juin, nos pertes ont été très lourdes : 271 tués, 1.450 blessés, 495 disparus. Au total : 2.216 officiers et hommes.

En outre, le matériel perdu ou détruit se chiffre par 3 canons de 58, 6 mortiers de 70, 1 mortier de 90.

On estime que le bombardement ennemi a atteint la dépense de 25.000 coups de canon de tous calibres, du 77 au 210, accompagnés d'un véritable barrage de gaz asphyxiants sur nos deuxièmes lignes.

Mais, de son côté, l'ennemi a beaucoup souffert. Ses prisonniers ont eu la sensation de rester les seuls survivants de leurs unités. Un soldat du 120e régiment d'infanterie allemande écrivait : « Les Français nous ont contre-attaqués trois fois et ce furent des chocs terribles. Le 20 juin sera pour nous un jour inoubliable ; aucun de nous n'avait encore vécu des heures aussi terribles. » Un prisonnier du 127e régiment wurtembergeois déclarait que son régiment avait perdu 180 tués et 600 blessés dans cette seule journée.

Le lendemain 21 juin, dans le secteur de Bagatelle, l'ennemi reprend une préparation d'artillerie méthodique ; il écrase nos premières lignes et l'emplacement de nos réserves sous un bombardement qui est une véritable attaque par le feu.

Du 21 au 26, plusieurs mines explosent, causant des dégâts considérables ; le bombardement d'artillerie continue et s'accompagne de luttes de bombes à la Sapinière, à Blanleuil et à l'ouvrage Marie-Thérèse.

Le 27 juin, après un violent tir d'efficacité de notre artillerie, nous déclenchons deux attaques locales qui progressent très difficilement dans les boyaux ; l'une d'elles est menée par deux compagnies du 154e régiment d'infanterie, avec le concours d'appareils Schilt, lançant du pétrole enflammé.

Le 29 juin, le bombardement ennemi devient d'une intensité sans précédent. On compte 162 torpilles tombant sur nos lignes, dont plusieurs hautes de 1 m. 10. Toutes nos tranchées des première et deuxième lignes sont démolies, nos abris de mitrailleuses détruits, nos communications interrompues. Nos hommes entendent des commandements dans les tranchées d'en face : tout fait prévoir une attaque imminente, résolument attendue.

Le 30 juin, les Allemands prennent l'offensive ; mais au lieu d'être localisée à Bagatelle, la lutte s'étend sur tout le front du 32e Corps d'Armée, de la route de Binarville au Four-de-Paris.

Dès 4 heures, l'ensemble de la position est soumis à un bombardement par pièces de tous calibres, surpassant en violence et en précision ce qu'on avait vu jusqu'alors : projectiles de 150, de 210 et de gros minenwerfer. Toutes les tranchées de première ligne sont démolies et écrasées, une grande partie des défenseurs ensevelis, tués ou blessés.

Sous le couvert de cette préparation, l'ennemi prononce trois attaques d'infanterie successives et finit par percer tout d'abord à l'Ouvrage central et à la gauche du cimetière.

D'autre part, à la suite d'une série de combats locaux, dans lesquels nos troupes ont à soutenir une lutte acharnée, l'ennemi, malgré des pertes considérables, notamment devant le front de Bagatelle, s'avance jusqu'au poste de commandement de Beaumanoir. Plusieurs fractions atteignent la cote 213.

Cependant, nos contre-attaques menées par quatre bataillons, dont la première, particulièrement brillante, exécutée par le 16e bataillon de chasseurs, réussissent, vers 11 heures, à nous assurer le Réduit central et à dégager la cote 213 et Beaumanoir.

Mais, vers 13 heures, nous sommes contraints d'abandonner la Sapinière et la première ligne de l'ouvrage Blanleuil, attaquées depuis le matin sans succès et couvertes d'un nuage persistant de gaz asphyxiants qui s'étend jusqu'à La Harazée. Une vigoureuse contre-attaque d'un bataillon du 151e régiment d'infanterie nous remet en possession d'une partie de l'ouvrage de Blanleuil, sur la crête même.

Au saillant Triboullier, perdu dans la matinée, des contre-attaques répétées du 162e régiment d'infanterie nous permettent de reprendre, au cours de la nuit, une partie des éléments perdus. La lutte continue acharnée, dans l'après-midi, sur tout le front ; vers 16 h. 30, à la suite d'un violent bombardement, l'ennemi attaque de nouveau et parvient à s'emparer des derniers éléments

de notre ancienne première ligne. Toute la nuit est employée à consolider notre nouveau front et à remettre de l'ordre dans nos unités.

Le 1er juillet, vers 3 heures, à l'est de la route de Binarville, l'ennemi lance une attaque sans préparation d'artillerie. Elle est arrêtée par notre feu.

D'autre part, vers 4 heures, le 151e régiment d'infanterie exécute une attaque sur la gauche du secteur de Bagatelle pour reprendre la crête de Beaumanoir; mais, reçu par un ennemi supérieur en nombre, pris sous le feu d'innombrables mitrailleuses et de canons de gros calibre, il ne peut progresser malgré tous ses efforts.

Nos pertes subies dans ces vingt-quatre heures sont très lourdes : 45 officiers et plus de 1.500 blessés ont été évacués, plus du double tués ou disparus. Le 8e bataillon de chasseurs, qui s'est battu héroïquement, est réduit au commandant, à 3 sous-lieutenants et à moins de 200 hommes. La 251e brigade a perdu de 800 à 1.000 hommes. On signale, en outre, 2 commandants de brigade, 5 officiers d'état-major tués ou blessés.

Le 2 juillet, dès le matin, notre artillerie exécute des réglages sur les positions ennemies. L'artillerie allemande se contente d'abord de répondre à notre tir ; puis, à midi, elle déclenche un bombardement d'une extrême violence sur nos premières lignes, et en arrière de celles-ci de véritables barrages d'obus à gaz.

A Bagatelle, l'ennemi attaque avec un effectif évalué à une brigade. Sur notre gauche, vers Beaumanoir, il échoue, contenu par les éléments du 16e bataillon de chasseurs et du 94e régiment d'infanterie, amené dans la nuit. Mais à droite il progresse, malgré les efforts des 151e et 154e ; des infiltrations atteignent même la cote 213. Mais une magnifique contre-attaque à la baïonnette, exécutée au son de la charge par les troupes en secteur : compagnies du 16e bataillon de chasseurs, du 94e régiment d'infanterie et du 162e, refoule l'ennemi qui se retire en désordre avec de grosses pertes. La situation est rétablie.

Cependant quelques fractions ennemies s'infiltrent encore à droite; la dernière troupe disponible, une compagnie du 63e régiment territorial, les rejette vigoureusement et rétablit la liaison avec le secteur de La Harazée.

Dans ce secteur, la lutte n'a pas été moins violente. L'ennemi pénètre dans nos lignes par le fond du Ravin-Sec ; après un bombardement intense, nous évacuons Blanleuil, complètement écrasé.

Dans la vallée de la Fontaine-aux-Charmes nous perdons, puis reprenons la Tranchée des Mitrailleuses ; près de la route de Binarville, l'ennemi a réussi à progresser, mais il est contenu par nos contre-attaques.

La nuit, l'activité se maintient ; fusillade très vive et tirs d'artillerie violents. Enfin, la lutte s'arrête peu à peu.

L'ennemi a été très éprouvé ; mais, de notre côté, toutes les troupes ont été engagées jusqu'à la dernière compagnie de réserve, nos hommes sont épuisés et nos unités presque dépourvues de leurs cadres.

Dans cette période du 16 juin au 3 juillet, les



ENTREVUE DU KRONPRINZ ET DE LUDENDORFF

pertes du 32e Corps d'Armée atteignent le chiffre de 13.000 tués, blessés ou disparus, dont 257 officiers.

Malgré l'état de fatigue qui résultait d'une lutte de près de six mois en Argonne, lutte incessante et particulièrement dure, ces troupes ont fait face aux plus rudes efforts sans une défaillance, sans un flottement et, jusqu'au bout, avec une ténacité et un courage admirables.

Toute notre première ligne allant du plateau de Bagatelle à la route de Binarville a été perdue du 20 juin au 2 juillet; mais l'ennemi n'a pu réaliser ces gains qu'en écrasant les défenseurs sous les décombres de leurs tranchées, grâce à la puissance de son artillerie. Sur tous les points, nos contre-attaques ont été menées avec vigueur; et c'est devant nos baïonnettes que l'avance allemande est venue se briser le 2 juillet.



Bien que le succès remporté par l'ennemi fût purement local, le commandant de la 3e Armée, le général Sarrail, n'entendit pas rester sur cet échec.

Il décide de réagir et de reprendre l'initiative.

Dès le 2 juillet, il fait connaître que la 128e division va entrer en ligne, qu'avec l'appoint de cette troupe fraîche il appartient au général commandant le 32e Corps d'Armée d'interdire à l'ennemi de faire un pas de plus, et qu'une attaque générale sera entreprise dans quelques jours, dès que l'Armée aura reçu les canons de gros calibre qui lui manquent.

L'instruction du 9 juillet prescrit que le 32e Corps d'Armée, renforcé par la 128e division et par la 15e division coloniale, ainsi que par l'artillerie lourde supplémentaire attribuée à la 3e Armée, attaquera sur tout le front compris entre la région du bois Beaurain, à la lisière ouest de l'Argonne, et le saillant Triboullier, au nord de la route de Saint-Hubert. Cette opération sera appuyée, à droite, par une attaque qu'exécutera le 5e Corps d'Armée, à cheval sur la Haute-Chevauchée. Le 15e Corps d'Armée couvrira la gauche du 32e Corps.

La date de l'opération est fixée au 12 juillet; mais en raison de l'insuffisance des réglages d'artillerie, le général Sarrail décide de la reporter au 14.

Dès les premiers jours de juillet, on poussait activement les travaux préliminaires, un important matériel était réuni dans les tranchées, notamment 15 canons de 58.

Mais ces préparatifs éveillèrent probablement l'attention de l'ennemi, qui résolut de nous devancer et de contrarier nos projets en Argonne occidentale par une attaque en Argonne orientale.

Dans cette dernière région, le 5e Corps d'Armée occupait sur les deux rives de l'Aire un secteur compris entre la Biesme et la Buanthe, dont le front s'étendait du Four-de-Paris à Vauquois.

L'organisation comportait deux positions successives, la première constituée par des tranchées trop rapprochées, échelonnées sur une faible profondeur de 100 à 150 mètres, et dont les plus avancées couraient à une distance des premières lignes ennemies variant entre 20 et 150 mètres. Adossée à gauche au vallon très encaissé des Courtes-Chausses, elle développait plus à l'est deux saillants, l'un à cheval sur le parc des Meurissons, l'autre en face de l'éperon 263. En arrière de ces points faibles, on avait ménagé des réduits.

Sur le front du 5e Corps d'Armée, la répartition des secteurs de divisions était la suivante : à droite, la 10e division tenant la rive gauche de l'Aire avec une brigade; au centre, la 9e division, installée à cheval sur la Haute-Chevauchée, sa droite à l'Aire; à gauche, la 125e division s'étendant jusqu'à la Biesme.

Le 13 juillet, au matin, sur le front attaqué par l'ennemi, la 9e division avait encore en première ligne deux régiments, le 4e régiment d'infanterie vers la croupe 263, le 113e en avant de la hauteur 285. Le 66e bataillon de chasseurs et le 82e régiment d'infanterie formaient réserve, partie dans les baraquements, partie en cantonnement d'alerte à Clermont-en-Argonne.

La 125e division occupait, avec le 91e régiment d'infanterie, le fond des Meurissons, avec le 76e, la ligne des Courtes-Chausses.

Les 72e et 131e régiments d'infanterie, en réserve, s'échelonnaient dans la vallée de la Biesme.

Le 13 juillet, à 4 heures, une puissante artillerie ennemie ouvrait, sur tout le front compris entre la hauteur 263 et le ravin des Courtes-Chausses, un violent bombardement, précurseur de l'assaut. Bientôt on apprenait par un déserteur que l'attaque devait se produire vers 10 h. 30, entre le Four-de-Paris et Vauquois.

Le commandant du 5e Corps d'Armée prenait immédiatement ses premières dispositions : il faisait

serrer les réserves de divisions, soit 9 bataillons, et les tenait prêtes à riposter par de vigoureux retours offensifs.

Cependant, notre artillerie avait tendu des barrages et répondait immédiatement à l'artillerie ennemie.

D'autre part, le commandant de l'Armée avait remis à la disposition du 5e Corps d'Armée la brigade maintenue en réserve de groupe d'Armées. Le 89e régiment d'infanterie, transporté en camions automobiles jusqu'au Claon, reçut l'ordre de continuer par échelons sur la Croix-de-Pierre et de s'y établir en position d'attente. On pouvait espérer que le premier bataillon serait amené à pied d'œuvre vers midi.

Enfin, le 46e régiment d'infanterie fut maintenu alerté à Parois-Vraincourt, en attendant que la situation s'éclaircît du côté de la 10e division.

Cependant, dès 6 heures, tout en poursuivant la destruction de nos premières lignes, les Allemands, pour gêner les mouvements des renforts, tendaient, à hauteur de la Pierre-Croisée et de la Maison Forestière, à cheval sur la Haute-Chevauchée, deux barrages d'obus asphyxiants.

Ce tir s'effectuait par salves de quatre coups, échelonnées de 30 en 30 secondes, les rafales durant une demi-heure et étant suivies de périodes de ralentissement plus ou moins longues. Peu à peu, par un temps très calme qui favorisait la stagnation des gaz, un nuage blanchâtre à odeur d'amandes amères, piquant les yeux et provoquant une sensation de suffocation, s'élevait au-dessus du sol et s'accumulait dans les fonds, les tranchées et les abris.

Les hommes de renfort, munis de masques, purent franchir les barrages sans être trop incommodés; mais la situation des éléments immobilisés dans la zone battue devint vite intenable. C'est ainsi que l'état-major de la 9e division dut quitter son abri de Pierre-Croisée et que les servants des deux batteries lourdes de la Maison Forestière furent réduits, à plusieurs reprises, à abandonner leurs pièces.

Le bombardement systématique des tranchées de première ligne et de soutien par des obus de gros calibre et les projectiles de minenwerfer se poursuivait parallèlement à l'établissement des barrages de gaz asphyxiants. Il semble aussi que les Allemands aient utilisé, pour lancer ces gaz, des bombes de grande capacité ou des appareils d'émission masqués sous casemates à créneaux bas.

Vue prise de l'ouvrage Garnier

BOIS DE LA CHALADE - (HAUTE-CHEVAUCHÉE)

Quoi qu'il en soit, lorsque, vers 8 heures, l'attaque d'infanterie se produisit sur la cote 263, les tranchées étaient en grande partie détruites; certaines fractions du 4e régiment d'infanterie cédèrent sous le choc, et l'ennemi s'infiltra dans nos lignes en plusieurs points. Le général de division dut aussitôt faire appel à ses réserves; une contre-attaque d'un bataillon du 82e régiment d'infanterie réussit momentanément à enrayer la progression de l'ennemi.

Mais, à 10 h. 30, une nouvelle attaque allemande ayant pour objectif la hauteur 285 perçait les lignes du 4e régiment d'infanterie, refoulait le 113e et pénétrait jusqu'à la hauteur 285.

Les deux derniers bataillons du 82e régiment d'infanterie furent jetés en avant, entre les hauteurs 263 et 285, pour enrayer ce mouvement.

Mais, un peu plus tard, on apprit que la droite de la 125e division cédait, que le 91e régiment d'in-

fanterie était écrasé, que le 113ᵉ reculait; déjà l'ennemi s'approchait de Pierre-Croisée. Le général commandant la 9ᵉ division n'hésita pas à engager ses derniers effectifs : le 66ᵉ bataillon de chasseurs. Il lui ordonna de reprendre à tout prix la hauteur 285.

La contre-attaque se produisit entre 13 et 14 heures.

Dès midi, les dispositions avaient été prises pour faire serrer les réserves du Corps d'Armée.

Le 89ᵉ régiment d'infanterie reçut par téléphone l'ordre de pousser ses deux bataillons de tête au fur et à mesure de leur arrivée jusqu'à la Maison Forestière et de les tenir à la disposition du général commandant la 9ᵉ division, pour le cas où leur intervention deviendrait nécessaire.

Le 3ᵉ bataillon devait rester à la Croix-de-Pierre, à la disposition du général commandant le Corps d'Armée.

D'autre part, du côté de la 10ᵉ division, le bombardement restait modéré; aucune attaque n'apparaissait imminente. Le 46ᵉ régiment d'infanterie reçut en conséquence l'ordre de se mettre en marche sur la Croix-de-Pierre. A 13 heures, toutes ces dispositions étaient en voie d'exécution.

Mais, dès 14 heures, le commandant du 5ᵉ Corps d'Armée avait pris la décision de faire donner toute la fraction de la réserve de Corps d'Armée arrivée à la Maison Forestière (deux bataillons du 89ᵉ régiment d'infanterie), pour rétablir la situation sur la Haute-Chevauchée et la croupe de la Fille-Morte.

Avant que cet ordre reçût son exécution, la situation, bien que devenue meilleure, restait cependant difficile. Le 66ᵉ bataillon de chasseurs, au prix de pertes élevées atteignant 30 % de l'effectif, avait réussi à prendre pied sur la croupe 285; mais les éléments de la 125ᵉ division, à gauche, résistaient avec peine à la pression de l'ennemi. Pour assurer définitivement notre ligne de ce côté, le bataillon de tête du 89ᵉ régiment d'infanterie fut, à 15 heures, lancé à la gauche des chasseurs, et son intervention, des plus opportunes, nous permit d'assurer définitivement l'intégralité du front à l'ouest de la Haute-Chevauchée.

Un peu après 16 heures, le général Micheler (5ᵉ Corps d'Armée) se transportait au poste de commandement du général Arlabosse (9ᵉ division), à la Maison Forestière, pour envisager l'emploi des réserves encore disponibles.

La situation était à ce moment la suivante : du coté de la 125ᵉ division, la ligne tenait ferme; plus à l'est, les chasseurs occupaient la hauteur 285; le 4ᵉ régiment d'infanterie se maintenait dans le réduit du saillant 263; le 82ᵉ s'accrochait aux pentes abruptes entre ces deux points; mais la liaison restait mal assurée et, à chaque instant, la ligne était exposée à céder.

Le général commandant le 5ᵉ Corps d'Armée donna, en conséquence, l'ordre au commandant de la 9ᵉ division de prononcer une attaque pour dégager le front du 82ᵉ régiment d'infanterie, et mit, dans ce but, à sa disposition les deux bataillons restants du 89ᵉ. L'artillerie lourde prépara l'entrée en action du 89ᵉ régiment d'infanterie en effectuant un tir de barrage contre les anciennes tranchées françaises; et, vers le nord, l'artillerie divisionnaire fut chargée d'appuyer plus immédiatement l'attaque.

Notre contre-attaque se produisit vers 18 heures. Prise à partie par l'artillerie et surtout par les mitrailleuses ennemies, elle n'aboutit à aucun résultat décisif.

En fin de journée, nous n'avions pas réussi, malgré tous nos efforts, à reprendre la ligne de tranchées reliant la croupe 285 au réduit 263. Mais la liaison était rétablie un peu en arrière.

A l'ouest de la Haute-Chevauchée, la ligne formée sur la crête de la Fille-Morte se reliait à la droite de la 125ᵉ division. Quant aux deux bataillons du 46ᵉ régiment d'infanterie, obligés de prendre dans la vallée de l'Aire des cheminements défilés pour échapper au tir de l'artillerie ennemie et retardés, par suite, dans leur mouvement, ils constituèrent, à la Croix-de-Pierre, la réserve du Corps d'Armée.



A la 125ᵉ division, la lutte n'avait pas été moins chaude. De 3 h. 30 à 10 h. 30, un bombardement extrêmement intense de projectiles de gros calibre et d'obus asphyxiants lancés par minenwerfer, bouleversait les tranchées de première ligne et de soutien, du Fer-à-Cheval au réduit des Meurissons. L'attaque suivait entre 10 h. 30 et 11 heures.

Au réduit des Meurissons, la garnison, constituée par un bataillon du 91ᵉ régiment d'infanterie, se cramponnait au sol sous un violent bombardement, accompagné d'émission de gaz; mais un jet de liquide enflammé forçait la compagnie de droite

à reculer, et les Allemands s'infiltrèrent par le ravin des Meurissons. Le commandant du bataillon chercha alors à se frayer un chemin à la baïonnette. Les autres bataillons du 91$^{e}$ régiment d'infanterie se voyaient bientôt contraints, dans les mêmes conditions, de refluer vers les lignes de soutien, non sans subir de fortes pertes.

De vigoureuses contre-attaques des fractions disponibles, qu'appuyait le gros du 131$^{e}$ régiment d'infanterie, parvenaient à rejeter, un instant, l'ennemi dans le ravin des Meurissons. Mais nous étions bientôt arrêtés par un feu terrible de mitrailleuses allemandes. Les débris du 91$^{e}$ régiment d'infanterie mêlés au 131$^{e}$, cherchèrent à se reformer dans les ouvrages de la ligne de soutien. A gauche, ils se maintinrent dans les ouvrages 12 et 11 ; mais, à droite, ils ne purent que s'établir à la crête de la Fille-Morte. Ils infligèrent de fortes pertes à l'ennemi qui attaquait en formations compactes. Dans la soirée, la liaison avec la gauche de la 9$^{e}$ division était assurée.

Plus à l'ouest, le bataillon de gauche du 76$^{e}$ régiment d'infanterie, peu menacé, conservait ses tranchées de première ligne; mais les autres éléments de ce régiment, annihilés par les gaz asphyxiants et les jets de liquide enflammé, ne tardaient pas à se réfugier dans les ouvrages 13, 14 et 15 de la ligne de soutien. Ces ouvrages n'étant pas reliés entre eux, l'ennemi parvint à se glisser dans les intervalles; et six contre-attaques successives, effectuées par le 72$^{e}$ régiment d'infanterie, furent nécessaires pour conserver cette nouvelle ligne. Au cours de la nuit, la lutte se poursuivit partout sans interruption.

CLERMONT-EN-ARGONNE, VUE SUR LA COLLINE SAINTE-ANNE

Le 13 juillet au soir, le général commandant le 5$^{e}$ Corps d'Armée prescrivait aux généraux commandant les deux divisions de reconstituer des réserves en arrière de leur front et de profiter de cette reconstitution pour rétablir, dans la mesure du possible, les liens tactiques en partie disloqués par le combat.

Pour le lendemain, 14 juillet, ordre fut donné d'attaquer l'ennemi afin de reprendre d'abord les ouvrages de la deuxième ligne en avant de la Fille-Morte et de la hauteur 285, et ultérieurement les tranchées perdues. Le premier objectif de l'attaque principale menée par la 9$^{e}$ division, renforcée des 89$^{e}$ et 46$^{e}$ régiments d'infanterie (deux bataillons), était de récupérer dans son intégralité la hauteur 285 et de consolider la liaison entre cette hauteur et le réduit de 263, toujours occupé par le 4$^{e}$ régiment d'infanterie.

La nuit du 13 au 14 s'écoula sans incidents sérieux; mais, par suite du mauvais temps, les liaisons furent difficiles. En dépit des plus grands efforts, on ne parvint à reconstituer, en arrière de la première ligne, que des réserves partielles peu considérables, sauf au 89$^{e}$ régiment d'infanterie où six compagnies furent rendues disponibles.

Dans le secteur de la 9$^{e}$ division, notre attaque sur les ouvrages allemands 6, 7 et 8, déclenchée le 14, à 7 h. 30, après une sérieuse préparation d'artillerie, fut arrêtée par un barrage d'obus asphyxiants et un bombardement intense sur nos lignes. Renouvelée à 11 heures, elle parvint à progresser par ses ailes, se rapprocha par endroits très près de l'ennemi, mais finit par être enrayée.

Aussi bien devant la hauteur 285 (89$^{e}$ régiment d'infanterie, et chasseurs) qu'entre cette hauteur

et le réduit de 263 (un bataillon du 46ᵉ régiment d'infanterie), les efforts se poursuivirent toute la journée. A 18 heures, le commandant du réduit de 273 rendait compte que, grâce à l'appui des fractions du 46ᵉ régiment d'infanterie, il avait pu progresser de 150 mètres sur sa gauche ; sa situation n'en demeurait pas moins très difficile.

Du côté de la 125ᵉ division, le 131ᵉ régiment d'infanterie chassait définitivement, à 10 h. 30, les Allemands du plateau de la Fille-Morte et prenait pied dans un élément de l'ouvrage 10. Mais toute progression ultérieure fut arrêtée par les mitrailleuses qui, tirant des abords de 285, prenaient nos troupes d'enfilade.

En même temps que nos soldats cherchaient à pénétrer plus avant dans les lignes allemandes pour récupérer les tranchées perdues, les efforts se poursuivaient en vue de hâter le renforcement du front et la construction de nouveaux ouvrages de soutien.

Dans la soirée du 14, le général commandant le 5ᵉ Corps d'Armée estima que le moment était venu de reconstituer les unités, complètement disloquées, et d'organiser les lignes de défense sur tout le front.

Tout en admettant la nécessité de tenir, comme première ligne, les points occupés par les unités les plus avancées, il prescrivit des reconnaissances en vue de la création d'une puissante position de résistance sur la crête de La Chalade et le Mont de Villers. Pour mener à bien l'organisation de cette position, tous les travailleurs disponibles furent mis à la disposition du colonel commandant le génie du Corps d'Armée.

En outre, dans la nuit du 14 au 15, un régiment du 15ᵉ Corps, tout en restant en réserve d'Armée, fut amené en arrière et à gauche du 5ᵉ Corps (112ᵉ régiment d'infanterie, débarqué au Claon).

Les pertes supportées dans ces deux journées par le 5ᵉ Corps d'Armée s'élevaient à 186 officiers et plus de 8.000 hommes.

Comme matériel, nous avions perdu 24 mitrailleuses enterrées, brisées ou abandonnées, 14 mortiers de 58, 2 canons de 65 qui, installés sous casemates, n'avaient pu être retirés, mais dont les servants avaient enlevé les culasses.

L'ennemi, de son côté, paraissait avoir beaucoup souffert de nos contre-attaques; il avait engagé au moins six régiments et deux bataillons de chasseurs appartenant au XVIᵉ Corps d'Armée.

Dans l'ensemble, nos troupes avaient bien tenu devant la violence des attaques, et s'étaient signalées par des actions d'éclat.

Il faut citer, en particulier, la magnifique endurance du bataillon Tissier, du 4ᵉ régiment d'infanterie, qui, au réduit de la cote 263, résista six jours dans des tranchées bouleversées, presque entouré, repoussant des contre-attaques incessantes, de jour et de nuit, à coups de grenades et à coups de pétards, tout en soutenant la lutte par la sape contre les mines allemandes.

Le 66ᵉ bataillon de chasseurs s'était distingué par sa brillante et vigoureuse contre-attaque qui nous rendait la hauteur 285.

Enfin, la batterie de mortiers de 58, avant d'abandonner ses pièces à moitié ensevelies, réussissait à tirer la presque totalité des munitions accumulées en vue de notre attaque prévue pour le lendemain.

En résumé, grâce à la puissance extraordinaire de ses moyens matériels, artillerie de gros calibre, minenwerfer et surtout gaz et flammes, l'ennemi était parvenu à faire tomber nos premières tranchées, et à pénétrer dans nos lignes.

Mais la vigueur de notre résistance avait permis de localiser rapidement ce succès que l'adversaire, très éprouvé lui-même, ne pouvait ni poursuivre, ni exploiter.



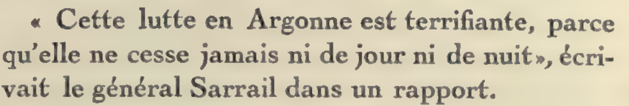
Cependant, en Argonne occidentale, les attaques se déclenchent le 14 juillet, conformément au plan qui n'a subi aucune modification.

Devant Marie-Thérèse et Bagatelle, notre progression est très faible, nous enlevons quelques tranchées dans la région de l'ouvrage Labordère ; à la lisière ouest de l'Argonne, seulement, nous réalisons des progrès sensibles en occupant le bois Beaurain.

Mais celui-ci est reperdu le 15 juillet, après une série de contre-attaques violentes. Puis la lutte se stabilise dans l'Argonne occidentale, tandis qu'elle se poursuit âprement dans la partie orientale.

Les événements des 13 et 14 juillet en Argonne orientale, comme ceux des 30 juin et 2 juillet en Argonne occidentale, comportaient pour nous divers enseignements.

Les attaques ennemies ont été préparées par





des bombardements d'une extrême violence d'obus de gros calibre qui ont détruit nos premières lignes, et par un bombardement d'obus asphyxiants sur les arrières qui a rendu toute la zone presque intenable : elle a été précédée immédiatement par un tir sur nos tranchées avancées de gros minenwerfer, lançant des projectiles de 50 kilos.

Dans des conditions si défavorables pour nous, l'attaque s'est produite sans rencontrer la résistance habituelle de nos troupes; l'ennemi n'a eu qu'à cueillir tous les défenseurs qui se trouvaient plus ou moins anesthésiés dans nos premières tranchées. Ainsi s'expliquait le nombre considérable de prisonniers, claironné par le radio allemand.

Dans cette région de l'Argonne, nos moyens matériels ne pouvaient rivaliser avec ceux mis en œuvre par l'ennemi. Nos obus asphyxiants n'avaient pas fait leurs preuves ; quant à nos canons de tranchée de 58, ils semblaient des jouets à côté des minenwerfer lançant avec précision un projectile chargé de 50 kilos d'explosifs. Dans l'attaque du 30 juin, par exemple, une portion de tranchée, longue de 200 mètres, fut complètement détruite sur toute sa largeur, en moins de cinq minutes, par un tir de neuf batteries de minenwerfer.



Eau-forte de Barrière

LES MASQUES

En outre les Allemands avaient amené en Argonne une grande quantité de canons de gros calibres. Lors de l'attaque du 20 juin, sur le front du 32ᵉ Corps d'Armée, depuis l'Aisne jusqu'à la route du Four-de-Paris à Varennes, nous avions pu compter 25 batteries de 105, 9 batteries de 15 et 4 de 21 ; et dans la journée du 14 juillet, 35 batteries lourdes en action, en dehors des batteries beaucoup plus nombreuses de 77.

Mais, en ce qui concerne l'infanterie, dès que l'ennemi revenait aux procédés habituels du combat loyal, nos soldats montraient par la vigueur de leurs contre-attaques qu'ils étaient de taille à faire reculer l'adversaire. C'est cette constatation qui a maintenu intact le moral de nos troupes, malgré les plus rudes épreuves.

« Cette lutte en Argonne est terrifiante, parce qu'elle ne cesse jamais ni de jour ni de nuit », écrivait le général Sarrail dans un rapport.

« Depuis le 8 janvier, date à laquelle j'ai pris le commandement en Argonne, je n'ai vraiment pas connu de journée calme, bien que mes comptes rendus téléphoniques aient souvent employé ce terme, mais tout est relatif. *Le calme n'existe jamais en Argonne*. Pour se faire une idée de ce qu'est cette lutte de pétards et de bombes, je dirai que si, au début, je fabriquais à l'Armée 2.500 pétards par jour, je suis obligé aujourd'hui d'en fabriquer 25.000, et ce nombre sera encore insuffisant, tous les Corps en réclamant.

« A ce jeu, les troupes s'usent vite. J'ai dit déjà que, depuis le 8 janvier, j'avais perdu en Argonne 1.200 officiers et 82.000 hommes, presque la moitié de l'effectif de l'Armée ».

A la suite des événements du mois de juillet en Argonne, le général Sarrail fut remplacé dans le commandement de la 3ᵉ Armée par le général Humbert.

A partir du 15 juillet, notre secteur en Argonne devient purement défensif. De son côté, d'ailleurs, l'ennemi manifeste une activité beaucoup moindre.

Jusqu'au mois de novembre, on ne signalera que deux attaques d'une certaine importance : les 10 et 11 août sur le ravin de la Houyette, où la 15ᵉ division d'infanterie coloniale perd une bande de terrain large de 600 mètres sur 200 de profondeur ; le 8 septembre, sur Marie-Thérèse, où le 10ᵉ Corps d'Armée a remplacé le 32ᵉ, le communiqué allemand annonce la conquête d'un front de 3 kilomètres sur une profondeur de 3 à 500 mètres. Cette opération nous coûtait 49 officiers et 2.460 hommes hors de combat.

Henri Carré

## L'ARGONNE. — SAINT-THOMAS. LE FOUR DE PARIS (1915).

**Les lignes qui suivent sont extraites du journal de route que j'écrivis, avec le seul souci de l'exactitude, au hasard des cantonnements. Blessé au début de la guerre, je revenais au front, sergent au 161[e] régiment d'infanterie, ne connaissant pas encore la vie des tranchées.**

*Devant Saint-Thomas (mai 1915).* — Notre première semaine a été assez tranquille. Les autres le sont moins. On se fusille de tranchée à tranchée, les 75 s'amusent à arroser la ligne ennemie qui fait riposter faiblement contre nos artilleurs. De temps en temps, nous recevons quelques 77 en pleine tranchée, mais rarement. La fusillade a plus de succès. Les deux camps arrosent, très irrégulièrement d'ailleurs, les créneaux adverses d'une pluie de balles. Nous devons avoir de bons tireurs, car, après certains de nos tirs, l'ennemi réplique avec furie. Il possède aussi de remarquables tireurs dont les balles passent juste au milieu du créneau. Gare à l'œil qui observe. C'est la mort sans aucun doute...

Nous avons de nombreuses patrouilles à faire. Les sergents et les caporaux en font à tour de rôle. Je pars, un soir, vers dix heures, avec deux hommes en qui j'ai confiance. Nous passons par la droite de la tranchée, derrière un petit bois qui borde le pré. Une fois franchi, avec précaution, d'un pas hésitant, le réseau des fils de fer, je me colle à plat ventre et mes hommes font de même, à deux ou trois mètres de moi. Le but de la patrouille est de reconnaître, à mi-hauteur, le terrain du secteur. Sortis de l'extrémité est, nous reviendrons à la tranchée par l'extrémité ouest. J'attends quelques minutes, immobile, sur l'herbe humide. Le beau silence. Les deux tranchées, invisibles, malgré la nuit assez claire, renferment le néant, semble-t-il. Je remarque, en rampant doucement, la tache de nos uniformes bleus qui paraissent blancs, dans la nuit. J'avance toujours, je croise nos deux sentinelles, emmitouflées et pas trop rassurées. Je leur donne le mot d'ordre qu'elles réclament d'une voix point belliqueuse. J'évite le ruisseau, mais près d'un bosquet une odeur de cadavre m'étreint à la gorge. Une forme étendue sur les feuilles se précise peu à peu. Un squelette de cheval recouvert encore d'un peu de chair si mince qu'on dirait une cendre prête à s'envoler. Et sur la croupe du cheval une jambe de cavalier, aussi squelettique, sortant d'une botte à moitié enfoncée dans le sol. On ne voit rien d'autre. Sans doute le corps de l'homme s'est-il décomposé parmi les feuilles du bosquet. Machinalement, je touche la jambe; la chair plie, se creuse, flasque, molle comme un caoutchouc gluant; un frisson me court à fleur de peau. Je poursuis ma patrouille. Notre marche rampante est bonne. Nous glissons insensiblement, la main gauche retenant le fourreau de la baïonnette, des coudes et des genoux. Je fouille l'emplacement des tranchées boches, d'un regard obstiné mais point continu, car, à regarder fixement en pleine obscurité, des ombres incertaines semblent naître, les choses immobiles se meuvent vaguement et l'illusion s'oppose à la perception exacte. Je rentre sans encombre après une heure et demie de traversée. Immédiatement une autre patrouille sort, conduite par un caporal.

Je m'habitue aux heures de veille, la nuit. Je parcours la tranchée d'un sens à l'autre, je m'accote parfois au parados, accoutumant ma vue aux ténèbres. Souvent les nuits sont claires, bleutées de lune. Je hausse la tête au-dessus du parapet et regarde. On distingue les piquets des fils de fer allemands, la ligne sombre de la tranchée. Le pré paraît grisâtre. Je cherche à apercevoir une patrouille des nôtres qui doit traverser à ce moment le terrain. Mais elle rampe trop habilement pour que je puisse la voir. Je secoue un guetteur qui s'endort à son créneau. Pauvres soldats privés de sommeil, ils sont rares ceux qui ne défaillent point pendant ces deux heures de veille, qu'ils reprennent toutes les deux heures. Ils ne voient rien d'abord par le créneau où leur œil s'obstine. De temps en temps ils regardent pardessus le parapet. Ils reviennent à leur créneau. La fatigue combat avec leur bon vouloir. Irrésistiblement, la somnolence les gagne et c'est notre tâche, à nous, gradés, qui ne demeurons point sur place, d'empêcher les guetteurs de s'assoupir. Les anciens tiennent encore bien. La veillée, en hiver, était autrement rigoureuse et pénible. Maintenant ce sont les beaux jours du printemps. Les nuits sont brèves, plus fraîches, mais pas glaciales. Le sol est sec. On ne prend pas de bains d'eau boueuse. Et avec le calme qui règne merveilleusement, c'est presque une sinécure. Mais les jeunes, habitués aux heures régulières de sommeil, ont plus de mal à rester debout, la nuit, tendus vers

l'inconnu, les yeux ouverts. Combien j'en ai vu de ces petits gars imberbes, dormir debout, que ce fût en pleine tranchée ou en plein poste d'écoute !

Plusieurs nuits, j'irai poser des fils de fer devant notre tranchée, avec des gaillards résolus. L'inconvénient grave est le bruit que nous faisons. Il est impossible d'enfoncer les piquets sans que les maillets résonnent. Et les Boches, entendant les coups sonores du maillet, dirigent, à l'évaluée, une mousqueterie d'enfer. Nous sommes à genoux, un homme tient le piquet, un autre tape ; j'enroule le fil de fer dans un réseau fouillé et bientôt inextricable. Quand les balles sifflent trop fort, nous nous couchons quelques instants pour reprendre la besogne à la moindre accalmie.


AU FOUR-DE-PARIS

Une autre patrouille déclenche une alerte assez vive. Le sergent P..., un grand et gros bon vivant assez vulgaire, parti en patrouille, crut apercevoir des Boches. Je ne sais qu'elle confusion se produisit, mais après plusieurs coups de feu, un homme de la patrouille accourut vers la tranchée, en criant : « Alerte » !... Tout le monde se précipita aux créneaux et, sans commandement, la fusillade crépita. Réveillé en sursaut, j'interdis aussitôt à mes hommes de tirer : « Sur quoi tirez-vous ? Qu'est-ce que vous voyez ? Il n'y a rien !... » Quelques novices, blêmes de peur, se couchaient à plat ventre dans la tranchée. C... lance une fusée éclairante. Je regarde. On ne voit rien du tout. Notre patrouille rentre et personne n'a jamais rien compris aux explications de P... Toujours est-il que la compagnie avait dirigé un feu d'enfer au hasard, devant elle, risquant de tuer la patrouille par trop émotive. Les Boches répondirent du tac au tac, sans doute plus étonnés et plus sur le qui-vive que nous.



*Vers le Four-de-Paris (juin 1915).* — Nous étions au repos, derrière Saint-Thomas, lorsque le bruit courut que nous changions de secteur. Le bruit propagea les hypothèses les plus fantaisistes. Nous irions dans le Nord, où l'offensive venait de se déclencher avec violence ; des autobus nous y emmèneraient par grandes étapes. Nous reviendrions à Bagatelle, ce secteur d'Argonne où le régiment éprouva de grosses pertes le 1er mai. La réalité fut autre. Nous allions au Four-de-Paris, à l'ouest de Bagatelle, dans un secteur dangereux mais plus habitable que le fameux Bagatelle, quand même.

Il pleuvait à verse. L'heure du départ fut fixée à la nuit. En attendant, nous fîmes une partie de banque, puis la conversation nous tint en éveil jusqu'au moment du départ. La compagnie se forma près des rails du petit Decauville qui va de Vienne-la-Ville à La Harazée. Je me souviens que le terrain était si glissant que je m'administrai avec mon équipement plusieurs bûches, qui amusèrent la galerie. Nous partîmes. De nos abris à Vienne-le-Château, le chemin, plongé dans la plus grande obscurité, nous parut interminable. Je suivais avec attention l'homme qui me précédait, je m'accrochais presque à lui. S'il s'écartait d'un pas, je ne le voyais plus. La route prenait, sous les lueurs fugitives des éclatements d'obus aux alentours, une apparence légendaire : les arbres ouvrant, aux clartés brèves, une dentelle rouge, puis s'éteignant aussitôt dans la nuit, les pierres du chemin fulgurant à peine, les collines découpant sur le ciel noir des silhouettes hachées et bizarres. A Vienne-le-Château, le temps s'éclaircit soudainement. Une échappée de lune mit des ombres et des lumières impressionnantes sur les ruines du malheureux village, enseveli sous un déluge incessant de ferrailles et de fumée. L'église éventrée, disloquée, semblait une invention de Gustave Doré. De Vienne-le-Château à La Harazée, la route, encaissée, se mit à longer les robustes contreforts d'Argonne. L'aspirant B..., étendant le bras, me montra une masse sombre, d'où s'entendaient les grondements des canonnades...

Bagatelle ! Nous traversâmes La Harazée. Des troupes revenant de première ligne nous croisèrent. Dans le village, des infirmiers se montraient aux portes. Beaucoup de maisons écroulées, quelques-unes encore épargnées. La route de La Harazée au Four-de-Paris longe la forêt. En plein jour, elle est pittoresque. Le paysage est beau, bois de sapins, plaines vertes, coteaux et boqueteaux garnis de verdure à l'aspect singulièrement reposant, malgré l'œuvre de mort. Le cimetière de La Harazée, vaste, émouvant, avec ses croix de bois coiffées de képis, nous rendit songeurs.

Nous tournons brusquement à gauche, nous pénétrons dans les bois. Le chemin est aisé. Quelques centaines de mètres, de plat, après une montée insensible. Nous arrivons sur une clairière. Un gourbi solide : le poste de commandement. Nous sommes à la tranchée.



*La tranchée du Ravin-des-Mortiers (juin-juillet 1915).* — En contrefort sur un ravin broussailleux, la tranchée est bâtie en escaliers dont les marches, épousant le terrain, se succèdent à intervalles très variés. Elle surveille de flanc les positions ennemies accrochées tout le long de la croupe sinueuse, déboisée, ravagée par l'artillerie, croupe qui plonge à pic sur le ravin et s'étend zigzaguante, formantavec la croupe que nous tenons, un de ces inextricables défilés d'Argonne.

La relève s'effectue sans incidents. Il y a quelques petits postes d'écoutes avancés. Une attaque, dans notre secteur, semble improbable. Un ou deux sentiers rejoignent les deux positions, gardés à vue, et d'ailleurs semés d'obstacles et d'imprévu : fouillis d'arbres interrompant toute marche, mares stagnantes. Toutefois, au 1er mai, une attaque allemande s'est ruée sur les pentes adoucies qui se présentent un peu à l'est de nos assises. Elle a été repoussée. Depuis, les Boches se sont abstenus de renouveler leurs attaques dans un pareil secteur.

Il y a plusieurs gourbis dans la tranchée, à peine ébauchés. Au bas de la tranchée coule le ruisseau du Mortier. Il y a là une petite clairière où l'on est à l'abri, et où souvent nous procédons à de bonnes ablutions. Le secteur est bombardé avec fréquence, sinon avec adresse. L'éclatement des minenwerfer, à quelques centaines de mètres, à notre droite, sur un dangereux coin nommé le T, en raison de sa forme, produit des détonations formidables. Beaucoup de 77 et de 105 tombent sur nos positions et beaucoup de crapouillots aussi. Les crapouillots surtout causent une assez forte proportion de pertes dans la compagnie.

Bien des jours s'écoulent dans le plus grand calme. J'entends par calme l'absence d'attaques et de corps-à-corps. Car jamais, me semble-t-il, l'artillerie n'a tant vibré que ces jours là. C'est l'époque où le Kronprinz essaya, une fois de plus, de franchir l'Argonne pour marcher sur Verdun, où il lança sur Binarville et La Harazée de formidables attaques qui échouèrent, une fois de plus. Notre artillerie tape sans arrêt. Nos avions survolent à chaque instant les lignes ennemies ; et nous ne nous lassons pas de suivre les angoissantes péripéties de ces vols hardis au milieu des shrapnells qui encadrent, parfois de près, l'engin ailé.

Jamais je n'ai si bien dormi que dans mon gourbi du Ravin-des-Mortiers. Un gourbi informe, une couche de paille sur laquelle j'étends, comme isolateur, une grande toile de caoutchouc ; une fraîcheur délicieuse, par contre, et qu'on est tout heureux de trouver en quittant la tranchée ensoleillée et chaude. Beaucoup de poux, c'est certain, mais le sort est général. Le brave adjudant C... reçoit beaucoup de colis et j'en reçois pour le moins autant que lui. Nous partageons les victuailles de choix que nous envoient nos chères familles et nous faisons des repas vraiment supportables. Je lis, je fais des vers, je les lis à mes hommes qui écoutent avec un peu d'étonnement. B..., le très sympathique aspirant, me prête des romans, je lui en prête d'autres.

Il y a des moments où cette vie tranquille est une villégiature. Il m'arrive de dormir de onze heures du matin à trois heures. Le soir, jamais plus de trois heures. Et encore faut-il compter être réveillé par les alertes, sur notre gauche. Il n'y a guère de nuit où toute la section ne se trouve aux aguets, mise en éveil par une fusillade nourrie, une pétarade, une grenaderie violentes. Le jour, nos siestes sont interrompues parfois par une salve d'artillerie qui s'éparpille sur notre tranchée. A plusieurs reprises, je suis couvert de terre par des obus et je reçois une fois un éclat à la cuisse qui, chose peu banale, ne me fait qu'une égratignure insignifiante.



LA LECTURE DU COMMUNIQUÉ
Aquarelle de *Jean Lefort*




(secteur de l'Oise) Entre Moulin s/Touvent et Tracy-le-Mont.
(Le porteur de journaux) - St Crépin aux Bois - 22 Xbre 1916
JEAN LEFORT

Les 13 et 14 juillet, jours d'offensive allemande, il a fallu aller prêter main-forte — grenadiers et bombardiers — aux régiments voisins, serrés de près par les Boches. Nous y allâmes. Ce fut un jet intense de pétards, de bombettes, de grenades, de boîtes de cheddite. L'ennemi recula. Nous n'eûmes guère de pertes, mais le régiment voisin, le 94ᵉ, souffrit davantage.

Ah ! ces deux journées ! L'artillerie s'en donna à cœur joie. Les secondes rares où le silence naissait nous semblaient pleines d'anxiété. L'effroyable bruit des canonnades chargeait l'atmosphère de sonorités pleines et diverses. Des déplacements d'air se produisaient, violents comme des coups de vent en furie, tonnerre roulant entrecoupé des détonations sourdes des engins manuels et des sifflements crépitants de la fusillade. Les gaz asphyxiants, jetés à profusion, gagnèrent notre région. Nos masques et lunettes nous protégèrent. Mais j'eus quand même de fortes larmes et, pendant plusieurs jours, mes yeux, très sensibles, souffrirent de picotements intolérables, comme si le soufre inondait mon nerf optique.

Tristes journées où l'on marchait sur les cadavres, où la mort régnait en folle maîtresse. Quelle belle chose, par contre, que l'ardeur guerrière ! Comme ils étaient beaux, nos bombardiers, indifférents à ceux qui tombaient, jetant leurs projectiles aux bombardiers boches qui ripostaient avec un pareil courage.



*Le repos à La Seigneurie.* — Comment reconnaître les paysages, maintenant que les obus déforment et ravagent les bois, les villages et les plaines ? La Seigneurie est-elle une halte de chasse, un ravin dont le nom vient du ruisseau qui le parcourt, est-ce un bois ? Est-elle située par derrière les contreforts boisés qui s'étendent parallèlement à la grande ligne de défense d'Argonne, jalonnée par la route de La Harazée et Clermont-en-Argonne. Dans le creux du ravin, dont les versants sont couronnés de sapins épars, une multitude de gourbis solides a vu le jour. Ils sont reliés entre eux par des petits sentiers informes, car, peu à peu, ils se sont étendus jusqu'à hauteur de la crête.

Nous avons choisi, entre sous-officiers, un gourbi à deux étages comme une cabine de transatlantique. Une bonne paille fraîche constitue la literie. Nous sommes plusieurs copains qui nous entendons à passer joyeusement ces journées de repos. On chante, on rit, on blague, on déguste de bons vins. Devant le gourbi, une tonnelle est édifiée, à l'ombre de laquelle s'abritent nos repas.

Je me souviens de la gaieté charmante, de la verve et de la simplicité qui présidaient à ces agapes modestes. Nous n'avions pour seules distractions que la chère et la causerie. Et nous nous distrayions avec une liberté d'esprit complète. Pourtant, il ne fallait pas s'aventurer outre mesure. Les Boches parsemaient d'obus les environs immédiats de notre cantonnement. Qu'importe ? L... fredonnait, H... psalmodiait des cantiques d'amour, C... riait et écoutait, B... ironisait S..., sourd aux railleries, C... et B... perdaient leur prêt au jeu. Le sous-lieutenant M..., le sous-lieutenant H..., le lieutenant D... venaient trinquer avec nous. Et un jour, nous fûmes témoins d'une scène assez émouvante.

Notre irascible et violent capitaine de la Ch... ayant reçu la croix de guerre avec palme, je pris l'initiative d'une lettre collective des sous-officiers pour « féliciter leur capitaine de la récompense méritée qui lui était accordée ». La lettre eut du succès. De la Ch... consentit à nous rejoindre au mess pour nous en parler. Il arriva, un peu ému, et nous tint à peu près ce langage : « Messieurs, je vous remercie beaucoup de votre lettre. Elle m'a touché au fond du cœur. Je vous aime beaucoup. Malheureusement, je vous traite brutalement, je le sais et je le regrette. Mais la bête est vieille et l'on ne change pas à mon âge. D'ailleurs, ceux à qui j'en ai sont souvent ceux qui me plaisent le plus. Mais je suis violent, emporté. Je regrette mon premier mouvement. Il est trop tard. Il est parti. Ne m'en voulez pas, j'apprécie au fond vos services si mon humeur ne semble pas les reconnaître ».

Ce que je ne saurais rendre, c'est l'effort qu'il a fallu à cet officier, renommé pour son terrible caractère, pour avouer ses défauts, reconnaître ses torts. La scène nous causa une forte impression. Elle prouvait tellement que la guerre a modifié nos âmes, qu'elle a révélé à beaucoup l'inanité de certaines exigences devant le sacrifice quotidien de la collectivité à l'Idéal, des Français à leur France.

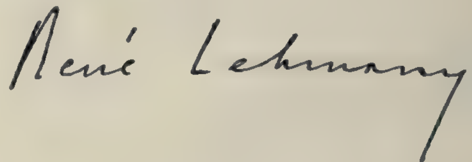
*Soutien d'artillerie.* — Le régiment, fortement ébranlé par les affaires du 14 juillet, est allé, en guise de repos, comme soutien d'artillerie, au Ravin-Vert, près de la Placardelle. Nous étions à proximité des nombreuses pièces d'artillerie qui assurent, de ces positions, la tenace et merveilleuse défense des bois de l'Argonne.

Je voudrais évoquer ici l'inoubliable grandeur de ces nuits d'été, lourdes de sang et de mitraille. D'où nous sommes, à mi-pente d'une vaste hauteur, la vue plonge sur toute la ligne d'Argonne, de Binarville à La Chalade. Et c'est, dès la tombée des ténèbres, une vision féerique. De partout, les fusées jaillissent et percent l'obscurité de leurs grappes multicolores. A chacun de ces appels muets, mais combien angoissants, l'artillerie répond de sa voix brève et sourde. Le tonnerre ininterrompu de son feu scande la sonorité pleine de la nuit. Au loin, sous la lueur des fusées, des bruits se distinguent. Ici, ce crépitement rageur, forcené, c'est la fusillade. Là, ces détonations mates, précipitées, comme des coups de gong assourdis, ce sont des grenades et des pétards. Là-bas, ces pesants éclatements de foudre, ce sont les gros obus qui meurent. Sur tous les points, la musique hérissée des 75 jette ses notes furibondes, sèches, décisives.

Je rêve, en écoutant ce concert macabre et puissant, à l'horreur de ces hécatombes nocturnes et à leur étrange beauté. Horribles, oui, ces duels acharnés où les braves cherchent à gagner quelques tranchées à la faveur d'une nuit dense, où l'artillerie tâtonnante arrose largement la terre pour être sûre de moins se tromper. Horribles, ces fusées rouges de détresse, qui appellent anxieusement une rectification de tir.

Mais qu'il est beau de songer que nous ne sommes point une nation déchue, que notre vieux sang guerrier, endormi et méprisé, bat toujours à grandes coulées dans nos veines. Depuis des mois qu'elles se heurtent en vain à nos murailles de chair et d'acier, les hordes barbares ne se découragent pas. Elles escomptent notre lassitude, un cri de défaillance. Jamais. Nous tenons la partie, nous nous obstinons aussi, de toutes nos forces vives, de tout ce que produira notre main-d'œuvre industrielle, de toute la volonté de nos consciences attristées et résolues.

Et c'est pourquoi ces gigantesques combats de nuit m'émeuvent singulièrement et me font comprendre que notre sacrifice est nécessaire puisqu'il suffit à nous défendre et à défendre avec nous la nation entière qui a délégué pour sa sauvegarde le meilleur de son sang.






XXII

# LA CHAMPAGNE
## Le Fortin de Beauséjour



Beauséjour est un nom qu'il faut retenir. Il honore magnifiquement ce corps d'élite qu'est l'infanterie coloniale et restera inscrit dans ses fastes à côté de celui de Bazeilles. Nos attaques contre le redoutable fortin avaient été combinées avec une série d'efforts offensifs dans les régions de Perthes, Souain et Mesnil, qui nous furent presque tous favorables. Aussi les premiers jours de mars nous trouvèrent-ils maîtres de la première tranchée allemande, du nord-ouest de Perthes au nord de Beauséjour. En outre, nous avions avancé au nord de Souain et de Mesnil, après avoir repoussé de furieuses contre-attaques, dans lesquelles deux régiments de la Garde prussienne éprouvèrent de grosses pertes, et nous laissèrent plusieurs centaines de prisonniers.

Sur la croupe nord-est de Mesnil, un brillant assaut fit tomber entre nos mains un important ouvrage fortifié. Aux environs de Perthes, l'élan du 124e régiment d'infanterie commença par rester infructueux. Trois tentatives, contre une tranchée puissamment défendue, ne lui ayant pas apporté le résultat espéré, il n'abandonna pourtant point la partie, et une quatrième attaque poussée le 13 mars, avec une fougue inouïe, finit par nous livrer la position.

Le 7 mars, nous avions entrepris, entre Souain et Perthes, une action d'infanterie contre le bois Sabot. L'ennemi s'y était très solidement fortifié sur une position dominante, que défendait le 1er régiment de landwehr bavarois. Celui-ci avait creusé plusieurs boyaux conduisant à l'arrière du bois. De notre côté, nous avions fait des travaux de terrassement pour rapprocher notre ligne. Après une violente préparation d'artillerie, deux de nos bataillons, narguant tout un dispositif meurtrier de mitrailleuses, se précipitent sur la première ligne ennemie et s'en emparent. Ils parviennent également à occuper la seconde position; mais une pluie de gros projectiles rendant alors impossible leur progression, ils doivent se contenter de mettre en état, à la faveur de la nuit, les tranchées bouleversées qu'ils viennent de conquérir. Au petit jour, ils repoussent à la baïonnette une contre-attaque, puis ajoutent deux cents mètres à leur gain de la veille.



LA GUERRE VUE A TRAVERS LE CRÉNEAU D'UN GUETTEUR

Du 9 au 12, notre position est consolidée et des renforts nous permettent de la plus sûrement conserver. Le 15, avant l'aurore, nos soldats prennent comme objectif une très forte tranchée allemande communiquant avec trois de ces boyaux que les Bavarois ont creusés à travers le bois. Animées d'un entrain magnifique, deux compagnies s'élancent et, sans se laisser arrêter par les terribles feux d'un blockhaus, sautent dans la tranchée. Sous la trombe de fer et de feu qui ne cesse de les prendre d'enfilade, elles

se maintiennent tout le jour. Heureusement, nos obus de gros calibre ont fait brèche pendant la nuit dans le blockhaus qui nous mitraille. Un dernier effort pour repousser deux retours offensifs nous assure définitivement la conquête du bois Sabot.



En ce même mois de mars, se livra le combat de la ferme d'Alger. On désignait sous ce nom une auberge située près du fort de la Pompelle, au delà de la route de Reims à Châlons. Depuis le recul de l'ennemi après la bataille de la Marne, elle servait de point de mire à ses bombardements et à ses attaques par la mine. Le 1er mars, les Allemands lancèrent une attaque d'infanterie contre les tranchées que nous occupions dans le voisinage immédiat de cette position. Un sanglant corps-à-corps se déchaîna; mais notre artillerie, très avantageusement postée, nous permit de repousser les assaillants et d'empêcher le départ des réserves allemandes. Un nouvel assaut livré, avant le lever du jour, entre la ferme d'Alger et Prunay n'obtint pas de meilleur résultat. Prises entre les feux croisés de nos grosses pièces, les colonnes *feldgrau* durent faire volte-face en laissant plus de 400 morts, blessés ou prisonniers.

D'une manière générale, jusqu'au printemps, notre Haut-Commandement ne laissa à l'ennemi aucun répit.

Nous avions atteint, à la date du 20 mars, une avance moyenne de trois kilomètres sur un front de sept kilomètres, par rapport à nos positions de janvier. Nos positions nouvelles occupaient alors une ligne de hauteurs offrant une base favo-



Eau-forte de G. Barrière

L'AGENT DE LIAISON



Eau-forte de G. Barrière

LA RELÈVE, A LA MAIN-DE-MASSIGES

rable pour les attaques projetées. Cette ligne se trouvait jalonnée par la lisière des bois au nord de Perthes, la route de Tahure et la route de Maisons-de-Champagne.

Obligés de renforcer leurs effectifs de Champagne, les Allemands s'étaient trouvés dans l'impossibilité de transporter des forces en Russie. Ainsi avait été facilité, conformément au plan des Armées alliées, le brillant succès remporté par les Russes, du 25 février au 3 mars: retraite précipitée des Allemands, capture de 10.000 prisonniers et de nombreux canons et mitrailleuses.

Durant cette période, les pertes de nos adversaires étaient si lourdes que, dans son communiqué du 10 mars, l'État-Major allemand ne reculait pas devant cet aveu: " Notre Armée a perdu plus de monde en Champagne qu'à la bataille des lacs de Mazurie. " Or, aux lacs de Mazurie, l'Allemagne avait réuni quatorze Corps d'Armée et trois divisions de cavalerie.



## LES OPÉRATIONS DE PRINTEMPS

Avec l'arrivée du printemps, l'Armée du général von Einem parut gagnée par un esprit d'offensive et de réaction contre nos succès de l'hiver. En avril, l'artillerie ennemie recommença le bombardement implacable du fortin de Beauséjour. Le 8, une attaque de l'infanterie prussienne se fit hacher par nos canons et reconduire par nos baïonnettes.

Le 25, au saillant nord, cinq fortes mines explosent à proximité de nos tranchées, sans réussir à en chasser nos soldats, qui occupent les entonnoirs.



Eau-forte de G. Barrière

INTÉRIEUR DE SAPE A MASSIGES

En mai, l'ennemi entreprend l'attaque de Ville-sur-Tourbe, qu'il convoitait depuis fort longtemps.

Depuis plus de huit mois, il ne cessait de bombarder avec une impitoyable obstination cet infortuné village, dont il avait fait une ruine sinistre parmi la floraison de ses vergers. Les tranchées allemandes qui l'avoisinaient étaient dominées par deux collines crayeuses que nous occupions. Celles-ci étaient sillonnées de tranchées rejoignant le village par des boyaux et constituaient une solide défense pour la tête de pont que nous avions établie sur la rive nord de la Tourbe. A l'est, s'allongeaient les tranchées du Calvaire.

Les Allemands souhaitaient plus particulièrement conquérir la colline de l'ouest. De là, ils auraient commandé tout notre système de défenses et de communications. Aussi, attachaient-ils à leur attaque projetée une extrême importance. Afin de mieux s'y entraîner, ils l'avaient même « répétée » dans ses moindres détails derrière leurs lignes, à la façon d'une pièce de théâtre.

Le 15 mai, à 6 heures du soir, les soldats des 3[e] et 7[e] régiments coloniaux se préparaient au service de nuit quand trois mines, bourrées de *vingt tonnes* d'explosifs, sautèrent. Propagée à travers le sol, la formidable explosion vint bouleverser nos tranchées, dont deux se fermèrent comme un tombeau sur leurs défenseurs. Les entonnoirs étaient profonds de vingt mètres et larges de cent. En même temps, pour arrêter tout secours, une tempête de mitraille balayait nos chemins d'approche.

Les marsouins valides sautèrent sur les armes. Déjà, une colonne allemande, forte de deux bataillons, assaillait les lignes du 7[e] régiment colonial et occupait bientôt notre saillant défendu par une sorte de blockhaus, l'ouvrage Pruneau. Le régiment fut décimé et perdit presque tous ses officiers. Heureusement le 3[e] régiment colonial lui dépêcha un bataillon en renfort. Bientôt, une vigoureuse contre-attaque délogeait l'ennemi d'une partie des positions par lui conquises.

Toutes nos batteries se mirent à tonner. Le combat s'étendit et sa violence s'accrut. L'ouvrage Pruneau tomba entièrement aux mains d'une puissante colonne allemande. Énergiquement chargée par un bataillon du 3[e] régiment colonial, cette colonne résista opiniâtrement et nous infligea de grosses pertes.

Mais rien ne put avoir raison du sang-froid ni de la résolution inébranlable de nos troupes. Aidé par des bombardiers du génie, le lieutenant Paucol, du 3[e] régiment colonial, avance malgré tous les obstacles, et occupe un vaste entonnoir. Grâce à la connaissance du secteur qu'ont les chefs, grâce à un rapide ravitaillement en grenades et surtout à la crânerie et à la ténacité des marsouins, une grande partie de l'ouvrage Pruneau est enfin réoccupée.

De son côté, le lieutenant Lefebvre (3[e] colonial) s'est porté avec une compagnie vers le saillant nord de l'ouvrage. Ses hommes se déploient hardiment. Un tir foudroyant de mitrailleuses les accueille. Sans se décourager, le lieutenant rassemble les hommes valides dans une tranchée qu'il a pu atteindre, et se prépare à y recevoir l'inévitable contre-attaque. Soudain, coupés de leurs positions de départ par un terrifiant tir de barrage, les Allemands lèvent les mains : cinq cents d'entre eux se rendent. Et nous avons la joie de délivrer une douzaine de coloniaux, cernés



depuis plusieurs heures, qui avaient décidé de lutter jusqu'à la mort.

Les Allemands laissaient plus de mille cadavres sur le terrain. Mais nos pertes étaient à peu près égales.



Au commencement de juin, notre État-Major décida d'enlever le saillant de Quennevières, situé sur un plateau entre l'Oise et l'Aisne et entouré de tranchées allemandes. Plusieurs fermes, protégées par d'épais massifs de verdure, s'élevaient là. Celles de Touvent et des Loges étaient occupées par l'ennemi; nous tenions celles d'Écaffaut et de Quennevières. Cette dernière se trouvait très menacée par un fortin que les Allemands avaient bâti sur le saillant.

Le 5 juin, et durant vingt-quatre heures, notre artillerie fit pleuvoir les gros projectiles et les torpilles aériennes sur les positions de l'ennemi. Puis nos sapeurs du génie firent exploser un fourneau de mine sous le fortin, tandis que l'infanterie s'élançait à l'assaut. Les soldats du 86e régiment d'infanterie prussien, qui défendent la position, résistent âprement. Mais, avec l'aide des 75, nos fantassins dépassent la première ligne ennemie, puis la seconde, et parviennent jusqu'au ravin de Touvent. Une contre-attaque allemande doit reculer devant les feux croisés de nos mitrailleuses. Et, le 7 juin, l'ennemi se voit définitivement contraint de nous abandonner la position, que jonchent plus de 3.000 cadavres des siens.



## LA BATAILLE DE CHAMPAGNE

Ces opérations partielles allaient trouver leur couronnement dans une offensive générale du Groupe de nos Armées du Centre. Fixée à la date du 25 septembre, cette offensive se déclencha entre la vallée de la Suippe et la lisière ouest de la forêt d'Argonne, dans ces plaines nues et grises qui, depuis Attila, avaient été si souvent foulées par la ruée des invasions.

Cette lutte de douze jours porte dans l'histoire le nom de bataille de Champagne. Elle évoque symboliquement un dessein, vite abandonné, de retour à la guerre de mouvement, et une libération relativement importante de terre française. Au point de vue technique, elle marque une étape bien déterminée de la guerre. Ce fut la première fois qu'on vit donner tant de valeur à la préparation d'artillerie. Jamais non plus on n'avait remué autant de terre pour procurer aux troupes d'assaut de propices emplacements de départ. L'infanterie disposait de mitrailleuses en nombre sensiblement plus élevé, et elle allait se servir pour la première fois des grenades modernes : grenades à fusil ou grenades à main munies d'une mise à feu à temps. La cavalerie sortit de sa longue inaction pour prendre au combat une part qu'elle ne retrouvera plus jusqu'à la fin de la guerre. Enfin, on partait avec l'espoir de rompre, dans toute leur profondeur, les organisations ennemies.

D'avance, le général Joffre considérait cette offensive comme l'opération principale de la campagne de 1915, et il la prépara durant trois mois avec le soin le plus minutieux. Son objectif essentiel était de rompre le front adverse et d'en repousser les débris assez loin pour nous assurer une zone de manœuvre. « Il faut, disait-il dans ses instructions aux commandants d'Armée, profiter des circonstances présentes, qui ont amené les Allemands à dégarnir leur front occidental, pour rompre leurs lignes de défenses organisées et les forcer à accepter la bataille en rase campagne. La soudaineté et la puissance de notre attaque doivent les désemparer. »

Pour mieux nous ménager le bénéfice d'une surprise et donner à l'opération son maximum de portée, cette offensive devait coïncider avec une attaque secondaire, entreprise dans la région d'Arras par les forces combinées du général Foch et du maréchal French. Ainsi l'ennemi se trouverait menacé des deux côtés de l'équerre de Noyon. En outre, cette grande action de Champagne serait appuyée par une manœuvre offensive de la 3e Armée sur la rive droite de l'Aisne, et par une action défensive de la 5e Armée entre Craonne et le massif de Brimont.

Le général de Castelnau avait été chargé de la conduite générale de l'offensive en Champagne. Pour l'exécution de cette mission, il avait groupé les forces, dont il disposait, en deux Armées : la 2e, commandée par le général Pétain, l'ancien et déjà glorieux chef du 33e Corps d'Armée, en Artois, et la 4e, sous les ordres du général de Langle de Cary. Elles constituèrent une énorme masse de manœuvre de vingt-neuf divisions et de deux

Corps de cavalerie, appuyée par huit cents pièces d'artillerie lourde.

En face, dans l'immense plaine aride et crayeuse coupée de bois, le général von Einem avait organisé le terrain en deux zones de défense : la première présentant de trois à cinq lignes de retranchements séparés par des réseaux barbelés ; la seconde, à 4 kilomètres en arrière, moins puissante, mais établie selon le perfide procédé de la contre-pente, et reliée à la première par des tranchées en tous sens.

Notre État-Major avait primitivement fixé au 8 septembre la date de l'offensive ; mais les généraux de Castelnau et Pétain firent connaître qu'un délai leur était indispensable. Notre intérêt exigeait une exécution rapide de l'opération. De puissants renforts nous arrivaient d'Angleterre. D'autre part, les Armées russes évacuaient progressivement la Pologne. Le 3 août, les Allemands étaient entrés à Varsovie, le 19 à Novo-Georgiewsk, le 20 à Biélostock. Trois nouvelles divisions germaniques quittaient le front occidental pour la Russie. Nous devions, en hâte, soulager nos Alliés.

Le 22 septembre, tout était prêt pour l'offensive.

Depuis un mois et demi, nos soldats s'entraînaient à l'assaut. La méthode et les règles de l'attaque avaient été dûment enseignées. Nos avions avaient repéré avec une soigneuse exactitude les fortifications ennemies. Nos parallèles de départ étaient creusées, ainsi que les boyaux permettant l'arrivée des réserves.

Les premières lignes françaises qui se trouvaient, en août, à 1.100 mètres des premières lignes allemandes, en avaient été rapprochées souvent à cent mètres par nos travaux de terrassement.

La préparation d'artillerie commença le 22 septembre, formidable, incessante, plongeant les Allemands dans la stupeur et l'effroi. Elle broya d'abord à grande distance les bivouacs de cantonnement et les bifurcations de voies ferrées. Puis, sous la pluie de nos projectiles, l'ennemi vit sa première position anéantie, et tout ravitaillement lui devint impossible. Pendant soixante-quinze heures, sans arrêt, et par cent mille, nos obus écrasèrent tranchées, abris, boyaux, fils de fer et défenseurs. Des officiers allemands calculèrent que, dans un secteur de cent mètres de largeur sur un kilomètre de profondeur, il était tombé 3.600 projectiles par heure.

Un temps très beau et très clair favorisait le réglage et aidait fort à propos l'adresse de nos canonniers. Malheureusement, dans la nuit du 24 au 25, le ciel s'emplit de gros nuages, et des torrents d'eau vinrent délayer cette terre molle et blanchâtre de la Champagne pouilleuse. La question se posa à l'État-Major de savoir s'il n'y avait pas lieu de retarder l'attaque pour attendre de meilleures conditions atmosphériques. Mais, malgré son importance, l'approvisionnement en munitions ne permettait pas de prolonger davantage la préparation d'artillerie. D'ailleurs, le temps parut se remettre au beau.

Le 23, un brillant ordre du jour du Généralissime avait demandé à nos soldats d' « y aller à plein cœur pour la délivrance de la Patrie et pour le triomphe du Droit et de la Liberté. » « Votre élan sera irrésistible, disait-il. Il vous portera d'un premier effort jusqu'aux batteries de l'adversaire, au-delà des lignes fortifiées qu'il vous oppose. Vous ne lui laisserez ni trêve, ni repos, jusqu'à l'achèvement de la victoire. » C'était là une fière réponse aux Allemands qui, depuis un mois, lançaient dans nos tranchées d'insolents messages portant ce défi : « A quand votre fameuse offensive? Nous vous attendons. » Dans ses directives aux chefs de grandes unités, Joffre insistait sur ce point qu'il s'agissait de gagner en profondeur le plus de terrain possible sur l'ennemi. Il recommandait de mettre à profit l'ardeur offensive et l'esprit de sacrifice de notre cavalerie, depuis si longtemps inemployée, et cependant si impatiente de retrouver son rôle dans les combats.

Le 24, on se prépara avec



Eau-forte de G. Barrière

SENTINELLE DANS LES RUINES DE PROSNES

entrain à la grande attaque. Un immense champ de bataille s'ouvrait aux élans. Il s'étendait sur une largeur de 25 kilomètres, d'Aubérive à Ville-sur-Tourbe, dans un paysage crayeux, creusé, çà et là, de dépressions de terrain, et bordé, au nord-est, par l'Argonne. L'uniformité morne de ces plaines n'était rompue que par de nombreux bois de pins, toujours pareils, à qui leurs formes géométriques servaient d'appellation : le bois Carré, le bois en Losange, en Trapèze, etc. D'autres noms obscurs désignaient les différents points de cette étendue grise qui, sous son apparence immobile et silencieuse, recélait partout la mort : la ferme de Navarin, l'Épine de Vedegrange, le Trou-Bricot, la butte de Tahure, la Main de Massiges. L'héroïsme de nos soldats allait leur donner dans le monde entier une renommée éternelle.



Les troupes passèrent la nuit du 24 au 25 dans les *places d'armes*, à l'arrière des crêtes, en attendant l'heure H, qui devait donner à tous le signal de l'assaut. Ce déplacement à travers l'étroit réseau des boyaux et des parallèles n'alla pas sans peine pour la plupart des régiments et bataillons, les ordres de départ ayant souvent été donnés avant que le passage fût libre. La première et la deuxième ligne regorgèrent bientôt de soldats dont les rangs pressés et immobiles arrêtaient la marche de ceux qui suivaient.

Dans la nuit opaque, sous la pluie presque incessante, bien des cohues jetèrent les combattants les uns sur les autres, sans altérer leur entrain ni leur belle humeur.

Le jour paraît, gris et humide ; l'heure H est fixée à 9 h. 15... Un commandement part : « *En avant ! Vive la France !* » Sans hésitation, sur toute la largeur de l'immense front, les fantassins bleus bondissent au-dessus des parallèles de départ et s'avancent en vagues simultanées et correctement alignées. La surprise de l'ennemi est si complète que ses tirs de barrage restent sans intensité.

Les premières positions à conquérir se composaient d'un lacis de tranchées formant une série de lignes très fortes, mais dont la plupart des éléments pouvaient heureusement être observés à vue directe. D'ailleurs, nos avions, munis de télégraphie sans fil, continuaient à se mouvoir dans le ciel pluvieux et à observer les faits et gestes de l'ennemi. Certaines organisations de celui-ci, comme la Main-de-Massiges et la butte du Mesnil, constituaient de véritables forteresses avec abris blindés, à l'épreuve des projectiles les plus puissants, et communications souterraines. La butte du Mesnil possédait, en outre, des tranchées de soutien établies à contre-pente dans les bois ; elles échappaient ainsi à la vue de nos observatoires. Une organisation identique existait à l'est de la Main-de-Massiges, entre l'Arbre-aux-Vaches et l'ouvrage Pruneau.

Au sortir des parallèles de départ, les vagues d'assaut successives n'étaient séparées que par un intervalle de cinquante à cent mètres. Sur presque tous les points, elles ne tardèrent pas à se fondre en une ligne unique, ligne qui manqua souvent d'ordre et de cohésion, nos soldats se mettant alors à courir individuellement vers les objectifs assignés à tous. Heureusement, nos pièces lourdes avaient si complètement haché les réseaux qu'en de très nombreux secteurs du front attaqué nous atteignîmes les tranchées d'un seul élan.

Notre progression se poursuit alors, malgré les mitrailleuses et la mousqueterie.

Tous les boyaux sont bondés de cadavres allemands, fauchés par notre terrible préparation d'artillerie. Quelques survivants poussent de lamentables « *Kamerad !* », d'autres nous opposent une résistance désespérée et digne d'admiration.

Mais nous n'occupons pas avec autant de facilité les centres puissamment fortifiés que les Allemands avaient établis en maints endroits de leur première ligne. Nos soldats ne les enlèvent qu'au prix des plus héroïques sacrifices.



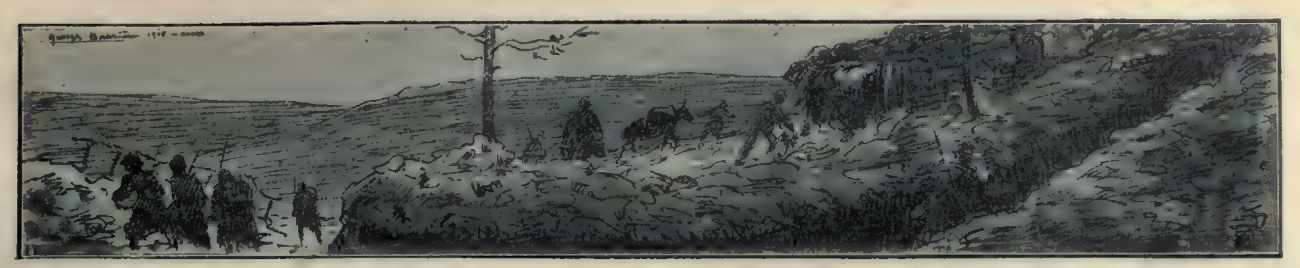
La 2e Armée opérait dans la partie de droite du champ de bataille, de Ville-sur-Tourbe au bois du Trou-Bricot. A l'est de son front, l'attaque avait été confiée au 1er Corps colonial, qui devait enlever un des plus formidables bastions de la ligne ennemie : cette Main-de-Massiges pour laquelle, en janvier et février, s'étaient livrés de si rudes combats. Les défenseurs, qui représentaient l'élite des troupes du Kronprinz, avaient reçu l'ordre de tenir coûte que coûte. Leur armement semblait défier les plus vigoureux assauts.





La patrouille

*(D'après le dessin original de Georges Barrière)*



Dessin original de Georges Barrière

LE RAVITAILLEMENT AU POUCE DE LA MAIN-DE-MASSIGES

Entraînée par le général Marchand, la 2ᵉ division coloniale se rue avec le plus magnifique entrain sur les pentes du promontoire. Accueillie par un feu des plus violents, elle n'en poursuit pas moins son avance audacieuse qui la conduit aux premières tranchées ennemies, dans lesquelles s'engage une furieuse lutte à la grenade. C'est en vain que les *feldgrau* reçoivent des renforts : nos marsouins ont juré de ne pas lâcher prise ; et, bien que leurs rangs s'éclaircissent, ils pénètrent toujours plus avant parmi le redoutable lacis des boyaux et des sapes.

Le 21ᵉ régiment colonial a reçu pour mission d'enlever la cote 191 et la caponnière de l'Arbre-aux-Vaches. Pour s'emparer des deux premières lignes, il engage une âpre lutte contre un adversaire tenace, sous des barrages d'artillerie et des feux croisés des mitrailleuses.

Puis les projectiles se faisant plus rares, nos vagues d'assaut précipitent leur course...

Sur un autre saillant de la Main-de-Massiges, le 23ᵉ régiment colonial supporte de terribles feux sans qu'il songe à reculer ou à ralentir son élan. Les hommes gravissent les pentes au chant d'une *Marseillaise* endiablée. Dans le secteur de « l'Annulaire », le 4ᵉ régiment colonial, en dépit des plus lourdes pertes, brise partout les contre-attaques ennemies et s'organise sur les objectifs qu'il vient de conquérir. A la fin de la journée, la Main-de-Massiges est à nous, mais il va falloir plusieurs jours de lutte pour en repousser définitivement ses anciens possesseurs. Malgré une grave blessure du général Marchand, la 2ᵉ division coloniale a gardé jusqu'au bout le même mordant, la même cohésion, et elle a bien mérité sa magnifique citation à l'ordre de l'Armée.

A l'est de la Main-de-Massiges, en avant de l'ouvrage Pruneau qu'il occupait, le 3ᵉ régiment colonial avait reçu comme objectifs le village de la Justice et le petit bois de l'Oreille. Une effroyable averse de projectiles l'accueille presque au débouché de la parallèle de départ. Les commandants Posth et Raudot et un grand nombre d'officiers roulent à terre pour ne plus se relever. Le capitaine Rives, affreusement blessé au ventre par un éclat d'obus, répond à un cycliste qui lui offre ses soins : *Va, mon affaire est faite. Ne t'occupe pas de moi et fais du bon travail!* Une tempête de malédictions s'élève des rangs de nos marsouins lorsqu'ils constatent qu'en face d'eux les fils de fer de l'ennemi ont échappé au pilonnage de l'artillerie. Néanmoins, à force de vaillance et d'opiniâtreté stoïques, ils atteignent la première tranchée adverse, et s'y maintiennent au prix des plus cruels sacrifices.

Le lieutenant-colonel Condamy, qui commande le régiment, est sorti avec la seconde vague. Auprès de lui se tiennent le capitaine Madec, son adjoint, et l'adjudant Faucher. Il arrive jusqu'à la tranchée ennemie et s'y jette. A ce moment, les Allemands prononcent une violente contre-attaque. *Donnez-moi un fusil*, demande Condamy aux soldats qui l'entourent. On lui en passe un. Il prend place au parapet et commence le coup de feu. Mais à peine a-t-il brûlé quelques cartouches qu'il reçoit une balle dans la bouche et tombe inanimé au fond de la tranchée. C'est en vain que le capitaine Madec lui prodigue ses soins. Le colonel meurt dans les bras de son adjoint, tandis que l'adjudant Faucher s'effondre sur eux, frappé au cœur par une balle.

Furieux de la mort du chef et jurant de le venger, le 3ᵉ régiment colonial ne veut pas entendre parler d'abandonner le terrain et tend toutes ses volontés vers la victoire. A la suite d'un combat acharné à la grenade, les marsouins s'emparent d'un important réseau de retranchements. Cette lutte se poursuit sur plusieurs points durant quatre jours; et, le 29 septembre, l'offensive du régiment reprend avec une intensité qui achève de démoraliser l'ennemi et de faire tomber ses défenses.

Dans le secteur de Beauséjour se dresse la butte du Mesnil.

Aux alentours de la butte, le 160e régiment d'infanterie avait atteint d'un seul bond la première ligne allemande. Il allait se ruer sur l'ennemi lorsque, subitement, se révélèrent, à gauche, deux mitrailleuses. Surpris, déconcertés, voyant déjà leurs rangs décimés, nos fantassins s'arrêtent, puis refluent précipitamment vers la droite. Le feu des deux mitrailleuses bloque plusieurs sections du 160e dans la parallèle de départ. Ces sections ne peuvent plus déboucher; instant critique et angoissant pour ceux qui s'entassent dans la parallèle, d'où ils peuvent suivre les progrès de notre première vague d'assaut sans pouvoir accourir en renfort.

Tout à coup, dans l'espace restreint qui sépare les lignes adverses et qui est devenu désert sous le feu des mitrailleuses, les fantassins bloqués voient s'avancer tranquillement, comme sur un terrain de manœuvre, des cavaliers à pied. Ceux-ci établissent une sorte de route sur le terrain terriblement battu par le feu de l'ennemi.

En effet, deux escadrons du 5e hussards ont reçu l'ordre de se porter, sous les ordres du commandant de Lavigerie, à l'attaque de l'ouvrage de la *Défaite*, et de s'emparer des batteries. Ces escadrons s'ébranlent avec une magnifique et insouciante crânerie. La pluie fine, presque ininterrompue depuis le matin, a rendu le terrain glissant. Ils franchissent les tranchées françaises sur des ponceaux étroits où les chevaux patinent comme sur de la glace, et l'extraordinaire course ne connaît plus d'obstacles.

La crête à peine franchie, un tir de barrage accable les intrépides escadrons et jette quelque trouble dans leurs rangs. Conduite avec une admirable vaillance par le capitaine des Moutis, l'étrange chevauchée arrive sur un terrain montueux, puis sur une tranchée allemande d'où crépitent la mousqueterie et les mitrailleuses.

Les défenseurs de l'ouvrage, qui jusqu'alors ont résisté avec la plus grande bravoure, lèvent les bras d'un air d'épouvante. Nos hussards les sabrent, traversent au galop tout le terrain de la première position et, bien que réduits à une poignée d'hommes, s'élancent avec une folle impétuosité vers la seconde ligne.

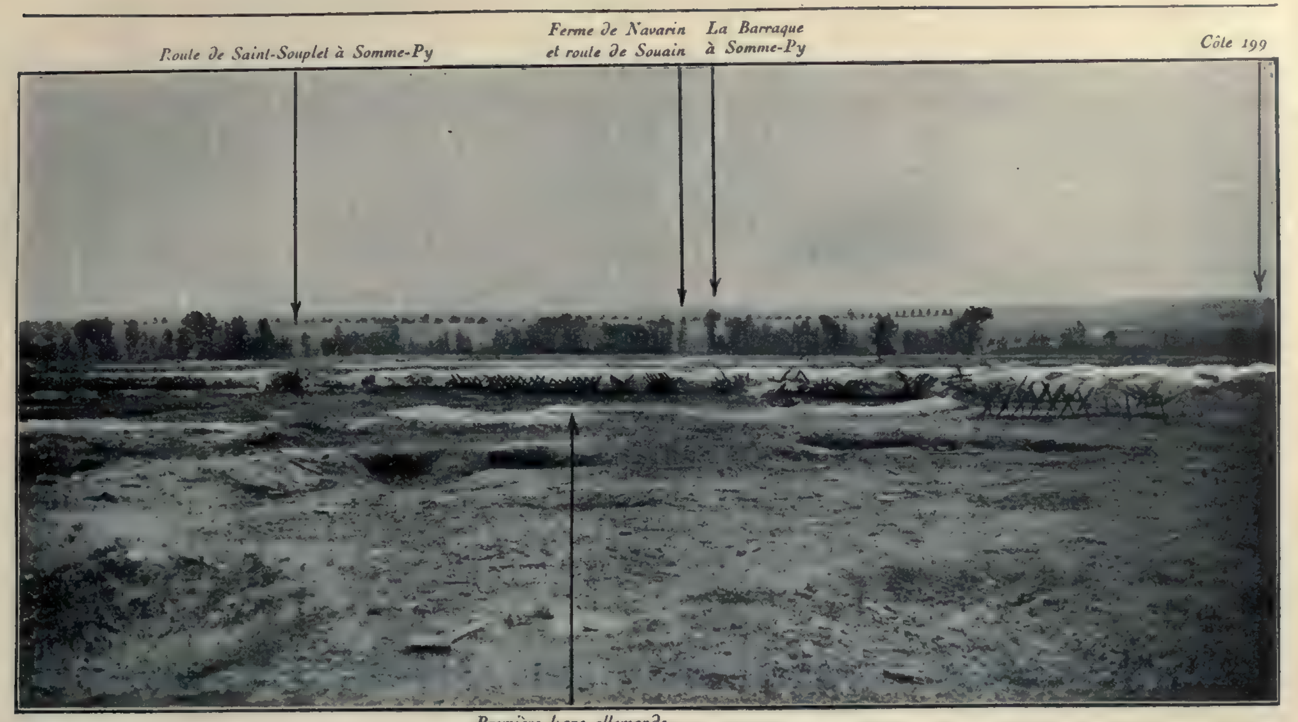
*Et devant l'impuissance où ils se voient réduits de préserver ces braves du sort fatal qui les attend, les spectateurs de la tranchée se sont tus, étreints par la grandeur du spectacle. Ils regardent, regardent de tous leurs yeux. Et il leur est donné de voir cette chose inouïe: devant l'imprévu et la soudaineté de cette charge, les mitrailleuses ennemies, qui avaient nargué le canon et bravé l'infanterie, viennent de se taire (1).*

En effet, ce qui reste des deux escadrons atteint

(1) Rapport du capitaine Schilizzi, du 160e régiment d'infanterie.



AU BOIS GUILLAUME — LES FANTASSINS VONT CONSOLIDER LES POSITIONS




PANORAMA DU CHAMP DE BATAILLE DEVANT SOUAIN

la deuxième ligne allemande. Là, malheureusement, un inextricable réseau de fils de fer intacts empêche les chevaux d'avancer. Les cavaliers sautent à terre, abandonnent leurs montures, et se mettent à cisailler les réseaux. Ils sont encouragés par le maréchal des logis Level, qu'une balle mortelle empêche bientôt de s'exposer davantage.

Un fortin les couvre de feux croisés de mitrailleuses. N'importe ! Ces héros bondissent dans le retranchement ennemi, fusillent ou assomment ceux qui leur résistent, si bien qu'épouvantés par tant d'audace 600 Allemands se rendent aussitôt.

Le résultat cherché était obtenu. Le secteur dégagé, les renforts pouvaient se porter en avant.

Cependant, au nord de Beauséjour, sur la butte du Mesnil, nos fantassins franchissaient cinq lignes successives, profondes de quatre cents mètres, de la route de Perthes-Cernay à Maisons-de-Champagne. A la gauche du Corps colonial, la 39e division d'infanterie atteignait le bois des Vingt-Mille, puis se lançait à l'attaque de Maisons-de-Champagne où les Allemands, surpris et désemparés, se rendirent. A 14 heures, la même division participa avec succès à l'attaque de l'ouvrage de la Défaite, mais elle éprouva là des pertes cruelles.

De son côté, la 11e division progressa avec difficulté vers la butte du Mesnil. Sur cette partie du terrain, l'artillerie ennemie fut abordée à la baïonnette. Une compagnie, ayant perdu tous ses officiers, s'empara de onze mitrailleuses et encloua deux batteries de 77.

Au nord de Perthes, nos contingents savoyards et dauphinois du 14e Corps d'Armée parvinrent à midi sur les pentes de la cote 193. Dans cette lutte, le 19e régiment d'infanterie se fit remarquer par sa fougue et son esprit de sacrifice. Ses vagues d'assaut s'emparèrent rapidement des premières lignes allemandes, et, par le ravin de la Goutte, coururent vers Tahure dont les abords présentaient de terribles difficultés. Sur la gauche du régiment, un violent tir de mitrailleuses arrêta net notre marche en avant. Ce tir partait d'un fortin établi à contre-pente et si habilement dissimulé qu'il avait échappé à notre canonnade de destruction. Après une résistance acharnée, le fortin fut emporté par nos soldats.

Les troupes du 11e Corps d'Armée (général Baumgarten) s'emparèrent des *Deux-Mamelles*, poussèrent par leur gauche jusqu'à *la Brosse-à-Dents*, et essayèrent d'aborder Tahure, par l'ouest et le sud. Mais leur progression, dans cette direction, rencontra les obstacles les plus redoutables et nous coûta beaucoup d'efforts et de sang. Le 116e régiment d'infanterie fut particulièrement éprouvé. Son colonel et ses chefs de bataillon furent tués devant Tahure. Le capitaine Souchet

dut prendre le commandement des débris du régiment. Malgré des difficultés sans nombre et des pertes sensibles, cet officier entraîna le 116e régiment d'infanterie jusqu'à 4 kil. 500 dans les lignes ennemies, suivi avec enthousiasme par ses hommes. Ceux-ci enlevèrent une batterie lourde et une batterie de campagne en action, dépassèrent Tahure et s'accrochèrent avec une indomptable énergie, pendant trente-six heures, à la position conquise, qu'ils gardèrent jusqu'à l'arrivée des premiers renforts.

Malheureusement, ces renforts étant insuffisants, le village de Tahure fut perdu malgré l'héroïsme de ses défenseurs, et ne put être repris que le 6 octobre.



On désignait sous le nom de *bois du Trou-Bricot*, les carrés de sapins qui s'élevaient sur les pentes orientales de la cuvette de Souain. Ils s'étendaient sur deux kilomètres environ de profondeur et formaient un des principaux centres de la résistance allemande. Après avoir parcouru quatre kilomètres, les troupes du 14e Corps d'Armée se lancèrent avec vigueur à l'assaut de la position, et réussirent à enlever en quelques minutes le saillant de la lisière sud. Mais, pour emporter l'ouvrage, il était indispensable de l'attaquer sur toutes ses faces. Pendant que la 29e division progressait au nord du bois du Paon et du bois des Perdreaux, la 28e encercla les bois du Trou-Bricot sur leur front est.

Bientôt, nos lignards prennent hardiment le pas de course, franchissent sans arrêt la première, puis la deuxième ligne allemande. Une troisième tranchée, large et profonde, s'ouvre devant eux. Ils y sautent et jouent de la baïonnette et de la grenade. C'est ainsi que les redoutables retranchements du *Danube* et d'*York* sont conquis.

A ce moment, une mine fait explosion ; mais nous repoussons la contre-attaque tentée avec des mitrailleuses et sous la protection des gaz.

Rien ne peut venir à bout du joyeux entrain des hommes. Ils viennent d'occuper l'important camp d'Eberfeld et ils se réjouissent d'y trouver du jambon, des saucisses, des confitures, des cigares et jusqu'à une minuscule cathédrale sculptée dans un bloc de craie par un artiste d'Outre-Rhin. La nuit pluvieuse n'abat pas les courages.

Le lendemain matin, le combat reprend plus âpre. Nous devons enlever la deuxième position.

Mais, établie à contre-pente et gardée par un réseau intact, celle-ci est formidablement défendue. Notre première vague d'assaut, accueillie par un feu intense de mitrailleuses, fait à peine trente mètres. Il faut, pour le moment, se contenter des succès jusque-là obtenus.



Pendant ce temps, la 4e Armée ne montrait pas moins d'activité et de bravoure que la 2e.

La division marocaine avait pris part aux attaques du Trou-Bricot. Zouaves et tirailleurs algériens avaient rivalisé d'ardeur et d'opiniâtreté en poursuivant leur avance audacieuse sur un terrain criblé de projectiles. Sur la route de Souain à Tahure, ils s'étaient emparés des voies d'un chemin de fer de campagne. Mais ils avaient dû, eux aussi, arrêter leur élan devant les deuxièmes positions et prendre la pioche pour se retrancher, en attendant le moment de repartir en avant.

Dans cette partie de la plaine, où prennent leur source deux petites rivières : la Ain et la Dormoise, des régiments s'étaient avancés, avec leur drapeau déployé et leur musique jouant la *Marseillaise*. Ils avaient conquis rapidement les premiers objectifs. Le 75e régiment d'infanterie emportait ainsi, sans se heurter à la moindre résistance, une large et importante tranchée qu'on appelait *la Cave*.

Au sortir du bois des Perdreaux, une compagnie du même régiment tombait sur une batterie prussienne. Le caporal Borsier, suivi de quelques hommes, se précipita sur les servants, baïonnette haute. Les artilleurs allemands se rendirent après avoir abattu leur officier qui les exhortait à la résistance.

Mais, après avoir traversé la route de Souain à Tahure, nos vagues d'assaut furent accueillies par un feu si violent de mitrailleuses et de mousqueterie qu'elles durent se terrer tant bien que mal. Nous avions là trois régiments d'infanterie : les 52e, 75e et 140e.

Le 2e Corps colonial avait reçu l'ordre de se porter de Souain sur la butte du même nom et sur la ferme de Navarin. Placé en tête de la 2e brigade, le 6e régiment colonial s'empara successivement du bois Guillaume II et des ouvrages très solidement fortifiés du Palatinat et de Magde-

bourg. Puis, après avoir traversé les tranchées von Klück et von Tirpitz, il s'élança, dans la soirée, à l'assaut de la tranchée de Lübeck, réputée inexpugnable. Protégée par un fort réseau de fils barbelés avec piquets en métal, cette tranchée s'allongeait à l'est de la ferme de Navarin, près d'un croisement de routes où s'élevait un poteau du Touring-Club. Elle avait été épargnée par notre artillerie, car les obus tombaient en arrière, par suite de son établissement à contre-pente et de la déclivité du terrain. Mais les marsouins du 6e colonial, aidés de leurs camarades du 1er, l'enlevaient avec une admirable *furia,* ainsi que le retranchement des Vandales.

L'ennemi s'accroche alors à la cote 174 et à la ferme de Navarin. Mais le 6e régiment colonial est rejoint par le 33e qui vient d'enlever la tranchée de Wagram. En même temps accourt le 53e qui, sous les ordres du lieutenant-colonel Richard, s'est emparé du bois Sabot et a franchi au pas de charge les premières lignes allemandes. L'assaut est d'abord donné à la tranchée des Gretchen, sur la route de Souain à Somme-Py. Pourchassés par les baïonnettes, écrasés par une pluie de grenades, les Allemands ne tardent pas à s'enfuir. Malheureusement, les défenses accessoires qui flanquent la ferme de Navarin n'ont pas été entamées par nos artilleurs. La rage au cœur, les marsouins doivent arrêter leur avance et s'établir sur un terrain découvert, où des tranchées, hâtivement creusées, ne leur assurent qu'une illusoire protection.



Nous avons cependant fait de nombreux prisonniers et avancé nos lignes de plus de quatre kilomètres.

Dans le même secteur, le 2e régiment colonial s'empare, après un irrésistible assaut, du moulin de Souain. Le feu de l'ennemi a fait de terribles vides dans nos rangs et la plupart des officiers jonchent de leurs corps le terrain conquis. Mais le régiment va quand même maintenir pendant quatre jours la totalité de ses gains. Tout près du moulin, le 52e régiment colonial a enlevé les retranchements qui défendent la route de Somme-Py et le bastion de Souain, pendant que le 1er régiment progresse vers la ligne des crêtes de la vallée de la Py, qu'il a mission de couronner. Mais, après une marche extrêmement rapide, force est aux deux régiments de s'arrêter aux abords des inaccessibles positions de la seconde ligne allemande. Le 52e, avec un superbe entêtement, conserve le terrain conquis et va résister là, inébranlablement, pendant plusieurs jours, à un déchaînement infernal de feux croisés. Il inflige de lourdes pertes à son adversaire en repoussant une série de contre-attaques, qui ne cessent que pour permettre aux pièces allemandes de reprendre leur tir d'écrasement.

Dans cette journée du 25, le 2e Corps colonial avait réalisé des gains importants; mais, malgré l'énergie et la persistance de ses efforts, il n'avait pu parvenir à déborder la butte de Souain par le nord.

A sa gauche opérait le 7e Corps d'Armée. Une division de celui-ci, la 37e, se rendit rapidement maîtresse des premières lignes qui s'étendaient entre Souain et Aubérive, sur la gauche du champ de bataille. En un élan fougueux, elle s'empara du bois Raquette et de l'Épine de Vedegrange. Sur cette dernière position, nous nous heurtons cependant à quelques îlots de résistance.

Les troupes du 7e Corps passent une partie de la nuit sur le terrain conquis, puis reprennent, avant le lever du jour, leur progression; elles atteignent la cote 139, et arrivent avec prudence aux environs du mamelon 170.

Là, nos patrouilles sont reçues à coups de fusil. Nous stoppons, car l'obstacle est puissant; et, sur ce point, comme sur la plupart de ceux qui se trouvent situés au même degré de profondeur dans les organisations ennemies, les progrès espérés par notre Haut Commandement se trouvent brusquement enrayés.



Une telle déconvenue allait empêcher à peu près complètement l'action prévue de notre cavalerie dans cette zone du champ de bataille. Le 2e Corps de cavalerie devait pénétrer par la brèche que le 7e Corps était chargé d'ouvrir, afin d'élargir cette brèche le plus possible. Les cavaliers avaient pour objectif les hauteurs au sud de la Py. Ils devaient, après les avoir occupées, se porter sur la Py, pour y préparer des passages. Cuirassiers, dragons, hussards, s'apprêtaient donc allègrement à achever l'œuvre de l'infanterie et à sabrer l'ennemi en fuite. Mais l'offensive

complémentaire du 2e Corps de cavalerie dut se borner à une stérile galopade, trop souvent meurtrière, que fit cesser l'annonce de notre arrêt devant les deuxièmes positions allemandes.

Le 11e régiment de chasseurs à cheval se distingua particulièrement dans sa charge en direction des hauteurs sud de la Py. Écrasé par un violent tir de barrage, décimé par les mitrailleuses, le régiment subit les plus lourdes pertes en se heurtant à des réseaux intacts.

Seuls, les trois pelotons de tête peuvent arriver jusqu'aux défenses accessoires allemandes. Le sous-lieutenant Preiss s'élance dans la tranchée ennemie, un fusil à la main, en criant : « Qui m'aime me suive ! » Une balle l'abat.

En tête de la colonne du centre, le lieutenant Legrand fait le coup de feu avec ses hommes presque tous démontés. Le capitaine Lœwenbruck, blessé à l'épaule, mais resté en selle, voit que le colonel, le lieutenant-colonel et les deux chefs d'escadrons ont eu leurs chevaux tués. Il rallie ce qui reste du régiment et le ramène à l'abri vers Saint-Hilaire. Jusqu'au 30 septembre, le 11e chasseurs continua néanmoins de progresser avec l'infanterie. Il fut cité à l'ordre de l'Armée à la suite de ces journées où il avait perdu le quart de ses hommes et la moitié de ses chevaux.



Tandis que le centre et la droite du 7e Corps d'Armée progressaient difficilement devant l'ouvrage hérissé de terribles défenses que les Allemands avaient appelé la tranchée Blücher, les 4e et 32e Corps se dirigeaient vers Aubérive, à l'extrémité ouest du champ de bataille.

La 7e division réussit à pénétrer dans la partie nord-ouest d'Aubérive. Le 32e Corps d'Armée, après être sorti victorieusement des premières lignes allemandes, dut livrer de rudes combats dans le bois des Abatis et sur la route d'Aubérive à Saint-Souplet. Il subit alors un bombardement par obus toxiques et lacrymogènes, dont nos soldats eurent d'autant plus à souffrir qu'ils n'avaient aucun masque efficace pour les protéger. C'est devant Aubérive que fut tué, héroïquement, le colonel Destival, du 101e régiment d'infanterie.

Cette sanglante journée du 25 septembre s'acheva sous la pluie qui n'avait guère discontinué depuis le début de l'attaque. Sur la grande plaine champenoise une nuit très noire s'étendit, éclairée de temps à autre par les sillons lumineux des fusées. La fatigue de nos soldats se doublait d'une amère déception. Ils avaient espéré que cette offensive, si minutieusement préparée, les conduirait à une prompte et décisive victoire. Hélas ! après la griserie des premiers succès, il fallait se résigner à de nouveaux efforts, à de nouveaux sacrifices.

Cependant, tout s'était passé suivant les instructions données par le Haut Commandement. Les objectifs situés dans la première ligne ennemie avaient, pour la plupart, été dépassés. Nos batteries de campagne avaient franchi boyaux et tranchées et avaient suivi et soutenu efficacement notre avance victorieuse. Les réserves avaient bien rempli leur rôle. Mais la deuxième ligne allemande était demeurée inaccessible dans tout son ensemble. Notre État-Major n'en avait eu qu'imparfaitement connaissance ; la puissance de ses défenses ainsi que l'habileté de son établissement avaient provoqué chez les troupes d'assaut une désolante surprise.



Cette deuxième ligne, située sur le versant nord de la Dormoise, s'était trouvée hors de la portée de notre artillerie de campagne. Elle sortait à peine de terre à la fin de juillet ; mais, dès qu'avaient commencé nos travaux d'approche, l'ennemi s'était mis à y travailler fiévreusement. Nos pièces lourdes avaient bien essayé de gêner ce travail, puis d'en détruire les effets. Malheureusement, elles étaient trop peu nombreuses et trop mal approvisionnées pour pouvoir obtenir un résultat sérieux. Malgré tout, au moment de l'attaque, les tranchées n'étaient pas encore complètement terminées sur la croupe de l'Arbre 193 et à l'ouvrage de la Vistule. Par contre, les organes de flanquement se trouvaient tous en place, ainsi que les réseaux barbelés qui présentaient même une résistance et une épaisseur inaccoutumées. Les cisailles de nos soldats ne parvinrent pas à les couper. La force de cette ligne était doublée par son tracé à contre-pente, qui la rendait absolument invisible à nos observatoires terrestres.

Néanmoins, dans la soirée du 25, nos troupes avaient gagné, sur tout le front de bataille, une appréciable profondeur de terrain.

Quatre avances étaient particulièrement à signaler, en raison de leur importance tactique : une, assez légère, en direction de Saint-Souplet; deux, plus importantes, dans la région nord de Souain et de Perthes-les-Hurlus; la quatrième dans la région de Maisons-de-Champagne et de la Main-de-Massiges.

La lutte allait se poursuivre les jours suivants et se prolonger, après une courte interruption, jusqu'au 7 octobre. Le 26, complétant et élargissant les succès de la veille, nos vagues d'assaut arrivèrent à border complètement la deuxième position allemande, depuis la route de Saint-Souplet jusqu'à la butte de Tahure, c'est-à-dire sur un front de quatorze kilomètres. Plus à l'est, l'ennemi réussit à se maintenir dans ses retranchements entre Tahure et la butte du Mesnil. La progression de toute la 2e Armée se trouva de ce fait enrayée. Cependant les Allemands semblaient décontenancés par la violence de nos assauts. De très nombreux prisonniers, un important matériel tombèrent entre nos mains. On a dit qu'à cette heure difficile von Einem avait donné un ordre de repli sur la Meuse.



TRANCHÉES ALLEMANDES APRÈS UN BOMBARDEMENT

Les 27 et 28 septembre, nous cherchâmes encore vainement à faire brèche dans la deuxième position allemande, bien que les effectifs eussent d'abord paru assez faibles sur toute la partie abordée par la 4e Armée. On se battit sans répit sur toute la largeur du front. Autour de la ferme de Navarin, coloniaux, tirailleurs marocains et chasseurs à pied s'élancèrent en de furieux assauts. Le 28, du côté de Somme-Py, le 1er régiment colonial était parvenu un moment à entamer la deuxième position allemande avec l'aide des tirailleurs sénégalais. A l'Épine de Vedegrange, quelques braves du 160e régiment d'infanterie pénétrèrent également dans la position et commencèrent à l'explorer. Payant d'audace, le sergent Le Lorrec et le caporal Launay forcèrent même à se rendre les Allemands qu'ils rencontrèrent, et ramenèrent ainsi trente prisonniers.

Mais partout nos soldats se heurtaient à des organisations défensives dont la valeur n'avait pu être exactement appréciée, à des fils de fer intacts, à des tranchées à contre-pente. N'existait-il pas un endroit plus vulnérable, un défaut de l'armure dans cet impénétrable système de fortifications ? Un moment, le général de Castelnau pensa l'avoir trouvé et il ordonna de chercher la rupture entre la butte de Tahure et la route de Saint-Souplet par une action d'ensemble bien préparée et méthodiquement menée.

Mais le mauvais temps, l'impossibilite de régler le tir de l'artillerie, une liaison insuffisante entre l'infanterie et l'artillerie, l'arrivée de renforts ennemies ajoutaient encore aux difficultés qui s'accumulaient devant nous depuis quatre jours. Cependant, au cours de la journée du 29, on vit briller une dernière lueur d'espoir. Le 28 au soir, nous avions pris pied dans un élément de la deuxième position que nos soldats désignaient sous un terme d'argot à la crudité rabelaisienne : ils l'appelaient *la tranchée des Tantes*. Celle-ci fut même légèrement dépassée. On signala aussitôt cette progression à l'état-major du 7e Corps qui

pensa que l'élargissement de cette brèche pouvait conduire à la percée. Durant la nuit, toutes les unités disponibles furent acheminées vers cette partie du front.

Le lendemain, plus de neuf régiments franchirent *la tranchée des Tantes*. Malheureusement, ils avaient été amenés des points les plus divers et plusieurs même venaient de débarquer. Ils ne connaissaient pas le terrain, ce qui rendit très pénible leur marche vers le lieu de concentration et occasionna les retards les plus préjudiciables. Arrivé le premier et lancé en pleine nuit, sous une pluie battante, le 42$^{e}$ régiment d'infanterie ne put concerter son action avec celle des groupes de cavaliers à pied et de coloniaux qui opéraient à sa droite, ni avec celle des chasseurs à pied qui s'efforçaient d'avancer à sa gauche. A l'aube, il était cerné par les Allemands qui contre-attaquaient sur nos deux flancs. La brigade Destenave, dont le bataillon de tête accourait, ne put déboucher de la tranchée où s'entassaient en désordre fantassins, chasseurs, marsouins et cavaliers.

Les autres brigades n'arrivaient à proximité que dans la journée du 29. Une attaque de nuit fut alors préparée. Mais l'ennemi s'était solidement installé en arrière de la brèche, et faisait converger sur l'étroit goulet des feux incessants d'artillerie et de mitrailleuses. A une heure du matin, quelques éléments essayaient encore d'attaquer, mais vainement. Le général de Castelnau décida de renoncer à cette tentative demeurée trop longtemps stérile. La deuxième position allemande restait intacte.

Afin de l'enlever, il devenait désormais nécessaire de reprendre une préparation d'artillerie sur l'ensemble du front.

Le nouvel assaut devait être ensuite tenté avec des troupes fraîches.

Ces raisons nous obligeaient à marquer un temps d'arrêt pour les préparatifs d'une nouvelle offensive d'ensemble. Aussi le général Joffre se décida-t-il à suspendre cette action. Mais, afin de consacrer les résultats obtenus, il adressa, le 3 octobre, aux troupes qui venaient de soutenir avec tant de vaillance l'âpre lutte, un ordre du jour qui se terminait par ces mots : « Aucun des sacrifices consentis n'a été vain. Tous ont su concourir à la tâche commune. Le présent est un sûr garant de l'avenir. Le Commandant en chef est fier de commander aux plus belles troupes que la France ait jamais connues. »

La nouvelle attaque se déclencha le 6 octobre, par un temps brumeux qui gêna beaucoup le tir de notre artillerie. Dix divisions fraîches avaient été acheminées vers la Champagne. Le général de Castelnau disposait de trente-cinq divisions, dix-sept affectées à la 2$^{e}$ Armée et dix-huit à la 4$^{e}$. A 5 h. 20 du matin, les vagues d'assaut reprirent leur élan. Les tirailleurs marocains enlevèrent presque sans coup férir la tranchée des Vandales qui, prise le 25 par les coloniaux, n'avait pu être conservée. Ils la dépassèrent d'un kilomètre, mais finirent eux-mêmes par être refoulés. Sur tous les autres points, la deuxième position allemande resta aussi invulnérable que dans les journées de la fin de septembre.

Le seul résultat important de cette reprise de la bataille fut l'enlèvement du village et de la butte de Tahure, emportés d'assaut par un régiment normand. L'ennemi tenta, pour les réoccuper, une série de contre-attaques qui échouèrent. Sur d'autres points, malgré l'absence de gains appréciables, nos troupes se signalèrent par de glorieux exploits. Au nord de la ferme de Navarin, des régiments de l'Est et d'Afrique se lancèrent impétueusement à l'assaut, firent de nombreux prisonniers au X$^{e}$ Corps d'armée allemand arrivé récemment de Russie, poussèrent de l'avant, puis, s'organisèrent dans les tranchées conquises. Des régiments, composés de Bretons et de Vendéens, s'emparèrent du bois de la Brosse-à-Dents. Mais cette seconde partie de l'offensive ne se prolongea pas, et se limita à une seule journée. Les approvisionnements en munitions s'épuisaient. Des remaniements importants s'imposaient dans la composition des Armées. Le général Joffre décida d'arrêter les opérations.



Nous devons mentionner l'offensive exécutée par la 3$^{e}$ Armée, sous les ordres du général Humbert, à l'ouest de l'Argonne, pour couvrir et prolonger l'attaque de la masse principale. La 128$^{e}$ division, chargée de l'opération, avait entrepris, le 25 septembre, à 9 h. 15, un premier assaut sur un front de 1.500 mètres, mais elle n'avait réalisé que des résultats insignifiants en raison des violentes contre-attaques allemandes.



[illegible]




**Soir d'attaque en Champagne**

*(d'après l'eau-forte de Georges Barrière)*

On reprit l'assaut dans l'après-midi, mais le débouché des tranchées se trouva aussitôt barré par des tirs très intenses. Ainsi se termina le combat, qui, d'après les ordres du Haut Commandement, ne devait guère dépasser le rôle d'une démonstration.



Bien qu'elle n'eût pas donné les résultats qu'on en attendait, cette bataille de Champagne ne resta pas sans fruits. Les forces germaniques, surprises par la violence de nos assauts, se virent contraintes de nous abandonner sur un front de vingt-cinq kilomètres, une moyenne de quatre kilomètres de terrain en profondeur, qui constituaient une zone de défenses formidables et réputées imprenables. L'ennemi laissait entre nos mains 26.000 prisonniers dont 350 officiers, 150 canons, un abondant matériel de siège et de combat. Sur les 200.000 Allemands engagés au cours de l'action, 140.000 avaient été tués, blessés ou pris.

Sans doute, éprouvions-nous une cruelle déception. Si, dans l'après-midi du 25 septembre, les 27e, 28e et 22e divisions étaient parvenues à quelques centaines de mètres des tranchées de l'Arbre 193 et de la Vistule, si elles avaient pu rompre cette mince ligne d'ouvrages, c'était le passage à la guerre en rase campagne, la victoire stratégique après la victoire tactique. La bataille de Champagne n'en démontrait pas moins la difficulté, sinon l'impossibilité d'emporter d'un même élan les positions successives de l'ennemi. Telle quelle, elle infligeait à celui-ci une forte diminution matérielle et morale, elle affirmait avec éclat la valeur de nos troupes et faisait croître dans les cœurs français cette force qui les a soutenus jusqu'à la fin de la guerre : l'espoir.

Louis Madelin

## AVEC LE 329e R. I.

*Les boyaux devant Perthes-les-Hurlus.* — Ils sont de moins en moins hauts, de moins en moins larges, de moins en moins propres, de moins en moins secs. Des détours et des coudes brusques. Des routes franchissent le boyau par des ponts en planches renforcées de terre, des pistes le rejoignent en pente douce. Quelques éclatements, çà et là, ont éboulé les parapets taillés à arêtes vives dans la marne. Un cheval crevé est tombé en travers du boyau, et l'obstrue. Plus loin, il se fait souterrain pour quelques mètres, et les flaques qui n'ont pu sécher le transforment en véritable lac. De vieux équipements, des armes hors d'usage parsèment le sol ; des ordures aussi, sans nombre. Un isolé entre deux gendarmes. Le premier mort, à peine entrevu, pâle figure de cire, allonge sur le parapet des membres raidis. Une ouverture béante et noire, avec des marches qui conduisent on ne sait où, et tout près, un tas de pansements, jaunes et rouges de sang et de pus, exhale une odeur infecte : un poste de secours. En se haussant par-dessus le parapet, on a des échappées sur un paysage désolé, des lignes blanches sur fond grisâtre qui sont d'autres boyaux, des arbres édentés avec des branchages sans feuilles. Soudain, le boyau se termine, c'est la sortie au grand jour, c'est Perthes-les-Hurlus : une grande route blanche et boueuse, comme elles sont toutes par ici ; ses talus, où se dressent



VISION DE GUERRE

encore quelques rares pans de mur, sont des tranchées abandonnées ; d'immenses cratères, à intervalles irréguliers, la bordent, la rongent et la coupent en tronçons inégaux : les entonnoirs. Et tout cela c'est l'ancienne première ligne boche conquise le 25 septembre, il y a deux jours de cela, il y a un siècle plutôt, car déjà se dessèchent les morts épars et abandonnés, et la vie a repris en dehors et au-dessus d'eux : des corvées de ravitaillement, en file indienne, s'affairent sur la route dangereuse, ou se groupent près d'immenses tonneaux d'eau potable en vrac sur le talus, et les éclatements des fusants boches ponctuent le tout, indistinctement, de leurs panaches clairs ou bruns.



*Les réserves dans les carrières de la route de Souain à Tabure.* — Des bouquets d'arbres, en bordure de ce qui fut une route départementale, les tronçons d'une voie de Decauville, et, dans deux cirques naturels au pied d'une pente blanchâtre et continue, une agitation insolite. Ce sont les fameuses carrières où les postes de commandement des brigades et les postes de secours de nos régiments voisinent avec des éléments du Corps d'Armée de gauche, des Bretons des 19ᵉ et 116ᵉ régiments d'infanterie. La pente elle-même est creusée sur toute son étendue, ruche aux alvéoles insolites, d'une infinité de niches occupées par les hommes des compagnies de réserve. Des groupes de cavaliers, avec leurs chevaux, de ceux-là qu'on a massés par divisions entières pour le cas d'une percée, jettent la note étincelante et imprévue des aciers et des cuivres dans ce paysage tout de grisaille. Et sans arrêt, au poste de secours, tapi comme dans le bas d'une falaise, continuent à affluer un à un, particules douloureuses et meurtries se détachant du champ de bataille, invisible là-haut sur la butte, les blessés pitoyables et sanglants : un, entr'autres, que je ne puis chasser de mon souvenir, pâle à défaillir, et soutenant de son bras intact une main mutilée, qui n'est plus qu'une masse horrible et méconnaissable de chair et de sang...



*Sur la butte de Tabure (28 septembre).* — D'abord, un passage facile, tant que nous gravissons la pente, et que se rapprochent fumée et tonnerre. Et puis la pente s'adoucit, un dernier talus, celui de la route de Somme-Py, où, hier, un obus a éclaté qui a tué cinq officiers de l'état-major du régiment : le colonel, son capitaine-adjoint, un commandant, le porte-drapeau, le capitaine mitrailleur, et mis le drapeau en miettes. Comme le nageur, avant de plonger, il faut, au moment d'aborder le redoutable inconnu, faire une longue aspiration d'énergie. A quinze cents ou deux mille mètres, une ligne sombre de bois ferme l'horizon. Jusque là-bas, la plaine, barrée et comme mouchetée, tachetée de panaches de toutes les couleurs, formant à la fois sur le sol et dans le ciel des alignements presque impeccables, des quinconces presque réguliers... Quelque part est la ligne — s'il est possible qu'il y ait là même une apparence de ligne, — que nous devons renforcer. Et déjà, courbant le dos, baissant la tête, nous filons en une course éperdue, tombant dans un trou d'obus, trébuchant sur un cadavre bleu, assourdis, secoués par le vacarme des explosions à droite, à gauche, en avant, en arrière, couverts de terre et de suie, et gardant pourtant une conscience anormalement grossie et distincte de détails infimes et presque grotesques, le fil téléphonique traînant à terre, une courroie de mon sac qui s'est rompue et que je dois retenir de la main, et arrivant finalement, intact au sortir de cet enfer, « à la ligne », c'est-à-dire à quelques trous vaguement alignés ; par endroits, deux ou trois de ces trous réunis forment une sorte de fosse avec, au fond, des formes bleues recroquevillées, immobiles, des sacs, quelques boîtes de singe... Je voudrais me rendre compte de l'étendue de la ligne, mais des jurons énergiques, jaillissant du fond des trous, m'obligent à plonger dans l'un d'eux qu'occupent seulement deux poilus. Ils m'expliquent qu'il est absolument impossible de circuler ici en plein jour, même de trou à trou, sans se faire saluer par les mitrailleuses du bois de droite, et même sans faire arroser le secteur de quelques percutants. J'essaie donc, pour faire ma liaison avec nos prédécesseurs, de faire passer un bout de papier jusqu'à leur chef. Du trou voisin, un poilu, interpellé à mi-voix, sort un bras prudent, et mon papier me revient au bout d'une demi-heure, avec un accusé de réception du sergent-major qui commande la 22ᵉ, les quatre officiers et l'adjudant ayant été tués ou blessés la veille au soir, avec deux bons tiers des « bonhommes », à l'attaque de la tranchée de la Vistule.



Croquis inachevé de Ed Lesellier

LA HALTE

Journée lente, lourde, terrible de monotonie et d'appréhensions. Le soleil de midi tape ferme et accentue encore la torpeur. Des moments de sommeil, j'ignore de quelle durée. Mes deux compagnons et moi nous mangeons, à même la boîte, prise sur un mort, un peu de singe desséché. De temps en temps, je glisse un coup d'œil au-dessus du parapet, et ne vois toujours devant moi que la masse vert sombre des bois que tiennent les Boches et les lignes inclinées du terrain qui descendent vers le ravin où se cache le village de Tahure. C'est bien çà la guerre : du silence coupé de sonorités brutales ; pas trace de vie : les seules fermes visibles à l'horizon sont des fermes inertes. Dans l'après-midi, un mot du sergent-major : « *Est-il vrai qu'on attaque à 4 heures ?* » Qui expliquera jamais l'origine d'un tuyau « éclos en plein isolement, alors que pas un agent de liaison ne peut parvenir jusqu'ici », et qui s'est propagé tout le long de la ligne, malgré la distance qui sépare chaque trou du voisin. Je réponds que j'ignore tout et n'ai d'ailleurs reçu aucun ordre. Et je n'en entends plus parler. Plus tard, un avion a bourdonné sur nos têtes. Un trait brillant qui part de l'avion, une fumée qui le suit, sans doute un signal pour l'artillerie. Et, en effet, quelques minutes après, le bombardement commence, manifestement dirigé contre nous : les premiers obus éclatent en avant ou en arrière, ou bien trop à gauche ou à droite, mais déjà ils n'ont plus ce vrombissement particulier des gros obus en cours de route qui passent très haut sur les têtes avec un halètement rauque de locomotive ; non, c'est le sifflement du projectile à bout de course, dont la trajectoire descend, rapide, vers le sol ; et puis, tout de suite après, c'est le fracas déchirant de l'explosion, et la fumée suffocante et lourde qui rampe longtemps sur le sol. Et le tir se fait plus précis, les éclatements plus proches ; ça y est, nous sommes en plein dans la fourchette. Pendant une heure nous avons été « sonnés », bien vite étourdis, engourdis par ce bruit et ces odeurs de poudre et de soufre : et, comme mes deux « bonhommes » étendus, l'un à plat ventre avec son sac sur la tête, et l'autre enseveli dans sa toile de tente pour ne plus rien voir et entendre le moins possible, j'étais moins qu'un être humain, plutôt un pauvre animal qui se cache, pour être oublié par le destin mauvais, mais meurtri brutalement en pleine chair, en pleines entrailles par chaque éclatement proche, dont le sol transmet les ondes en autant de vibrations douloureuses...



Nous sommes relevés dans la nuit du 30 par le 51e régiment d'infanterie, et nous redescendons pour quelques jours, afin de nous reformer plus que nous reposer, au bois des Baissons, en bordure de la Voie Romaine, derrière Perthes. Nous remontons le 5 octobre.

Reconstitués tant bien que mal avec des renforts dont les deux tiers n'ont encore jamais vu le feu, nous sommes partis dans la soirée du 5, ne connaissant guère qu'une vague direction de marche. Nous serons en réserve, paraît-il, tout

au moins pour commencer. On part en colonne par deux, et les outils de parc portés sur l'épaule redressent les silhouettes, que le poids du sac et du fusil semble incliner vers le sol. Nous suivons longtemps, à n'en plus finir, la voie du Decauville. Souvent, un pied bute contre une traverse : un juron, et puis, de nouveau, le silence. Parfois l'aboiement quadruple et la quadruple flamme d'une salve de batterie. De vagues relents flottent dans l'air, d'une saveur un peu âcre : j'éprouve quelques picotements à la gorge, je ne dis rien pour n'effrayer personne, mais, dès cet instant, je pense aux lacrymogènes. A la hauteur de Perthes, l'odeur se fait plus piquante, un peu sucrée en même temps, inquiétante comme une odeur de fruits trop mûrs; les yeux se mouillent, on tousse, on éternue, et de partout à la fois part le mot que j'attendais : « Les gaz! les gaz ! » Je recommande aux hommes de mettre seulement les lunettes, car le bâillon qui sert de masque, et qui s'attache derrière la tête, n'est vraiment pas d'un emploi facile ; et, d'ailleurs, c'est surtout les yeux qui ont quelque chose à redouter. Juste à ce moment, il a fallu quitter la route, et s'engager en rase campagne en franchissant l'ancienne tranchée boche par une planche étroite en équilibre instable, et où l'on ne pouvait se risquer plus d'un à la fois. Aussi, les distances s'allongent-elles dans une progression constante, et chaque homme, hanté par la crainte de perdre la compagnie, court à perdre haleine, s'affale de tout son long dans les entonnoirs multiples, et repart aussitôt couvert de terre, haletant, essoufflé, pour retrouver le camarade de rang, et ne pas rester seul dans l'obscurité et l'inconnu. Enfin, à force de marcher et de marcher encore et de s'enfoncer plus avant dans la plaine indéfinie, illimitée, les tronçons du serpent se sont ressoudés, et le contact est repris, et l'on marche, encore, toujours. L'odeur de pommes à cidre s'est dissipée et sous la lune qui parfois se découvre, blafarde entre deux nuages, le vent n'apporte plus que l'écho d'un grondement lointain, où se détachent en notes sèches les départs des 75 plus proches.

Bien que je sache, par expérience, combien la fatigue de la marche fait rapidement perdre la notion du temps, celui-ci me paraît démesurément long ; le petit jour ne semble plus très éloigné, et nous n'avons pas l'air d'être près d'arriver là où l'on nous attend. Une inquiétude vague se glisse en moi : Si nous nous étions perdus ! G... qui ne dit rien, a sûrement la même pensée. Soudain, un arrêt brutal dont le reflux fait piquer du nez chaque rang sur celui qui précède. L'arrêt se prolonge : il y a sûrement quelque chose d'anormal. Je cours aux renseignements et n'ai pas besoin d'aller très loin pour me rendre compte : la compagnie de tête, qui est beaucoup plus proche de nous que je ne le supposais, ayant distingué devant elle une troupe en marche, l'a rejointe et a rencontré, — la chose est fantastique — la dernière compagnie du régiment. Depuis peut-être une heure, nous tournons sur place, en un cercle presque parfait, puisque nos deux extrémités viennent de se rejoindre. Nos guides se sont totalement égarés, et maintenant ne savent plus que faire. La situation n'est pas réjouissante : le jour poindra dans deux ou trois heures, et peut être nous surprendra près des lignes boches, formant la plus belle des cibles pour leur artillerie. Qui sait même, car le nouveau front est encore discontinu, si les lueurs fulgurantes qui rougeoient à droite et à gauche sont celles des batteries de 75... ou de 77 ? Et le colonel, celui-là seul qui nous tirerait de là, est parti reconnaître notre nouvel emplacement. Mais peut-être ne sommes-nous pas très loin de lui ; et, malgré le danger qu'il peut y avoir à signaler notre présence, le lieutenant D... se décide à donner quelques coups de sifflet dans toutes les directions. Aucun écho ne lui répond d'abord; mais bientôt, dans le silence total, car tout le monde a compris qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire, un son lointain tremble, nous arrive : c'est la corne du colonel, qui nous est la plus douce et la plus harmonieuse des musiques.



Nous avons occupé successivement des emplacements en réserve dans le bois des Rats, au pied des Deux-Mamelles, puis au bois des Lièvres, en bordure de la route de Perthes à Tahure, partout copieusement marmités. Cependant que les éléments du 2ᵉ Corps d'Armée commencent à monter en ligne, notre brigade a été chargée d'attaquer l'ouvrage dit « la Brosse-à-Dents », à cause de la forme des tranchées qui le sillonnent. C'était, avant le recul des Allemands, une de leurs posi-



LA ROUTE DE PERTHES-LES-HURLUS
Tableau de *Edmond Lesellier*



tions d'artillerie dominant deux ravins qui se coupent à angle droit : celui de la Dormoise, face au nord, celui de la Goutte, face à l'est. Ma compagnie, mise à la disposition du 228ᵉ régiment d'infanterie, y prend position, après que deux compagnies du 228ᵉ ont tué, blessé ou fait prisonniers les hommes du bataillon boche qui tenait là garnison.

*12 octobre (le soir)*. — Mes bonhommes viennent de partir à la soupe : ils ne seront pas de retour avant 2 ou 3 heures du matin, après six ou sept heures de marche dans les pires conditions : le piétinement épuisant dans les boyaux, ou bien les marmites en rase campagne. Par-dessus le marché, au retour, pour peu que leur cortège se dessine dans la pleine lumière d'une fusée, les hommes de ma 2ᵉ section vont infailliblement se faire massacrer, car leur tranchée, à peine ébauchée la nuit dernière, est dominée par la tranchée boche, à trente mètres plus haut sur la pente; et, de jour, tout ce qui dépasse le parapet, même un instant, est implacablement mitraillé. Il faut absolument les relier au boyau central, ne serait-ce que par une piste à peine creusée, où l'on puisse se dissimuler en rampant. Ayant pris pour points de repère, dans le boyau, une ancienne casemate de 77, et sur le bord de la tranchée, en son milieu, un petit sapin rabougri, j'échelonne — une pelle, une pioche, une pelle, une pioche — quelques hommes que j'ai fait sortir à grand'peine, épuisés qu'ils sont de fatigue, de faim, de soif. Mes exhortations, mes explications, puisqu'il s'agit de la vie de leurs camarades et de la leur, chaque fois qu'il y aura une liaison à faire, une corvée à exécuter, un blessé à ramener, tout cela n'agit plus sur eux, car ils en sont arrivés à ce point de détresse physique où la crainte de la mort ne fait même plus relever pour un dernier effort l'homme étendu, et déjà plus qu'à demi mort de fatigue. J'ai recours, non sans un scrupule bien compréhensible, à la promesse de la relève, — qui m'a d'ailleurs été faite à moi-même, sans que j'y puisse croire — et l'espérance, l'invincible soif d'illusion, obtient de leur épuisement ce que la vision de la mort n'eût pas obtenu. Ils se relèvent et se mettent, non sans longues pauses, à pelleter ou à piocher. Mais combien de fois il m'a fallu en secouer, qui s'étaient rendormis sur place, et une fois, m'étant aplati contre le sol sous la lueur éblouissante et verdâtre d'une fusée, j'ai touché un corps étendu pour l'obliger à se remettre au travail, et je n'ai senti sous la main qu'une chose flasque et sans vie, déjà froide.

*13 octobre*. — Nous devions attaquer ce matin une tranchée dont les zig-zags blanchâtres grimpent le long de la pente opposée du ravin de la Goutte, à moins de quatre cents mètres de nous à vol d'oiseau. Toute la nuit, les hommes du 228ᵉ régiment d'infanterie, qui allaient occuper leurs emplacements, n'ont fait que piétiner dans le passage couvert que j'occupe, tandis que les balles avaient l'air d'entrer par la porte, naturellement tournée vers les Boches, et que les fusées apparaissaient dans son cadre en lueurs d'incendie. De leur côté, les Boches, qui devaient se douter, — rien que par le réglage d'hier — de ce qu'on leur préparait, ont travaillé cette nuit, creusé une nouvelle tranchée plus proche, installé des fils de fer et de nouvelles mitrailleuses, qui croisent leurs feux avec ceux de la pente opposée, de sorte que sur cet éperon où nos lignes forment une sorte de potence, nous sommes mitraillés à la fois de face et de flanc. A peine notre préparation déclenchée, et presque aussitôt arrêtée, l'ordre d'attaque



Croquis inachevé de Ed. Lesellier

LA RELÈVE

arrive, à M..., dont la compagnie doit partir en première vague. Non sans angoisse, je le vois s'insinuer dans la tranchée de départ. Que va-t-il se passer? Je ne puis bouger de ma place, étant bloqué dans la sape par les sections du 228[e]. Nous restons un long moment sans rien savoir, sans rien voir, sans rien entendre d'autre que deux ou trois éclatements au dehors, si proches qu'il me semble impossible que la tranchée ait été épargnée. Les tuyaux les plus effrayants parviennent jusqu'à moi, venus d'on ne sait qui, et je n'y yeux pas croire; mais voilà qu'au tournant du boyau, se frayant à grand'peine un chemin parmi les hommes qui s'aplatissent le plus qu'ils peuvent contre la paroi, deux poilus apparaissent, portant sous les bras et par les jambes un corps gémissant, celui du lieutenant M... S'étant rendu compte que sa compagnie ne pouvait escalader le parapet sans être fauchée tout entière par les mitrailleuses, il a cherché une issue. Et comme, à un des bouts de la tranchée, au pied d'un calvaire dont la croix dresse encore ses bras rouillés, un boyau délabré s'amorce pour gagner le ravin, il a voulu explorer ce cheminement, et a ordonné que personne ne bougeât avant son retour; mais à peine avait-il soulevé son corps pour se glisser hors de la tranchée, qu'une rafale ajustée l'a plié en deux, le ventre traversé. C'est ce que m'explique son ordonnance, tandis qu'on l'étend au fond de la sape sur une sorte de bat-flanc. Une piqûre, que lui fait R..., transforme une terrible agonie en une fin tout apaisée. De temps en temps, il s'élève un râle doux; et cette veillée funèbre, dans cet infâme gourbi où flottent encore les odeurs boches, tandis que l'ordonnance pleure au pied du bat-flanc, et que les bonshommes se taisent, respectueux d'une grave présence, a quelque chose de malgré tout serein et de presque religieux, qui évoque confusément la mort d'un croisé veillé par ses compagnons, d'un croisé de la plus belle croisade, celle où l'on se sacrifie pour empêcher le sacrifice des autres...

Jacques Meyer

## DANS LA CRAIE.

Une nuit sans lune, mais transparente et claire. Le calme est étrange entre les coups de feu qui grêlent à de longs intervalles, crachats rouges...

Nous veillons de Reims à l'Argonne, ainsi...

Dans ce repère où luit une mitrailleuse — fixement — les parois sans étais suintent une lueur laiteuse et triste. La plaine, au loin, s'encàdre dans le créneau. Ici dansent les herbes folles, au premier plan; là-bas les barbelés — trois rangs distincts — où le vent laisse une plainte monotone pailletée d'étincelles électriques, et puis un ruban de plaine et puis, eux, qui nous guettent à la lisière prochaine des bois de sapins. On distingue les talus de craie — rides pâles et comme sereinement douloureuses, — les boyaux qui cheminent et s'en viennent depuis l'horizon adverse, bifurquent, se coupent, s'entrelacent, se joignent à nos lignes par devant Pompelle et qui semblent des sentiers blafards par où s'en viennent des hommes d'ici et de là, inconscients, résignés ou fanfarons, saigner et mourir, dans cette craie qui les dénonce.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Comme nous l'avons travaillée, trouée, la craie, la craie terrible. Il faut la salir, la noircir, l'enterrer dès qu'on l'arrache en creusant nos abris et les tombes, l'habiller de mottes noires, la couvrir d'herbes sèches ou l'amener loin derrière nous pour simuler de faux travaux ou de fausses lignes. Le jour, le moindre sillon nouveau éclate sur la glèbe noire. La nuit, chaque pelletée de terre vaut une fusée: elle appelle les balles et les obus.

Pourtant, jusqu'à cette fin d'octobre 1915, depuis que nous sommes dans le secteur, aucune attaque. Les régiments d'active viennent ici se reposer; ici, c'est le bon coin. Seuls, les forts de Brimont et de Nogent, qui nous dominent, tirent sur Reims. On entend de jour ou de nuit, un à un ou par rafales, filer au large les gros noirs, sifflements, vrombissements, bruits sourds au loin, à gauche : des pans de murs s'effondent dans les faubourgs de Reims où sont tapies nos pièces lourdes.

Le 23[e] régiment territorial où nous sommes subsistants — détachés du 58[e] bataillons de chasseurs — en qualité de mitrailleurs de position, est encadré à droite par le 115[e] régiment d'infanterie, à gauche par les chasseurs. Nous montons la garde aux têtes de pont, qui furent prises et perdues et

reprises, sur le canal de l'Aisne à la Marne, mi-partie à nous, mi-partie aux Allemands. Nous attendons; les fusées relèvent le soleil et le soleil les fusées. Nous attendons du hasard un éclat, une lettre, un colis, la mort. Nous subissons le temps et la guerre. A se frotter contre la paroi des boyaux de communication, les capotes sont devenues blanches. Quand il pleut, comme nous sommes en contre-bas, les hommes se débattent dans du lait sale.

Aux heures de loisir, pendant que va son train la manille dans les cagnas, il y en a qui sculptent avec leurs couteaux des blocs de cette craie, où éclatent mal les 77 étouffés. Il y a des soldats qui taillent des croix dans la craie, cela fait bien dans le cimetière, près de Cormontreuil ; ainsi, des hommes, jour à jour, avec leurs pauvres couteaux, ont taillé leur propre croix. D'autres, en s'appliquant, comme ils traçaient jadis leur alphabet sur le tableau noir des écoles, ont dessiné, gravé à l'entrée des guitounes, des têtes étranges, des images érotiques et des cœurs comme tous ces cœurs, percés. De plus habiles ont creusé des masques blafards qui rient ou qui pleurent sur le destin des abris et des créneaux de veille. Les entonnoirs de torpilles sont des dartres bleuies. La guerre, qui pourrit toute chose, a modelé à ce coin de Champagne, — fermes d'Alger et de la Jouissance — une face rongée de petite vérole : entonnoirs des torpilles, des 305 et des 210, ventouses qui hument le ciel. Lignes blanches poursuivant les lignes blanches jusqu'à perte de vue, schéma mystérieux et net. Pour qui sait lire la craie dessine les attaques prochaines.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

La mitrailleuse luit sous les pâleurs du lieu, par intervalles encore aux lueurs des éclatements, par intervalles encore au gré des fusées que le vent berce...

« Rien à signaler, bonne nuit ! » C'est l'heure du sommeil, sur la paille, les poux, les puces, les rats. Cliquetis qui s'éteignent. Dans la guitoune où chacun se faufile à quatre pattes et qui est à huit mètres sous terre, une bougie vacille et pleure sur une pierre de craie. Relents qui vous écœurent.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

La corvée, au son des boutheillons, s'en allait chercher la soupe du soir. Une brume — ici coutumière — montait de la terre qui n'est à personne, qui est le lit des patrouilles mortes entre les lignes, Une brume épaisse roulait par volutes lourdes. « Alerte ! les gaz ! Tout le monde aux créneaux ! aux Vermorel ! » Les mitrailleuses crépitent, voici que tonnent et hurlent les canons. Des arbres de feu, de pierres et de fumée jaillissent, éclatent des ordres, des cris. Des masques perdus, des lunettes cassées, des hommes qui suffoquent et toussent désespérément et les soldats aveugles qui tâtonnent : nous pourrirons sous un blanc linceul de craie.

« Des cartouches ! » On manque de cartouches. Les 75 sont enragés. Des corps ont comblé les boyaux, des éclats dépècent les corps. Cauchemar...

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Le calme qui revient, après des heures : ce n'était qu'une diversion, paraît-il. Les parois blanches sont éclaboussées d'étoiles sanglantes : des malheureux ont craché leurs poumons. Le 115e régiment d'infanterie a beaucoup souffert. Dans les cagnas, des cadavres par escouade, sans masques. Les herbes grillées, les arbres brûlés. On se compte. Les ambulances, à la nuit venue, ont évacué, en deux jours, 19 et 20 octobre 1915, 6.000 hommes qui crachaient le sang. Nous avons conservé la Pompelle en ruines. Reims illuminait la nuit, Reims était en flammes, sinistrement, en flammes qui dansaient. Cette nuit-là, les lignes de la plaine étaient de craie rose et rouge.

Roland Dorgelès

XXIII

# L'OFFENSIVE DE SEPTEMBRE 1915

## Les Opérations en Artois



L'ATTAQUE prononcée le 16 juin par la 10e Armée pour compléter le succès du 9 mai, en cherchant à rompre la ligne de défense ennemie et en forçant les Allemands à accepter la bataille en rase campagne, n'a donné que de faibles résultats, car l'ennemi, en éveil, a pu concentrer en temps utile des réserves importantes.

Jusqu'alors, l'importance des moyens dont disposait le Général en chef ne lui avait permis, en effet, que de mener des attaques localisées sur le front d'une seule Armée.

Mais l'augmentation importante de nos réserves, en hommes et en matériel, au cours de l'été 1915, va permettre à Joffre d'adopter le plan général suivant : pendant que les forces ennemies seront fixées par une attaque secondaire combinée avec les Anglais, rechercher la rupture des organisations adverses sur une autre partie du front.

Une instruction du 12 juillet fixe les grandes lignes de ces opérations.

Le Groupe d'Armées du Nord (1) (G. A. N., général Foch) attaquera dans la région d'Arras en liaison avec Anglais et Belges, mais cette attaque gardera un caractère secondaire, le Groupe d'Armées du Centre devant conduire l'attaque principale en Champagne.

La 10e Armée, chargée de l'offensive en Artois, recherchera la rupture du front ennemi, ou tout au moins la conquête de la fameuse crête 119-140. Elle disposera, pour cette opération, de douze divisions actives, deux divisions de cavalerie, trois cents pièces d'artillerie lourde, forces moindres que celles engagées en mai et juin dans cette même région.

Pour donner, néanmoins, à cette action des chances de succès, on cherche à la renforcer, à l'élargir, à la « rajeunir », selon l'expression de Foch, par trois moyens différents : une coopération des Anglais plus effective et plus directe, une extension du front d'attaque au sud d'Arras, enfin des approvisionnements considérables en munitions d'artillerie lourde.

Le 16 août, le maréchal French donne des ordres fermes en vue d'une offensive britannique sur le front Loos-Hulluch.

D'autre part, le général Foch envisage l'attaque sur Beaurains-Ficheux pour étendre le front d'action de la 10e Armée.

Le 22 août, le Commandement décide cette extension et renforce l'Armée, à cet effet, de quatre divisions et de quarante-quatre pièces lourdes.

Enfin, la dotation en munitions est assurée très supérieure aux quantités allouées précédemment : le 12 août, le Général en chef fixe à 216.000 obus de gros calibre l'allocation de la 10e Armée ; ce chiffre est augmenté de 33.500 coups le 22 août ; le 23 septembre enfin, le général Foch met à la disposition de l'Armée les 18.500 obus de gros calibre formant sa réserve particulière.

D'autre part, la 10e Armée ne disposant en arrière de son front que de réserves insuffisantes, le général Joffre met aux ordres du général Foch deux nouvelles divisions (58e et 154e).

Au total, le jour de l'attaque, 25 septembre, la 10e Armée comprend 18 divisions, appuyées par 380 pièces de gros calibre, disposant de 268.000 obus.

La préparation d'artillerie commence le 19 septembre ; elle ira en augmentant d'intensité jusqu'au jour de l'attaque. Malheureusement le temps incertain à partir du 20, pluvieux et brumeux dès le 23, devient peu favorable à l'observation ; le 24, le Commandement envisage l'éventualité de remettre l'attaque, en raison de l'état du terrain ; la date reste cependant fixée au 25, septembre.

Le 25, à 12 h. 25, l'attaque d'infanterie se déclenche ; à 13 heures commence une pluie qui dure presque toute la journée, rendant très pénible la pro-

(1) Le 13 juin, pour préparer et faciliter la conduite ultérieure des opérations, le général Joffre a décidé de répartir les forces françaises en trois groupes d'Armées.





Au pouce de la Main de Massiges

Un soir dans le gourbi (3 Janvier 1916)

*d'après le dessin original de Georges Barrière*

gression en terrain libre et particulièrement difficiles les mouvements dans les boyaux remplis de boue.

En fin de journée, les résultats, très inégaux, se se résument ainsi :

Nuls à droite (9e et 17e Corps d'Armée) ; peu marqués au centre (12e et 3e Corps d'Armée, droite du 33e Corps) où la première ligne allemande n'est enlevée que partiellement ; à gauche, par contre, très satisfaisants : la gauche du 33e Corps d'Armée a pris le château de Carleul et le cimetière de Souchez, le 21e Corps d'Armée atteint la route Souchez-Angres.

D'autre part, les troupes anglaises ont emporté d'un seul élan les lignes allemandes, s'emparant de Loos et atteignant, à l'est, les abords immédiats d'Hulluch et la cote 70.

Il importait d'assurer les opérations du lendemain en s'efforçant d'exploiter les premiers succès obtenus. Tel est le but des attaques qui se poursuivent le 26 septembre.

Au cours de cette journée, les progrès continuent à la gauche de la 10e Armée. Souchez, qui défiait tous nos efforts depuis si longtemps, tombe en notre pouvoir.

Ce village, enfoncé dans une cuvette humide et verte, et son bastion avancé, le château de Carleul, étaient organisés de façon formidable. Par des travaux de dérivation du ruisseau de Carency, les Allemands avaient transformé tout ce bas-fond en un marais qui paraissait infranchissable.

D'autre part, les batteries allemandes installées à Angres prenaient, au nord, le vallon en enfilade ; et derrière les crêtes 119-140, une puissante artillerie contre-battait la nôtre.

Le parc et le château de Carleul formaient un obstacle redoutable : il y avait là une ligne d'abris, puis une grande douve de cinq mètres de large ; en arrière, un amas de ruines hérissé de mitrailleuses ; au delà du château, un bois offrant un fouillis de troncs, d'arbustes, d'abatis, sur un sol marécageux, tourmenté, confus, semé de fondrières.

Pour faire tomber cet obstacle, nos sapeurs jetèrent sur les douves des passerelles pliantes, auxquelles on ajouta des troncs d'arbres pour faciliter le passage des fantassins. Par endroits, les troupes d'attaque enfonçaient dans l'eau jusqu'au genou, mais rien n'arrêta leur magnifique ardeur.

Le soir du deuxième jour, toutes ces organisations tombaient en notre pouvoir.

Les Allemands, menacés d'être coupés dans Souchez, abandonnent la place, non sans laisser entre nos mains 1.378 prisonniers.

Cependant, le 21e Corps d'Armée a pris pied dans le bois en Hache et dans celui de Givenchy. Le 12e Corps, de son côté, croit avoir atteint la cote 132, erreur dont les conséquences se font malheureusement sentir toute la journée du 27 ; elle occasionne des faux mouvements qui contrarient l'entrée en action du 3e Corps d'Armée. Aussi, à 16 heures, le Commandant de l'Armée donne-t-il l'ordre aux 12e et 3e Corps d'arrêter l'offensive.

Sur le reste du front, les résultats ont d'ailleurs été insignifiants le 27 septembre.

Mais la journée du 28 est marquée par un résultat sérieux. La droite du 33e Corps d'Armée et la gauche du 3e Corps qui, jusque-là, n'ont obtenu que des succès insignifiants et éphémères, recueillent le fruit de leur opiniâtreté. Les 59e et 77e divisions d'infanterie, pendant la nuit des 27 et 28 et la journée du 29, ont franchi le ravin de Souchez, en ont remonté la pente *est* et sont parvenus jusqu'à la crête bordant les tranchées de Lubeck et de Brême. La 6e division d'infanterie, de son côté, a progressé à leur hauteur, poussant des éléments jusqu'à la cote 140.

Cependant, les Anglais ont repris l'offensive à l'est de Loos et réalisé des progrès sensibles ; mais leurs divisions ont perdu les deux tiers des effectifs.

Dans ces conditions, le général Foch se rencontre le 29 à Lillers avec le maréchal French, et concerte avec lui une prochaine attaque d'ensemble, réglée par les directives suivantes, approuvées par le Commandant en chef et données le 30 à la 10e Armée : pour les 17e, 12e et 3e Corps, s'organiser, retirer et reposer une partie de leurs forces ; pour les 33e et 21e Corps, achever par une attaque d'ensemble, la conquête des crêtes 119-140 (La Folie), afin de pouvoir y amener une artillerie découvrant et battant la plaine ; pour le 9e Corps d'Armée, s'établir solidement sur le terrain occupé et en faire une base de départ, afin d'élargir nos gains sur la cote 70 aussitôt que la 1re Armée anglaise attaquera.

Mais les circonstances ne permettent pas de réaliser ce plan.

D'une part, les contre-attaques ennemies, particulièrement violentes du 3 au 8 octobre sur la 1re Armée anglaise, obligent celle-ci à utiliser toutes ses forces pour conserver le terrain gagné; l'attaque projetée pour le 4 va donc être remise de jour en jour, et enfin abandonnée.

D'autre part, l'attaque de la 10e Armée, fixée d'abord au 5, remise au 6, en raison de l'état du terrain, se trouve finalement reportée au 11 octobre.

Mais l'attaque du 11 octobre, menée par les 21e et 33e Corps d'Armée, aboutit à un échec, par suite d'une préparation d'artillerie insuffisante et d'un aménagement incomplet du terrain ; dans la soirée, le commandant de la 10e Armée prescrit d'arrêter momentanément l'offensive et de se consolider sur la position.

L'intention du général commandant le G. A. N. était alors, tout en profitant des progrès réalisés depuis le 25 septembre, de poursuivre l'achèvement de la conquête des crêtes 119-140, par des actions à base d'artillerie.

Mais, le 14 octobre, le Commandant en chef, considérant la fatigue des troupes et la nécessité d'économiser les munitions, prescrit à la 10e Armée de s'organiser sur la position qu'elle occupe, en limitant son offensive aux rectifications de front nécessaires, tant pour rendre cette occupation durable qu'en vue de l'attaque éventuelle que le 9e Corps d'Armée devra exécuter en liaison avec la 1re Armée anglaise.

En définitive, pendant ces dix-huit jours de combat, sur un front que les attaques précédentes avaient amené l'ennemi à renforcer puissamment, la 10e Armée a enlevé la première ligne allemande sur une largeur de 9 kilomètres environ, le terrain gagné atteignant parfois en profondeur 2 kilomètres ; mais la valeur de ce terrain importe plus que son étendue ; la vallée de la Souchez dépassée, les abords immédiats des crêtes 119-140 en notre possession, ce sont là des résultats précieux qui permettent d'entrevoir comme fructueuse la poursuite de ces opérations.

Au moment de son arrêt, la 10e Armée se rend maîtresse d'une partie de la crête de Vimy prise déjà par elle à revers des positions de Loos. Nous nous trouvons donc ainsi en excellente posture pour reprendre l'offensive.

Mais, à la différence du 9 mai, les résultats acquis ne l'ont pas été d'un seul élan. Faibles le 25 septembre, les gains n'ont accusé une réelle importance que le 28, par notre progression vers le bois de Givenchy et sur les crêtes 119-140.

C'est qu'au premier jour l'ennemi a pu, grâce à la perfection de ses organisations et à la solidité de ses abris, garnir suffisamment ses ouvrages pour décimer celles de nos troupes qui franchissaient les lignes ; mais, à partir du 28, il a fini par céder, usé et démoralisé par la continuité de nos actions.

Si notre succès a été limité, une des causes en fut la préparation d'artillerie que le mauvais temps gêna beaucoup.

Néanmoins, par son importance et sa vigueur, cette offensive d'Artois, bien que secondaire, a rempli son but en faisant une diversion puissante au profit des Armées alliées et de l'attaque principale qui se développait en Champagne.

De leur côté, les Anglais, après avoir subi les 8 et 9 octobre de très violentes attaques sur le front de leur 1re Armée, prennent l'offensive le 13 octobre. Ils atteignent un moment la croupe d'Hulluch, mais ne peuvent conserver le terrain conquis.

Le 14 au soir, le Commandement britannique arrête définitivement les opérations.

La situation balkanique oblige les Gouvernements français et anglais à prélever d'urgence des forces importantes sur le front occidental pour former rapidement un Corps expéditionnaire, destiné au nouveau théâtre d'opérations qui va s'ouvrir en Orient.

Henri Carré

## LA 55e DIVISION EN ARTOIS

*(Automne 1915)*

...Avec l'été agonisant, l'espoir ressurgit en Artois. On nous promit la grande délivrance pour l'automne. Les généraux Foch et d'Urbal multiplièrent les annonces d'une préparation foudroyante et formidable. Six jours durant, l'artillerie tonnerait.

Nous restions toutefois sceptiques. Pourquoi parler ouvertement d'une offensive qu'on avait

tout intérêt à dissimuler si l'on voulait réussir. Les plus fins pensaient même qu'on en parlait trop pour qu'elle eût vraiment lieu.

Les leçons du 9 mai et du 18 juin avaient péremptoirement montré l'immense valeur de la surprise. Or, les Allemands étaient passés maîtres dans l'art de réaliser des prisonniers au bon moment et de les « cuisiner » utilement. Nos relèves s'en ressentaient.

Bientôt, nos travaux d'approche s'en ressentirent plus encore. L'ennemi devinait, se doutait, était prévenu. Les piocheurs et pelleteurs chaque nuit étaient dérangés par des patrouilles vigilantes. La pluie, adversaire invaincu et invincible, fit enfin son apparition : les ouvrages d'argile s'effondrèrent.

Il y eut bien une longue préparation d'artillerie de six jours et six nuits ; mais les calibres étaient trop faibles. Nos 75 se livraient à un labour léger du sol : aucun abri allemand n'était certainement atteint. Les fils de fer de la première ligne nous narguaient encore quand, le 25 septembre, parvint l'ordre d'attaque.

Un temps effroyable, comme le hasard ou l'état-major devait nous en réserver pour tant d'affaires dans la suite : le bas ciel d'Artois avait revêtu sa plus grise robe, et l'âme de nos gens était sympathiquement à son image.

Des troupes fatiguées, vieillies, renforcées d'éléments malades ou mal rétablis, furent précipitées sur Souchez et les contre-pentes du grand ravin des Écouloirs. A gauche de l'attaque, le but à atteindre : Givenchy ; au centre : les cotes 119 et 140; à droite : le bois de La Folie. Mais l'Allemand veillait. Artillerie lourde et mitrailleuses entrèrent en danse et, sur toute la ligne, l'attaque fut repoussée.

Sous la pluie battante de fer et d'eau, les assaillants furent écrasés, Ils rentrèrent dans leurs lignes où ils dormirent parmi la boue de sang. On recommença le 26 et, après un essai infructueux. Souchez fut enfin et définitivement pris par la 77e division d'infanterie.

Mais la pluie s'acharnait : les pentes des cotes 119 et 140 devenaient patinoires. L'ordre fut cependant donné, le 27, de les enlever. Chasseurs alpins, fantassins tentèrent l'impossible. L'impossible resta impossible : les deux hauteurs tinrent bon, seul le nombre des morts s'accrut. L'optimisme était réduit à néant parmi nous et lorsque l'aube du 28, plus sale, plus mouillée, plus noire encore que ses sœurs aînées, nous lança à l'assaut, personne n'espérait plus la victoire. La 55e division d'infanterie, par dessus les cadavres alignés des trois vagues d'assaut écrasées les jours précédents, s'éleva vers la cote 119. Les Allemands, tournés au nord par le 21e Corps d'Armée, se livraient justement à une fausse manœuvre. Surpris, ils permirent aux fantassins du 231e régiment d'infanterie, du 246e et du 282e, d'être à midi dans « Hambourg ». Une halte horaire sous la voûte des obus de tous calibres, et la vague française, poussée par le succès, irrésistiblement, s'éleva jusqu'à la fameuse tranchée d'Odin qui couronnait la cote 140. A droite, nos gens parvenaient jusqu'aux vergers de La Folie ; à gauche, ils bordaient Givenchy. Mais, ni le bois, ni le village ne purent être enlevés. La crête, la fameuse crête où se profilait le saillant de la Légion, près du chemin de Neuville à Givenchy, n'était pas atteinte.



Une quatrième offensive fut décidée. Toutes les troupes du secteur devaient y participer. Fatiguées, déprimées, à peine ranimées par une demi-victoire, soutenues par une artillerie elle-même lasse, aux pièces usées, aux dépôts presque vides, elles partirent encore en avant, avec le désir d'arriver, une fois pour toutes, à cette crête qui hantait l'imagination et fascinait les yeux depuis le 9 mai.

Hélas ! le 11 octobre devait strictement rappeler le 18 juin. Ces retours d'action ne valent jamais rien. Ils trouvent toujours un adversaire en éveil, bien abrité, bien protégé, l'œil au guet.

Ni les chasseurs, ni les 77ᵉ et 55ᵉ divisions d'infanterie ne purent parvenir jusqu'à la ligne allemande. Les Maxims firent merveille et fauchèrent nos rangs. Des champs nouveaux passèrent de la teinte verte à la teinte bleu horizon. Le carnage de 1915 s'achevait en apothéose. A quelques mètres du but, notre patient effort de cinq mois échouait. La justice immanente des Armées décida-t-elle alors de nous punir de notre glorieux échec ; toujours est-il que le martyre des troupes d'Artois s'aggrava d'un supplice nouveau : celui de la boue.

Sur un secteur ruiné, dévasté, retourné de toutes manières, le ciel ne cessa de verser des torrents d'eau. L'argile fendillée s'écroula. En moins de huit jours, il n'y eut plus un boyau, plus une tranchée. Les abris s'effondraient sur leurs occupants angoissés. L'enlisement sévissait. Des cris la nuit, puis plus rien : un homme venait de s'enterrer vivant. Aucun secours possible. Le sauveteur s'engluait avec l'homme pris au piège de la terre vengeresse.

« Kiel » et « Krupp » n'étaient plus que des torrents de boue épaisse. On se réfugiait au fortin de Givenchy et dans trois cavernes qui avaient jusqu'alors résisté et menaçaient de toutes parts de s'effondrer.

Les hommes n'étaient plus que de grelottantes statues de glaise ; et comme les Allemands, en face, avaient pris, bien malgré eux, le même uniforme, les deux ennemis, à découvert sur le bled marécageux, décidaient tacitement une trêve des coups de fusil. Contre l'adversaire commun, cruel jusqu'à l'inexorable, les deux champions du drame universel, un instant, semblaient se réconcilier.

La mort n'avait plus besoin des balles pour achever des divisions squelettiques : le froid, la fatigue et la terre spongieuse suffisaient. Et c'est alors que fut tiré le bouquet du feu d'artifice. On inaugura la guerre de mines.

Des escouades et des sections entières sautèrent de part et d'autre sans le moindre profit. Les entonnoirs jouèrent le rôle d'arènes de mort.

Rien ne nous intéressait plus, sinon les potins de cuisine. Une pensée nous obsédait, soutenait notre énergie le jour, troublait notre nuit : partir. *On vit pour s'en aller*, disaient les fantassins résignés. Mais trop de « tuyaux » faux avaient crevé : personne ne croyait plus un tel bonheur possible.

Brusquement, un train nous ramena vers l'Aisne paradisiaque d'où, au 8 mai, nous étions partis confiants, nourris d'espoirs, courage au vent, soleil au cœur et sur la tête.

Beaux rayons de mai, où étiez-vous ?

Cette année 1915, nous avait plus vieillis que toute notre existence. L'Artois devait rester le cauchemar de notre campagne.

Ni la Champagne, ni Verdun ne purent nous faire oublier le plateau où 100.000 Français reposent, où notre division perdit plus que son effectif, le bois de La Folie où l'artillerie allemande s'affola parmi 6.000 cadavres des siens, le plateau, champ clos de glaise, de marne et de craie, où, entre trois murailles de collines, s'affrontèrent sept mois durant, sans résultats décisifs, les armées de Foch et de Rupprecht von Bayern.

J. Germain



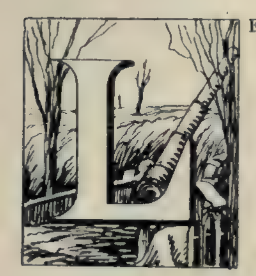
Tenir coûte que coûte...

La Marquise 28 Octobre 1915

*d'après l'eau-forte de Broquet Léon*

XXIV

# LES OPÉRATIONS AU LINGE
## (Juin à Octobre 1915)



Les actions qui eurent lieu au Lingekopf se rattachent à une opération de grande envergure qui fut élaborée dans les premiers mois de 1915. Le Haut Commandement français envisageait une série d'opérations offensives ayant pour but de nous donner la possession de la haute vallée de la Fecht et de Munster. Entre sa conception et son exécution, cette opération fut l'objet de nombreuses modifications tant au point de vue de l'étendue du front d'attaque que de l'importance des effectifs à y engager et des résultats qu'on en espérait.

Le projet d'opérations auquel on s'arrêta, le 30 juin, prévoyait, dans sa première phase, une offensive vigoureuse de la 129e division avec sa brigade de droite sur la position Lingekopf-Reichakerkopf, et dans sa seconde phase la poursuite de cette action offensive se développant en direction générale de Munster.

Une petite opération, exécutée pendant la nuit du 19 au 20 juin par quatre compagnies du 30e bataillon de chasseurs et deux compagnies du 59e régiment d'infanterie territoriale, avait déjà attiré l'attention sur la région du Linge. Le but était de prendre pied, par surprise, dans le saillant ouest du Linge. L'attaque part en deux colonnes : à droite, deux compagnies dont une de territoriale ; à gauche, trois compagnies dont une de territoriale et une compagnie de chasseurs en réserve. Mais à peine les troupes sont-elles sorties de la parallèle de départ que les Allemands lancent trois fusées du saillant ouest du Linge. A ce signal, la ferme Combe s'enflamme et nos troupes sont immobilisées par l'incendie qui éclaire le terrain comme en plein jour. Elles regagnent leurs tranchées.

Craignant d'avoir éveillé prématurément l'attention de l'ennemi et contrarié par le mauvais temps, le général de Maud'huy, commandant de la 3e Armée, décide de remettre l'attaque au 20 juillet.

L'objectif à enlever était le massif connu sous le nom du Lingekopf-Schratzmännele-Barrenkopf. Ce massif, vu des positions françaises de l'Hörnleskopf, barre complètement l'horizon.

La crête se profile du nord au sud, d'abord en pente régulière jusqu'au sommet du Linge, descend faiblement jusqu'au Collet, qui emprunte la route du Hohneck, et remonte ensuite par une pente rapide jusqu'au sommet du Schratzmännele. Les pentes sont très boisées ; mais à travers certaines éclaircies, on se rend compte que vers le sommet les pentes sont abruptes, le terrain très rocheux et bouleversé. Des blocs de rochers entassés les uns sur les autres forment des éboulis, des chaos où la marche semble devoir être très pénible. Vers l'ouest, ce massif est



LE LINGE

précédé par une vallée dénudée et marécageuse, parfaitement vue du ravin des Chênes qu'occupe l'ennemi; le massif domine la vallée d'environ 200 mètres. Cette disposition du terrain rendra particulièrement difficile l'établissement de nos communications, qui doivent passer par cette vallée.

Après les premières opérations, quand le massif eut été en partie déboisé par les obus, les difficultés du terrain se révélèrent encore plus considérables; le Linge dévoila des rochers à pic qui s'opposaient à toute progression. Les défenses accumulées par l'ennemi : réseaux profonds de fils de fer, grillages tendus, réseaux plantés au ras du sol et enchevêtrés aux lianes et aux ronces naturelles, tranchées à fleur de terre qui battaient de leurs feux ces réseaux, blockhaus et abris bétonnés qui protégeaient les mitrailleuses, disposition des pentes ouest que nous attaquions, exposées au feu de l'artillerie ennemie qui prenait de flanc, et même de dos, les troupes montant à l'assaut, faisaient de ce massif Lingekopf-Schratzmännele-Barrenkopf une région qui paraissait défier les attaques des troupes les plus braves.

L'attaque de cette formidable position était confiée pour la partie Lingekopf-Schratzmännele à la 3ᵉ brigade de chasseurs, commandée par le colonel Brissaud, appartenant à la 129ᵉ division, et pour la partie Schratzmännele-Reichakerkopf à la 4ᵉ brigade, commandée par le colonel Lacapelle, appartenant à la 47ᵉ division.

Les opérations de la 4ᵉ brigade (6ᵉ, 23ᵉ, 24ᵉ et 46ᵉ bataillons de chasseurs) n'eurent que peu d'importance et furent exécutées dans les journées des 20, 21 et 22 juillet. Elles aboutirent à la prise du Petit-Reichaker.

A la 129ᵉ division devait revenir l'honneur et la gloire de conquérir le Linge. La 3ᵉ brigade se composait des 14ᵉ, 22ᵉ, 30ᵉ, 54ᵉ et 70ᵉ bataillons de chasseurs. Le 20 juillet, le 14ᵉ bataillon s'était approché de la côte du Linge, mais n'avait pu atteindre le sommet défendu par de puissantes tranchées garnies de forts grillages; le 54ᵉ bataillon, qui avait bravement débouché, était arrêté dans sa progression vers le mamelon du Schratzmännele par d'épais réseaux et des grillages flanqués de mitrailleuses. Il ne lui restait que quatre officiers et il avait dû se replier. A droite, le 22ᵉ bataillon avait été refoulé dans sa parallèle de départ. Il devenait nécessaire de procéder à une attaque méthodique. Le 21 juillet fut employé à préparer cette action qui comprenait une attaque principale, commandée par le lieutenant-colonel Messimy, ayant comme objectif la crête du Linge, et une attaque secondaire de deux compagnies du 70ᵉ bataillon de chasseurs sur le collet du Linge. Le détachement Messimy comprenait deux compagnies du 14ᵉ bataillon et quatre compagnies du 30ᵉ. Malgré l'héroïsme déployé par les chasseurs qui se lancèrent sept fois à l'assaut, nos progrès furent arrêtés sur un terrain d'un parcours extrêmement difficile, défendu par une série de blockhaus et par un gros ouvrage construit aux extrémités des boyaux descendant du Schratzmännele. Les journées des 23, 24 et 25 juillet furent consacrées à remettre de l'ordre dans nos troupes, à assurer à pied d'œuvre un matériel offensif considérable et à étudier la prochaine attaque. A cette date du 23 juillet, le général de Maud'huy décidait de porter tout son effort sur le front de la 129ᵉ division.



L'action prévue pour le 26 juillet doit avoir lieu dans les conditions suivantes : on attaquera successivement le Lingekopf, puis le collet du Linge et enfin l'arête du Schratzmännele. La 3ᵉ brigade est chargée de mener cette offensive avec cinq compagnies du 14ᵉ bataillon de chasseurs et trois compagnies du 30ᵉ, tandis que la 5ᵉ brigade exécutera, avec le 120ᵉ bataillon, une opération secondaire sur les défenses de la lisière sud du bois du Linge, au point où la route du Hohneck coupe cette lisière. Le lieutenant-colonel Messimy, adjoint au colonel commandant la 3ᵉ brigade, est chargé de commander l'attaque principale. L'attaque doit déboucher entre deux flancs défensifs, solidement installés et ainsi constitués :

*Flanc sud.* — Le 54ᵉ bataillon et une compagnie du 14ᵉ.

*Flanc nord.* — Trois compagnies du 30ᵉ bataillon et une compagnie du 359ᵉ d'infanterie.

L'attaque avait été fixée à 18 heures; mais, débouchant des tranchées huit minutes auparavant, les chasseurs des 14ᵉ et 30ᵉ bataillons gravissent les pentes occidentales du Linge et atteignent le sommet à 18 heures, en même temps que les derniers obus de 75. Le sommet et toute la crête du Linge sont enlevés. Bouscu-

lant les derniers défenseurs des tranchées allemandes, les chasseurs occupent les pentes *est* de la montagne, juste à temps pour repousser, après une furieuse lutte corps à corps, les renforts ennemis lancés à la contre-attaque. Le 14^e^ bataillon enlève les ouvrages qui défendent, au nord, le collet du Linge; mais, pris sous le feu des mitrailleuses du Schratzmännele, il ne peut aller plus loin. Néanmoins, il maintient ses positions et repousse toutes les contre-attaques. A 23 heures, la situation est la suivante : le 30^e^ bataillon de chasseurs occupe le Lingekopf, ses tranchées et tous ses blockhaus, dont quelques-uns ont été conquis au prix de pertes sanglantes. Il a repoussé toutes les contre-attaques ennemies. Au sud, le 14^e^ bataillon de chasseurs est à cheval sur le collet du Linge, qu'il dépasse de quelques 20 mètres vers le sud, et il résiste solidement sur sa nouvelle position. Nos efforts tentés entre 19 et 21 heures pour progresser vers la crête nord du Schratzmännele sont restés infructueux, les renforts (121^e^ bataillon) ne pouvant arriver que lentement sous le barrage ennemi.



SECTEUR DU LINGE. — VUE VERS SULZEREN



La journée du 27 juillet fut marquée par un bombardement adverse d'une violence inouïe sur le Linge, le collet du Linge et toutes les pentes du revers *ouest*, ainsi que sur les communications avec notre position de départ. Nos pertes furent très lourdes. Les 14^e^ et 30^e^ bataillons de chasseurs furent réduits chacun à l'effectif d'une compagnie. Protégés par ce bombardement terrible, les Allemands prononcèrent quatre contre-attaques à 3 heures, à 8 heures, à 10 heures et à 15 h. 30. Les deux premières contre-attaques furent repoussées. A partir de 9 h. 15, un bombardement véritablement effroyable fut déclenché sur nos positions. A 10 heures l'infanterie ennemie débouche, mais son élan est brisé par le feu des chasseurs et elle doit regagner ses tranchées; une seconde tentative allemande n'est pas plus heureuse. Mais le bombardement recommence avec une intensité accrue, faisant présager de nouvelles attaques de l'ennemi.

Dans la journée, le général Nollet, commandant la 129^e^ division, décide de faire attaquer par trois compagnies du 120^e^ bataillon et deux compagnies du 54^e^, en direction du Schratzmännele. Le 120^e^ bataillon de chasseurs atteint la crête du Schratzmännele : mais il est repoussé presque aussitôt par une contre-attaque, tandis que, sous la menace d'un enveloppement opéré par les deux compagnies du 54^e^, la ligne du Hohneck tombe peu à peu entre nos mains avec ses tranchées et ses blockhaus. Il est alors 15 h. 30; c'est le moment où l'ennemi lance sa plus furieuse contre-attaque, exécutée par le 14^e^ bataillon de chasseurs mecklembourgeois, sur nos positions du collet du Linge. Les chasseurs allemands progressant malgré leurs pertes, les débris du 14^e^ bataillon de chasseurs français se lancent à la baïonnette et les refoulent, leur enlevant 2 officiers et 45 hommes.

La fusillade et la canonnade cessent peu à peu, et à 18 heures le calme est presque entièrement rétabli.

La journée du 28 juillet fut très calme; de part et d'autre, silence presque absolu de l'artillerie. Nos troupes en profitèrent pour réorganiser et consolider leurs positions.

Les restes glorieux des 14^e^ et 30^e^ bataillons de

chasseurs furent relevés par une partie du 5e et une fraction du 106e. Le 5e bataillon profita de l'accalmie pour progresser quelque peu vers les pentes *ouest* du Schratzmännele.

Le 29 juillet, le 5e bataillon de chasseurs est lancé à l'attaque sur le front collet du Linge-mamelon du Schratzmännele, après une courte mais intense préparation d'artillerie. Il progresse jusqu'au changement de pente à l'ouest de la crête; là il est arrêté par le feu des mitrailleuses. L'ennemi lance plusieurs contre-attaques dont la plus furieuse est exécutée à 17 h. 30 par les chasseurs de la Garde. Ces réactions échouent toutes et le 5e bataillon de chasseurs, cramponné au changement de pente, conserve ses positions.

COMBAT DU LINGE

Les jours suivants, 30 et 31 juillet, le calme règne dans la région du Linge, interrompu parfois par de violents bombardements qui n'empêchent pas nos chasseurs de travailler activement à renforcer leurs positions.

Le général Nollet décida, le 1er août, de reprendre l'offensive sur un plus grand front.

La 3e brigade doit attaquer, avec le 5e bataillon de chasseurs, sur la crête nord du Schratzmännele, tandis que la 5e brigade attaquera, avec le 15e bataillon, depuis le sommet du Schratzmännele jusqu'aux carrières, et avec le 115e sur le Barrenkopf.

L'attaque a lieu à 19 h. 30; et là encore, nos chasseurs suivant les obus de 75, atteignent facilement les tranchées allemandes et les dépassent même. Mais notre droite est arrêtée par des feux d'infanterie et de mitrailleuses, et nous ne pouvons atteindre le sommet du Schratzmännele dont les ouvrages défensifs tiennent toujours. Le colonel Brissaud décide de tenter, le 2 août, à 3 heures, une attaque brusquée sur ces ouvrages, constitués par trois blockhaus entourés d'un puissant réseau de fils barbelés. Les 5e et 15e bataillons atteignent les réseaux, mais ne peuvent aller plus loin et doivent regagner leurs tranchées de départ. Il était nécessaire, pour enlever ces ouvrages, de les faire préalablement écraser par notre artillerie. Nos canonniers s'y emploient pendant la journée du 3 août; mais les événements qui se déroulèrent ensuite ne devaient pas permettre d'exécuter l'opération projetée.

Le 4 août, jusqu'à 9 h. 30, l'ennemi avait été relativement calme. A partir de 9 h. 30, il commença sur nos premières lignes une série de tirs de réglage, en même temps qu'il bombardait nos communications avec du 150 et du 210. A 10 h. 30,

un ouragan de feu s'abat sur nos positions et l'intensité de cet effroyable bombardement s'accentue au cours de la journée. Nos pertes sont graves, surtout au sommet et au collet du Linge où les tranchées sont bouleversées et les abris démolis. A 16 h. 30, les vides sont tels qu'il faut faire renforcer par une compagnie du 14e bataillon de chasseurs, réduite à 70 fusils, et une compagnie du 30e, réduite à 80 fusils, les défenseurs de la position. A ce moment, l'attaque d'infanterie allemande est déclenchée avec une violence inouïe sur le front Collet du Linge-Lingekopf. Ne trouvant plus devant eux que quelques chasseurs encore valides, qui luttent désespérément sur les parapets bouleversés, au milieu des morts et des blessés, les Allemands s'emparent de toute notre première ligne, mais échouent devant la seconde. Une contre-attaque tentée par une compagnie du 27e bataillon de chasseurs parvient à reprendre notre première ligne au collet du Linge; mais nos tentatives pour reprendre le sommet du Lingekopf échouent par suite de l'affaiblissement de nos troupes. Le 30e bataillon de chasseurs est presque anéanti; une compagnie est réduite à 15 hommes, une autre à 30. Les débris des unités sont totalement mélangés, les pertes en officiers et en sous-officiers sont énormes. On ne peut plus songer qu'à tenir, mais non à contre-attaquer.

On comprend que, dans ces conditions, le colonel Brissaud ait rendu compte au général Nollet du danger de cette situation. « Les hommes sont exténués par le bombardement et la fatigue des derniers jours. Les troupes sont arrivées à leur extrême limite de résistance et il est indispensable de les relever cette nuit même par des troupes fraîches; il faut venir immédiatement au secours des braves gens qui luttent depuis le 20 juillet ».

Aussi, dans la nuit, le général commandant la 129e division mettait-t-il à la disposition du colonel Brissaud un bataillon du 297e régiment d'infanterie et un bataillon du 359e deux compagnies du 27e et le 11e bataillon de chasseurs en entier.

Le lendemain 4 août, les Allemands recommencent leur furieux bombardement à partir de 12 h. 30, et déclenchent, à 17 h. 30, une attaque d'infanterie sur le front du 5e bataillon de chasseurs, depuis la crête du Schratzmännele jusqu'au collet du Linge. Surpris un instant, les survivants du 5e bataillon cèdent quelques éléments de leurs tranchées de première ligne et refluent en combattant vers la ligne de soutien. A ce moment, deux compagnies du 54e bataillon de chasseurs et les débris du 11e s'élancent, officiers en tête et, dans un élan admirable, chassent l'ennemi des positions qu'il n'a occupé qu'un moment. Cherchant à profiter de la panique de l'adversaire, les vaillants chasseurs continuent leur attaque pour s'emparer des blockhaus du sommet du Schratzmännele; mais, bien que parvenus à 50 mètres des ouvrages, ils ne peuvent y pénétrer et rentrent dans notre première ligne reconquise. La journée s'achève sans autre attaque de l'ennemi.

UN BOYAU SUR LE LINGE

Le 6 août, le colonel Brissaud reçoit l'ordre du général Nollet de profiter de l'arrivée de troupes fraîches pour reprendre les tranchées perdues au sommet du Linge. Mais les bataillons de renfort ne peuvent parvenir que très lentement sous un bombardement incessant et par des boyaux continuellement détruits, encombrés de cadavres et de blessés qu'on tente d'évacuer. Il faut renoncer

à cette attaque. Le lendemain 7 août, le colonel Brissaud passe le commandement du secteur au colonel Goybet, commandant la 81e brigade d'infanterie, qui vient relever la 3e brigade de chasseurs.



Les tentatives ennemies pour reprendre nos positions continuèrent, mais elles échouèrent toutes. Une accalmie s'établit peu à peu dans cette région, et nous en profitâmes pour réorganiser nos forces et préparer une série d'attaques, exécutées du 18 au 23 août par les 11e, 12e, 22e et 23e bataillons de chasseurs.

Le 18, un premier assaut nous rendait le sommet du Linge, mais nous ne pûmes nous y maintenir; les 22 et 23 août, nous nous emparâmes des redoutables blockhaus installés au sommet du Schratzmännele et du Barrenkopf. Le 24 août notre offensive cessa, et l'ennemi ne réagit que faiblement pendant une semaine. Mais le 31 août, après une préparation formidable d'artillerie, où les Allemands employèrent en masse obus asphyxiants et lacrymogènes, une puissante attaque fut lancée sur tout le front; elle n'aboutit qu'à la prise de 200 mètres de tranchées de part et d'autre du collet du Linge, où une compagnie du 51e bataillon, à peu près anéantie, et quelques survivants d'une partie du 12e bataillon de chasseurs, ne purent résister aux masses d'infanterie allemande.

On ne peut plus signaler, dans les semaines qui suivent, qu'une nouvelle attaque générale ennemie, le 9 septembre, accompagnée de jets de liquides enflammés, qui permit aux Allemands d'occuper pendant quelques instants le sommet du Schratzmännele, d'où notre contre-attaque les rejeta rapidement. Une nouvelle tentative avec jets de liquides enflammés réussit pourtant, le 12 octobre, à prendre pied dans notre première ligne, entre le collet du Linge et le sommet du Schratzmännele. Malgré l'héroïsme des chasseurs des 14e et 30e bataillons, l'ennemi maintint sa nouvelle position.

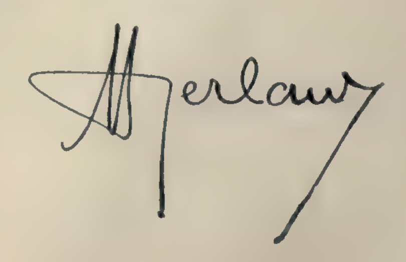
Le 16 octobre, une dernière attaque échoua; et avec l'hiver qui commençait à se faire sentir, le calme revint dans cette région des Vosges.

La position Lingekopf-Schratzmännele-Barrenkopf était considérée à juste titre par le Commandement allemand comme ayant une importance considérable; aussi nos ennemis n'avaient-ils pas amené moins de trois divisions fraîches, choisies parmi les meilleures et appuyées par une nombreuse artillerie lourde, afin de reprendre le terrain conquis par nos chasseurs. Mais, bombardements sans précédent par canons de tous calibres, y compris le 380 et le 420, obus asphyxiants et lacrymogènes, liquides enflammés, infanterie d'élite dépensée sans compter, tout échoua devant la ténacité de nos héroïques bataillons; et pourtant certains d'entre eux étaient composés de jeunes recrues de la classe 1915, qui attaquaient pour la première fois. Nos pertes avaient été lourdes; la 129e division, entre le 20 juillet et le 25 août, perdait :

Officiers : 42 tués, 111 blessés, 5 disparus;

Troupe : 1.115 tués, 7.500 blessés, 94 disparus.

Mais les vides furent énormes dans les rangs ennemis. D'après les interrogatoires des prisonniers, des sections étaient anéanties au 188e régiment d'infanterie, des compagnies étaient réduites de plus de moitié aux 73e et 78e régiments. Le courage et l'héroïsme déployés par les chasseurs et les fantassins qui vinrent les relever sur les positions formidables du Linge compteront parmi les plus beaux titres de gloire de notre infanterie au cours de cette dure et longue campagne. Si ces vaillants n'ont pas obtenu le succès complet, c'est qu'il y a des limites aux forces humaines et que la supériorité morale ne peut pas, à elle seule, vaincre la supériorité numérique et surtout la supériorité matérielle de l'ennemi.



# VERDUN-SOMME

# 1916

## XXV

## LA BATAILLE DE VERDUN



DANS le courant de l'année 1915, les Allemands s'étaient contentés, sur le front occidental, de tenir. Tout leur effort, ils l'avaient porté sur le front oriental. Une offensive de grande envergure, menée de concert avec leurs alliés autrichiens, leur avait permis de récupérer la Galicie tout entière, de conquérir Varsovie et la majeure partie de la Pologne, d'occuper la Courlande.

L'armée russe fixée sur la ligne Czernowitz-Tarnopol-Pinsk-Vilna-Riga, Mackensen avait, en quelques semaines, réduit la Serbie, prise à revers par la Bulgarie qui venait d'entrer dans la lutte (octobre 1915). Dès lors, les Empires Centraux étaient en possession de la majeure partie des territoires qu'ils convoitaient. Les Allemands tenaient la Belgique, le Nord de la France — dont le bassin de Briey, — la Lithuanie, la Courlande; les Autrichiens étaient maîtres de la Serbie, cause de la guerre, et qui, désormais, sous la forte poigne des gouverneurs venus de Vienne, cesserait d'être le foyer d'agitation qui avait tant irrité la Hofburg. Enfin, la Pologne était quasi entièrement aux mains des deux complices.

Ils étaient nantis.

Il leur restait à obtenir la paix qui rendrait définitives leurs conquêtes.

Le Commandement allemand résolut donc de frapper un coup décisif sur le front occidental.

Il fallait se hâter, car on n'y avait encore affaire qu'à l'Armée française; mais si l'on tardait on trouverait devant soi une Armée britannique forte, tout au moins par le nombre et le matériel. Nul doute que les États-Majors français et anglais

n'aient, d'ores et déjà, prévu une action concertée pour le moment où des effectifs suffisants seraient venus d'Outre-Manche (1). Il fallait les devancer. D'autre part, le moment paraissait favorable. L'Armée française était très affaiblie par les terribles saignées des assauts infructueux d'Artois et de Champagne. De décembre 1914 à décembre 1915, elle avait perdu plus d'un million et demi d'hommes (2), dont un demi-million définitivement, en tués, prisonniers ou grands blessés. Elle semblait mûre pour le coup de grâce.

Où le porter?

Le point choisi fut Verdun.

On s'en est étonné. S'attaquer à Verdun! C'était comme si nous nous étions attaqués à Metz! Le nom seul évoquait l'idée d'une forteresse formidable. Quelles raisons avaient bien pu déterminer le Commandement ennemi?

Et tout d'abord, comme nous l'avons dit, il voulait frapper un coup décisif. Or, le prestige seul exercé par le nom de Verdun l'incitait à tenter l'aventure sur ce point. Quel émoi, en Allemagne et chez les neutres, le jour où retentirait la nouvelle : les troupes impériales sont entrées dans Verdun! Quel enthousiasme chez les populations que les restrictions commençaient à lasser! On retrouverait les beaux jours d'août 1914 : tout un peuple s'élançant à la guerre « fraîche et joyeuse »! Par contre, quel découragement en France! Le moral serait frappé à mort. Qu'à la faveur du désarroi une marche rapide en direction de Bar-le-Duc et de Vitry-le-François permît d'isoler et d'envelopper l'Armée de Lorraine d'une part, d'autre part de reprendre le chemin de Paris, et l'on pouvait, en quelques semaines, imposer la paix tant désirée.

Or, la manœuvre se présentait comme ayant de nombreuses chances de succès.

Tout d'abord le front de Verdun, de l'Argonne à Saint-Mihiel, formait un saillant. Il était donc favorable aux concentrations de feux. En même temps que de face, l'artillerie pouvait le battre sur les deux flancs. De plus, ce saillant était coupé par la Meuse, — laquelle, gonflée par les pluies d'hiver, constituerait une gêne sérieuse pour les troupes françaises massées sur la rive droite. Cédant sous la puissance du choc, celles-ci n'auraient, pour se replier, qu'un petit nombre de ponts qu'il serait facile de couper ou d'interdire. Rien que dans l'opération locale de rupture, on pouvait obtenir un petit Sedan.

Pour cette opération de rupture, le camp retranché de Metz, à proximité, offrait une excellente base d'opérations. Le terrain, très mamelonné, très découpé, boisé, permettait de cacher à l'ennemi les préparatifs : concentrations de troupes, renforcements d'artillerie, dépôts de munitions, etc.

Enfin — et surtout — le front de Verdun, quelque extraordinaire que cela puisse paraître, était, en réalité, un des points les plus faibles de nos lignes.

Depuis la fin de la bataille de la Marne, on n'y avait connu que des escarmouches. C'était un secteur calme, occupé surtout par des territoriaux, auxquels on avait demandé fort peu de travaux — et qui n'en avaient pas fait plus qu'on ne leur en avait demandé. En tout et pour tout, la défense disposait, au 21 février 1916, d'une ligne de tranchées jalonnant le front Malancourt-Béthincourt-ruisseau de Forges-Forges-Brabant-sur-Meuse-bois d'Haumont-Flabas-Ornes-Fromezey (d'où elle s'infléchissait vers le sud), et, en arrière, d'une ligne de soutien assez peu solide. Pas de secondes positions organisées; pas de boyaux de communication avec les forts. Rien. Quant aux forts eux-mêmes, ils étaient en partie désarmés, — soit que l'on eût manqué de matériel et de personnel, soit que l'on eût jugé qu'ils ne pouvaient servir que comme P. C. (1), postes de secours, dépôts de vivres ou de munitions.

Verdun, au début de 1916, n'avait de formidable que le nom.

Mais il y a plus : *la position, en cas d'attaque brusquée, était fort difficile à secourir.* Pour amener renforts, approvisionnements et munitions, il n'existait, en effet, qu'une seule voie normale, la ligne Sainte-Menehould-Verdun, qui, en certains endroits, passait à moins de quinze kilomètres des batteries ennemies. Rien de plus facile que la rendre inutilisable (2).

En dehors d'elle, le Commandement français ne disposait que d'un petit chemin de fer à voie étroite, le *Meusien* (de Verdun à Bar-le-Duc.) En dix-sept mois de stagnation, rien n'avait été

(1) Cette action avait été prévue dès le mois de décembre 1915.

(2) Exactement 1.546.000.

(1) Poste de commandement.

(2) De fait, elle fut coupée, dès le premier jour de l'attaque, entre Aubréville et Dombasle-en-Argonne.

fait pour remédier à une situation aussi dangereuse. Au mois d'octobre 1915, on avait bien étudié un projet de voie allant de Nettancourt-Sommeille, sur la ligne de Revigny-Sainte-Menehould, à Dugny, mais on s'était contenté d'en arrêter le tracé.

Un seul travail avait été exécuté : la réfection et l'élargissement de la grand'route Bar-le-Duc-Verdun, entrepris dès le mois de mars 1915. Sa largeur avait été portée à sept mètres, permettant la circulation aisée de deux lignes de convois en sens contraires.

Le service automobile put, grâce à elle, suppléer à l'insuffisance des voies ferrées : la « Voie Sacrée », comme on l'appela, fut notre salut.

Du côté allemand, au contraire, on avait beaucoup travaillé, et le Commandement disposait d'un réseau ferré des plus complets. Il avait trouvé dans cette partie du front, — entre l'Argonne et la Woëvre — quatre lignes françaises. Sur la rive gauche de la Meuse : la ligne Stenay-Dun-Forges, qu'il utilisait jusqu'au Bois de Forges ; sur la rive droite : les lignes Montmédy-Damvillers, Longuyon-Spincourt-Conflans et Metz-Conflans-Étain. Ces voies, il les avait complétées : la première, par les voies Brieulles-Nantillois-Cierges et Danneroux-Drillancourt ; la seconde, par la voie Lissey-Peuvilliers-Romagne-sous-les-Côtes ; la troisième par la voie Spincourt-Muzeray-Billy-sous-Mangiennes.

Évidemment, on avait mieux employé le temps d'accalmie de l'autre côté des lignes que de celui-ci.

Quatre grandes voies ferrées : Conflans-Metz, Conflans-Briey-Thionville, Longwy-Luxembourg et Charleville-Namur, reliaient directement à l'Allemagne l'ensemble du réseau que nous venons de décrire. Ainsi, toutes facilités étaient assurées pour alimenter l'offensive en troupes et en munitions.

Enfin, de nombreuses voies de 60 centimètres permettaient le transport des munitions jusqu'aux batteries.



A partir du début de décembre 1915, l'*équipement* du front avait été activement poussé. Grâce aux couverts de ce terrain mamelonné et boisé, blockhaus, casemates bétonnées, emplacements de batteries avaient pu être édifiés sans donner l'éveil.

La concentration des troupes d'assaut s'opérait. Le VII[e] Corps de réserve, le III[e] Corps d'Armée (retour de Serbie), le XVIII[e] Corps d'Armée (au repos dans la région de Saint-Quentin) et le XV[e] Corps d'Armée, qui tenait le secteur d'Ypres, étaient massés sur les deux rives de la Meuse. Une formidable artillerie de tous calibres avait été amenée : au moins trois mille bouches à feu, parmi lesquelles des 305, des 380, et les fameux mortiers de 420 qui avaient fait merveille contre les forts de Liége et d'Anvers. Surtout elle comprenait une forte proportion de batteries de 210 à tir rapide. L'emploi intensif de ce redoutable canon, qui lançait à 16 et 18 kilomètres un obus contenant 6 kil.890 d'explosifs, fut la grande innovation des Allemands dans leur entreprise contre Verdun. Ils en usèrent pour les harcèlements, pour les barrages — comme au début de la campagne ils faisaient du 77. Des barrages de 210, tous les combattants de Verdun en ont gardé le souvenir.

Devant ce formidable déploiement de forces, nous alignions, entre Avocourt et les Jumelles-d'Ornes, quatre divisions. C'étaient, de l'ouest à l'est, la 29[e] division d'infanterie et la 57[e] sur la rive gauche de la Meuse ; les 72[e] et 51[e] divisions d'in-




Croquis de Jean Lefort

LA HALTE, SUR LE BORD DE LA "VOIE SACRÉE"

fanterie sur la rive droite. Comme artillerie, ces troupes possédaient la dotation réglementaire de 75, à laquelle s'ajoutaient un certain nombre de batteries lourdes, surtout du 155 long du système Bange, excellente pièce, mais dont le tir était lent et que, d'ailleurs, nous ne possédions qu'en nombre insuffisant.

Au début de 1916, nous n'avions pas encore d'artillerie lourde à tir rapide. C'est un fait sur lequel il est nécessaire d'insister au début de tout récit de la bataille de Verdun.

## LES JOURS TRAGIQUES

*(21 février-25 février 1916).*

Comme il le fera au début de 1918, avant l'attaque du 21 mars, le Commandement allemand préluda, en 1916, à son offensive principale par de nombreuses actions locales sur tout le front, de l'Yser aux Vosges. Procédé excellent. Le Commandement adverse ne peut pas ne pas être ému de cette multiplicité de coups, — surtout lorsqu'il sait, comme au début de 1915, qu'il va avoir à supporter un violent assaut sur un point ignoré. D'elles-mêmes, les unités « resserrent » sur le front : le régiment fait « serrer » son ou ses bataillons de réserve ; la division, son ou ses régiments de seconde ligne ; le Corps d'Armée agit de même ; l'Armée et le groupe d'Armées ont tendance à faire appel aux réserves de Commandement.

Un mouvement général d'arrière en avant se produit, qui augmente la densité dans les premières lignes et les rend, par suite, plus vulnérables. Les troupes, dont l'ennemi vise la destruction, se trouvant massées sur une moindre profondeur, il devient plus facile de les isoler en un point, de les broyer et de passer.

D'autre part, même avec un Commandement gardant son parfait sang froid comme le Commandement français — l'expérience l'a prouvé — une tactique de ce genre permet de donner le change à l'ennemi. En fait, les Allemands ont réussi les deux fois à nous tromper.

En 1916, on les vit attaquer successivement le 5 janvier, en Champagne, à la cote 195 et à la butte de Tahure ; le 10 janvier, encore en Champagne, au Mont-Têtu et à la Courtine (Main-de-Massiges) ; le 22 janvier, dans les Flandres, à Steenstraat : ils tentaient de franchir le canal de l'Yser; le 23 janvier, en Artois, entre le bois de Givenchy et Arras. Le 24 janvier, ils bombardaient Nieuport, sur la côte de la Mer du Nord. Du 29 janvier au 14 février, ils assaillaient, avec toutes apparences de vouloir mener les choses à fond, le secteur de Frise, dans la Somme. Le 12 février, ils renouvelaient leur tentative de franchissement de l'Yser. Le même jour, à l'autre bout du front, ils attaquaient à l'est de Saint-Dié, pénétraient dans nos tranchées de Wissembach. Deux jours plus tard (14 février), ils déclenchaient un bombardement intense entre Reims et Soissons, la région la plus vulnérable de notre front puisque, presque partout, ils y tenaient les positions dominantes et les observatoires, et que, là aussi, une partie de nos troupes aurait dû combattre avec une rivière à dos, l'Aisne, difficilement franchissable en tout temps, et de plus gonflée par les pluies en cette saison.

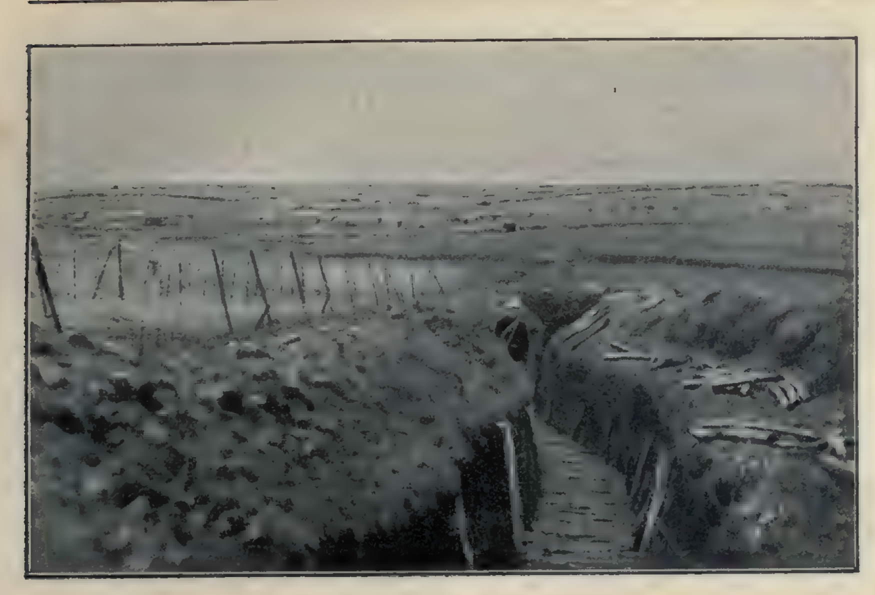
Enfin, le dimanche 20 février, pour la troisième fois, ils tentaient de franchir l'Yser.

Où allait se porter l'attaque principale ?

Il était bien difficile de le prévoir.

Depuis le début de décembre, des indices inquiétants attiraient l'attention sur Verdun. L'aviation, par ses photographies, par ses reconnaissances, signalait le développement inquiétant des voies de 60 centimètres derrière le front ennemi ; l'activité insolite des gares de Conflans, Chambley, Baroncourt, Muzeray, Romagne-sous-les-Côtes, Vilosnes, Nantillois ; les interrogatoires de prisonniers, les comptes rendus de notre service de renseignement montraient que le Commandement adverse accumulait sur ce point les batteries, les munitions, les troupes. Et parmi ces troupes figuraient des groupements d'élite, le XVIII[e] Corps d'Armée; le XV[e] Corps de Metz, l'un des meilleurs de l'Armée allemande ; enfin, le fameux III[e] Corps d'Armée, l'ancien Corps d'Alvensleben, recruté dans la vieille Marche et resté égal à sa réputation.

De plus, ainsi qu'il arrivait à la veille de toute offensive, des déserteurs franchissaient nos lignes. Ils confirmaient l'annonce d'une attaque prochaine dans le secteur. Le 15 février, notamment, trois fantassins du 172[e] régiment d'infanterie — régiment du XV[e] Corps d'Armée — déclaraient que leur Corps devait attaquer sous peu. Il l'aurait déjà fait, n'était le mauvais temps (le début de février avait été très pluvieux). Un ordre du jour de l'Empereur leur avait été lu la veille, annonçant la bataille — que d'autres estimaient devoir être



PANORAMA DE LA COTE DES EPARGES

départ, comme nous l'avions fait en Champagne, en septembre 1915?

Et c'est ainsi que l'assaut du 21 février 1916 fut pour nous une surprise.

Le temps, pluvieux depuis le début du mois, s'était rasséréné, après quelques jours de violentes bourrasques qui avaient empêché nos avions de sortir.

Le dimanche 20 février avait été une journée de soleil radieux; et c'est par un beau froid sec que, le 21 au matin, à 7 h. 15, se déclenchait le «trommelfeuer».

Un ouragan d'acier s'abattait sur nos lignes, depuis Malancourt jusqu'aux Éparges.

la dernière. « Nous allons prendre Verdun, la plus grande forteresse des Français; après, ce sera la paix » (1).

Et, cependant, le Commandement français conservait des doutes. Il lui paraissait difficile d'admettre que le Commandement ennemi voulût faire porter son effort principal sur Verdun. Lui-même — et malgré les rapports du commandant de la R. F. V. (Région fortifiée de Verdun), le général Herr — ne se rendait pas compte exactement de la faiblesse réelle de la position.

Il était confirmé dans ses doutes par l'absence de parallèles de départ. Sur le front d'attaque présumé, les points où les tranchées adverses étaient en contact se trouvaient fort peu nombreux. Il n'y en avait guère que deux sur la rive gauche : Béthincourt et le bois de Forges, et trois sur la rive droite : le bois de Consenvoye, le bois des Caures et le Moulin-d'Ornes. Partout ailleurs, pour aborder nos lignes, l'ennemi devait franchir six cents, huit cents mètres, — plus, à certains endroits — en espace découvert. Comment admettre qu'il lancerait son infanterie à l'assaut sans tracer, au préalable, des parallèles de

(1) Cf. La relation officielle du G. Q. G. : *La Victoire de Verdun*, p. 15 et suiv.

Pendant que nos tranchées étaient soumises à un tir massif qui crevait les abris, retournait les parapets, comblait les courtines, les villages et les forts plus en arrière : Marre, Vacherauville, Charny, Douaumont, Vaux, étaient écrasés par les gros calibres. Sur Verdun tombaient des 380; l'un des premiers défonçait la façade du collège Margueritte.

En même temps, des tirs d'interdiction à obus spéciaux (1), étaient exécutés sur les routes, pistes et nœuds de communications, de manière à empêcher l'arrivée de renforts et à isoler la portion du front que l'on voulait enlever.

C'était la méthode employée par nous en Cham-

(1) Asphyxiants et lacrymogènes.



ROUTE DE VACHERAUVILLE A BEAUMONT
*Vue sur la cote 344*

pagne, mais singulièrement amplifiée et perfectionnée.

La violence du bombardement dépassa en intensité tout ce que l'on avait pu voir jusqu'alors. Nos observateurs renonçaient à noter toutes les batteries repérées en action. Les bois de Consenvoye, d'Étraye, de Crépion, de Moirey, la côte de Romagne, les forêts de Mangiennes et de Spincourt, qui recélaient l'artillerie boche, rougeoyaient comme des forges (1).

Dans le ciel, six « drachen » observaient les effets du tir.

A 16 heures, l'intensité du bombardement atteignait son maximum.

A 16 h. 45, sur la rive droite, de Brabant à Ornes, le tir ennemi s'allongeait, constituant des barrages en arrière du bois de Haumont, du bois des Caures, du bois-de-Ville et de l'Herbebois. L'infanterie ennemie marchait à l'assaut.

Attaquant avec cinq divisions (III$^{e}$ et XVIII$^{e}$ Corps d'Armée, plus la 13$^{e}$ division du VII$^{e}$ Corps d'Armée), les Allemands espéraient bousculer rapidement les deux divisions que nous lui opposions, la 51$^{e}$ et la 72$^{e}$ divisions d'infanterie, et jeter à la Meuse ou faire prisonnières les troupes épargnées par le bombardement.

Une fois de plus, l'héroïque ténacité de notre infanterie et son admirable esprit militaire allaient sauver la patrie.

Dans leurs tranchées éboulées, comblées aux trois quarts, sous l'enchevêtrement des arbres abattus, les survivants du bombardement attendaient l'ennemi, le fusil au poing. Sur tout le front d'attaque, nos troupes soutinrent le choc magnifiquement ; à Brabant, le 351$^{e}$ régiment d'infanterie ; au bois de Haumont le 165$^{e}$ ; au bois des Caures, les 56$^{e}$ et 59$^{e}$ bataillons de chasseurs, que commandait le lieutenant-colonel Driant ; à l'Herbebois, le 164$^{e}$ régiment d'infanterie, luttèrent jusqu'à la nuit tombante. Et lorsque l'ombre eut arrêté la bataille, les Boches n'avaient fait pour toute conquête que celle du bois de Haumont !

Partout ailleurs, dans ces positions de notre première ligne, à Brabant, au bois des Caures, au bois-de-Ville, à l'Herbebois, une lutte confuse fixait encore l'assaillant, qui avait bien espéré atteindre le soir même la ligne des forts : Côte du Poivre-Douaumont-Vaux.

Malgré les angoisses des jours qui suivirent et l'horreur sanglante des grandes ruées qui se succédèrent durant cinq mois encore, on peut dire que, dès ce moment, la grande offensive allemande avait échoué. Elle en était encore, en effet, à s'assurer notre première ligne, et déjà les secours étaient mandés ; déjà même ils approchaient : le 20$^{e}$ Corps (général Balfourier), dès le lendemain mardi 22, commençait à débarquer dans la région Revigny-Bar-le-Duc-Ligny-en-Barrois.

La nuit du 21, il neigea ; et le matin blafard se leva, le 22, sur un champ de bataille recouvert d'un épais tapis blanc. Les vagues d'assaut boches ne devaient plus être, de longtemps, favorisées par une journée comme celle du 21 février !

Et elles n'avaient pas réussi ! Comment réussiraient-elles maintenant qu'il leur faudrait avancer péniblement par la boue glacée !

On reprit la préparation d'artillerie.

Même déluge d'acier que la veille. Et pourquoi? Pour s'em-

(1) Notre artillerie de campagne répondit dès 13 heures.



BOMBARDEMENT DE MALANCOURT



LA RIVE DROITE DU RAVIN DE LA DAME



LE FOND DU RAVIN DE LA DAME



OUVRAGE DE THIAUMONT

LA ROUTE LE SOIR
(Un jour de pluie)

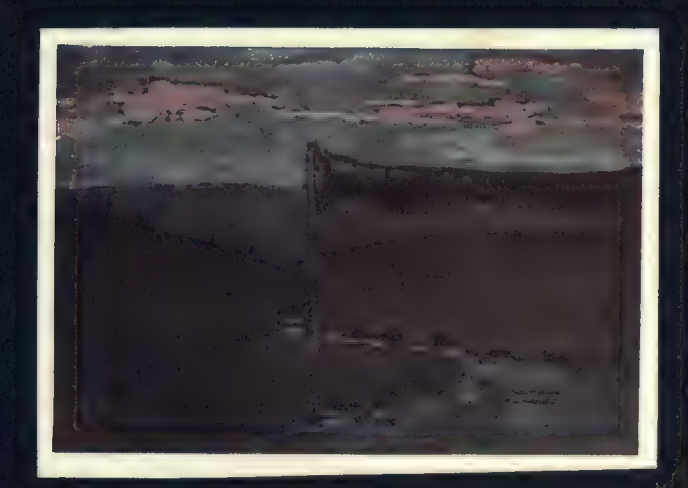
VERDUN

Aquarelles extraites du carnet de route de *Henri Ghéon*











parer du bois-de-Ville et achever d'occuper le bois des Caures, où le lieutenant-colonel Driant et le commandant Renouard, restés les derniers, trouvaient une mort héroïque — non sans avoir heureusement assuré le repli de leurs chasseurs sur Beaumont.

Ce n'était pas l'avancée promise, l'arme à la bretelle, à travers un terrain conquis par l'artillerie et où ne subsistait plus un défenseur. Il fallait combattre âprement. La marche foudroyante se réduisait à une avancée de trois kilomètres en deux jours, et encore pas sur tout le front d'attaque.

Dans l'Herbebois, les Allemands ne parvenaient pas à dépasser la corne nord-est ; à l'autre bout du champ de bataille, ils étaient arrêtés devant Haumont — écrasé d'obus — par les mitrailleuses du 362ᵉ régiment d'infanterie, et ne parvenaient à s'avancer à travers les ruines du village qu'à la chute du jour.

Nous profitions de la nuit du 22 au 23 pour évacuer Brabant. Le 351ᵉ régiment d'infanterie, qui occupait ce point, reçut l'ordre de se replier par échelons sur Samogneux, en tenant tête à l'ennemi avec énergie.

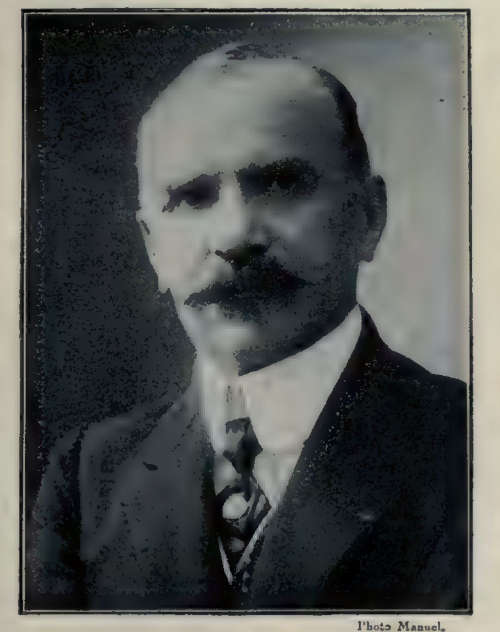


Photo Manuel.

LIEUTENANT-COLONEL DRIANT

Pendant toute la journée du mercredi 23, on se bat dans Samogneux en flammes, à la lisière du bois des Caures — où nous contre-attaquons ; — dans l'Herbebois, que la 51ᵉ division d'infanterie (1) évacue lentement pour se replier sur le bois des Fosses.

De toute évidence, l'ennemi avançait bien péniblement. Et néanmoins l'angoisse serrait les cœurs. Pourquoi ? C'est que, maintenant, nous combattions en rase campagne. Plus d'organisations défensives. Pour seule protection, les tranchées ébauchées en une nuit avec les outils portatifs ! Et nous luttions un contre trois !

Cependant, un bombardement toujours aussi violent sur le secteur de la rive gauche, de l'ouvrage de Haucourt au bois des Caurettes et d'Esnes à Chattancourt, maintenait la crainte d'une attaque de ce côté — attaque qui eût pris à revers nos défenseurs de la rive droite.

En Woëvre, d'autre part, de Fromezey aux Éparges, les obus continuaient à pleuvoir sur nos premières lignes et sur les villages immédiatement à l'arrière.

Néanmoins, le front assailli résistait.

Malgré leur infériorité numérique et l'infériorité plus grave encore de notre artillerie, nos soldats empêchaient tout le jour les vagues d'assaut sans cesse renouvelées de déboucher de la Wavrille, entre le bois-de-Ville et l'Herbebois, et de s'emparer de la cote 351, dont la possession eût permis à l'ennemi de prendre d'enfilade notre position de Beaumont. Au soir du 23, notre ligne était : lisière sud de Samogneux-ferme d'Anglemont-Beaumont-lisière nord-est du bois des Fosses et du bois Le Chaume-ancienne ligne Ornes- Fromezey.

A l'endroit où l'avance était la plus forte, à la hauteur de la ferme d'Anglemont, la profondeur de terrain cédé n'excédait pas quatre kilomètres.

La situation, pourtant, ne laissait pas d'être grave.

Le Commandement allemand sentait le moment décisif. Il comprenait que, s'il ne parvenait pas à forcer l'accès de Verdun avant l'arrivée des troupes de secours, c'en était fait de ses espérances. Il fallait tenter un effort suprême.

Il renforçait donc, le jeudi 24, ses troupes d'assaut; et, prolongeant le front d'attaque vers l'est, lançait entre Maucourt et Warcq le XVᵉ Corps d'Armée, qui n'avait pas encore donné.

Nos troupes, exténuées par trois jours de lutte inégale, mal ravitaillées, couchant dans la neige, dans la boue glacée, plièrent sous le choc. Nos secondes lignes, Samogneux, la cote 344, le bois des Fosses, le bois Le Chaume, Ornes, tombèrent aux mains de l'ennemi, bien que déjà son avance fût gênée par notre artillerie de la rive gauche qui le prenait en flanc.

Mais nos renforts arrivaient. C'étaient tout d'abord la 37ᵉ division d'infanterie (zouaves et

(1) Général Boulangé.



MISE EN DÉFENSE DU BOIS DES CORBEAUX

tirailleurs) qui venait relever la 72ᵉ; puis les 308ᵉ et 31ᵉ brigades d'infanterie, qui relevaient la 51ᵉ division.

Ces troupes, débarquées en hâte, étaient aussitôt jetées dans la fournaise, sans attendre leur artillerie. « Sous le déluge d'acier que nous déversaient les batteries boches, nous disait plus tard le commandant (1) d'un bataillon de chasseurs engagé dans ces conditions, nous avions l'impression d'être une armée du XIIIᵉ siècle en face d'une armée ultra-moderne. »

Au 2ᵉ tirailleurs de marche, on ne prenait pas le temps de renvoyer dans leurs compagnies les élèves-caporaux; et le lendemain 25, le « peloton », chargé de la défense de Louvemont, s'y faisait héroïquement massacrer. Sur cinquante-quatre hommes, il en rentrait neuf (2).

Le vendredi 25, en effet, débouchant de Samogneux et du bois des Fosses, les Boches assaillent la côte du Talou et Louvemont. Arrêtés devant le Talou, grâce à nos feux de la rive gauche, ils réussissent à Louvemont, et pénètrent dans le village dès 15 heures.

Cependant, trompant la vigilance du 3ᵉ bataillon du 95ᵉ régiment d'infanterie qui occupait le village de Douaumont, un groupe du 24ᵉ régiment d'infanterie prussienne (IIIᵉ Corps d'Armée), s'emparait du fort de Douaumont (1).

Sans doute, nous résistions (95ᵉ régiment d'infanterie) dans le village à tous les assauts ; mais la prise par l'ennemi de Douaumont était pour nous une perte sensible. C'était le meilleur observatoire de la rive droite (il culmine à 388 mètres) qui tombait aux mains de l'adversaire.

D'autre part, la 37ᵉ division d'infanterie ne pouvait se maintenir sur la côte du Talou. Elle devait se replier sur Vacherauville et la côte du Poivre. A l'est, enfin, nous abandonnions la Woëvre pour ramener nos lignes au pied des côtes de Meuse.

Le lendemain, 26, les Allemands lançaient de par le monde un radiogramme triomphant :

« A l'est de la Meuse, devant S. M. l'Empereur et Roi qui était sur le front, nous avons obtenu des succès importants. Nos vaillantes troupes ont enlevé les hauteurs au sud-ouest de Louvemont, le village de Louvemont et la position fortifiée qui est plus à l'est. Dans une vigoureuse poussée en avant, des régiments du Brandebourg sont arrivés jusqu'au village et au fort cuirassé de Douaumont qu'ils ont enlevé d'assaut. Dans la Woëvre, la résistance ennemie a cédé sur tout le front dans la région de Marchéville (au sud de la route nationale Paris-Metz). Nos troupes suivent de près l'ennemi en retraite. »

Contre-vérités impudentes.

La ruée boche était d'ores et déjà bloquée, et nul moins que le Commandement allemand ne pouvait s'y tromper.

Cependant, il allait s'obstiner pendant cinq mois dans une tentative sans issue et qui devait entasser sur ce coin de terre un demi-million de cadavres.

## L'ARRÊT.

*(26 février — 4 mars 1916).*

Dans la journée du 25 février, le général de Castelnau, chef d'état-major général, était arrivé

(1) Nous ne le nommons pas parce qu'aujourd'hui colonel, il est encore en activité de service.

(2) Voir le récit dans notre ouvrage : *Quelques Héros*, p. 77 et suivantes.

(1) Par ruse. Le lieutenant Péricard, du 95ᵉ régiment d'infanterie, qui assistait à l'affaire, déclare que les Boches avaient coiffé des chéchias de zouaves.

à Souilly avec mission du Général en Chef de prendre « toutes mesures propres à enrayer l'avance allemande ». Le général Joffre avait, en effet, décidé de tenir coûte que coûte Verdun. La question pouvait se poser — et s'était posée — de savoir s'il ne valait pas mieux rompre le combat pour se replier sur une ligne de résistance plus en arrière, afin d'éviter les pertes, — pertes nécessairement considérables vu l'effort déployé par l'adversaire.

Le Général en Chef avait opté pour la défensive sur place.

Dès le 24, il avait donné l'ordre « de résister sur la rive droite de la Meuse, au nord de Verdun ». Et le 25, dans la soirée, il confirmait cet ordre par le télégramme suivant, adressé aux généraux de Castelnau, Pétain et Herr : « J'ai donné hier, 24 février, l'ordre de résister sur la rive droite de la Meuse, au nord de Verdun. Tout chef qui, dans les circonstances actuelles, donnera un ordre de retraite sera traduit en conseil de guerre ».

L'événement montra que le général Joffre avait vu juste. L'usure des effectifs boches, le prestige moral prodigieux que nous retirâmes aux yeux du monde de notre victorieuse ténacité, ont fait de la bataille de Verdun une des étapes décisives de la victoire.

A peine arrivé à Souilly, le général de Castelnau y convoquait le général Pétain, auquel il confiait le commandement de la 2e Armée, dont la région fortifiée de Verdun (R.F.V.) allait dépendre désormais.

Le général Pétain prenait son commandement à 23 heures.

« Le lendemain matin, dit un des maîtres de l'école historique contemporaine, Louis Madelin, témoin oculaire, je croisai, dans l'escalier qui menait au premier étage de la mairie de Souilly, un homme grand, pâle, les yeux bleus très clairs sous la paupière tombante, la bouche ferme sous la moustache, dont le vermeil blanchissait, la taille droite et jeune sous la capote bleue. « Le nouveau patron ! » disaient les plantons. Il restera notre « patron », Pétain, celui qui dit : « *On les aura* », et qui les eut.

« Il pénétra dans la grande salle, serra la main à quelques officiers de son état-major, marcha droit à la grande carte assemblée sur son panneau, prit son fusain et traça des secteurs avec autant de calme que s'il croquait un paysage par une sereine matinée. Tout commençait à être confusion sur le champ de bataille ; il fallait, pour que l'ordre se rétablît, que se fît une délimitation des responsabilités, par conséquent des zones d'action : « Ici Bazelaire. Ici Guillaumat. Ici Balfourier. Ici Duchêne. » Et il dicta *l'ordre 1*, où il définissait le rôle de son Armée : « *Enrayer à tout prix l'effort que prononce l'ennemi sur le front de Verdun. Toute parcelle de terrain qui serait arrachée par l'ennemi donnera lieu à une contre-attaque immédiate.* » Jamais l'expression : « Prendre en main une bataille », ne me parut plus juste (1). »

Ainsi le champ de bataille était divisé en quatre secteurs, l'un comprenant la rive gauche, les trois autres se partageant la rive droite. De Bazelaire était placé à la tête du premier, qui allait d'Avocourt à la Meuse. Sur la rive droite, Guillaumat commandait du fleuve jusqu'à Douaumont ; Balfourier, de Douaumont à la Woëvre ; Duchêne, dans les Hauts-de-Meuse.

Nous avons dit que l'on se battait en rase campagne, — les Allemands ayant conquis sur tout le front d'attaque, de la Meuse à la Woëvre, la zone organisée.

Le général Pétain entreprit d'en constituer une

(1) Louis Madelin. — Le Chemin de la Victoire. *(Revue Hebdomadaire,* 6 mars 1920, pages 48 et 49.)



ÉLÉMENTS D'UNE COMPAGNIE DE ZOUAVES, DANS LE BOIS DES CAURES

nouvelle. Il donna l'ordre, tout d'abord, de creuser sur la ligne même de bataille, de la côte du Poivre à Eix, par Douaumont et Vaux, une ligne de retranchements continus ; il prévit de plus une seconde et une troisième ligne, et affecta à leur organisation, sous le bombardement qui faisait rage jour et nuit, une division toute entière, la 59ᵉ.

Cependant, l'ennemi devait être contenu par une défensive énergique, une *défensive-offensive* ; à chaque coup de l'adversaire répondra immédiatement une riposte.

La 37ᵉ division d'infanterie a été fort éprouvée pendant ces deux jours d'héroïque défense de la ligne Côte du Poivre-Louvemont-Douaumont. Elle est relevée par la 39ᵉ division d'infanterie (général Massenet), qui barre à l'ennemi la route de Bras (26 février), tandis qu'une batterie géante de cent pièces de 75, installée derrière la côte de Froide-Terre, foudroie tout élément ennemi qui tente de déboucher de Louvemont.

Plus à droite, le 105ᵉ régiment d'infanterie prussienne (5ᵉ division) (1), essaie d'enlever le village de Douaumont ; il est décimé par les feux de mousqueterie et de mitrailleuses de notre 95ᵉ régiment d'infanterie.

A cinq reprises, dans les deux jours qui suivent, la 5ᵉ division d'infanterie allemande se lance à l'attaque. Elle ne peut arriver à bout de la ténacité de nos fantassins. Ce n'est que le 2 mars qu'une division fraîche, la 113ᵉ division d'infanterie, parviendra à débusquer les défenseurs des pans de murs qui marquent l'emplacement du village. Encore nous installerons-nous à cinquante mètres de la lisière sud-ouest, empêchant tout débouché. Le 3, deux bataillons de notre 172ᵉ régiment d'infanterie et un du 174ᵉ reprennent la position. Ils en sont refoulés le 4 au matin, mais se maintiennent à deux cents mètres au sud.

Cependant, nos renforts étant arrivés en nombre suffisant (20ᵉ, 7ᵉ, 1ᵉʳ et 8ᵉ Corps d'Armées), nous commençons à réagir vigoureusement. Le 27, ordre est donné de reprendre Douaumont. Par malheur, le vaillant lieutenant-colonel Joulia, qui avait préparé l'opération, est tué le 28, et le 29 les échelles destinées au franchissement des fossés sont brisées par les obus, au moment même de l'assaut. Il fallut se contenter d'enserrer le fort de nos sapes, tandis que notre artillerie lourde — renforcée — l'écrasait de ses feux.

Quoi qu'il en soit, l'avance allemande était désormais bloquée. A quelques fluctuations près, il n'y aura guère de modifications au front de bataille, sur cette rive droite de la Meuse, jusqu'aux grandes attaques allemandes de juin.

Mais le Grand État-Major ennemi et le Kronprinz ne se résignaient pas à faire leur deuil de la tentative avortée. Le Commandement allemand était pris au piège de son propre « bluff ». Il s'était trop avancé auprès de l'opinion nationale — et aussi de l'opinion mondiale — pour pouvoir reculer. Sûr du succès, il avait, dans sa présomption, claironné trop bruyamment que Verdun était « le cœur de la France » ; qu'enlever la forteresse, c'était terminer la guerre, obtenir enfin cette paix déjà souhaitée à haute voix d'un bout à l'autre de l'Allemagne et qui semblait s'éloigner à chaque victoire carillonnée.

Il ramenait donc à l'arrière les troupes épuisées par tant d'efforts infructueux, les complétait avec des éléments appelés des dépôts ou avec des recrues de la classe 1916, les remplaçait par des troupes fraîches, préparait visiblement de nouveaux assauts.

Il fallait à notre Commandement prendre toutes dispositions pour y parer.

Nous avons vu, plus haut, combien nos voies ferrées étaient insuffisantes. Dès le 21 février, la ligne Sainte-Menehould-Verdun, coupée par le canon entre Aubréville et Dombasle, n'était plus guère utilisable que jusqu'à Clermont-en-Argonne. On s'était mis fiévreusement à la construction de la nouvelle ligne Nettancourt-Dugny. Mais en attendant qu'elle fût prête et que le *Meusien*, amélioré, eût un rendement suffisant, il fallait pourvoir aux nécessités.

Ce fut au service automobile que revint cette tâche.

Le 22 février, à 12 heures, il avait reçu l'ordre de l'assumer. On répartit le travail. Alors que les trois voies ferrées existantes furent réservées aux ravitaillements, à lui incomba la mission de transporter les troupes, les munitions, le matériel du génie. La grand'route Bar-le-Duc-Verdun — la « Voie Sacrée », comme l'on dit bientôt — lui fut exclusivement réservée. Dès sa prise de commandement, le général Pétain avait affecté à son entretien treize bataillons, qui, par un travail

(1) Une des divisions constitutives du IIIᵉ Corps d'Armée, corps d'élite comme nous le disions plus haut.



DEVANT VERDUN : PRÉPARATION D'ARTILLERIE DEVANÇANT UNE ATTAQUE D'INFANTERIE

constant, surent la maintenir en état, malgré le verglas, la neige, le dégel... et aussi les obus entre le coude du Moulin-Brûlé et la ville; 1.700 camions en moyenne y circulèrent chaque jour, dans les deux sens; 175 sections automobiles furent organisées, comptant un effectif de trois mille cinq cents hommes commandés par trois cents officiers, et ayant à leur disposition près de quatre mille voitures.

Exemple merveilleux d'organisation improvisée, — improvisée, mais admirable.

Ainsi put être assurée par notre Grand Quartier Général la relève des troupes engagées, la « noria » des divisions, calculée de façon à limiter au strict indispensable l'usure de l'Armée française par la bataille gigantesque. Ce strict indispensable était encore énorme, puisque l'on ne relevait guère une division avant qu'elle eût perdu cinquante à soixante pour cent de son effectif. Mais il était encore possible, dans ces conditions, de la reconstituer rapidement; et c'était là le point capital, à cette heure tragique de la guerre.

## L'ATTAQUE SUR LES DEUX RIVES
*(Mars-Avril 1916).*

Le 4 mars, était lu aux troupes allemandes un ordre du jour du Kronprinz, où ces troupes étaient invitées à se préparer « à de nouveaux combats », car il leur fallait s'emparer de Verdun, « cœur de la France » *(Herz Frankreichs)*.

Ces nouveaux combats étaient engagés, dès le surlendemain, par l'attaque de notre secteur de la rive gauche.

De ce côté, nos premières lignes, entre Malancourt et la Meuse, occupaient les pentes au nord du ruisseau de Forges. A distance de deux kilomètres à deux kilomètres et demi en arrière, s'allongeait une série de hauteurs — cote 304-Mort-Homme (cotes 295 et 265), bois des Corbeaux, bois de Cumières et côte de l'Oie, — lesquelles, constituant une défense naturelle et fournissant d'excellents observatoires, allaient être âprement disputées sitôt les premières tranchées enlevées par l'assaillant.

Si l'ennemi jusque là avait négligé de prononcer tout assaut dans cette direction, et s'était contenté de soumettre nos positions de la rive gauche à un violent bombardement, c'est qu'il avait escompté une marche foudroyante par la rive droite. Car il est probable — tel grand chef, du moins, nous l'a affirmé — que si le 21 février, en même temps qu'ils attaquaient entre Consenvoye et Ornes, les Allemands avaient également foncé entre Malancourt et Forges, ils seraient arrivés à Verdun; en tous cas, ils auraient mis en posture très critique nos troupes de la rive droite, menacées de se voir couper à revers les passages de la Meuse.

Cette manœuvre, qu'il n'avait point faite le 21 février, l'ennemi allait la tenter du 6 au 11 mars. Il était trop tard.

Nous avions eu le temps de nous ressaisir. De quelque côté qu'elle se poursuivît, la bataille de Verdun ne pouvait plus être qu'une inutile tuerie.

Le lundi 6 mars, nos positions de la rive gauche, de Forges à Béthincourt, étaient écrasées par un bombardement aussi violent que celui des précédentes attaques. Deux divisions allemandes, les 22e et 12e divisions de réserve, donnaient l'assaut, leur gauche appuyée au fleuve et protégée par l'avance réalisée sur l'autre rive. Devant elles, elles ne trouvaient qu'une seule division française, la 67e (général Aimé).

Nos troupes, inférieures en nombre, mal protégées par nos barrages d'artillerie dont les obus s'enfonçaient dans les marécages du ruisseau de Forges sans éclater, étaient contraintes d'évacuer Forges et Regniéville, mais résistaient opiniâtrement sur la côte de l'Oie. Là aussi, l'avance allemande, malgré la puissance des moyens employés, ne marchait pas au gré des espérances du Kronprinz. Elle se bornait à la prise coûteuse de deux villages, que leur position dans une boucle de la Meuse rendait difficiles à défendre.

Le lendemain, nouveau bombardement; nouvel assaut par la plaine couverte de neige. Les boches s'emparent de la côte de l'Oie et du bois des Corbeaux, mais échouent devant Cumières et, plus à l'ouest, devant le Mort-Homme.

Nous réagissions aussitôt; et le 8, le 92e régiment d'infanterie, en vingt minutes, reprenait le bois des Corbeaux; il s'y maintenait toute la journée du 9; le 10 au matin, il complétait sa conquête en occupant la corne nord-est du bois de Cumières. Mais son colonel, le colonel Macker, était tué. Et le soir, assailli par une division ennemie toute entière, il lui fallait rétrograder.

Notre ligne, à ce moment, passait par les points suivants : Béthincourt-Mort-Homme-lisière sud des bois des Corbeaux et de Cumières-Cumières. La barrière avait légèrement plié, elle n'avait pas cédé.

Cependant, dès le 8, les Allemands conjuguaient cet effort sur la rive gauche avec un effort plus puissant encore sur la rive droite. Une partie du VIIe Corps de réserve, du XVIIIe Corps d'Armée, le IIIe Corps en entier, deux régiments du XVe Corps d'Armée et deux divisions du Ve Corps de réserve étaient lancés sur notre front, de la côte du Poivre au fort de Vaux. Le but? Forcer le défilé de Vaux, où aboutissent les ravins permettant de pénétrer jusqu'au plateau de Fleury-Souville : ravins du Bazil, des Fontaines et ravin de la Fausse-Côte, qui grimpe vers Douaumont.

Le soir du 8, malgré une débauche d'obus asphyxiants sur le bois de la Caillette et le vallon de Vaux, l'ennemi en était encore à s'emparer du village, à l'entrée même du défilé convoité.

Le 9, un de ses radiogrammes annonçait bien au Monde que les 6e et 19e régiments de réserve de Posen, sous la direction du général d'infanterie von Guretzki-Cornites, « avaient emporté d'assaut le fort cuirassé de Vaux, ainsi que de nombreuses fortifications voisines, par une brillante attaque de nuit »; mais cette victoire n'existait que dans le radio. En réalité, l'ennemi avait bien pu s'établir sur les pentes *est* de la colline portant le fort, lesquelles, abruptes, constituent un angle-mort. Mais lorsque les compagnies du 19e régiment d'infanterie avaient voulu déboucher sur la pente douce qui monte aux fossés, elles avaient été balayées par nos mitrailleuses et n'avaient pu même atteindre les fils de fer...

Le communiqué n'en était pas moins extrêmement intéressant, par le besoin qu'il montrait chez l'adversaire de remporter des succès à Verdun. Et de fait, malgré la neige et la boue glacée couvrant les pentes, il lançait de nouveaux régiments contre le fort et aussi contre le village (10-11 mars). Il fallait justifier le triomphant radio. Comme toujours, en pareil cas, le Commandement allemand ne réussissait qu'à entasser les cadavres (1), et devait se résigner à masquer son premier mensonge par un second : il déclarait que les Français avaient repris le fort, dont ils n'étaient jamais partis.

De quelque côté qu'il jetât ses bataillons, l'ennemi trouvait une barrière hermétique. Cette seconde attaque, de plus ample envergure que celle du 21 février, puisqu'elle avait intéressé le front sur les deux rives, était un échec sanglant. Les régiments de plus de dix divisions avaient perdu jusqu'à soixante pour cent de leur effectif... pour occuper l'emplacement jonché des gravats de deux villages démolis, Forges et Regniéville, et l'emplacement de la moitié du village de Vaux.

Notre victoire défensive était acquise; et, dès le 10 mars, le Général Commandant en Chef

(1) Nous avions en ligne, dans le secteur, le 21e Corps d'Armée.



MATÉRIEL D'ARTILLERIE DIRIGÉ SUR VERDUN

était fondé à publier l'ordre du jour qui la constatait :

Soldats de l'Armée de Verdun !

Depuis trois semaines, vous subissez le plus formidable assaut que l'ennemi ait encore tenté contre nous.

L'Allemagne escomptait le succès de cet effort qu'elle croyait irrésistible et auquel elle avait consacré ses meilleures troupes et sa plus puissante artillerie.

Elle espérait que la prise de Verdun raffermirait le courage de ses alliés, et convaincrait les pays neutres de la supériorité allemande.

Elle avait compté sans vous !

Nuit et jour, malgré un bombardement sans précédent, vous avez résisté à toutes les attaques et maintenu vos positions.

La lutte n'est pas encore terminée, car les Allemands ont besoin d'une victoire. Vous saurez la leur arracher.

Nous avons des munitions en abondance et de nombreuses réserves,

Mais vous avez surtout votre indomptable courage et votre foi dans les destinées de la République.

Le Pays a les yeux sur vous. Vous serez de ceux dont on dira : « Ils ont barré aux Allemands la route de Verdun ! »

Mais, comme nous l'avons dit plus haut, la bataille de Verdun était devenue pour le Commandement allemand une question de prestige moral. Ni lui, ni le Kronprinz avec lequel il se solidarisait ici, ne voulaient se résigner à la défaite. Cette défaite, ils le sentaient, devait entraîner — et entraîna en effet — à plus ou moins longue échéance, la perte de la guerre. Ce n'est pas impunément que le Monde entier voyait ici, et de façon indiscutable, l'Armée allemande n'être pas invincible.

Il fallait donc, coûte que coûte, arracher la victoire au Destin.

Les attaques massives du 21 février et du 6 mars n'ayant pas réussi, l'ennemi adopte une méthode nouvelle. Désormais, il va essayer de démanteler notre front par des attaques locales à objectifs limités qui se poursuivront durant plusieurs semaines ; après quoi, il s'efforcera d'abattre la muraille par un assaut général.

Durant tout le reste du mois de mars et le début d'avril, les opérations de détail se multiplient. Sur la rive droite, village et fort de Vaux sont attaqués le 16, le 18, le 30 au soir. Ce n'est que le 2 avril que les Boches parviennent à occuper la totalité du village, à l'exception toutefois de la « maison-ouest » comme disaient les communiqués, où la 1re compagnie de notre régiment (1) leur

(1) Le 101e régiment d'infanterie. Il va sans dire que la « maison-ouest » se réduisait à un pan de mur, lequel n'avait pas plus d'un mètre de haut.



TRANSPORT DE TROUPES EN CAMIONS

tiendra encore tête, lors de la grande ruée du 1er juin. Quant au fort, les plus violents assauts, comme ceux du 16 et du 18 mars, ne parvenaient pas même à ses fossés.

Cependant l'attaque du 2 avril, menée sur un front de trois kilomètres après une préparation d'artillerie de huit heures, exécutée avec la dernière violence, avait permis aux boches de s'infiltrer dans le bois de la Caillette, entre Douaumont et le bois de Vaux-Chapitre. Mais une vigoureuse contre-attaque du 74e régiment d'infanterie l'en débusquait aussitôt. C'était un régiment de la 5e division d'infanterie : le général Mangin faisait son entrée dans le secteur.

Sur la rive gauche, le 14 mars, les boches enlevaient une des deux crêtes du Mort-Homme, la cote 265, malgré l'héroïsme de la 75e brigade, dont le chef, le colonel Garçon, tombait le fusil à la main ; le 20 mars, c'étaient les bois d'Avocourt et de Malancourt qui restaient aux mains de la 11e division bavaroise. Le village de Malancourt était pris le 31 mars. Le 4 avril, c'était Haucourt qui subissait l'attaque. L'ennemi, repoussé, revenait à la charge le 5, et après un dur combat où se couvraient de gloire trois compagnies de notre 79e régiment d'infanterie qui — dans l'occurrence — tinrent tête à une brigade, l'ennemi occupait l'emplacement du village dans la nuit du 5 au 6, et s'y maintenait.

Notre avant-ligne du ruisseau de Forges était désormais entièrement aux mains de l'adversaire.

Ayant ainsi préparé le front sur les deux rives, le Commandement allemand lançait, le 9 avril, son attaque générale. A gauche de la Meuse, il donnait assaut à toute la ligne d'Avocourt à Cumières ; à droite, aux positions que nous occupions sur les pentes méridionales et orientales de la côte du Poivre.

La préparation d'artillerie égala celle des deux grandes attaques précédentes : de l'ouvrage de Rieux (à l'ouest du réduit d'Avocourt) jusqu'à la région de Vaux, nos lignes furent écrasées sous les 210, les 150 et les 105, tandis que des tirs d'encagement à obus toxiques interdisaient à nos réserves de secourir les unités attaquées.

Partout, néanmoins, la résistance fut admirable.

Sur la rive gauche, où commande le général de Maud'huy, nous avons affaire à onze régiments et un bataillon de chasseurs ; sur la rive droite, au VIIe Corps de réserve.

La lutte est particulièrement âpre au Mort-Homme et à la côte 304.

Au Mort-Homme, le 8e bataillon de chasseurs, — le bataillon de Sidi-Brahim, que commande le capitaine de Surian — le 16e bataillon et le 2e bataillon du 151e régiment d'infanterie (42e division, général Deville), résistent avec un héroïsme inégalé. Un instant, la crête de la côte 295 est occupée par l'ennemi. La 11e compagnie du 151e régiment d'infanterie contre-attaque. Sous le plus effroyable bombardement, ses colonnes de section *par un* s'avancent sur l'ouvrage, en chassent les boches, rétablissent et maintiennent, malgré les obus, la liaison avec le 8e bataillon de chasseurs.

La ligne demeure inébranlable.

Devant nos tranchées de la côte du Poivre, le VIIe Corps de réserve n'a pas obtenu plus de succès. Et le lendemain, 10 avril, le général Pétain pouvait, dans son ordre du jour, lancer le célèbre : « On les aura ! »

« Le 9 avril, disait-il, est une journée glorieuse pour nos armes.

« Les assauts furieux des soldats du Kronprinz ont été partout brisés. Fantassins, artilleurs, sapeurs et aviateurs de la 2e Armée ont rivalisé d'héroïsme.

« Honneur à vous !

« Les Allemands attaqueront sans doute encore. Que chacun travaille et veille pour obtenir le même succès qu'hier.

« Courage... On les aura ! »

Ce jour même, en effet, l'ennemi renouvelait ses attaques. Elles étaient aussi infructueuses que la veille. Dans le camp adverse, le général Deimling, passant en revue des éléments du XVe Corps d'Armée, pouvait déclarer aux troupes « qu'elles seraient fières, en rentrant dans leurs foyers, de dire qu'elles avaient participé à la prise de Verdun », le moment où le pavillon impérial flotterait sur la citadelle semblait de plus en plus éloigné.

Bien plus.

C'était à notre tour de contre-attaquer.

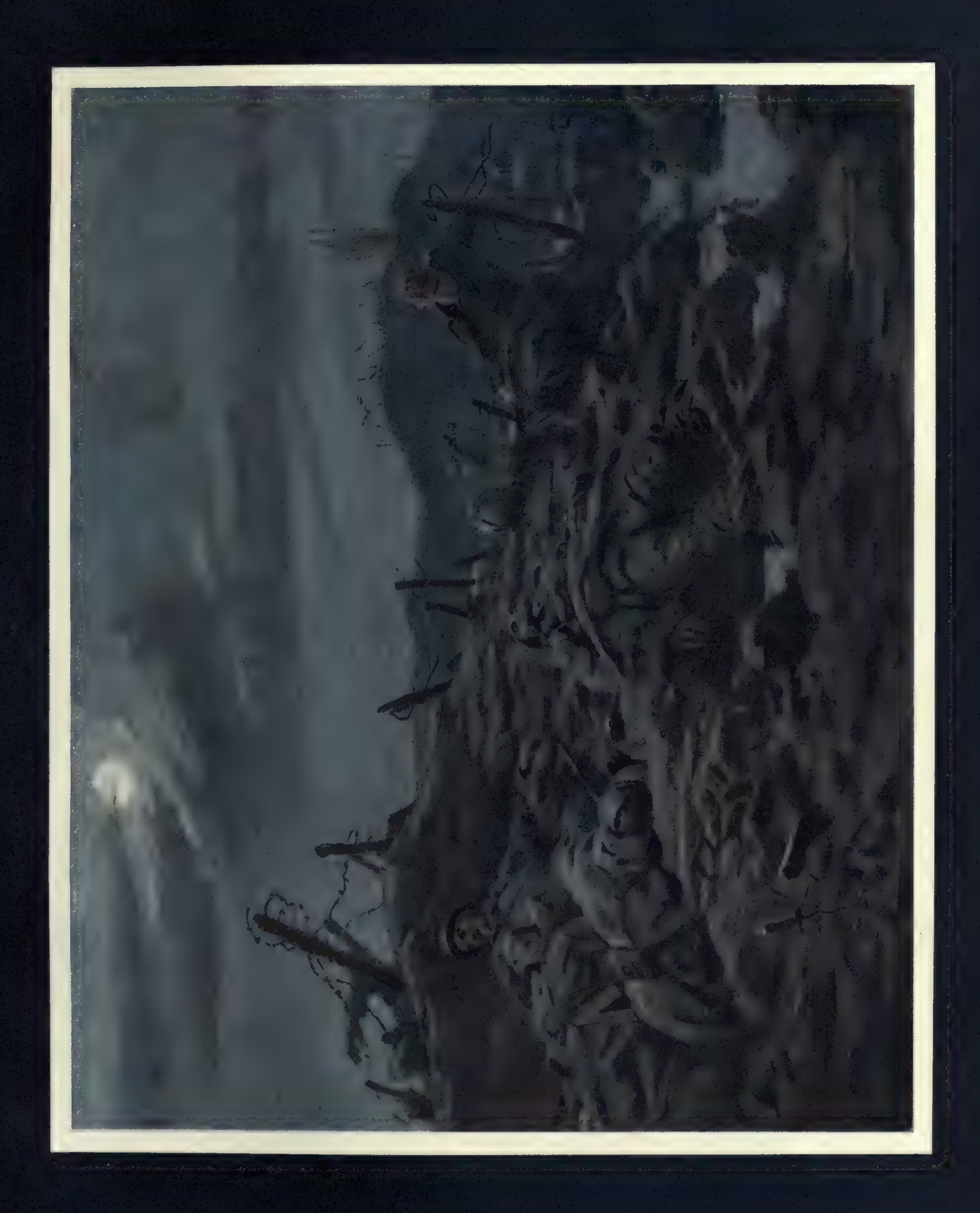
Le 12 avril, nous refoulions les Allemands devant Cumières.

Le 15 avril, trois bataillons du 36e régiment d'infanterie et des éléments du 120e enlevaient 160 prisonniers et 2 mitrailleuses entre la Caillette et la Fausse-Côte.

Le 18, un coup de main nous permettait de pro-



DEVANT FROIDETERRE
Tableau de *E. Barthelemy*





BOIS DES CAURIÈRES : COTE DE BEZONVAUX

gresser jusqu'à la lisière du bois des Caurettes.

Le 20, trois bataillons (du 150e, du 154e et du 306e régiments d'infanterie) faisaient 150 prisonniers sur le Mort-Homme, en avant de la cote 295.

Sans doute, l'Allemand ripostait : il lançait, le 22, une division toute entière, la 43e division d'infanterie, à l'assaut de nos positions sur ce même Mort-Homme ; il renouvelait ses attaques le 30 avril et les jours suivants ; mais la muraille résistait à tous les coups de bélier.

La terre de Verdun devenait un champ de mort effroyable, où les deux Armées s'écrasaient sur place.

Et il devait en être ainsi huit mois encore.



## LE MORT-HOMME ET LE FORT DE VAUX

Le 1er mai, le général Pétain, qui avait dirigé avec tant de maîtrise la résistance à la ruée boche, était élevé au commandement du Groupe des Armées du Centre (G. A. C.), lequel comprenait, outre la 2e Armée (Armée de Verdun), les 4e et 5e Armées (Champagne et Aisne, entre Reims et Vailly).

Il établissait aussitôt son Quartier Général à Bar-le-Duc, montrant ainsi que sur le vaste front où il dirigeait désormais les opérations, c'était Verdun qui restait pour lui le point capital. Avant de prendre ce nouveau commandement, il adressait aux troupes de la 2e Armée un ordre du jour où il disait : « Une des plus grandes batailles que l'Histoire ait enregistrées se livre depuis plus de deux mois autour de Verdun. Grâce à tous, chefs et soldats, grâce au dévouement et à l'abnégation des hommes des divers services, un coup formidable a été porté à la puissance militaire allemande ».

Lui succédait, à Souilly, le général Nivelle, commandant du 3e Corps d'Armée (secteur de la rive droite).

Le général Nivelle était un artilleur. Simple colonel au début de la campagne, il s'était fait une grande réputation de hardiesse, de décision, d'esprit offensif. Commandant, sur la rive droite, le secteur allant du fleuve à Damloup depuis le début d'avril, il préconisait la contre-offensive. Sa nomination à la tête de l'Armée de Verdun était signe que le Haut Commandement jugeait le moment venu de ripostes vigoureuses. Et, en effet, les lettres saisies sur les prisonniers montraient combien notre résistance « monstrueusement opiniâtre » — et inattendue — avait déprimé le moral ennemi. « Être à la pluie toute la journée, disait un lieutenant prussien, complètement trempé, dormir dans la boue, être nuit et jour sous un bombardement effroyable, et cela pendant huit jours et huit nuits consécutifs, cela brise complètement les nerfs (1) ».

Verdun, par toute l'Allemagne, devenait « un trou d'enfer », où l'on frissonnait d'aller.

Nos chefs voyaient poindre l'heure où d'énergiques coups de boutoir pourraient chasser l'ennemi du terrain conquis.

Dès sa prise de commandement, le général

(1) Lettre datée du 15 avril 1915, et saisie sur un prisonnier du 81e régiment d'infanterie prussienne. V. *Cap. Delvert,* Verdun (Ed. Fournier).



RUINES DE CUMIÈRES

Nivelle préparait un de ces coups de boutoir dans le secteur où il avait dirigé précédemment les opérations, et au cœur même du secteur : il projetait de reprendre Douaumont !

Magnifique audace !

En cas de succès, quel retentissement dans les deux Armées, dans les deux pays et à travers le Monde ! En même temps, notre situation était rétablie du coup : sur la rive gauche, nous n'avions perdu aucune position capitale, ni la cote 304, ni le Mort-Homme ; et sur la rive droite, la reprise de Douaumont nous eût rendu la position dominante de tout le secteur (cote 388).



Mais c'étaient là des espérances encore prématurées.

L'on eût dit, au surplus, que le Commandement ennemi sentait venir notre réplique.

Pendant toutes ces premières semaines de mai, il lance attaque sur attaque contre nos observatoires de la rive gauche. Ses intentions étaient fort claires : il voulait, par l'occupation des positions maîtresses de ce côté de la Meuse, assurer ses possessions de la rive opposée, et parer à l'avance le coup que nous voulions lui porter.

Aussi agit-il avec la plus grande énergie.

Le 3 mai, soixante-quinze batteries allemandes concentrent leurs feux sur la cote 304 « qui n'est plus qu'un nuage de poussière et de fumée » (1). Toutefois l'assaut d'infanterie ne se déclenche que le lendemain. Malgré l'effroyable puissance de la préparation, nos mitrailleuses sont restées intactes en nombre suffisant ; elles fauchent les assaillants. Nous contre-attaquons dans la nuit du 4 au 5 (68e régiment d'infanterie, lieutenant-colonel Odent). Le lieutenant-colonel Odent est tué ; mais nous nous maintenons à la crête de 304.

Nouveaux assauts le 5, le 6, le 7 enfin, cette fois avec des forces considérables (2). De plus, l'attaque sur la rive gauche était conjuguée avec une offensive sur la rive droite, entre la lisière sud du bois d'Haudremont et la ferme de Thiaumont. Le seul résultat était de plaçer la cote 304 dans le *no mans' land* ; car, si nos troupes avaient dû fléchir devant des assauts aussi violents et aussi répétés, notre artillerie interdisait la crête à l'occupation adverse.

Le boche n'abandonnait pas, néanmoins.

Dans la nuit du 17 au 18, il attaquait le réduit d'Avocourt ; puis le 18, du bois d'Avocourt à la route d'Esnes à Haucourt. La lutte dura jusqu'au 20. Mais, à ce moment, l'attention du Commandement allemand allait être attirée d'un autre côté.

Depuis le 19 mai, nos pièces lourdes avaient pris sous leurs feux le fort de Douaumont et ses abords. Un effroyable duel d'artillerie s'était engagé. Ayant été chargé à ce moment même, avec la compagnie que nous commandions, — la 8e du 101e régiment d'infanterie — de tenir, entre le Douaumont et l'étang de Vaux, la tranchée longeant la voie ferrée de Verdun à Montmédy, les notes que nous prenions au jour le jour sur notre carnet de poche seront encore ce qui pourra donner au lecteur l'idée la plus vraie de la bataille. Voici ce que nous écrivîmes le vendredi 19 mai :

« La formidable lutte d'artillerie n'a pas une seconde de répit. On est assourdi, comme hébété.

« Depuis 6 heures du soir, les pentes de Vaux disparaissent sous nos obus. On les voit d'ici tomber juste sur les raies blanches que font dans la terre les tranchées et les boyaux boches.

« La nuit, sous les étoiles, de nos premières lignes au fond du ravin, montent des fusées vertes : « Allongez le tir ! » crient désespérément nos pauvres camarades broyés par nos 155.

« Et d'autres appels s'élèvent de tous côtés : fusées rouges sur le plateau de Hardaumont : « Nous sommes attaqués ! Tirez ! Tirez, cama- « rades ! Barrez la route devant nos tranchées ! » Fusées rouges du fort de Vaux ! fusées rouges là-bas, au loin, derrière Fumin. Que d'appels désespérés sur cette terre sombre !

« Cependant que, du côté des boches, partent d'autres fusées, des fusées éclairantes celles-là, qui jaillissent des ténèbres à tout instant pour veiller à ce qu'aucune pelletée de terre ne soit remuée par les victimes désignées à l'écrasement de leurs obus.

« Le sifflement des projectiles, qui se croisent en tous sens au-dessus de nos têtes, est tel qu'on se croirait au bord de la mer, les oreilles bourdonnantes de la houle des flots soulevés, cependant que le fracas des éclatements ponctue la tem-

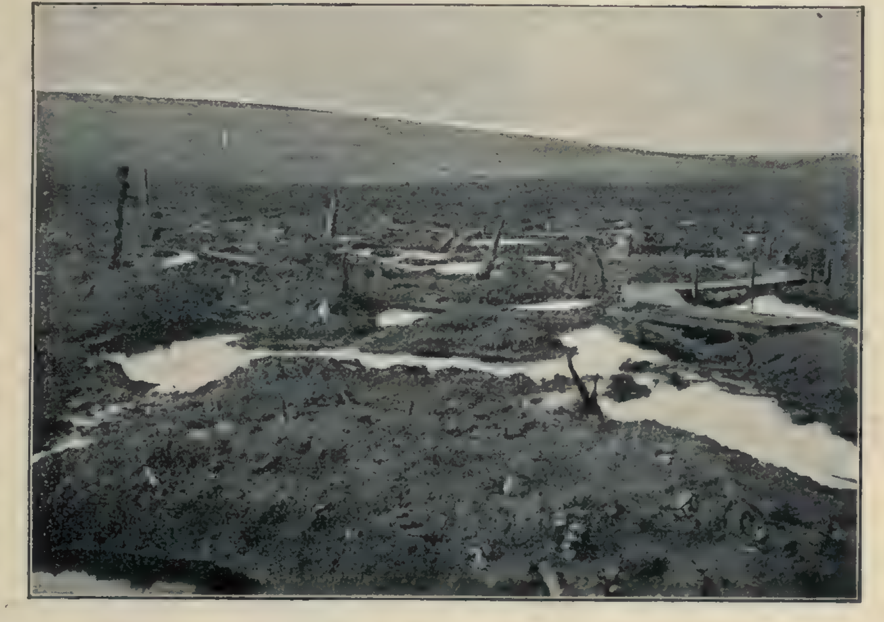
(1) Rapport officiel, p. 59.

(2) On identifia des régiments de cinq divisions différentes,

pête de coups de foudre en un tonnerrecontinu (1).

« Nous faisions l'essai, en cette occasion, de notre nouveau matériel d'artillerie lourde qui commençait à venir sur le front, en particulier du mortier de 370. Les résultats étaient remarquables. Un de ces obus monstres tombant le 20, à 14 heures, sur le fort Douaumont, le fit évacuer momentanément : son explosion avait tué plusieurs centaines d'hommes, déclarèrent plus tard des prisonniers.

« Cependant, une double parallèle de départ était creusée, par ces nuits de mai très courtes, illuminées de fusées éclairantes qui forçaient les travailleurs à se planquer à tout instant, au milieu des balles et des obus; et le 22, à 11 h. 50, les fantassins de la 5e division, 36e, 129e, 74e et 54e régiments d'infanterie (2) partaient à l'assaut. A midi, tandis que le 36e s'emparait des tranchées à l'ouest du fort, le 129e occupait les angles nord-ouest et nord du fort; mais le 74e ne réussissait pas à atteindre ses objectifs.



MARÉCAGES DU RUISSEAU DE FORGES

« Une partie de la superstructure, seule, était entre nos mains. Nos troupes s'y maintenaient toute la journée du 23 : mais, écrasés d'obus, assaillis par des contre-attaques redoublées de troupes fraîches (le Ier Corps bavarois, l'undes meilleurs de l'Armée allemande), nos fantassins devaient se replier dans l'après-midi du 24.

« L'Allemand mettait à garder le Douaumont un acharnement inouï; pour cette colline, il eût engagé toutes les forces de l'Empire. Et l'ayant un instant perdue, il en restait furieusement inquiet. Or, pour la garder, il lui fallait à tout prix le massif de Vaux, au sud.

« Du 31 mai au 5 juin, ce fut, sur le massif de Vaux, le plus formidable assaut peut-être de toute cette bataille de Verdun (1) ».

Ayant été de ceux qui subirent cet assaut, nous allons le raconter avec toute l'exactitude que nous permettront nos souvenirs, précisés par des notes (2) prises au cours même de la lutte.

Relevés à la tranchée de la voie ferrée, dans la nuit du 24 au 25 mai, par la 6e compagnie du 124e régiment d'infanterie que commandait le brave Dupont, alors lieutenant, nous étions descendus pour quelques jours au tunnel de Tavannes, dont tous les combattants de Verdun ont gardé le souvenir.

C'était le grand abri pour les réserves dans le secteur Douaumont-Vaux. Long de 1.500 mètres environ, il servait d'asile à des services sédentaires : compagnies du génie, états-majors, et aussi aux troupes de relève qui venaient s'y reposer entre deux tenues de secteur.

« Ce tunnel ! disent mes notes (3). Quel séjour ! Digne du secteur !

Une haute voûte qu'ont noircie les fumées de train. Sous cette voûte, dans la nuit, des couchettes installées sur trois étages, en travées de

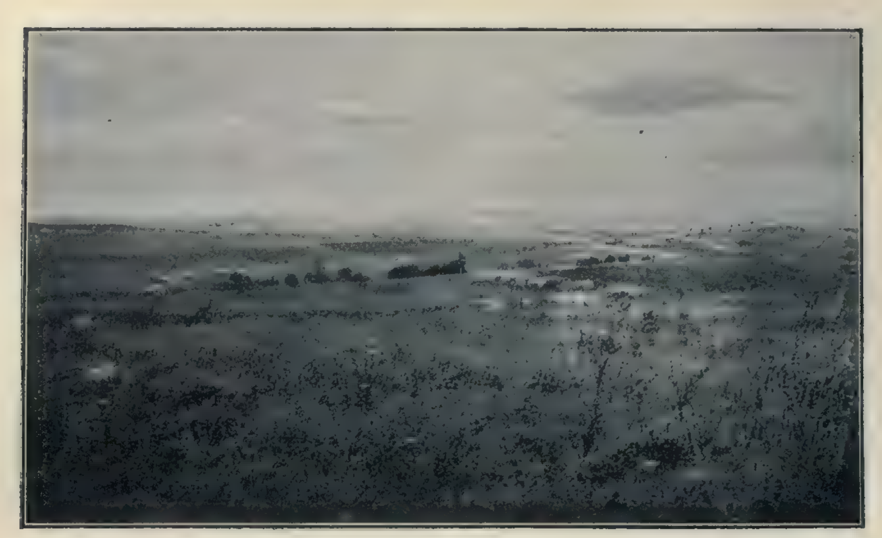
(1) CAPITAINE DELVERT. — *Histoire d'une Compagnie*, p. 214-215. (Berger-Levrault, éd.)

(2) Général Mangin.

(1) LOUIS MADELIN. — *La bataille de Verdun*, loc. cit., p. 57.

(2) Ces notes ont été publiées telles quelles pour la période comprise entre le jeudi 11 novembre 1915 et le lundi 26 juin 1916, dans l'*Histoire d'une Compagnie* que nous citons plus haut.

(3) Jeudi 25 mai 1916.



VUE SUR LE MORT-HOMME

cent à cent-cinquante mètres, travées séparées par des espaces vides où, pour se reposer, les hommes n'ont que les rails et les traverses.

Au milieu de ces espaces vides, des tinettes, des mares infectes d'urine et d'excréments. L'air est fétide, lourd, d'une odeur de sueur et de déjections à se trouver mal. Une nuit passée là, et les hommes sont pâles, ont les traits tirés, ne peuvent se tenir sur leurs jambes.

J'ai cinquante-trois malades ce matin. Chiffre énorme. J'ai menacé du Conseil de guerre ceux qui ne seraient pas reconnus. Les malheureux ! En réalité, c'est toute la compagnie qui est malade.

Sur 1.500 mètres de voûte, il n'existait pas, en effet, une seule prise d'air ! On commençait à en amorcer une comme nous arrivions : il y avait près de vingt mois que le tunnel servait d'abri.

Le dimanche 28 mai, dans la nuit, après quatre jours de tunnel, nous remontions en ligne.

Le bataillon devait se tenir en réserve au « ravin des Abris », lequel se trouvait à l'entrée du ravin des Fontaines, plus justement appelé par les poilus « ravin de la Mort. » Le ravin des Fontaines aboutissait, on se le rappelle, à l'entrée du défilé de Vaux. Ainsi placés, nous pouvions, selon les besoins, nous porter, soit au secours du fort à l'est, soit au nord à la rescousse de la garnison des tranchées défendant l'accès du défilé : tranchée de la voie ferrée (que j'avais occupée précédemment) et tranchée de la digue de l'étang de Vaux.

En attendant, chaque nuit, nous devions fournir des corvées de travailleurs ou de transport de munitions.

Ces corvées, au milieu de ce terrain bouleversé d'entonnoirs et perpétuellement battu par les obus des deux artilleries, s'accomplissaient dans des conditions effroyables.

Voici ce que j'écrivais sur mon carnet, le lendemain même de notre arrivée aux « Abris » (!), sous le titre : « Nuits de Mai, 1916 ».

20 h. 40. — Nous fournissons cette nuit une corvée de 54 hommes pour aller travailler au boyau entre la Digue et $R^1$ (1). Les ordres sont donnés ; la corvée se rassemble à la carrière, au-dessus du poste de commandement.

A peine suis-je rentré, explosion formidable qui secoue tout le gourbi.

Dubuc (2), à bout de souffle, dévale dans la cagna.

— Mon capitaine ! mon capitaine !

Du dehors viennent des cris, des gémissements : « A moi ! »

Dubuc a repris haleine.

— Un obus vient de tomber dans la corvée ! C'est épouvantable ! Je vais faire ramasser les blessés.

Il se lève ; Rouzeaud (3), qui est de jour, le suit. Il me semble qu'un coup de massue s'est abattu sur moi. Je gagne la porte du gourbi.

C'est à deux pas, derrière le P. C. Il fait une nuit noire à ne pouvoir mettre un pied devant l'autre. Tout à coup jaillit la clarté d'une fusée éclairante. Là-bas, près d'un tronc d'arbre, un amoncellement de corps. Ils ne bougent pas. Combien sont-ils ? Je vais pour m'approcher.

(1) $R^1$ : Retranchement 1.

Quatre retranchements défendaient le défilé de Vaux entre le fort et la Fausse-Côte. C'étaient : $R^1$, à quelques centaines de mètres à l'ouest du fort et dominant les pentes qui montaient du village et de l'étang de Vaux ; $R^2$ et $R^3$, commandant l'accès du bois Fumin ; $R^4$, à la corne nord-est du bois de Vaux-Chapitre, à mi-côte, entre le ravin du Bazil et le ravin de la Mort.

(2) Adjudant de la compagnie. Râblé, solide ; d'une bravoure imperturbable. Excellent.

(3) Sous-lieutenant, tué au Moronvilliers, le 11 août 1917.

Explosion formidable. Une flamme rouge me frappe les yeux. Un nouvel obus vient d'éclater. Je suis secoué jusqu'aux entrailles. La fumée prend à la gorge. Une pluie d'éclats et de terre tombe autour de moi. De la nuit sortent des cris, des râles ; et Dubuc et Rouzeaud qui étaient devant moi !

Je rentre dans la cagna, hébété. Dubuc paraît. Il s'écroule sur la couchette, la mine décomposée.

— Mon capitaine, il y a de nouvelles victimes !

Au poste de secours, on ne trouve que trois brancards. Des fainéants de musiciens, accroupis auprès, refusent d'aller chercher les blessés, sous prétexte qu'ils sont brancardiers divisionnaires et ne sont là que pour porter les blessés à Tavannes.

Le poste de secours est fait pour six à huit blessés au plus. Et il en arrive de toutes parts, les miens d'abord, ceux des premières lignes ensuite. C'est une vraie boucherie, pleine de sang et de râles. Sur la peau blanche, des filets de sang vermeil ; des faces décomposées, verdies ; des lambeaux de linge, où restent des lambeaux de chair ; une odeur écœurante. Dans le fond, près d'une bougie, l'aide-major avec l'aumônier, les mains dégouttantes de sang, ne s'arrêtent pas de panser.

Et tout autour, dans les ténèbres, s'écrasent les obus, sans un instant de répit, achevant les blessés qui n'ont pu trouver place à l'intérieur.

C... m'a d'abord fait dire :

— Si la moitié de la compagnie est par terre, tant pis ; il faut que la corvée parte.

Mais à une seconde instance — écrite — de ma part, il est allé voir le charnier et a fait répondre : « Ça va bien ! »

Neuf à dix tués, douze blessés graves, dix à douze blessés légers ou commotionnés.

Toute la nuit, les boches battent le ravin de leurs obus.

*Mardi 30 mai.* — Je suis allé ce matin à l'endroit du massacre.

Une longue mare de sang violet et gluant est figée près du tronc d'arbre. Des casques pleins de sang, des sacs éventrés, des pelles, des fusils éclaboussés de sang. Une chemise toute blanche émerge, maculée de taches rouges, d'un amas de débris informes. Près de l'arbre une tête n'a pas encore été ramassée. Sans doute celle du pauvre petit Damiens (1), porté disparu.

Sur ce charnier bourdonne un vol de grosses mouches bleues qui se gorgent de sang (2).

Ce jour même, nous recevions l'ordre — les commandants de compagnie et le chef de bataillon (3) — d'aller reconnaître les positions de défense extérieure à l'ouest du fort de Vaux : tranchée ouest et courtine, entre le fort et $R^1$, enfin la batterie (à quelque deux cents mètres en arrière de $R^1$), où devait se tenir la compagnie de réserve.

Reconnaissance dans la nuit, au milieu des éclatements nous aveuglant de leur flamme rouge ; des souches sur lesquelles on bute ; des trous où l'on tombe, sans compter tout l'acier qui pleut autour de nous !... »

Le lendemain soir, les quatre compagnies allaient prendre possession du poste qui leur était assigné : la 5e (capitaine Hillère) à la courtine, la 7e (sous-lieutenant Tournery) à la tranchée ouest, la 6e (lieutenant Biancardini) à la batterie avec le chef de bataillon et son adjoint, la 8e enfin (capitaine Delvert) à $R^1$. Relève effroyable sous

(1) Reconnu tué depuis.

(2) V. CAPIT. DELVERT. — *Histoire d'une compagnie*, p. 237 et suiv.

(3) 2e bataillon du 101e régiment d'infanterie.



MORT-HOMME : LA PLACE D'ARMES

le bombardement, au milieu des hurlements des blessés.

Le colonel (lieutenant-colonel Lanusse) m'avait dit, lorsque j'étais passé au poste de commandement : « C'est une mission de confiance qui vous est donnée... » Et le lendemain matin, jeudi 1er juin, dès que le jour fut levé, l'inspection « du paysage », comme nous disions, me donna l'explication de ces paroles.

De mon poste de combat, au-dessus de mon poste de commandement, je découvrais tout le champ de bataille, comme d'un balcon : la voie ferrée, l'étang de Vaux, la Digue, le ravin qui montait entre le bois Fumin et R[1], où nous étions; et là-bas, au second plan, le saillant de Hardaumont, la Fausse-Côte et la Caillette, terres ocres ou blanchâtres, horriblement nues, grêlées de trous d'obus, semblables, de la distance où j'étais, à des espaces de sable abandonnés par les flots.

Il était certain que, si les boches voulaient enlever le fort, nous devions être ici violemment attaqués. Or, l'ennemi avait poussé ses positions avancées jusqu'à proximité : il occupait devant nous la tranchée dite de Sérajevo, distante de R[1] de vingt-cinq mètres sur la droite (au point où nous rejoignait la courtine), et de soixante sur la gauche !...

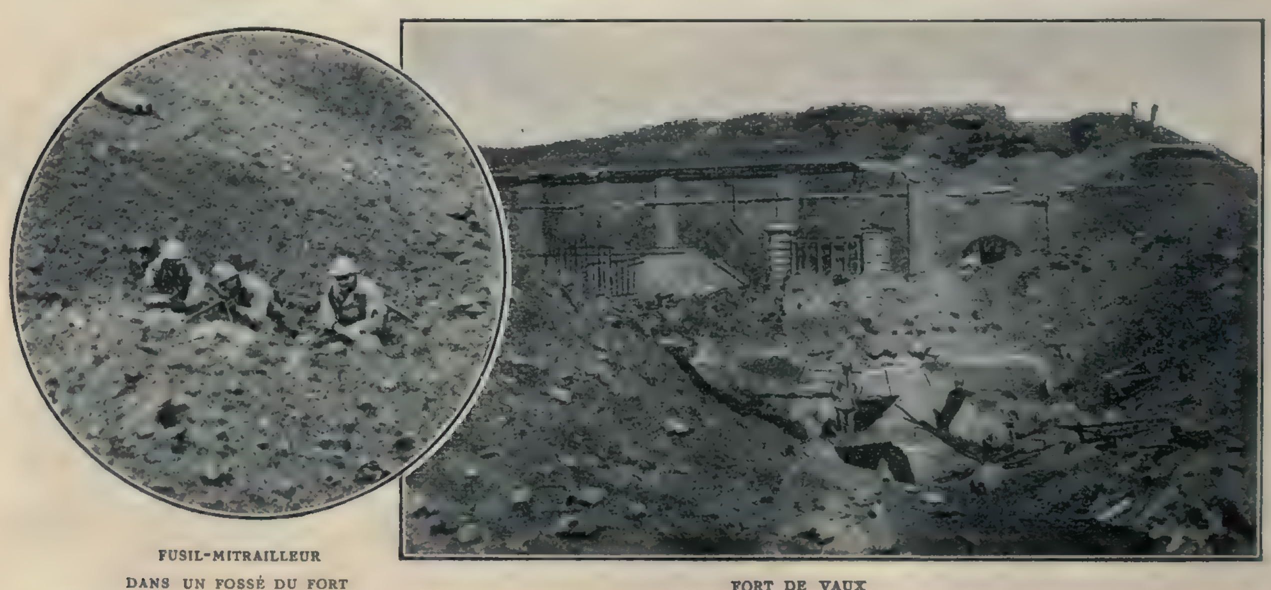
Une circonstance, toutefois, favorisait la défense. Le camarade que je remplaçais, le capitaine Susini, avait eu l'heureuse idée de faire transporter dans le retranchement trois mille sacs à terre, en souffrance au poste de commandement Fumin. Il avait passé ses quatre nuits à les faire remplir, à en renforcer le parapet et à doubler celui-ci d'un pare-éclat, travail que j'avais continué et poussé activement sitôt arrivé, vers minuit, sans même prendre le temps de souffler : un tel pare-éclat était trop précieux en cas de bombardement.

Et, de fait, c'est lui qui nous a permis de tenir : les « trommelfeuer » ennemis par gros calibre, malgré leur violence et leur durée, nous ont causé peu de pertes. Je ne sais si le 75, contre lequel nous étions moins protégés, ne nous en a pas causé davantage...

Il faisait un soleil radieux, une matinée d'enchantement, telle qu'en d'autres circonstances le cœur eût été grisé d'allégresse. De mon créneau d'observation, je regardais la belle lumière blonde illuminer l'horreur de ce lugubre désert, lorsque, tout à coup (à mon poignet ma montre marquait huit heures), je vis en face de moi, de l'autre côté du ravin où dormait l'étang de Vaux, le plateau de Hardaumont se couvrir de larves grises. On eût dit une fourmilière quand on l'a frappée du pied.

Les boches attaquaient !...

Sous le ciel bleu, dans le soleil, je vis les larves grises aborder les tranchées du saillant. Des flocons de fumée blanche s'élevèrent : on se battait à la grenade... Je donnai l'ordre de tirer sur les vagues d'assaut qui se pressaient toujours plus nombreuses... Notre fusillade déchaîna celle de nos voisins de Sérajevo; et, bientôt, ce fut un



FUSIL-MITRAILLEUR DANS UN FOSSÉ DU FORT

FORT DE VAUX



LES ABORDS DU FORT DE VAUX

ENTRÉE DU FORT

LES ABORDS DU FORT DE VAUX

terrible duel au fusil avec nos voisins immédiats.

Cependant, à la lorgnette, je voyais les boches progresser vers la Caillette; d'autres, en file par un, glisser le long de la voie ferrée, puis aborder les pentes de Fumin et le ravin qui montait vers nous: la tranchée de la Digue que tenait notre 1re compagnie (lieutenant Abram) (1) était évidemment tombée en leur pouvoir...

Nul doute qu'ils ne projetassent d'enlever les unes après les autres les défenses extérieures du fort et de l'aborder ensuite. Ici, ils attaquaient le flanc gauche de la position; derrière nous, ils en assaillaient le flanc droit, par Damloup, la batterie de Damloup et le fond de la Horgne, que défendait le 1er bataillon du 142e régiment d'infanterie, tandis que le 2e bataillon tenait les abords du fort du côté de l'est, comme nous à l'ouest.

Si R² et R³ cédaient à leur tour, je ne pouvais manquer d'être attaqué bientôt.

Il était à peu près neuf heures. Le soleil rayonnait, splendide, et répandait sa lumière déjà morne sur ce champ de bataille. Je donnai l'ordre à Dubuc de distribuer des grenades en recommandant aux hommes de ne pas s'affoler et ne les lancer qu'à bonne portée. Nous n'en avions que quelques caisses et il était sage de prévoir un ravitaillement difficile. Puis, par un raidillon qui descendait au ravin montant de Vaux, en longeant un cube de béton — appelé la Redoute, — placé en contre-bas et où se tenaient les infirmiers et le lieutenant mitrailleur Perrin (1), j'allai pourvoir aux moyens d'assurer ma gauche.

Une piste, bouleversée de trous d'obus et où l'on butait sur les cadavres, courait à l'entrée du ravin. Nous y étions en liaison à vue avec R⁴ et en liaison effective avec la compagnie de soutien du poste de commandement Fumin.

Je prescrivais à Perrin de placer les deux pièces dont il disposait ici, l'une à droite, l'autre à gauche de l'entrée du ravin, de manière à prendre d'enfilade chacune des pentes et à interdire tout débouché à l'ennemi, avec ordre d'y aller carrément, car si nous manquions de grenades nous avions des cartouches en abondance. Puis, après avoir vu tout mon monde au créneau, où la lutte au fusil continuait, après avoir vérifié à droite les deux mitrailleuses qui flanquaient ma ligne, je regagnai mon poste de combat, et rédigeai un compte rendu en double expédition, l'une pour le chef de bataillon à la batterie, l'autre pour le colonel au poste de commandement Fumin,

A midi, R³ était attaqué, — cinq cents mètres de nous environ... Sur ma gauche, les mitrailleuses de Perrin faisaient rage. Et, d'autre part, à la fusillade, on sentait que la 3e compagnie (lieutenant Gontal), qui tenait R², se défendait avec vigueur...

Mais bientôt le combat cessait à R². Ce dernier retranchement était pris, lui aussi! Et déjà l'on

(1) Notre premier bataillon (commandant Fralon) défendait la Digue, R³ et R².

(1) Tué en août 1917, au Cornillet.

voyait des boches, en bras de chemise, remuer la terre et retourner la tranchée contre nous, sans paraître d'ailleurs se soucier de nos coups de fusil.

Cependant, les mitrailleuses du ravin claquaient toujours. Je m'y portai, car pour l'instant le grand danger était d'être débordé par la gauche...

Devant le champ de tir des pièces, les pentes désolées étaient jonchées de cadavres ; d'autre part, la liaison avec Fumin existait toujours.

Je regagnai le poste de commandement où m'attendait un coureur portant l'ordre suivant, dont je retrouve le papier pelure plié en quatre dans mon carnet :

« *1 h. 50.* — Colonel à capit. Delvert :

« Une brigade (brigade à notre gauche) va contre-attaquer par le *Ravin des Fontaines*. Continuez à surveiller et à tenir sous votre feu le ravin venant de *Vaux*, de façon à y empêcher toute infiltration.

« Ce soir, renforcez votre surveillance du ravin.

« P. O., le C^t de Benoist (1) ».

Que ce fût la contre-attaque ou la lassitude, après un combat de plus de six heures il y eut une accalmie vers 14 h. 30, dont je profitai pour mettre à jour mes notes.

Voici ce qu'elles disent : « L'aspect de la tranchée est atroce. Partout les pierres sont ponctuées de gouttelettes rouges. Par place, des mares de sang.

« Sur le parados, dans le boyau, des cadavres raidis couverts d'une toile de tente. Une plaie s'ouvre dans la cuisse de l'un d'eux (Aumont). La chair en putréfaction, sous le grand soleil, s'est boursouflée hors de l'étoffe et un essaim de grosses mouches bleues s'y pressent.

« A droite, à gauche, le sol est jonché de débris sans nom : boîtes de conserves vides, sacs éventrés, casques troués, fusils brisés, éclaboussés de sang.

« Une odeur insupportable empeste l'air. Pour comble, les boches nous envoient quelques lacrymogènes qui achèvent de rendre l'atmosphère irrespirable (2) ».

Or, la bataille ne faisait que commencer. Quatre jours encore, jusqu'au lundi soir, 5 juin, nous allions tenir dans ce retranchement qui, dès ce jeudi même 1^er juin, était pris d'enfilade par des mitrailleuses boches en batterie sur la croupe du bois Fumin, et à revers par celles installées sur la superstructure du fort, où des éléments étaient déjà parvenus.

Les tirs de démolition se multipliaient de plus en plus massifs, les tirs d'encagement de plus en plus serrés. Nous étions emprisonnés dans un cercle d'explosions. Plus de communications avec l'extérieur. Plus de ravitaillement d'aucune sorte ; pour vivres, quelques biscuits, quelques boîtes de « singe », qu'on hésitait à manger par crainte d'avoir soif.

Dans le fort, il y avait encore la citerne qui dura jusqu'au 4 juin ; mais nous, il nous fallait envoyer une corvée à Tavannes, et qu'elle pût revenir, car la Digue était maintenant aux mains des boches. La dernière corvée d'eau qui nous parvint, nous arriva le 2, à 22 heures. Elle apportait huit litres d'eau. Il est vrai que, déjà, nous n'étions plus que 71 ! En ces premiers jours de juin, où il fit un soleil torride, nous n'eûmes pour boire que l'eau de pluie recueillie dans les toiles de tente, et il ne plut que deux fois, le samedi matin et le lundi matin.

Impossible de prendre le moindre repos. Nous étions dévorés par les poux — les totos, — dont on sentait les morsures sitôt que l'on n'était plus préoccupé par le combat. Le samedi 3, au matin, je note sur mon carnet : « Il y a près de soixante-douze heures que je n'ai pas dormi. »

Il nous fallut soutenir quatre assauts : un le vendredi soir à 20 heures (à la tombée de la nuit); deux le samedi (à 2 h. 30 et à 20 h. 30) ; un, le dimanche, à 3 h. 30.

Après la dernière attaque, le dimanche matin 4 juin, il restait à la 8^e compagnie 39 hommes !

*Ne pouvant plus espérer de l'arrière aucun secours en munitions, il m'avait fallu* rationner *les grenades, donner l'ordre d'attendre l'ennemi à quinze pas et ne taper qu'à mon commandement.*

J'ai dit que je n'en avais trouvé que quelques caisses à ma prise de commandement. Encore faillirent-elles nous faire défaut dès le second jour (vendredi 2). Vers 21 heures, alors que nous venions de repousser l'attaque lancée à la tombée de la nuit, une fusée-signal, partant entre les jambes du signaleur au lieu de monter en l'air, mit le feu au dépôt de fusées. Il y en avait une soixantaine. Ce fut, dans les ténèbres, un feu d'artifice multicolore qui nous attira immédiatement une grêle de 77. Le feu se communiqua

(1) Adjoint au colonel.
(2) *Op. cit.*, p. 249.

aussitôt aux sacs à terre qui constituaient les murs du poste de commandement, et au dépôt de munitions. Les cartouches se mirent à crépiter dans les flammes, dont le rougeoiment éclairait tout le retranchement...

Je me précipitai sur l'endroit où étaient entassées les caisses de grenades. J'y trouvai Dubuc : la même pensée nous était venue à tous deux... En vitesse, nous nous mîmes à sortir les caisses... Enfin, j'attrapai la dernière : le bois en était déjà tout brûlé d'un côté.

— Il était temps ! fit Dubuc.

Ainsi, nous eûmes jusqu'au bout de quoi fournir à ce terrible corps-à-corps.



Pendant que nous luttions à R[1], dans le fort, — dont nous étions coupés depuis le 2 (1) — le commandant Raynal organisait cette admirable défense pied à pied, dont il a fait plus tard le récit (2). Dans les coffres, dans les gaines, dans les galeries, ce fut « une effroyable lutte de taupes ». L'atmosphère enfumée, empoisonnée par les explosions, par les gaz, était proprement irrespirable; et comme dans R[1], la soif, l'horrible soif sévissait. Dès le 4, la citerne était épuisée.

« Je suis dans mon poste, écrit le commandant, à propos du 6 juin... Des bruits de gémissements nous parviennent. Mêlé à ces gémissements, un autre bruit s'accentue : c'est un pas hésitant, un frôlement de mains sur la muraille.

« Tout à coup, la porte s'ouvre. Oh ! l'effrayante apparition ! Un blessé est là, son torse mi-bandé de linges sanglants. Il s'appuie d'une main au chambranle de la porte. Il avance une jambe et met son genou à terre. Il tend vers moi son autre main dans un geste suppliant, et d'une voix éteinte :

« — Mon commandant ! à boire !... »

(1) La 7e compagnie avait été écrasée, son chef le sous-lieutenant Tournery, tué, ainsi que le sous-lieutenant en second Breton. Hillère, commandant la 5e compagnie avait dû faire crochet défensif sur la droite.

(2) *Journal du commandant Raynal*, éd. Albin-Michel.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« C'est la fin. A moins d'un miracle, cette nuit sera la dernière de notre résistance ; mes hommes qui ne boivent plus, ne mangent plus, ne dorment plus, ne tiennent debout que par un prodige de volonté.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Je vais faire une tournée dans les couloirs ; ce que je vois est affreux. Des hommes sont pris de vomissements causés par l'ingestion d'urine, car ces malheureux en sont arrivés là, à boire leur urine ! D'autres s'évanouissent. Dans la grande galerie, un homme lèche un petit sillon humide sur le mur...

« L'effort que j'ai demandé à mes camarades et qui doit nous maintenir jusqu'au matin ne peut être que le dernier... La France me jugera (1) ! »

La France, par la main du Général en Chef, envoyait au commandant Raynal la cravate de commandeur de la Légion d'honneur.

Dans R[1] aussi, la situation devenait de plus en plus tragique. Notre Commandement, sachant que la superstructure du fort était tout entière occupée par l'ennemi et voulant la rendre intenable, la faisait couvrir de projectiles, — et aussi les alentours, d'autant que l'on croyait que nous avions succombé, nous aussi, comme le prouve le message que je reçus le dimanche 4, à

(1) Commandant RAYNAL. — *Op. cit.*, pp. 153-157.



FORT DE TAVANNES : CHEMIN DE RONDE

23 heures (1)... Auparavant, nous avions subi — de notre propre artillerie — un terrible tir de démolition, à 18 heures! Épuisés comme nous l'étions, nous n'avions, certes, pas besoin de ce surcroît d'épreuves.

Heureusement, les boches, étrillés à quatre reprises, nous laissèrent en repos ce dimanche soir et le lundi matin, et ne tentèrent pas à nouveau de franchir l'espace, couvert de cadavres des leurs, qui nous séparait d'eux.

La compagnie du 298e régiment d'infanterie, qui devait nous relever et dont les premiers éléments étaient parvenus au retranchement avec leur chef, le lieutenant Claude, dès le samedi 3, avait à peu près entièrement rallié. Nous reçûmes l'ordre définitif de relève le lundi 5. A la nuit, nous quittâmes le retranchement, laissant nos morts « alignés sur le parados, dans leur toile de tente dégouttante de sang », nombreux, hélas!

Je n'avais plus que 37 hommes.

Mais en descendant sur Haudainville, nous avions la joie de croiser les zouaves et les coloniaux qui arrivaient à la rescousse. Une fois de plus, la ruée boche était bloquée.

## LE SUPRÊME ASSAUT

Le temps pressait pour le Haut Commandement allemand. S'il ne voulait être obligé de renoncer à Verdun, il lui fallait se hâter. Le 4 juin s'était déclenchée l'offensive russe au sud du Pripet; une offensive italienne était imminente; enfin, les préparatifs anglo-français — dans la région de la Somme — s'avançaient. Il était hors

(1) V. Capitaine Delvert. — *Op. cit.*, p. 266.



FORT DE TAVANNES : FOSSÉ SUD

de doute que l'Armée allemande aurait à soutenir là un assaut de la plus grande violence.

Si Verdun n'était pas pris avant, il y avait bien peu de chances pour qu'il le fût jamais : on aurait assez à faire ailleurs.

Les avantages obtenus par l'attaque du 1er juin, quoique péniblement acquis, n'en avaient pas moins amélioré la base de départ d'une attaque future. De plus, si devant le Mort-Homme et la cote 304 de nouvelles tentatives avaient échoué, la ferme de Thiaumont, à 800 mètres environ au sud de Douaumont, avait été prise (9 juin).

C'était un pas de plus vers la barrière *côte de Froide-Terre-Fleury-Souville*, au-delà de laquelle il ne restait à franchir que la côte portant le fort de Belleville et le fort Saint-Michel pour atteindre la citadelle.

Le Commandement allemand comptait bien, cette fois, culbuter l'obstacle. Il n'avait pu atteindre la place le 15 juin, date fixée par le Kaiser; mais par un suprême effort, il avait le ferme espoir que l'échéance n'aurait été que faiblement retardée. Des corps d'élite étaient appelés : le 1er régiment bavarois, que d'aucuns plaçaient, avant la guerre, au-dessus même de la Garde ; le IIIe Corps bavarois, le célèbre XVe Corps, de Metz, le Corps Alpin, les 19e, 1re, 103e divisions. Une artillerie formidable était réunie : 380 et 420 en faisaient partie... On était tellement sûr du succès qu'ordre avait été donné d'amener de l'arrière les drapeaux des régiments, afin qu'ils pussent être déployés en tête des troupes pour l'entrée triomphale dans la ville.

Enfin, l'Empereur était là.



LE BOIS DES CHAMBRETTES



FORT DE SOUVILLE : ENTRÉE PRINCIPALE

Pour nous, nous nous préparions aux luttes suprêmes. « Allant souvent à Verdun même, raconte Louis Madelin (1), je voyais le vaillant commandant d'armes, le général Dubois, organiser avec une sorte de calme ardent, dans les rues mêmes de la cité et autour de la citadelle, la future bataille de rues dont il disait dans son style de vieux polytechnicien : « Ce sera Saragosse à la dixième puissance. »

La préparation d'artillerie commença le 21. La zone Froide-Terre-Fleury-Souville-Tavannes subit un bombardement d'une intensité inconnue jusque-là. Le 22, dans l'après-midi, une opération de détail permit aux boches de progresser entre le bois de Vaux-Chapitre et celui du Chênois, et ainsi de se rapprocher de l'objectif convoité : le fort de Souville.

Enfin, ce même jour, à 21 h. 30, tout le futur front d'attaque, de Froide-Terre aux abords de Tavannes, était couvert d'une nappe d'obus asphyxiants, qu'on évalua à plus de 100.000 projectiles.

Estimant avoir neutralisé nos batteries, interdit à tout renfort ou ravitaillement l'accès de nos lignes, l'ennemi lançait son infanterie à l'assaut, le lendemain vendredi 23 juin, à 6 heures du matin : premier exemple du procédé employé à une échelle plus grande dans la célèbre manœuvre dite de Riga et les attaques du 21 février et du 27 mai 1918.

Les cinq divisions que nous alignions de Froide-Terre à Tavannes, de l'ouest à l'est, les 24e, 23e, 126e, 21e et 130e, reçurent le choc de dix-sept régiments.

Les Ier et IIIe Corps d'Armée bavarois marchaient sur l'ouvrage de Thiaumont, puis sur Froide-Terre, et le Corps Alpin sur Fleury; à la 103e division d'infanterie allemande incombait la tâche de prendre Souville.

A gauche et au centre, les Bavarois et le Corps Alpin réussirent à nous faire plier. L'ouvrage de Thiaumont et l'emplacement de Fleury tombèrent entre leurs mains; mais à gauche, la 103e division d'infanterie était tenue en échec par notre 130e division. Toutefois, l'avance à notre gauche des Bavarois était rapidement enrayée ; et des éléments des 10e 20e et 24e régiments bavarois s'étant aventurés jusqu'à l'ouvrage de Froide-Terre en étaient refoulés par une contre-attaque immédiate.

Pendant trois jours, les 24, 25 et 26 juin, on se disputa âprement le terrain entre Thiaumont et le ravin des Fontaines. L'ouvrage de Thiaumont, en particulier, fut repris, reperdu, repris le 30 juin, à midi, par le 248e régiment d'infanterie, reperdu à 16 heures, reconquis le lendemain 1er juillet...

Devant cet acharnement de nos troupes, la morgue du Commandement adverse tombait. Déjà il faisait préparer l'opinion, par la presse, à accepter la défaite : « Nous avertissons la population, disait le *Lokal Anzeiger*, de ne pas se faire d'illusions et de ne pas s'attendre à des succès de nos troupes qui anéantiraient d'un seul coup la défense de Verdun. La bravoure de l'adversaire et ses continuelles contre-attaques ne nous per-



ENVIRONS DU FORT DE DOUAUMONT : BOIS DU CHAUFFOUR

(1) LOUIS MADELIN. — La bataille de Verdun, dans la *Revue hebdomadaire*, loc. cit., p. 59.

mettent pas d'avoir de telles espérances » (1).

Et de fait, ce 1er juillet même, commençait notre offensive de la Somme. Minutieusement préparée, en mettant à profit les enseignements de la sanglante expérience de Verdun, elle nous valait, en quatre jours, une avance de quatre à cinq kilomètres sur dix de profondeur, la capture de plus de 10.000 prisonniers, de 80 canons et de centaines de mitrailleuses. La menace était pressante pour le Commandement allemand.

Il ne lâchait pas prise cependant, se cramponnait à Verdun, et cette Place recevait mission du Commandement français de retenir le plus possible de forces ennemies devant elle.

Les combats de détail se multipliaient, où se manifestait la magnifique opiniâtreté du soldat français.

Le 3 juillet, c'était la batterie de Damloup qui se trouvait assaillie. Vers 13 heures, les vagues d'assaut ennemies, à la suite d'un bombardement des plus violents, pénétraient dans la batterie et l'occupaient presque entièrement. Mais les restes d'une compagnie française se maintenaient dans la partie sud de l'ouvrage. Réduits à une vingtaine d'hommes, à la tombée de la nuit, ils résistaient encore. A 21 heures, ils purent être rejoints par une compagnie de renfort, avec laquelle, dans le courant même de la nuit, à 2 heures du matin, ils chassaient l'ennemi à coups de grenades et récupéraient la position.

Le 4 juillet, c'était vers la cote 321, au nord de Froide-Terre, que nous étions attaqués. Nous repoussions six assauts. Mais Thiaumont retombait aux mains de l'ennemi...

C'était, en ce coin du front, une lutte incessante, effroyablement meurtrière.

Le Kronprinz résolut, le 11, de tenter un dernier assaut. Ne disposant plus de forces considérables, il rétrécit le front d'attaque, borna ses ambitions à la conquête de Souville, qui permettrait, au cas où l'offensive de la Somme serait enrayée, de reprendre les opérations contre Verdun dans de bonnes conditions. Fleury, le bois de Vaux-Chapitre et le Chênois sont de nouveau attaqués. De Thiaumont à la batterie de Damloup, la lutte est acharnée. Fleury est débordé par le sud, la batterie de Damloup enlevée le lendemain 12 juillet; des éléments prussiens atteignent les fossés de Souville, où ils sont d'ailleurs massacrés. Le même jour, l'ennemi parvient à la croisée des routes de Verdun à Vaux et à Fleury, aux ruines de la Chapelle Sainte-Fine. Mais le général Mangin, commandant du secteur, fait réoccuper immédiatement la position par le 2e zouaves, afin de dégager les abords de Souville.

C'est la fin de l'effort allemand.

Le dernier soubresaut est resté sans résultat. La Chapelle Sainte-Fine marque la limite extrême de l'avancée allemande. Le flot désormais va reculer.

Charles Delvert

(1) Cité dans le Rapport officiel français, p. 78.

## DOUAUMONT

*(24, 25, 26 février 1916).*

C'est le 25 février que les Allemands s'emparent du fort de Douaumont. C'est le 26 février que leur avance, jusque-là foudroyante, irrésistible, se brise contre le village de Douaumont.

Sur ces deux événements, d'une portée incalculable, la lumière n'a jamais été faite encore. On n'a jamais dit que la prise du fort fut due, non à une action de guerre, mais à une traîtrise. Quand à l'arrêt des Allemands, on en fait honneur au 20e Corps d'Armée, et cela est exact. Mais il faudrait ajouter : au 20e Corps auquel avait été détachée la 31e brigade (95e et 85e régiments d'infanterie). C'est, en effet, à ces deux régiments du 8e Corps, et spécialement au 95e, que revient l'honneur de la victoire.



Le soir du 24 février, le 95e régiment d'infanterie arrive à la cote 347. Il vient de faire 56 kilomètres en trente-six heures. Les Allemands ont pénétré dans le bois des Fosses. La 72e et la 51e divisions d'infanterie ont été écrasées. Les reconnaissances envoyées en avant de Douaumont par le 95e régiment d'infanterie ne rencontrent ni les ouvrages qui avaient été signalés par l'état-major, ni les troupes que le régiment devait relever. Il n'y a plus de troupes entre le 95e et l'ennemi : elles sont toutes en fuite ou prisonnières.

Le colonel de Bélenet, qui commande le 95e régi-

ment d'infanterie, signale à la brigade, établie à Fleury, la situation dangereuse du régiment, planté en rase campagne, sans ouvrages protecteurs, à la merci des attaques que ne manquera pas de déclencher l'aurore.

Il reçoit du général Balfourier, qui commande le 20e Corps, l'ordre de se porter au village de Douaumont. Il établit son 3e bataillon dans les éléments de tranchée qui existent en avant du village, son 1er bataillon au nord du village, aux cotes 378 et 347, son 2e bataillon en réserve entre Fleury et Thiaumont.

L'autre régiment de la brigade, le 85e, occupe à gauche le secteur qui va de l'est de Louvemont à la cote 378. Il a lui-même la 51e division à sa gauche.

A droite du 95e se trouve la brigade Chéré (2e et 4e bataillons de chasseurs, et le 418e régiment d'infanterie).



Le 25, dès le petit jour, le bombardement commence. Bombardement furieux, bombardement exaspéré. Tous les canons boches de tous les secteurs environnants concentrent leur tir sur le malheureux village et sur ses alentours. C'est l'averse, sans nulle métaphore, la monstrueuse averse aux gouttes d'obus. Les tranchées s'effondrent, les maisons s'abattent comme des châteaux de cartes, les cadavres s'entassent. Le sol bout aux éclatements comme l'eau d'une chaudière. Le ciel lui-même semble se disloquer.

De notre côté, nos canons se taisent. Nous n'avons pas de canons. Contre la formidable artillerie boche, nos poitrines nues.

Un obus a démoli la fontaine du village. La soif râcle les gorges et tanne les langues. Pour toute nourriture, les biscuits des sacs. Aucune communication avec l'arrière, car tous les fils téléphoniques sont coupés, car tous les agents de liaison sont tués après quelques pas. Les soldats du 95e régiment d'infanterie ont l'impression d'être seuls, abandonnés du reste de l'Armée, holocaustes choisis pour le salut de Verdun.

Telle est leur colère contre ce bombardement qui s'entête qu'ils forment des vœux pour que les Boches se décident à les attaquer. Et quand des avions ennemis survolent leurs lignes, ils « font les morts », ils s'étendent de ci, de là, sur les morts véritables, et ils demeurent immobiles, les bras étendus, la bouche ouverte, afin de convaincre les aviateurs que tous les défenseurs du village sont tués et qu'on peut venir sans crainte...

Vers le milieu de l'après-midi, le bombardement cesse et l'attaque se produit.

Des masses, jaillies du bois d'Haudremont, submergent le malheureux 1er bataillon — ce que les obus ont laissé du 1er bataillon — mais se brisent contre nos mitrailleuses et nos feux de salve, à nous. Les boches s'aplatissent, se terrent.

Et le bombardement reprend.

Il est de courte durée, cette fois. La fumée qui couvrait le fort se dissipe et, de sentir cette force si près, cela rassure nos hommes.

Ils sont tous à leurs postes, attentifs à l'assaut que ce calme présage.

Soudain, un cri : « Les voilà ! »

Un peu à gauche du fort, des silhouettes sont apparues qui semblent sortir de terre, car un talus les avait jusqu'ici protégées contre nos regards. Nous allons tirer...

Ici quelques précisions pour donner aux témoignages qui vont suivre toute leur valeur.

J'ai dit que le 3e bataillon occupait les tranchées autour du village. Ces tranchées formaient un angle droit. Sur la plus grande branche, parallèle à la rue et face à la cote 347, les 9e, 10e et 11e compagnies. Sur la plus petite, face au fort, la 12e compagnie ou, plus exactement, un peloton de la 12e compagnie : la 4e section que je commande en qualité de lieutenant, la 3e section sous les ordres de l'adjudant Durassié. Avec nous, la section de mitrailleuses du 3e bataillon, sous les ordres du capitaine Delarue.

Delarue et Durassié sont toujours vivants. Et vivants également une quinzaine d'hommes qui étaient avec nous ce jour-là.

Nous allons tirer, dis-je, mais nous remarquons que les hommes qui viennent d'émerger du talus se dirigent vers le fort d'une allure tranquille et portent l'arme à la bretelle. Ce ne sont donc pas des boches : Les défenseurs du fort ne les laisseraient pas approcher.

La transparence de l'air n'est pas assez forte pour nous permettre de distinguer les uniformes, même à la jumelle. Souvent, déjà, nous avons eu l'occasion de maudire la diversité de nos costumes : bleu-horizon, bleu foncé, kaki ; avec toute la gamme de ces couleurs, selon qu'elles sont

fraîches ou vieilles, propres ou boueuses. Les tenues d'attaque varient, elles aussi, au gré des chefs. De là, parfois, de sanglantes méprises.

D'autres groupes surviennent à la suite du premier. Nous nous accordons à voir en eux des soldats français dont les unités ont été disloquées par l'attaque boche, et qui cherchent un refuge dans le fort.

Un détail cependant nous étonne dans leur accoutrement : la coiffure. C'est une coiffure haute comme un képi de mobile... Nous n'avons jamais rien remarqué de semblable, ni chez les boches, ni chez nous.

— On dirait des chéchias de zouaves, dit quelqu'un près de moi.

Mais voici que derrière nous des voix s'élèvent qui nous ordonnent de tirer. Le commandant Compeyrot, qui commande le bataillon, et le capitaine Ferrère, adjoint au colonel de Bélenet, ont été prévenus de l'incident, et ce sont eux qui, après avoir examiné les nouveaux venus avec leurs jumelles (sans doute sont-elles meilleures que les nôtres), nous crient :

— Tirez ! Mais tirez donc ! Ce sont des boches !

Pas très convaincus, nous commençons le feu. Plusieurs de nos cibles vivantes tombent à terre. Mais ceux qui sont demeurés debout se retournent sur nous, nous font des signes qui veulent dire : « Ne tirez pas, voyons ! A quoi pensez-vous ? » Et en haut même du fort, des hommes sont montés qui, eux aussi, gesticulent dans notre direction, agitent des fanions, en proie, semble-t-il, à une exaspération violente.

L'angoisse nous serre le cœur.

Nous décidons enfin d'arrêter le feu, et nous nous consultons, Delarue, Durassié et moi. Que faire ? Si ce sont des boches, nous les tenons à notre merci. Pour entrer dans le fort, ils sont obligés de gravir la pente, en plein champ de tir.

Mais si ce sont des Français?...

Soudain, sans se soucier des balles tirées de ci, de là, par des isolés que notre contre-ordre n'a pu joindre, l'adjudant Durassié bondit hors de la tranchée et s'avance vers le fort à larges enjambées. A mi-chemin du fort, il s'arrête, regarde à la jumelle. A 200 mètres de là, un groupe de plusieurs hommes. Durassié voit nettement les chéchias dont ils sont couverts. Il revient, atterré.

— Nous avons tiré sur des zouaves.

Une immense détresse nous envahit.

Mais un nouvel ordre du commandant Compeyrot, aussi formel que le premier, prescrit de recommencer le feu :

— Ce sont des Boches ! leurs chéchias ? une ruse !

Le feu reprend, mais sans conviction. Je remarque que plusieurs de mes hommes s'abstiennent de tirer. Au fond de moi, je les approuve... Et bientôt leurs camarades les imitent. Le feu se ralentit, s'éteint...

— Est-ce que ça peut être des boches ? me dit un de mes caporaux... Est-ce que les boches entreraient dans le fort l'arme à la bretelle ?

Justement, voici un nouveau groupe de cinq à six hommes, l'arme à la bretelle, comme les précédents, et même allure tranquille. Ils sont à 300 mètres à peine. Nous les hélons en réunissant nos voix. Mais s'ils ne se retournent pas, ce qui peut sembler étrange, du moins ne paraissent-ils pas effrayés par notre présence...

Pour la seconde fois Durassié bondit par-dessus le parapet. Dans sa hâte héroïque de déchiffrer l'énigme, il court de toutes ses forces. Tout en courant, il jette des appels. Les hommes ne se retournent pas. Essoufflé, il cesse de courir, mais il marche de toute sa vitesse. Le voici à 100 mètres du groupe. Le jour a baissé, mais à cette courte distance, il voit nettement les chéchias qui coiffent les hommes, de hautes chéchias du plus beau rouge.

Durassié continue ses appels. Il n'obtient toujours pas de réponse, mais il n'éprouve aucune inquiétude : ces chéchias...

Le voici près des réseaux du fort, à 50 mètres du dernier homme du groupe. Celui-ci se retourne enfin, décroche son fusil et crie à Durassié : « Pose fusil ! » avec un accent : « Posse fussil » qui n'a rien de bien français.

Interloqué, Durassié s'arrête. L'homme renouvelle son ordre. Durassié pose son fusil à terre, mais il met la main dans la poche où se trouve son revolver.

L'homme arme son fusil et crie : « Afance ici ! » Durassié se dit : « C'est peut-être un zouave originaire de l'Alsace ! » et il avance. Voici les deux hommes à 30 mètres l'un de l'autre. Durassié s'arrête et examine à loisir l'inconnu : taille moyenne, large carrure, petite moustache brune, tout l'aspect d'un homme de chez nous. Mais cet accent ? mais ce fusil braqué qui n'a rien d'un lebel?...

Durassié sait enfin à quoi s'en tenir. Il va décharger son revolver sur le Boche, mais les autres boches du groupe se sont arrêtés eux aussi; la lutte est trop inégale et il s'agit de prévenir sans retard les camarades qui sont restés là-bas.

Alors, il se laisse tomber à terre et il agite désespérément les bras au-dessus de sa tête. Ce geste veut dire : « Ce sont des boches ! allez ! tirez ! et ne vous occupez pas de moi ! »

Une fusillade enragée commence. Les boches s'abattent.

Bientôt la nuit tombe et nous ne verrons plus de « zouaves » ce jour-là.

Nous sommes persuadés que notre malheureux camarade est tombé sous nos balles, victime de son dévouement à la d'Assas.

Mais il revient à la nuit noire, en rampant. Il n'a que les égratignures des réseaux.



ENTRÉE DU TUNNEL DE TAVANNES

Et c'est en vain que nous nous creusons la tête. Comment les Boches ont-ils pu entrer dans le fort l'arme à la bretelle : il était donc abandonné et ils le savaient ?...

Le lendemain matin, vers 9 heures, un nouveau « zouave » fut découvert en avant des glacis du fort par les sergents Fortier et Larpent, et vu en pleine lumière par nous tous. Il marchait à quatre pattes entre deux réseaux qui allaient rejoindre le réseau du fort. Celui-là du moins n'échappa pas à nos balles.

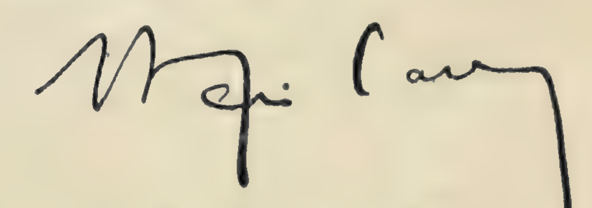
Donc, il n'y a pas eu lutte pour la prise du fort. Celui-ci était abandonné. Pourquoi ? Sur quels ordres?... La victoire des boches fut une victoire sans combat, une victoire due à une ruse qu'interdisent les lois de la guerre, une ruse qui est une traîtrise.

« *La plus grande victoire qu'ait jamais trouvée une Armée, disait le lendemain le communiqué boche. Le Fort le plus formidablement défendu de l'enceinte de Verdun, emporté de haute lutte par nos vaillants Brandebourgeois...* »



Enhardis par la prise du fort, certains de leur victoire, les boches jettent contre le village et ses abords, pendant toute la journée du 26, trois Corps d'Armée, en vagues d'assaut successives. Nos mitrailleuses et nos baïonnettes brisent ces vagues les unes après les autres. La route Douaumont-Bras, les avancées du bois de Chaumont, toute la plaine vallonnée de Douaumont sont couvertes par des amoncellements de cadavres.

Le 95e régiment d'infanterie devait être relevé au matin du 26 par le 110e, mais le colonel de Bélenet, « le géant d'Apremont », décida de retarder la relève jusqu'à la nuit, afin de ne pas compromettre la défense. Quand le régiment partit, dans la nuit du 26, il laissait derrière lui 800 hommes tués, mais il avait sauvé Verdun.



## LE TUNNEL DE TAVANNES

Je peux vivre cent ans, je me souviendrai toujours des heures vécues dans ce ghetto, tandis qu'au-dessus la mitraille faisait rage.

Imaginez un boyau long de quinze cents mètres, large de cinq, fait pour une seule voie par où passait le chemin de fer allant de Verdun à Metz, et où de 1.000 à 2.000 hommes travaillaient et

vivaient, mangeaient et satisfaisaient à tous leurs besoins !...

Dans les premiers temps de la lutte gigantesque autour de la cité, des troupes, cherchant un abri contre le déluge de fer et de plomb, s'abritèrent là; puis, comme cela durait, des services s'installèrent au petit bonheur, à l'entrée et à la sortie. Un jour enfin, quelqu'un constatant que ce tunnel constituait le plus sûr des abris et pouvait servir à quelque chose, décida d'y installer tous les services du secteur. Des cabanes furent aménagées par le génie qui y prit sa place ; planches, tôles ondulées, toiles goudronnées furent mobilisées et formèrent les baraques qui devaient donner asile à cette fourmilière militaire, du moins aux autorités, aux services.

Avec de l'organisation, c'eût été d'une utilisation intelligente, mais... la dynamo qu'on y avait installée était trop faible et ne pouvait fournir qu'un pauvre éclairage, si bien qu'on y voyait à peine et qu'on manquait à chaque pas de glisser sur le bout des traverses de la voie ; mais, chose pire, l'eau manquait absolument, car un seul robinet existait au milieu du tunnel; et ceux qui venaient là étaient condamnés à rester des dix, voire douze et quinze jours sans se nettoyer, malgré les pires besognes à accomplir. C'est ainsi que j'ai vu de nos hommes, qui venaient de s'infecter les mains en transportant des cadavres délabrés, être obligés de manger sans pouvoir se laver. Et quand je demandai pour eux un désinfectant quelconque l'aimable pharmacien (1), chargé de ce service, me fit des reproches amers. Je compliquais les choses en réclamant ainsi !

Ah ! l'hygiène du tunnel de Tavannes, transformé en égout humain !

Après deux ans de guerre et cinq mois que durait la lutte devant Verdun, on n'avait pas encore pu installer quelques ventilateurs renouvelant l'air méphitique qu'on y respirait, ni le désinfecter en vaporisant quelque chlorure.

Au milieu, vous entendez bien, juste au milieu des couchettes étaient les latrines ! On eût pu se servir d'une double série de tinettes désinfectées, emporter les pleines, mettre les vides à leur place. C'eût été trop simple et propre. Les territoriaux-vidangeurs les tiraient, vidaient leur contenu dans des boîtes rectangulaires à brancards munies de couvercles qui s'adaptaient rarement, et les remettaient en place... emportant le long du tunnel leur marchandise empuantant l'atmosphère ! J'ai vu faire cette besogne, tandis que les hommes mangeaient leur soupe — dans des gamelles ou assiettes qu'ils ne pouvaient, faute d'eau, nettoyer — à côté d'eux !

Après les différents services, les hommes s'installaient comme ils pouvaient... sur la voie même du chemin de fer, dans le noir complet, la vermine et la saleté. Il y avait bien eu un timide essai de cadres treillagés qui avaient servi de couchettes, mais ils étaient défoncés, abîmés, et les divisions se succédant rapidement, hélas ! nul ne s'inquiétait de les remplacer ; toutefois, voulant dégager le bas, le génie du secteur avait commencé l'installation, à mi-hauteur du tunnel, d'un premier étage en plancher; là gîtaient les territoriaux ; mais comme il n'y avait pas de place pour tout le monde, cela ne faisait qu'augmenter encore, pour ceux qui étaient en dessous, le grabuge infernal et la saleté qu'on n'avait plus seulement aux pieds mais encore sur la tête; car, par les planches mal jointes, la terre tombait sur ceux qui se trouvaient là.

Quant à reposer, à dormir un moment, à moins d'être sourd, il n'y fallait songer. Les cabanes contenant les services et les abris des chefs prenant, avec la voie, tout le côté droit du tunnel, il ne restait guère, pour aller et venir, qu'un espace de 1 m. 15, du côté gauche. Or, c'est par cet étroit chemin que passaient tous les groupes, les troupes allant relever celles qui attendaient, les territoriaux et le génie montant au « travail » avec leurs outils ; c'est par cet espace où, à la file, se suivaient parfois pendant des heures des centaines et des centaines d'hommes, qu'il fallait assurer, dans des conditions pénibles, l'évacuation des blessés, — quelquefois des cadavres — qu'on amenait des lignes, et qu'on évacuait ensuite sur le « Cabaret Rouge », relai automobile, à près de deux kilomètres de là, et ce, à bras.

Double manœuvre pénible où des hommes, souvent éreintés par le chemin fait sous les obus et pouvant à peine regarder à terre, manquaient à chaque pas de glisser sur les traverses ou les rails d'un petit Decauville qui ne fonctionnait pas !... naturellement.

On aurait pu, évidemment, mettre les postes de secours et celui des brancardiers au commencement

(1) Il fut tué quelques jours après.

du tunnel ; l'évacuation eut été plus rapide, les blessés et ceux qui les portaient y auraient gagné, le service aussi, mais cela encore eut été trop simple, et on les avait logés à deux cents mètres à l'intérieur ! On aurait pu, puisqu'on avait installé un Decauville qui allait jusqu'au « Cabaret-Rouge », s'en servir, évacuer par ce moyen, mais on ne jugeait pas ce système assez long et compliqué.

Au milieu du tunnel, il y avait même un dépôt de munitions et, chaque soir, nous nous demandions anxieusement si les territoriaux qui passaient, en transportant les caisses de grenades sur leurs épaules au moyen d'une perche qui fléchissait sous le poids, n'allaient pas glisser et laisser choir leurs terribles citrons de fonte !

Un jour, on entendit une explosion : un madrier était tombé sur une caisse de grenades; il y eut un tué et deux blessés. Le lendemain, en mettant de l'ordre dans notre poste, j'ouvris une caisse qui nous servait de siège et sur laquelle je faisais mon courrier ; il y avait là tout ce qu'on voulait, et même ce qu'on n'eût pas voulu ; de vieux masques contre les gaz, des paquets de pansements individuels, des biscuits et... des grenades chargées. Je les fis enlever par mon brave Dehlinger, qui connaissait cet article.

Régulièrement, les deux ravins formant l'entrée et la sortie du tunnel étaient arrosés par la mitraille, par des projectiles qu'on n'entendait presque jamais venir, à cause du départ de nos 75 qui donnaient par batterie, sans discontinuer; aussi l'évacuation des blessés était-elle chose pénible et dangereuse. Pénible, difficile, à cause du chemin accidenté. Représentez-vous une voie de chemin de fer avec, de chaque côté, un contre-bas, un petit espace plein de trous, de bosses, de traverses, de pierres détachées, parfois de troncs d'arbres abattus ; dangereuse, par les tirs de barrage que l'ennemi ne manquait jamais de déclencher deux, trois fois par jour, surtout aux heures de ravitaillement.

Ajoutez à cela la pluie tombant régulièrement et détrempant une terre grasse qui s'attachait aux pieds, emplissait les trous d'obus ou en creusait d'autres qu'on ne pouvait pas combler.

Or, sans grand travail, on eût pu établir sur la droite, un boyau spécial pour l'évacuation des blessés, au moins jusqu'au croisement de la voie, chemin le plus dangereux, jusqu'au point appelé : « La Maisonnette », habitation de l'ancien garde-voie, ouverte de tous côtés par les obus. Abrité par le talus droit, ce boyau eût facilité le transport en diminuant les risques; mais, de même que les rails du Decauville, le boyau était là pour faire penser qu'on aurait pu l'utiliser ! Ah ! oui, toute ma vie je me souviendrai de ce tunnel de misère, ghetto de guerre où, par le même étroit espace, passaient l'héroïsme sanglant et les ordures, les territoriaux vidant les latrines et les ravitailleurs portant la soupe, et où les cadavres qu'on transportait bousculaient parfois les vivants !...




LE CABARET-ROUGE

Aquarelle de Edmond Lesellier.



*Le Tombeau.* — Blessé, évacué à Contrexéville, où, après cinq étapes et quarante heures de trajet sur le dos, j'avais trouvé un lit, de l'eau et du pain frais, le calme après la tempête, le paradis après l'enfer, je venais à peine d'achever les lignes qui précèdent sur le tunnel de Tavannes, quand, le 7 septembre, je trouvai dans mon courrier un mot de mon brave Dehlinger, daté du 3, m'annon-

çant que les obus avaient déjà causé des vides dans nos rangs, et se terminant ainsi :

« Nous aspirons tous au repos bien gagné ».

Et un autre camarade, le sergent Monin, chimiste et, comme tel, attaché au laboratoire de toxicologie, qui se trouvait à l'autre bout du tunnel, du côté de La Lauffée-Damloup, m'écrivait :

« ... Ici, sous le tunnel, toujours la vie que tu connais, nous avons été alertés deux fois par les gaz, et l'entrée a été, hier soir, sérieusement marmitée par un tir de barrage.

« La santé n'est pas brillante, mais nous espérons sortir bientôt indemnes de ce trou infect, où *la mort coudoie trop la vie!* »

Mais, le dimanche 10, tandis que j'attendais la visite et goûtais de mon lit la caresse d'un rayon de soleil illuminant le parc de Contrexéville, je reçus d'un camarade ce mot laconique qui me glaça :

« Mon cher Le Gentil,

« Comment allez-vous? J'espère que votre blessure n'aura pas de suite fâcheuse.

« Vous aurez sans doute appris l'affreux malheur? *Cent-un* exactement de nos malheureux camarades sont restés ensevelis sous le tunnel de T. Tous morts!...

« Pauvre groupe de brancardiers déjà assez éprouvé, le voici presque anéanti!

« Comme sergents survivants, il ne reste que Kohler et Mongeot. Quelle affreuse chose que la guerre! »

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Je restai un moment hébété, ne pouvant croire ce que j'avais sous les yeux, en proie à une émotion intérieure qui mouillait mon front.

Non, je n'avais rien su, rien appris. Comment? par qui? Seul, ce bout de papier me révélait une catastrophe sur laquelle je n'avais aucun détail.

Mais un convoi de blessés venait justement d'arriver à l'hôtel de la « Souveraine », et des hommes de ma division me confirmèrent la triste nouvelle. Le 4 septembre, une formidable explosion, sur la cause de laquelle on n'était pas fixé, avait eu lieu sous le tunnel, faisant près d'un millier de victimes, dont les brancardiers de la 73[e] division.

Ma pensée angoissée alla vers mes infortunés camarades, mon peloton, et Dehlinger qui m'avait écrit le 3, la veille!...

*Cent-un!* me disait le mot laconique. Je songeai un instant que, peut-être, mon peloton avait été relevé. J'essayai de m'accrocher à de fragiles espoirs; mais, de la journée je ne pus penser à autre chose; et c'est à peine s'il me fut possible de fermer l'œil.

Le lendemain matin, je reçus ce billet qui me fixa sur l'étendue du malheur:

« Cher Monsieur Le Gentil,

« Une bien triste nouvelle à vous apprendre! ... Joseph Dehlinger est resté « là haut » avec pas mal de camarades, cent un, quatre pelotons, et il n'y a plus aucun espoir! ... Nous restons cinq de notre pauvre peloton. Martin Camille, Boës, Vera, Pezat, l'équipe 23 qui se trouvait à Fontaine-Tavannes, et moi qui, par suite d'une heureuse chance, remplaçais depuis deux jours Keller, comme vaguemestre.

« Nous sommes redescendus à Dugny, mais c'est bien triste de se voir si réduits! ... Vous aurez probablement reçu vos colis et paquet de lettres que nous vous avons fait suivre; le pauvre Joseph me les avait remis le soir même. Je ne peux vous donner pour l'instant plus de détails.... J'espère que votre blessure est en bonne voie de guérison, mais quelle veine vous avez eue! ...

« Henri Martin. »

Oui, en effet!

Pauvres malheureux camarades! Infortuné Joseph Dehlinger que j'avais embrassé quelques jours avant, lorsque, évacué du tunnel de malheur au Cabaret-Rouge sur un brancard, il avait tenu à m'accompagner.

Pauvre brave Joseph, déjà blessé l'année précédente au bois Le Prêtre, que j'avais connu à Toul et que sa femme et sa petite fille m'avaient recommandé et attendaient dans leur petite maison de Nancy....

Et dire que c'est à lui que j'avais confié, avec mes papiers, mes dernières volontés au cas où j'aurais été frappé à mort!

Quelle cruelle ironie du sort.

Chose curieuse, de tout mon peloton, la seule équipe sauvée était précisément celle qui, déjà, avait échappé à la mort en descendant de la « batterie de l'Hôpital » et justement celle qui m'avait évacué. Les quatre qui m'avaient porté, auxquels j'avais souhaité bonne chance! Pourquoi, le sort n'avait-il pas de même préservé le pauvre Delhinger, seul marié et père de famille?

Et les autres ? Sur vingt-quatre hommes de mon peloton, un avait été blessé deux jours après moi, un autre évacué pour maladie ; quatre et un caporal restaient survivants ! ... Dix-sept hommes et deux caporaux étaient donc restés « là-haut », dans cet antre de souffrance et d'horreur, avaient péri dans la géhenne, pauvres misérables humains auxquels, après de longs jours et de pénibles nuits de privations — car on n'était que piètrement ravitaillé, — de surmenage et de danger pour accomplir leur rude, ingrate et sanglante besogne de parias, la guerre, insatiable gouge, dévoreuse d'hommes, avait réservé un sort atroce.

Cent-un des nôtres, les quatre pelotons de service avaient été anéantis.

J'ai connu, depuis, dans quelles tristes conditions.



N.-O. DES BOIS BOURRUS : FERME DE LA CLAIE

Le 4 septembre ; la nuit et la journée avaient été particulièrement dures pour les brancardiers qui n'avaient pas arrêté un instant ; pour leur permettre de reposer quelques heures, dans la misère de cet antre empuanti, leurs pauvres corps fourbus, leurs épaules meurtries, le médecin-major Bruas avait demandé les brancardiers de Corps en réserve.

Quand ces derniers furent là, à mesure que rentrèrent les équipes divisionnaires, ceux qui les composaient s'en furent allonger leurs membres brisés. A 21 heures, les quatre pelotons reposaient, et les malheureux qui s'étaient laissés tomber sur le plancher sans paille ou la terre pourrie, à bout de forces, dormaient là, confiants en la solidité de cet abri sur lequel pouvaient pleuvoir les obus de tous calibres.

Grâce au docteur Bruas, chef juste, ils pouvaient reposer un peu avant de continuer leur lourde et périlleuse tâche. Mais, comme s'il n'y avait eu assez de l'ennemi, de la mitraille, de la pluie, de la boue, de la faim, de toutes les infernales misères de la guerre, c'est ce moment où tous ces malheureux, vaincus par la fatigue, dormaient profondément, rêvant peut-être aux leurs, au foyer, au bonheur... c'est cette minute que choisit l'implacable destin, entre les mains duquel, quelles que soient nos prétentions, nous ne sommes que de pauvres instruments, pour frapper ces hommes que le sort avait déjà transformés en forçats de la Patrie.

... Quand tant d'autres, qui survivent ceux-là ! s'étaient faits à l'arrière, une existence ouatée !...

Quelle fut la cause initiale de la catastrophe ? Plusieurs versions en ont été données sans qu'il soit possible d'être exactement fixé. Un mulet transportant des grenades aurait buté contre une traverse de la voie et fait choir sa terrible cargaison, provoquant, avec la panique, une explosion d'essence et l'incendie. Un territorial portant des fusées aurait accroché les fils électriques, une cause quelconque aurait provoqué l'explosion des mines placées pour faire sauter le tunnel en cas d'avance de l'ennemi.

Or, on peut écarter cette dernière version, les cordons Bickford reliant ces mines ayant été retrouvés intacts.

Toujours est-il qu'à la suite d'un accident, le groupe électrogène placé à l'entrée sauta, causant l'incendie des baraquements où logeaient les services suivants : Poste de commandement du chef de la brigade occupant le secteur ; bureaux du médecin divisionnaire et du médecin chef, du téléphone, du génie, postes de secours et de brancardiers, etc., etc. Dans cet étroit boyau où s'amoncelaient, comme à défi, les matières les plus combustibles, le feu se propagea rapidement, hélas ! et les malheureux qui se trouvaient là, guettés par la flamme et l'asphyxie, fuyaient en groupe du côté opposé.

Si la chose avait été possible, il n'y aurait eu comme victimes que celles qui se trouvaient enveloppées par le feu des premières cabanes; mais, lorsque le destin qui permet à tant de misérables et d'inutiles une longue vie de tout repos, tient en ses griffes des malheureux, il ne les lâche pas ainsi !...

Ces hommes, tirés de leur sommeil pour vivre le plus atroce des cauchemars, fuyaient donc, pêle-mêle vers l'autre issue, à travers les flammes, et, pour lutter contre la fumée qui, par l'appel d'air de ce long boyau, les gagnait de vitesse, la plupart avaient adapté les masques contre les gaz. Dans ce tunnel devenu le huitième cercle de l'Enfer, des centaines de damnés masqués participaient à cette course à la mort, butaient contre les traverses, tombaient sous les pieds des camarades, hurlaient le : « Sauve qui peut ! » féroce et égoïste de l'homme en danger, quand, devant eux, une terrible explosion se produisit... un feu d'artifice jaillit... trouant l'obscurité d'éclairs effroyables: c'était le dépôt de munitions qui sautait ! Le déplacement d'air fut tel que ceux qui se trouvaient à la sortie, du côté de Fontaine-Tavannes, faillirent être renversés.

Les premiers infortunés qui fuyaient de ce côté, et dont pas un n'avait encore pu franchir le dépôt de munitions, furent donc certainement renversés; la position d'un tas de cadavres, trouvés à cet emplacement, corrobore, d'ailleurs, cette hypothèse (1).

Feu devant, feu derrière, prise entre les flammes et gagnée par l'asphyxie, la pauvre troupe, hurlante et douloureuse vit la mort s'avancer à grands pas...

Seuls, René Birgé, secrétaire du colonel Florentin (2) et dessinateur de la brigade, enseveli par un heureux hasard tout à l'entrée, et un homme du 8e ou 10e génie, purent être assez heureux pour échapper à la catastrophe ; dès le début, ce dernier avait pu s'évader par l'unique bouche d'air existante, en gagnant l'ouverture grâce à une échelle, et d'autres malheureux le suivaient, quand, sous leur poids l'échelle se brisa !...

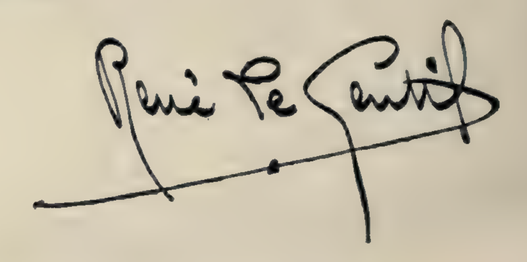
Près de mille hommes périrent donc là : État-major de la 146e brigade, colonel Florentin en tête, officiers et soldats des 8e et 10e génie et des 24e, 98e et 220e régiments territoriaux ; médecins-majors et infirmiers régimentaires des 346e, 367e, 368e et 369e d'infanterie ; blessés de ces régiments qui, après de rudes souffrances, attendaient là, sur des brancards, leur transfert ; vous, médecin-major Bruas que je regrette doublement, puisque je vous dois la vie, et dont, seule trace de votre fin, on n'a retrouvé que la chevalière ! Et vous, les médecins et brancardiers de la 73e division.

Lorsque, deux jours plus tard, on put déblayer l'entrée du tunnel, on ne retrouva rien, rien que des restes humains calcinés qui tombèrent en poussière dès qu'on les toucha.

Plus loin, là où le feu n'avait rien eu pour s'alimenter, il fut possible d'identifier quelques cadavres, trente seulement sur cent-un ! Ce fut à peu près la proportion pour tous les groupes anéantis en cette catastrophe.

Naturellement, aucun journal n'en souffla mot.

Nul, parmi les officiels de la « Grande Presse », ne fut commis à saluer les malheureuses fourmis humaines dont le tunnel de Tavannes fut le tombeau; mais leur mémoire ne m'en est que plus chère ; et c'est en survivant, pénétré de ce que nous devons à ceux qu'immola le destin, que je l'évoque ici de mon mieux, en les saluant d'un souvenir ému.



## AU MORT-HOMME EN 1916

*L'enlèvement de la hauteur par les Allemands.*

Il convient tout de suite de mettre les choses au point. Les communiqués officiels de mars et d'avril 1916, publiés par le Grand Quartier Général, n'ont pas dit souvent la vérité et l'on a un reflet plus exact des événements de cette période dans la région du Mort-Homme en lisant les communiqués allemands.

N'ergotons pas. Il était peut-être utile à cette époque de dissimuler au peuple la gravité des faits pour éviter une démoralisation qui, à s'étendre, eût pu entraîner une catastrophe. Aujourd'hui, on peut — enfin ! — dire la vérité.

(1) Une autre version, très plausible, veut que ce soit le dépôt de munitions qui sauta le premier.

(2) Le colonel Florentin faisait fonctions de général.

Je souligne ce détail pour éviter toute surprise au lecteur des lignes qui suivent, car le récit que j'entreprends ne correspond en rien à ce que l'opinion a connu des tragiques événements du Mort-Homme.

Dois-je affirmer que je détiens la vérité ?

Il reste encore des gens qui peuvent — si besoin est — confirmer mes dires.



Ils n'étaient pas des néophytes du front, les hommes qui, après l'attaque imprévue du 21 février, venaient à Verdun. Ils avaient connu toutes les misères, couru tous les dangers. Ils ne connaissaient plus la peur. Ils allaient indifférents, stoïques, inconscients, comme dans un rêve... Ils étaient accoutumés. Ils étaient *les survivants* des meurtriers combats de l'Argonne et de l'offensive manquée de Champagne.

Mais quand, à un détour de la route encaissée, dans la nuit profonde, ils purent voir plus loin que le talus, plus loin que la forêt, le spectacle indescriptible qui s'offrit les fit arrêter d'horreur. Ils étaient au centre d'une circonférence de feu, ininterrompue, circonférence d'astres éphémères où l'or se mêlait aux émeraudes et aux rubis, comme un collier précieux qui les eût enserrés. Droit devant eux, c'était le Mort-Homme et la cote 304 ; à droite, les Hauts-de-Meuse ; à gauche, Avocourt et son réduit imprenable ; en arrière, les avancées de la Woëvre.

Inoubliable coup d'œil qu'une plume ne saurait rendre : il faudrait la palette riche d'un Goya ou d'un Vélasquez. C'est devant de tels tableaux que l'homme constate la vanité de son effort, l'impuissance de sa rage, le vide de son cerveau, le néant des sociétés, l'imbécillité des nations, le mensonge de la science, la vérité éternelle de l'art, la beauté des songes, la sagesse des poèmes d'amour...

C'était le 11 mars 1916, au bois Le Bouchet, en arrière des bois Bourrus. Il y avait là une division du 32ᵉ Corps d'Armée (général Berthelot), la 40ᵉ division d'infanterie, que commandait le général Lecomte. Retenons les noms des régiments qui la composaient. Ils se firent massacrer en illustrant la défense de la rive gauche de la Meuse. C'étaient le 150ᵉ et le 161ᵉ régiment d'infanterie, constituant la 80ᵉ brigade ; le 154ᵉ et le 155ᵉ constituant la 79ᵉ brigade. Le 63ᵉ régiment territorial leur était adjoint.

Arrivé le 11 mars au bois Le Bouchet, la division, dès le lendemain, monta en ligne. Dans l'après-midi, les chefs de bataillons avaient été reconnaître le terrain et le spectacle qu'ils avaient eu sous les yeux les avait fortement impressionnés. La plupart dissimulèrent au retour leur sentiment, mais l'un d'eux — à quoi bon le nommer ? — qui sortait d'un état-major d'Armée et qui allait recevoir le baptême du feu, fit appeler, à sa rentrée au bivouac, l'aumônier et lui dit (je cite textuellement) :

— Donnez-nous l'absolution. Nous sommes tous foutus.

A la nuit tombante, les régiments se mirent en route, en colonne par un, pour relever les troupes en ligne.

La mort était proche, sournoise. Et les âmes se faisaient plus farouches. Le silence régnait parmi les soldats, dans le déchirement sinistre des obus, dans le long hurlement triste des canons déchaînés.

Pas de boyaux. Trajet long, zig-zagué, compliqué, par des pistes boueuses et collantes sous bois et dans la plaine, entre le rû « La Claire » et le village de Chattancourt où quelques maisons flambaient, montrant, dans le rougeoiement de l'incendie, la silhouette noire du clocher de l'église. Pas d'incidents. Quelques rares schrapnells. Pas un coup de fusil, pas de tac-tac de mitrailleuses. Beaucoup de fusées éclairantes. Un calme plus impressionnant que le tumulte du combat.

A Chattancourt, des guides attendaient les



COTE DU POIVRE : UN POSTE TÉLÉPHONIQUE

troupes pour leur indiquer les emplacements où se tenaient les régiments relevés.

Il n'y avait pas de tranchées. Par ci, par là, se tenaient des îlots de poilus, dans des trous d'obus : c'étaient les premières lignes.

Dans la même nuit, presque tous ces trous furent réunis par des embryons de boyaux. Et le 63e territorial, à quelques mètres en arrière, creusait une tranchée de soutien.

La relève s'était faite tranquillement. La nuit tout entière fut calme. On en était surpris, car les communiqués des jours précédents, que nous avions lus à l'arrière, ne le laissaient pas prévoir.

Le 150e régiment d'infanterie occupait la crête 295. Les boches tenaient, depuis la veille, la crête en face. En fait, ce qu'on est convenu d'appeler le Mort-Homme, c'était l'espace, presque plan, situé entre les deux crêtes. Il n'appartenait pas encore aux Allemands. Nous n'en possédions plus qu'une infime partie, la lisière sud. Il constituait déjà ce que les Anglais ont baptisé le *No man's land*.

A gauche du 150e régiment d'infanterie, il y avait le 161e, qui se trouvait en liaison avec le 9e Corps d'Armée, lequel occupait la cote 304. Au pied de la cote 304 se tenait le 154e régiment, en liaison avec le 155e qui défendait le village de Cumières.

Pendant trois semaines, la situation ne se modifia point. Il y eut quelques attaques, contre-attaques, pertes et reprises d'éléments de tranchées, bombardements moyens. Rien de marquant. La 40e division d'infanterie travailla ferme, creusa et aménagea tranchées et boyaux, organisation de résistance. Une seconde ligne passait par la cote 265, située à quarante mètres en arrière de la cote 295 et que, pour les besoins de la cause, le communiqué ne tarda point de présenter comme faisant partie du système de crêtes du Mort-Homme.

Le secteur commençait à prendre tournure quand, le 5 avril, la 40e division d'infanterie fut relevée, envoyée au repos dans la région de Souilly et remplacée par l'autre division du 32e Corps d'Armée, la 42e, qui venait de passer une semaine au repos après s'être sérieusement fait étriller sur la rive droite de la Meuse, du côté des carrières d'Haudremont.

La 42e division d'infanterie comprenait les 94e, 151e et 162e d'infanterie, 8e et 16e bataillons de chasseurs à pied et le 145e régiment territorial. Elle était commandée par le général Deville.

TYPE D'ORGANISATION DÉFENSIVE D'UN VILLAGE. — (VILLAGE ET BOIS D'HAUMONT)

Ce fut la 42e division d'infanterie qui subit l'assaut furieux de l'ennemi et perdit la petite partie que nous tenions du Mort-Homme. Après une intensive préparation d'artillerie, de violents et méthodiques marmitages sur tout le front allant de la cote 304 à Cumières, les Boches attaquèrent, le 9 avril, en vagues compactes, précédés de flammenwerfer, et culbutèrent nos troupes qui durent abandonner la crête de la cote 295. La bataille avait été acharnée et les pertes de la 42e division d'infanterie furent très élevées.

*Le Mort-Homme n'était plus à nous.* Et l'ennemi, dévalant la pente au pied de la cote 265 que nous tenions encore, menaçait le ravin de Chattancourt.

La situation était critique. Derrière la ligne de défense des ouvrages Molandin, Macaire, Chat-

tancourt, il n'y avait plus rien que la plaine de La Claire et la forêt des Bois-Bourrus, pleine d'artillerie, mais dépourvue d'autres moyens de défense.

L'ennemi, poursuivant son effort, prit pied sur la cote 265, mais une magnifique contre-attaque du 8e bataillon de chasseurs à pied sauva la situation, en délogeant l'ennemi des points qu'il avait réussi à occuper sur cette crête. Nos lignes étaient rétablies à cela près que les boches conservaient les crêtes dominantes, c'est-à-dire l'observatoire et, en fait, le Mort-Homme, qu'ils devaient garder jusqu'en septembre 1917.

Relisez les communiqués officiels de cette époque. Ils affirment que nous sommes toujours maîtres du Mort-Homme et, lorsqu'ils conviennent de sa perte, ils le font en termes ambigus. Le communiqué du 14 avril (23 heures), pour la première fois, laisse deviner la vérité en disant : « Activité des deux artilleries *dans la région* du Mort-Homme ».

La 42e division d'infanterie, réduite à l'état de squelette, dut être relevée et la 40e division d'infanterie, n'ayant pas eu plus d'une semaine de répit, remonta en ligne le 12 avril, et reprit les emplacements qu'elle avait occupés en mars.

Le secteur que la 40e division avait quitté n'était plus reconnaissable. Au calme qui avait précédé la grande offensive allemande avait succédé l'agitation permanente.

Il ne se passa point de nuit sans qu'il y eut attaques ou contre-attaques, pertes et reprises d'éléments. La 40e division d'infanterie parvint à redresser ses lignes et à reconquérir un peu de terrain, ce qui permit au communiqué de se montrer optimiste.

En réalité, nous n'occupâmes que du terrain neutre, où l'ennemi n'était pas installé. A part une affaire assez chaude, sur Cumières, que tenait le 155e régiment d'infanterie, et qui demeura sans résultat de part et d'autre, il n'y eut aucun grand fait dans la période du 12 au 29 avril.

Le 29 avril, la 40e division d'infanterie était relevée par la 165e division, qui devait plus tard (en décembre 1916) être incorporée au 32e Corps d'Armée.

A partir de cette date du 29 avril, la 165e division d'infanterie, donc, tint les lignes dans ce secteur qui allait de la cote 304 à Cumières et au fleuve. Dois-je écrire : « Tint les lignes? » Je devrais plutôt dire : « Perdit les lignes ».

Pour la quatrième fois, la 40e division d'infanterie remonta en ligne le 22 mai.

La cote 304 était pour ainsi dire prise. Toutes les premières lignes de mars appartenaient aux Boches, ainsi qu'une partie de nos secondes lignes. Chattancourt abritait désormais les postes de secours des bataillons d'active, alors que, trois semaines plus tôt, c'étaient les territoriaux qui s'y trouvaient en position de soutien.

Le 23 mai, les 150e et 161e régiments d'infanterie tentèrent vainement de réduire un saillant que les boches possédaient dans nos lignes. Le 24, nouvelle tentative, couronnée de succès cette fois. Le 25, martèlement ininterrompu de tout le front de la division par les Allemands. Ce bombardement continua et s'amplifia le 26, le 27, le 28 et le 29. Une grosse attaque s'apprêtait.

A coup sûr, les Allemands voulaient enlever la ligne de défense de Chattancourt.

Le 29, à 14 heures, l'offensive attendue se déclencha. Et, comme on le prévoyait, l'effort de l'ennemi porta surtout sur le 154e régiment d'infanterie, qui se trouvait à Chattancourt, et sur le 155e, qui tenait Cumières.

Une telle fumée stagnait sur ce coin du secteur que les éléments du 150e régiment d'infanterie, qui n'étaient pas à plus de cent mètres à gauche du 154e, ne distinguaient rien de ce qui se déroulait à côté d'eux.

Mais ils le connurent bientôt, quand la sonnerie du « garde à vous » retentit pour leur enjoindre d'entrer dans la danse. Ne croyez pas que j'exagère. Dans la guerre de tranchées, c'est la seule fois où, au 32e Corps d'Armée, on a vu un régiment s'élancer à la bataille au son des clairons.

Soudain, les boches s'arrêtèrent et un répit se produisit. Pourquoi? On ne l'a jamais su. Cependant, l'ennemi n'avait réussi à s'emparer que de très peu de terrain. A coup sûr, les objectifs qui avaient été assignés n'étaient pas atteints. Craignèrent-ils une contre-attaque?

Hélas ! Il ne restait plus grand'chose des 154e, 155e et 150e régiments d'infanterie. Ah ! l'on n'était pas fier à Chattancourt, en ce temps-là !

Le 8 juin, ce fut la relève, le départ pour le secteur de tout repos, en Lorraine.

André Joubert

# XXVI

# LA BATAILLE DE LA SOMME

## Les Préparatifs

E dimanche 25 juin 1916, je me trouvais, avec quelques camarades, sur une espèce de butte située — autant que je m'en souviens — à l'ouest d'Albert, dominant la ville ; et nous contemplions, au milieu d'un tintamarre effroyable, un spectacle extraordinaire : le bombardement des lignes allemandes par l'artillerie des alliés, qui venait de se déclencher pour la « préparation » de la grande offensive du 1er juillet.

Notre observatoire se dressait à peu près au centre du secteur de l'attaque ; et, de là, nos regards pouvaient se porter, à gauche jusqu'à la vallée de l'Ancre et jusqu'aux hauteurs de Beaumont-Hamel, en face jusqu'aux collines derrière lesquelles est Bapaume, à droite jusqu'à la vallée de la Somme, par-dessus Frécourt et Suzanne : nous dominions la bataille, comme de la pointe d'un promontoire.

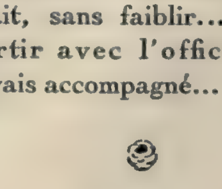
Quelques milliers de canons, dont nous ne voyions pas un seul, tiraient alors ensemble sur les positions ennemies, et leurs coups faisaient un grondement ininterrompu, avec des claquements et des arrachements bizarres, dans lesquels, aussi, les longs sifflements des obus passant au-dessus de nos têtes, en voûte, mettaient des stridences aiguës de cent espèces différentes. Le ciel était gris et bas ; mais l'air, empli d'odeurs âcres, était comme frissonnant des rafales de bruit, et un bouquet d'arbres, auprès de nous, agitait ses feuilles ; le sol, aussi, frémissait sous nos pieds ; et, sur tout l'horizon, en face, dans les lignes allemandes, il nous semblait assister à une sorte de tremblement de terre. Au milieu de nuages de fumée noire et de poussière, des éclatements, des explosions, des gerbes énormes de terre et de débris, en éventail, qui rappelaient celles des vagues se brisant sur les récifs, des lueurs d'incendie, des bouffées rouges, des disparitions subites de grands arbres paraissant s'engloutir dans le sol.

Rien ne répondait, de là-bas : aucun signe de vie ! — Nous savions pourtant que des êtres humains, nos ennemis, y vivaient et y recevaient sans répit cette infernale avalanche ; et nous étions très contents, car nous attendions cette minute depuis bien des jours !

Jamais encore nul d'entre nous n'avait vu un bombardement aussi formidable. Aussi, à mesure que les heures s'écoulaient, la colline où nous nous étions arrêtés s'encombrait de spectateurs : il y en avait de toutes sortes — comme toujours, au front, dans ces circonstances — et il semblait que toute l'Armée anglaise (car nous nous trouvions dans le secteur anglais) y fût représentée : des généraux, des officiers de toutes armes, des cavaliers, des gens de police, des coloniaux, des Canadiens, des Écossais, des Hindous. Pas de bruit, pas de cris ; mais une émotion contenue, mêlée de fierté et d'espoir...

Puis, le soir vint... La canonnade continuait, continuait, sans faiblir... Je dus partir avec l'officier que j'avais accompagné...


L'ÉGLISE D'ALBERT



C'était la bataille qui venait de se déclencher, la grande bataille dont les préparatifs s'étaient faits, sous nos yeux, *pendant plusieurs mois !*

Pendant plusieurs mois, toute la région en arrière du front avait été transformée en un immense et bourdonnant chantier ; et l'on avait eu là, vraiment, pour la première fois, la notion exacte et, comment dirai-je ? *palpable*, du rôle que pouvait jouer l'industrie dans la guerre moderne.

Le pays, pour ses habitants eux-mêmes, n'était pas reconnaissable.

Construction de routes nouvelles, éventrement de la campagne par des nuées de territoriaux manieurs de pioches et de pelles, lourds camions routiers déversant sans relâche, nuit et jour, des monceaux de cailloux ; arroseuses, rouleaux-compresseurs ; — établissement de lignes de chemin de fer, avec gares aux multiples voies et quais de déchargement pour le matériel et les munitions ; — installations de parcs d'aviation, sous les immenses « Bessonneau » recouverts de bâches noires, jaunes et vertes, imitant des prairies galeuses ; mise en place d'innombrables batteries d'artillerie lourde, avec les canons enterrés dans le sol et des plateformes bétonnées ; de tous les côtés, dans des taillis, au bord des routes, parcs à munitions, amoncellement d'obus de tous calibres sous de petites baraques en toile peinte ; creusement de tranchées et de boyaux, d'abris pour les troupes s'enfonçant dans les collines, de postes de relais d'ambulance pour les blessés ; pose de cent mille lignes télégraphiques et téléphoniques, enchevêtrées ; forage de puits et installation de grands postes d'eau, avec les longs abreuvoirs tout neufs pour les chevaux : ç'avait été, sous nos yeux, la mise en œuvre, pour l'art de la guerre, de tout ce que la science pratique peut lui apporter de perfectionnements ! Il n'est pas jusqu'au camouflage qui n'ait paru atteindre alors son apogée. Ce qui fut consommé de toile peinte, pendant ces quelques mois, est invraisemblable : des kilomètres carrés ! Il y en avait pour tout et sur tout !... Et le « truquage » ! Faux arbres en tôle, fausses bornes kilométriques, faux débris, faux canons, faux obus, faux cadavres de chevaux ou d'hommes, tout cela creux, pour servir d'observatoires ; grands rideaux de rafia, teint en vert-feuille, jetés par-dessus des passages, des ponts, des travaux en cours ; châssis dressés, représentant des maisons en ruines, pour masquer des batteries ; j'ai même vu fabriquer une grande péniche, entière, destinée à camoufler une canonnière fluviale !



HARDECOURT

Il paraît incontestable que les Allemands furent trompés. Certes, ils savaient qu'une offensive se préparait sur le front de Picardie ; les grands travaux d'aménagement se faisaient au grand jour : il le fallait bien ! Mais grâce, sans doute, à nos aviateurs qui leur interdisaient toute observation, les détails leur échappèrent. Si bien que, quand l'infanterie à son tour, au dernier moment, arriva en ligne — je vois toujours tous ces coloniaux montant, montant, montant, aux derniers jours de juin ! — et fonça brusquement sur eux, on peut dire que nos ennemis furent absolument et profondément stupéfaits ! Ils attendaient bien une attaque sur le secteur anglais : sur le secteur français, ils avaient cru, purement et simplement, à une feinte.

Il est vrai, — il faut s'en rendre compte après coup — qu'il était impossible à des cerveaux allemands d'imaginer que l'Armée française, épuisée par quatre horribles mois de défensive sous Verdun,

aurait l'audace d'entreprendre, dans le même temps, une action d'une telle envergure sur un autre point du front!... Et ceci m'amène à essayer ici, avant d'aborder le récit de la bataille de la Somme, de définir, tout d'abord, son *sens général* dans l'histoire de la Guerre.



C'est au mois de décembre 1915, au cours de réunions tenues à Chantilly, le 6 et le 7, sous la présidence du général Joffre, que la décision avait été prise d'une offensive générale « sur tous les fronts », au milieu de l'année 1916. En ce qui concernait le front de France, l'attaque devait être faite par les Anglais et les Français, à peu près par moitié. La date choisie était le 1er juillet; l'emplacement : le front de Picardie, appelé plus couramment front de la Somme, entre la région d'Hébuterne et la région de Lassigny, sur environ 70 kilomètres; la direction générale de l'attaque était une ligne Bapaume-Péronne-Ham; le but : une fois de plus, la « percée » du front ennemi.

L'emplacement était remarquablement bien choisi, et la suite devait le démontrer. En effet, cette partie du front, depuis les cahotements de la « course à la mer », était restée calme. Il y avait bien eu, de part et d'autre, quelques incursions et quelques bombardements; mais, du côté français comme du côté allemand, les positions étaient très solides; et comme une avance *partielle* ne pouvait offrir aucun avantage, ni pour nos adversaires ni pour nous, les Allemands n'éprouvaient, de ce côté, *aucune crainte*.

Une réunion du 18 février 1916, à la veille même de Verdun (1), confirma l'accord franco-anglais; et, immédiatement, les travaux préparatoires commencèrent.

Pour les Français, c'était le général Foch — particulièrement estimé et aimé des Britanniques — qui mènerait l'affaire avec trois Armées (une quarantaine de divisions); du côté anglais, le général Douglas Haig, successeur du maréchal French, avec deux Armées. Le point de jonction des deux alliés serait le fleuve (la Somme) qui coupait à peu près perpendiculairement, en zigzags, la ligne d'attaque.

L'offensive allemande sur Verdun aurait pu faire abandonner ces projets. Heureusement, il n'en fut rien.

Le général Joffre, appuyé par le général de Castelnau, arriva à faire maintenir le principe de l'offensive, quitte à en modifier légèrement le but et le plan. Les Anglais, eux, hésitaient. Ils auraient préféré nous apporter une « aide immédiate » à Verdun : le Commandement français ne l'accepta pas; et prenant seul, avec une magnifique confiance, la responsabilité de protéger et de sauver la vieille citadelle de la Meuse, il demanda seulement aux Anglais de « relever », sur d'autres points du front, nos formations appelées pour la fournaise de Verdun : ce qu'ils firent. Certes, en ce sens, nos alliés nous furent alors d'un grand secours; mais pendant ce temps, ils devaient — comme nous — continuer leurs préparatifs sur la Somme; et, comme le faisait remarquer le général de Castelnau, c'était précisément en accomplissant quand même, à tout prix, au jour dit, cette puissante attaque, que nous avions des chances de décongestionner les forces allemandes assemblées contre Verdun.

Le but de l'offensive sur la Somme se trouvait donc ainsi modifié : il ne s'agissait plus, essentiellement, d'une percée du front ennemi : il s'agissait, avant tout, de *dégager Verdun*. Qu'accessoirement, résultat devenu secondaire, on pût forcer les lignes, ce serait tant mieux! mais, ce qui était plus important encore, c'était d'user l'adversaire, de lui tuer du monde, de lui démolir du matériel.

Le plan d'attaque, lui aussi, par suite du changement d'objet, se trouvait nécessairement quelque peu modifié. On enleva au général Foch, au fur et à mesure des besoins pour Verdun, plus des deux tiers des forces qui lui avaient été primitivement assignées : si bien qu'il ne dut attaquer, finalement, qu'avec une douzaine de divisions! Dans ces conditions, son front d'attaque fut réduit, sur la zone extrême sud, d'une vingtaine de kilomètres, ce qui supprimait l'attaque en direction de Ham : la région sur laquelle allait se dérouler la bataille était le beau et riche Santerre. Quant au généralissime anglais, lui ne changeait pas son dispositif; mais son action pouvait et devait alors devenir la principale.

Telle quelle, la conception des alliés était audacieuse en de pareilles circonstances; et ce ne fut pas sans difficultés, au milieu de mille critiques de toutes espèces, que le Commandement

(1) Rappelons que l'attaque allemande sur Verdun est du 21 février.

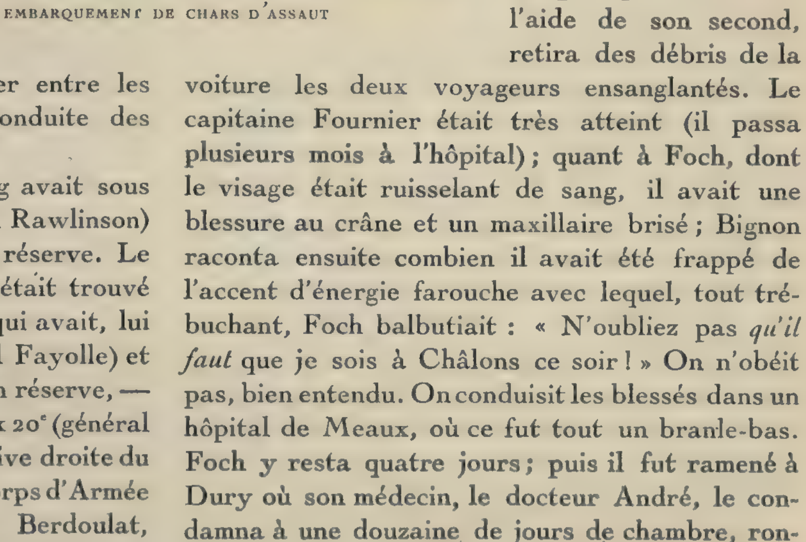
français put en poursuivre la réalisation en mars, en avril, en mai, en juin. A l'arrière, particulièrement dans les milieux politiques, on criait au scandale. Savoir que des divisions « se reposaient » tranquillement dans la Somme, tandis que tant de dangers menaçaient Verdun et que tant des nôtres y étaient broyés, restait incompréhensible. Des gens qui ne connaissaient rien de rien de la guerre — ce sont ceux-là qu'on écoute volontiers ! — criaient, en levant les bras :

— Qu'attend-on pour tout jeter sur la Meuse?

Joffre tint bon; et Foch; et Douglas Haig. Et, au jour prescrit, à l'heure dite, l'une des plus belles victoires de la guerre — car la Somme fut cela — devait venir enfin démontrer combien le Haut Commandement français, cette fois, avait vu juste!



Français et Anglais s'étaient donc répartis la tâche; et, bien que l'unité de commandement ne fût pas encore établie, une entente complète ne devait pas cesser de régner entre les chefs des deux Armées pour la conduite des opérations (1).



EMBARQUEMENT DE CHARS D'ASSAUT

Au nord, le général Douglas Haig avait sous ses ordres deux Armées : la 4e (général Rawlinson) et la 5e (général Gough), celle-ci en réserve. Le point de jonction avec les Français s'était trouvé un peu remonté, de sorte que Foch, qui avait, lui aussi, deux Armées (2) : la 6e (général Fayolle) et la 10e (général Micheler) — celle-ci en réserve, — avait tout un Corps d'Armée, le fameux 20e (général Balfourier, quatre divisions), sur la rive droite du fleuve (Somme). Sur la droite du 20e Corps d'Armée était le 1er Corps colonial (général Berdoulat, quatre divisions); au-dessous encore, et en appui, le 35e Corps d'Armée (trois divisions). La liaison entre les Armées alliées se faisait à Maricourt (1).

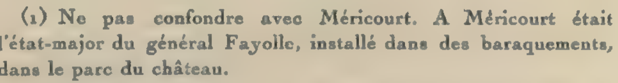
Qu'y avait-il en face?



Il faut dire ici quelques mots de l'accident d'automobile du général Foch, qui faillit lui coûter la vie (quelles conséquences !). Ce fut le 17 mai que se produisit l'événement, qui jeta d'abord la consternation dans tout le groupe d'Armées du Nord. Le général était parti de Dury après le déjeuner, accompagné du capitaine Fournier, se rendant à Châlons, où il avait rendez-vous avec Joffre; lorsque, un peu avant d'arriver à Meaux, dans une descente, son conducteur Bernard, pour éviter une petite carriole, conduite par une femme dont le cheval s'effrayait, dut jeter contre un arbre la voiture, dont tout l'avant fut écrasé. Une automobile de secours suivait, conduite par Bignon. Celui-ci arrêta, se précipita et, avec l'aide de son second, retira des débris de la voiture les deux voyageurs ensanglantés. Le capitaine Fournier était très atteint (il passa plusieurs mois à l'hôpital); quant à Foch, dont le visage était ruisselant de sang, il avait une blessure au crâne et un maxillaire brisé; Bignon raconta ensuite combien il avait été frappé de l'accent d'énergie farouche avec lequel, tout trébuchant, Foch balbutiait : « N'oubliez pas *qu'il faut* que je sois à Châlons ce soir ! » On n'obéit pas, bien entendu. On conduisit les blessés dans un hôpital de Meaux, où ce fut tout un branle-bas. Foch y resta quatre jours; puis il fut ramené à Dury où son médecin, le docteur André, le condamna à une douzaine de jours de chambre, rongeant son frein !..

(1) Douglas Haig avait écrit à Joffre : « La question doit être tranchée comme s'il n'y avait qu'une seule Armée sur le front franco-anglais ».

(2) Formant le groupe d'Armées du Nord (G. A. N.).



(1) Ne pas confondre avec Méricourt. A Méricourt était l'état-major du général Fayolle, installé dans des baraquements, dans le parc du château.

(2) *La Bataille de la Somme*, Nelson, éd. (Pas de nom de traducteur.)

Dans une petite brochure publiée dès 1916 par John Buchan (2), l'auteur, essayant, ce qui est bien naturel, d'expliquer l'échec des Anglais à leur aile gauche, écrit, entre autres choses :

« Les Allemands supposaient que l'attaque s'étendrait d'Arras à Albert (secteur anglais) et, dans toute cette région, ils avaient opéré une concentration complète d'hommes et de canons. Ils étaient moins bien préparés au sud d'Albert ; et, au sud de la Somme, ils furent pris en défaut ».

Cela est dit, évidemment, dans un certain but : expliquer l'avance plus rapide des Français ; mais cela est cependant la pure vérité. Les Allemands, encore une fois, ne pouvaient nous croire, nous Français, capables d'un tel effort ; et ils avaient naturellement massé le gros de leurs forces vers le front du nord. Là était leur II[e] Armée (von Below), ayant à sa gauche la fameuse VI[e] Armée commandée par le prince Rupprecht de Bavière, qui n'avait pas « fait » Verdun ; et, plus bas, face à nous, était la IV[e] Armée, celle qui subit le coup de la surprise. Les trois Armées, ensemble, représentaient plus de 500.000 combattants.

Mais ce qui devait surtout rendre la bataille fort dure, pour tous, c'étaient les formidables positions défensives de l'ennemi.

Les Allemands, eux aussi, avaient remué de la terre, dans une autre intention que nous et depuis plus longtemps. Et, aussi bien, le pays qu'ils occupaient se prêtait merveilleusement à ces gigantesques travaux. Entre l'Ancre et la Somme, le terrain est naturellement accidenté : petites collines, vallons (*valleuses*), futaies, vastes prairies marécageuses, très nombreux villages, souvent entourés de bois et possédant presque toujours des caves ; au sud de la Somme, le pays est plus plat, mais il est bosselé de longues ondulations séparées par de petits cours d'eau peu profonds. Cette région, pendant près de deux ans, les Allemands avaient travaillé à en faire une sorte de vaste « camp retranché ».

Nos ennemis, il faut le remarquer, occupaient presque partout des *hauteurs*. Leur front se composait d'une forte première position, avec des tranchées de première ligne, d'appui et de réserve, et un labyrinthe d'abris profonds ; d'une deuxième ligne intermédiaire, moins forte, protégeant des batteries de campagne ; et, un peu en arrière, d'une deuxième position presque aussi forte que la première. A l'arrière, se trouvaient des bois et des villages « fortifiés », reliés par des boyaux, de façon à former une troisième et même une quatrième ligne. Qu'on ajoute à cela des chemins de fer, rayonnant de La Fère, de Saint-Quentin et de Cambrai, de nombreuses « voies étroites », une puissante artillerie, d'innombrables mitrailleuses servies par des mitrailleurs de premier ordre. C'était le type parfait de « l'organisation en profondeur », qui était alors à la mode — si l'on peut s'exprimer ainsi — avec des tranchées couvertes, des chambres bétonnées et de véritables habitations souterraines, comportant d'ailleurs tout le confort moderne : celles-là, les troupes alliées devaient les découvrir, à mesure qu'elles avanceraient, et leur étonnement fut grand !

« En parcourant le pays conquis, on se sentait pénétré de respect pour le travail de castor du soldat allemand... Le sol de cette région est le meilleur dans lequel on puisse creuser, car il se coupe comme du fromage et durcit ensuite comme de la brique, quand le temps est sec... Une des tranchées de communication était formée d'un tunnel de 100 mètres de longueur, soutenu d'un bout à l'autre par des poutres, et à une telle profondeur qu'il était à l'épreuve des obus les plus lourds. Les petits trous d'homme, destinés aux tirailleurs, étaient très habilement disposés. On y accédait des tranchées par des boyaux, et les ouvertures étaient habilement dissimulées sous des débris d'apparence naturelle. Mais le plus étonnant, c'étaient les abris. Il y en avait un, à Frécourt, qui avait neuf chambres et cinq portes de sorties ; il était muni de portes de fer et de rideaux ; le sol était recouvert de toile cirée et les murs de papier de tenture ; il y avait aussi des tableaux et, enfin, une bonne salle de bains, de la lumière et des sonneries électriques : L'état-major qui l'habitait devait mener une vie joyeuse !... Beaucoup de ces abris avaient deux étages ; un escalier de dix mètres, bien tapissé, conduisait au premier étage et un autre escalier, de la même longueur, conduisait à un étage au-dessous... Quand les Allemands proclamaient avec orgueil que le front de l'ouest était inexpugnable, ils le croyaient. Ils croyaient avoir fondé une cité permanente, dont ils ne sortiraient qu'après une paix triomphante (1). »

C'était toute cette formidable organisation qu'il fallait « passer ». Pour cela, nous allions

(1) John Buchan. — *Ouvrage cité.*



FEUILLÈRES : RUINES DE L'ÉGLISE

essayer, d'abord, de la démolir avec de l'artillerie.

L'époque de la bataille de la Somme est celle de toute la guerre, à laquelle s'applique le mieux la formule célèbre : « L'artillerie conquiert, l'infanterie occupe. » Par la suite on est revenu, aussi bien chez nos ennemis que chez nous, à d'autres idées (1). Mais, à ce moment, on avait pour principe que le seul moyen de forcer le passage était de détruire complètement le système de défense — au moyen du *pilonnage* — puis, les obstacles anéantis, d'y lancer l'infanterie « la canne à la main. » De là l'accumulation, pour la bataille de la Somme, d'une masse d'artillerie comme jamais encore on n'en avait vu, avec quelques millions d'obus à tirer, et cette « préparation » fantastique avec laquelle on obtint, d'ailleurs, le résultat désiré.

Quelle valeur avait, réellement, cette conception, au point de vue d'une « percée » ? Il ne saurait être question de se lancer, ici, dans des théories d'art militaire. La vérité, c'est qu'il est toujours extrêmement difficile de percer une ligne parce que, quel que soit le moyen adopté, tout, à la guerre, tient dans *l'exécution* et que c'est souvent à des autorités subordonnées qu'incombe, subitement, la responsabilité de prendre des décisions. On n'a pas percé à la Somme, malgré le « pilonnage » le plus perfectionné ; et, par contre, à deux reprises, en 1918, nous devions voir les Allemands nous percer sans pilonnage. Est-ce la condamnation du système ? Peut-être pas. Il est extrêmement délicat, pour un chef, sur le terrain, en pleine action, de décider d'avancer. Il s'est produit, à la Somme, ce qui s'est produit ailleurs, ce qui s'est produit de même, souvent, chez les Allemands : tel chef ayant en face de lui, par exemple, un village vide d'ennemis, *et le sachant*, ne l'a pas occupé à ce moment précis ; et, ensuite, se décidant trop tard, il a trouvé la position occupée par de nouveaux défenseurs. Et cela peut avoir lieu en grand ! Que faire à cela ? Rien. De loin, les choses paraissent simples : mais la réalité compte seule à la guerre.

Au surplus, un homme comme Joffre ne s'était pas trompé sur les difficultés qu'on allait rencontrer, lui qui, tout en prescrivant la tactique alors en faveur, écrivait pourtant, le 21 juin, au général Foch et au général Douglas Haig :

« Il faut s'attendre à livrer une longue et dure bataille ! »

(1) On ne dira plus que l'artillerie conquiert, mais seulement qu'elle « ouvre la voie ». Les instructions de 1917 diront : « L'infanterie conquiert le terrain, le nettoie, l'occupe, l'organise et le conserve. » — M. Joseph BÉDIER, dans *l'Effort français*, a écrit, sur ces questions, des pages admirables auxquelles on ne peut ici que renvoyer le lecteur.

Plus de 4.000 pièces de canon — anglaises et françaises — parmi lesquelles les monstres de « l'artillerie lourde sur voie ferrée », voilà ce qui fut rassemblé sur le front, face à l'ennemi ! A leur service, une aviation puissante, pleine d'entrain, bien supérieure, cette fois, à l'aviation allemande, et qui allait, détruisant sans répit les *drachen* de l'adversaire, lui « crever les yeux. »

Et le bombardement commença.

Il dura six jours pleins (1) et tous ceux qui y ont assisté en ont gardé un souvenir inoubliable. Car on a pu voir, depuis, des canonnades aussi intenses, mais pas d'une telle étendue ni d'une telle durée. Accompagnée de fréquentes émissions de gaz, celle-là fit, chez l'ennemi, de qui l'artillerie, privée d'observateurs, ne pouvait répondre, des ravages horribles. La nuit, quand on passait sur les routes situées en arrière du front, le firmament, à l'est, semblait illuminé comme par des séries ininterrompues d'éclairs de chaleur. Le temps était gris et pluvieux ; néanmoins, sur les routes détrempées les troupes étaient en mouvement, et les grands convois de camions commençaient à porter les ravitaillements. Car le service automobile, lui aussi, se préparait depuis quelque temps : après l'expérience de Verdun, où il avait été obligé de tout improviser, après la rude épreuve de la « Voie Sacrée », après le succès de la « Commission régulatrice automobile » de Bar-le-Duc, il était prêt, sur la Somme, pour des transports intensifs. Il avait organisé, pour le premier jour de l'attaque (1er juillet), une nouvelle Commission régulatrice automobile, située à Longueau, qui devait avoir la régulation des convois de toutes sortes pendant la bataille et qui, d'ailleurs, s'acquitta fort bien de sa tâche, en évitant, sur un écheveau de routes très embrouillé, les néfastes embouteillages (2). Et, déjà, ses formations, assemblées de tous les points du front dans la région à l'est d'Amiens, se mettaient en route vers les lignes de bataille.

Le moral, dans toute l'Armée — dans les deux Armées alliées — était magnifique de confiance et d'entrain : c'était, enfin, le grand combat pour la délivrance et, comme disaient les Anglais — et on le croyait — le « suprême effort » de la guerre !

(1) Et non sept jours, comme on l'a écrit partout. Il commença le 25, et non le 24.

(2) On verra ces détails au chapitre de cet ouvrage qui traite des transports automobiles.

Les canons tonnaient, tonnaient toujours sous le ciel gris et bas.

Puis, dans la soirée du 30 juin, le temps ayant changé brusquement, les nuages tristes s'en allèrent vers l'ouest, en s'effilochant, et toute la campagne du Santerre, restée verte et jolie quand même au milieu de ces bouleversements, fut baignée dans la lumière rose d'un beau couchant de plein été. La nuit fut sereine et fraîche; et, le lendemain, la première journée de juillet s'annonça chaude et sans nuages, avec de nombreux chants d'alouettes. — Alors, à 7 h. 30 très précises, de toutes les tranchées, sur une ligne de 45 kilomètres, l'infanterie bondit.



## LA BATAILLE

Du côté français, ce fut splendide.

A l'extrême-sud, c'était le 1er Corps d'Armée colonial (général Berdoulat), appuyé par une division du 35e Corps d'Armée, qui montait à l'assaut en chantant *La Marseillaise :* en quelques heures, il s'empara de Fay, Dompierre, Becquincourt, et prit pied sur le plateau de Flaucourt. Toute la première position allemande était à nous et la deuxième position, marquée par Assevillers, Herbécourt, Feuillères, était abordée sans qu'on eût même dû engager les réserves. On avait fait 5.000 prisonniers.

L'attaque fut une surprise absolue pour l'ennemi ; car, peu d'instants avant qu'elle commençât, on avait justement distribué aux troupes allemandes de première ligne un ordre du jour annonçant la « prise imminente » de Verdun et affirmant qu'en conséquence, en dépit des « apparences » — (les apparences, c'était ce que les Boches d'ici recevaient sur le crâne depuis six jours !...) — toute offensive française sur un autre point était impossible !

Des officiers furent faits prisonniers au moment où ils commençaient leur toilette du matin dans les abris ; des bataillons entiers furent pris, d'un coup, avec un minimum de pertes pour nous : 200 hommes pour toute une division ! Sur le champ de bataille il y avait, par contre, une grande quantité de cadavres allemands.

Je me souviendrai toujours, et tous ceux qui l'ont vu, je pense, de l'aspect de ce champ de bataille. Dompierre et Becquincourt particulièrement, ou du moins les emplacements de ces

villages, étaient effarants de dévastation. On eût dit une mer, dont les vagues énormes se fussent subitement figées, et sur laquelle surnageaient d'extraordinaires débris de toutes sortes : blocs de pierre, ferrailles tordues, poutres calcinées, briques, tuiles cassées, morceaux de meubles, vêtements, paillasses éventrées, instruments de labourage, matériel militaire, rondins, fils de fer, armes, pieux, munitions, roues, voitures démolies... tout était confondu, pêle-mêle, dans un infernal fouillis. Il était impossible de déterminer un plan quelconque du village dont les maisons avaient disparu : quelques moignons noirs se dressaient : l'église, peut-être, avec le cimetière retourné comme le reste !... Des batteries de 75, déjà installées tant bien que mal dans ce chaos, tiraient vers les lignes allemandes, qui renvoyaient des 77 dont personne ne semblait se préoccuper. Aucune tristesse, d'ailleurs : c'était encore l'atmosphère de la bataille. Et même la note vraiment comique, nous l'avons eue dans ce petit tableau : Vers le soir, après la grosse chaleur, une forte averse crépita soudain. Or, au bord d'un cratère quelconque, on avait placé une sentinelle pour garder je ne sais quoi : un lot d'explosifs ou des mines. C'était un de ces grands diables de nègres africains, vêtus de jaune moutarde avec galon jaune d'or, que nous avions vus s'exercer à l'escrime à la baïonnette et à qui on avait tant de mal à faire porter des souliers ! Il s'était assis tranquillement sur une vieille caisse ; et là, le fusil — avec baïonnette au canon — posé entre les jambes, il s'abritait sous un grand parapluie, largement ouvert, qu'il avait trouvé dans les ruines. Et il riait, il riait ! de son bon, gros et large rire à dents blanches ! Mon Dieu, que ce nègre était content ! Pouvions-nous faire autrement, tous, que de rire avec lui ?

CARTE DE LA BATAILLE DE LA SOMME (JUILLET OCTOBRE 1916)

Mais, pendant ce temps, que s'était-il passé au nord de la Somme ?

De ce côté, le 20e Corps d'Armée ne devait, en principe, que soutenir l'attaque anglaise. En fait, entraînant avec eux la droite alliée, les splendides soldats de Balfourier — parmi lesquels les jeunes recrues de la classe 16 se montrèrent particulièrements ardents — s'emparèrent, en quelques bonds, de Curlu et de toute la première position ennemie.

Là encore, peu ou pas de pertes pour nous.

Sur tout le front, l'aspect du ciel était caractéristique. Il y avait, au-dessus des lignes françaises, une longue file de saucisses, claires et transparentes dans le soleil : l'œil en découvrait vingt à vingt-cinq; sur les lignes allemandes, pas une ; nos avions les avaient crevées à mesure qu'elles tentaient de s'élever !



Malheureusement, dans le secteur anglais, les résultats n'étaient pas aussi brillants.

L'objectif des troupes britanniques était le même que le nôtre : enlever la première position allemande.

A leur gauche, elles avaient en face d'elles Gommécourt (au nord d'Hébuterne), Serre, Beaumont-Hamel, Thiepval. Or, leurs assauts se brisèrent sur les positions — fort solides, il est vrai, — de l'ennemi : pas un pouce de terrain ne fut conquis.

Pour leur droite, le thème de l'attaque était de faire tomber le saillant de Fricourt, en le contournant par le nord et par l'ouest : par le nord en prenant Ovillers et La Boisselle, par l'ouest en prenant Mametz. La manœuvre réussit à l'ouest, où l'extrême-droite anglaise, entraînée par notre 20e Corps d'Armée, s'empara très brillamment de Mametz et de Montauban. Mais sur Ovillers et sur La Boisselle (1), en dépit de quelques avances momentanées, ce fut l'impuissance complète ; et au centre, Fricourt lui-même, entouré, ne devait être pris que le lendemain.

Les Anglais se sont excusés, comme ils ont pu, de ces échecs qui devaient avoir de grosses conséquences. Dans un passage d'une brochure à laquelle j'ai déjà fait allusion, John Buchan écrivait, en 1916 :

« Avant que nos hommes eussent pu sortir de leurs tranchées, les Allemands avaient couvert notre front de puissants explosifs et, dans bien des cas, entièrement démoli la première ligne de tranchées. Sur toute la ligne, à 50 mètres en avant et en arrière de la première tranchée, ils firent pleuvoir des obus de 6 et de 8 pouces (150 et 210 millimètres). Cela fit que nos troupes, au lieu de se former en avant de la tranchée, furent obligées de se former sur le terrain découvert en arrière, car la première tranchée n'existait plus. En outre, l'ennemi maintenait un feu de barrage intense qui devait être dirigé par des observateurs, car il suivait nos troupes à mesure qu'elles avançaient. »

C'est possible. Aussi bien, répétons-le encore, la réalité seule compte à la guerre. La gauche anglaise n'avait pas avancé, voilà le fait : elle devenait, provisoirement, pivot : la manœuvre générale d'avance en lignes parallèles était donc enrayée.

Chez nous autres — je donne ici, moi, simple spectateur, et pour ce qu'elles valent, des « impressions » d'alors — il y eut, lorsqu'on apprit que la gauche anglaise était restée bloquée, une grande désillusion. Et quand, les jours suivants, l'Armée française, en dépit de ses débuts si brillants, dut s'arrêter à son tour pour attendre les retardataires, ce fut une malédiction générale contre les Anglais. Nous avions tous pensé que Péronne allait être pris dans la première semaine : or, Péronne n'était pas encore pris six mois après ! Je crois réellement qu'aujourd'hui on peut continuer de penser qu'il était possible que Péronne fût pris dans les sept premiers jours.

Certes, nous ignorions alors le vrai but principal de l'offensive, qui fut parfaitement bien rempli : enlever des divisions allemandes à Verdun. Mais il paraît incontestable que, si la ligne s'était déplacée toute entière avec la même rapidité que la droite, la bataille eût réalisé alors complètement — en surplus — la « percée », peut-être définitive, du front ennemi !... Hélas ! les temps n'étaient pas révolus !

Quoi qu'il en soit, les Britanniques, en partie, avaient échoué. Et ils avaient eu des pertes énormes : leurs officiers, en tête, s'étaient fait massacrer, la badine à la main.

Mais ils s'étaient battus individuellement comme des lions; et l'effet moral, il faut le proclamer, avait été formidable sur l'ennemi ; car

(1) Notons qu'il ne s'agit toujours là que de villages dont il ne restait que des ruines.





Dans les Boues de la Somme

*de Gaston Broquet*

(Salon de 1920)



CHAULNES : VUE GÉNÉRALE

c'était la première fois que l'Armée anglaise, devenue une grande Armée, se montrait dans sa force. D'ailleurs, un nombre considérable de prisonniers qui, la plupart, s'étaient rendus sans combat, venait témoigner de l'épouvante des Allemands.

Suivons les faits :

Le dimanche 2 juillet, à 14 heures, les Anglais achevaient la prise de Fricourt, où ils trouvaient des abris profonds de 40 pieds ! Le 3, ils se consolidèrent en s'emparant des bois de Mametz, au sud de Contalmaison : c'est là que plus de 1.000 prisonniers furent cueillis dans un seul fourré. Un officier d'un régiment de highlanders, dans une lettre, a décrit avec pittoresque ce qu'il a vu, lui blessé, de ce joli coup de filet :

« C'était le plus beau spectacle que j'eûsse vu de ma vie. Il y avait 600 boches de tout rang, s'avançant en colonne à travers la campagne, dans la direction de l'arrière ; il va sans dire qu'ils étaient désarmés. Et de quoi croyez-vous que se composait leur escorte ? De trois gaillards en loques, de notre bataillon, couverts de sang, de poussière et de haillons, l'arme sur l'épaule, et ayant l'air de défiler à la parade... Cela me parut admirable ; aussi j'emboîtai le pas, pour fermer la marche ; et c'est ainsi que j'arrivai au poste de secours. Mais j'avais beau marcher derrière six cents boches, il me fut impossible d'égaler l'air fanfaron des trois gaillards de tête ! »

Le 4 enfin, les Anglais parvinrent, sous une pluie battante, à s'emparer de La Boisselle ; puis, dans une série de combats, toujours sous la pluie, entre le 7 et le 15, ils prirent Contalmaison (défendu par la 3e division de la Garde prussienne), Bazentin, Bazentin-le-Grand, la plus grande partie d'Ovillers, le bois des Trônes, Longueval et le bois Delville. La journée du 14 juillet avait été tout spécialement heureuse, et les Anglais s'étaient avancés en courant, aux cris de : *Vive la France !* prononcés avec les accents les plus divers (1). Le

(1) A la même heure, à Paris, il y avait un défilé des troupes alliées, et une foule enthousiaste applaudissait les régiments écossais, cornemusiers en tête, aux cris de : *Vive l'Angleterre !* — L'Allemagne, rageuse, ne riait plus de la petite Armée !



COURCELETTE : RUINES

18, une contre-attaque allemande, qui donna lieu à des corps-à-corps sauvages, reprenait le bois Delville et Longueval. Mais il restait aux mains des troupes de Rawlinson et de Gough, depuis le 1er juillet, plus de 10.000 prisonniers.

Dans ce même temps, les Français, sous le commandement énergique et précis du général Fayolle, avaient continué leur avance rapide.

Le 2 juillet, les coloniaux s'emparaient de Frise, du bois de Méréaucourt et d'Herbécourt; le 3, de Buscourt, du bois du Chapitre, de Flaucourt et d'Assevillers; le 4, de Belloy-en-Santerre et d'Estrées. Hem tomba le 5, ainsi que la fameuse Ferme de Monacu, Hardecourt-aux-Bois le 8, Biaches le 9 : les succès se suivaient au nord comme au sud du fleuve ; le 10, ce fut la Maisonnette, puis le fortin de Biaches, oú pénétra un officier du 164e régiment d'infanterie (le capitaine Vincendon), qui, avec huit hommes, fit prisonnière toute la compagnie allemande. Nous étions aux abords de Barleux, et Péronne était menacé de près ; la ville était là, en face : il n'y avait plus que le canal et le fleuve à franchir! (1).

En résumé, en dix jours, la 6e Armée française, sur un front de près de vingt kilomètres, avait progressé sur une profondeur qui atteignait en certains points, dix kilomètres. Elle était maîtresse, entièrement, du plateau de Flaucourt qui lui avait été assigné comme objectif et qui constituait la principale défense de Péronne. Elle avait fait, enfin, presque sans pertes, 12.000 prisonniers, pris 85 canons, 26 minenwerfer, 100 mitrailleuses, un matériel considérable : c'était le plus beau succès obtenu depuis la Marne! (2).

Les Allemands avaient été surpris : ils se ressaisirent vite ; et, retirant alors de la Meuse divisions sur divisions — et renonçant, par conséquent, à Verdun — ils commencèrent à opposer, sur toute la ligne, une résistance acharnée. Au 20 juillet, ils avaient amené en renfort plus de 300.000 hommes.

Le temps des actions rapides était passé : nous allions retomber dans la bataille d'usure.



On peut, et on l'a déjà fait, distinguer trois « phases » dans la bataille de la Somme :

La première, qui va du 25 juin au 20 juillet, est celle du bombardement et des grandes « enjambées » d'infanterie. Puis, encore vive aux derniers jours de juillet, l'action est languissante pendant tout le cours du mois d'août, très chaud; et cela fait une deuxième phase. Enfin, en septembre, il y a reprise de l'activité sur tout le front jusque vers le milieu d'octobre, qui amène, avec l'automne, dans d'épouvantables flots de boue, l'arrêt de l'offensive : c'est la troisième phase.

Adoptons donc cette division ; mais sans oublier qu'elle a quelque chose de très factice.

Si l'on veut dominer, si l'on regarde de plus haut, on pourrait comparer la progression des Armées alliées à celle d'une mer agitée qui rongerait lentement, par à coups, mais, néanmoins, avec une implacable et insatiable voracité, un rivage plus ou moins friable, dont des fragments s'écrouleraient et s'engloutiraient peu à peu dans ses flots. Quand on trace au fusain, sur une grande carte, les avances, jour par jour, du flot de nos divisions, on voit très bien ces échancrures entamer ainsi, tantôt ici, tantôt là, l'immense territoire de l'ennemi qui se désagrège et dont les morceaux passent en notre pouvoir.

Le récit détaillé de toutes ces actions locales serait évidemment fastidieux : il faut donc se contenter d'en esquisser les grandes lignes.



*Deuxième phase de la bataille. Du 20 juillet à fin août.* — La dernière semaine de juillet, très

(1) Les Allemands le comprirent si bien qu'à cette date ils reculèrent leur tête de ligne du chemin de fer de Péronne à Chaulnes.

(2) Le moment est peut-être venu de dire ici quelques mots d'Amiens :

« Amiens était à environ 35 kilomètres du front. Pendant le printemps et le début de l'été, tandis que se préparait la bataille et que, par précaution, pour le cas de bombardement ennemi, on déposait les vitraux de la cathédrale et de quelques autres églises, on emmaillotait les portails, on enlevait toiles précieuses et objets d'art, la ville offrit le spectacle d'une joyeuse ripaille, de jour et de nuit. Chaque soir, quand il faisait beau — et mai et juin 1916 furent très beaux — on se serait cru, à partir de cinq heures, un jour de fête nationale. Les bouges abondaient ; les prix, à cause des Anglais, étaient partout exorbitants ; le commerce local faisait fortune. Fin juin, quelques jours avant l'attaque, on « évacua » pas mal de gens qui n'étaient là que pour leur plaisir — ou pour le plaisir des autres ; et beaucoup aussi plièrent bagage, d'eux-mêmes, en entendant les grondements lointains des canons : la gare, pendant une semaine, fut toute grouillante de cet exode !... Puis, l'alerte passée, dans le début de juillet, tout le monde revint ; et la fête recommença, avec, peut-être, quelque chose de moins nerveux et de plus solidement gai. La ville n'avait subi, par obus ennemis, aucun dommage sérieux. »



ÉCLATEMENT D'OBUS DE GROS CALIBRE EN AVANT DE DOMPIERRE
*Au premier plan une batterie de 75*

chaude, d'une chaleur lourde et poussiéreuse, fut encore féconde en brillants faits d'armes.

Le 20, une grande attaque générale avait été décidée, entre la région de Pozières et celle de Vermandovillers. Dans le secteur français, nos troupes s'emparèrent, au nord de la Somme, de toute la première ligne entre Hardecourt et Hem ; tandis qu'au sud, Barleux, véritable nid de mitrailleuses résistant encore aux assauts de nos coloniaux, était sur le point de succomber.

On ne saurait raconter les traits d'héroïsme. Il faut pourtant parler de celui qui rendit célèbre, à la prise des bois de Hem, le nom du caporal de chasseurs à pied Goutandier. Le bataillon venait de s'élancer à l'assaut : déjà une première vague avait bousculé l'ennemi, puis une deuxième passait à son tour... Soudain, vers la droite, d'un repli de terrain, une fusillade nourrie partit sur les assaillants. Le caporal Goutandier, qui se trouvait à l'aile droite de cette deuxième vague, appela un de ses hommes :

— Guillot, viens avec moi! Et tous deux se dirigèrent vers l'endroit d'où partait la fusillade.

— Guillot, prépare tes grenades, dit le caporal à son compagnon.

Impassibles sous le feu, insouciants du danger, se glissant d'arbre en arbre, ils arrivent à hauteur d'un abri, d'où une compagnie allemande, qui s'y était réfugiée, continuait de tirer. Une pluie de grenades s'abattit sur l'abri boche ; la fusillade s'arrêta aussitôt.

— Rendez-vous! cria alors une voix de stentor.

C'était Goutandier qui, toujours dissimulé derrière un tronc d'arbre, clamait cette sommation. Alors, de l'abri, les bras levés, *cent hommes* sortirent, cent Allemands ayant à leur tête deux officiers.

— Approchez par ici, cria de sa cachette le caporal. Sortez du bois tout de suite, et en route pour l'arrière !

Deux minutes plus tard, les cent Allemands, conduits par Goutandier et par Guillot, arrivaient dans nos lignes. Mais ils avouèrent que plusieurs de leurs camarades étaient restés dans l'abri.

— Viens, Guillot, dit Goutandier ; viens, allons les chercher!

Les deux hommes repartirent... Mais Guillot bientôt tombait, atteint d'une balle à la poitrine. Le caporal, cette fois, dut renoncer à son entreprise (1)

Quelques jours après, le général attachait sur la poitrine de ce brave la croix de la Légion d'Honneur.

Le temps était toujours splendide, mais d'une chaleur accablante. Dans le secteur anglais

(1) Épisode relaté par le journal *Le Matin*.

cependant, les 24, 25, 26 et 27, l'armée Gough prenait pied dans la forte position de Pozières et reprenait aux Allemands, une deuxième fois, le bois Delville et Longueval. Elle échouait, par contre, au cours de combats féroces qui durèrent pendant plus d'une semaine, sur Guillemont.

Chez nous, le 1er Corps d'Armée (général Guillaumat) remplaçait le 20e et entrait en action à son tour ; et, pour ses débuts, il s'immortalisait — lui qui s'était distingué à Verdun ! — par la prise de Maurepas, emporté en deux rudes combats, l'un du 12 août (enlèvement de la moitié sud du village), l'autre du 24 août, au cours duquel le 2e bataillon du 1er régiment d'infanterie, composé en grande partie de soldats originaires des régions envahies, sous les ordres de l'héroïque commandant Frère, arracha à la Garde prussienne la moitié nord de cet amas de ruines.

Car il ne s'agissait plus que de ruines !... L'un de nos camarades, qui fut « de Maurepas », Paul Dubrulle, a peint l'effroyable spectacle de ces débris informes, tout sanglants de l'héroïque combat :

« Au sortir du village, un tableau plus sinistre s'offre à moi. Dans le village, les ruines avaient voilé les horreurs les plus poignantes, la vue des cadavres ; sur ce terrain, elles s'étalent. Le combat a été atroce ; partout des Allemands sont étendus. J'arrive au fameux chemin creux... Mettant à profit cette défense naturelle, l'ennemi y avait organisé une résistance farouche : nos soldats ont dû le déloger, un à un, de ses niches par un combat à la grenade. Le terrain n'avait pas encore été nettoyé. A chaque pas, sur le bord du chemin, dans les trous, des cadavres gisaient, horribles, noircis, gonflés, mutilés par d'affreuses blessures ; çà et là des membres détachés, des têtes, ajoutaient encore au tragique du tableau. Le sol était couvert de matériel de guerre en quantité énorme : fusils, mitrailleuses, caisses et bandes de cartouches, grenades, outils, havresacs, capotes, casques, bérets, gisaient éparpillés dans un désordre navrant !... » *(Mon Régiment)*.

Cependant, il y eut un léger répit.

Puis, l'artillerie lourde s'étant avancée sur le terrain conquis, un effroyable bombardement recommença et se remit à broyer les lignes ennemies : obus de 400, de 380, de 270, s'abattirent pendant plusieurs jours, en vue d'une nouvelle grande attaque : celle-ci était fixée au 3 septembre.

Le temps s'était mis à la pluie ; et la boue, cette fameuse boue de la Somme, qui devait rester légendaire, commençait à faire parler d'elle.



*Troisième phase. — Du 3 septembre à fin octobre.* — Au nord, les Anglais avaient, depuis près d'un mois, fait des travaux d'approche autour de Guillemont « l'inexpugnable ». Le 3 septembre, dès les premières heures de l'attaque, Guillemont fut pris. Ginchy, enlevé par les régiments irlandais, fut reperdu.

En liaison avec les Anglais, les Français, le même jour, voyaient tomber entre leurs mains Le Forest et Cléry-sur-Somme (au nord de la Somme), avec 2.000 prisonniers.

Au sud, la 10e Armée (général Micheler) se mettait en branle à son tour : le 4, elle enlevait toute la première position entre Demiécourt et Vermandovillers : Soyécourt et Chilly étaient pris, avec 2.700 prisonniers ; Chaulnes était directement menacé par Lihons. Le 5, des contre-attaques allemandes



UNE RUE DE DOMPIERRE



MOULIN DE FARGNY : LA ROUTE DE CURLU

furent vigoureusement repoussées et, le 6, la 10e Armée s'emparait d'une grande partie de Berny-en-Santerre. Dans ces trois jours, les deux Armées, française et anglaise, avaient capturé plus de 6.000 prisonniers et pris 36 canons.

L'avance continua. Le 9, les Anglais achevèrent de conquérir Ginchy et poussèrent leur marche, en oblique, sur Combles. Le 12, grande attaque des Français entre Morval et la Somme : toute la première ligne ennemie est emportée, les objectifs sont dépassés par une troupe admirable d'ardeur, et Bouchavesnes succombe ; on menace maintenant Péronne par le nord ! Enfin, le 15, les Anglais de Rawlinson, à leur tour, s'élancent sur un front de 10 kilomètres. Là, pour la première fois, font leur apparition, sur le champ de bataille, « d'énormes, de terrifiantes machines qui, vomissant le feu par toutes leurs ouvertures, gravissent en courant les pentes les plus abruptes, renversent tous les obstacles, traversent en se jouant les plus solides défenses, les réseaux de fil de fer les plus inextricables, les nids de mitrailleuses les plus meurtriers, broyant tout, écrasant tout, semant partout l'émerveillement, l'épouvante et la mort : ce sont les *tanks*, ou chars d'assaut, qui, perfectionnés et multipliés, couronneront un jour la totale défaite allemande ! » (1). Le combat dura trois jours, et le « tableau en fut magnifique : avec 4.000 prisonniers, Courcelette, Martinpuich, le bois des Foureaux, le village de Flers... La mer avide continuait de ronger le rivage !...

Et, à cette même date du 17, la 10e Armée française prenait Vermandovillers et Berny !



Les combats, cependant, il faut bien le reconnaître, devenaient de plus en plus difficiles. Le temps était franchement mauvais : pluie, pluie, pluie, et, de plus en plus, des flots de boue : la bataille « s'enlisait » !

Et puis, aussi, l'ennemi réagissait avec un courage et un entêtement auxquels on est bien obligé de rendre éloge, surtout pendant ces batailles de septembre. Certes, rien de tout cela n'eût été capable d'arrêter les fantassins de France : le 25 septembre encore, dans un élan irrésistible, ils emportaient Rancourt (au nord de Bouchavesnes) et Frégicourt, tandis que les troupes de Douglas Haig, en liaison avec eux et électrisées par leur exemple, faisaient tomber Morval : Combles était positivement encerclé ! Et, le 26 enfin, journée glorieuse : les deux Armées se donnaient la main dans Combles, le principal

(1) Victor GIRAUD. — *Histoire de la Grande Guerre.* — Aucun de nous n'a pu oublier « Crème-de-Menthe » !



LA SUCRERIE DE DOMPIERRE

pilier de la défense allemande, la « clef » entre Bapaume et Péronne; et, d'autre part, tout à fait au nord, les Britanniques enlevaient Thiepval.

Mais les troupes anglaises étaient très fatiguées.

Joffre et Foch auraient continué la lutte : ils savaient ce qu'ils pouvaient demander aux soldats de Verdun, même en dépit des souffrances de l'hiver commençant ! Nous étions maîtres de toutes les hauteurs en face de Bapaume et de Péronne : il semble bien que les deux Armées n'avaient plus qu'à donner l'assaut décisif, qui les conduirait rapidement au cœur des deux villes. D'autant plus que la résistance allemande, après ce sursaut dont j'ai parlé, paraissait faiblir... Mais le général Douglas Haig ne se crut pas le pouvoir d'imposer à sa jeune Armée, qui aspirait au repos et que les intempéries éprouvaient, un nouvel effort.



Photo Manuel

GÉNÉRAL BERDOULAT
*Commandant du 1er Corps colonial*

D'autre part, à l'arrière — toujours l'arrière ! — on commençait à trouver cette bataille interminable. La « décision » semblait lointaine !

— Combien de mois faudra-t-il encore pour faire craquer cette ligne allemande, sans cesse reformée ?

A Paris, Joffre lui-même — et Foch, par surcroît — devenaient impopulaires auprès de certains politiciens : prélude du « débarquement » de décembre !

C'en était donc fait : il était impossible, dans ces conditions, de poursuivre l'offensive : la bataille s'arrêta.

On verra plus loin, sous la plume de notre camarade André Joubert, les détails de la prise de Combles et le récit des combats qui se déroulèrent ensuite pour la prise de Sailly-Saillisel et de Saillisel, dans la région des bois de Saint-Pierre-Waast.

Ajoutons que, dans le même temps, tout à fait au sud, nous prenions Ablaincourt et Pressoire (7 novembre), tandis que les Anglais, au nord, enlevaient Beaumont-Hamel et Beaucourt le 13 novembre (1).

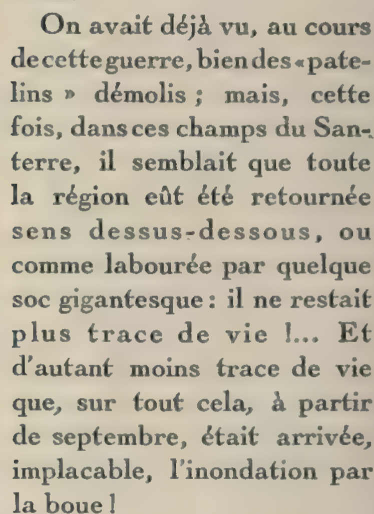
(1) Rappelons que l'offensive française sur Verdun (pour la reprise de Vaux) commença aux derniers jours d'octobre.

C'étaient les derniers soubresauts, les dernières vagues plutôt, de cette mer agitée et fougueuse à laquelle j'ai comparé le flot des Armées alliées : il s'apaisait peu à peu et se figea, au début de novembre, dans une immobilité définitive et silencieuse.

## IV

## CONSÉQUENCES DE LA BATAILLE

Pour ceux qui ont vu la bataille de la Somme, ce qui reste caractéristique — en dehors des horribles traits communs à toutes les batailles — c'est la dévastation par les marmites et la boue.



On avait déjà vu, au cours de cette guerre, bien des « patelins » démolis ; mais, cette fois, dans ces champs du Santerre, il semblait que toute la région eût été retournée sens dessus-dessous, ou comme labourée par quelque soc gigantesque : il ne restait plus trace de vie !... Et d'autant moins trace de vie que, sur tout cela, à partir de septembre, était arrivée, implacable, l'inondation par la boue !

« De toutes les boues, écrit le colonel Lorieux (1), qui ont été, pour le poilu, l'une des plus cruelles souffrances de la guerre, celle de la Somme occupe, dans ses souvenirs, la première place. Boue lourde, gluante, dans laquelle on ne risque pas de disparaître comme en Woëvre, mais d'où l'on ne sort pas ! »

Pierre Loti, qui visita l' « enfer de la Somme », a écrit, sur ces paysages sinistres, quelques pages saisissantes qu'on voudrait pouvoir citer toutes !

« ... Par degrés, nous pénétrons dans ces zones inimaginables à force de tristesse et de hideur, que l'on a récemment qualifiées de lunaires ! La route, réparée en hâte depuis notre récente avance française, est encore à peu près possible, mais n'a, pour ainsi dire, plus d'arbres : de l'allée d'autrefois restent seulement quelques troncs, pour la plupart fracassés, déchiquetés à

(1) *Le Service des routes militaires pendant la guerre 1914-1919.*

hauteur d'homme ; et, quand au pays à l'entour, il ne ressemble plus à rien de terrestre : on croirait plutôt, c'est vrai, traverser une carte de la Lune, avec ces milliers de trous arrondis, imitant des boursouflures crevées. Mais, dans la Lune, au moins, il ne pleut pas ! tandis qu'ici tout cela est plein d'eau ! à l'infini, ce sont des séries de cuvettes trop remplies, que l'averse inexorable fait déborder les unes sur les autres ; la terre des champs, la terre féconde, avait été faite pour être maintenue par le feutrage des herbes et des plantes ; mais, ici, un déluge de fer l'a tellement criblée, brassée, retournée, qu'elle ne représente plus qu'une immonde bouillie brune, où tout s'enfonce. Çà et là, des tas informes de décombres, d'où pointent encore des poutres calcinées ou des ferrailles tordues, marquent la place où furent les villages ! » (1).



GÉNÉRAL FAYOLLE

Le Santerre ! nom mystérieux ! La légende prétend qu'il signifie : Terre de sang !... Dans l'histoire il a été, en effet, le théâtre de drames et de guerres innombrables, depuis Clovis et Charlemagne jusqu'aux tristes combats de 1870-71, en passant par les rudes mêlées des « gens d'armes » de Louis XI et de Charles le Téméraire. Mais qu'étaient les plus cruelles batailles du passé auprès de ce cataclysme qui venait de le bouleverser !

Telle quelle, on peut et on doit dire que la bataille de la Somme reste une des grandes batailles de la guerre.

Sans doute, nous n'avions pris ni Bapaume ni Péronne. Mais le vrai but, qui était, ne l'oublions pas, de dégager Verdun, avait été impeccablement atteint.

L'ennemi avait bien vu lui-même, d'ailleurs, dès les premiers jours, sa surprise passée, l'importance d'une telle offensive et ce qu'elle dénotait de véritable force chez nous. Dans un ordre du jour du 3 juillet, le général von Below, commandant la IIe Armée allemande, écrivait :

« L'issue décisive de la guerre dépend de notre victoire sur la Somme : il faut que nous gagnions cette bataille. »

Parole profonde, plus profonde que ne le pouvait supposer celui même qui l'écrivait, parole véritablement prophétique !

Aussi bien, les résultats immédiats, — en attendant mieux — c'est-à-dire l'usure matérielle de l'ennemi, étaient loins d'être à dédaigner ! Après trois mois de lutte à peine, Joffre avait pu dicter son ordre du jour célèbre du 29 septembre : « Verdun dégagé, 25 villages reconquis, etc... » ; et, la bataille terminée, Douglas-Haig, à son tour, concluait son rapport officiel par cette phrase qui résume bien toute l'offensive de Picardie, en 1916 :

« Ainsi, les trois principaux objectifs pour lesquels nous avions entrepris cette offensive étaient atteints : Verdun a été dégagé, de gros effectifs allemands ont été retenus sur le front occidental et une usure considérable a été infligée aux troupes ennemies ».

L'ennemi avait eu, en effet, 700.000 hommes hors de combat, dont 105.000 prisonniers ; il avait perdu 350 canons et plus de 1.500 mitrailleuses.



Mais au point de vue stratégique, le grand résultat de notre victoire de la Somme ne devait apparaître que quatre mois plus tard, lorsque, fin mars, les Allemands, se sentant impuissants à défendre le saillant Noyon-Roye, l'abandonnèrent sans bruit, et se replièrent sur la fameuse ligne Hindenburg : ils se refusaient eux-mêmes à *subir* une seconde bataille. Quel aveu !

C'est que l'effet moral de la Somme avait été considérable en Allemagne. Battus pendant cinq mois de suite, après les fols espoirs de Verdun — et battus même par les Anglais, qu'ils voyaient

(1) *Quelques aspects du vertige mondial.*

devenir chaque jour plus puissants, nos ennemis étaient en proie à une espèce de lassitude dont ils ne devaient, au fond, plus jamais se relever. Ludendorff, dans ses *Mémoires*, avoue que, après la Somme, l'Armée allemande était en proie à ce que, si j'interprète clairement sa pensée, nous appellerions chez nous (qu'on me permette cette expression populaire) la *frousse*. Aussi bien, remarquons-le, c'est la victoire de la Somme qui a déclenché la fameuse " Offensive de Paix " : le 12 décembre 1916, en plein Reichstag, le chancelier Bethmann-Holweg annonçait qu'il était prêt à entrer en négociations !

Dans l'Armée française, au contraire, l'effet avait été excellent. Ce n'est que plus tard, et de l'arrière — encore ! — que devaient venir les gémissements imbéciles. A l'avant, jusqu'à la fin, jusqu'aux affreuses journées d'octobre dont on pourra lire le récit plus loin, le soldat de France, lui, était resté ce qu'il devait être : une incarnation vivante du devoir et de la foi en la victoire !

« Je me rappelle, un soir d'octobre 1916, écrit M. Victor Giraud, avoir rencontré un petit chasseur qui, le matin même, avait quitté Sailly-Saillisel. Fourragère, croix de guerre, deux blessures, le casque bosselé, la capote déteinte, encore toute maculée de la glorieuse boue des tranchées : tous les signes extérieurs de l'héroïsme. Rien pourtant, dans sa vie antérieure, ne semblait l'avoir prédestiné à être un héros : simple petit employé dans un magasin de nouveautés, il arrivait en permission, et il allait embrasser sa femme et son enfant. A le voir, à l'entendre parler, tout vibrant encore de la bataille d'où il sortait, on respirait littéralement l'air du front. Ses propos étaient magnifiques. Avec une modestie parfaite, sans la moindre emphase, sans se plaindre, il décrivait les misères et les dangers de leur dure vie quotidienne, misères et dangers plus terribles que ceux qu'il avait connus à Verdun, les bombardements effroyables, les ravitaillements inexistants, les abris dans les trous d'obus remplis d'une boue glacée, et la pluie qui tombe sans cesse, qui détrempe les corps et les âmes.

— Oui, certes, disait-il, la vie que nous menons est infernale. Mais c'est le devoir. Et nous lutterons jusqu'au bout, car nous sommes sûrs de vaincre. Et nous ne voulons pas que nos enfants voient ce que nous avons vu ! »

Il n'était peut-être pas un seul soldat français qui n'eût souscrit à ces viriles paroles.

Oui, Verdun, la Somme : deux atteintes irréparables portées au prestige de l'Armée allemande !

Après la bataille, un de leurs généraux, celui qui commandait à Péronne, interviewé par des reporters américains, s'écriait emphatiquement :

— La nation française a étonné le monde entier — et personne plus que nous !

Ces messieurs n'étaient pas au bout de leurs surprises.

Paul Heuzé.

## PRISE DE COMBLES

C'est le 26 septembre 1916 que Combles tomba sous l'effort combiné des Anglais et des Français.

Combles, gros bourg abrité au milieu d'un cercle de collines, était le centre de la résistance allemande au nord de la Somme. La localité communique avec la route de Péronne à Bapaume par un chemin facile. D'autres voies rayonnent sur Morval, Ginchy, Guillemont, Hardécourt, Maurepas, Le Forest et Rancourt. Combles, par cette situation particulière, était donc un point stratégique important. Les Allemands l'avaient puissamment fortifié, pourvu de souterrains profonds, — de ces « stollen » que nous vîmes pour la première fois dans la Somme et que nous devions retrouver, en 1917, entre Craonne et Berry-au-Bac — abris à toute épreuve, où des compagnies entières, des régiments pouvaient s'installer et vivre en toute sécurité. Combles était, outre un point de résistance particulièrement armé, un vaste dépôt de munitions, de matériel et de vivres.

C'est assez dire l'intérêt qu'avaient les Allemands à le conserver, c'est souligner l'importance que sa conquête offrait pour nous.

Notre avance des 12 et 15 septembre avait porté Combles en première ligne, puisque, dès lors, nos troupes bordaient le bois Louage, la route qui va de Combles à la route Béthune-Château-Thierry, le chemin Combles-ferme de l'Hôpital-Cléry et le chemin Maurepas-Frégicourt.

Cependant, en raison de sa situation défilée au milieu de collines, Combles, quoique en première ligne, demeurait un point d'appui formidable où





La Nuit

*Dessin de Pierre Lissac*

les Allemands comptaient bien que nos vagues d'assaut se briseraient. Par surcroît, ce point d'appui se trouvait situé exactement à la soudure des troupes britanniques avec les troupes françaises.

Aussi fallut-il une manœuvre combinée et précise pour assurer le succès qui fut total et rapide.

Quand, partant de Cléry, on arrive à la ferme Le Priez, on aperçoit devant soi, barrant l'horizon, à gauche, la hauteur de Morval; en face, celle de Sailly-Saillisel; à droite, la masse sombre du bois de Saint-Pierre-Waast, et au loin, plus à droite, la crête qui aboutit au Mont-Saint-Quentin, devant Péronne.

Ce que la carte ne saurait rendre, c'est le spectacle qu'offrait aux acteurs du drame, ce cirque encaissé au milieu de collines. Le champ de bataille n'avait pas été nettoyé depuis les premières offensives. Les tranchées conquises étaient pleines de charognes; des cadavres de chevaux gisaient un peu partout dans les ravins ou à flancs de coteaux. Des tas d'obus à demi écroulés, des canons culbutés, un amas de débris de ferrailles, de cuirs, des rouleaux de « barbelés », des rondins, des voliges, des lambeaux d'uniformes, pêle-mêle, pourrissaient parmi les cratères des obus, dans une eau souillée, jaune, puante. Le ravin qui, de Curlu, va au pied de Maurepas, n'a-t-il point été baptisé « ravin de la Pestilence » ? Ce terme dit tout.

Et qui a vu les tranchées des Crabes et des Cloportes, les tranchées du Petit-Bois, derrière la ferme de l'Hôpital, ne verra jamais spectacle plus horrible ni plus ignoble. Tous ces villages dont les noms illustrèrent les communiqués et figurent toujours sur les cartes, Hardecourt-aux-Bois, Maurepas, Le Forest n'existaient plus. Les rares pierres que la dévastation des obus avait respectées, avaient été emportées par les territoriaux et avaient servi à empierrer les chemins de boue que l'ennemi s'acharnait à défoncer chaque jour par ses marmitages intensifs. Rien — absolument rien — ne permettait de savoir qu'un village eût été là. Pays rasé ? Pire que cela, pire que l'anéantissement, car la destruction laisse des traces. Pays escamoté, pays inexistant. A regarder le terrain, on eût pu croire que les hommes avaient rêvé qui affirmaient qu'ici se dressait une église, que là il y avait eu des fermes ou des jardins.

LE CHEMIN CREUX DE COMBLES A MORVAL

C'est dans ce désert que s'est développé l'effort français ayant pour but l'encerclement de Combles et pour objectifs premiers le village de Rancourt et le hameau de Frégicourt.

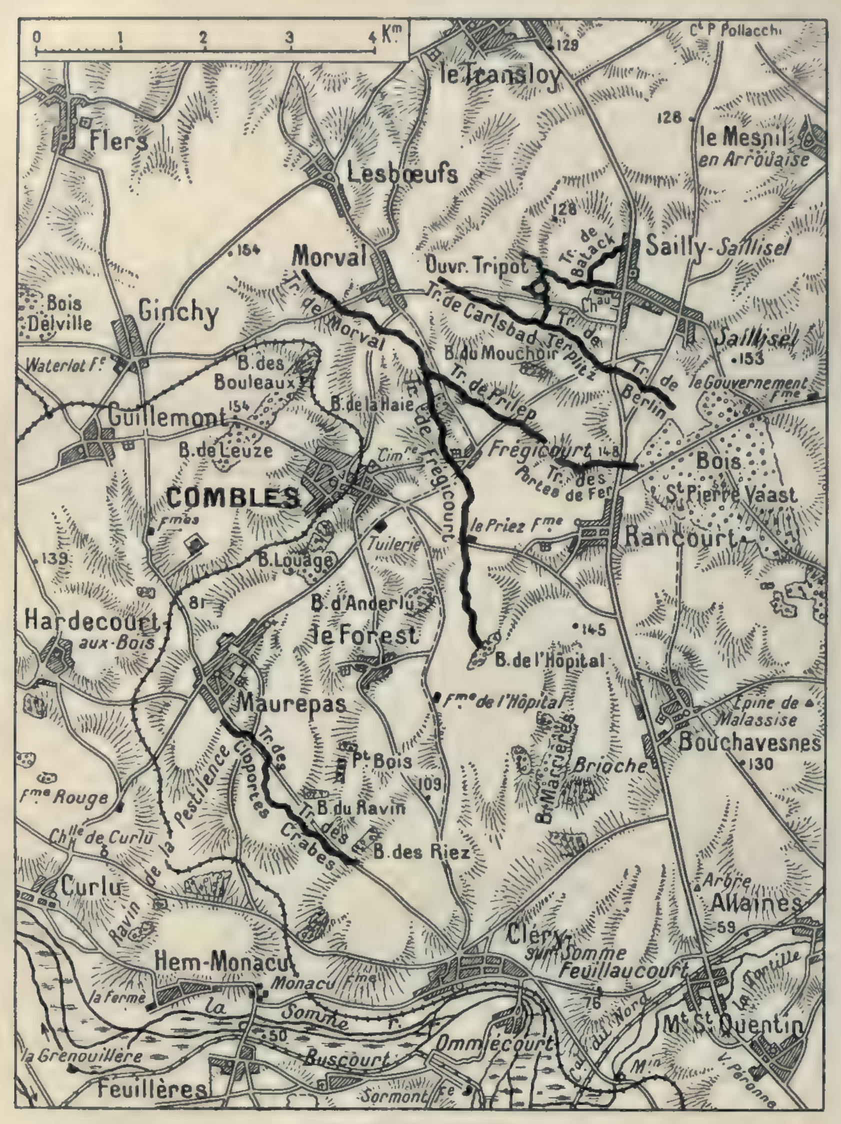
Dès le 22 septembre, le 110ᵉ d'infanterie, régiment de Dunkerque (1ᵉʳ Corps d'Armée), s'empara de la Tuilerie, sur le chemin Maurepas-Frégicourt.

Nous étions, grâce à cette prise, en possession de la ligne avancée de Combles.

Le 25 septembre, au petit jour, l'attaque importante se déclencha. Le 1ᵉʳ Corps d'Armée tenait les abords immédiats de Combles du côté est, les Anglais occupaient les abords ouest. Ces éléments ne bougèrent pas ce jour-là.

Mais, à gauche, les Britanniques attaquèrent et prirent Lesbœufs, en même temps qu'ils abordaient Morval.

A droite, le 32ᵉ Corps d'Armée avait mission de s'emparer de Rancourt. Ce n'était plus le général Berthelot qui le commandait; le général Debeney lui avait succédé. Le 32ᵉ Corps d'Armée




COMBAT DE COMBLES

D'un seul élan, le cimetière et toute la partie de Rancourt située à l'ouest de la route, c'est-à-dire les quatre cinquièmes du village, furent conquis.

Malheureusement, à droite et à gauche, le succès ne fut ni aussi rapide, ni aussi complet.

A droite, des mitrailleuses et des tirailleurs bavarois, essaimés dans les trous d'obus et dans de vieux emplacements de batteries, enrayèrent l'attaque du 94e régiment d'infanterie et des éléments du 6e Corps d'Armée qui étaient en liaison vers Bouchavesnes.

A gauche, les éléments de la division Fontclare ne purent parvenir qu'à la lisière de Frégicourt, car ils furent pris par des tirs de flanc qui venaient de Morval, et durent s'arrêter sans enlever le hameau.

Les éléments de la 42e division, qui se trouvaient à gauche de Rancourt, purent avancer davantage et conquérir toute la partie de terrain, pourtant pleine de nids de mitrailleuses et puissamment organisée, qui se trouve entre Frégicourt et la cote 148, au nord de Rancourt.

Ces opérations, rapidement menées, étaient terminées dès le matin, et nos troupes s'organisaient sur le terrain occupé. Dans l'après-midi, dans la soirée et dans la nuit, les Bavarois, à trois reprises, contre-attaquèrent furieusement ; mais leurs efforts furent vains et, chaque fois, ils furent repoussés avec de lourdes pertes.

Dans la nuit, les Anglais achevèrent la prise de Morval, ce qui permit, au petit jour, le 26 septembre, l'occupation de Frégicourt par les troupes de la division Fontclare, en liaison avec les troupes de la division Deville.

Tandis que ces opérations, admirablement combinées, se déroulaient au nord-est de Combles par nos troupes et au nord-ouest par les Anglais, l'occupation de la forteresse de Combles se réalisait dans la nuit du 25 au 26 septembre, avec une facilité rare.

arrivait du secteur de repos de la forêt de Parroy et de Vého. Il avait quitté le Détachement d'Armée de Lorraine pour être incorporé dans la 6e Armée, que le général Fayolle commandait au nord de la Somme. Il avait pris ses positions le 22 septembre et, trois jours après, il marchait à l'assaut et triomphait aisément d'un ennemi puissamment organisé.

La 42e division (général Deville) attaqua sur Rancourt. La division Fontclare du 1er Corps d'Armée attaqua, à gauche, sur Frégicourt.

Il faisait une claire matinée d'automne quand les chasseurs des 8e et 16e bataillons et les fantassins des 94e, 151e et 162e régiments d'infanterie s'élancèrent hors des tranchées et marchèrent sur Rancourt.



LE CHAMP DE BATAILLE DEVANT COMBLES

A minuit, cette nuit-là, notre Commandement apprenait que les Allemands avaient décidé l'évacuation de Combles. C'est pourquoi l'ordre avait été donné aux troupes, qui tenaient les abords immédiats de la localité, d'avancer afin de couper la retraite des Allemands et d'achever l'encerclement. Cette opération donna les résultats qu'on espérait et les prisonniers furent nombreux.

Quand à l'occupation même de Combles, elle devait être réalisée d'après le programme suivant :

« Le 73e régiment d'infanterie devait pénétrer par le sud-ouest tandis que le 110e pénétrerait par le nord-est et les Anglais par le nord. »

Ce programme fut presque à la lettre exécuté.

Tandis que deux compagnies surveillaient les débouchés, deux autres compagnies du 110e régiment d'infanterie pénétraient dans le village et, d'un seul élan, s'emparaient du cimetière. Puis, les fantassins, en patrouilles, poursuivaient leur avance, méthodiquement, dans Combles, occupant les entrées des souterrains.

En même temps, le 73e régiment d'infanterie poussait des reconnaissances dans la localité, agissant comme le 110e. Mais si le 110e régiment d'infanterie ne rencontra, dans son avance, aucune résistance, il n'en fut pas de même pour le 73e. Une compagnie allemande qui voulait évacuer, suivant les ordres reçus, ses emplacements, avait vu sa retraite coupée. Elle était aussitôt rentrée dans Combles et avait mis ses mitrailleuses en batterie pour résister, préférant se faire tuer que de se rendre. Cette compagnie causa de sévères ravages dans les rangs du 73e régiment d'infanterie, et la partie semblait compromise en ce qui concerne ce régiment lorsque, très rapidement, la situation se modifia.

Prévenus par la fusillade, les soldats du 110e régiment d'infanterie, dont l'avance avait été extraordinairement rapide, accoururent à la rescousse. Un peloton de mitrailleurs du régiment de Dunkerque vint prendre à revers la compagnie allemande qui résistait avec acharnement. Et cette dernière capitula aussitôt. Combles était pris et nettoyé.

Tout cela s'était passé en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, et si vite que les Anglais n'avaient pas encore eu le temps de parvenir jusqu'à Combles... Ce fut sur le plateau, au nord du village, que la jonction se fit entre les Britanniques et les Français.

Le butin fait à Combles par les alliés fut considérable. On trouva d'énormes provisions d'obus



COMBLES : BOIS LOUAGE

de 105 et de 150, des réserves innombrables de grenades, du matériel du Service de Santé en abondance; 3.000 prisonniers environ étaient entre nos mains, comprenant, outre les 500 hommes de la compagnie qui avait esquissé la défense, un grand nombre d'isolés qui étaient restés tapis dans les « stollen » et qui se rendirent au premier appel de nos fantassins.

Dans l'après-midi du même jour (26 septembre), nous étendions nos gains en nous emparant du petit bois de la Haie, situé au nord de Frégicourt, à mi-chemin de Morval, et en occupant de façon solide la corne ouest du bois de Saint-Pierre-Waast. La division Fontclare réalisa la première de ces deux opérations. La division Deville (42e division) réussit la seconde. La première opération mettait en notre possession l'une des extrémités de la fameuse tranchée des Portes-de-Fer, en nous livrant l'important carrefour des tranchées de Prilep et de Frégicourt. La seconde opération, en nous donnant les puissants retranchements de la corne nord-ouest du bois de Saint-Pierre-Waast, nous livrait l'autre extrémité de la tranchée des Portes-de-Fer, que nous tenions ainsi par les deux bouts.

Au nord de Rancourt, nous occupions la pente de la colline jusqu'à la côte 148. Notre ligne s'infléchissait ensuite au nord-ouest, vers Frégicourt et se raccordait à la ligne anglaise devant Morval.

En même temps, nous avions progressé dans le ravin coupé de boqueteaux qui va de Combles à Sailly-Saillisel, préparant déjà l'attaque ultérieure sur ces deux hameaux jumeaux.



Les journées qui suivirent ces heureuses operations furent assez animées. Les chasseurs de la brigade Messimy, à la corne du bois de Saint-Pierre-Waast, et la 40e division d'infanterie qui avait relevé, le 1er octobre, la 42e dans le ravin, en avant de Frégicourt, eurent à repousser de furieuses contre-attaques. Non seulement le 32e Corps d'Armée ne perdit pas un pouce du terrain qu'il avait conquis, mais encore il élargit ses gains. Le 3 octobre, le 150e régiment d'infanterie et le 161e franchirent le ravin au sud-est de Morval et chassèrent les Allemands d'une importante ligne de tranchées qui allait du bois de la Haie (à 600 mètres au nord-ouest de Frégicourt) à la corne ouest du bois de Saint-Pierre-Waast, en passant par le bois du Mouchoir. Ce système de tranchées couvrait Sailly-Saillisel. Sa conquête permettait l'avance vers le village. Aussi les Allemands tentèrent-ils de nous reprendre ces tranchées. Leurs furieuses attaques furent repoussées et nos fantassins infligèrent à l'ennemi des pertes importantes.

Le 6 octobre se déclencha l'offensive sur Sailly-Saillisel.

Pour approcher du village, il fallait enlever les tranchées de Carlsbad, de Terplitz et de Berlin, ainsi que les ouvrages de défense : forteresses et nids de mitrailleuses de la lisière du bois de Saint-Pierre-Waast et fortifications dénommées *Ouvrages Tripot*, aux abords ouest du château de Sailly-Saillisel. Cela représentait une avance d'au moins 1.200 mètres.

Le 150e régiment d'infanterie et le 161e attaquèrent en face du village, ayant à leur droite le 154e régiment d'infanterie et le 155e et, à leur gauche, les Anglais. Les chasseurs de Messimy attaquaient sur le bois de Saint-Pierre-Waast.

L'assaut fut donné à 14 heures, sur un front de vingt-cinq kilomètres, par un temps gris, froid et sec. Une heure plus tard, la plupart des objectifs étaient atteints et certains même dépassés.

Nous couronnions alors les pentes ouest de la croupe de Sailly-Saillisel; nous tenions toute la route de Bapaume, à deux cents mètres environ au sud de l'entrée du village et nous bordions les lisières ouest et sud-ouest du bois de Saint-Pierre-Waast, d'où nos lignes se dirigeaient ensuite vers l'Épine-de-Malassise et la cote 130, au sud-est de Bouchavesnes, face au Mont-Saint-Quentin.

Le château de Sailly tomba presque aussitôt en notre pouvoir et constitua, pour nous, un sérieux point d'appui.

Une semaine s'écoula, que nos troupes mirent à profit pour consolider leurs positions, en dépit des contre-attaques fréquentes et acharnées qu'elles eurent à repousser.

Dans la nuit du 15 au 16 octobre, la 6e compagnie du 150e régiment d'infanterie (40e division) pénétra dans Sailly-Saillisel où, jusqu'alors, des patrouilles avaient pu, seules, s'aventurer. Les maisons en bordure de la route de Bapaume furent occupées jusqu'au carrefour central.

Ce fut la guerre de rues. On se battait de

maison à maison, de grange à grange, à la grenade. Chaque pan de mur était un refuge. Chaque soupirail abritait une mitrailleuse qui balayait la rue. Centimètre par centimètre, pierre par pierre, il fallut conquérir le village que l'ennemi défendait âprement. Il faut savoir que Sailly-Saillisel est juché sur un plateau éminent et que cette position commande les retranchements du bois de Saint-Pierre-Waast et domine Le Transloy. Sa possession était donc de prime importance.

Le 18 octobre, toute la partie *est* du village tombait entre les mains des zouaves et du 152e régiment d'infanterie, qui avaient relevé la 40e division, et l'ennemi était chassé des croupes au nord-ouest et au nord-est. Nous occupions l'importante tranchée de Batack.

Malgré les contre-attaques, nous conservions et consolidions ces positions. Ce succès fut réalisé en un quart d'heure, entre 11 h. 45 et midi, contre trois divisions bavaroises, les 1re, 2e et 16e.

Ce fut là notre dernier succès marquant dans cette région. Nous avançâmes un peu par la suite, mais nous reperdîmes le terrain gagné.

Nous tenions Sailly-Saillisel, mais nous n'occupions pas Saillisel, le hameau jumeau.

De même, nous n'avions pas pris le bois de Saint-Pierre-Waast, et les combats livrés le furent aux lisières. Nous tentâmes, maintes fois, d'avancer sous bois. Nous réussîmes à prendre un, deux, trois éléments de tranchées : chaque fois, nous dûmes les évacuer et revenir dans nos abris avec des pertes considérables. Les chasseurs des 8e et 16e bataillons savent ce que ces escarmouches leur coûtèrent.

On a employé toutes les épithètes pour définir l'aspect du paysage dans cette région; on a cherché toutes les comparaisons. Aucune ne me satisfait, aucune ne me semble exactement précise et j'avoue mon impuissance à rendre le coup d'œil de ce sol complètement retourné, crevassé, ridé, où la terre n'était plus que poussière et cendres, où les trous empiétaient sur les cratères, où la boue semi-liquide noyait tout et couvrait les poilus d'un suaire glacé et jaunâtre. Comment pouvait-on vivre là...?

Cependant les contre-attaques allemandes se succédaient sans répit, puissantes autant que fréquentes. Nous réussîmes, néanmoins, à élargir nos gains.

Le 22 octobre, nous enlevâmes dans sa totalité la croupe 128 où nous avions pris pied le 18, et qui se trouve au nord-ouest de Sailly-Saillisel.

Une semaine plus tard, le 29 octobre, nous conquerrions un système de tranchées au nord-ouest de Sailly-Saillisel et nous progressions quelque peu vers Saillisel, chassant les Allemands du dernier îlot de trois ou quatre maisons qu'ils tenaient encore.

Le lendemain, 30 octobre, après avoir résisté à de furieuses contre-attaques, la 42e division d'infanterie s'emparait d'un système de « stollen » à la lisière ouest du bois de Saint-Pierre-Waast.

Pendant les jours qui suivirent, il n'y eut que des coups de mains, des reconnaissances de patrouilles. Enfin, le 4 novembre, la 40e division d'infanterie remontait en ligne pour attaquer. Ce fut un succès et nous prenions pied dans Saillisel, qu'à l'arrière on croyait généralement en notre possession depuis le 18 octobre.

La division Lecomte s'empara, ce jour-là, de la majeure partie du hameau, en même temps que nous enlevions trois tranchées à la corne nord du bois de Saint-Pierre-Waast, ainsi que toute la ligne des positions à la lisière sud-ouest. Ces combats furent acharnés et particulièrement meurtriers. Nous voulions pénétrer dans le bois, nous devions avancer coûte que coûte.

Et nous n'avançâmes que bien peu, et nous ne conservâmes point cette avance momentanée, car entre le 4 et le 10 novembre, les Allemands réussirent à nous ramener à nos lignes du 18 octobre et même à reprendre une partie de Sailly-Saillisel.

Les contre-attaques des 40e et 42e divisions d'infanterie, auxquelles avaient été adjoints des zouaves, permirent de reconquérir la majeure partie du terrain perdu. Le 10 novembre, nos lignes étaient de nouveau aux lisières nord-est et sud-est du village.

Puis, le 11 novembre, poursuivant cet effort, nous fîmes quelques progrès au nord de Saillisel et dans la partie est du village.

Le 12 novembre, enfin, Saillisel tombait entièrement au pouvoir du 150e régiment d'infanterie, qui avait à sa droite le 161e. La 40e division descendit au repos.

Le 14 novembre, l'ennemi nous chassait de nouveau de Saillisel ainsi que des points que nous tenions à la corne nord et à la lisière ouest du bois de Saint-Pierre-Waast.

Nos lignes, de nouveau, redevenaient ce qu'elles étaient le 18 octobre. Près d'un mois avait passé en efforts stériles et coûteux!

Le 32e Corps d'Armée fut enfin relevé et quitta le secteur pour aller au grand repos dans le Tardenois.

Le secteur de Sailly-Saillisel retrouva le calme, et le communiqué cessa bientôt de le mentionner.

André Joubert

## CONCENTRATION ET ATTAQUE D'ESTRÉES-DENIÉCOURT,

329e régiment d'infanterie (53e division).

*28 juin 1916. Débarquement du régiment à Boves.* — Les longs quais de débarquement, dont le sable fraîchement remué s'étend à perte de vue, se continuent directement par la route, la Route, la même à peu près en Artois, en Champagne, à Verdun, cette voie rendue sacrée par les pas de tous ceux qui ne la purent parcourir que dans un sens... C'est avec elle que commence le martyre du fantassin, le paria de la route. Bombant le dos sous l'échafaudage du sac, les épaules meurtries par les courroies, il marche en soulevant tantôt des nuages de poussière et tantôt des jets de boue liquide. Les convois le forcent à se ranger contre le talus, les roues des caissons l'éclaboussent, les chevaux le frôlent ou le froissent, les lourds camions cahotants l'étourdissent du bruit de leurs moteurs, et les anciens autobus parisiens, transformés en boucheries ambulantes, l'empoisonnent d'un relent d'essence, qui est à la fois une réminiscence et une dérision. Et lorsque les minutes de la pause, si longues à venir et si courtes à passer, sont enfin arrivées, il s'affale, essoufflé, n'ayant plus la force de déboucler son sac, sur le bas-côté dont l'herbe s'est transformée en une extraordinaire dentelle noire, presque du chantilly...

Des deux côtés, à perte de vue, les champs sont devenus de petites taches bleu horizon; les boqueteaux d'arbres dépouillés sont les bivouacs de chevaux étiques, chevaux des trains de combat et des trains régimentaires, parias parmi les bêtes comme il est, lui, paria parmi les hommes. Les ornières dans la boue tracent le chemin des voitures qui, parfois, y restent ancrées, et partout, sur les chemins et les traverses, des bambous dressent leurs grêles silhouettes, soutenant les fils téléphoniques, véritables nerfs de ce paysage si désastreusement moderne. Sur les voies étroites, des Decauville circulent sans trêve, les wagonnets porteurs de mort où s'empilent, sinistres jouets, les 380 aux ogives vernissées. Une odeur de bois neuf, un parfum de menuiserie: ce sont les baraquements des immenses hôpitaux d'évacuation qui, à Marcelcave, à Wrancourt, à Guillaucourt, semblent réclamer leurs hôtes... Et, de toutes parts, dans ces pauvres villages tout en longueur, où l'on vend le pinard seulement quatre fois son prix, les régiments, comme attirés sur les routes par les branches d'un aimant tout puissant, convergent vers un but aussi réel qu'invisible; au bivouac, dans les cantonnements, certains nous ont devancés et paraissent nous attendre pour l'ouverture de ce bal qui peut finir en danse macabre. A leurs numéros illustrés par les exploits d'Artois, de Champagne ou d'Argonne, nous les reconnaissons: ce sont les troupes d'attaque, la division marocaine, le Corps colonial, des « chti mis » de la 51e division, c'est la grande famille, bien souvent dispersée, mais qui toujours se réunit à la veille d'une solennité. Et les quolibets, les appels s'entrecroisent, empreints de la cordialité de vieux amis qui se retrouvent: « C'est donc toujours les mêmes qui se font tuer? Et les mêmes qui se les roulent, tu peux le dire »...

A Harbonnières, où, arrivés dans la matinée du 29, nous retrouvons les tout proches, les plus chers, nos vrais frères de misère, les camarades de la brigade, c'est un grouillement fastidieux de bleu horizon avec, pourtant, la note plus terne des spahis marocains en kaki, chargés de la police des routes; aux carrefours, de vieux territoriaux malgré leur bâton blanc qui doit régler l'allure des convois, ne rappellent qu'imparfaitement les gardiens de la paix parisiens. Les habitants ont presque tous été évacués, mais la boutique du seul magasin encore ouvert, épicerie-mercerie-papeterie, est le dernier salon où l'on cause, — où l'on cause avec la jeune fille de la maison, — et l'on a même dû causer pas mal, car il semble, à la bien regarder, que la jeune fille en question ne le soit plus pour bien longtemps. L'attaque a été



ESTRÉES : UN BOYAU DANS LES RUINES DU VILLAGE

déclenchée le 1er au matin, mais nous sommes encore en réserve à Harbonnières, où affluent déjà les prisonniers et les blessés.



*Le 2 juillet.* — Je viens d'avoir une vision d'une grandeur inoubliable. Je suis entré dans l'église et voici ce que j'ai vu : dans la nef, les bas-côtés, le transept, au lieu des chaises de paille, des brancards alignés côte à côte, dont les autos, se succédant devant le portail, renouvellent, sans cesse, les occupants. Autour d'eux s'affairent des médecins en blouse blanche. Près des stalles du chœur, des Boches, aux uniformes verdis, attendent leur tour d'être pansés. Dans le clair-obscur de l'église, qui mériterait son Rembrandt, le blanc des pansements, le rouge du sang, le bleu des capotes se fondent par d'insensibles transitions en une inimitable harmonie tricolore, et des figures pâles ou terreuses, encadrées de barbe drue, ressortent sur ce fond de lumière sombre comme des christs blafards de l'École espagnole. Devant celles que crispe la douleur physique, je n'ai pas le courage, moi, combattant de demain, de m'arrêter. J'ose à peine, par une pudeur que tous ceux de « là-bas » comprendront, interroger ceux qui paraissent le moins touchés ; quelques-uns me demandent de faire partir une carte où, d'une main qu'ils ont essayé de rendre ferme, ils ont tracé les invariables mots qui rassurent. « Je suis blessé, mais très légèrement... tout va bien, le moral est bon... » et, cette fois, le *ne t'en fais pas* prend la valeur de la plus précieuse des abnégations ! C'est le temple du sacrifice d'un Dieu devenu celui du sacrifice des hommes.

Et, cependant, devant l'autel, dans le poudroiement des rayons d'or qui traversent les vitraux, des soldats, les miens, les frères de ceux qui, à leurs pieds, sur ces brancards, souffrent et meurent, érigent leurs silhouettes rudes de paysans en extase, ramenés par l'approche de la tourmente à la naïveté de la foi de leurs aïeux du Moyen Age, de ces aïeux simples comme eux et comme eux casqués, et qui, comme eux, crurent et prièrent pour triompher de la souffrance et de la mort.

Le régiment relève, le 3 juillet, le 265e régiment d'infanterie qui s'est emparé de Fay. Dans l'après-midi, notre 5e bataillon, après une intense préparation d'artillerie, entre dans Estrées-Deniécourt. Mais un violent retour offensif, favorisé par la mort d'un grand nombre d'officiers, permet aux Allemands de reprendre pied dans le village, où nos éléments, un moment désorientés, s'accrochent désespérément. D'ailleurs, ils restent isolés de nous, car mon bataillon, le 6e, au moment du reflux, en a subi le contre-coup ; et un peu de désarroi s'en est suivi, qui nous a fait croire, la nuit tombant et l'artillerie allemande se faisant brusquement entendre, à une attaque. Maintenant, l'alerte passée, le bataillon se reconstitue dans les tranchées allemandes du bois Foster.

Il n'y a guère plus de deux jours que nous

avons quitté Harbonnières, et nous avons déjà tellement fait nôtre la mentalité spéciale du combattant, qu'il nous faut presque un effort d'esprit pour comprendre toute la lamentable signification de l'absence de tant d'êtres qui nous furent chers et qui, hier encore, pleins de vie et de flamme, parlaient de la mort avec un sourire sur les lèvres... Maintenant, à la lueur blafarde des chandelles, « dont nous ne savons même pas toujours si elles sont boches ou françaises, S... et le sergent C... essayent de retrouver leurs corps dans les débris de fils de fer, qui, lamentables et tordus, s'enchevêtrent devant nous... Je les aimais tous, et je n'avais pas de chagrin; non, en y réfléchissant, je n'avais pas de chagrin, rien qu'une immense envie de dormir, de m'anéantir dans le sommeil ; et j'ai dormi peut-être deux heures en quinze petits morceaux, adossé au parapet, presque debout, glissant de temps en temps et me remontant sans avoir conscience, les pieds glacés dans la toile de tente où je les avais enveloppés, ou meurtris, sans que je proteste, par les hommes qui passent, réveillé par un agent de liaison m'apportant un renseignement, et, presque aussitôt, retombé dans le néant. Et le petit jour est venu, grisâtre et mouillé, avec une sensation de froid mortel et humide pénétrant dans les os ; et la première chose que j'ai remarquée, c'est qu'un boche qui, la veille au soir, agonisait tout près de moi dans une niche, n'y était plus, balancé sans doute au-dessus du parapet par un poilu que le voisinage avait dû gêner.

Les lueurs ternes de l'aube révèlent des visages aux traits déjà plus creusés, au teint de plomb; mais c'est l'aube, c'est le jour avec tout ce qu'il apporte de soulagement et de délivrance à ceux qu'oppriment les ténèbres, où tout bruit, tout frémissement des choses sont une angoisse nouvelle.

Et, pourtant, nous ne sommes pas sans nous douter que cette journée sera grave, car la liaison est rompue entre notre tranchée et les éléments encore accrochés dans Estrées, et il n'est personne qui ne sente qu'il faut, à tout prix, les délivrer. D'ailleurs, notre bombardement, qui avait cessé depuis hier à 3 heures, se déchaîne à nouveau sur les lisières du village et fait penser à l'écrasement d'une gigantesque boîte de pastels. Les éclatements des « gros » 155 et 220 soulèvent des tourbillons noirs, gris de cendre, bruns rougeâtres, roses surtout à cause des briques dont les maisons sont faites ; la tour d'un moulin, à quelques centaines de mètres en avant du village, se trouve environnée d'un nuage rosé. Au-dessus des ruines, les boules verdâtres ou jaune soufre des fusants pénètrent le ciel de leurs flocons... Un chemin creux bordé de saules, en angle droit avec le boyau où nous nous tenons, s'enfonce vers Estrées ; et, tandis que les gerbes des 75 l'encadrent rageusement et que les lames de rasoir de leurs éclats reviennent jusque sur nous, notre officier grenadier en profite pour essayer de gagner du terrain et d'avancer le barrage de sacs à terre, qui seul nous sépare des boches, et derrière lequel quelques-uns, tout à l'heure, se sont montrés pour offrir ironiquement à notre sentinelle de se rendre. Cependant que mes hommes, se faisant ses pourvoyeurs, remplissent les sacs et se passent de main en main les musettes remplies de grenades, l'ordre m'est transmis de faire creuser dans la paroi du boyau les marches qui serviront de gradins de franchissement. Du temps se passe encore. Que cela est long! Qu'on parte enfin, puisqu'il faudra partir. D'ailleurs, on sent l'affolement chez les boches: à 400 mètres de nous, leurs fusées rouges ou vertes montent en tournoyant, plus pâles dans la lumière du jour; mais ces appels désespérés restent sans réponse ; et seule, à ras de terre, au pied du moulin ruiné, une vapeur qui se condense lentement, tandis que des coups de feu éclatent à intervalles irréguliers, révèle la présence d'une mitrailleuse...

Et nous sommes partis; mais on n'a pas utilisé les marches creusées tout à l'heure : on a commencé par progresser dans le boyau, lentement, avec mille précautions. Les hommes de tête ont éventré le barrage derrière lequel deux ou trois boches étendus en travers ne songeaient plus à faire de l'ironie. Puis on s'est frayé le chemin à coups de grenades, qui éclataient brutalement dans l'air sonore ou sourdement dans les abris où on les laissait tomber. Du boyau que nous avons quitté, C..., avec sa section de mitrailleuses, protège notre avance par un rideau de balles dont quelques-unes écrêtent le parapet et font plonger des têtes. A une bifurcation, S... part avec les grenadiers ; il m'en laisse une équipe pour me couvrir dans le boyau de droite. Mon voltigeur ne paraît pas très fixé sur son rôle, et j'ai l'impression qu'on n'avance pas. Les autres, à gauche,

à droite, où en sont-ils ? Et le moulin, notre objectif, est-il seulement un peu plus proche qu'au départ ? Pas moyen de se rendre compte avec tous les détours du boyau. A tout prix il faut savoir ; le parapet est très haut, je me fais hisser jusqu'à ras du sol : le moulin, le fameux moulin dresse en face de moi, tout près, sa ruine rose et croulante ; et, d'une tranchée bouleversée qui serpente à sa base, monte un peu de fumée, celle des mitrailleuses de tout à l'heure. Il n'y a plus à réfléchir : tout le monde dehors et allons-y !... Je n'ai pas même le temps de me demander pourquoi ils ne nous tirent pas dessus ; ma section part en courant, baïonnette haute, et, au même instant, des bras se lèvent au-dessus de la tranchée, puis des têtes rondes au calot à bordure rouge. Nous sautons dedans et, déjà, de peur de la grenade incendiaire, les « kamerads » se pressent en grappes à l'entrée des abris et se bousculeraient presque pour se rendre.

Les rôles ayant été distribués à l'avance, il n'y a pas la moindre pagaïe, et, les prisonniers expédiés à l'arrière, la section se reforme comme à la manœuvre. Derrière nous, strictement parallèles, les tirailleurs de la 24e compagnie. Entre les deux lignes, un isolé : je reconnais F..., une des deux mauvaises têtes de ma section qui, revenant de la soupe quelques minutes après le départ de l'attaque, n'a pas cru que le repas devait être escamoté pour si peu, et forme à lui seul, avec ses deux boutheillons pour toute arme, une vague d'assaut à la fois comique et touchante.

Maintenant, tout le village s'offre à nous d'un seul coup d'œil : c'est un Pompéi, où les briques, les ardoises, les tuiles et les fragments de poutres remplacent la lave et les scories. Le sol, jonché de débris, est surélevé à hauteur des fenêtres ; des toits effondrés se continuent directement dans la rue. A la lisière où nous sommes parvenus, et d'où les camarades du 5e bataillon, éparpillés dans les trous d'obus, nous appellent avec des cris de délivrance et de joie, nous sommes en plein dans les jardins ; et à côté des carrés de choux, le sentimentalisme des boches a respecté les fleurs de nos jardins de curé, dont quelques-unes, malgré le déluge de fer qui s'est abattu là, restent debout, juste à point pour orner les canons des fusils. Il y a même quelques fraises et leur goût, malgré la terre qui les couvre d'écailles, est délicieusement bucolique et frais par cette journée chaude de combat en plein juillet. L'avion d'accompagnement, à qui ses deux flammes vertes distinctives font un sillage couleur d'espérance, bourdonne victorieusement sur nos têtes, dans le silence impressionnant du village qui semble désert. A l'horizon, des silhouettes verdâtres fuient entre les peupliers de la grand'route. Et, tandis que les sections vont s'établir en avant des maisons, en bordure du Decauville dont la ligne bleue sur le plan directeur était hier encore un paradis presque inaccessible, S... entreprend le nettoyage du village. Il est en manches de chemise, son revolver dans sa poche ; son fidèle ordonnance le suit, portant sur l'épaule, tel un inoffensif sac de patates, un sac de grenades chargées. Nouveau discobole, le geste large du grenadier arrondit sans trêve son bras court et musclé ; il lance ses grenades sur les toits, dans les portes, par les fenêtres des maisons encore debout, tandis que l'ordonnance, sans même s'arrêter ou se retourner, les tire de son sac et les sème par les soupiraux des caves, d'un geste machinal et indifférent, qui, dans les circonstances, touche simplement au sublime.

Jacques Meyer

## DANS LES TROUS DE LA SOMME

Le 350e régiment d'infanterie, noir et silencieux, débarque avec armes et bagages en gare de Boves, ce premier jour d'octobre 1916, minuit. Étoiles filantes, avions ennemis, bombes. Les projecteurs tâtent le ciel, cherchent, et vont et viennent... ronflement des moteurs, très haut. Des morts déjà, des blessés. La route comme un geste éteint. Les bataillons se reforment, s'éloignent, s'effacent, serpents. Défense d'allumer sa pipe. Les souliers martellent la route. Les sacs sont lourds. Un officier promène, par instants, sa lampe de poche, claire au-dessus des casques...

Nous sommes tombés pour quelques heures dans un faubourg d'Amiens-Saint-Fuscien : sommeil de plomb qui nous écrase.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Par étapes, longues et dures sous le soleil, nous avons gagné un village dont je n'ai pas su le nom.

Marchands de vin, provisions, pas de femmes. Des camions automobiles sont venus nous chercher. Longtemps, nous avons roulé. La poussière nous fermait les yeux, nous enlinceulait, la poussière, à chaque tour deroue, nous pétrifiait un peu plus. Nous avons traversé d'immenses camps anglais, des villages de soldats où ne fumaient que les cuisines roulantes. Des territoriaux cantonniers font la haie tout le long des routes. Nous avons croisé des convois de munitions, des automobiles de la Croix-Rouge et des convois de ravitaillement. Il y a eu des accidents, des tamponnements. Le chemin n'était plus qu'un nuage, les visages étaient invisibles...

L'horizon qui nous demande est un roulement de tambours voilés; mais d'énormes hoquets, par moments, ébranlent la terre et secouent notre hypnose calme. Des ballons peuplent le ciel de bulles noires et déformées. Nous avons deux cents cartouches par homme et des grenades. Nous sommes au xx$^e$ siècle. Savoir?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

A dix kilomètres derrière Combles, les Anglais sont avec nous. Ils font du thé sur des réchauds de campagne. Ils ont tout ce qu'il leur faut, de l'eau pour se laver et pour boire, ils ont du tabac, ils nous donnent des cigarettes. Nous avons dressé nos tentes au revers d'un ravin. Le 150$^e$ et le 155$^e$ régiments d'infanterie passent parmi nous, montent en réserve de première ligne. Le 355$^e$ régiment d'infanterie est aussi devant nous, et les chasseurs; ils campent en attendant les ordres. Des hommes se reconnaissent d'un régiment à l'autre, se serrent les mains; leurs yeux sont profonds comme des puits de légende : on n'y voit pas l'image du destin. Autour de nous, d'énormes pièces de marine dans des trous camouflés... Des unités ont eu 60 °/$_o$ de pertes. Les mutins ne seront pas relevés : il faut tuer pour vivre.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Nous dormions sur la terre humide, avec le bonheur épais des bêtes fourbues. « Debout! » Faire son sac sans lumière. « En avant! » La nuit poignardée d'éclairs. Les chemins creux; on tombe dans les ornières; ceux qui ont de la chance attrapent des entorses. On se cogne les uns aux autres. Dans la plaine, dix mille minuscules lumières sont des repères pour les artilleurs. La lueur des départs nous aveugle, rafales ennemies, shrapnels. Sur le talus des chemins creux, traînards et cadavres, pêle-mêle, fraternel. Des bois hachés; l'arbre le plus haut n'a pas un mètre. Des guitounes abandonnées bâillent à contre-pente, abris profonds où pourrissent des morts. Trous d'obus où tombent et grouillent des escouades et des sections entières, passerelles, sentes où l'on chemine un par un. On remonte son cœur d'un coup d'épaule : nous n'avons plus de sacs. Visions blafardes : étincelles sur les casques, dos courbés, les yeux mangent les faces. Repos dans les trous, au hasard; pas de tranchées, nous les creuserons.

CE QUI RESTE DU BOIS DE MENCOURT

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le jour. Combles est pris. Des hommes du 110$^e$ et du 73$^e$ régiment d'infanterie reviennent : blocs de boue, automatiques, hâves, hirsutes. On ne leur demande rien et ils ne disent rien. Ils s'en vont on ne sait où. Ils sont épuisés : les muscles fondus, les nerfs cassés, malades, hallucinés. Défilent par paquets des prisonniers lamentables.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

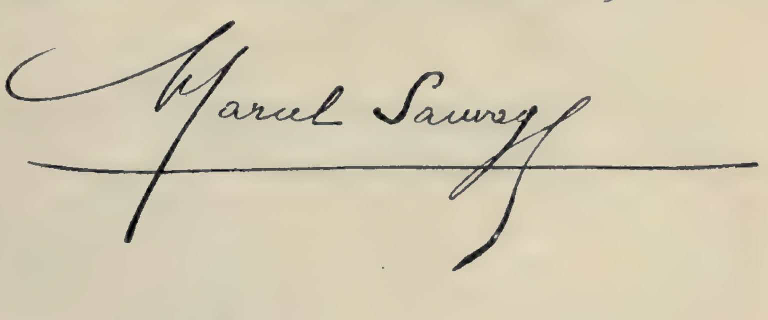
*Combles.* — Les rues crevées, les trous remplis avec les maisons effondrées. Le canon sans arrêt; c'est la fièvre au fond des cerveaux. Dans les caves quelques artilleurs. Wagons éventrés, inscriptions allemandes, flèches. Des chevaux morts, plus gros que des éléphants — et qui éclatent horriblement. Mulets et petits ânes avec des regards très doux. Pas de vaguemestre. Les lignes sont déjà à plusieurs kilomètres en avant. Ravins. L'air est empoisonné : fumée des explosions, odeurs des cadavres et de la terre. Les Allemands ont creusé, par ici, des abris invulnérables — postes de secours; — maintenant leurs obus crèvent les entrées, rebouchent les cavernes étayées. Ceux des nôtres, qui se cachent là, sont enterrés vivants. Fusées de toutes les couleurs. Nous relevons les premières lignes.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La pluie, la terre-ventouse qui nous arrête, nous réclame, nous aspire. Les brancardiers s'effondrent avec leurs fardeaux de chairs sanglantes dans les trous d'obus. Rancourt est à gauche. Nous marchons sur Sailly-Saillisel. Canons abandonnés. Coups de fusils, martèlement des mitrailleuses. Tirs de barrage, tous les calibres éclatent, panaches noirs, phosphore, soufre ; nous nous débattons comme des ombres démentes dans la zone de la mort, entre des rideaux de feu. On ne se voit plus. « Attention, ne tirez pas sur moi ! » Il faut creuser son trou individuel. Cris : des hommes coupés en deux, des têtes crevées, des bras qui volent, giclées de sang. Restons accroupis dans ce coin de remblai : l'éternité qui passe, toute la pauvre vie.

Bondir de trou en trou, tirer, s'aplatir sur des corps qui saignent, morts, sauter sur des blessés qui hurlent, suer.

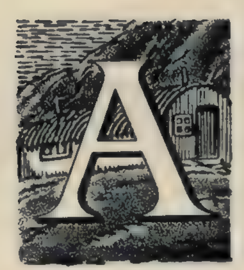
Plus d'eau, les poitrines haletantes, les gorges serrées, les fronts crispés. Attaques, contre-attaques, le sang qui vogue aux tempes et la folie... les trous de la Somme... Je me suis réveillé dans une ambulance, le 6 octobre 1916.






# XXVII

# LA REPRISE DES FORTS DE DOUAUMONT ET DE VAUX



PARTIR de la fin de juillet, les Allemands sont de plus en plus détournés de Verdun par la bataille de la Somme.

Le général Nivelle qui, depuis sa prise de commandement, songe, comme nous l'avons vu, à la reconquête de Douaumont, en profite pour ménager à ses troupes une base de départ favorable. Aussi bien avait-il reçu comme directive du Général commandant en chef de retenir le plus possible l'ennemi; les attaques de détails qu'il allait entreprendre à partir de la seconde moitié de juillet servaient à deux fins : elles amélioraient nos positions en vue de contre-offensives à venir, et en même temps elles empêchaient le Commandement adverse de dégarnir le front de Verdun au profit de la résistance sur la Somme.

Au surplus, nous avions perdu entre Froide-Terre et Souville un certain nombre d'ouvrages que, de toute nécessité, il nous fallait récupérer pour notre sécurité. Tels étaient la batterie C et le poste de commandement 119, au sud de Thiaumont, la poudrière et le dépôt sur les pentes de Fleury. L'emplacement même du village de Fleury, sur la côte d'où descendaient de chaque côté du bois de Vaux-Chapitre les ravins menant au défilé de Vaux, était, pour nous, important à réoccuper.



DÉCORATIONS DE VERDUN

Les 15 et 16 juillet, le 115<sup>e</sup> régiment d'infanterie (lieutenant-colonel Rieffer) reprenait le poste de commandement 119 et la batterie C (1). Reperdus le 1<sup>er</sup> août, ces points étaient de nouveau occupés par nos troupes le 2. Le 20 juillet, nous avions récupéré la poudrière. Du 1<sup>er</sup> au 4 août, le 96<sup>e</sup> régiment d'infanterie, appuyé du 122<sup>e</sup>, avait reconquis Thiaumont et ses abords; le 81<sup>e</sup>, qui relevait le 96<sup>e</sup>, défendait Thiaumont contre les retours offensifs de l'ennemi, du 4 au 8 août; mais, le 8 au soir, une attaque plus puissante que les autres rendait l'ouvrage aux Boches: depuis l'assaut du 23 juin, c'était la seizième fois que la position changeait d'occupants.

Quand à Fleury, nous en avions conquis les abords, en faisant plus de 700 prisonniers. Le lendemain 3, nous nous emparions des ruines du village et capturions presque autant de prisonniers que la veille. Mais le Boche réagissait, nous refoulait, et ce n'est que le 18 que le régiment colonial du Maroc nous en assurait la possession définitive.

Le 3 septembre, le 4, le 6, le 13, par des

(1) Voir les détails de cette opération dans : Capit. DELVERT: *Quelques héros*, p. 80 et suiv.

attaques locales menées avec de faibles effectifs, nous progressions en direction de Thiaumont et de Vaux-Chapitre, consolidant ainsi nos positions et préparant les retours victorieux.



Depuis le début de juillet, l'échec de la « Kolossale » tentative allemande était un fait acquis aux yeux du Monde. Le nom de « Verdun » commençait à s'auréoler de prestige; et lorsque le Gouvernement de la République entendit consacrer la victoire de la France en décorant la ville de la Légion d'Honneur, toutes les nations alliées voulurent s'associer à lui. La cérémonie eut lieu le 13 septembre, dans une casemate de la citadelle, en présence des cinq généraux à qui revenait l'honneur de la défense : Joffre, Pétain, Nivelle, Mangin et Dubois, et des représentants des puissances combattant à nos côtés. Sous les voûtes inviolées, le Président Poincaré pouvait s'écrier : « Voici les murs où se sont brisées les suprêmes espérances de l'Allemagne Impériale ».



CITADELLE DE VERDUN : VUE D'ENSEMBLE DES REMPARTS

Cette victoire, la reprise de Douaumont, le mois suivant, allait l'affirmer de façon éclatante.

Le Commandement allemand s'était résigné à dégarnir, peu à peu, le front de Verdun. Bien à contre-cœur. C'était la bataille du Kronprinz, de l'héritier du trône. La défaite n'atteindrait-elle pas le prestige de la Couronne ? On le sentait au G. H. Q. (1). Aussi voulait-on ménager l'avenir, une reprise possible de la bataille, sitôt qu'avec l'approche de l'hiver la violence des coups de bélier des alliés sur le front de la Somme diminuerait.

(1) *Gross-Haupt-Quartier.* Grand Quartier Général allemand.

Au surplus, il était impossible pour l'un et l'autre parti d'accepter la situation telle qu'elle était à ce moment.

Pour l'ennemi, ses positions formaient une poche prise de flanc à la fois par nos batteries de la rive gauche et par celles de Souville et de Tavannes. Il fallait avancer ou reculer.

Pour nous, nous ne pouvions compter que la menace allemande fût définitivement écartée tant qu'elle aurait à son service l'observatoire du Douaumont. Puisque nous nous étions refusés — légitimement — à abandonner Verdun, que l'événement avait montré le bien-fondé de notre espoir à tenir tête, nous devions, de toute nécessité, reporter notre ligne au-delà des forts.

Lequel des deux Commandements prendrait les devants ? Celui qui sentait le vent en poupe : ce fut le Commandement français.



Le général Mangin, qui commandait le secteur de la Meuse à Damloup en qualité de chef du 11e Corps d'Armée, reçut la direction de l'attaque.

Il s'agissait de progresser d'environ trois kilomètres en profondeur sur un front qui, des carrières de Haudromont à la Laufée, mesurait environ sept kilomètres.

Il plut presque sans arrêt durant la première quinzaine d'octobre. Le terrain à enlever était effroyable. C'était un chaos de trous d'obus remplis d'eau, entre lesquels on ne pouvait circuler que sur d'étroites sentes, où l'on enfonçait jusqu'aux genoux dans la boue noirâtre. Partout des débris, — poutres déchiquetées, équipements, casques, boîtes de conserves, sacs éventrés — partout des

cadavres, se confondant avec la boue et sur lesquels on marchait, ou surnageant dans lesmaresque formaient les entonnoirs. Une horreur sans nom.

Si le parcours y était terriblement pénible, — et ce sera une des grandes difficultés de notre opération — en revanche, il était impossible d'y organiser des défenses sérieuses. Rien ne tenait dans un pareil terrain, ni tranchées, ni réseaux de fils de fer, là où l'on avait pu en planter. On comprend qu'après le bombardement formidable dont nous fîmes précéder notre attaque, nos vagues d'assaut n'aient presque partout rencontré que fort peu de résistance, sauf sur la droite où elles se heurtèrent à de solides constructions d'avant-guerre, comme le petit « dépôt du fort de Vaux. »

Les moyens, d'ailleurs, mis à la disposition du général Mangin étaient puissants; et à cela, comme au soin méticuleux de la préparation, on reconnaît la marque du général Pétain, lequel dirigea de haut toute l'opération, en qualité de chef du G. A. C.

C'est la première, en effet, de ces opérations méthodiques, dont les modèles seront, l'année suivante, l'offensive des Flandres et celle de La Malmaison, grâce à quoi Pétain ramènera la victoire vers les couleurs françaises, et, regénérant notre Armée, préparera les victoires de l'année de la délivrance.

Comme artillerie, le général Mangin disposait de six cent trois bouches à feu(1), parmi lesquelles des mortiers de 370 (il en avait été déjà employé lors de l'attaque du 22 mai) et nos nouvelles pièces de 400. De nombreux « crapouillots » devaient permettre le bouleversement total des tranchées de première ligne. Si l'on songe que nous ne trouverons devant nous que cent soixante batteries boches, qu'il faut compter, au maximum, à trois pièces en moyenne (2), on voit que nous avions une notable supériorité d'artillerie.

En infanterie, également, nos forces dominaient celles de l'ennemi. Celui-ci alignait bien sur le front de notre attaque sept divisions : les 13e et 25e divisions de réserve, les 34e, 54e et 9e divisions, la 33e division de réserve et la 50e division. Mais ces divisions n'avaient qu'un bataillon en première ligne. Les deux autres étaient à l'arrière ou en soutien. Au total, faisaient tête, pour soutenir le choc, 21 bataillons.

Quant à nous, nous ne devions mener l'attaque qu'avec trois divisions : la 38e (général Guyot de Salins), la 133e (général Passaga), la 74e (général de Lardemelle.) Mais c'étaient des divisions renforcées, et, de plus, des divisions d'élite.

La 38e, qui comprenait déjà le 8e régiment de tirailleurs, le 4e zouaves, le 4e mixte (zouaves et tirailleurs) et le régiment colonial du Maroc, devait être appuyée à sa gauche par le 11e régiment d'infanterie ; la 133e division (321e régiment d'infanterie, 116e bataillon de chasseurs alpins, 102e et 107e bataillons de chasseurs à pied et 401e régiment d'infanterie) était renforcée du 36e bataillon sénégalais, dont les compagnies allaient marcher au feu intercalées dans celles du 321e, et du 32e bataillon de chasseurs à pied, en réserve du groupement formé par le 107e bataillon de chasseurs et le 401e régiment d'infanterie, et placé sous les ordres du colonel Doreau ; le général Anselin (1) commandait le groupe des 321e régiment d'infanterie, 116e bataillon de chasseurs alpins et 102e bataillon de chasseurs à pied. Enfin, à la 74e division d'infanterie (230e, 333e, 299e et 222e régiments d'infanterie) avaient été adjoints deux bataillons de chasseurs, les 50e et 71e, et un bataillon pris au 30e régiment d'infanterie.

Au total, — chaque régiment mettant, pour l'attaque, deux bataillons en ligne et un en réserve, — notre assaut disposait de vingt-neuf bataillons. Nous avions donc, en définitive, la supériorité du nombre. Et il faut noter, en outre, suivant le général Mangin, que « le dispositif des divisions allemandes accolées sur de très petits fronts se prêtait moins bien à la manœuvre que celui des divisions françaises, dont le front était sensiblement double. »

La préparation fut minutieusement conduite.

Dès le 17 octobre était dressée une carte des camps et chemins de relève de l'ennemi, permettant à nos canons longs de les battre d'efficaces tirs d'interdiction. Puis, afin de contraindre les batteries adverses à se dévoiler, une fausse attaque

(1) 289 pièces de campagne et de montagne, 314 pièces lourdes.

(2) Réglementairement, les batteries de 77 étaient à cinq pièces et les batteries de 105, 150 et 210 à quatre pièces. Mais nombre d'emplacements de batteries n'étaient occupés que par deux canons, voire même un seul.

(1) Tué le 24 octobre, une heure avant l'attaque, à son poste de commandement de Fleury.

(2) *Général Mangin*. — Comment finit la guerre. *Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1920. p. 749.

fut montée le dimanche 22. Cent soixante batteries boches se révélèrent en activité. Notre travail de contre-batterie en fut facilité à tel point que, le surlendemain, jour *J*, c'est à peine si une centaine de pièces resteront en état d'ouvrir le feu (1).

Quant à l'infanterie, sa tâche avait été minutieusement réglée. Un premier bond devait mener les vagues d'assaut jusqu'à la ligne carrières de Haudromont, contre-pente de la croupe au nord du ravin de la Dame, retranchement nord de la Ferme de Thiaumont, batterie de la Fausse-Côte, éperon nord-est du bois de Vaux-Chapitre, tranchée du bois Fumin, Petit-Dépôt à droite de la route du fort de Vaux, tranchées faisant face à la batterie de Damloup. Un arrêt permettrait aux troupes de s'organiser sur ces positions une fois conquises, tandis que des reconnaissances seraient poussées en avant, au contact de l'ennemi.



TRANCHÉES ALLEMANDES APRÈS UN BOMBARDEMENT

Puis, on partirait à la conquête des seconds objectifs qui étaient : une ligne à contre-pente sur la croupe nord du ravin de la Couleuvre, le village de Douaumont, le fort de Douaumont, les pentes nord et est du ravin de la Fausse-Côte, la digue de l'étang de Vaux et la batterie de Damloup.

Un barrage roulant, avançant à l'allure de 100 mètres en quatre minutes, devait précéder les vagues d'assaut.

Afin que chaque unité fût bien rompue avec la manœuvre qu'elle avait à accomplir, les divisions d'attaque, mises au repos dès la fin de septembre entre Bar-le-Duc et Saint-Dizier, « *répétèrent* », si nous pouvons ainsi parler, leur rôle respectif. On creusa même, près de Stainville, des tranchées reproduisant dans ses dimensions exactes le fort de Douaumont, dont la prise était réservée au régiment d'infanterie coloniale du Maroc. Les trois bataillons (1er, commandant Croll; 4e, commandant Modat; 8e, commandant Nicolaÿ) se familiarisèrent avec la manœuvre à exécuter au jour *J*. Le 4e bataillon devait ouvrir la marche aux deux autres et s'emparer des premières lignes ennemies ; le 1er bataillon, dépassant alors le 4e, et débordant le fort à droite et à gauche, s'établirait deux cents mètres en avant, tandis que le 8e bataillon attaquerait l'ouvrage par la gorge et en assurerait la conquête.

C'est le premier exemple, à notre connaissance, de cette manœuvre que nous verrons plus tard exécutée — à la perfection d'ailleurs — dans les Flandres, et que l'on appelle un « passage de ligne » (1).

Notre préparation d'artillerie, favorisée par le beau temps le samedi 21, le dimanche 22 et le lundi 23, menait grand train la destruction des tranchées ennemies, — peu solides au surplus pour les raisons que nous avons indiquées plus haut. Notre aviation faisait merveille pour les réglages. Le 23 même, un obus de 400 crevait l'étage supérieur du Douaumont et y allumait un incendie.

Au soir, le temps devenait incertain ; la brume enveloppait tout l'horizon et, le lendemain, c'était par un épais brouillard que les vagues d'assaut sortaient des parallèles de départ à l'heure H, 11 h. 40.

(1) La feinte réussit parfaitement à tromper le Commandement allemand qui déclara avoir brisé net une forte attaque française.

(1) Contrairement à ce que pense M. Bédier, qui estime que le premier passage de ligne devant l'ennemi fut accompli le 31 juillet 1917, dans les Flandres, par le 233e régiment d'infanterie. Au surplus, le 31 juillet 1917, le 233e ne fut pas seul à opérer cette manœuvre. Les 1er et 201e régiments d'infanterie l'opérèrent également.

On ne voyait rien à vingt pas. Il fallait se diriger à la boussole au travers d'un chaos de boue, d'entonnoirs géants, souvent pleins d'eau. Nombre d'unités dévièrent de leur axe de marche et ne purent le retrouver que bien péniblement. Mais, par ailleurs, cette opacité de l'atmosphère nous favorisait. L'ennemi ne déclenchait ses tirs de barrage « que douze minutes après l'instant de l'assaut, alors que les deux premières vagues avaient franchi ses tranchées (1) ». Et, presque partout, la surprise était complète. Un officier supérieur était pris en culottes, n'ayant pas eu le temps de mettre ses bandes molletières, — que, dans son désarroi, il tendait à l'adjudant Caillard, surgissant devant lui, en criant : « Chef de Corps ! Chef de Corps ! » On saisissait un vaguemestre en train de trier ses lettres. Ailleurs, au ravin de Chambitoux, les Boches, ahuris par l'apparition soudaine de nos poilus, tendaient casques, bidons, cigarettes aux chasseurs du 116e bataillon (2).

Jamais encore, dans une attaque, nos troupes n'avaient bénéficié d'une préparation aussi parfaite.

Pour la démolition des premières lignes, les crapouillots avaient fait merveilles. Les tranchées n'étaient plus, dit le lieutenant Petit, du 102e bataillon de chasseurs à pied, « qu'un bouleversement chaotique de trous de torpilles béants, entonnoirs gigantesques de six à sept mètres de profondeur dans la terre glaise, où les mottes de terre de plusieurs centaines de kilogrammes ont été projetées comme de simples fétus de paille... »

Au-delà, le travail de notre artillerie lourde, courte et longue, et de nos 75, pour être différent de celui de l'artillerie de tranchée, n'avait pas été moins terrifiant. « La zone crapouillotée une fois dépassée, dit encore le lieutenant Petit, le décor change ; nous nous trouvons dans le Sahara. C'est un véritable désert au travers duquel nous avançons.

« Le sol est nivelé par les obus, sa surface est recouverte de matériaux de toutes sortes, brisés, pulvérisés : havresacs boches, fusils, casques, équipements, bottes, débris humains, un bras ! une jambe ! une tête !... tout est haché ... »

On comprend que le lieutenant puisse ajouter :

« Notre marche continue, l'arme à la bretelle. »

Cette marche à travers les positions ennemies, « l'arme à la bretelle », depuis 1915 notre Commandement la prophétisait aux troupes d'attaque. Pour la première fois, la promesse était tenue : système Pétain. Il peut se résumer ainsi : soin méticuleux de la préparation ; destructions aussi complètes que possible ; contre-batterie, barrages roulants, minutieusement étudiés ; instruction des troupes poussée au maximum. La bataille doit être gagnée avant d'être livrée. Principe de bon sens, — difficile toutefois, semble-t-il, comme toutes les méprisables « vérités premières », à mettre en pratique, puisqu'il fallut pour cela deux ans, et que six mois après l'heureuse, mais bien tardive application que nous racontons, on l'oubliait déjà complètement (1).

Et, au cours de la bataille, la contre-batterie fut aussi rigoureuse grâce au travail de repérage antérieur et au dévouement de notre aviation ; toute batterie ennemie entrant en action fut si rapidement prise à partie et « muselée » que, sur presque tout le front d'attaque, nos troupes subirent un feu d'artillerie des plus réduits. Au surplus, le barrage boche se déclencha, dans la plupart des cas, une fois la vague d'assaut passée.

Le 11e régiment d'infanterie (colonel de Patourneaux), au pivot de gauche de notre marche, s'empara des carrières de Haudromont, malgré les mitrailleuses restées intactes ; le 8e régiment de tirailleurs (lieutenant-colonel Dufoulon) et le 4e régiment de zouaves (2) (lieutenant-colonel Richaud) enlevèrent le bois Norvé et le ravin de la Dame ; le 4e régiment mixte (zouaves et tirailleurs du lieutenant-colonel Vernois), prirent l'ouvrage, puis la ferme de Thiaumont.

Au centre, le régiment colonial du Maroc (lieutenant-colonel Régnier) se trouva quelque temps arrêté dans la première tranchée qu'il devait enlever sur la route de Douaumont, la tranchée Augusta, au sud-est de l'ouvrage de Thiaumont. Mais, à sa droite, toute la division Passaga : 321e régiment d'infanterie (lieutenant-colonel Picard), renforcé du 36e bataillon sénégalais ; 116e bataillon de chasseurs (commandant Raoult) ; 102e bataillon (commandant Florentin), 107e bataillon (commandant Puitiaux) et 401e régiment d'infanterie

(1) Général Mangin. — Comment finit la guerre. (*Revue des Deux-Mondes*, 15 avril 1920, p. 751.)

(2) V. Henri Bordeaux. — *Les Captifs délivrés*, pp. 113 et 119.

(1) Lors de l'offensive du 16 avril 1917.

(2) Le capitaine de Clermont-Tonnerre y commandait une compagnie.



**La halte dans la Nuit**

Décembre 1916

*d'après une eau-forte de Broquet Léon*



VERDUN : PRISONNIERS RAMENÉS A L'ARRIÈRE

(lieutenant-colonel Bouchez) progressait d'un seul élan. On voyait les fantassins du 321ᵉ franchir la crête de Fleury, les bataillons de chasseurs gravir les pentes de la Caillette et de la Fausse-Côte, le 401ᵉ régiment d'infanterie traverser le ravin du Bazil, atteindre la rive occidentale de l'Étang de Vaux, tandis qu'une interminable colonne grise de prisonniers remontait le glacis de Chambitoux.

La 74ᵉ division d'infanterie, ainsi que nous l'avons dit, avançait avec plus de difficultés. Elle rencontrait une résistance acharnée au bois Fumin, devant le petit dépôt du fort de Vaux, à la batterie de Damloup...

Tandis que les fantassins et les chasseurs luttaient âprement parmi le chaos boueux, au centre la victoire se décidait, éclatante.

Vers 14 heures, la brume se dissipait. Le vent, soufflant en bourrasque, chassait les nuages, dégageait le ciel. Et bientôt, dans l'horizon éclairci, nos observateurs pouvaient distinguer des hommes couleur de terre se mouvant sur la superstructure du Douaumont : c'étaient des fantassins du 321ᵉ régiment qui, attaquant à droite des coloniaux, avaient franchi l'escarpe *est* et déjà planté les trois couleurs sur les ruines du fort. Bientôt, par la gorge, arrivait le bataillon Nicolaÿ qui allait assurer et achever la conquête.

« Arrachant l'un après l'autre leurs pieds de la boue, écrit dans ses notes le commandant Nicolaÿ, les marsouins gagnèrent de l'avant pour profiter de leur chance. Nulle canonnade sur leur ligne, pas de résistance d'infanterie ; le barrage boche intense, mais loin derrière, dans le ravin des Vignes. Il était près de 15 heures ; le détachement Dorey venait d'entrer dans le fort sans coup férir ; il était installé au sud-ouest des logements et tourelles, en belle attitude, ne tirant ni ne recevant aucun coup de fusil. Il ne pouvait être question de prendre d'abord méthodiquement la formation de combat primitivement arrêtée ; il fallait au contraire attaquer au plus tôt, avant que l'ennemi fût revenu de son ahurissement.

Sous le vol bas de l'avion de France aux trois couleurs, croisant au-dessus du fort, le bataillon aborda le fossé en lignes de colonnes de section



Meurisse

REPOS A LA COTE 304

par un, chefs en tête et l'arme à la bretelle, puis il escalada les pentes raides du rempart de gorge. Arrivé au haut de ce rempart, il avait devant lui les ouvertures béantes des casemates du rez-de-chaussée et, en avant, la cour extraordinairement bouleversée. Devant ce chaos qu'était devenu le grand fort, symbole de volonté et de puissance merveilleusement recouvré, les têtes de colonne s'immobilisèrent et regardèrent. Le chef de bataillon, qui s'était arrêté momentanément au fond du fossé pour vérifier le mouvement, rejoignit la tête à cet instant, et, tout en rendant hommage à ce que la vision avait de sacré et d'inoubliable, il donna l'ordre d'attaquer les mitrailleuses qui, du fond des casemates, commençaient à entrer en action.

Fusiliers, grenadiers et lance-flammes eurent tôt fait de réduire cette première résistance sans conviction, qui ne nous coûta que quelques hommes. Puis le cavalier fut abordé, et chacun, d'une manière générale, se rendit à son objectif... En cours de route, les résistances rencontrées aux tourelles furent dominées l'une après l'autre. Une section de mitrailleuses prit sous son feu, à 1.500 mètres, des attelages allemands... »

Dans la nuit du 24 au 25, le commandant allemand du fort et quelques éléments, qui s'étaient retranchés dans une casemate, se rendirent. Le 25, au matin, le fort entier était en notre pouvoir.

Il apparaissait, extérieurement, comme très abîmé : fossés à demi-comblés, superstructure défoncée et laissant voir les entrées des galeries, tourelles des mitrailleuses démolies. Toutefois, les abris des tourelles de 75 et de 155 avaient résisté. Et quant à l'intérieur, sauf quelques casemates éventrées et une voûte défoncée, il était intact. « Une odeur nauséabonde, écrit Henry Bordeaux qui l'a vu peu après, accompagne les visiteurs. Les corridors sont dans un état de saleté repoussant. Les chambrées sont dans le plus grand désordre : armes et équipements gisent en tas. Toutes les inscriptions des murs ont été repeintes en allemand. Voici une salle qui a voulu résister ; elle est bondée de cadavres à demi-calcinés, les masques sont encore attachés sur les visages, vision de cauchemar et d'épouvante. Un magasin à vivres est assez abondamment fourni de conserves : viande, lait, haricots, légumes frais, eau minérale, pain de guerre, sucre, thé, café, etc., (1) ».

(1) Henry Bordeaux. *Les captifs délivrés*, p. 181.

En ces deux journées du 24 et du 25 octobre, nous avions fait prisonniers 6.000 soldats et 140 officiers (1), pris 15 canons, 51 minenwerfer et 140 mitrailleuses.

Le lendemain 26, nos troupes repoussaient quatre violentes contre-attaques, puis une cinquième le 27, cependant que le régiment colonial du Maroc, les 27 et 28, avançait son front et parvenait aux carrières qui sont à 400 mètres au nord-est du fort.

Du 28 octobre au 2 novembre, notre artillerie écrasa d'obus le fort de Vaux et ses abords. Se résignant à leur défaite, les Allemands évacuèrent d'eux-même le fort qui leur avait coûté tant de sang à conquérir.

Il resta vide d'occupants toute la journée du 2. Le 3, à 2 h. 30 du matin, le lieutenant Diot, à la tête d'une compagnie du 298e régiment d'infanterie, y pénétrait.

La barrière des forts, en avant de Verdun, était intégralement rétablie. En dix jours, nous avions récupéré tout le terrain que l'ennemi avait mis plus de six mois à nous disputer.

Le Commandement allemand ne put dissimuler sa rage. Il se vengea, d'une manière digne de lui : il bombarda Reims. Dans la seule journée du 25 octobre, plus de 600 obus furent lancés sur la malheureuse *ville-otage*.



## CONSOLIDATION DES RÉSULTATS ACQUIS LE 24 OCTOBRE

*L'offensive du 15 décembre 1916.*

Douaumont et Vaux étaient reconquis. Il fallait les conserver. Or, si nous étions solidement installés sur les positions elles-mêmes et leurs abords immédiats, l'ennemi tenait tous les ravins y accédant : *ravin des Houyers*, au sud de l'ouvrage de Hardaumont ; *Fond-du-Loup*, entre le bois de Hardaumont et le bois Hassoulé ; *ravin de Hassoulé*, entre le bois Hassoulé et le bois de la Vauche ; *ravin du Helly*, entre le bois du Chauffour et le bois Albain.

Bien plus. Il disposait d'un cercle d'observatoires : cote 378, au sud des Chambrettes ; cote 347, à l'ouest du bois de la Vauche ; cote 380, dominant la route de Douaumont à Bezonvaux,

(1) Dont huit commandants de bataillon.

etc., à peine inférieures à celles des forts recouvrés (Douaumont est à la cote 388 et Vaux à la cote 349). Si nous voulions être à l'abri d'une surprise et occuper tranquillement nos positions nouvelles, il nous fallait nous emparer de ces voies d'accès et de ces observatoires.

Ce fut l'objet de l'offensive du 15 décembre, dont la direction fut confiée par les généraux Pétain et Nivelle au général Mangin, qui avait déjà mené à bien celle du 24 octobre.

Les difficultés de terrain étaient, cette fois, plus grandes encore que la première.

Tout d'abord, le terrain à conquérir se trouvait en région difficile, « creusée de ravins, obstruée de bois, et que les Allemands avaient organisée à loisir ». Les tranchées y étaient solides, garnies d'abris profonds, flanquées de blockhaus. Des galeries souterraines avaient été aménagées. D'épais réseaux de fils de fer, renforcés de chevaux de frise, protégeaient ces fortifications. Enfin, les dépôts de munitions, les camps pour les réserves avaient été placés sur les pentes des ravins, en des angles morts, difficiles sinon impossibles à atteindre par le canon.

D'autre part, le lecteur se rappelle combien le terrain que nous venions de conquérir était effroyable. Les pluies de novembre ne l'avaient pas amélioré, et n'y avaient diminué ni les flaques d'eau ni la boue. Or, c'était dans ce terrain que devaient être faits les préparatifs d'attaque : routes carrossables, voies de 60 centimètres, emplacements de batteries, pistes en rondins ou clayonnages, etc. Ce que furent ces travaux sous la pluie, la neige et un bombardement continu, seuls les poilus qui les ont exécutés dans ces conditions peuvent s'en rendre compte.

Plus de trente kilomètres de routes furent construits, et plus de dix kilomètres de voies de 60.

Le front d'attaque devait s'étendre de Vacherauville (qu'il fallait emporter) au défilé de Vaux; le front à atteindre était : Vacherauville, Louvemont, Ferme des Chambrettes, lisière sud du bois le Chaume, Bezonvaux.

L' « équipement » du front terminé, les divisions d'attaque montèrent en ligne. C'étaient : la 126ᵉ division d'infanterie (général Muteau); la 38ᵉ division d'infanterie (général Guyot de Salins); la 37ᵉ division d'infanterie (général Garnier du Plessis); la 133ᵉ division d'infanterie (général Passaga) et la 22ᵉ (général Mordrelle.) Comme pour l'attaque du 24 octobre, on employait des troupes d'élite ; d'ailleurs, deux divisions sur les cinq, les 38ᵉ et 133ᵉ, s'étaient déjà illustrées dans la première offensive.

Devant elles, nos cinq divisions allaient trouver un nombre égal de divisions allemandes : la 14ᵉ division de réserve, les 39ᵉ, 10ᵉ et 14ᵉ divisions d'infanterie et la 39ᵉ division de réserve, soutenues dans l'arrière immédiat par quatre autres divisions : la division d'ersatz de la Garde, les 5ᵉ et 30ᵉ divisions d'infanterie et la 21ᵉ division de réserve, troupes d'élite elles aussi.

Car l'ennemi n'entendait pas lâcher prise. La côte du Poivre qui, depuis le mois de mai, était devenue une véritable forteresse avec galeries bétonnées, réduits, places d'armes, avait eu ses défenses renforcées, ainsi que Vacherauville qui la flanquait à l'ouest; d'importants travaux avaient complété les organisations, déjà formidables, des massifs de Louvemont et de Hardaumont.

Mais nous avions une puissante artillerie à notre disposition.

Le mauvais temps des premiers jours de décembre, — bourrasques, tempêtes de neige, — retarda notre préparation. Vers le 10, le temps parut s'éclaircir, et le lundi 11, les avions étant sortis pour procéder aux réglages, la préparation d'artillerie commença.

De même que pour l'attaque du 24 octobre, les mortiers de 220 et de 370 écrasèrent blockhaus et redoutes, tandis que les pièces longues, par une interdiction sévère, isolaient d'un cercle de feu les positions à enlever.

Le vendredi 15 décembre, à 9 h. 50 du matin,



BOIS DES VIGNES, PRÈS VERDUN

le jour même où l'Allemagne nous faisait des ouvertures de paix, les vagues d'assaut s'élançaient derrière le barrage roulant.

Il faisait un ciel gris, lugubre. On enfonçait dans la boue jusqu'aux genoux. Dans certains endroits même, des malheureux s'enlisèrent. De plus, en nombre de points, des mitrailleuses subsistaient. Il fallut combattre âprement, beaucoup plus que le 24 octobre — car, cette fois, l'ennemi était sur ses gardes, — à coups de baïonnette, à coups de crosse, à coups de grenades, réduire les résistances qui surgissaient de tous côtés. Néanmoins, presque partout, la progression s'opéra suivant l'horaire fixé.

A gauche, la division Muteau enlevait d'un seul élan la côte du Poivre et Vacherauville. Le 112ᵉ régiment d'infanterie se ruait dans les ruines du village avec une telle impétuosité que la garnison n'avait pas le temps de se mettre en état de défense. Des officiers furent pris, dans leur abri, non encore équipés.

En dix minutes, Vacherauville était nettoyé d'ennemis, et une demi-heure après l'heure H nous occupions toute la côte du Poivre, — sauf une poche de deux cents mètres, au centre, qui devait être réduite au cours de la nuit.

Ainsi, la 126ᵉ division atteignait ses objectifs presque immédiatement. Il est vrai qu'à gauche et au centre elle n'avait que cinq à six cents mètres à franchir. Tandis qu'à sa droite elle enlevait la cote 342, au nord-est de la côte du Poivre la 38ᵉ division s'emparait de Louvemont et de la cote 347 qui domine à l'est. Pour s'ouvrir le chemin, il lui avait fallu réduire le camp de Heurias, redoute puissante avec abris-cavernes, installée sur la pente ouest du fond de Heurias, entre le bois de Haudromont et la côte du Poivre. Les difficultés du terrain, — boue marneuse où la marche était lente et pénible — avaient empêché la surprise. Aussi nos vagues d'assaut furent-elles accueillies par une fusillade nourrie et meurtrière au cours de laquelle tomba, frappé d'une balle entre les deux yeux, celui auquel était revenu l'honneur de conquérir le Douaumont, le commandant Nicolaÿ, à la tête de son 8ᵉ bataillon du régiment colonial du Maroc.

L'avance de la division ne rencontrait pas moins de difficultés sur la droite, où le 4ᵉ régiment de zouaves était en liaison avec le 2ᵉ régiment de tirailleurs de la division Garnier-du-Plessis. Toutefois, nous parvenions à couronner la cote 378; mais il nous fallait stopper devant les Chambrettes.

La 37ᵉ division d'infanterie, elle, était arrêtée plus d'une heure à sa gauche par la résistance du 6ᵉ régiment de grenadiers prussiens; elle n'en progressait pas moins à travers le bois de la Vauche, tandis que la 133ᵉ division d'infanterie s'emparait de la cote 347 sur le chemin de Bezonvaux et des ouvrages de Lorient dans la partie sud du bois de Hardaumont, et tandis que la division Mordrelle (22ᵉ division d'infanterie) débusquait l'ennemi de l'ouvrage de Hardaumont.

Aux deux ailes, nous avions eu plein succès; il restait à compléter nos gains au centre.

L'opération fut donc reprise dès le lendemain. Les divisions Garnier du Plessis et Passaga (37ᵉ et 133ᵉ) achevèrent la conquête du bois de la Vauche et du bois de Hassoulé, emportèrent le bois des Caurières et Bezonvaux.

L'ennemi réagissait. Le jour même, après un bombardement de la plus grande violence, il lançait une puissante contre-attaque entre les Chambrettes et le bois des Caurières. Celle-ci échouait; et le 18, à 15 heures, le 4ᵉ régiment de zouaves complétait la victoire des jours précédents en occupant les Chambrettes.

Ce que fut la lutte dans cette boue glacée, où nombre de poilus eurent les pieds gelés, où l'on n'avançait que les semelles alourdies de glaise, et où, malgré la préparation d'artillerie et le barrage roulant, on trouvait devant soi un adversaire exceptionnellement tenace, un épisode le montrera: la prise du ravin du Helly par le 2ᵉ régiment de tirailleurs de marche (lieutenant-colonel de Saint-Maurice) (1).

A 9 h. 50, le 1ᵉʳ bataillon du 2ᵉ régiment de tirailleurs sortait de la tranchée de départ, à gauche de l'église de Douaumont. A peine la première vague avait-elle escaladé les gradins de franchissement que l'on entendait le « tac-tac » de la « machine à secouer les capotes » (2): cinq mitrailleuses, nichées dans l'église du village, claquaient à toute volée.

Les grenadiers, qui marchaient en tête avec les sapeurs, se précipitent, broient les servants sur leurs pièces à coups de grenades; puis, continuant

(1) V. Capitaine Delvert. — *Quelques Héros* (Berger-Levrault), pp. 87 et 119.

(2) La mitrailleuse.

à descendre les pentes criblées de trous de marmites, encombrées de morceaux de fils de fer où s'empêtrent les jambes, d'éclats de bois, de rondins brisés, arrivent jusqu'au ravin du Helly.

Les boches y avaient organisé de vastes abris, à dix mètres sous terre, où aurait pu tenir un régiment ; mais notre préparation d'artillerie avait endommagé les organisations superficielles.

Les tranchées sont bouleversées : plus de banquettes ; plus de parapets ; c'est un amoncellement de terres déchiquetées, de piquets arrachés ; on ne saurait distinguer les pare-éclats des éléments de tir ; il faut sauter d'éboulement en éboulement.

Grâce, toutefois, à la solidité des abris, les garnisaires valides étaient encore nombreux.

Devant les assaillants, la fusillade crépite, les grenades explosent ; et, à mesure que l'on progresse, la résistance devient plus âpre, les destructions étant plus incomplètes. Il faut, par endroits, avoir recours aux lance-flammes pour réduire tel ou tel abri.

A 11 heures, la majeure partie du ravin était entre nos mains. Seul, un élément de tranchée continuait à résister. Y tenait encore le colonel von Kaisenberg commandant le 6e grenadiers ennemi, entouré de son état-major : un major, deux capitaines, un lieutenant et trois médecins.

Ils avaient dressé un barrage de sacs à terre et de rondins, et mis en batterie une mitrailleuse que le colonel servait lui-même. Ce n'est qu'après une résistance acharnée, et lorsque le colonel fut tombé sous nos balles, que la vaillante petite troupe consentit à se rendre et que les tirailleurs eurent la totalité de la position en leur pouvoir.

Il leur fallait encore conquérir deux kilomètres de terrain pour atteindre la ligne des Chambrettes qui leur était assignée comme objectif ; deux kilomètres d'un terrain effroyable, raviné, chaotique, où l'ennemi avait accumulé les travaux ; où il fallait demeurer trois jours et trois nuits, sous la pluie, les rafales de neige, dans la boue, et où l'on couchait avec, pour seule protection, une toile de tente.



Photo P. Darby.

CAPITAINE DELVERT

De Vacherauville à l'ouvrage de Hardaumont, les poilus, exténués, hâves, hirsutes, semblaient vêtus de boue.

Et cependant, en descendant aux cantonnements de repos, leur cœur était joyeux d'une légitime fierté. C'était une belle victoire qu'ils venaient de remporter. 11.387 prisonniers, dont 284 officiers, 115 canons pris ou détruits, 44 lance-bombes, 170 mitrailleuses capturées, tel était le butin. Mais en dégageant largement Douaumont et Vaux, en nous permettant de récupérer la côte du Poivre, Louvemont et Bezonvaux, le nouveau succès assurait et complétait celui du 24 octobre. La mauvaise saison rendait tout sérieux essai de revanche impossible avant plusieurs mois.

Il fallait que le Kronprinz et le Commandement allemand se résignassent à la défaite de Verdun. Ils se résignaient, mais la rage au cœur : Falkenhayn servait de bouc émissaire. Il était disgrâcié et remplacé par Hindenburg.

Mais ce qui n'était pas remplacé, c'étaient les quelques cinq cent mille hommes que coûtaient à l'Armée allemande l'inutile tentative.

La saignée n'était pas moins terrible pour nous, puisque les chiffres officiels, donnés par M. Louis Marin, député, nous montrent que le total de nos pertes dans le secteur de Verdun, du 21 février à la fin de décembre 1916, s'élèverait à 535.000 tués, blessés ou disparus.

Plus d'un million d'hommes étaient tombés, pourquoi ? Pour que les deux partis se retrouvassent à la fin de cet effroyable carnage à peu près au même point qu'au commencement !

Aucune bataille ne montre de façon plus saisissante quelle inutile horreur est la guerre au stade actuel de la civilisation humaine.

Charles Delvert

## XXVIII

# LES TERRITORIAUX A VERDUN



Ils venaient de partout... Ils étaient, quadragénaires placides, habiles à tous les travaux : remueurs de terre, comptables, gens de loi et de lettres, la France productrice et volontaire ! Jetés dans la fournaise de Verdun, ils allaient y apporter ce sens du devoir qu'anime toujours quelque protestation — pour le principe ! — cette ténacité dans l'effort, cette méthode dans le travail qui ont été parmi les plus sûrs facteurs de la Victoire.



Aquarelle de P. Lessac.

TERRITORIAUX AU FAUBOURG PAVÉ

Seuls, ils pouvaient, assagis par l'âge, sensibles au raisonnement, vivre constamment dans cette atmosphère de bataille qui, à Verdun, ne s'arrêtait pas seulement aux tranchées de soutien. Sans s'alarmer outre mesure, toujours prêts à partir, ils subissaient, sans énervement apparent, ces bombardements de toutes natures qui faisaient planer sur leurs têtes un danger, moyen sans doute, mais plein de traîtrises et d'imprévus, et quotidien !...

Terrassiers adroits, gardes du génie impeccables, adjoints de cantonnements qui, en quelques jours, étaient familiers avec la topographie des lieux, charpentiers improvisés, menuisiers de fortune et couvreurs de rencontre, ils étaient aptes à tous les services et à tous les métiers : ils personnifiaient, dans leur résignation qui se teintait de bonne humeur, l'ingéniosité française !

Il ne semble pourtant pas, si on ne s'en rapporte qu'aux ordres généraux de la 2e Armée ou aux décisions des nombreuses formations engagées dans la bataille, que les territoriaux aient, ici, dépassé ce glorieux arrière-plan où les maintiendra l'histoire : c'est à voir !

Quelques-uns même pourraient observer que là, moins que partout ailleurs, les pépères ont tenu la première ligne. Alors qu'en Alsace et en Lorraine, en Argonne et en Champagne, sur l'Aisne et sur la Somme, les territoriaux relevaient fréquemment l'active dans les tranchées, ici, ce n'est qu'exceptionnellement, par surprise même, qu'on les trouve en pleine mêlée. Ils s'y comportent, d'ailleurs, avec une bravoure à laquelle on a rendu hommage !

J'ajouterai que, dans la préparation et l'organisation du terrain, ils ont dû souvent partager les travaux avec certaines troupes d'active, poussées là pour tenir la place, et ménager une belle entrée à ces divisions-ténor, auxquelles était réservé l'honneur d'aller cueillir les lauriers



Types de P. Lissac.

LE TERRITORIAL

de la victoire ou les immortelles de la gloire !

Les territoriaux n'en ont pas moins accompli une œuvre qui mérite d'être associée aux grands souvenirs que nous avons évoqués. Jamais ils n'ont plus scrupuleusement accompli la mission pour laquelle ils ont été créés, suivant, pelle ou pioche en mains, les mouvements de la bataille, épousant strictement cette zone fluctuante que l'active, toujours en lutte, lisérait sur une si faible profondeur, poussant vers l'ennemi ou lui opposant des travaux soigneusement exécutés comme sur un terrain d'essai, alimentant de vivres et de matériaux les unités d'attaque, arrivant toujours, sous les plus sévères bombardements, à l'heure dite.

Mais ils ont fait davantage encore. Sur les deux rives de la Meuse — et plus particulièrement sur la rive droite — dans ces régions martelées par l'artillerie, où chaque trou devenait une poche à gaz, dans cet affreux chaos d'odeurs, de bruits et de fumées où les troupes d'attaque ne faisaient que passer, décimées qu'elles étaient en quelques heures, eux demeuraient : ils étaient l'Armée permanente de ces secteurs infernaux.

Éléments non endivisionnés (E. N. E.), ils dépendaient de toutes les divisions que les exigences de la bataille poussaient vers Verdun ; on ne discutait sur leur situation administrative que lorsqu'il s'agissait de les ravitailler ; mais pour les travaux à effectuer d'urgence, on savait toujours où les prendre.

Périodiquement, une scène, presque toujours la même, se déroulait dans les postes de commandement de division. Les commandants d'unités territoriales y étaient appelés, et, talons joints, la main dans le rang, devaient entendre un petit discours de ce modèle :

— Nous sommes ici pour faire du bon travail... Nous savons que nous pouvons compter sur vos braves territoriaux ; aussi allons-nous leur demander un solide coup de collier. Mais, d'ores et déjà, nous étudions un système de repos par roulement qui pourra commencer à jouer dans une quinzaine !...

Une quinzaine ! Il n'en fallait pas davantage à une division pour faire son émouvante moisson d'héroïsme, de gloire et de deuils... Alors, elle pouvait songer à revenir à l'arrière pour se reposer et combler ses vides impressionnants !

Celle qui lui succédait déléguait un des officiers de son état-major auprès des commandants de territoriaux :

— Il nous faut faire ici du bon travail... Nous



Types de P. Lissac.

LE "JUS"


Dessin au lavis de P. Lissac.

DISTRIBUTION D'OUTILS AUX TERRITORIAUX

comptons sur la bravoure bien connue des vieux soldats... Un bon coup de collier... Mais nous songeons à établir un système de repos par roulement...

Et c'est ainsi que des régiments territoriaux ont dû, pendant des mois et des mois, coupés de courtes détentes aux abords mêmes de la bataille, fournir un travail formidable et divers !

Nous imiterons la discrétion des ordres généraux et des décisions : nous ne donnerons le numéro d'aucun régiment ; nous pourrions en oublier. Car vous chercheriez vainement sur les ordres de bataille la trace d'une de ces unités de vieux. Une note arrivait :

« Les équipes de travailleurs affectées à la division partiront de leur cantonnement du faubourg Pavé à 20 heures, et se rendront à la tourelle de Souville d'où elles seront dirigées sur le point désigné ».

C'était tout... Et, à l'heure fixée, la toile de tente sur le dos, la pelle ou la pioche sur l'épaule, ils franchissaient le carrefour du cimetière, avaient un regard pour la « Maison du Marbrier », au bout de l'ancienne route d'Étain... Les pieds baignaient dans une affreuse boue liquide ; des convois d'artillerie et de ravitaillement arrêtaient sans cesse la marche des vieux qui finissaient pourtant par arriver aux pentes de Marceau, jalonnées de chevaux morts et de voitures défoncées. Ils montaient aussi rapidement que le leur permettaient leurs jambes de quadragénaires bien tassés, car le coin était repéré ; ils passaient entre les bâtiments démolis des anciennes casernes, et n'avaient que le temps de rejoindre le boyau qui, dans le noir, ouvrait sa gueule d'ombre !

Le boyau, c'était, dévalant la pente, une façon de torrent de boue ; on s'y empêtrait dans les fils du téléphone et parmi des débris innommables, déchets de la bataille ; mais on oubliait son horreur pour ne plus songer qu'à la sécurité qu'il offrait. Le paysage s'emplissait d'éclairs et d'explosions ; entre d'énormes moignons tendus vers le ciel,


Dessin de P. Lissac.

LES CORVÉES DE TERRITORIAUX

tragiques vestiges de ce qui avait été un bois, les fusées balançaient leurs furtives rondeurs lumineuses : on était en plein dans la féerie du massacre !

Mais le boyau était coupé par la route ; et le tronçon qui reprenait, montant vers la Caillette, à moitié rempli d'eau n'était plus praticable ; il fallait donc, bon gré mal gré, circuler à l'air libre... Rude trajet, coupé d'arrêts brusques, même de « plats ventres » dans la boue ! On arrivait à d'importants abris faits de sacs de terre ; la compagnie s'y rangeait pendant que les officiers se rendaient au poste de commandement qui s'annonçait là-bas par une minuscule et discrète lumière.



D'après un dessin de P. Lissac.

TERRITORIAUX COMBLANT LES TROUS D'OBUS SUR LES ROUTES DE VERDUN

Là, les ordres étaient nets.

— Ce soir, disait un officier de la division, vous ferez deux voyages à la Carrière de Vaux-Chapitre... Vous transporterez des galeries majeures et des sacs de grenades.

En file indienne donc, la compagnie territoriale se défilait vers le dépôt du génie, et chaque homme recevait son fardeau. Et c'était alors, dans la plus hallucinante des nuits illuminée de brusques lueurs cuivrées, dans ce grand *lamento* de la bataille ponctué du bruit des explosions, le plus infernal et le plus silencieux des voyages ! Les trous d'obus se touchaient, profonds de deux mètres parfois et remplis d'une eau glauque où trempait un peu de clair de lune; il fallait, dans cet inconcevable chaos, se tracer un étroit chemin, contourner les obstacles sans perdre sa direction, cependant que le vent d'automne animait l'épouvantable odeur qu'exhalait le ravin de Vaux-Chapitre.

On arrivait enfin — Silence ! Silence ! — ; on déposait son fardeau, et on retournait en chercher un autre.

Au petit matin, la compagnie reprenait le chemin de la veillée précédente ; le boyau boueux, les pentes de Marceau, au long desquelles l'artillerie ennemie avait couché quelques chevaux de plus : la route d'Étain, jalonnée de quelques trous récents, que des territoriaux de la compagnie routière étaient déjà en train de combler... Et l'on rentrait prendre quelque sommeil dans les caves du



Aquarelle de Jean Lefort.

DÉPÔT DE BOURRIQUOTS

faubourg Pavé... pour recommencer le soir, car les hommes ne s'arrêtaient qu'un jour sur quatre !

Des voyages du genre de celui-ci marquèrent les mois de septembre et d'octobre 1916, alors que Nivelle et Mangin préparaient l'attaque qui devait nous ouvrir, le 24 octobre, les portes de Douaumont et élargir le cercle de fer qui menaçait d'étouffer Verdun.

Des équipes semblables montaient, à travers les mêmes difficultés, à Fleury reconquis définitivement fin août; à La Lauffée; partout, enfin, où il s'agissait d'organiser ce qui allait être — au prix de quels sacrifices, ô jeunesse de France ! — une victoire.

Mais, auparavant, dès le grand coup de force de février, les territoriaux avaient donné leur mesure: certaines unités avaient, d'ailleurs, dans ce secteur jusque-là si calme, subi gravement le choc, et fourni, pour la gloire de l'arme, leur part de résistance.



Dessin de P. Lissac.

SUR LES ROUTES DE VERDUN, LA NUIT

Suivant pas à pas l'active, la territoriale avait tout d'abord contribué à opposer à l'envahisseur ces défenses quelque peu sommaires qui devaient permettre de réaliser, aux abords mêmes de Verdun, le grand projet que nos victoires du 24 octobre et du 15 décembre rendirent inutile.

Dans nombre de tranchées de soutien, on trouvait de ces vieux soldats dont le chiffre du régiment s'enlevait en blanc sur l'écusson fixé à la capote.

Mais c'est surtout comme ravitailleurs et travailleurs qu'ils allaient rendre d'inappréciables services.

Ils cantonnaient à Verdun, au collège Marguerite, au collège Buvignier, à la Maison d'arrêt, à la caserne d'Anthouard, rarement à la citadelle.

Dès la nuit tombante, leurs files emplissaient la ville, descendant la rue Saint-Pierre, longeant la rue de Ru et la rue Mazel, se dirigeant vers la porte Chaussée ou la porte Saint-Paul... Ils marchaient lentement, la pelle ou la pioche sur l'épaule ; ils empruntaient le boyau qui contournait la ville, traversaient la Meuse sur un pont d'infanterie, établi parallèlement à celui de la Galavaude. Ils rencontraient là les territoriaux cantonnés dans les casernes Radet ou Miribel ; mais tandis que ceux-ci, la couverture roulée en sautoir et l'arme à la bretelle, suivaient la Meuse, se dirigeant vers Belleville, d'où, par Montgrignon et son plateau, ils devaient gagner quelque tranchée de soutien, eux s'engageaient dans l'avenue Miribel, puis dans le chemin qui conduit à l'hôpital Saint-Michel, au pied de cette côte de Belleville farcie de batteries, nid à marmites...

L'hôpital était en butte au tir incessant de l'artillerie allemande ; et, sur la colline elle-même, hérissée de ceps de vignes calcinés, les 210 arrivaient par rafales ! N'importe, ils escaladeront la colline quand même; après une marche en « pagaïe », ils arriveront là-haut, à l'entrée du boyau qui, obstrué par des arbres abattus, finira pourtant par les mener au ravin de la Poudrière, justement nommé alors le ravin de la Mort... Nous sommes en juin 1916; mais, depuis mars, ils ont laissé nombre des leurs sur ces pentes, comme aussi sur celles de la rive gauche ; car de Thierville ou de Jardin-Fontaine, d'Esnes ou des bois

Bourrus, des équipes semblables, la nuit venue, sillonnent les routes, vont où on les appelle... Ce soir, dans un déluge de feu et de gaz, suivant ce boyau crevassé, ils vont vers le ravin des Vignes où un boyau sera, par leurs soins, aménagé en tranchée ; ces chasseurs qui les précèdent seront, dans une heure, pris ou tués par un ennemi décidé à donner un grand coup ! Et au matin, le travail fait, ils reprendront ce même chemin pour regagner leur cantonnement. Le 23 juin, on les retrouvera creusant une tranchée sur la contre-pente de Froideterre, ou nettoyant, en pleine bataille, cette même tranchée des Vignes ; ils auront sur le visage l'affreux masque en deux parties : les lunettes d'abord, le groin ensuite ; les emphysémateux, les asthmatiques, les cardiaques ne pourront y résister, et une seule compagnie laissera sur le terrain ou dans les postes de secours de la Carrière et de Belleville vingt des siens. Par ces farouches nuits de juin et de juillet 1916, chaque soir, ils quitteront leurs caves de Verdun pour aller éventrer de leurs pioches un coin de ces paysages tragiques. Ils varieront leurs itinéraires : ils escaladeront deux ou trois fois encore la furieuse côte de Belleville, s'engageront dans le boyau, étiqueté alors B2, mais qui, après les premiers succès deviendra, prolongé au-delà de la voie ferrée, le boyau Saint-Michel, et s'amorcera à quelques mètres de l'avenue Miribel ; ils prendront de nouveau pied dans cet affreux ravin de la Mort où les obus toxiques s'abattront par milliers ; au clair de lune, ils verront le cimetière du Petit-Bois, criblé de 210, rendre les morts des premières heures de la guerre. D'autres soirs, ils suivront la rive de la Meuse, traverseront en vitesse Belleville et son carrefour, et, exténués, iront souffler quelques instants près des abris de la Carrière ; puis, ils reprendront leur course ; ils longeront la voie ferrée couverte de batteries, et, agiles, courbés, pressés contre le talus, ils fourniront encore cent mètres de bon *pas gym* avant de reprendre haleine derrière la protection relative qu'offre ici la voie en déblai ; puis ils s'engageront dans le boyau qui les conduira vers le bois Nawé ou vers Froideterre...

Enfin, on les verra encore se défilant vers Jardin-Fontaine, gagnant la Meuse par les prairies, la traversant près de Montgrignon sur un




Dessin au lavis de P. Lissac.

LA CORVÉE

pont construit par le génie. Des équipes de vieux monteront encore la route d'Étain, se dirigeant vers Tavannes et la Lauffée ; et sur la rive gauche, on en retrouvera, dès ce moment, creusant le sol, bouchant les trous sur les routes...

Le 10 juillet, quand les Allemands tenteront leur coup suprême sur Souville, on en apercevera toujours sur toutes les contre-pentes et dans tous les ravins, supportant avec résignation le plus formidable des bombardements par obus toxiques, mourant bravement, la pioche ou la pelle à la main.

Quand la bataille évoluera après la reprise de Thiaumont et de Fleury, et que les ravins proches de Verdun seront peu ou prou dégagés, ils suivront l'avance, ravitaillant en plein jour les troupes de choc, consolidant les travaux commencés par les pionniers de l'active.

Et puis, à ce moment, on aura encore fait appel à leur esprit de méthode, à leur calme et à leur bravoure, pour expérimenter un nouveau système de ravitaillement destiné à économiser le matériel humain que deux années de la plus sombre des guerres commencent à épuiser. Ayant repris le fouet, ils pousseront vers la bataille des escouades de bourriquots, et rassembleront leurs bêtes quand le bombardement les dispersera. Ces braves-là seront cantonnés à la caserne Anthouard, près des écuries aménagées pour recevoir quelques centaines de ces alertes petits bourriquots d'Algérie qui ajoutèrent un peu de pittoresque au tragique de ces heures.



Tableau de Montagne.

RELÈVE SUR LE CANAL DE BRAS

Après le 24 octobre, quand nos chasseurs eurent remplacé les Allemands dans le fort de Douaumont, les territoriaux firent un bond. Ils s'attachèrent au terrain, et construisirent d'abord leurs abris. Ils avaient contribué pour une large part à l'aménagement des emplacements de l'artillerie lourde ; ils vont maintenant, tout en préparant le terrain pour la bataille du 15 décembre qui nous conduira à Louvemont, commencer ce formidable réseau routier qui, encore aujourd'hui, émerveille ceux qui connaissent les conditions dans lesquelles il fut entrepris !...

Sous les pluies abondantes de cet automne de 1916, dans la boue, à travers les trous d'obus remplis d'eau, ils ouvriront sur fascines et madriers les premiers chemins qui permettront à l'artillerie de campagne de s'installer dans les ravins, hier encore aux mains de l'ennemi ou trop proches de leurs lignes ; ils déblaieront le ravin de la Mort et commenceront cette route des Zouaves qui, par la suite, canalisera une grande partie de l'effort français vers Louvemont.

En même temps, ils établiront des kilomètres de voies de $0^{m}60$ et de $0^{m}40$ qui, de Marceau par

exemple, amèneront les matériaux et les vivres à travers le plus invraisemblablement abominable des terrains jusqu'au fameux ravin de Chambouillat, sorte de ville de troglodytes élevée là, en quelques jours, grâce à eux!

D'autres équipes, constituées en compagnies spéciales, installeront aux flancs des côtes leurs trémies et perceront dans la montagne ces abris M.-D contre lesquels toute artillerie se sentira impuissante.

De plus, ils continuaient à assurer le ravitaillement sur les deux rives ; dans les ravins résonnaient toujours le *Hola hô!* le *Hue Dia!* et l'*Oréa!* des conducteurs de bourriquots; grâce à eux les dépôts de génie, installés aux abords des routes, fonctionnaient comme un grand magasin; au faubourg Pavé, ils assainiront, en le débarrassant des ordures innommables et des chevaux morts qui y pourrissaient, un cantonnement qui, aux veilles de bataille, permettra à douze ou quinze mille hommes des troupes d'attaque de se reposer — et parfois sur des paillasses! — avant de s'engager dans les boyaux de Londres ou de Saint-Michel qui, par la grâce de la Victoire, s'étiraient toujours davantage.

Et, de ces braves vieux, on en retrouvera encore dans tous les dépôts d'artillerie des bords de la Meuse, dans toutes les casemates de la citadelle...

L'hiver de 1916 passé, ils occuperont ce calme printemps de 1917 à redonner la vie aux paysages meurtris... Mais il reste encore un dernier coup à donner : ce sera l'œuvre de l'été!

Et alors, en moins de deux mois, ils achèvent leur œuvre routière par cette magnifique route du ravin de la Dame qui réunit la carrière d'Haudromont à la ferme Thiaumont, et par la route de Fleury. D'ailleurs, ceux qui, un an auparavant, avaient vécu là les peines affreuses de la résistance et du corps-à-corps, s'émerveillent à voir sous le soleil de juin revivre un peu du panorama meusien... De ce qui fut la ferme Thiaumont, l'ancien tour d'horizon déroule devant nous sa grise monotonie : là, tout près, Douaumont, sa porte meurtrie, sa tourelle éventrée ; là-bas, refaçonné par les bombardements, le dos arrondi de Souville ; et plus loin Vaux, qui ajoute comme un peu de dentelle à la ligne ; à notre gauche, sur une crête, des territoriaux entourent d'une légère barrière ce qui est devenu la *Tranchée des Baïonnettes;* et, aussi loin que nous pouvons voir, ce n'est plus qu'un éblouissement de coquelicots et de ravenelles ; la nature reprend ses droits... Mais j'admire davantage ces fins rubans gris sur le brun du paysage ; ils montent les pentes, chevauchent les crêtes, redescendent dans les ravins : ce sont les routes ; c'est toute la vie du pays qui renaît! Sur leur dos, les lourds tracteurs d'artillerie et les légères voitures de compagnie se pressent... On prépare le 20 août, une nouvelle avance!...

Tout ce travail, ces routes, ces abris qui aux flancs des côtes mettent des points d'ombre, sont, pour une bonne partie, l'œuvre des territoriaux...

Dans quelques semaines, des régiments seront supprimés : quatorze mois de Verdun les auront grignotés ; certains auront perdu, en tués, blessés et évacués pour maladies contractées là, un bataillon et demi ; le départ des cultivateurs de la classe 1891 leur donnera le coup de grâce ; ces débris de régiments seront répartis entre les unités récemment arrivées dans le secteur!

Et c'est ainsi qu'en avril 1918, on retrouvera au faubourg Pavé toujours bombardé, à Marceau et à Bévaux et dans les camps avoisinants, des hommes des vieilles classes venus à Verdun au mois de juin 1916.

Des pères de quatre enfants qu'on aura enlevés aux bataillons de travailleurs pour les verser dans des unités plus calmes, nous les reconnaîtrons parmi ces équipes qui, au-delà de Louvemont, sur des côtes abondamment bombardées, travaillent au percement d'abris, en vue d'une nouvelle avance...

Ainsi, après vingt-quatre mois, les territoriaux continueront leur œuvre à Verdun!

Les jeunes, ardents à l'attaque, prompts à la riposte, impatients d'élargir chaque jour davantage l'horizon meusien, ont sculpté là le visage ailé de la Victoire; les vieux, à la démarche lente, aux gestes mesurés et toujours utiles, en ont été les praticiens patients et volontaires!

J. Valmy-Baysse.



# ERRATUM

Le passage ayant trait au rôle du 20e Corps dans la bataille de Morhange ayant été oublié accidentellement lors de la mise en pages, nous prions les lecteurs de cet ouvrage de compléter ainsi les pages 45 et 46 :

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Conformément aux instructions envoyées par le général de Castelnau, le général Foch poursuivait, le 20 août, l'attaque sur Morhange.

« A 6 h. 25, le commandant de la 2e Armée envoyait de nouvelles instructions à son subordonné, lui ordonnant de rester sur les emplacements qu'il occupait. Quand elles arrivaient à 7 h. 15 au général Foch, l'attaque du 20e Corps était commencée depuis 2 heures.

« Le général Foch prescrivait néanmoins au 20e Corps d'organiser la défensive sur une position de résistance nettement définie.

« D'ailleurs les attaques sur Morhange ne pouvaient se développer, car, à l'heure même où la 11e division lançait sa 22e brigade sur ce point d'appui, l'ennemi attaquait en force de part et d'autre et annihilait, de ce chef, les efforts de la 22e brigade.

« A droite, le détachement qui tenait Haut-de-Koking résistait victorieusement à la pression adverse ; à gauche, par contre, la 39e division qui occupait le front Frémery, Chicourt, Marthil, Rode, était bousculée par des forces importantes débouchant des hauteurs de Lucy-Destry.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Pendant que la 39e division était aux prises avec ces difficultés, la 11e division (22e brigade) continuait de se maintenir sur le front Pevange-Lidrequin. Le commandant du 20e Corps n'avait pas engagé ses réserves (6 bataillons).

« Cependant le général de Castelnau, inquiet de la tournure prise par les événements du côté du 15e Corps, envoyait au général Foch, à 7 h. 15, l'ordre d'attaquer immédiatement vers Lidrezing pour enrayer cette offensive et dégager le 15e Corps.

« Le général Foch prescrivait aussitôt au général commandant la 21e brigade, en réserve vers Wuisse, d'attaquer avec 4 bataillons sur Lidrezing-Ferme Dordal.

« Avant que cette attaque eût pu se déclencher entièrement, de nouveaux ordres de la 2e Armée, à 10 h. 10, prescrivaient la retraite générale de l'Armée et ordonnaient au 20e Corps de se replier sur la Seille.

« Le repli du 20e Corps s'effectua sans incident, sous la protection de la 11e division, qui n'abandonna le terrain que la nuit venue ».

R. C.-F.

# TABLE DES CARTES

## CARTES HORS-TEXTE

# TABLE DES PLANCHES HORS-TEXTE

# TABLE DES MATIÈRES

## 1914

## L'HIVER 1914-1915



## 1915

## LES GRANDES OFFENSIVES



## 1916

## VERDUN — LA SOMME

# TABLE DES RÉGIMENTS
## ET DES COMBATS AUXQUELS ILS ONT PRIS PART

*Les années* 1914, 1915, 1916 *sont comprises dans le Tome* I. *Le Tome* II *comprend les années* 1917 *et* 1918, *et les Fronts extérieurs.*

## RÉGIMENTS D'INFANTERIE DE LIGNE

38 **1914** : Sarrebourg, Lorquin, la Mortagne, *p*. 38, 129 ; Plessier-de-Roye, Lassigny, *p*. 144. — **1915** : Bois Triangulaire, *p* 205. — **1916** : Verdun, *p*. 267 ; la Somme, *p*. 304. — **1917** : Cote 304, *p*. 68. — **1918** : Châtillon-sur-Marne, Bois de Courton, *p*. 125 ; Marfaux, Plateau de Soudans, Vouziers, Plateau des Alleux, *p*. 203, 208.

39 **1914** : Charleroi, *p*. 70, 72, 76, 80 ; la Marne, *p*. 115. — **1915** : Vimy, *p*. 205, 256. — **1916** : Fleury, Bois de Vaux-Chapître, *p*. 267. — **1918** : Entre Oise et Aisne ; Assainvillers, Faverolles, le Cessier, les Loges, Saint-Simon, Avesnes, Essigny-le-Grand, Urvillers, *p*. 158, 169, 183.

40 **1914** : Sarrebourg, Rozelieures, *p*. 39, 42 ; Crèvechamp, Damelevières, *p*. 129. — **1915** : Bois de Malancourt, *p*. 185. — **1916** : Thiaumont, *p*. 267. — **1917-1918** : Armée d'Orient, *p*. 258.

41 **1914** : Charleroi, *p*. 70, 71, 72, 74, 75 ; Guise, *p*. 103 ; la Marne, *p*. 115. — **1915** : Point du Jour, Bailleul, *p*. 218 ; Argonne : Attaque du 8 septembre, *p*. 224. — **1916** : Verdun, *p*. 267. — **1917** : Le Casque, Mont-Perthois, Mont-Haut, *p*. 20. — **1918** : Somme : Attaque du 14 avril, Hangard-en-Santerre, *p*. 118; Aisne : Corcy, Longpont, *p*. 133 ; la Marne, *p*. 158.

42 **1914** : Mulhouse, *p*. 24, 26, 29, 30 ; l'Ourcq, *p*. 115 ; l'Aisne, *p*. 144. — **1915** : Plateau des Loges, *p*. 174 ; Crouy, Quennevières, *p*. 176, 205 ; Champagne, *p*. 238, 248. — **1916** : Bataille de la Woëvre, Verdun, *p*. 267 ; Somme, *p*. 304. — **1917** : Offensive du 16 avril, *p*. 20. — **1918** : Locre, *p*. 121 ; la Vesle, la Marne, *p*. 158 ; la ligne Hindenbourg, *p*. 169.

43 **1914** : Dinant, Saint-Gérard, *p*. 79 ; Guise, *p*. 103 ; la Marne, *p*. 115 ; Soupir, *p*. 144. — **1915** : Bois Pareid, *p*. 179, 180, 186. — **1916** : Côte du Poivre, *p*. 267 ; Maurepas, Combles, *p*. 304, 321. — **1917** : Plateau de Vauclerc, *p*. 20 ; Bixschoote, *p*. 53. — **1918** : Le Mesnil-Saint-Georges, *p*. 94 ; Bataille de l'Aisne, *p*. 133 ; Nouvron, Vingré, Villiers-la-Fosse, *p*. 169.

44 1914 : Mulhouse, *p*. 24, 27, 29 ; l'Ourcq, *p*. 115 ; l'Aisne, *p*. 144. — **1915** : Crouy, *p*. 176 ; Quennevières, *p*. 205 ; Champagne, *p*. 238. — **1916** : Verdun, *p*. 267 ; la Somme, *p*. 304. — **1917** : Offensive d'avril, *p*. 20. — **1918** : La Marne, *p*. 158 ; Tahure, *p*. 178, 179.

45 **1914** : Charleroi, *p*. 66, 68, 74, 79 ; la Boisselle, *p*. 172 — **1915** : Armée d'Orient : Cicevo (11 novembre); le Vardar (3 à 16 décembre). — **1917** : Skra di Legen (10 mai-30 août). — **1918** : Le Dobropolje, le Sokol, *p*. 258 et suivantes.

46 **1914** : La Sambre, la Marne, *p*. 111, 115; Bois d'Avocourt, Cheppy, Vauquois, Varenne, *p*. 139, 173. — **1915** : Argonne, *p*. 171 ; Vauquois, *p*. 225, 226, 227, 228. — **1916** : Bouchavesnes, Bois de Saint-Pierre-Vaast, *p*. 304. — **1917** : Offensive du 16 Avril : Route 44, Bois des Buttes, *p*. 20. — **1918** : Noyon, *p*. 94 ; la Vesle, *p*. 183 ; Hunding-Stellung, *p*. 203.

47 **1914** : Sambre, *p*. 75, 76 ; Guise, *p*. 103 ; la Marne, *p*. 115 ; Arras, Mercatel, *p*. 144. — **1915** : Saint-Laurent, Blanzy. — **1916** : Bois de la Gruerie, *p*. 220 ; la Somme, *p*. 304. — **1917** : Champagne : le Cornillet, Bois de la Grille, *p*. 20 ; Verdun, *p*. 68. — **1918** : La Marne, l'Ardre, la Vesle, *p*. 158 à 171.

48 **1914** : Charleroi, *p*. 72, 74, 75 ; Guise, *p*. 103 ; la Marne, *p*. 115. — **1915** : Point-du-Jour, Bailleul, *p*. 205. — **1916** : Verdun, *p*. 267, 332. — **1917** : Mont-Blond, Mont Cornillet, *p*. 20 ; Verdun, *p*. 68. — **1918** : Attaque de l'Aisne, Longpont, Villers-Hélon, *p*. 125, 133, 158.

49 **1914** : Gozée, Biesme-sous-Thuin, *p*. 80 ; Guise, *p*. 102 ; la Marne, *p*. 115 ; Hurtebise, la Ville-aux-Bois, Craonelle, *p*. 174 (1914-1915). — **1916** : Verdun, *p*. 267. — **1917** : Craonne, Plateau de Californie, *p*. 30. — **1918** : Ayencourt, Assainvillers, *p*. 94 ; Plateau de Pinon, *p*. 169 ; Verneuil-sur-Serre, *p*. 203.

50 **1914** : Saint-Médard, Florenville, Carignan, *p*. 54, 106 ; la Marne, *p*. 115. — **1915** : Regniéville, Remenauville. — **1916** : Verdun, *p*. 267. — **1917** : Maison de Champagne, Auberive, *p*. 20. — **1918** : Offensive autrichienne du 15 juin sur le front italien ; Offensive du Piave, le 31 octobre.

51 **1914** : Cesse, la Marne, *p*. 115. — **1915** : Argonne, *p*. 171 ; Beauséjour, *p*. 180 ; les Éparges, *p*. 187, 188 ; Champagne, *p*. 251. — **1916** : Tahure. — **1917** : Mont-Spin, Plateau de Pommérieux, *p*. 30. — **1918** : Mailly-Raineval, *p*. 162 ; Plateau du Losange, Bois Saint-Hubert, Cote 196, les Mamelles, le Fourmilier, *p*. 178, 179, 203.

52 **1914** : Sarrebourg, Rozelieures, *p*. 37, 135 ; Vermandovillers, Chaulnes, Lihons, *p*. 144. — **1915** : Champagne, *p*. 238, 244. — **1916** : Douaumont, la Laufée, Vaux, le Chesnois, *p*. 267, 332. — **1917** : La Malmaison, *p*. 60. — **1918** : Monts de Flandre, *p*. 121 ; Champagne, Cote 181, *p*. 146.

53 **1914** : Morhange, *p*. 42, 43, 129 ; les Flandres, *p*. 150. — **1915** : Champagne, *p*. 238. — **1916** : Verdun, *p*. 267. — **1917** : Bezonveaux, *p*. 68. — **1918** : Moreuil, *p*. 94, 118 ; Champagne, *p*. 146, 148, 178 ; l'Aisne, *p*. 203.

54 **1914** : Longwy, Vaux-Marie, Sommaisne, Rembercourt-aux-Pots, Mouilly, *p*. 106, 115. — **1915** : Les Éparges, *p*. 183, 184 ; la Champagne, *p*. 238. — **1916** : Verdun, *p*. 267, 283 ; la Somme, *p*. 304. — **1917** : Offensive du Chemin des Dames, *p*. 20. — **1918** : Grivesnes, le Plessier, Saint-Aignan, *p*. 94 ; Offensive de l'Aisne, *p*. 169 ; Offensive des Flandres, *p*. 185, 199.

55 **1914** : Serres, Crèvechamp, Damevillers, Trémond, Magnéville, Andernay, Révigny, *p*. 40, 42, 136. — **1915** : Bois de Malancourt, *p*. 173 ; Bagatelle, *p*. 220, 221. — **1916** : Verdun, Cote 304, Côte du Poivre, *p*. 267, 332. — **1917** : Côte du Talou, Charny, Champneuville, Samogneux, *p*. 68, 75. — **1918** : Antheuil, *p*. 133 ; Offensive de l'Avre vers Roye, *p*. 162, 165 ; Nord de Saint-Quentin, *p*. 183.

56 **1914** : Bataille de Sarrebourg, *p*. 48 ; Bois d'Ailly, *p*. 129. — **1915** : Saint-Mihiel, *p*. 185; Butte de Tahure, *p*. 168, 235. — **1916** : Vaux-Chapitre, Fleury, *p*. 267, 332. — **1918** : Butte du Mesnil; Attaque vers l'Oise, *p*. 162; Fontaine-Notre-Dame, Aisonville, Bernoville, Tupigny, *p*. 203, 208.

57 **1914** : Bois Janot, *p*. 80 ; Guise, *p*. 102 ; la Marne, *p*. 115 ; Corbény, Craonne, Plateau de Vauclerc, *p*. 175 (1914-1915). — **1916** : Verdun, *p*. 267. — **1917** : Plateau des Casemates, *p*. 20. — **1918** : Noyon, Mont-Renaud, *p*. 94; Missy-aux-Bois, Voyennes, Hermann-Stellung, *p*. 196, 203, 208.

58 **1914** : Bataille de Morhange, *p*. 40, 42, 136. — **1915** : Bois de Malancourt, *p*. 173. — **1916** : Verdun, *p*. 267. — **1918** : Armée d'Orient : Attaque de septembre dans le secteur de Prespa, *p*. 258 et suivantes.

78 **1914** : Menugoutte, *p.* 105 ; Souain, *p.* 168, 175. — **1915** : Remenauville, Regniéville, Fey-en-Haye, *p.* 186 ; Farbus, Arleux-en-Gohelle, Villerval, *p.* 256. — **1916** : Verdun, Ravin de la Dame, Carrières d'Haudremont, *p.* 267 ; Biaches, la Maisonnette, *p.* 304. — **1918** : Plateau d'Asiago (15 juin) ; Offensive du Piave (Front italien).

79 **1914** : Morhange, *p.* 45 (20 août) ; Vitrimont (9 septembre), *p.* 136 ; les Flandres (novembre), *p.* 144, 150. — **1915** : Offensive d'Artois (9 mai), *p.* 205 ; Offensive de Champagne, Butte et Bois du Mesnil (25 septembre), *p.* 235, 238. — **1916** : Malancourt, Haucourt, Cote 304, *p.* 267, 280 ; Curlu, Haudecourt, *p.* 304. — **1917** : L'Aisne, Verneuil (5-6 mai), *p.* 20. — **1918** : *p.* 118 à 208.

80 **1914** : Morhange, *p.* 42, 43 ; Flandres : Wystchaete (1-13 novembre), *p.* 150. — **1915** : Bois Sabot, Beauséjour (mars), *p.* 168, 179 ; Mont Têtu (25 septembre) ; Butte de Tahure (30 octobre), *p.* 235, 238. — **1916** : Fleury-sous-Douaumont (16-31 avril), *p.* 267. — **1917** : Cote 304, *p.* 68. — **1918** : Nampcel, Coucy-le-Château (31 mai-6 juin), *p.* 125 ; la Serre (12 octobre-5 novembre), *p.* 203, 208.

81 **1914** : Morhange, *p.* 40 ; Trouée de Charmes, Gerbévillers, *p.* 128 ; Belgique : Poelcapelle, Zillebecque, *p.* 150, 157. — **1915** : Beauséjour, Tahure, Souain, *p.* 179, 180, 181. — **1916** : Thiaumont, *p.* 267, 332. — **1917** : Mort-Homme (20 août), *p.* 68. — **1918** : Locre (29 avril), *p.* 121 ; Massif de Saint-Gobain, Mortiers, *p.* 169, 208.

82 **1914** : La Marne, Sommaisne, Pretz-en-Argonne (6 septembre), *p.* 115 ; Charpentry-Baulny (16, 19 septembre), Cote 263, *p.* 139. — **1915** : Vauquois, *p.* 184 ; Haute-Chevauchée (8 janvier), *p.* 170 ; Cote 263 (3, 4, 5 avril) ; Cote 285, *p.* 224, 225, 226. — **1917** : Attaque de l'Aisne (16, 17, 18 avril), *p.* 26. — **1918** : Noyon (22-30 mars), Tincourt, le Paradis (18-26 juillet), *p.* 94 ; Montigny, Berry-au-Bac, Recouvrance (3 novembre), *p.* 203, 208.

83 **1914** : La Marne, *p.* 120 ; Perthes, *p.* 168, 169, 170. — (Ce régiment a pris part aux mêmes batailles que le 59ᵉ R. I.)

84 **1914** : Dinant, Saint-Gérard, *p.* 68 ; Guise, *p.* 103 ; la Marne, Cote 108 (Aisne) ; Soupir, *p.* 115. — **1915** : Beauséjour, *p.* 179 ; Armée d'Orient : Cicevo (11 novembre) ; le Vardar (3, 16 décembre). — **1917** : Skra di Legen (10 mai, 30 août). — **1918** : Le Dobropolje, le Sokol (15 septembre), *p.* 258 et suivantes.

85 **1914** : Sarrebourg, *p.* 38, 49 ; la Mortagne, Apremont, Bois d'Ailly, *p.* 129. — **1915** : Offensive de Saint-Mihiel (avril), *p.* 185. — **1916** : Verdun : Secteur de Tavannes (16 juillet), *p.* 267, 292, 293. — **1917** : Offensive de Champagne (16 avril) ; Bois de la Grille, *p.* 20. — **1918** : Main de Massiges, *p.* 146, 148 ; la Vesle, Hunding-Stellung, *p.* 169, 203, 208.

86 **1914** : Sarrebourg, Lorquin, la Mortagne, *p.* 48, 129 ; Ribécourt, Dreslincourt, Attiche, *p.* 134 ; Plessier-de-Roye, Lassigny ; Bois Triangulaire (18 décembre), *p.* 144, 166. — **1916** : Vaux, Tavannes, Eix, *p.* 267 ; Vermandovillers, *p.* 304. — **1917** : Cote 304 (juillet-août), *p.* 68. — **1918** : Châtillon-sur-Marne (30 mai), *p.* 125 ; Bois de Courton (15-18 juillet), Marfaux (20 juillet), *p.* 158 ; Plateau de Soudans (29 septembre) ; Vouziers (13 octobre) ; Plateau des Alleux (3 novembre), *p.* 203, 208 et suivantes.

87 **1914** : Cesse (27 août), *p.* 106 ; la Marne, *p.* 115 ; Dancourt, Vienne-la-Ville, Servon (septembre). — **1915** : Argonne, *p.* 171 ; Beauséjour, Tranchée de Calonne, *p.* 188. — **1916** : Attaque de la tranchée de Calmon (17 septembre), *p.* 332. — **1917** : Mont-Spin (4 mai) ; Tranchée du Vampire (7-9 mai) ; Plateau de Pommerieux (17 juillet), *p.* 20 et suivantes. — **1918** : Mailly-Rayneval (23 juillet) ; Plateau du Losange, Bois Saint-Hubert (8-9 août), *p.* 162 ; Cote 196, les Mamelles, le Fourmilier (26 septembre), *p.* 178, 179.

88 **1914** : La Marne, *p.* 120 ; Perthes, *p.* 168, 169, 170. — **1915** : Beauséjour, *p.* 179. — (Ce régiment a participé à toutes les batailles où fut engagé le 59ᵉ R. I.)

89 **1914** : Louppy-le-Château (5-9 septembre) ; Bois d'Avocourt, Cheppy, Vauquois, Varennes (17-24 septembre), *p.* 139. — **1915** : Argonne, *p.* 171 ; Prise de Vauquois, *p.* 184, 185, 225, 226, 227. — **1916** : Bouchavesnes, Bois Saint-Pierre-Vaast (14-29 octobre), *p.* 304. — **1917** : Offensive du 16 avril : Route 44, Bois des Buttes, *p.* 20, 30. — **1918** : Combats près Noyon (22-29 mars), *p.* 94 ; la Vesle (30 septembre), *p.* 178 ; la Hunding-Stellung (5-6 novembre), *p.* 203, 208.

90 **1914** : Marais de Saint-Gond, *p.* 122 ; Ypres, *p.* 157. — **1915** : Offensives d'Artois (9 mai, juin), *p.* 205 ; Arras (25 septembre) ; Loos (8 octobre), *p.* 256. — **1916** : Cote 304 (21 avril-8 mai), *p.* 267. — **1917** : Hurtebise (25, 26 juillet), *p.* 60. — **1918** : Bois Sénécat (5 avril), *p.* 94 ; Aisne et Vesle (20 août-17 septembre), *p.* 169 ; la Souche (22 octobre-5 novembre), *p.* 203, 208.

91 **1914** : Spincourt, Mangiennes, *p.* 54 ; Bellefontaine, *p.* 55 ; la Marne, Sermaise, Combats à l'ouest de l'Argonne (14-17 septembre), *p.* 115. — **1915** : Beauséjour, Cote 196, *p.* 180, 181 ; Offensive de Woëvre, *p.* 186 ; Four-de-Paris, *p.* 224, 225, 226, 227 ; Tahure (30-31 octobre), Cote 193 (13 novembre), *p.* 235. — **1916** : Somme, Bouchavesnes, Raucourt, Bois Saint-Pierre-Vaast, *p.* 304. — **1917** : Mont Blond, Mont Cornillet, *p.* 20 ; Verdun, Cote 344, *p.* 68. — **1918** : Attaque de l'Aisne, *p.* 125 ; Longpont, Villers-Hélon (18 juillet), *p.* 133, 158.

92 **1914** : Cirey-sur-Vezouze (14 août), Hartzwiller (20, 21 août), *p.* 134 ; Élincourt, Plessier-de-Roye, Lassigny, *p.* 144 ; Zonnebecke, *p.* 150, 172. — **1916** : Bois des Corbeaux et de Cumières (8-12 mars), Bois de Malancourt, Bois d'Avocourt (20-28 mars), *p.* 267, 278 ; Chaulnes (4-6 septembre), *p.* 304. — **1917** : Giffrecourt, Dallon (13 avril) ; Gauchy, Grugies (4 avril), *p.* 20 ; Cote 304 (20-26 août), *p.* 68, 72. — **1918** : L'assaut de Compiègne, *p.* 134 ; Saint-Mihiel (12-13 septembre) ; Bois des Caures (18 octobre), *p.* 172, 203.

93 **1914** : Noyers, Pont-Maugis, Chaumont, Saint-Quentin, Bulson, Tourteron, Fère-Champenoise, *p.* 106, 115 ; Contalmaison, Bazentin-la-Boisselle (fin septembre), *p.* 144, 172. — **1915** : Serre, Hébuterne (7 juin) ; Ouest de la Butte du Mesnil (25 septembre), *p.* 235. — **1916** : Verdun, vers Douaumont (18-23 juin), *p.* 267. — **1917** : Ferme Moizy, Vauxaillon, Cerny, *p.* 20. — **1918** : Le Chemin des Dames, *p.* 125, 129 ; Nord de la Py, Bois Saint-Souplet, *p.* 146, 178.

94 **1914** : Charleroi, Longuyon, *p.* 66 ; Mondement, Fère-Champenoise, *p.* 118, Nieuport, Dixmude, Steenstraate, *p.* 150. — **1915** : Vauquois, *p.* 184 ; la Gruerie, Four de Paris, *p.* 219, 223 ; Champagne (25 septembre), Auberive, *p.* 235. — **1916** : Haudremont, Thiaucourt, Mort-Homme, *p.* 267 à 300 ; Somme, Raucourt, Sailly-Saillisel, Bois Saint-Pierre-Vaast, *p.* 304, 322. — **1917** : Berry-au-Bac (16-18 avril), *p.* 20 ; Bois des Fosses (20 août), Bois de Beaumont (26 août), *p.* 68. — **1918** : Offensive de Roye (8-13 août), *p.* 162 ; offensive d'Argonne (1-3 novembre), *p.* 203, 208.

95 **1914** : Sarrebourg, *p.* 38, 48, 49 ; la Mortagne, Apremont, Bois d'Ailly, *p.* 129. — **1915** : Offensive de Saint-Mihiel (avril), *p.* 173. — **1916** : Verdun, Secteur de Tavannes (16 juillet), *p.* 267, 274, 292. — **1917** : Offensive de Champagne (16 avril), Bois de la Grille, *p.* 20. — **1918** : Main-de-Massiges (17 juillet) ; la Vesle (2-5 août), la Hundling-Stellung, *p.* 146, 158, 178, 203.

96 **1914** : Morhange, *p*. 40; Trouée de Charmes, Gerbévillers, *p*. 136; Belgique : Poelcapelle, Zillebecque, *p*. 150. — **1915** : Beauséjour, Tahure, Souain, *p*. 179, 180, 181. — **1916** : Thiaumont, *p*. 332. — **1917** : Mort-Homme (20 août), *p*. 68, 72, 74, 79, 80. — **1918** : Locre (29 août), *p*. 121 ; Massif de Saint-Gobain, Mortiers, *p*. 169.

97 **1914** : Saint-Dié, la Chipotte, *p*. 28, 29, 134. — **1915** : Carency, Souchez, Cote 119, Cote 140 (9 mai), *p*. 208, 210 ; Cimetière de Souchez, Cabaret Rouge (16 juin) ; Souchez, Cote 119 (25 septembre), *p*. 256. — **1916** : Vaux, Damloup, *p*. 267 ; Somme, Barleux (4-6 septembre), *p*. 304. — **1917** : Aisne : Vailly, Soupir, *p*. 20 ; Vosges, le Schonholz. — **1918** : Camy-sur-Matz, Plémont, Plessier-de-Roye (28 mars-1er avril), *p*. 94; Épernay, Montagne de Reims (15 juillet-1er août), *p*. 158 ; Flandres, Hooglède, Passage de la Lys, *p*. 185, 199, 203, 208.

98 **1914** : Sarrebourg, Lorquin, la Mortagne, *p*. 48 ; Ribécourt, Dreslincourt, Attiche (15-18 septembre), *p*. 129 ; Plessier-de-Roye, Lassigny, Bois Triangulaire (18 décembre), *p*. 144. — **1916** : Verdun : Bois des Corbeaux, Avocourt, Mort-Homme, *p*. 267 ; Somme : Bois de Chaulnes, Pressoir, Ablaincourt, *p*. 304. — **1917** : Saint-Quentin (13 avril) ; Verdun : Béthincourt, Mort-Homme, Avocourt, *p*. 68, 72. — **1918** : Grand-Rozoy, l'Aisne, la Vesle, *p*. 94, 169.

99 **1914** : Vallée de la Bolle, Col d'Anozel, Ban-de-Sapt, *p*. 37, 134 ; Foucaucourt, Herleville (25-26 septembre) ; Attaques de Fay et du Bois Étoilé (décembre), *p*. 144. — **1915** : Le Trou Bricot, *p*. 168, 179. — **1916** : Verdun, Secteur du Saint-Michel (20 avril, 17 mai) ; Batterie de Damloup (24 octobre), *p*. 267, 332. — **1917** : Chemin des Dames (11-20 mai), *p*. 20. — **1918** : Le Kemmel (25 avril), *p*. 121 ; Bigny, Cote 240, Bois des Éclisses (30 mai-11 juin) ; Sainte-Marie-à-Py (26 septembre, 3 octobre), Hundling-Stellung, *p*. 146, 178, 203.

100 **1914** : Saint-Médard, Florenville, Carignan (août), *p*. 106 ; Marne, Châtel-Raould, Courdemange, *p*. 115. — **1915** : Regniéville, Réménauville, Bois d'Ailly, *p*. 173, 182 ; Argonne : Offensive du 25 septembre, Secteur Saint-Thomas, *p*. 218. — **1916** : Verdun, Souville (1er-16 juillet), *p*. 267. — **1918** : Combats de Reims (18 juin-20 juillet), *p*. 146 ; la Vesle (1-2 octobre), *p*. 178 ; Vouziers (17-20 octobre), *p*. 203.

101 **1914** : Virton, *p*. 59 ; la Marne, *p*. 117, Bois Saint-Mard, Lassigny, *p*. 144. — **1915** : Mesnil-les-Hurlus, *p*. 108 ; Champagne : Mont Sans-Nom (25 septembre), *p*. 238, 246. — **1916** : Damloup, Bois Fumières (1er juin), *p*. 267, 279, 282. — **1917** : Champagne : le Casque, le Téton (27 mai), *p*. 20. — **1918** : Auberive, Mont Sans-Nom, Bois du Chien, le Cornillet (15 juillet), *p*. 146, 148 ; Orfeuil (13 octobre), *p*. 196.

102 **1914** : Vers la Marne, *p*. 110 ; Nanteuil-le-Haudoin, *p*. 117 ; Bois Saint-Mard, Lassigny, *p*. 144. — **1915** : Mesnil-les-Hurlus *p*. 180 ; Auberive (25 septembre), *p*. 238. — **1916** : Verdun, Secteur Margueritte, *p*. 267. — **1918** : Vanteuil, Tincourt, Patis, *p*. 133, 136 ; Offensive de Champagne (26 septembre) ; Saint-Clément, Arnes (8 octobre), *p*. 178, 196.

103 **1914** : Nanteuil-le-Haudoin, *p*. 117 ; Bois Saint-Mard, Lassigny, *p*. 144. — **1915** : Mesnil-les-Hurlus, *p*. 180 ; Auberive (25 septembre), *p*. 238. — **1916** : Verdun, Secteur Margueritte, *p*. 267. — **1917** : Le Talou, *p*. 68, 75. — **1918** : Vanteuil, Tincourt, Patis, *p*. 133 ; Offensive de Champagne (26 septembre), *p*. 178 ; Attaque d'Arnes, Saint-Clément (8 octobre), *p*. 196.

104 **1914** : Nanteuil-le-Haudoin, *p*. 117 ; Bois Saint-Mard, Lassigny, *p*. 144. — **1915** : Mesnil-les-Hurlus, *p*. 180 ; Auberive (25 septembre), *p*. 238. — **1916** : Verdun : Secteur Margueritte, *p*. 267. — **1918** : Ecueil, *p*. 133 ; Offensive de Champagne (26 septembre), *p*. 178 ; Attaque d'Arnes, Saint-Clément (8 octobre), *p*. 196.

105 **1914** : Cirey-sur-Vezouze (14 août) ; Hartzwiller (20-21 août), *p*. 134 ; Elincourt, Carlepont, Plessier-de-Roye, Lassigny *p*. 144 Zonnebecke (13-14 novembre), *p*. 150. — **1916** : Verdun, *p*. 267. — **1917** : Saint-Quentin (13 avril) ; Verdun, Béthincourt, Mort-Homme, Avocourt, *p*. 68, 72. — **1918** : Grand-Rozoy, l'Aisne, la Vesle, *p*. 94 et 169.

106 **1914** : Longwy (22-28 août) ; Vers la Marne, *p*. 111 ; Mouilly, *p*. 139, 140. — **1915** : Les Éparges, *p*. 182, 183, 186 ; Offensive de Champagne (25 septembre-5 octobre), *p*. 238. — **1916** : Somme (septembre), *p*. 304. — **1917** : Offensive de l'Aisne, la Bouette, la Croix-sans-Tête, Ostel (16-17-18 avril), *p*. 20. — **1918** : Montdidier (27-30 mars), *p*. 94 ; l'Echelle-Saint-Aurin, Camp de César, Saint-Mard, Roye, Ferme Launoy (8-31 août), *p*. 133, 136, 158 ; Mont d'Origny, *p*. 203, 208.

107 **1914** : Menugoutte (22 août) ; la Pompelle, *p*. 175. — **1915** : Remenauville, Regniéville, Fey-en-Haye, *p*. 182 ; Farbus, Arleux-en-Gohelle, Villerval, *p*. 256. — **1916** : Verdun, Ravin de la Dame, Carrières d'Haudremont, *p*. 267 ; Biaches, la Maisonnette, *p*. 304. — **1918** : Plateau d'Asiago (15 juin) ; Offensive du Piave (Front italien).

108 **1914** : Saint-Médard, Florenville (22-23 août); Carignan, *p*. 106 ; Marne, Châtel-Raould, Courdemanges, *p*. 115. — **1915** : Régniéville, Réménauville, *p*. 182. — **1916** : Marre-Charny, *p*. 267. — **1917** : Maison-de-Champagne (8-12 mars); Auberive (17 avril), *p*. 20. — **1918** : Offensive autrichienne du 15 juin ; Offensive du Piave (31 octobre) (Front italien).

109 **1914** : Badonvillers, Donon, la Chipotte, *p*. 37, 48, 132 ; le Bois Boche, Lorette, *p*. 144, 166. — **1915** : Souchez, Givenchy, *p*. 205, 256. — **1916** : Douaumont, Thiaumont, Bois de la Caillette, *p*. 267 ; Estrées, Ablaincourt, Génermont, *p*. 304. — **1917** : Laffaux, *p*. 20. — **1918** : Champagne, *p*. 146, 148, 178 ; Hundling-Stellung, *p*. 196, 203.

110 **1914** : Dinant, Charleroi, *p*. 68 ; Guise, *p*. 103. — **1915** : Beauséjour, *p*. 179. — **1916** : Douaumont, *p*. 267 à 300 ; Combles, *p*. 321, 323, 330. — **1917** : Offensive de l'Aisne (16-19 avril), *p*. 20 ; Offensive des Flandres (16 août), *p*. 53. — **1918** : Le Sépulcre ; Offensive de l'Ourcq (18 juillet), *p*. 158.

111 **1914** : Dieuze (17-18-19 août), *p*. 40 ; Lamath, Xermaménil, *p*. 129 ; Bois des Forges (28 octobre), *p*. 139. — **1915** : Vauquois, *p*. 184, 224. — **1916** : Verdun, *p*. 267. — **1917** : Verdun, *p*. 68. — **1918** : Antheuil, Roye, Saint-Quentin, *p*. 133, 162, 183.

112 **1914** : Dieuze (17-18-19 août), *p*. 40 ; Lamath, Xermaménil, *p*. 129 ; Bois des Forges, *p*. 139 (28 octobre). — **1915** : Bagatelle, *p*. 220, 221 ; la Fille-Morte, *p*. 228. — **1916** : Verdun, Cote 304 (19 mai-5 août), *p*. 267 ; Côte du Poivre (15 décembre), *p*. 332, 340. — **1917** : Côte du Talou, Charny, Champneuville, Samogneux (20 août), *p*. 68, 75. — **1918** : Antheuil (9 juin), *p*. 133 Offensive de l'Avre vers Roye (8 août), *p*. 162, 165 ; Nord de Saint-Quentin (4 octobre), *p*. 183.

113 **1914** : Marne, Sommaisne, Pretz-en-Argonne (6 septembre), *p*. 115 ; Montblainville (17-19 septembre) ; Haute-Chevauchée (27-29 septembre) ; Cote 213 (25 octobre), *p*. 139 ; Vauquois (8-9 décembre), *p*. 184. — **1915** : Cote 263, *p*. 224, 225, 226. — **1917** : Juvincourt (21 novembre). — **1918** : Oise, Quierzy (13 mars) ; Bois de Vignemont, Antheuil (9-14 juin), *p*. 146, 148 ; Marne : Secteur Jaulgonne (15 juillet), *p*. 158 ; Challerange, Monthois (10 octobre) ; Olizy (14 octobre), *p*. 196.

114 **1914** : Ypres, *p.* 157. — **1915** : Offensives d'Artois (9 mai, juin), *p.* 205 ; Arras (25 septembre); Loos (8 octobre), *p.* 256. — **1916** : Verdun, Cote 304 (6-12 mai), *p.* 267 ; Somme, Combles, Merval (22 octobre-2 novembre), *p.* 304. — **1917** : Sapigneul (17 avril), *p.* 20. — **1918** : Méry (11-14 juin), *p.* 133, 136 ; Pierrepont, Davenescourt, Daucourt (8-23 août), *p.* 158, 169 ; Offoy (3 septembre), Aisonville (15 octobre) ; Forêt de Nouvion, Hanappe (4-9 novembre), *p.* 196, 203, 208.

115 **1914** : Virton, Roye (22 septembre), *p.* 58; Vers la Marne, *p.* 111 ; le Quesnoy (30 octobre), *p.* 144. — **1915** : Perthes, *p.* 168, 179 ; Offensive de Champagne (25 septembre), *p.* 238. — **1916** : Verdun, *p.* 332. — **1917** : Moronvilliers, *p.* 20. — **1918**: Châtillon-Vandières (15 juillet), *p.* 158 ; Offensive de Champagne (26 septembre) ; Bois du Chien, *p.* 178, 196.

116 **1914** : Maissin (22 août), *p.* 106 ; Lenharrée (7-8 septembre) ; Saint-Hilaire-le-Grand (15 septembre), *p.* 115; Thiepval (6, 7 octobre); la Boisselle, Orvillers (17-24 décembre), *p.* 144, 172. — **1915** : Tahure (25 septembre), *p.* 238, 243, 244. — **1916** : Verdun (17-24 avril) ; Fort Saint-Michel, Belrupt (novembre), *p.* 267, 332. — **1918** : Parly, Soissons, Ambleny, *p.* 125 ; Auberive, Saint-Hilaire (15 juillet), *p.* 146, 148 ; Somme-Py (25 septembre, 5 octobre), *p.* 178, 179

117 **1914** : Virton (21 septembre), *p.* 59 ; Vers la Marne, *p.* 111 ; le Quesnoy (30 octobre), *p.* 147. — **1915** : Perthes, *p.* 168, 179 ; Offensive de Champagne (25 septembre), *p.* 235. — **1917** : Moronvilliers, *p.* 20. — **1918** : Châtillon-Vandières (15 juillet), *p.*158 ; Offensive de Champagne (26 septembre) ; Bois du Chien, *p.* 178, 196.

118 **1914** : Maissin (22 août), *p.* 46; Lenharrée (7, 8 septembre), Saint-Hilaire-le-Grand (15 septembre), *p.* 115; Thiepval (6, 7 octobre), la Boisselle, Orvillers *p.* 144, 172 (17, 24 décembre). — **1915** : Hébuterne (6, 8 juin) *p.* 205. — **1916** : Verdun (28 mars, 25 avril); Fort-Saint-Michel, Belrupt, Fort de Vaux, *p.* 267, 332. — **1917**: Laffaux. — **1918** : Nesle, Champlieu, Roye, Rollot, Mortemer (23 mars-2 avril), *p.* 94 ; Chemin des Dames (27 mai), *p.* 125, 129 ; Navarin, Butte de Souain, Somme-Py (26-29 septembre), *p.* 178, 179.

119 **1914** : Charleroi, *p.* 71, 73, 76, 80 ; Guise, *p.* 102 ; Marne, Montceau-les-Provins, *p.* 115. — **1915** : Vimy, *p.* 205, 256. — **1916** : Verdun; Secteurs de Tavannes et de Bezonveaux, *p.* 267, 332. — **1918**: Offensive de Lassigny (10-22 août), *p.* 162, 165, 169.

120 **1914** : Spincourt, Mangiennes, Bellefontaine, *p.* 54 ; Marne, Maurupt-le-Monthois, Sermaise, Ouest de l'Argonne (14-17 septembre), *p.* 115. — **1915** : Beauséjour, Cote 196, *p.* 180. ; Offensive de Woëvre (4-10 avril), *p.* 187 ; Tahure (30-31 octobre), Cote 193 (13 novembre), *p.* 238. — **1916** : Fleury, Vaux-Chapitre, Douaumont (15-27 avril), *p.* 267, 280 ; Berny (17 septembre); *p.* 304. — **1917** : Offensive de l'Aisne, Cote 108, *p.* 20. — **1918** : Retraite du Chemin des Dames, *p.* 125, 133, 136 ; Offensive de la Marne, Forêt de Riez, Bois Meunière, Arcis-le-Ponsart, Passage de l'Ardre, *p.* 158, 169.

121 **1914** : Cirey-sur-Vezouze (14 août), Hartzwiller (20-21 août), *p.* 134; Elincourt, Carlepont, Lassigny (16-17 septembre), *p.* 144; Zonnebecke (13-14 novembre), *p.* 150. — **1916** : Bois des Corbeaux et de Cumières (8-12 mars); Bois de Malancourt, Bois d'Avocourt (20-28 mars), *p.* 267 ; Chaulnes (4-6 septembre), *p.* 304. — **1917** : Giffrecourt, Dallon (13 avril), *p.* 20; Gauchy, Grugies (14 avril); Cote 304 (20-26 août), *p.* 68. — **1918** : Assaut de Compiègne, *p.* 133, 134 ; Saint-Mihiel (12-13 septembre), *p.* 172.

122 **1914** : Morhange, Trouée de Charmes, Gerbévillers, *p.* 40, 42, 136 ; Poelcapelle, Zillebecke, *p.* 150. — **1915** : Beauséjour, Tahure, Souain, *p.* 179, 180, 181. — **1916** : Thiaumont, *p.* 332. — **1917** : Mort-Homme (20 août), *p.* 68, 79. — **1918** : Locre (29 avril), *p.* 121 ; Massif de Saint-Gobain, Mortiers, *p.* 125, 169.

123 **1914** : Sambre, *p.* 80 ; Guise (28 août), *p.* 102 ; Villers-Saint-Georges, Montceau-les-Provins, *p.* 115 ; Corbény, Craonne, la Ville-aux-Bois, Plateau de Vauclerc, *p.* 144, 175. — **1916** : Vaux, Douaumont, Thiaumont, *p.* 267, 332. — **1917** : Plateau des Casemates (5-6 mai), *p.* 30. — **1918** : Noyon, Mont-Renaud (25-30 mars), *p.* 94 ; Missy-aux-Bois (31 mai), *p.* 133 ; l'Ingon (29-31 août) ; Voyennes (4-6 septembre) ; Hermann-Stellung, Cote 120, *p.* 169, 203.

124 **1914** : Virton (21 septembre), *p.* 58 ; Vers la Marne, *p.* 110, 111, 115 ; le Quesnoy (30 octobre), *p.* 144. — **1915** : Beauséjour, *p.* 235. — **1916** : Damloup, Bois Fumières (1er juin), *p.* 267, 283. — **1917** : Champagne, le Casque, le Téton (27 mai), *p.* 30. — **1918** : Auberive, Mont Sans Nom, Bois du Chien, le Cornillet (15 juillet), *p.* 146, 148 ; Orfeuil (13 octobre), *p.* 196, 203.

125 **1914** : Ypres, *p.* 157. — **1915** : Offensives d'Artois (9 mai-juin), *p.* 205 ; Arras (25 septembre) ; Loos (8 octobre), *p.* 256. — **1916** : Verdun, Cote 304 (6-12 mai), *p* 267 ; Somme, Combles, Merval (22 octobre, 2 novembre), *p.* 304, 321. — **1917** : Courcy (19 avril), *p.* 20. — **1918** : Méry (11-14 juin), *p.* 133, 136 ; Aubvillers (23 juillet) ; Pierrepont, Davenescourt, Daucourt (8, 23 août), *p.* 158, 169; Offoy (3 septembre); Aisonville (15 octobre); Forêt de Nouvion, Hanappe (4-9novembre), *p.* 196, 203, 208.

126 **1914** : Saint-Médard, Florenville (22-23 août), Carignan, *p.* 106 ; Marne, Châtel-Raould, Courdemanges, *p.* 115. — **1915**: Regniéville, Remenauville, Bois d'Ailly, *p.* 173, 182. — **1916** : Marre, Charny, *p.* 267. — **1917** : Maison-de-Champagne (8-12 mars); Auberive (17 avril), *p.* 20. — **1918** : Offensive autrichienne du 15 juin ; Offensive du Piave (31 octobre) (Front italien).

127 **1914** : Dinant, Saint-Gérard, *p.* 79 ; Guise, *p.* 103 ; Marne : Cote 108 (Aisne), *p.* 115 ; Soupir, *p.* 168. — **1915** : Champagne, Bois Pareid, *p.* 170, 186. — **1916** : Côte du Poivre, *p.* 267 ; Maurepas, Combles, *p.* 304, 321. — **1917** : Offensive de l'Aisne : Plateau de Vauclerc, *p.* 20 ; Bixschoote (16 août). — **1918** : Le Mesnil-Saint-Georges (30 mars), *p.* 94 ; Bataille de l'Aisne (1er juin-18 juillet), *p.* 125, 158 ; Nouvron, Vingré, Villiers-la-Fosse (25 août-5 septembre), *p.* 162.

128 **1914**: Cesse (27 août), *p.* 106 ; Marne : Daucourt, Vienne-la-Ville, Servon (septembre), *p.* 115. — **1915** : Beauséjour; Tranchée de Calonne, *p.* 179, 180, 181. — **1916** : Tranchée de Sarville (16 août) ; Tranchée de Gorizia (4 septembre), *p.* 304, 330. — **1917** : Mont Spin (4 mai); Tranchée du Vampire (7-9 mai), *p.* 30 ; Cote 304 (24 août), *p.* 68. — **1918** : Locre (20 mai), *p.* 121 ; la Vesle, Oulchy-le-Château, Butte Chalmont, Saponay, *p.* 125, 158 ; Roulers, Audemars, *p.* 185, 203.

129 **1914** : Charleroi, *p.* 72, 76, 80 ; Courgivaux, Montmirail, Marchais, *p.* 115. — **1915** : Neuville-Saint-Vaast (9 juin), *p.* 205 ; Bois de la Folie (25 septembre), *p.* 256. — **1916** : Verdun, *p.* 267, 283. — **1918** : l'Aronde (9-12 juin), *p.* 133 ; Soissons (28 août) ; Laffaux (5 septembre), *p.* 169, 196.

130 **1914** : Virton, *p.* 54, 55, 58 ; le Quesnoy (30 octobre), *p.* 144. — **1915** : Perthes, *p.* 168, 179 ; Offensive de Champagne (25 septembre), *p.* 235. — **1917**: Champagne, le Casque, le Téton (27 mai), *p.* 30. — **1918**: Auberive, Mont Sans Nom, Bois du Chien, le Cornillet (15 juillet), *p.* 146, 148 ; Orfeuil (13 octobre), *p.* 196, 203.

131 **1914** : Sommaisne, Pretz-en-Argonne (6 septembre), *p.* 139 ; Monblainville (17-19 septembre) ; Haute-Chevauchée (27-29 septembre) ; Ysor, *p.* 154 (9 décembre). — **1915** : Vauquois, *p.* 184 ; Cote 263, Four-de-Paris, *p.* 224, 227, 228. — **1916** : Bouchavesne, Raucourt, Bois Saint-Pierre-Vaast, *p.* 304. — **1917**: Juvincourt (21 novembre). — **1918** : Oise, Quierzy (13 mars); Bois de Vignemont, Antheuil (9-14 juin), *p.* 94, 98 ; Marne, Secteur de Jaulgonne (15 juillet), *p.* 158 ; Challerange, Monthois (10 octobre); Olizy (14 octobre), *p.* 196, 203.

150 **1914** : Joppécourt, Fillières, Mercy-le-Haut (22 août), *p.* 106 ; Cierges, Montfaucon (2 septembre), *p.* 115 ; La Croix-sur-Meuse (22-24 septembre), *p.* 139. — **1915** : L'Argonne, Bagatelle, *p.* 170, 218 ; Champagne (25 septembre); Nord de Saint-Hilaire-le-Grand *p.* 235. — **1916** : Verdun, Mort-Homme, Cumières, *p.* 267, 281, 301 ; Somme, Raucourt, Sailly-Saillisel, *p.* 304, 324, 330. — **1917** : Champagne, Cote 108, Mont Sapigneul, *p.* 20 ; Verdun, Vaux, Haudremont, *p.* 68 — **1918** : La Marne, Champlat ; Vouziers, Sedan, *p.* 158, 183, 203.

151 **1914** : Charleroi, *p.* 66 ; Mondement, Fère-Champenoise, *p.* 118 ; Nieuport, Dixmude, Streenstraate, *p.* 150. — **1915** : La Grurie, Four-de-Paris, *p.* 222, 223 ; Champagne (25 septembre); Auberive, *p.* 235.—**1916** : Haudremont, Thiaucourt, Mort-Homme, *p.* 267, 280 ; Somme, Raucourt, Sailly-Saillisel, Bois Saint-Pierre-Vaast, *p.* 304, 322. — **1917** : Aisne, Sapigneul; Attaque du 16 avril, *p.* 20 ; Bois le Chaume (8 septembre), *p.* 68. — **1918** : L'Aronde (9-12 juin) ; Soissons (28 août); Laffaux (5 septembre), *p.* 158, 169, 170.

152 **1914** : Mulhouse, Rodern-Aspach, Dornach, Saint-Dié, *p.* 22, 24 ; Ormont, Spitzenberg, *p.* 134. —**1915** : Le Sudel, l'Hartmannwillerkopf, *p.* 200, 201, 202, 203, 204 ; l'Hilsenfirst, le Metzeral. —**1916** : Somme, Route Cléry-Maurepas, Cote 435 (24 août); Cléry (3 septembre); Sailly-Saillisel (16-22 août), *p.* 304.— **1917** : Aisne, Plateau des Casemates (22 mai); Monument d'Hurtebise, Creute du Dragon (25 juin); Plateau de Craonne (19-25 juillet); Bois le Chaume (6 novembre), *p.* 20. — **1918** : Château-Thierry (29 mai-4 juin), *p.* 125 ; Offensive de l'Aisne (18-28 juillet), *p.* 158 ; Roulers, la Lys, l'Escaut (27 septembre-11 novembre), *p.* 185, 199, 208.

153 **1914** : Morhange, *p.* 45 ; Fouquescourt, Arvillers ; Albert, Hébuterne, Gommécourt, *p.* 144 ; Boesinghe, Bixschoote, Langemark, *p.* 150. — **1915** : La Targette, Neuville-Saint-Vaast (9-28 mai), *p.* 205; Champagne (25 septembre); Beauséjour, *p.* 235. — **1916** : Côte-du-Poivre, Carrières d'Haudremont (février), Cote 304 (avril), *p.* 267 ; Somme, Maurepas, *p.* 304. — **1917** : Bray-en-Laonnois, les Vauxmaisons (16 août), *p.* 20. — **1918** : Le Kemmel, *p.* 121 ; la Marne ; l'Ourcq, *p.* 158, 169.

154 **1914** : Joppécourt, Fillières, Mercy-le-Haut (22 août), *p.* 106 ; Cierges-Montfaucon (2 septembre), *p.* 115 ; Nord de Bar-le-Duc, la Croix-sur-Meuse (22-24 septembre), *p.* 139.— **1915** : L'Argonne, Bagatelle, *p.* 221, 222, 223; Champagne (25 septembre), Nord de Saint-Hilaire-le-Grand, *p.* 235. — **1916** : Mort-Homme, Cumières, *p.* 267, 281, 301 ; Somme, Raucourt, Sailly-Saillisel, *p.* 304, 324. — **1917** : Aisne, Camp-de-César (16 avril), *p.* 20 ; Verdun, Nord de Louvemont, Beaumont (20-26 août), *p.* 68, 76. — **1918** : Somme, Nord de Castel (29 avril-1er juin), *p.* 118 ; Oise : Belloy (11-12 juin), *p.* 133, 136 ; Bois des Loges (17 août), *p.* 152, 165 ; la Potière, Catigny, Chevilly, Guiscart (28 août-12 septembre), *p.* 169, 203.

155 **1914** : Joppécourt, Fillières, Mercy-le-Haut (22 août), *p.* 106 ; Cierges-Montfaucon (2 septembre) ; la Croix-sur-Meuse (22-24 septembre), *p.* 115. — **1915** : Vauquois, *p.* 184 ; l'Argonne : Bagatelle, *p.* 221, 222; Champagne (25 septembre) ; Nord de Saint-Hilaire-le-Grand, *p.* 235. — **1916** : Verdun, Mort-Homme, Cumières, *p.* 267, 301 ; Somme, Raucourt, Sailly-Saillisel, *p.* 304, 324, 330. — **1917** : Aisne, *p.* 20 ; Verdun, *p.* 68, 76. — **1918** : Devant Compiègne, *p.* 133, 136; Bataille de Picardie, *p.* 162, 165.

156 **1914** : Morhange, *p.* 45 ; Fouquescourt, Arvillers, Albert, Hébuterne, Gommécourt, *p.* 144 ; Boesinghe, Bixschoote, Langemarck, *p.* 150. — **1915** : La Targette, Neuville-Saint-Vaast (9-28 mai); Vimy, *p.* 205; Champagne (25 septembre); Beauséjour, *p.* 235. — **1916** : Côte-du-Poivre, Carrières d'Haudremont (février) ; Cote 304 (avril), *p.* 267 ; Somme : Maurepas, *p.* 304. — **1917** : Bray-en-Laonnois, les Vauxmaisons (16 avril), *p.* 20. — **1918** : Le Kemmel, *p.* 121 ; la Marne ; l'Ourcq, *p.* 158.

157 **1914** : Opérations d'Alsace, *p.* 28, 29 ; Boesinghe, Nieuport, *p.* 150. — **1915**: Bois de Mort-Mare (5-8avril), *p.* 173, 182. — **1916** : Verdun, Malancourt (28-29 mars); (9-11 avril), *p.* 267. — **1917** : Armée d'Orient, lac Ochrida ; Prespa. — **1918** : Combats au nord de Monastir, voir p. 258 et suivantes.

158 **1914** : Saint-Blaise, la Chipotte, *p.* 21, 134 ; Suippes, Souain, *p.* 144 ; Hollebecke, Zonnebecke, *p.* 150. — **1915** : Notre-Dame-de-Lorette, Bois en Hache, Givenchy, *p.* 205, 256. — **1916** : Douaumont, Batterie de Damloup, *p.* 267 ; Attaques sur la Somme (4-18 septembre-7 novembre), *p.* 304. — **1917** : La Malmaison, *p.* 60. — **1918** : Neuilly-la-Poterie; Bouresche ; Perthes, Tahure, Cote 193 ; Hundling-Stellung, *p.* 146, 148, 178, 179, 196, 203.

159 **1914** : Saint-Dié, la Chipotte, *p.* 28, 29. — **1915** : Beauséjour, *p.* 179 ; Carency, Souchez, Cote 119, Cote 140 (9 mai) ; Cimetière de Souchez, Cabaret Rouge (16 juin), *p.* 205, 208 ; Souchez, Cote 119 (25 septembre), *p.* 256. — **1916** : Vaux, Damloup, *p.* 267: Somme, Barleux (4-6 septembre), *p.* 304. — **1917** : Aisne, Vailly, Soupir, *p.* 20; Vosges, le Schonholz. — **1918** : Canny-sur-Matz, Plémont, Plessier-de-Roye (28 mars-1er avril), *p.* 94 ; Epernay, Montagne de Reims (15 juillet-1er août), *p.* 158 ; Flandres, Hooglède, Passage de la Lys, *p.* 185, 199, 208.

160 **1914** : Morhange, *p.* 45 ; Fouquescourt, Arvillers, Albert, Hébuterne, Gommécourt, *p.* 144 ; Boesinghe, Bixschoote, Langemarck, *p.* 150.— **1915** : La Targette, Neuville-Saint-Vaast (9-28 mai); Vimy, *p.* 166, 205; Champagne (25 septembre); Beauséjour, *p.* 238, 242, 247. — **1916** : Côte-du-Poivre, Carrières d'Haudremont (février); Cote 304 (avril), *p.* 267; Somme, Maurepas, *p.* 304. — **1917** : Offensive du 16 avril ; Bermericourt, *p.* 20 ; Verdun, Cote 344 (9 septembre), *p.* 68. — **1918** : La Marne, Tahure, *p.* 158, 178, 196.

161 **1914** : Joppécourt, Fillières, Mercy-le-Haut (22 août), *p.* 106 ; Cierges, Montfaucon (2 septembre) ; la Croix-sur-Meuse (22-24 septembre), *p.* 115. —**1915** : L'Argonne, Bagatelle, *p.* 218, 230; Champagne (25 septembre) ; Nord de Saint-Hilaire-le-Grand, *p.* 238. — **1916** : Verdun, Mort-Homme, Cumières, *p.* 267, 301 ; Somme, Raucourt, Sailly-Saillisel, *p.* 304, 324. — **1917** : Champagne, Cote 108, Mont Sapigneul, *p.* 20 ; Verdun, Vaux, Haudremont, *p.* 68. — **1918** : La Marne, Champlat, Vouziers, Sedan, *p.* 133, 158, 162, 169.

162 **1914** : Longuyon, Pont-Maugis, Chaumont, *p.* 66 ; Saint-Quentin, Bulson, Tourteron, *p.* 106 ; Fère-Champenoise (20 août-11 septembre), *p.* 118 ; Contalmaison, Bazentin-la-Boisselle, *p.* 172. — **1915** : Vauquois, *p.* 184, 222, 223 ; Serre, Hébuterne (7 juin) ; Butte du Mesnil (25 septembre). — **1916** : Verdun, vers Douaumont (18-23 juin), *p.* 267, 300 ; la Somme, *p.* 304. 322. — **1917** : Aisne, Sapigneul (16 avril), *p.* 20, 34 ; Bois le Chaume (8 septembre), *p.* 68. — **1918** : L'Aronde (9-12 juin) ; Soissons (28 août) ; Laffaux (5 septembre), *p.* 158, 169, 170.

163 **1914** : Opérations d'Alsace, *p.* 28, 29. — **1915** : La Grurie, Four-de-Paris, *p.* 170, 224; Auberive (25 septembre) ; Nord de Saint-Hilaire-le-Grand, *p.* 238. — **1916** : Haudremont, Thiaucourt, Mort-Homme, *p.* 267 ; Somme, Raucourt, Sailly-Saillisel, Bois de Saint-Pierre-Vaast, *p.* 304. — **1917** : Chemin des Dames, *p.* 30. — **1918** : l'Ailette (6-8 avril); Bataille de Champagne, Secteur Balcon (15-20 juillet) *p.* 146, 148 ; Plateau Bellevue, Mont Cuvelet, Challerange (26 septembre-7 octobre), *p.* 178, 179, 196, 203.

164 **1914** : Etain (24-25 août) ; la Marne, *p.* 120 ; Mort-Homme, Bois de Cumières (29 septembre), *p.* 139, 140. — **1915** : Bois Le Prêtre, *p.* 186. — **1916** : Verdun (21-24 février), *p.* 267, 272 ; Somme, Biaches, Bois Blaise (9-11 juillet), *p.* 304. — **1917** : Le Mont-Haut (20 mai); le Téton (14 juillet), *p.* 30. — **1918** : Aisne, Montagne de Paris (18 juillet), *p.* 158; Fontenay, Cote 129 (29 août) ; Ferme Colombe (25-27 septembre) ; Hundling-Stellung (22 octobre), *p.* 169, 203.

165 **1914** : La Marne, *p.* 120 ; Hauts-de-Meuse, *p.* 139, 140 ; les Eparges, *p.* 183, 187. — **1916** : Verdun, *p.* 267, 272. — **1918** : Bataille de la Luce, Bois Sénécat, Hangard (2-16 août) ; Plateau de Laffaux, Craonne, *p.* 162, 169.

166 **1914** : Puvenelle, Beaumont (21-23 septembre), *p.* 137, 140. — **1915** : Côtes de Meuse (26-28 février) ; Fresnes (7 mars), *p.* 173, 182. — **1916** : Somme, Bois Etoilé, Vermandovillers, *p.* 304. — **1917** : Cote 304, Bois d'Avocourt (11 mars-13 avril). — **1918** : Téton, Mont Sans Nom, Auberive (15-16 juillet); Aisne (20 août), *p.* 146, 148, 169.

167 **1914** : Hauts de Meuse, *p.* 140. — **1915** : Argonne, Secteur de Saint-Thomas, *p.* 174, 218. — **1916** : Souville (1er-16 juillet), *p.* 267, 332. — **1917** : Champagne, Offensives du 17 avril, des Monts (30 avril), *p.* 20 ; Verdun, les Chambrettes (29 août) ; Fond des Caures (25 novembre), *p.* 68. — **1918** : Attaque de l'Aisne (18-21 juillet), *p.* 133, 134, 158; Moulin de Laffaux, Ferme Mennejean (septembre), *p.* 169 ; Flandres, Staden (30 septembre) ; Eirleghem (30 octobre), *p.* 185, 199, 203, 208.

168 **1914** : Puvenelle, Beaumont (21-23 septembre), *p.* 137, 140. — **1915** : Argonne : Secteur de Saint-Thomas, *p.* 174, 218. — **1916** : Souville (1er-16 juillet), *p.* 267, 332. — **1917** : Champagne, Offensives du 17 avril, des Monts (30 avril), *p.* 20 ; Verdun, les Chambrettes(29 août), Fond des Caures (25 novembre), *p.* 68. — **1918** : Attaque de l'Aisne (18-21 juillet), *p.* 133, 134, 158 ; Moulin de Laffaux, Ferme Mennejean (septembre), *p.* 169; Flandres, Staden (30 septembre); Eirlehgem (30 octobre), *p.* 185, 199, 203, 208.

169 **1914** : Sainte-Geneviève, *p.* 137 ; Hauts-de-Meuse, *p.* 140 ; Bois Le Prêtre, *p.* 174, 186. — **1916** : Souville (1er-16 juillet), *p.* 267, 332. — **1917** : Champagne: Offensives du 17 avril, des Monts (30 avril), *p.* 20; Verdun, les Chambrettes (29 août) ; Fond des Caures (25 novembre), *p.* 68. — **1918** : Attaque de l'Aisne (18-21 juillet), *p.* 133, 134, 158 ; Moulin de Laffaux, Ferme Mennejean (septembre), *p.* 169 ; Flandres, Staden (30 septembre) Eirleghem ; (30 octobre), *p.* 185, 199, 203, 208.

170 **1914** : Opérations d'Alsace, *p.* 22. — **1915** : Mesnil-les-Hurlus, Cote 196, *p.* 180, 181 ; les Eparges, *p.* 185. — **1916** : Eix, Douaumont (25 février); Bois de la Caillette, Thiaumont (27 avril), *p.* 267; Somme, Ferme Monacu, Cléry, Bois des Berlingots, *p.* 304. — **1918** : Contre-offensive de l'Aisne (18-29 juillet), *p.* 158; Champagne, Butte de Souain, Ferme Médéah (12 août-8 octobre), *p.* 178, 179, 196 ; Hundling-Stellung, Forêt de Ligny (25 octobre-5 novembre), *p.* 203, 208.

171 **1914** : Opérations d'Alsace, *p.* 24, 26, 28. — **1915** : Champagne, Navarin, Butte de Souain (25 septembre), *p.* 235. — **1916** : Bois Fumin, la Laufée, Batterie de Damloup, Souville (juin), *p.* 267. — **1917** : Chemin des Dames (16 avril-5 mai), *p.* 20, 30 — — **1918** : Grivesnes, Bois de Montgival, Thory (4 avril), *p.* 94 ; Attaque entre Somme et Oise (8 août), *p.* 162 ; Saint-Quentin (20 septembre), *p.* 169, 183.

172 **1914** : Opérations d'Alsace, *p.* 24, 26, 28. — **1915** : Champagne, Navarin, Butte de Souain (25 septembre), *p.* 235. — **1916** : Bois Fumin, la Laufée, Batterie de Damloup, Souville (juin), *p.* 267, 276. — Chemin des Dames (16 avril-5 mai), *p.* 20, 30. — **1918** : Bataille de Picardie (mars), *p.* 94 ; Grand Rozoy (1er août) ; Plateaux de Bieuxy et de Juvigny (21-27 août); Hundling-Stellung (17 octobre), *p.* 169, 196.

173 **1914** : Morhange, *p.* 44, 45 ; Trémond, Mognéville, Andernay, Revigny. — **1915** : Bois de Malancourt (26 février), *p.* 182.

174 **1915** : Mesnil-les-Hurlus, *p.* 180, 181 ; Verdun, *p.* 267, 276.

201 **1914** : La Marne, *p.* 106, 115. — **1915** : Mesnil-les-Hurlus, *p.* 180. — **1916** : Côte-du-Poivre, *p.* 267 ; Maurepas, Combles, *p.* 304. — Verdun, *p.* 332, 335 — **1917** : Craonne, *p.* 20 ; Kortecker, Forêt d'Houlust, *p.* 53. — **1918** : Noyon, *p.* 94 ; Forêt de Retz, *p.* 133, 158.

202 **1914** : Vers la Marne, *p.* 108 ; Fère-Champenoise, Mailly, Sommesous, *p.* 115. — **1915** : Prosnes (19-27 octobre), *p.* 218. — **1916** : Thiaumont, *p.* 267, 332. — **1917** : Les Chambrettes (25-29 octobre ; 6-9 novembre), *p.* 68. — **1918**: Montdidier (10 août), *p.* 162 ; Grevillon, Tilloloy, Popincourt, Fort de Vendeuil, Mont d'Origny, *p.* 169, 183, 203.

203 **1914** : Meuse, Beaumont, Flabas (1er septembre), *p.* 106 ; Ablaincourt, Beauzis, Deuxnouds (8-10 septembre) ; Côte Sainte-Marie, Cote 297, Menonville, *p.* 139, 173 — **1915** : Les Eparges, le Bois d'Ailly, *p.* 185. — **1916** : Le Mort-Homme (15 juin), *p.* 267 ; Tranchée Boivin (18 septembre). — **1918** : Somme, *p.* 158, 165.

204 **1914** : Conflans-en-Jarnizy (25 août), *p.* 106 ; Yverny, Monthyon, Barcy (5-8 septembre), *p.* 115. — **1915** : Cote 132, Crouy, *p.* 176 ; Ablain-Saint-Nazaire (13-31 mai), *p.* 216 ; Cote 119 (25-28 septembre), *p.* 256. — **1916** : Bois des Buttes (10 mars-25 avril) ; Cote 304, *p.* 267, 332. — **1917** : Le Téton, Chemin des Dames, *p.* 20. — **1918** : Ouest de Chauny (24 mars), *p.* 94 ; Moulin-sous-Touvent, Pont-Saint-Mard, *p.* 158.

205 **1914** : Guise (29 août), *p.* 102 ; Berry-au-Bac, le Choléra, *p.* 115, 175. — **1915** : Neuville-Saint-Wast, le Labyrinthe, *p.* 166, 205 ; Champagne (26 septembre); Tahure, *p.* 235. — **1916** : Somme, Harbonnières, Soyécourt, Guillaucourt, Estrées, *p.* 304. — **1917** : l'Ailette ; l'Oise : Moy, Alaincourt, *p.* 20. — **1918** : Plémont, Plessier-de-Roye (26-30 mars), *p.* 94 ; Chevincourt, Mélicocq, Machermont (9-13 juin) ; l'Aisne : Terron-Vandy (16-31 octobre), *p.* 158, 196, 203.

206 **1914** : Sarrebourg, *p.* 42 (20 août); Trouée de Charmes, *p.* 137. — **1916** : Avocourt (juin); Fleury, Vaux-Chapitre (17-22 août), *p.* 267, 332. — **1917** : Chemin des Dames, *p.* 20. — **1918** : Cramaille, Savernay (1er août), *p.* 158 ; la Py, l'Aisne, la Retourne, *p.* 178, 196, 203.

207 **1914-1915** : Les Hurlus, *p.* 168, 179. — **1916** : Verdun: Fleury, Redoute de Thiaumont (22 juillet-10 août); Côte-du-Poivre, *p.* 267, 332.

208 **1914** : Voulpaix, *p.* 104; Saint-Gond, *p.* 115. — **1915** : Serres, Souain, Somme-Py, *p.* 168, 179, 235. — **1916**: Beaumont, Bezonveaux, *p.* 267 ; Vermandovillers, Bois Etoilé, *p.* 304. — **1917** : Offensive de l'Aisne, *p.* 20 ; Offensive des Flandres, *p.* 53, 57. — **1918** : Le Sépulcre ; Offensive de l'Ourcq (18 juillet), *p.* 158.

209 **1914** : Bertrix (22 août) ; Combats de la Certise (6-10 septembre), *p.* 75, 79, 115 ; Attaques sur Perthes, *p.* 168. — **1915** : Cote 200, *p.* 179 ; Offensives d'Artois (9 mai-16 juin-25 septembre), *p.* 205, 256. — **1916** : Fleury, Sainte-Fine, Souville, *p.* 267.

210 **1914** : Bouconville, Montsec, *p.* 115 ; Boesinghe, Nieuport, *p.* 150. — **1915** : Bois de Mort-Mare, *p.* 182. — **1916** : Verdun, Malancourt, *p.* 267. — **1917** : Armée d'Orient, Lac Ochrida, Prespa. — **1918** : Combats au Nord de Monastir, *p.* 258 et suivantes (Tome II).

211 **1914-1915** : Meuse, Eton, Consenvoye, Ippécourt, Osches, Bois des Chevaliers, *p.* 139, 173. — **1916** : Verdun ; Bois des Corbeaux, Béthincourt, Mort-Homme, *p.* 267. — **1918** : Combats entre Aisne et Marne, *p.* 125, 158.

212 **1914** : Sarrebourg (20 août), *p.* 42 ; Trouée de Charmes, *p.* 136, 137. — **1916** : Avocourt (juin); Fleury, Vaux-Chapitre (17-22 août), *p.* 267, 332. — **1917** : Chemin des Dames, *p.* 20.

213 **1914** : Vosges, Bois de Ménampré, Bois Chenu, Lesseux, Tête du Violu (16-31 septembre), *p.* 21, 134 ; Chapelle-Saint-Antoine, Hartmannwillerkopf (26-31 décembre). — **1915** : Südel, Hartmannwillerkopf, Hilsenfirst, Metzeral, *p.* 200, 201, 202, 203, 204. — **1916** : Somme, Route Cléry-Maurepas, Cote 435, Cléry, Sailly-Saillisel, *p.* 304. — **1917** : Aisne, Plateau des Casemates (22 mai) ; Monument d'Hurtebise, Creute du Dragon (25 juin), *p.* 30.

214 **1914-1915** : Meuse, Eton, Consenvoye, Ippécourt, Osches, Bois des Chevaliers, *p.* 139, 173 — **1916** : Verdun, Bois des Corbeaux, Béthincourt, Mort-Homme (6-12 mars) ; Vaux-Chapitre (septembre), *p.* 267, 332. — **1918** : Combats entre Aisne et Marne (27-30 mai), *p.* 125, 158.

215 **1914** : Opérations d'Alsace, *p.* 28, 29, 30. — **1915** : La Chipotte, le Ban-de-Sapt, la Fontenelle, *p.* 200. — **1916** : Verdun, *p.* 267. — **1917** : Chemin des Dames, *p.* 30, 60. — **1918** : L'Ailette, *p.* 125 ; la Champagne, *p.* 146, 148, 178.

216 **1914** : La Marne, Coupécourt, *p.* 115. — **1916** : Verdun (22 mai-29 juillet), *p.* 267, 332. — **1917** : Cote 344 (4-5 décembre), *p.* 68. — **1918** : Cote 141, Nord-Ouest de Courcy, Saponay, *p.* 169, 203.

217 **1914** : La Mortagne, *p.* 129. — **1915** : Badonvillers, la Chapelotte (février, mars), *p.* 200. — **1916** : Verdun, Secteur de Tavannes (juillet), *p.* 267 ; Vauquois, Avocourt (août-décembre), *p.* 332. — **1917** : Mont-Haut, Moronvillers, *p.* 30. — **1918** : Locre (juin), *p.* 121 ; Prosnes (juillet) ; le Dormois et l'Argonne, Grand-Pré (septembre-novembre), *p.* 146, 178, 196, 203.

218 **1914** : Haute-Meurthe, *p.* 134. — **1915** : Vallée de Cernay, *p.* 200, 201. — **1916** : Verdun, *p.* 267. — **1917** : Craonne, Plateau de Californie, *p.* 30.

219 **1914** : Ginchy (28 août), *p.* 106 ; l'Ourcq, Moulin-sous-Touvent, *p.* 115. — **1916** : Offensive de la Somme, *p.* 304. — **1918** : Chemin des Dames, *p.* 125, 129 ; Somme-Py (29 septembre), *p.* 178 ; Attaques sur l'Arne, *p.* 196, 203.

220 **1914** : Meuse, Eton, Consenvoye, Ippécourt, Osches, Bois des Chevaliers, *p.* 139, 173. — **1916** : Verdun : Bois des Corbeaux, Béthincourt, Mort-Homme (6-12 mars) ; Vaux-Chapitre (septembre), *p.* 267, 332. — **1918** : Combats entre Aisne et Marne, *p.* 125, 158.

221 **1914** : La Mortagne, *p.* 129. — **1915** : Badonvillers, la Chapelotte, *p.* 200. — **1916** : Verdun : Tavannes, *p.* 267 ; Vauquois, Avocourt, *p.* 332. — **1917** : Mont-Haut, Moronvillers, *p.* 30. — **1918** : Locre, *p.* 121 ; Prosnes, *p.* 146 ; le Dormois et l'Argonne, Grand-Pré (septembre-novembre), *p.* 178, 196, 203, 208.

222 **1914** : Einvaux, Remonville, Gerbévillers, Lamath, Xermaménil, Bois de Saint-Mansuy, *p.* 48, 129, 134. — **1915** : Forêt de Parroy, Signal de Xon, Norroy, Leintrey-Reillon, *p.* 182. — **1916** : Damloup, Bois Fumin, Ouest du Fort de Vaux, *p.* 332, 334. — **1917** : Bois des Caurières. — **1918** : Bataille de Picardie, *p.* 162.

223 **1914** : Einvaux, Remonville, Gerbévillers, Lamath, Xermaménil, *p.* 132. — **1915** : Forêt de Parroy ; Leintrey-Reillon, *p.* 182. — **1916** : Verdun, *p.* 332. — **1918** : Bataille de Picardie, *p.* 162.

224 **1914** : Guise (29 août), *p.* 102 ; Berry-au-Bac, le Choléra, *p.* 115, 175. — **1915** : Neuville-Saint-Wast, le Labyrinthe, *p.* 205 ; Champagne (26 septembre), Tahure, *p.* 238. — **1916** : Somme : Harbonnières, Soyécourt, Guillaucourt, Estrées, *p.* 304. — **1917** : Offensive de l'Aisne : l'Ange Gardien, Vaudesson (5 mai) ; Pargnan (15-29 juillet), *p.* 30. — **1918** : La ligne Hindenburg, *p.* 169, 170.

225 **1914** : Fère-Champenoise, Mailly, Sommesous, *p.* 115. — **1915** : Prosnes (19-27 octobre), *p.* 238. — **1916** : Thiaumont, *p* 267, 332. — **1917** : Les Chambrettes (25-29 octobre ; 6-9 novembre), *p.* 68. — **1918** : Montdidier (10 août), *p.* 162 ; Grevillon, Tilloloy, Popincourt, Fort de Vendeuil, Mont d'Origny, *p.* 169, 183, 203.

226 **1914** : Einville (1er septembre) ; Remérévilie, Courbessaux, Forêt de Champenoux (13 septembre), *p.* 136 ; Vimy, Souchez, Berthonval, *p.* 167. — **1915** : Carency (9 mai); Souchez, Cote 140 (15 mai), *p.* 205 ; Bois de Givenchy, Cinq-Chemins (25 septembre), *p.* 256. — **1916** : Ouest de Douaumont (22 mars, 2 avril), *p.* 267 ; Somme : Ommécourt (5 septembre); Bois des Berlingots (12 septembre) ; la Maisonnette, Biaches (18 octobre), *p.* 304. — **1917** : l'Ailette. — **1918** : La Bataille de l'Empereur, *p.* 94 ; l'Aisne, *p.* 196, 203.

227 **1915** : Bois de Mort-Mare (5-8 avril), *p.* 185. — **1916** : Verdun, Malancourt, *p.* 267. — **1917** : Armée d'Orient, Lac Ochrida; Prespa. — **1918** : Combats au Nord de Monastir, *p.* 258 et suivantes (Tome II).

228 **1914** : Guise (29 août), *p.* 102 ; Berry-au-Bac, le Choléra, *p.* 115, 175. — **1915** : Neuville-Saint-Wast, le Labyrinthe, *p.* 205 ; Champagne (26 septembre) ; Tahure, *p.* 238. — **1916** : Somme, Harbonnières, Soyécourt, Guillaucourt, Estrées, *p.* 304. — **1917** : Offensive de l'Aisne : l'Ange Gardien, Vaudesson (5 mai) ; Pargnan (15-29 juillet), *p.* 30. — **1918** : La ligne Hindenburg, *p.* 169.

229 **1914** : Vosges, Bois de Ménampré, Bois Chenu, Lesseux, Tête du Violu (16-31 septembre), *p.* 21, 134 ; Chapelle-Saint-Antoine, Hartmannwillerkopf (26-31 décembre), *p.* 200.

230 **1914** : Einvaux, Remonville, Gerbevillers, Lamath, Xermaménil, *p.* 132. — **1915** : Forêt de Parroy, Leintrey-Reillon, *p.* 182. — **1916** : Damloup, Bois Fumin, Ouest du Fort de Vaux, *p.* 332, 334 (24 octobre). — **1917** : Bois des Caurières (3 mars). — **1918** : Aisne, Plateau de Chaudun, *p.* 133 ; Oise, Vignemont, le Matz, Marquéglise, Plessier-de-Roye, Plateau Saint-Claude, *p.* 162, 165 ; Champagne : Main-de-Massiges, *p.* 178, 179 ; Position Brunehilde, le Télégraphe, *p.* 196, 203.

257 **1914** : Sarrebourg (20 août), *p.* 48 ; Trouée de Charmes, *p.* 129. — **1916** : Avocourt (juin), *p.* 267.

258 **1914** : Douaumont, Heippe, Saint-André (7-10 septembre), *p.* 139. — **1916** : Verdun, Bois de Malancourt, Mamelon d'Haucourt (20 mars), *p.* 267.

259 **1914** : Meuse, Eton, Consenvoye, Ippécourt, Osches, Bois des Chevaliers, *p.* 54, 106. — **1916** : Verdun, Bois des Corbeaux, Béthincourt, Mort-Homme (6-12 mars), *p.* 267.

260 **1914** : Burnhaupt-le-Haut, *p.* 26 ; Armée d'Orient, Retraite du Vardar et de la Cerna. — **1916** : Piton 1248 (15 mars); Boucle de la Cerna (14 mai) ; Lignes de Koritza. — **1918** : Cote 2150, le Kamia (10 juin), *p.* 258 et suivantes (Tome II).

261 **1914** : Douaumont, Heippe, Saint-André, *p.* 139. — **1915** : Bagatelle, *p.* 220. — **1916** : Avocourt (26 juin-4 juillet); Thiaucourt; Mort-Homme (août) ; Cote 304 (28-29 décembre), *p.* 267, 332. — **1918** : Somme, Guyencourt, l'Avre (10 avril-5 mai), *p.* 118; l'Ailette, Courson ; Attaque de la ligne Hindenburg (30 septembre), *p.* 169 ; la Sambre (4 novembre), *p.* 203, 208.

262 **1914** : Ginchy (28 août), *p.* 106 ; l'Ourcq, Moulin-sous-Touvent, *p.* 115, 144.

263 **1914** : Bapaume (28 août), *p.* 106 ; Quesnoy-en-Santerre (1er novembre), *p.* 144.

264 **1914** : Ginchy (28 août), *p.* 106 ; l'Ourcq, Moulin-sous-Touvent, *p.* 115, 144. — **1916** : Offensive de la Somme (1er-3 juillet); Estrées (21 juillet); Bois de Soyécourt, Déniécourt, *p.* 304. — **1918** : Chemin des Dames (27 mai), *p.* 125, 129 ; Somme-Py (29 septembre), *p.* 158, 178 ; Attaques sur l'Arne, *p.* 196, 203.

265 **1914** : Ginchy (28 août), *p.* 106 ; l'Ourcq, Moulin-sous-Touvent, *p.* 115, 144. — **1916** : Offensive de la Somme (1er-3 juillet); Estrées (21 juillet), *p.* 304, 327 ; Bois de Soyécourt, Déniécourt. — **1918** : Chemin des Dames (27 mai), *p.* 125, 129 ; Somme-Py (29 septembre), *p.* 158, 178 ; Attaques sur l'Arne, *p.* 196, 203.

266 **1914** : Nomény (20 août), *p.* 42 ; Sainte-Geneviève, Forêt de Champenoux (10-11-12 septembre), *p.* 136.

267 **1914** : Soire-sur-Sambre (22 août), *p.* 58 ; Guise (29 août), *p.* 102 ; Soupir (2 novembre), *p.* 168. — **1916** : Le Mort-Homme (11 avril-3 juin), *p.* 267. — **1917** : Aisne : Sapigneul (16 avril), *p.* 20 ; Bois le Chaume (8 septembre), *p.* 68.

268 **1915** : Offensives d'Artois (9 mai-juin), *p.* 205. — **1916** : Cote 304 (21 avril-8 mai), *p.* 267. — **1917** : Hurtebise (25-26 juillet), *p.* 60.

269 **1914** : Einville (1er septembre); Réméréville, Courbessaux, Forêt de Champenoux (13 septembre), *p.* 136 ; Vimy, Souchez, Berthonval, *p.* 144, 166. — **1915** : Carency (9 mai); Souchez, Cote 140 (15 mai), *p.* 205 ; Bois de Givenchy, Cinq Chemins (25 septembre), *p.* 256. — **1916** : Ouest de Douaumont (22 mars-2 avril), *p.* 267 ; Somme, Ommécourt (5 septembre); Bois des Berlingots (12 septembre) ; la Maisonnette, Biaches (18 octobre), *p.* 304.

270 **1916** : Bois d'Avocourt, Mort-Homme, Cumières, Froideterre, Thiaumont, *p.* 267, 332. — **1917** : Mont Blond, Mont Cornillet, *p.* 20.

271 **1914** : Fère-Champenoise, Mailly, Sommesous, *p.* 115. — **1915** : Bois Sabot, *p.* 179.

272 **1916** : Damloup (4 septembre), *p.* 139. — **1917** : Mont Spin (mai), *p.* 179 ; Tranchée du Vampire (7-9 mai) ; Cote 304 (24 août), *p.* 332. — **1918** : Mailly-Raineval (23 juillet), *p.* 162 ; Plateau du Losange, Bois Saint-Hubert (8-9 août), Cote 196, les Mamelles le Fourmilier (26 septembre), *p.* 178, 179, 196, 203.

273 **1914** : Onhaye, *p.* 79 ; Voulpaix, *p.* 104 ; Saint-Gond, *p.* 115 ; la Bertonnerie, *p.* 175. — **1915** : Serre, Souain, Somme-Py, *p.* 179, 235. — **1916** : Beaumont, Bezonveaux, *p.* 267 ; Vermandovillers, Bois Étoilé, *p.* 304. — **1917** : Attaque des Flandres (31 juillet), *p.* 53. — **1918** : Chaudun (31 mai), *p.* 125 ; Attaque allemande sur Dormans (15 juillet), *p.* 158.

274 **1915** : Neuville-Saint-Wast (9 juin), *p.* 205 ; Bois de la Folie (25 septembre), *p.* 256. — **1916** : La Caillette, *p.* 267, 332. — **1918** : Oulchy-le-Château (18 juillet), *p.* 158 ; Offensive de l'Aisne (27 août), *p.* 169 ; Thielt, la Lys (19 octobre), *p.* 199.

275 **1914** : Mont-sur-Meurthe, Lamath, Forêt de Champenoux, *p.* 136 ; Woëvre, Richécourt (28 septembre); Rozières (12-13 décembre), *p.* 139. — **1915** : Bois de Mort-Mare (16 février), *p.* 185.

276 **1914** : Bataille de la Marne, *p.* 115. — **1915** : Cote 132, Crouy, *p.* 176, 178 ; Ablain-Saint-Nazaire (13-31 mai), *p.* 216 ; Cote 119 (25-28 septembre), *p.* 256. — **1916** : Bois des Buttes (10 mars-25 avril) ; Cote 304, *p.* 267, 332.

277 **1914** : Nomény (20 août); Sainte-Geneviève, Forêt de Champenoux (10-12 septembre), *p.* 136. — **1915** : Xon, *p.* 182. — **1918** : Louvenchy, Grivesnes, Mailly-Raineval (28 mars), *p.* 94 ; Aisne, Chavigny, Tartiers, Juvigny, le Banc-de-Pierre, *p.* 169, 196, 203.

278 **1914** : Bapaume (28 août), *p.* 106 ; Quesnoy-en-Santerre (1er novembre), *p.* 144. — **1916** : Ablaincourt (7 novembre) ; le Pressoir (15 novembre), *p.* 304. — **1917** : Andéchy (17 mars) ; Moulin-de-Laffaux, *p.* 20.

279 **1914** : Einville (1er septembre); Réméréville, Courbesseaux, Forêt de Champenoux (13 septembre), *p.* 136 ; Vimy, Souchez, Berthonval, *p.* 144. — **1915** : Carency (9 mai); Souchez, Cote 140 (15 mai), *p.* 205 ; Bois de Givenchy, Cinq Chemins (25 septembre), *p.* 256. — **1916** : Ouest de Douaumont (22 mars-2 avril), *p.* 267 ; Somme, Ommécourt (5 septembre); Bois des Berlingots (12 septembre) ; la Maisonnette, Biaches (18 octobre), *p.* 304. — **1918** : Roy-sur-Matz, Lassigny (mars), *p.* 94 ; Fère-en-Tardenois (27 juillet), *p.* 158 ; Ravin de la Saulx, Glennes (14 septembre); Hauterive (30 septembre) ; Hundling-Stellung (29 octobre-4 novembre), *p.* 169, 196, 203, 208.

280 **1914** : Opérations d'Alsace, *p.* 28, 29, 30 ; Vermelles, la Bassée (14-22 octobre), *p.* 166 ; le Rutoire (16-20 décembre). — **1915** : Attaque d'Artois (16 juin), *p.* 205. — **1918** : Attaque allemande du 9 juin, *p.* 133.

281 **1914** : Opérations d'Alsace, *p.* 28, 29, 30 ; Vermelles, la Bassée (14-22 octobre), le Rutoire (16-20 décembre), *p.* 166. — **1915** : Vauquois, *p.* 184 ; Attaque d'Artois (16 juin), *p.* 205. — **1918** : Attaque allemande du 9 juin, *p.* 133.

306 **1914** : Soire-sur-Sambre (22 août), *p.* 58 ; Guise (29 août), *p.* 102 ; Vailly (30 octobre), *p.* 168. — **1916** : Mort-Homme (11 avril-3 juin), *p.* 267, 281.

307 **1914** : Bapaume (28 août), *p.* 106, 115 ; Quesnoy-en-Santerre (1er novembre), *p.* 144. — **1916** : Ablaincourt (7 novembre); le Pressoir (15 novembre), *p.* 304. — **1917** : Andechy (17 mars) ; Moulin de Laffaux, *p.* 20. — **1918** : Roy-sur-Matz, Lassigny, *p.* 94 ; Fère-en-Tardenois, *p.* 158 ; Ravin de la Saulx, Glennes (14 septembre); Hauterive (30 septembre), *p.* 169 ; Hundling-Stellung (29 octobre-4 novembre), *p.* 203, 208.

308 **1914** : Bapaume (28 août), *p.* 106, 115 ; Quesnoy-en-Santerre (1er novembre), *p.* 144. — **1916** : Ablaincourt (7 novembre); le Pressoir (15 novembre), *p.* 304.

309 **1914** : Ginchy (28 août), *p.* 106 ; l'Ourcq, Moulin-sous-Touvent, *p.* 115.

310 **1914** : Onhaye, *p.* 79 ; Voulpaix, *p.* 104 ; Saint-Gond, *p.* 115. — **1915** : Mont Spin (mai), *p.* 179 ; Tranchée du Vampire (7-9 mai). — **1916** : Cote 304 (24 août), *p.* 332.

311 **1914** : Meuse, Beaumont, Flabas (1er septembre), *p.* 139 ; Ablaincourt, Beauzys, Deuxnouds (8-10 septembre) ; Côte Sainte-Marie, Cote 297, Menonville, *p.* 173. — **1915** : Les Éparges, le Bois d'Ailly, *p.* 185. — **1916** : Le Mort-Homme (15 juin) ; Tranchée Boivin (18 septembre), *p.* 267, 304. — **1918** : Somme (avril-mai), *p.* 118 ; Châtillon-Vandières (15 juillet), *p.* 158 ; Offensive de Champagne (26 septembre) ; Bois du Chien, *p.* 178, 196, 203.

312 **1914** : Meuse, Beaumont, Flabas (1er septembre), *p.* 139 ; Ablaincourt, Beauzys, Deuxnouds (8-10 septembre) ; Côte Sainte-Marie, Cote 297, Menonville, *p.* 173. — **1915** : Les Éparges, le Bois d'Ailly, *p.* 185. — **1916** : Le Mort-Homme (15 juin); Tranchée Boivin (18 septembre), *p.* 267, 304.

313 **1914** : Sainte-Geneviève, *p.* 136 ; Cote 263 (25 octobre), *p.* 139. — **1915** : Vauquois, *p.* 184 ; Haute-Chevauchée (8 janvier); Attaque Cote 243 (3-4-5 avril); Cote 285, *p.* 224. — **1917** : Attaque de l'Aisne (16-17-18 avril), *p.* 20.

314 **1914** : Nomény (20 août), *p.* 42 ; Sainte-Geneviève, Forêt de Champenoux (10-11-12 septembre), *p.* 136.

315 **1914** : Vers la Marne, *p.* 110 ; le Quesnoy, *p.* 147. — **1915** : Auberive (25 septembre), *p.* 235. — **1916** : Verdun, Secteur Marguerittе, *p.* 267, 332. — **1917** : Chemin des Dames (28 octobre), *p.* 60.

316 **1914** : Ginchy (28 août) ; l'Ourcq, Moulin-sous-Touvent, *p.* 106, 115.

317 **1914** : Le Quesnoy, *p.* 147. — **1915** : Offensive de Champagne (25 septembre), *p.* 235. — **1917** : Moronvillers, *p.* 20.

318 **1914** : Ginchy (28 août) ; l'Ourcq, Moulin-sous-Touvent, *p.* 106, 115.

319 **1914** : Guise (29 août), *p.* 102 ; Berry-au-Bac, le Choléra, *p.* 175. — **1915** : Neuville-Saint-Wast, le Labyrinthe, *p.* 205 ; Champagne (26 septembre); Tahure, *p.* 235. — **1916** : Somme, Harbonnières, Soyécourt, Guillaucourt, Estrées, *p.* 304. — **1917** : l'Ailette (19 mars) ; l'Oise, Moy, Alaincourt (31 mars). — **1918** : Rollot (26-30 mars), *p.* 94 ; Chevincourt, Mélicocq, Machermont (9-13 juin) ; l'Aisne, Terron-Vandy (16-31 octobre), *p.* 133, 196, 203.

320 **1914** : Connantre (5 septembre); Linthes (9 septembre); Cernay, le Linguet (24-30 septembre), *p.* 175 ; Brimont (13-14 octobre), *p.* 144. — **1915** : Le Linguet (7 janvier); Prunay (2 mars), *p.* 179. — **1916** : Thiaumont (8 juin), *p.* 267. — **1917** : Les Chambrettes (15-21 septembre), *p.* 68. — **1918** : Offensive du Tardenois (21 juillet-8 août), *p.* 162 ; la Vesle (20 septembre), *p.* 169 ; Hundling-Stellung (5 octobre), *p.* 203.

321 **1916** : Douaumont (24 octobre), *p.* 332, 334, 336, 337. — **1917** : Attaque de l'Aisne (5-8 mai), *p.* 30 ; Attaque des Flandres (26 octobre), *p.* 53. — **1918** : Moreuil (27 mars), *p.* 94 ; Beuvraignes (9 août), *p.* 169 ; Epine de Dallon (15 septembre-10 octobre), *p.* 196.

322 **1915** : Champagne, Tahure, Souain (septembre), *p.* 235. — **1916** : Thiaumont, *p.* 267, 332.

323 **1914** : Sarrebourg (20 août); Trouée de Charmes, *p.* 48, 129. — **1916** : Avocourt (juin), *p.* 267.

324 **1914** : Spincourt, Haudelaincourt, Eton (25 août) ; Billy-sous-Mangiennes, *p.* 54; Gercourt, Bois de Forges (1er septembre); Mort-Homme, Bois de Cumières (29 septembre), *p.* 139. — **1916** : Verdun (21-24 février), *p.* 267 ; Somme, Biaches, Bois Blaise (9-11 juillet), *p.* 304. — **1917** : Le Mont-Haut (20 mai) ; le Téton (14 juillet), *p.* 30.

325 **1914** : Nomény (20 août), *p.* 42 ; Sainte-Geneviève, Forêt de Champenoux, *p.* 136 (10-12 septembre). — **1915** : Xon, *p.* 182. — **1918** : Louvrechy, Grivesnes, Mailly-Raineval (28 mars), *p.* 94 ; Aisne, Chavigny, Tartiers, Juvigny, le Banc-de-Pierre, *p.* 169.

326 **1914** : Saint-Médard, Florenville (22-23 août); Carignan, *p.* 106 ; Marne, Chatel-Raould, Courdemanges, *p.* 115. — **1915** : Regniéville, Remenauville. — **1916** : Verdun, Marre-Charny, *p.* 267, 332.

327 **1914** : Onhaye, *p.* 79 ; Voulpaix, *p.* 104 ; Saint-Gond, *p.* 115. — **1915** : Serre, Souain, Somme-Py, *p.* 168, 179, 235. — **1916** : Beaumont, Bezonveaux, *p.* 267 ; Vermandovillers, Bois Etoilé, *p.* 304. — **1917** : Offensive du 16 avril, Plateau de Vauclerc, *p.* 20; Bixschoote (16 août), *p.* 53. — **1918** : Le Mesnil-Saint-Georges (30 mars), *p.* 94 ; Bataille de l'Aisne (1er juin-18 juillet), *p.* 158; Nouvron, Vingré, Villiers-le-Fosse (28 août-5 septembre), *p.* 169.

328 **1915** : Vauquois, *p.* 184 ; Tahure (30-31 octobre); Cote 193 (19 novembre), *p.* 238. — **1916** : Fleury, Vaux-Chapitre, Douaumont (15-27 avril), *p.* 267 ; Berny (17 septembre), *p.* 304.

329 **1914** : Guise (29 août), *p.* 102 ; Berry-au-Bac, le Choléra, *p.* 175. — **1915** : Neuville-Saint-Wast, le Labyrinthe, *p.* 205 ; Champagne (26 septembre); Tahure, *p.* 238, 249. — **1916** : Somme, Harbonnières, Soyécourt, Guillaucourt, Estrées, *p.* 304, 326. — **1917** : L'Ange Gardien, Vaudesson, Pargnan (15-29 juillet), *p.* 60. — **1918** : Noyon (22-30 mars), *p.* 94, 99 ; Tincourt, le Paradis (18-26 juillet), *p.* 158 ; Montigny, Berry-au-Bac, *p.* 172 ; Recouvrance (3 novembre), *p.* 208.

352 **1914** : Rodern, Aspach, Dornach, Saint-Dié, *p.* 134. — **1916** : Somme, Estrées-Belloy (20 juillet), *p.* 304. — **1917** : L'Aisne, *p.* 20. — **1918** : La Bataille de l'Empereur, *p.* 94.

353 **1914** : Troyon (12-14 septembre); Puvenelle-Beaumont, Bois de Mort-Mare, *p.* 139, 140. — **1915** : Bois Le Prêtre, *p.* 174.

354 **1914** : Buzy, Béchamps; l'Ourcq : Montgé, Saint-Soupplet, Marcilly, Acy-en-Multien, *p.* 115; Picardie : Tilloloy, Beuvraignes, l'Echelle-Saint-Aurin, *p.* 144. — **1915** : Ferme Toutvent, Serre ; Champagne : Lübeck, Tranchée des Vandales, Navarin, *p.* 179, 235. — **1916** : Le Bonnet d'Évêque (12-25 février); le Bec de Canard, Carrières d'Haudremont (21 mai), *p.* 267.

355 **1914** : Buzy, Béchamps ; l'Ourcq : Montgé, Saint-Soupplet, Marcilly, Acy-en-Multien, *p.* 115 ; Picardie, Tilloloy, Beuvraignes, l'Echelle-Saint-Aurin, *p.* 144. — **1915** : Ferme Toutvent, Serre ; Champagne : Lübeck, Tranchée des Vandales, Navarin, *p.* 179, 235. — **1916** : Verdun, Carrières d'Haudremont (21 mai), *p.* 267 à 300 ; la Somme, *p.* 304, 330.

356 **1914** : Troyon (12-14 septembre); Puvenelle-Beaumont; Bois de Mort-Mare, *p.* 139, 140. — **1915** : Bois Le Prêtre, *p.* 174. — **1916** : Verdun, Belrupt (4 septembre); la Vaux-Regnier (6 septembre) *p.* 332. — **1917** : Cote 304, Bois d'Avocourt, *p.* 68. — **1918** : Somme : Bouresche, Vinly (31 mai-8 juin), *p.* 118 ; le Surmelin (15-17 juillet) ; Crête d'Orfeuil (4, 8 octobre), *p.* 146, 148.

357 **1914** : La Mortagne, *p.* 129. — **1916** : Verdun, *p.* 267, 332. — **1918** : L'Assaut de Compiègne, *p.* 133.

358 **1914** : La Mortagne, *p.* 129. — **1915** : Badonvillers, la Chapelotte (février-mars), *p.* 200. — **1916** : Verdun, Secteur de Tavannes (juillet); Vauquois, Avocourt (août-décembre), *p.* 267, 332. — **1917** : Mont-Haut, Moronvilliers, *p.* 30. — **1918** : Locre (juin), *p.* 121 ; Prosnes (juillet); le Dormois et l'Argonne, Grand-Pré (septembre-novembre), *p.* 178, 203, 208.

359 **1914** : La Mortagne, *p.* 129. — **1915** : Le Linge, le Südel, l'Hartmannwillerkopf, l'Hilsenfirst, le Metzeral, *p.* 200, 201, 203, 261, 262, 265. — **1916** : Thiaumont (13 juin-3 juillet), *p.* 267, 332. — **1917** : Chemin des Dames (juin); Vauxaillon (13 août); la Malmaison (23 octobre), *p.* 60. — **1918** : Flandres (20 mai), *p.* 118 ; Oise, Guiscart, *p.* 133, 136.

360 **1914** : Einville (1er septembre) ; Réméréville, Courbesseaux, Forêt de Champenoux (13 septembre), *p.* 136; Vimy, Souchez, Berthonval, *p.* 144. — **1915** : Carency (9 mai); Souchez, Cote 140 (15 mai), *p.* 205 ; Bois de Givenchy, Cinq Chemins (25 septembre), *p.* 256. — **1916** : Ouest de Douaumont (22 mars-2 avril), *p.* 267 ; Somme, Ommécourt (5 septembre); Bois des Berlingots (12 septembre) ; la Maisonnette, Biaches (18 octobre), *p.* 304.

361 **1914** : La Marne, *p.* 115. — **1915** : La Champagne, *p.* 179, 235. — **1916** : Verdun, *p.* 267 ; la Somme, *p.* 304. — **1917** : L'Aisne, *p.* 20. — **1918** : La Bataille de l'Empereur, *p.* 94.

362 **1914** : Etain (24-25 août); Mort-Homme, Bois de Cumières (29 septembre). — **1915** : Bois Le Prêtre, *p.* 186. — **1916** : Verdun (21-24 février), *p.* 267, 273.

363 **1915** : La Chapelotte, le Ban-de-Sapt, la Fontenelle, *p.* 200. — **1916** : Somme, Bois de Hemm, Monacu, Bois de Riez, Bouchavesne, *p.* 304. — **1918** : Champagne, *p.* 178, 179.

364 **1915** : Côtes de Meuse; Fresnes, *p.* 186, 187, 188.

365 **1914** : Etain (24-25 août), *p.* 58 ; Mort-Homme, Bois de Cumières (29 septembre), *p.* 139. — **1916** : Verdun (21-24 février), *p.* 267 ; Somme, Biaches, Bois Blaise (9-11 juillet), *p.* 304. — **1917** : Le Mont-Haut (20 mai); le Téton (14 juillet), *p.* 30. — **1918** : Aisne, Montagne de Paris (18 juillet), *p.* 158 ; Fontenay, Cote 129 (29 août); Ferme Colombe (25-27 septembre); Hundling-Stellung (22 octobre), *p.* 196, 203.

366 **1915** : Côtes de Meuse (26-28 février); Fresnes (7 mars), *p.* 173, 182. — **1916** : Somme, Bois Etoilé, Vermandovillers, *p.* 304. — **1917** : Cote 304, Bois d'Avocourt. — **1918** : Le Téton, Mont Sans Nom, Auberive (15-16 juillet), *p.* 146, 148; Attaque de l'Aisne (20 août), *p.* 162, 169.

367 **1914** : Troyon (12-14 septembre); Puvenelle-Beaumont, Bois de Mort-Mare, *p.* 139, 140. — **1915** : Bois Le Prêtre, *p.* 174. — **1916** : Verdun, Belrupt (4 septembre); la Vaux-Régnier (6 septembre), *p.* 332. — **1917** : Cote 304, Bois d'Avocourt — **1918** : Somme, Bois de Veuilly, Vinly (31 mai-8 juin); le Surmelin (15-17 juillet); Crête d'Orfeuil (4-8 octobre), *p.* 146, 148.

368 **1914** : Troyon (12-14 septembre); Puvenelle-Beaumont, Bois de Mort-Mare, *p.* 139, 140. — **1915** : Bois Le Prêtre, *p.* 174. — **1916** : Verdun, *p.* 332. — **1918** : Crête d'Orfeuil, *p.* 146.

369 **1914** : Troyon (12-14 septembre); Puvenelle-Beaumont, Bois de Mort-Mare, *p.* 140. — **1915** : Bois Le Prêtre, *p.* 174. — **1916** : Verdun, Belrupt (4 septembre); la Vaux-Régnier (6 septembre), *p.* 332. — **1917** : Chemin des Dames, Filain (25-26 octobre), *p.* 60. — **1918** : La Bataille de Picardie, *p.* 162, 165.

370 **1914** : La Mortagne, *p.* 129. — **1915** : Badonvillers, la Chapelotte (février-mars), *p.* 182. — **1916** : Verdun, Secteur de Tavannes (juillet), *p.* 267.

371 **1914** : Opérations d'Alsace, *p.* 24, 28. — **1915** : Burnhaupt-le-Haut, *p.* 200; Armée d'Orient : Retraite du Vardar et de la Cerna. — **1916** : Piton 1248 (15 mars); Boucle de la Cerna (14 mai); Lignes de Koritza. — **1918** : Cote 2150, le Kamia (10 juin), *p.* 258 et suivantes (Tome II).

372 **1915** : Burnhaupt-le-Haut, *p.* 24, 28 ; Armée d'Orient : Retraite du Vardar et de la Cerna. — **1916** : Piton 1248 (15 mars); Boucle de la Cerna (14 mai); Lignes de Koritza. — **1918** : Cote 2150, le Kamia (10 juin), *p.* 258 et suivantes (Tome II).

373 **1914-1915** : La Chapelotte, le Ban-de-Sapt, la Fontenelle, *p.* 134, 200.

401 **1915** : Champagne, Nord de la Ferme des Vaques (26 septembre), *p.* 235. — **1916** : Douaumont (24 octobre), *p.* 332, 334, 336, 337. — **1917** : Attaque de l'Aisne (5-8 mai), *p.* 30 ; Attaque des Flandres (26 octobre), *p.* 53. — **1918** : Moreuil (27 mars), *p.* 94 ; Beuvraignes (9 août), *p.* 158, 162 ; Epine de Dallon (15 septembre-10 octobre), *p.* 178.

402 **1915** : Champagne : Nord de la Ferme des Vaques (26 septembre), *p.* 235.

## BATAILLONS DE CHASSEURS

4 **1914** : Morhange (20 août), *p.* 39, 42, 45, 46 ; Vitrimont (9 septembre), *p.* 128 ; les Flandres (novembre), *p.* 150. — **1915** : Lizerne, Steenstraate (18 avril), *p.* 188 ; Souchez, Neuville-Saint-Vaast (15 juin), *p.* 205 ; Maison de Champagne (28 septembre), *p.* 235. — **1916** : Louvemont, Douaumont, Cote 304, *p.* 267, 293. — **1917** : Chemin des Dames (30 juillet), *p.* 30 ; la Malmaison (23 octobre), *p.* 60. — **1918** : Somme (12-23 juillet), *p.* 158 ; Morizel, Moreuil (8 août), *p.* 162 ; l'Aisne, *p.* 196, 203.

5 **1914** : Mulhouse, Rodern-Aspach, Dornach, Saint-Dié, *p.* 22, 32 ; Ormont, Spitzenberg, Hartmannwillerkopf. — **1915** : Sudel, Hartmannwillerkopf, Hilsenfirst, Metzeral, *p.* 261, 264, 265. — **1916** : Somme : Cote 435, Route Cléry-Maurepas (24 août); Cléry (3 septembre), Sailly-Saillisel (16-22 octobre), *p.* 304. — **1917** : Chemin des Dames (30 juillet) ; la Malmaison (1er-3 octobre), *p.* 60. — **1918** : Somme : Bois des Brouettes, le Gros Hêtre, Castel (12 juillet), *p.* 158 ; Bois en Z (23 juillet) ; Morizel, Moreuil (8 août), *p.* 162; Aisne : Plateau de Moisy, Mont des Singes, *p.* 169, 203.

6 **1914** : Dieuze, *p.* 40, 43 ; Lamath, Xermaménil, *p.* 133 ; Bois des Forges, *p.* 139 (28 octobre) ; Carency, *p.* 167. — **1915** : Le Linge, *p.* 261, 262. — Bouchavesne (septembre), *p.* 304. — **1917** : Chemin des Dames (30 juillet); la Malmaison (1-3 octobre) *p.* 60. — **1918** : Somme : Bois des Brouettes, le Gros Hêtre, Castel (12 juillet), *p.* 158 ; Bois en Z (23 juillet) ; Morizel, Moreuil (8 août), *p.* 162 ; Aisne : Plateau de Moisy, Mont des Singes, *p.* 169, 203.

7 **1914** : Opérations d'Alsace, *p.* 28 ; la Meurthe, Saint-Rémy, *p.* 134 ; Vermandovillers, Chaulnes, Lihons, *p.* 144. — **1915** : Südel, Hartmannwillerkopf, Hilsenfirst, Metzeral, *p.* 200. — **1916** : Maurepas, Raucourt, Sailly-Saillisel, Bois Saint-Pierre-Wast, *p.* 304. — **1918** : Champagne (25-30 juillet) ; Faverolles, Tilloloy, Crapeaumesnil, Frétoy-le-Château, *p.* 158, 162 ; Offensive Nesle-Ham, *p.* 169, 203.

8 **1911** : Charleroi, Longuyon, *p.* 66 ; Mondement, Fère-Champenoise, *p.* 118 ; Nieuport, Dixmude, Steenstraate, *p.* 150. — **1915** : Offensive de Woëvre, *p.* 187; la Gruerie, Four-de-Paris, *p.* 223 ; Champagne (25 septembre) ; Auberive, *p.* 235. — **1916** : Haudremont, Thiaumont, Mort-Homme, *p.* 267, 280 ; Somme : Raucourt, Sailly-Saillisel, Bois Saint-Pierre-Wast, *p.* 304, 322. — **1917** : Berry-au-Bac, Juvincourt, *p.* 34. — **1918** : Parly, Soissons, Amblény, *p.* 133 ; Auberive, Saint-Hilaire (15 juillet), *p.* 146; Somme-Py, *p.* 178 (25 septembre-5 octobre).

9 **1914** : Spincourt, Mangiennes, Bellefontaine, *p.* 54 ; Marne, *p.* 106 ; Maurupt-le-Montois, Sermaise, *p.* 115 ; Combats à l'ouest de l'Argonne (14-17 septembre), *p.* 170, 171. — **1915** : Beauséjour, Cote 196, *p.* 179, 180, 181 ; Offensive de Woëvre, *p.* 187 ; Tahure (30-31 octobre), Cote 193 (13 novembre), *p.* 238. — **1916** : Fleury, Vaux-Chapitre, Douaumont (15-27 avril), *p.* 267; Berny (17 septembre), *p.* 304. — **1917** : Offensive de l'Aisne, Cote 108, *p.* 20. — **1918** : Chemin des Dames, *p.* 125; Offensive de la Marne, Forêt de Riez, Bois Meunière, Arcis-le-Ponsart, *p.* 158 ; l'Ardre ; Offensive de Champagne, Liry, Croix-Saint-Gilles, *p.* 178, 196, 203.

10 **1914** : Saint-Blaise, la Chipotte, *p.* 37 ; Suippes, Souain, *p.* 144 ; Hollebecke, Zonnebecke, *p.* 150. — **1915** : Notre-Dame-de-Lorette, Bois en Hache, Givenchy, *p.* 205, 256. — **1916** : Douaumont, Batterie de Damloup, *p.* 267 ; la Somme (4-18 septembre-7 novembre), *p.* 304. — **1918** : Parly, Soissons, Ambléný, *p.* 133 ; Auberive, Saint-Hilaire (15 juillet), *p.* 146, 148 ; Somme-Py (25 septembre-5 octobre), *p.* 178.

11 **1914** : Vallée de la Bolle, Col d'Anozel, Ban-de-Sapt, *p.* 28 ; Foucaucourt, Herleville (25-26 septembre), *p.* 144 ; Carency, *p.* 167. — **1915** : Reichackerkopf, *p.* 204 ; le Linge, enlèvement des Sommets d'Alsace, *p.* 261, 265, 266. — **1916** : Somme, Sud de Maurepas, Bois de Hem, Bois du Ravin, Calvaire de Maurepas, Mont-Saint-Quentin, *p.* 304. — **1917** : Monte Tomba, Monfénéra (Secteur italien). — **1918** : Contre-offensive Marne et Ourcq (18-25 juillet), *p.* 158 ; Somme, Tunnel du Tronquoy, Nord de Saint-Quentin, *p.* 169 ; Bois des Taupes, Courjumelles, Guise, *p.* 183, 203.

12 **1914** : Vallée de la Bolle, Col d'Anozel, Ban-de-Sapt, *p.* 28, 29, 31, 32 ; Foucaucourt, Herleville (25-26 septembre), *p.* 144. — **1915** : Reichackerkopf, *p.* 204 ; le Linge ; enlèvement des Sommets d'Alsace, *p.* 261 à 266. — **1916** : Somme, Sud de Maurepas, Bois de Hem, Bois du Ravin, Calvaire de Maurepas, Mont-Saint-Quentin, *p.* 304. — **1917** : Monte Tomba, Monfénéra (Secteur italien). — **1918** : Contre-offensive Marne et Ourcq (18-25 juillet), *p.* 158; Somme, Tunnel du Tronquoy, Nord de Saint-Quentin, *p.* 169 ; Bois des Taupes, Courjumelles, Guise, *p.* 183, 203.

13 **1914** : Opérations d'Alsace : *p.* 29, 31 ; Bois Chenu, Lesseux, Tête-du-Violu (16-31 septembre), *p.* 134 ; Chapelle Saint-Anthoine, Hartmannwillerkopf (26-31 décembre), *p.* 200. — **1915** : Südel, Hartmannwillerkopf, Hilsenfirst, Metzeral, *p.* 200, 201, 203, 204. — **1916** : Maurepas, Raucourt, Sailly-Saillisel, Bois Saint-Pierre-Wast, *p.* 304. — **1918** : Champagne (25-30 juillet), *p.* 146 ; Faverolles, Tilloloy, Crapeaumesnil, Frétoy-le-Château, *p.* 162 ; Offensive Nesle-Ham, *p.* 169, 183, 203.

14 **1914** : Opérations d'Alsace : *p.* 28 ; la Meurthe, Saint-Rémy, *p.* 134 ; Vermandovillers, Chaulnes, Lihons, *p.* 144. — **1915** : Reichackerkopf, le Linge, enlèvement des Sommets d'Alsace, *p.* 200, 201, 202, 204, 261, 262, 263, 265, 266. — **1916** : Somme, Sud de Maurepas, Bois de Hem, Bois du Ravin, Calvaire de Maurepas, Mont-Saint-Quentin, *p.* 304. — **1918** : Bataille de Picardie, *p.* 162.

15 **1914** : Mulhouse, Rodern-Aspach, Dornach, Saint-Dié, *p.* 24, 26. — **1915** : Südel, Hartmannwillerkopf, Hilsenfirst, Metzeral, *p.* 200, 201, 202, 261, 264. — **1916** : Maurepas, Raucourt, Sailly-Saillisel, Bois Saint-Pierre-Wast, *p.* 304. — **1918** : Champagne (25-30 juillet), *p.* 146 ; Faverolles, Tilloloy, Crapeaumesnil, Frétoy-le-Château, *p.* 162 ; Offensive Nesle-Ham, *p.* 169, 183.

16 **1914** : Charleroi, Longuyon, *p.* 66 ; Mondement, Fère-Champenoise, *p.* 118 ; Nieuport, Dixmude, Steenstraate, *p.* 151. — **1915** : La Gruerie, Four-de-Paris, *p.* 222, 223 ; Champagne (25 septembre), Auberive, *p.* 235. — **1916** : Haudremont, Thiaumont, Mort-Homme, *p.* 267, 286 ; Somme, Raucourt, Sailly-Saillisel, Bois Saint-Pierre-Wast, *p.* 304, 322. — **1917** : Berry-au-Bac, Juvincourt, *p.* 34. — **1918** : Parly, Soissons, Ambléný, *p.* 133 ; Auberive, Saint-Hilaire (15 juillet), *p.* 146 ; Somme-Py (25 septembre-5 octobre), *p.* 178.

17 **1914** : Badonvillers, Donon, la Chipotte, *p.* 29, 31 ; la Marne : Sompuis, Souain, *p.* 115 ; Attaque du Bois Boche, Lorette, *p.* 166, 167. — **1915** : Souchez, Givenchy, *p.* 205, 256. — **1916** : Vaux, Damloup, *p.* 267 ; Somme, Barleux (4-6 septembre), *p.* 304.

18 **1914** : Spincourt, Mangiennes, Bellefontaine, *p.* 53 ; Marne, Maurupt-le-Montois, Sermaise ; Ouest de l'Argonne (14-17 septembre), *p.* 115. — **1915** : Beauséjour, Cote 196, *p.* 168 ; Offensive de Woëvre (4-10 avril), *p.* 185 ; Tahure (30-31 octobre), Cote 193 (13 novembre), p. 238 ; — **1916** : Fleury, Vaux-Chapitre, Douaumont (15-27 avril), *p.* 267 ; Berny (17 septembre), *p.* 304. — **1917** : Offensive de l'Aisne, Cote 108, *p.* 20. — **1918** : Chemin des Dames, *p.* 125 ; Offensive de la Marne, Forêt de Riez, Bois Meunière, Arcis-le-Ponsart ; l'Ardre, *p.* 158 ; Offensive de Champagne, Liry, Croix-Saint-Gilles, *p.* 178, 196, 203.

19 **1914** : Charleroi, Longuyon, *p.* 66 ; Mondement, Fère-Champenoise, *p.* 118 ; Nieuport, Dixmude, Steenstraate, *p.* 150. — **1915** : Champagne, Navarin, Butte de Souain, *p.* 219, 235, 238. — **1916** : Bois Fumin, la Laufée, Batterie de Damloup, Souville (juin), *p.* 267. — **1917** : Attaque du 16 avril, avance jusqu'au Chemin des Dames (5 mai), *p.* 20. — **1918** : Grivesnes, Bois de Montgival, Thory (4 avril), *p.* 94 ; Attaque entre Somme et Oise (8 août), *p.* 162 ; Saint-Quentin (20 septembre), *p.* 183.

20 **1914** : Badonvillers, Donon, la Chipotte, *p.* 22, 37 ; la Marne, Sompuis, Souain, *p.* 115 ; Attaque du Bois Boche, Lorette, *p.* 166. — **1915** : Souchez, Givenchy, *p.* 205, 256. — **1916** : Douaumont, Thiaumont, Bois de la Caillette, *p.* 267 ; Tahure, Butte du Mesnil, Cote 193 ; Estrées, Ablaincourt, Génermont, *p.* 304. — **1917** : Moulin de Laffaux, *p.* 20. — **1918** : Champagne, *p.* 146, 148, 178 ; Conquête de la Hundling-Stellung, *p.* 196, 203.

21 **1914** : Badonvillers, Donon, la Chipotte, *p.* 37 ; la Marne, Sompuis, Souain, *p.* 115 ; Attaque du Bois Boche, Lorette, *p.* 166, 167. — **1915** : Souchez, Givenchy, *p.* 205, 256. — **1916** : Douaumont, Thiaumont, Bois de la Caillette, *p.* 267 ; Tahure, Butte du Mesnil, Cote 193 ; Estrées, Ablaincourt, Génermont, *p.* 304. — **1917** : Moulin de Laffaux, *p.* 20. — **1918** : Champagne, *p.* 146, 148, 178 ; Conquête de la Hundling-Stellung, *p.* 196, 203.

22 **1914** : Opérations d'Alsace, *p.* 28, 29, 31. — **1915** : Opérations au Linge, *p.* 261, 262, 266. — **1916** : Maurepas, Raucourt, Sailly-Saillisel, Bois Saint-Pierre-Wast, *p.* 304. — **1918** : Champagne (25-30 juillet), *p.* 146 ; Faverolles, Tilloloy, Crapeaumesnil, Frétoy-le-Château, *p.* 158 ; Offensive Nesle-Ham, *p.* 169, 183.

23 **1914** : Dieuze, *p.* 40, 43, 45 ; Lamath, Xermaménil, *p.* 136 ; Bois des Forges (28 octobre), *p.* 139 ; Carency, *p.* 167. — **1915** : Reichackerkopf, le Linge, *p.* 204, 261, 262, 266. — **1916** : Maurepas, Raucourt, Sailly-Saillisel, Bois Saint-Pierre-Wast, *p.* 304. — **1918** : Champagne (25-30 juillet), *p.* 146 ; Faverolles, Tilloloy, Crapeaumesnil, Frétoy-le-Château, *p.* 158 ; Offensive Nesle-Ham, *p.* 169, 183.

24 **1914** : Dieuze, *p.* 40, 45 ; Lamath, Xermaménil, *p.* 136 ; Bois des Forges (28 octobre), *p.* 139. — **1915** : Opérations au Linge, *p.* 261, 262. — **1916** : Somme, Cote 435, route Cléry-Maurepas (24 août); Cléry (3 septembre); Sailly-Saillisel (16-22 octobre), *p.* 304. — **1917** : Chemin des Dames (30 juillet); la Malmaison (23 octobre), *p.* 60. — **1918** : Somme, Bois des Brouettes, le Gros Hêtre, Castel (12 juillet), *p.* 94 ; Bois en Z (23 juillet); Morizel, Moreuil (8 août), *p.* 162 ; Aisne, Plateau de Moisy, Mont des Singes, *p.* 169.

25 **1914** : Joppécourt, Fillières, Mercy-le-Haut (22 août), *p.* 53 ; Cierges, Montfaucon (2 septembre) ; Nord de Bar-le-Duc, la Croix-sur-Meuse (22-24 septembre), *p.* 139. — **1915** : Eparges, *p.* 184, 187 ; Champagne (25 septembre); Nord de Saint-Hilaire-le-Grand, *p.* 236. — **1916**: Bois Fumin, la Laufée, Batterie de Damloup, Souville (juin), *p.* 267. — **1917** : Attaque du 16 avril, avance jusqu'au Chemin des Dames (5 mai), *p.* 30. — **1918** : Bataille de Picardie (mars), *p.* 94 ; Grand Rozoy (1er août), *p.* 158 ; Plateaux de Bieuxy et de Juvigny (21-27 août); Hundling-Stellung (19 octobre), *p.* 169, 196, 203.

26 **1914** : Joppécourt, Fillières, Mercy-le-Haut, *p.* 53 (22 août) ; Cierges, Montfaucon (2 septembre); Nord de Bar-le-Duc, la Croix-sur-Meuse (22-24 septembre), *p.* 139. — **1915** : L'Argonne, Nazareth, *p.* 184 ; Champagne (25 septembre); Nord de Saint-Hilaire-le-Grand, *p.* 236. — **1916** : Bois Fumin, la Laufée, Batterie de Damloup, Souville (juin), *p.* 267. — **1917** : Attaque du 16 avril, avance jusqu'au Chemin des Dames (5 mai), *p.* 30. — **1918** : Grivesnes, Bois de Montgival, Thory (4 avril), *p.* 94; Attaque entre Somme et Oise (8 août), *p.* 162 ; Saint-Quentin (20 septembre), *p.* 183.

27 **1914** : Dieuze, *p.* 40 ; Lamath, Xermaménil, *p.* 136. — **1915** : Sudel, Hartmannwillerkopf, Hilsenfirst, Metzeral, *p.* 200, 201, 203, 261, 265 ; Carency, *p.* 167. — **1916** : Bouchavesne, *p.* 304. — **1917** : Chemin des Dames (30 juillet) ; la Malmaison (23 octobre), *p.* 60. — **1918** : Somme, Bois des Brouettes, le Gros Hêtre, Castel (12 juillet), *p.* 94 ; Bois en Z (23 juillet); Morizel, Moreuil (8 août), *p.* 162 Aisne : Plateau de Moisy, Mont des Singes, *p.* 169, 196.

28 **1914** : Opérations d'Alsace, *p.* 28, 29, 31, 32 ; Vosges, Bois de Ménampré, Bois Chenu, Lesseux, Tête-du-Violu (16-31 septembre), *p.* 134 ; Chapelle-Saint-Anthoine, Hartmannwillerkopf (26-31 décembre), *p.* 200. — **1915** : Sudel, Hartmannwillerkopf, Hilsenfirst, Metzeral, *p.* 200, 201, 203. — **1916** : Bouchavesne, *p.* 304. — **1917** : Chemin des Dames (30 juillet); la Malmaison (23 octobre), *p.* 60. — **1918** : Somme, Bois des Brouettes, le Gros Hêtre, Castel (12 juillet), *p.* 94; Bois en Z (23 juillet); Morizel, Moreuil (8 août), *p.* 162 ; Aisne : Plateau de Moisy, Mont des Singes, *p.* 169, 196.

29 **1914** : Joppécourt, Fillières, Mercy-le-Haut (22 août), *p.* 53 ; Cierges, Montfaucon (2 septembre) ; Nord de Bar-le-Duc la Croix-sur-Meuse (22-24septembre), *p.* 139. — **1915** : L'Argonne, Nazareth, *p.* 184; Champagne (25 septembre); Nord deSaint-Hilaire-le-Grand, *p.* 236. — **1916** : Bois Fumin, la Laufée, Batterie de Damloup, Souville (juin), *p.* 267. — **1917** : Attaque du 15 avril, avance jusqu'au Chemin des Dames (5 mai), *p.* 30. — **1918** : Bataille de Picardie (mars), *p.* 94 ; Grand Rozoy (1er août), *p.* 158 ; Plateaux de Bieuxy et de Juvigny (21-27 août); Hundling-Stellung (19 octobre), *p.* 169, 196.

30 **1914** : Opérations d'Alsace, *p.* 28, 29, 31, 32 ; Bois de Ménampré, Bois Chenu, Lesseux, Tête-du-Violu (16-31 septembre), *p.* 134 ; Chapelle-Saint-Anthoine, Hartmannwillerkopf (26-31 décembre), *p.* 200. — **1915** : Reichackerkopf, le Linge, *p.* 200, 201, 202, 203, 204, 261, 262, 263, 265, 266. — **1916** : Somme, Sud de Maurepas, Bois de Hem, Bois du Ravin, Calvaire de Maurepas, Mont-Saint-Quentin, *p.* 304. — **1917** : Monte-Tomba, Monfénéra (Front italien). — **1918** : Contre-offensive Marne et Ourcq (18-25 juillet), *p.* 158 ; Somme, Tunnel du Tronquoy, Nord de Saint-Quentin, *p.* 169 ; Bois des Taupes, Courjumelles, Guise, *p.* 183, 203.

31 **1914** : Saint-Blaise, la Chipotte, *p.* 134 ; Suippes, Souain, *p.* 144 ; Hollebecke, Zonnebecke, *p.* 150. — **1915** : Notre-Dame-de-Lorette, Bois en Hache, Givenchy, *p.* 205, 256. — **1916** : Douaumont, Batterie de Damloup, *p.* 267 ; la Somme (4-18 septembre-7 novembre), *p.* 304. — **1917** : La Malmaison, *p.* 60. — **1918** : Marne, Champlat, *p.* 148, 158 ; Vouziers, Sedan, *p.* 178, 179, 196, 203.

32 **1915** : Champagne, Nord de la Ferme des Vaques (26 septembre), *p.* 238. — **1916** : Douaumont (24 octobre), *p.* 332, 334. — **1917** : Attaque de l'Aisne (5-8 mai), *p.* 30 ; Attaque des Flandres (26 octobre), *p.* 53. — **1918** : Moreuil (27 mai), *p.* 118 ; Beuvraignes (9 août), *p.* 162 ; Epine de Dallon (15 septembre-10 octobre), *p.* 203.

41 **1914** : La Mortagne, *p.* 129. — **1915** : La Chapelotte, le Ban-de-Sapt, la Fontenelle, *p.* 134, 200. — **1916** : Somme, Cote 435, route Cléry-Maurepas (24 août); Cléry (3 septembre); Sailly-Saillisel (16-22 octobre), *p.* 304. — **1917** : Aisne, Plateau des Casemates (22 mai); Monument d'Hurtebise, Creute du Dragon (25 juin); Plateau de Craonne (19-25 juillet), *p.* 34 ; Bois le Chaume (6 novembre), *p.* 79. — **1918** : Nord-Ouest de Château-Thierry (29 mai-4 juin), *p.* 125 ; Offensive de l'Aisne (18-28 juillet), *p.* 158 ; Roulers, la Lys, l'Escaut (27 septembre-11 novembre), *p.* 185, 199, 208.

42 **1914** : Einville (1er septembre); Réméréville, Courbesseaux, Forêt de Champenoux (13 septembre), *p.* 136; Artois : Vimy, Souchez, Berthonval, *p.* 144. — **1915** : Carency (9 mai); Souchez, Cote 140 (15 mai), *p.* 205 ; Bois de Givenchy, Cinq Chemins (25 septembre), *p.* 256. — **1916** : Verdun, Ouest de Douaumont (22 mars-2 avril), *p.* 267 ; Somme, Ommiécourt (5 septembre) · Bois des Berlingots (12 septembre) ; la Maisonnette, Biaches (18 octobre), *p.* 304.

43 **1914** : La Mortagne, *p.* 129. — **1915** : Forêt de Parroy, Leintrey-Reillon, *p.* 139, 185. — **1917** : Aisne, Plateau des Casemates (22 mai); Monument d'Hurtebise, Creute du Dragon (25 juin); Plateau de Craonne (19-25 juillet), *p.* 34 ; Bois le Chaume (6 novembre), *p.* 79. — **1918** : Nord-Ouest de Château-Thierry (29 mai-4 juin), *p.* 125 ; Offensive de l'Aisne (18-28 juillet), *p.* 158 ; Roulers, La Lys, l'Escaut (27 septembre-11 novembre) ; *p.* 185, 199, 208.

44 **1914** : Einville (1er septembre); Réméréville, Courbesseaux, Forêt de Champenoux (13 septembre), *p.* 136; Artois : Vimy, Souchez, Berthonval, *p.* 144. — **1915** : Carency (9 mai); Souchez, Cote 140 (15 mai), *p.* 205 ; Bois de Givenchy, Cinq Chemins (25 septembre), *p.* 256. — **1916** : Verdun, Ouest de Douaumont (22 mars-2 avril), *p.* 267 ; Somme, Ommiécourt (5 septembre); Bois des Berlingots (12 septembre) ; la Maisonnette, Biaches (18 octobre), *p.* 304.

45 **1914** : Rodern-Aspach, Dornach, Saint-Dié, *p.* 24, 134. — **1915** : Plateau des Loges, *p.* 175. — **1916** : Somme, Estrées-Belloy (20 juillet), *p.* 304.

46 **1915** : Opérations au Linge, *p.* 261, 262 ; le Chandelier (1er août); Genermont, Nord de Fresnes (14 octobre), *p.* 185. — **1917** : Liez, Remigny, Vendeuil (22 mars) ; Urvillers (4 avril), *p.* 20. — **1918** : Flandres, la Clytte (10 mai-2 juin), *p.* 110 ; Oise, Ferme Porte, Ferme des Loges (9 juillet), *p.* 133 ; Marquéglise, Ressons (10 août); Lassigny (21 août); Plessis-Cacheleux, Lagny (28 août): Notre-Dame-de-Liesse (15 octobre), *p.* 158, 169.

47 **1916** : Maurepas, Raucourt, Sailly-Saillisel, Bois Saint-Pierre-Wast, *p.* 304. — **1918** : Champagne (25-30 juillet), *p.* 146 ; Faverolles, Tilloloy, Crapeaumesnil, Frétoy-le-Château, *p.* 158 ; Offensive Nesle-Ham, *p.* 169, 183.

48 **1914** : Soire-sur-Sambre (22 août), *p.* 58 ; Guise (29 août), *p.* 102 ; Soupir (2 novembre), *p.* 144. — **1916** : Somme, Estrées-Belloy (20 juillet); le Chandelier (1er août), *p.* 304 ; Genermont, Nord de Fresnes (14 octobre). — **1917** : Remigny, Vendeuil (22 mars), Urvillers, *p.* 20.

49 **1914** : Connantre (5 septembre); Linthes (9 septembre); Cernay, le Linguet (24-30 septembre), *p.* 144 ; Cavaliers de Courcy (4-11 octobre) ; Brimont (13-14 octobre), *p.* 144. — **1915** : Le Linguet (7 janvier), *p.* 175 ; Prunay (2 mars), *p.* 179. — **1916** : Thiaumont (8 juin), *p.* 267. — **1917** : Offensive du 16 avril, *p.* 20. — **1918** : Montdidier (26-30 mars), *p.* 94 ; l'Echelle-Saint-Aurin, Camp de César, Saint-Mard, Roye, Ferme Launoy (8-31 août), *p.* 162 ; Mont d'Origny, *p.* 203.

50 **1914** : La Mortagne, *p.* 129. — **1915** : Forêt de Parroy, Leintrey-Reillon, *p.* 173. — **1916** : Damloup, Bois Fumin, Ouest du Fort de Vaux (24 octobre), *p.* 332, 334. — **1917** : Bois des Caurières (3 mars). — **1918** : Aisne, Plateau de Chaudun, *p.* 169, 178, 179, 196.

51 **1914** : Vallée de la Bolle, Col d'Anozel, Ban-de-Sapt, *p.* 134 ; Foucaucourt, Herleville (25-26 septembre), *p.* 144. — **1915** : Reichackerkopf, le Linge, enlèvement des Sommets d'Alsace, *p.* 200, 201, 204, 261. — **1916** : Somme, Sud de Maurepas, Bois de Hem, Bois du Ravin, Calvaire de Maurepas, Mont-Saint-Quentin, *p.* 304. — **1917** : Monte-Tomba, Monfénéra (Front italien). — **1918** : Contre-offensive Marne et Ourcq (18-25 juillet), *p.* 158. — Somme, Tunnel du Tronquoy, Nord de Saint-Quentin, *p.* 169 ; Bois des Taupes, Courjumelles, Guise, *p.* 183, 203.

52 **1914** : Bois de Ménampré, Bois Chenu, Lesseux, Tête-du-Violu (16-31 septembre), *p.* 29, 134 ; Chapelle Saint-Anthoine, Hartmannwillerkopf (26-31 décembre), *p.* 200. — **1915** : Reichackerkopf, le Linge, enlèvement des Sommets d'Alsace, *p.* 201, 204, 261. — **1916** : Somme, Sud de Maurepas, Bois de Hem, Bois du Ravin, Calvaire de Maurepas, Mont-Saint-Quentin, *p.* 304. — **1917** : Monte-Tomba, Monfénéra (Front italien). — **1918** : Contre-offensive Marne et Ourcq (18-25 juillet), *p.* 158; Somme, Tunnel du Tronquoy, Nord de Saint-Quentin, *p.* 169 ; Bois des Taupes, Courjumelles, Guise, *p.* 183, 203.

53 **1914** : Vallée de la Bolle, Col d'Anozel, Ban-de-Sapt, *p.* 134 ; Foucaucourt, Herleville (25-26 septembre), *p.* 144. — **1915** : Reichackerkopf, le Linge, Enlèvement des Sommets d'Alsace, *p.* 200, 201, 202, 203, 204, 261.

54 **1914** : Saint-Dié, la Chipotte, *p.* 134 ; Carency, *p.* 167. — **1915** : Reichackerkopf, le Linge, *p.* 261, 262, 263, 265. — **1916** : Somme, Sud de Maurepas, Bois de Hem, Bois du Ravin, Calvaire de Maurepas, Mont-Saint-Quentin, *p.* 304. — **1917** : Monte-Tomba, Monfénéra (Front italien). — **1918** : Contre-offensive Marne et Ourcq (18-25 juillet), *p.* 158 ; Somme, Tunnel du Tronquoy, Nord de Saint-Quentin, *p.* 169 ; Bois des Taupes, Courjumelles, Guise, *p.* 183, 203.

55 **1914** : Rodern-Aspach, Dornach, Saint-Dié, *p.* 24, 134. — **1915** : Combats des Sommets des Vosges, *p.* 200, 261. — **1916** : Somme, Estrées-Belloy (20 juillet) ; le Chandelier (1er août) ; Genermont, Nord de Fresnes (14 octobre), *p.* 304. — **1917** : Liez, Remigny, Vendeuil (22 mars) ; Urvillers, *p.* 20. — **1918** : Flandres, la Clytte, *p.* 110 ; Oise, Ferme Porte, Ferme des Loges (9 juillet), *p.* 133 ; Marquéglise, Ressons (10 août), *p.* 158 ; Lassigny (21 août); Plessis-Cacheleux, Lagny (28 août); Notre-Dame-de-Liesse (15 octobre), *p.* 162, 169, 203.

56 **1914** : Etain (24-25 août), *p.* 70 ; Mort-Homme, Bois de Cumières (29 septembre), *p.* 139. — **1915** : Bois Le Prêtre, *p.* 186. — **1916** : Verdun, attaques du 21 au 24 février, *p.* 267, 272 ; Somme, Biaches, Bois Blaise (9-11 juillet), *p.* 304. — **1917** : Aisne, Vailly, Soupir, *p.* 20 ; Vosges, le Schonholz. — **1918** : Plémont, Plessier-de-Roye (28 mars-1er avril), *p.* 94 ; Epernay, Montagne-de-Reims (15 juillet-1er août), *p.* 158 ; Flandres, Hooglède, Passage de la Lys, *p.* 185, 199.

57 **1914** : Saint-Dié, la Chipotte, *p.* 134. — **1915** : Combats des Sommets des Vosges, *p.* 200, 201, 202, 204, 261.

58 **1914** : Connantre (5 septembre); Linthes (9 septembre) ; Cernay, le Linguet (24-30 septembre), *p.* 144 ; Cavaliers de Courcy (4-11 octobre) ; Brimont (13-14 octobre), *p.* 144. — **1915** : Le Linguet (7 janvier), *p.* 175 ; Prunay (2 mars), *p.* 179. — **1917** : Armée d'Orient : Skra di Legen (10 mai-30 août). — **1918** : Le Dobropolje, le Sokol (15 septembre), (Tome II, *p.* 258 et suivantes).

59 **1914** : Etain (24-25 août), *p.* 70 ; Mort-Homme, Bois de Cumières (29 septembre), *p.* 139. — **1916** : Verdun, attaques du 21 au 24 février, *p.* 267, 272 ; Somme, Biaches, Bois Blaise (9-11 juillet), *p.* 304. — **1917** : Aisne, Vailly, Soupir, *p.* 20. — **1918** : Le Kemmel, *p.* 121 ; la Marne, l'Ourcq, *p.* 158.

60 **1914** : Saint-Dié, la Chipotte ; La Targette, *p.* 167. — **1915** : Carency, Souchez, Cote 119, Cote 140 (9 mai) ; Cimetière de Souchez, Cabaret Rouge (16 juin), *p.* 205 ; Souchez, Cote 119 (25 septembre), *p.* 256. — **1916** : Vaux, Damloup, *p.* 267 ; Somme, Barleux (4-6 septembre), *p.* 304. — **1917** : Aisne, Vailly, Soupir ; Vosges, le Schonholz, *p.* 20. — **1918** : Plémont, Plessier de Roye (28-mars, 1er avril), *p.* 94 ; Epernay, Montagne-de-Reims (15 juillet-1er août), *p.* 158 ; Flandres, Hooglède, Passage de la Lys, *p.* 185, 199.

61 **1914** : Saint-Dié, la Chipotte, *p.* 134. — **1915** : Carency, Souchez, Cote 119, Cote 140 (9 mai), *p.* 205 ; Cimetière de Souchez, Cabaret Rouge (16 juin), *p.* 205 ; Souchez, Cote 119 (25 septembre), *p.* 256. — **1916** : Vaux, Damloup, *p.* 267 ; Somme, Barleux (4-6 septembre), *p.* 304. — **1917** : Aisne, Vailly, Soupir ; Vosges, le Schonholz, *p.* 20. — **1918** : Plémont, Plessier de Roye (28 mars-1er avril), *p.* 94 ; Epernay, Montagne-de-Reims (15 juillet-1er août), *p.* 158 ; Flandres, Hooglède, Passage de la Lys, *p.* 185, 199.

62 **1914** : Vallée de la Bolle, Col d'Anozel, Ban-de-Sapt, *p.* 28 ; Foucaucourt, Herleville (25-26 septembre), *p.* 144. — **1915** : Reichackerkopf, *p.* 204 ; le Linge, *p.* 261. — **1916** : Maurepas, Raucourt, Sailly-Saillisel, Bois Saint-Pierre-Wast *p.* 304. — **1918** : Champagne (25-30 juillet), *p.* 178 ; Faverolles, Tilloloy, Crapeaumesnil, Frétoy-le-Château, *p.* 169 ; Offensive Nesle-Ham, *p.* 183, 203.

63 **1915** : Reichackerkopf, le Linge, enlèvement des Sommets d'Alsace, *p.* 200, 261. — **1916** : Maurepas, Raucourt, Sailly-Saillisel, Bois Saint-Pierre-Wast, *p.* 304. — **1918** : Champagne (25-30 juillet), *p.* 178 ; Faverolles, Tilloloy, Crapeaumesnil, Frétoy-le-Château, *p.* 169 ; Offensive Nesle-Ham, *p.* 183, 203.

64 **1916** : Somme, Cote 435, Route Cléry-Maurepas (24 août) ; Cléry (3 septembre) ; Sailly-Saillisel (16-22 octobre), *p.* 304. — **1917** : Chemin des Dames (30 juillet) ; la Malmaison (23 octobre), *p.* 60. — **1918** : Somme, Bois des Brouettes, le Gros Hêtre, Castel (12 juillet), *p.* 94 ; Bois en Z (23 juillet) ; Morizel, Moreuil (8 août), *p.* 162 ; Aisne, Plateau de Moisy, Mont des Singes, *p.* 169, 196.

65 **1914** : Buzy, Béchamps, *p.* 106 ; l'Ourcq, Montgé, Saint-Soupplet, Marcilly, Arcy-en-Multien, *p.* 115 ; Picardie, Tilloloy, Beuvraignes, l'Échelle-Saint-Aurin, *p.* 144. — **1915** : Ferme Toutvent, Serre, *p.* 168 ; Champagne, Lübeck, Tranchée des Vandales, Navarin, *p.* 235. — **1916** : Le Bonnet d'Évêque (12-25 février) ; le Bec de Canard, Carrières d'Haudremont (21 mai), *p.* 267 ; Somme, Morval, Combles (7 octobre), *p.* 304, 321. — **1917** : L'Aisne, la Bovette, la Croix-sans-Tête (16-18 avril), *p.* 20. — **1918** : Montdidier (27-30 mars), *p.* 94 ; l'Échelle-Saint-Aurin, Camp de César, Saint-Mard, Roye, Ferme Launoy (8-31 août), *p.* 162 ; Mont d'Origny, *p.* 203.

66 **1914** : Buzy, Béchamps, *p.* 106 ; l'Ourcq, Montgé, Saint-Soupplet, Marcilly, Arcy-en-Multien, *p.* 115 ; Picardie, Tilloloy, Beuvraignes, l'Échelle-Saint-Aurin, *p.* 144. — **1915** : Four-de-Paris, Vauquois, *p.* 224, 226, 228. — **1917** : Attaque de l'Aisne (16-18 avril), *p.* 20. — **1918** : Aisne, Plateau de Chaudun, *p.* 169, 178, 179, 196.

67 **1915** : Reichackerkopf, *p.* 201, 204. — **1917** : Chemin des Dames (30 juillet) ; la Malmaison (23 octobre), *p.* 60. — **1918** : Somme, Bois des Brouettes, le Gros Hêtre, Castel (12 juillet), *p.* 94 ; Bois en Z (23 juillet) ; Morizel, Moreuil (8 août), *p.* 162 ; Aisne, Plateau de Moisy, Mont des Singes, *p.* 169, 196.

68 **1914** : Bois de Ménampré, Bois Chenu, Lesseux, Tête-du-Violu (16-31 septembre), *p.* 134 ; Chapelle Saint-Anthoine, l'Hartmannwillerkopf (26-31 décembre), *p.* 200. — **1915** : Le Südel, l'Hartmannwillerkopf, l'Hilsenfirst, le Metzeral, *p.* 201, 202, 203, 204. — **1916** : Somme, Cote 435, Route Cléry-Maurepas (24 août) ; Cléry (3 septembre) ; Sailly-Saillisel (16-22 octobre), *p.* 304. — **1917** : Chemin des Dames (30 juillet) ; la Malmaison (23 octobre), *p.* 60. — **1918** : Somme, Bois des Brouettes, le Gros Hêtre, Castel (12 juillet), *p.* 94 ; Bois en Z (23 juillet), Morizel, Moreuil (8 août), *p.* 162 ; Aisne, Plateau de Moisy, Mont des Singes, *p.* 169, 196.

69 **1914** : Buzy, Béchamps, *p.* 106 ; l'Ourcq, Montgé, Saint-Soupplet, Marcilly, Arcy-en-Multien, *p.* 115 ; Picardie, Tilloloy, Beuvraignes, l'Échelle-Saint-Aurin, *p.* 144. — **1915** : Ferme Toutvent, Serre, *p.* 168, 179 ; Champagne, Lübeck, Tranchée des Vandales, Navarin, *p.* 238. — **1916** : Le Bonnet d'Evêque (12-25 février) ; le Bec de Canard, Carrières d'Haudremont (21 mai), *p.* 267 ; Somme, Morval, Combles (7 octobre), *p.* 304, 321. — **1917** : Aisne, la Bovette, la Croix-sans-Tête (16-18 avril), *p.* 20. — **1918** : Montdidier (27-30 mars), *p.* 94 ; l'Échelle-Saint-Aurin, Camp de César, Saint-Mard, Roye, Ferme Launoy (8-31 août), *p.* 162 ; Mont d'Origny, *p.* 203.

70 **1915** : La Chapelotte, le Ban-de-Sapt, la Fontenelle, *p.* 261, 262. — **1916** : Somme, Sud de Maurepas, Bois de Hem, Bois du Ravin, Calvaire de Maurepas, Mont-Saint-Quentin, *p.* 304. — **1917** : Monte-Tomba, Monfénéra (Front italien). — **1918** : Contre-offensive Marne et Ourcq (18-25 juillet), *p.* 158 ; Somme, Tunnel du Tronquoy, Nord de Saint-Quentin, *p.* 169 ; Bois des Taupes, Courjumelles, Guise, *p.* 183, 203.

71 **1914** : La Mortagne, *p.* 129. — **1915** : Forêt de Parroy, Leintrey-Reillon, *p.* 139. — **1916** : Damloup, Bois Fumin, Ouest du Fort de Vaux, *p.* 332, 334 (24 octobre). — **1917** : Bois des Caurières (30 mars). — **1918** : Aisne : Plateau de Chaudun, *p.* 169, 178, 196.

102 **1915** : Champagne, Nord de la Ferme des Vaques (26 septembre), *p.* 238. — **1916** : Douaumont (24 octobre), *p.* 332, 334, 336 — **1917** : Attaque de l'Aisne (5-8 mai), *p.* 30 ; Attaque des Flandres (26 octobre), *p.* 53. — **1918** : Moreuil (27 mai), *p.* 94 ; Beuvraignes (9 août), *p.* 162 ; Epine de Dallon (15 septembre-10 octobre), *p.* 178, 196, 203.

106 **1915** : Le Linge, *p.* 261, 264 ; Nord-Ouest de Souain (6 octobre) *p.* 238. **1916** : Verdun, Thiaumont (13 juin-3 juillet), *p.* 267, 332. — **1917** : Chemin des Dames (juin) ; Vauxaillon (13 août) ; la Malmaison (23 octobre), *p.* 60. — **1918** : Flandres, le Scherpenberg (20 mai), *p.* 121 ; Oise, Guiscart (10 août), *p.* 162, 169.

107 **1915** : Champagne, Nord de la Ferme des Vaques (26 septembre), *p.* 238. — **1916** : Douaumont (24 octobre), *p.* 332, 334, 336. — **1917** : Attaque de l'Aisne (5-8 mai), *p.* 30 ; Attaque des Flandres (26 octobre), *p.* 53. — **1918** : Moreuil (27 mai), *p.* 94 ; Beuvraignes (9 août), *p.* 162 ; Épine de Dallon (15 septembre-10 octobre), *p.* 178, 196, 203.

114 **1915** : Le Linge, *p.* 261 ; Nord-Ouest de Souain (6 octobre), *p.* 238. — **1916** : Verdun, Thiaumont (13 juin-3 juillet), *p.* 267, 332. — **1917** : La Malmaison, *p.* 60. — **1918** : Oise, *p.* 133.

115 **1915** : Le Linge, *p.* 261, 264. — **1916** : Somme, *p.* 304. — **1917** : Chemin des Dames (30 juillet) ; la Malmaison (23 octobre) *p.* 60. — **1918** : Somme, Bois des Brouettes, le Gros Hêtre, Castel (12 juillet), *p.* 94 ; Bois en Z (23 juillet), Morizel, Moreuil (8 août), *p.* 162 ; Aisne, Plateau de Moisy, Mont des Singes, *p.* 169, 196.

116 **1915** : Champagne, Nord de la Ferme des Vaques (26 septembre) *p.* 208. — **1916** : Douaumont (24 octobre), *p.* 332, 334, 336. — **1917** : Attaque de l'Aisne (5, 8 mai), *p.* 30; Attaque des Flandres (26 octobre *p.* 53. — **1918** : Moreuil (27 mai), *p.* 118, 136 ; Beuvraignes (9 août) *p.* 162 ; Épine de Dallon (15 septemhre-10 octobre), p. 178, 196, 203.

120 **1915** : Le Linge, *p.* 261, 262, 263 ; Nord-Ouest de Souain (6 octobre), *p.* 238. — **1916** : Verdun, Thiaumont (13 juin-3 juillet), *p.* 267, 332. — **1917** : Chemin des Dames (juin) ; Vauxaillon (13 août); la Malmaison (23 octobre), *p.* 60. — **1918** : Flandres, le Scherpenberg (20 mai), *p.* 121 ; Oise, Guiscart (10 août), *p.* 162, 183.

121 **1915** : Le Linge, *p.* 261, 263 ; Nord-Ouest de Souain (6 octobre), *p.* 238. — **1916** : Verdun, Thiaumont (13 juin-3 juillet), *p.* 267, 332. — **1917** : Chemin des Dames (juin); Vauxaillon (13 août), la Malmaison (23 octobre), *p.* 60. — **1918** : Flandres, le Scherpenberg (20 mai), *p.* 121 ; Oise, Guiscart (10 août), *p.* 162, 183.

## RÉGIMENT DE MARCHE DE LA LÉGION

**1914** : Attaque de Fay et du Bois Etoilé, *p.* 166. — **1915** : Grande Dune près Nieuport (28 janvier), *p.* 172. — Cote 140, Crête de Vimy (9 mai), *p.* 208, 215 ; Butte de Souain, Bois Sabot, (25 septembre), *p.* 235. — **1916** : Belloy-en-Santerre (4 juillet), *p.* 304. — **1917** : Mont-sans-Nom, Auberive (17 avril), *p.* 20 ; Verdun, *p.* 74. — **1918** : Villers-Bretonneux, Bois de Hangard (26 avril), *p.* 118. — Montagne de Paris, Missy-aux-Bois, Chaudun (29 mai-1er juin), *p.* 125 ; Ambléný (12 juin) ; Saint-Pierre-l'Aigle, Dommiers, Chaudun (18 juillet), *p.* 133, 158 ; Tunnel de Vauxaillon, Neuville-sous-Margival (28 août-17 septembre), *p.* 162, 169, 196.

## ZOUAVES

1 **1914** : Charleroi, *p.* 76 ; Montmirail, Château-Thierry, Fismes, *p.* 115, 144 ; l'Yser, Luyghem, Bixschoote, Maison du Passeur, *p.* 150. — **1915** : Steenstraate, Lizerne, *p.* 172, 190. — **1916** : Verdun, Bois des Corbeaux, Avocourt, Mort-Homme, *p.* 267 ; Somme, Bois de Chaulnes, Pressoir, Ablaincourt, *p.* 304. — **1917** : Le Cornillet (14 mai), *p.* 30. — **1918** : Contre-offensive sur le Matz (11 juin), *p.* 133, 136 ; Longpont, Villers-Hélon (18 juillet) ; Nampcel, Blérancourt, *p.* 158 ; l'Aisne (septembre), *p.* 196.

2 **1914** : Oret, Mettet (23 août) ; Florennes (24 août), *p.* 75 ; Courgiveaux, Petit-Morin, *p.* 106 ; Cuts-la-Pommeraye (15-17 septembre), *p.* 115, 118. — **1915** : Plateau des Loges, Saillant de Quennevières, *p.* 174 ; Champagne, Épine de Védegrange, *p.* 238. — **1916** : Verdun, Louvemont, Côte du Poivre, Souville, *p.* 267, 292 ; Bois Le Chaume, Bezonveaux, *p.* 332. — **1917** : Verdun, *p.* 68. — **1918** : Moreuil (8 août) ; Noyon (28 août), *p.* 162 ; Chauny, Tergnier, *p.* 169, 183.

2 *bis* **1915** : L'Yser : attaque allemande par les gaz, *p.* 188, 189, 190.

3 **1914** : Charleroi, *p.* 81 ; la Marne, *p.* 115.

3 *bis* **1915** : L'Yser, *p.* 189, 190. — **1916** : Verdun, Cote 304, *p.* 267 ; Somme, Maurepas, *p.* 304. — **1917** : Champagne, le Mont-Haut, *p.* 20. — **1918** : Grivesnes, Montdidier, *p.* 94 ; Saint-Thierry, Cote 240 (Ouest de Reims), *p.* 146 ; la Vesle, l'Aisne, la Hundling-Stellung, *p.* 196, 203.

4 **1914** : Charleroi, *p.* 80 ; Montmirail, Château-Thierry, Fismes, *p.* 115, 144 ; l'Yser, Luyghem, Bixschoote, la Maison du Passeur, *p.* 150, 157. — **1915** : Steenstraate, Lizerne, *p.* 190. — **1916** : Verdun, Cote 304, Douaumont, Louvemont, les Chambrettes, *p.* 332, 333, 336, 340. — **1917** : Hurtebise, la Malmaison, *p.* 60. — **1918** : Orvillers-Sorel, *p.* 133 ; Longpont, Carlepont, *p.* 158.

5 **1914** : Oret, Mettet (23 août) ; Florennes (24 août), *p.* 79 ; Courgivaux, Petit-Morin, *p.* 106 ; Cuts-la-Pommeraye (15-17 septembre), *p.* 115, 118. — **1915** : Saillant de Quennevières, *p.* 174 ; Champagne, attaque du 25 septembre, Épine de Védegrange, *p.* 238. — **1916** : Verdun, Louvemont, Côte du Poivre (février) ; Souville (juillet) ; Bois le Chaume, Bezonveaux (15 décembre), *p.* 267, 332. — **1917** : Verdun, Cote 344, *p.* 68. — **1918** : Moreuil (8 août) ; Noyon (28 août), *p.* 162 ; Chauny, Tergnier, *p.* 169, 183.

7 **1915** : L'Yser : attaque du 22 avril, *p.* 188, 189, 190.

8 **1914** : Bois Triangulaire, Nord d'Ypres (12 novembre), *p.* 157. — **1915** : Grande Dune près Nieuport (28 janvier), *p.* 172 ; Cote 140, Crête de Vimy (9 mai), *p.* 208 ; Butte de Souain, Bois Sabot (25 septembre), *p.* 238. — **1916** : Belloy-en-Santerre (4 juillet), *p.* 304. — **1917** : Mont-sans-Nom, Auberive (17 avril), *p.* 20 ; Verdun, *p.* 68, 74. — **1918** : Villers-Bretonneux, Bois de Hangard (26 avril), *p.* 118 ; Montagne de Paris, Missy-aux-Bois, Chaudun (29 mai-1er juin), *p.* 125 ; Ambléný (12 juin) ; Saint-Pierre-l'Aigle, Dommiers, Chaudun (18 juillet), *p.* 133, 158 ; Tunnel de Vauxaillon, Neuville-sous-Margival (28 août-17 septembre), *p.* 162, 169, 196.

9 **1915** : Lizerne, Steenstraate (18 août), *p.* 190 ; Souchez, Neuville-Saint-Vaast (15 juin), *p.* 205 ; Maisons de Champagne, Bois du 120,000 (25 septembre), *p.* 238. — **1916** : Louvemont, Douaumont, Cote 304, *p.* 267 ; Somme, Maurepas, Sailly-Saillisel, Raucourt, *p.* 304. — **1917** : Attaque du 16 avril, *p.* 20. — **1918** : Cœuvres, Valsery (15 juin) ; Plateau des Trois Peupliers (28 juin) ; Saint-Pierre-l'Aigle (2 juillet), *p.* 133, 136 ; Mont d'Arly, Breuil, Berzy-le-Sec (18-22 juillet), *p.* 158 ; Hangard en Santerre, Orvillers, Erches (8 août), *p.* 162 ; Sapigneul, Berry-au-Bac, *p.* 178 ; Oise, Villers-le-Sec, Landifay, p. 203.

## TIRAILLEURS ALGÉRIENS

1 **1914** : Charleroi, *p.* 76 ; Montmirail, Château-Thierry, Fimes, *p.* 115, 144 ; l'Yser, Luyghem, Bixschoote, la Maison du Passeur, *p.* 150, 157. — **1915** : Yser, attaque par les gaz du 22 avril, *p.* 188. — **1916** : Verdun, côte 304, *p.* 267 ; Somme, Maurepas, *p.* 304. — **1917** : Champagne, le Mont-Haut (17 avril), *p.* 20. — **1918** : Grivesnes, Montdidier, *p.* 94 ; Saint-Thierry, Cote 240, (Ouest de Reims), *p.* 146 ; la Vesle, l'Aisne, la Hundling-Stellung, *p.* 196, 203.

## RÉGIMENTS MIXTES (*Zouaves et Tirailleurs*)



## TIRAILLEURS MAROCAINS



## RÉGIMENT COLONIAL DU MAROC



## INFANTERIE COLONIALE

2 **1914** : Rossignol, Saint-Vincent (2 août), *p.* 61, 62, 64, 65. — **1915** : Offensives d'Argonne (14-15 juillet, 6-11 août), *p.* 170, 218 ; Offensive de Champagne, Souain (25-30 septembre), *p.* 238, 245. — **1916** : Somme, Barleux, Belloy, *p.* 304. — **1917** : Chemin des Dames (16-18 avril), *p.* 20 ; Verdun, les Chambrettes (25 septembre), *p.* 68. — **1918** : Mailly-Raineval (12-23 juillet, 8 août), *p.* 162 ; les Éparges, *p.* 178 ; Hauts-de-Meuse (7-10 novembre), *p.* 203, 208.

3 **1914** : Rossignol, Saint-Vincent (2 août), *p.* 60, 62, 63 ; Marne, Ecriennes, Vauclerc (6-7 septembre), *p.* 106, 115. — **1915** : Beauséjour, *p.* 237 ; Champagne, le Cratère, Cote 191, la Briqueterie, *p.* 238, 241. — **1917** : Armée d'Orient : Attaque de la Boucle de la Cerna (avril-mai). — **1918** : Le Sokol, le Dobropolje, Kravitza, Vetrenik (15-18 septembre) ; Gradsko (23-24 septembre). (Voir Tome II, *p.* 258 et suivantes).

4 **1914** : Neufchâteau, Rossignol (22 août), *p.* 61 ; Marne, Malignicourt, Goncourt, Cote 153 (6-11 septembre), *p.* 115 ; Nord de Beauséjour (20 décembre), *p.* 168. — **1915** : Fortin de Beauséjour (23-27 février), *p.* 179 ; Main-de-Massiges (25 septembre), *p.* 238, 241. — **1916** : Frise (29 janvier-2 février), (1-4 juillet). — **1917** : Armée d'Orient : Piton Rocheux, Piton Jaune (9 mai). — **1918** : Skra di Legen (18-30 septembre). (Voir Tome II, *p.* 258 et suivantes).

5 **1914** : Bataille de Sarrebourg, *p.* 47, 50. — **1915** : Offensives d'Argonne (14-15 juillet, 6-11 août), *p.* 218 ; Offensive de Champagne, Souain (25-30 septembre), *p.* 238, 246. — **1916** : Somme, Barleux, Belloy, *p.* 304. — **1917** : Chemin des Dames (16-18 avril), *p.* 20 ; Verdun, les Chambrettes (25 septembre), *p.* 68. — **1918** : Mailly-Raineval (12-23 juillet, 8 août), *p.* 162 ; les Éparges (12 septembre), *p.* 178 ; Hauts-de-Meuse (7-10 novembre), *p.* 203, 208.

6 Ce régiment a pris part à toutes les batailles à côté du 5e Colonial.

7 **1914** : Rossignol, Saint-Vincent (22 août), *p.* 61, 62 ; Marne, Ecriennes, Vauclerc (6-7 septembre), *p.* 106, 115. — **1915** : Beauséjour, *p.* 168, 237 ; Champagne, le Cratère, Cote 191, la Briqueterie, (25 septembre), *p.* 238 à 246. — **1916** : Somme, Becquincourt, Dompierre, Assevillers, Raucourt, Belloy, Villers-Carbonnel, Horgny, *p.* 304. — **1917** : Entre Somme et Oise (17-20 mars), l'Ailette (16-17 avril) ; Mont des Singes (5-9 mai) ; Hurtebise (28-29 juillet), *p.* 20, 30. — **1918** : Combats sous Reims (27-31 mai, 1er juin, 15 juillet), *p.* 146 ; Bazancourt (7-9 octobre) ; Retourne, Aisne (11-19 octobre) ; Herpy, *p.* 178, 196, 203.

8 **1914** : Neufchâteau, Rossignol (22 août), *p.* 61 ; Marne, Malignicourt, Goncourt, Cote 153 (6-11 septembre), *p.* 115 ; Nord de Beauséjour (20 décembre), *p.* 166, 169. — **1915** : Fortin de Beauséjour (23-27 février), *p.* 179 ; Main-de-Massiges (25 septembre), *p.* 238, 246. — **1916** : Frise (29 janvier-2 février), (1-4 juillet). — **1917** : Armée d'Orient : Piton Rocheux, Piton Jaune (9 mai). — **1918** : Skra di Legen (18-30 septembre). (Voir Tome II, p. 258 et suivantes).

21 Ce régiment a été engagé aux côtés du 7e Colonial.

22 **1914** : Neufchâteau, Rossignol (22 août), *p.* 61 ; Marne, Malignicourt, Goncourt, Cote 153 (6-11 septembre), *p.* 106, 115 ; Nord de Beauséjour (20 décembre), *p.* 168. — **1915** : Fortin de Beauséjour (23-27 février), *p.* 179 ; la Main-de-Massiges (25 septembre), *p.* 238, 246. — **1916** : Frise (29 janvier-11 février, 1er-4 juillet). — **1917** : Laffaux (16 avril) ; Craonne (août-octobre), *p.* 20. — **1918** : Est de Reims, Cote 240 (15-23 juillet), *p.* 158, 178 ; Hundling-Stellung, Herpy, *p.* 196, 203.

23 Ce régiment a été engagé aux côtés du 21e Colonial.

24 Ce régiment a été engagé aux côtés du 22e Colonial.

31 Maubeuge, *p.* 83.

32 Maubeuge, *p.* 83.

33 **1915** : Beauséjour, *p.* 168, 169 ; Offensive de Champagne, *p.* 238. — **1916** : Somme : Belloy-en-Santerre, Villers-Carbonnel, *p.* 304. — **1917** : Offensive de l'Aisne, *p.* 20. — **1918** : Château-Thierry (juin), *p.* 125 ; Ouest d'Épernay (15-18 juillet), *p.* 158 ; Etain (9-11 novembre), *p.* 208.

34 **1914** : Meuse, Beaumont, Flabas (1er septembre) ; Ablaincourt, Beauzée, Deuxnouds (8-9 septembre), *p.* 106, 115 ; Chauvoncourt (26-27 septembre), Côte Sainte-Marie, Cote 277, Ménonville, *p.* 139. — **1915** : Bois Le Prêtre (2-13 juillet), *p.* 174, 182, 218. — **1916** : Somme, Frise, Biaches, Barleux (1er juillet-21 août), *p.* 304. — **1917** : Armée d'Orient : Kir-Kilissé (16 mars) ; Piton Rocheux (16 mai). — **1918** : Rive droite de la Cerna (14 septembre), (Voir Tome II, *p.* 258 et suivantes.)

35 **1914** : Signal de Xon, Norroy, *p.* 134. — **1915** : Bois Le Prêtre (2-13 juillet), *p.* 174, 182, 218. — **1916** : Somme, Frise, Biaches, Barleux (1er juillet-21 août), *p.* 304. — **1917** : Armée d'Orient, Kir-Kilissé (16 mars) ; Piton Rocheux (16 mai). — **1918** : Rive droite de la Cerna (14 septembre). (Voir Tome II, *p.* 258 et suivantes.)

36 **1914** : Einvaux, Remonville, Gerbévillers, Lamath, Xermaménil, *p.* 128, 132. — **1915** : Bois Le Prêtre (2-13 juillet), *p.* 174, 182, 218. — **1916** : Somme, Frise, Biaches, Barleux (1er juillet-21 août), *p.* 304 ; Orient. (Voir Tome II, *p.* 258).

37 **1915** : Bois Le Prêtre (2-13 juillet), *p.* 174, 182, 218. — **1916** : Somme, Frise, Biaches, Barleux (1er juillet-21 août), *p.* 304. — **1917** : Armée d'Orient, Piton Rocheux, Piton Jaune (9 mai). — **1918** : Skra di Legen (18-30 septembre). (Voir Tome II, *p.* 258 et suivantes).

38 Ce régiment a été engagé aux côtés du 37e Colonial.

41 **1914** : Morhange, Grand Couronné, *p.* 42, 136 ; Chuignes, Maricourt, *p.* 144. — **1915** : Givenchy (27 septembre), *p.* 256. — **1916** : Verdun, Seppois, *p.* 267. — **1917** : Laffaux (16 avril), *p.* 20.

42 Ce régiment a été engagé aux côtés du 34e Colonial.

43 **1914** : Morhange, Grand Couronné, *p.* 42, 136 ; Chuignes, Maricourt, *p.* 144. — **1915** : Givenchy (27 septembre), *p.* 256. — **1916** : Verdun, Seppois, *p.* 267. — **1917** : Laffaux (16 avril) ; Craonne (août-octobre), *p.* 20, 30. — **1918** : Montagne de Reims, *p.* 146, 158, 178, 196, 203.

## TIRAILLEURS SÉNEGALAIS



## ARTILLERIE DE CAMPAGNE

5 **1914** : Opérations d'Alsace, *p.* 30 ; La Marne, *p.* 117. — **1915** : Mesnil-les-Hurlus, Cote 196, *p.* 179 ; les Eparges, *p.* 185. — **1916** : Eix, Douaumont (25 février) ; Bois de la Caillette, Thiaumont (27 avril), *p.* 267 ; Somme : Ferme Monacu, Cléry, Bois des Berlingots, *p.* 304. — **1917** : Le Cornillet (14 mai), *p.* 30. — **1918** : Contre-offensive sur le Matz (11 juin), *p.* 133 ; Longpont, Villers-Hélon, Nampcel, Blérancourt, *p.* 158 ; l'Aisne (septembre), *p.* 196, 203.

6 **1914** : Saint-Dié, la Chipotte, *p.* 21, 134. — **1915** : Carency, Souchez (9 mai) ; Cabaret Rouge (16 juin), *p.* 205 ; Souchez, Cote 119 (25 septembre), *p.* 256. — **1916** : Vaux, Damloup, *p.* 267 ; Somme, Barleux (4-6 septembre), *p.* 304. — **1917** : Aisne, Vailly, Soupir, *p.* 20 ; Vosges, le Schonholz. — **1918** : Plémont, Plessier-de-Roye (28 mars-1er avril), *p.* 94 ; Epernay, Montagne-de-Reims (15 juillet-1er août), *p.* 146, 158 ; Flandres, Hooglède, Passage de la Lys, *p.* 185, 199.

7 **1914** : Marfaux-Guise, *p.* 103 ; Bucy-le-Repos (7 septembre), *p.* 115. — **1915** : Point-du-Jour, Bailleul (mai), *p.* 218. — **1916** : Bois d'Avocourt, Chattencourt, Mort-Homme, Cumières, Froideterre, Thiaumont, *p.* 267, 332. — **1917** : Mont-Blond, Mont Cornillet, *p.* 20 ; Verdun, Cote 344, *p.* 68. — **1918** : Attaque de l'Aisne (juin), *p.* 125 ; Longpont, Villers-Hélon (18 juillet), *p.* 158.

8 **1914** : Morhange (20 août), *p.* 42, 46 ; Vitrimont (9 septembre), *p.* 136 ; les Flandres (novembre), *p.* 150. — **1915** : Offensive d'Artois (9 mai), *p.* 205 ; Offensive de Champagne (25 septembre) ; Butte et Bois du Mesnil, *p.* 304. — **1916** : Malancourt, Haucourt, Cote 304, *p.* 267 ; Curlu, Haudecourt, *p.* 304. — **1917** : Chemin des Dames (16 avril), *p.* 20. — **1918** : Cutry, Fosse-en-Bas (28 juin) ; Plateau de Pernant (18 juillet) ; Nazareth, *p.* 125, 158, 169, 196.

6 **1915** : Bois Le Prêtre (2-13 juillet), *p.* 224. — **1916** : Somme, Frise, Biaches, Barleux (1er juillet-21 août), *p.* 304. — **1917** : Armée d'Orient, Piton Rocheux, Piton Jaune (9 mai). — **1918** : Skra di Legen, *p.* 258 et suivantes, Tome II.

10 **1914** : Sambre (22-23 août), *p.* 76 ; Guise (29-30 août), *p.* 103 ; Clos du Roi, Bout du Val (7 septembre), *p.* 115 ; Arras-Mercatel (1er-6 octobre), *p.* 144. — **1915** : Bois de la Gruerie, *p.* 168, 179, 235. — **1916** : Somme, Chilly, *p.* 304. — **1917** : Attaque de Champagne (avril) ; le Cornillet, le Bois de la Grille, *p.* 20 ; Verdun, Cote 344 (20 août), *p.* 68. — **1918** : La Marne, l'Ardre, la Vesle (juillet-août), *p.* 158, 169, 196.

12 **1914** : Saint-Blaise, la Chipotte, *p.* 134 ; Suippes, Souain, *p.* 144 ; Hollebecke, Zonnebecke, *p.* 150. — **1915** : Notre-Dame-de-Lorette, Bois en Hache, Givenchy, *p.* 205, 256. — **1916** : Douaumont, Batterie de Damloup, *p.* 267 ; la Somme (4-18 septembre, 7 novembre) ; *p.* 304. — **1917** : La Malmaison, *p.* 60. — **1918** : Neuilly-la-Poterie, Bouresche, Perthes, Tahure, Cote 193, Hundling-Stellung, *p.* 146, 148, 178, 196, 203.

13 **1914** : Guise, *p.* 103 ; Louppy-le-Château (5-9 septembre), *p.* 115 ; Bois d'Avocourt, Cheppy, Vauquois, Varennes (17-24 septembre), *p.* 139. — **1915** : Vauquois (1er mars), *p.* 184. — **1916** : Bouchavesne, Bois Saint-Pierre-Wast (14-29 octobre), *p.* 304. — **1917** : Offensive du 16 avril, Route 44, Bois des Buttes *p.* 20. — **1918** : Noyon (22-29 mars), *p.* 94 ; la Vesle (30 septembre), *p.* 178, 196 ; Hundling-Stellung, *p.* 203, 208.

14 **1914** : Gozée, Biesme-sous-Thuin, *p.* 58 ; Guise (29 août), *p.* 102 ; la Marne (6 septembre) ; Marchais-en-Brie (7 septembre), *p.* 115 ; Hurtebise, la Ville-aux-Bois, Craonnelle, *p.* 144. — **1916** : Verdun (22 mai-9 juin), *p.* 267. — **1917** : Craonne, Plateau de Californie (4-5 mai), *p.* 30. — **1918** : Ayencourt, Assainvillers (28 mars), *p.* 94 ; Tricot (9 juin), *p.* 133 ; Plateau de Pinon (17 septembre) ; Verneuil-sur-Serre (19 octobre), *p.* 196, 203.

15 **1914** : Dinant, Saint-Gérard, Marienbourg, *p.* 67 ; Guise, *p.* 102 ; la Marne, *p.* 115 ; Cote 108, Soupir, *p.* 144. — **1915** : Champagne, Bois Pareid (25 septembre), *p.* 238. — **1916** : Côte du Poivre, *p.* 267 ; Maurepas, Combles, *p.* 304, 321. — **1917** : Craonne, *p.* 20 ; Kortekeer, Forêt d'Houlust, *p.* 53. — **1918** : Noyon, Forêt de Retz, *p.* 94, 133, 158.

16 **1914** : Cirey-sur-Vesouze (14 août) ; Hartzwiller (20-21 août), *p.* 21 ; Elincourt, Carlepont (16-19 septembre), *p.* 115 ; Plessier-de-Roye, Lassigny, *p.* 144 ; Zonnebecke (13-14 novembre), *p.* 150. — **1916** : Bois des Corbeaux et de Cumières (8-12 mars) ; Bois de Malancourt, Bois d'Avocourt (20-28 mars), *p.* 267 ; Chaulnes (4-6 septembre), *p.* 304. — **1917** : Giffrecourt, Dallon (13 avril) ; Gauchies, Grugies (4 avril) ; Cote 304 (20-24 août), *p.* 68. — **1918** : Saint-Mihiel (12-13 septembre), *p.* 172 ; Bois des Caures (8 octobre), *p.* 203.

17 **1914** : Cesse (27 août), *p.* 106 ; la Marne, Daucourt, Vienne-la-Ville, Servon (septembre), *p.* 115. — **1915** : Beauséjour, Tranchée de Calonne (24 avril), *p.* 168, 179. — **1916** : Damloup, *p.* 267 ; Tahure (4 septembre). — **1917** : Mont Spin (4 mai) ; Plateau de Pommerieux (17 juillet), *p.* 30 ; Cote 304 (24 août), *p.* 68. — **1918** : L'Avre (24 juillet) ; Plateau du Losange, Bois Saint-Hubert (8-9 août), *p.* 158, 162 ; Attaque de Champagne (26 septembre), *p.* 178.

18 **1914** : Forêt de Luchy, la Meuse (16-28 août), *p.* 106 ; la Marne, les Grandes-Perthes, *p.* 115, 139 ; Champagne, les Hurlus (20 décembre), *p.* 168. — **1915** : Vimy (9 mai), *p.* 205. — **1916** : Fleury, Thiaumont (22 juillet-10 août) ; Côte du Poivre, *p.* 332. — **1917** : Moronvilliers, le Téton, *p.* 20. — **1918** : L'Ourcq (18-30 juillet), *p.* 158 ; l'Ailette (29 août-6 septembre), *p.* 169 ; l'Oise, Origny-Sainte-Benoite, Mont d'Origny, *p.* 203, 208.

19 **1914** : Vers Morhange, *p.* 40 ; Serres, Crévechamps, Damelevières, Trémond, Mognéville, Andernay, Revigny, *p.* 136. — **1915** : Bois de Malancourt (26 février), *p.* 182. — **1916** : Thiaumont, *p.* 267, 332. — **1917** : Armée d'Orient. — **1918** : Attaque de septembre, Secteur de Prespa. (Voir *p.* 258 et suivantes, Tome II.)

20 **1914** : La Seille (7-20 août), *p.* 42 ; Marais de Saint-Gond, *p.* 115 ; Prosnes (20 octobre), *p.* 144 ; Est d'Ypres, *p.* 150. — **1915** : Artois (Offensives du 9 mai et de juin), *p.* 205 ; Sud d'Arras (25 septembre), *p.* 256. — **1916** : Cote 304 (21 avril-8 mai), *p.* 267. — **1917** : Hurtebise (25-26 juillet), *p.* 30. — **1918** : Bois Sénécat (5-21 avril), *p.* 118 ; Aisne et Vesle (20 août-17 septembre), *p.* 169 ; la Souche (22 octobre-2 novembre), *p.* 203, 208.

21 **1914** : Menugoutte (22 août) ; la Pompelle, *p.* 144, 175. — **1915** : Remenauville, Regniéville, Fey-en-Haye, Farbus, Arleux-en-Gohelle, Villerval, *p.* 205, 256. — **1916** : Verdun, Ravin de la Dame, Carrières d'Haudremont, *p.* 267 ; Biaches, la Maisonnette, *p.* 304. — **1918** : Plateau d'Asiago (15 juin) ; Offensive du Piave (Front italien).

22 **1914** : Charleroi, *p.* 70 ; Guise, *p.* 102 ; la Marne, Montceau-les-Provins, *p.* 115. — **1915** : Vimy, *p.* 205, 256. — **1916** : Verdun, Secteurs de Tavannes et de Bezonveaux, *p.* 267, 332. — **1918** : Offensive vers Lassigny (10-22 août), *p.* 162, 169.

43 **1914** : Charleroi, *p.* 70 ; Marne, Courgivaux, Montmirail, Marchais, *p.* 115. — **1915** : Neuville-Saint-Vaast (9 juin); Bois de la Folie, *p.* 205, 256. — **1916** : Frise, la Caillette, *p.* 267, 332. — **1918** : Oulchy-le-Château (18 juillet), *p.* 158; Offensive de l'Aisne (27 août), *p.* 169 ; Thielt, la Lys (19 octobre), *p.* 185, 199.

44 **1915** : Champagne, Mont-sans-Nom (25 septembre), *p.* 238. — **1916** : Damloup, Bois Fumières (1er juin), *p.* 267. — **1917** : Champagne, le Casque, le Téton (27 mai), *p.* 30. — **1918** : Auberive, Mont-sans-Nom, Bois du Chien, le Cornillet (15 juillet), *p.* 146, 148 ; Orfeuil (13 octobre), *p.* 178, 196, 203.

47 **1914** : Mulhouse (8 août), *p.* 24, 26, 27, 30 ; l'Ourcq, Bouillancy, Betz, *p.* 115 ; l'Aisne, Plateaux de Massenancourt et Nouvron, *p.* 144, 174. — **1915** : Crouy (13-14 janvier), *p.* 176 ; Quennevières (6-16 juin) ; Offensive de Champagne (25 septembre), *p.* 238. — **1916** : Bataille de Woëvre (21 février); Haudremont, Damloup, *p.* 267 ; Somme, Bois de Hem, *p.* 304. — **1917** : Offensive du 16 avril, *p.* 20 ; Verdun, Cote 344 (9 septembre), *p.* 68. — **1918** : La Marne, la Vesle, Tahure, *p.* 158, 169, 178, 196.

48 **1914** : La Mortagne, le Bois d'Ailly, *p.* 139. — **1915** : Saillant de Saint-Mihiel (5-7 avril), *p.* 185 ; Butte de Tahure, *p.* 235. — **1916** : Vaux-Chapitre, Fleury, *p.* 267, 332. — **1918** : Butte du Mesnil (13 février), attaque vers l'Oise (18-20 août), *p.* 158, 169; Fontaine-Notre-Dame, Aisonville, Bernoville, Tupigny, *p.* 196, 203.

50 **1915** : Argonne, attaque allemande du 8 septembre, *p.* 218. — **1916** : Fleury, Sainte-Fine, Fort de Souville (25 juin-14 juillet), *p.* 267, 332. — **1917** : Le Casque, le Mont Perthois, le Mont-Haut (30 avril), *p.* 20. — **1918** : Somme, attaque du 14 avril, Hangard en Santerre (24 avril), *p.* 118 ; Aisne, Corcy, Longpont (30 mai-11 juin), *p.* 133 ; Marne, Villesaint, Chêne-la-Reine, le Mesnil-Hutin, Nesle (15-20 juillet), *p.* 158, 169.

51 **1914** : Noyers, Pont-Maugis, Chaumont, *p.* 106 ; Saint-Quentin, Tourteron, Fère-Champenoise (20 août-11 septembre), *p.* 115 ; Contalmaison, Bazentin-la-Boisselle (fin septembre), *p.* 144. — **1915** : Serre, Hébuterne (7 juin), *p.* 205 ; Champagne (25 septembre); attaques à l'ouest de la Butte du Mesnil, *p.* 238. — **1916** : Verdun (18-23 juin); vers Douaumont, *p.* 267. — **1917** : Vauxaillon, Ferme Moisy, Cerny, *p.* 20. — **1918** : Champagne, Nord de la Py, Bois de Saint-Soupplet, *p.* 146, 178.

53 **1916** : Verdun, *p.* 267, 332. — **1917** : Offensives d'avril-mai, *p.* 20 ; Verdun, *p.* 68. — **1918** : L'assaut de Compiègne, *p.* 133, 134 ; la Marne, *p.* 158.

54 **1914** : Vallée de la Bolle, Col d'Anozel, Ban-de-Sapt, *p.* 134 ; Foucaucourt, Herleville (25-26 septembre), *p.* 144 ; Attaque de Fay et du Bois Etoilé (décembre). — **1915** : Le Trou Bricot, *p.* 168, 179. — **1916** : Verdun, Secteur de Saint-Michel (20 avril- 17 mai), Batterie de Damloup (24 octobre), *p.* 267, 332. — **1917** : Chemin des Dames (11-20 mai), *p.* 20, 30. — **1918** : Le Kemmel (25 avril), *p.* 121 ; Bligny, Cote 240, Bois des Éclisses (30 mai-11 juin), *p.* 146 ; Sainte-Marie-à-Py (26 septembre-3 octobre), *p.* 178 ; Hundling-Stellung, *p.* 203.

55 **1914** : Dieuze (17-19 août) ; Lamath, Xermaménil, Bois de Forges (28 octobre), *p.* 139. — **1915** : Vauquois, *p.* 173, 184, 224. — **1916** : Verdun, Bois de Malancourt, Mamelon d'Haucourt (20 mars), *p.* 267. — **1918** : Bataille de la Luce, Bois Sénécat, Hangard (2-16 avril), *p.* 118 ; Plateau de Laffaux, la Vesle, *p.* 169, 196.

56 **1914** : Morhange, *p.* 42 ; Trouée de Charmes, Gerbévillers, *p.* 129 ; Poëlcapelle, Zillebecque, *p.* 150. — **1915** : Beauséjour, *p.* 168, 179 ; Tahure, Souain (25 septembre), *p.* 238. — **1916** : Thiaumont, *p.* 267, 332. — **1917** : Mort-Homme (20 août), *p.* 68. — **1918** : Locre (29 avril), *p.* 121 ; Massif de Saint-Gobain, Mortiers, *p.* 125, 158, 169.

57 **1915** : Côtes de Meuse (26-28 février) ; Fresnes (7 mars), *p.* 182, 185. — **1916** : Somme, Bois Etoilé, Vermandovillers, *p.* 304.

58 **1916** : Cote 304 (18 mai), *p.* 267. — **1917** : Cote 326, Cote 344, Nord-Ouest de Beaumont (20 août), *p.* 68. — **1918** : Oise, Clairoix, Vignemont (10 août), *p.* 158, 162 ; la Chapelle-Saint-Aubin, Thiescourt, attaque et poursuite d'Essigny-le-Petit au canal de la Sambre (8-18 octobre), *p.* 196, 203.

59 Badonvillers, Donon, la Chipotte, *p.* 37.

60 **1914** : Morhange, *p.* 46 ; les Flandres, *p.* 150. — **1915** : Lizerne, Steenstraate (18 août), *p.* 172, 188 ; Souchez, Neuville-Saint-Vaast (15 juin), *p.* 205 ; Maisons-de-Champagne, Bois du 1/20.000 (25 septembre), *p.* 258. — **1916** : Louvemont, Douaumont, Cote 304, *p.* 257 ; Somme, Maurepas, Sailly-Saillisel, Raucourt, *p.* 304. — **1917** : L'Aisne, *p.* 20. — **1918** : La Marne, *p.* 158.

61 **1914** : Charleroi, *p.* 52 ; Longuyon, Mondement, Fère-Champenoise, *p.* 118 ; Nieuport, Dixmude, Steenstraate, *p.* 150. — **1915** : La Gruerie, Four-de-Paris, *p.* 170, 224 ; Champagne (25 septembre); Auberive, *p.* 238. — **1916** : Haudremont, Thiaumont, Mort-Homme, *p.* 267 ; Somme, Raucourt, Sailly-Saillisel, Bois de Saint-Pierre-Wast, *p.* 304. — **1917** : Berry-au-Bac (16-18 avril), *p.* 20 ; Bois des Fosses (20 août) ; Bois de Beaumont (26 août), *p.* 68. — **1918** : Offensive vers Roye (8-13 août), *p.* 162 ; Offensive d'Argonne (1er-3 novembre), *p.* 178, 196, 203, 208.

62 **1914** : Badonvillers, Donon, la Chipotte, *p.* 37 ; la Marne, Sompuis, Souain, *p.* 115 ; Attaque du Bois Boche, Lorette, *p.* 144, 166. — **1915** : Souchez, Givenchy, *p.* 205, 256. — **1916** : Douaumont, Thiaumont, Bois de la Caillette, *p.* 267 ; Tahure, Butte du Mesnil, Cote 193, Estrées, Ablaincourt, Genermont, *p.* 304. — **1917** : Moulin de Laffaux, *p.* 20. — **1918** : Offensive de Champagne, Hundling-Stellung, *p.* 146, 148, 178, 196, 203, 208.

201 **1918** : Le Sokol, le Dobropolje, Kravitza, Vetrenik (15 septembre), Grasdsko (23-24 septembre). (Voir Armée d'Orient, *p.* 258 et suivantes, Tome II).

202 **1918** : Somme, Guyencourt, *p.* 94 ; l'Avre (10 avril), *p.* 118 ; l'Ailette, Courson, *p.* 125 ; Ligne Hindenburg (30 septembre) ; Passage de la Sambre (4 novembre), *p.* 183, 203, 208.

204 **1915** : Burnhaupt-le-Haut, *p.* 200 ; Retraite du Vardar et de la Cerna. — **1916** : Florina, Monastir. — **1917** : Piton 1248 (15 mars) ; Boucle de la Cerna (14 mai) ; Lignes de Koritza. — **1918** : Cote 2150, le Kamia (10 juin). (Voir Armée d'Orient, *p.* 258 et suivantes, Tome II).

205 **1917** : Liez, Remigny, Vendeuil (22 mars) ; Urvillers (4 avril). — **1918** : Flandres, la Clytte (10 mai-2 juin), *p.* 121 ; Oise, Ferme Porte, Ferme des Loges (9 juillet), *p.* 133 ; Marquéglise, Ressons (10 août) ; Lassigny (21 août) ; Plessis-Cacheleux, Lagny (28 août), *p.* 158, 162, 183.

248 **1918** : Villemontoire, Bois d'Hartennes (20 juillet), *p.* 133 ; Chevincourt (21 août); Evricourt (28 août), *p.* 165 ; Achery (17 octobre) ; la Viéville (30 octobre), *p.* 196, 203.

249 **1916** : Verdun, Cote 304 (6-12 mai), *p.* 267 ; Somme, Combles, Merval (23 octobre-2 novembre), *p.* 304 — **1917** : Sapigneul (19 avril), *p.* 20. — **1918** : Méry (11 juin), *p.* 113 ; Aubvilers (23 juillet) ; Pierrepont, Davenescourt (8-23 août) ; Offoy (3 septembre); Aisonville (15 octobre) ; Forêt de Nouvion, Hanappe (4-9 novembre), *p.* 158, 162, 169, 203, 208.

251 **1918** : Chemin des Dames (27 mai), *p.* 125, 129 ; Somme-Py (29 septembre), *p.* 178 ; Attaques sur l'Arne, *p.* 196, 203, 208.

252 **1916** : Verdun, Souville (1[er] juillet), *p.* 267. — **1917** : Offensives du 16 avril, des Monts (30 avril), *p.* 20 ; Verdun, les Chambrettes (29 août) ; Fond des Caures (25 novembre), *p.* 68. — **1918** : Attaque de l'Aisne (18 juillet), *p.* 158 ; Moulin de Laffaux, Ferme Mennejean (septembre), *p.* 169 ; Flandres, Staden (30 septembre) ; Eirleghem (30 octobre), *p.* 185, 199.

254 **1917** : Bois des Caurières (3 mars). — **1918** : Aisne, Plateau de Chaudun, *p.* 125 ; Oise, Vignemont, le Matz, Marquéglise, Plessier-de-Roye, Plateau Saint-Claude, *p.* 133, 158 ; Champagne, Main de Massiges, Position Brunehilde, le Télégraphe, *p.* 178, 196, 203, 208.

255 **1916** : Le Mort-Homme (15 juin), *p.* 267 ; Tranchée Boivin (18 septembre), *p.* 304. — **1918** : Somme, Ferme d'Anchin (11-18 avril), Bois de la Gaune (2-11 mai), *p.* 94, 118.

256 **1918** : Combats entre Aisne et Marne (27-30 mai), *p.* 125 ; Champagne, rives de la Dormoise, Monthois, Challerange (27 septembre-7 octobre), *p.* 178.

257 **1917** : Cote 304, Bois d'Avocourt, *p.* 68. — **1918** : Téton, Mont-sans-Nom, Auberive (15-16 juillet), *p.* 146 ; Attaque de l'Aisne (20 août), *p.* 169.

259 **1917** : La Malmaison, *p.* 60. — **1918** : Parly, Soissons, Ambleny, *p.* 125 ; Auberive, Saint-Hilaire (15 juillet), *p.* 146 ; Somme-Py (25 septembre), *p.* 178.

260 **1917** : Attaque du 16 avril, *p.* 20. — **1918** : Cœuvres, Valsery (15 juin) ; Plateau des Trois-Peupliers (28 juin) ; Saint-Pierre-l'Aigle (2 juillet) ; Mont d'Arly, Saconin, Breuil, Berzy-le-Sec (18-22 juillet), *p.* 133, 158 ; Hangard-en-Santerre, Orvillers, Erches (8 août) ; Sapigneul, Berry-au-Bac, *p.* 162 ; Oise, Villers-le-Sec, Parpeville, Landifay, *p.* 203, 208.

261 **1917** : Le Mont-Haut (20 mai) ; le Téton (14 juillet), *p.* 30. — **1918** : Aisne, Montagne de Paris (18 juillet), *p.* 158 ; Fontenoy, Cote 129 (29 août) ; Ferme Colombe (25-27 septembre) ; Hundling-Stellung (22 octobre), *p.* 178, 196, 203.

262 **1917** : Le Mont-Haut, Moronvillers, *p.* 30. — **1918** : Flandres, Locre (juin), *p.* 121 ; Champagne, Prosne (juillet), *p.* 146 ; le Dormois et l'Argonne, Grand-Pré (septembre-novembre), *p.* 178, 196, 203, 208.

263 **1917** : Offensive du 16 avril, Plateau de Vauclerc, *p.* 20 ; Bixschoote (16 août), *p.* 53. — **1918** : Le Mesnil-Saint-Georges (30 mars), *p.* 94 ; Bataille de l'Aisne (1[er] juin), *p.* 125 ; Nouvron, Vingré, Tartiers, Villiers-la-Fosse (28 août-5 septembre), *p.* 169.

265 **1917** : Attaque de l'Aisne (5-8 mai), *p.* 30 ; Attaque des Flandres (26 octobre), *p.* 53. — **1918** : Moreuil (27 mars), *p.* 94 ; Beuvraignes (9 août), *p.* 162 ; Épine de Dallon (15 septembre-10 octobre), *p.* 178, 196, 203.

266 **1917** : Plateau de Craonne (6 mai-1[er] juin, 14 juin-7 juillet), *p.* 30, 60. — **1918** : Locre (25-29 avril), *p.* 121; Ouest de Reims (28 mars-8 juin), *p.* 146 ; Vedegrange (26 septembre) ; Saint-Souppiet, Hauviné (6-7 octobre), *p.* 178, 196, 203.

267 **1917** : Chemin des Dames (1[er]-21 août), *p.* 60. — **1918** : L'Ailette, *p.* 125 ; Bataille de Champagne, secteur Balcon (15-20 juillet), *p.* 146 ; Plateau de Bellevue, Mont Cuvelet, Challerange (26 septembre-7 octobre), *p.* 178.

268 **1917** : Aisne, Sapigneul, Attaque du 16 avril, *p.* 20 ; Bois le Chaume (8 septembre), *p.* 68. — **1918** : Combats sur l'Aronde (9-12 juin), *p.* 133 ; Soissons (28 août), *p.* 162 ; Laffaux (5 septembre), *p.* 169.

269 **1917** : Mont Blond, Mont Cornillet, *p.* 20 ; Verdun, Cote 344, *p.* 68. — **1918** : Attaque de l'Aisne (juin), *p.* 125 ; Longpont, Villers-Hélon (18 juillet), *p.* 158.

271 **1917** : Chemin des Dames (25 octobre-8 novembre), *p.* 60.

274 **1917** : Armée d'Orient, lac Ochrida, Prespa. — **1918** : Combats au nord de Monastir (septembre). (Voir *p.* 258 et suivantes, Tome II).

276 **1917** : Mont-sans-Nom, Auberive (17 avril), *p.* 20. — **1918** : Villers-Bretonneux, Bois de Hangard (26 avril), *p.* 94, 118 ; Montagne-de-Paris, Missy-aux-Bois, Chaudun (29 mai-1[er] juin), *p.* 125 ; Saint-Pierre-Aigle, Dommiers, Chaudun (18 juillet), *p.* 158 ; Terny-Sorny, Tunnel de Vauxaillon, Neuville-sous-Margival (28 août-17 septembre), *p.* 169, 196.

## RÉGIMENTS DE CAVALERIE ENDIVISIONNÉS HUSSARDS

2 **1914** : Guise, *p.* 104 ; Bataille de l'Yser (23 octobre-18 novembre), *p.* 150. — **1918** : Somme, Argicourt, Moreuil, Bois de l'Arrière-Cour (26 mars-6 avril), *p.* 94 ; Ouest de Château-Thierry (28 mai-10 juin), *p.* 125 ; Offensive sur Montdidier (10 août), *p.* 162.

3 **1914** : La Marne, *p.* 115 ; l'Yser, *p.* 150. — **1918** : Monts de Flandre, *p.* 121 ; Ourcq, Noroy, Marizy (31 mai), *p.* 125 ; Marne, Région de Montvoisin (15-20 juillet), *p.* 133, 134, 158.

4 **1914** : Guise, *p.* 104 ; Hauts-de-Meuse, *p.* 140 ; l'Yser, *p.* 150. — **1918** : Engagé aux côtés du 2[e] Hussards.

5 **1914** : Morhange, *p.* 40. — **1915** : Offensive de Champagne, *p.* 238, 242.

7 **1914** : Vers la Marne, *p.* 109.

## CHASSEURS A CHEVAL



## DRAGONS

19 Engagé aux côtés du 10e Dragons.

20 **1914** : Engagé aux côtés du 10e Dragons. — **1918** : Monts de Flandre, *p.* 121 ; Ourcq, Noroy, Marizy (31 mai), *p.* 125 ; Marne, Région de Montvoisin (5-20 juillet), *p.* 133, 158.

21 **1914** : L'Yser, *p.* 150. — **1918** : Engagé aux côtés du 20e Dragons.

22 **1914** : Hauts-de-Meuse, *p.* 140 ; Steenstraate, Boesinghe, Langemarck (octobre-novembre), *p.* 150, 172. — **1915** : Champagne, *p.* 238.

23 **1914** : Marne, Betz, Nanteuil-le-Haudoin (7-9 septembre), *p.* 115 ; Flandres (23 septembre-5 décembre), *p.* 150, 172. — **1918** : Bois des Loges, Rollot (26-31 mars), *p.* 94 ; Ronchères, Bois Meunière, Bois Navarre, Bois des Trottes (27 mai-5 juin), *p.* 125 ; Marne, secteur de Cumières, *p.* 158, 162.

24 Engagé aux côtés du 1er Dragons.

25 Engagé aux côtés du 24e Dragons.

26 **1914** : Engagé aux côtés du 11e Dragons. — **1918** : Engagé aux côtés du 2e Dragons.

27 Engagé aux côtés du 23e Dragons.

28 **1914** : Guise, *p.* 104 ; l'Yser, *p.* 150, 172. — **1918** : Somme, Argicourt, Moreuil, Bois de l'Arrière-Cour (26 mars-6 avril), *p.* 94 ; Bois des Trottes, Offensive sur Montdidier, *p.* 158, 162.

29 Engagé aux côtés du 9e Dragons.

30 Engagé aux côtés du 28e Dragons.

31 Engagé aux côtés du 4e Dragons.

32 Engagé aux côtés du 23e Dragons.

## CUIRASSIERS

1 Engagé aux côtés du 23e Dragons.

2 Engagé aux côtés du 23e Dragons.

3 Engagé aux côtés du 2e Hussards.

4 **1914** : Bataille de l'Yser, *p.* 150, 172. — **1916** : Somme, Biaches, *p.* 304. — **1917** : Laffaux, *p.* 30. — **1918** : Oise, Bois de Genlis, Viry-Noureuil (23-26 mars), *p.* 94 ; le Plessier, le Plémont (9 juin), *p.* 133 ; Offensive de l'Aisne (26 septembre-4 octobre), *p.* 178, 196.

5 **1914** : Vers la Belgique, *p.* 52 ; Woormezeele, Elverdinghe, *p.* 144, 150. — **1918** : Moreuil, *p.* 94 ; Chemin des Dames, *p.* 125 ; Forêt de Villers-Cotterets, Vertefeuille, Cœuvry-Valsery, *p.* 133 ; Hauts-de-Meuse (12 septembre), *p.* 172.

6 Engagé aux côtés du 28e Dragons.

7 **1914** : Engagé aux côtés du 2e Dragons. — **1918** : Aisne, Dravegny, Conan, le Charmel, *p.* 125.

8 Engagé aux côtés du 3e Dragons.

9 Engagé aux côtés du 4e Cuirassiers.

10 Engagé aux côtés du 7e Cuirassiers.

11 En **1914** et **1918**, engagé aux côtés du 4e Cuirassiers.

12 Engagé aux côtés du 5e Cuirassiers.

18 **1914** : Vers la Belgique, *p.* 52.

STRASBOURG
IMPRIMERIE DES DERNIERES NOUVELLES DE STRASBOURG

